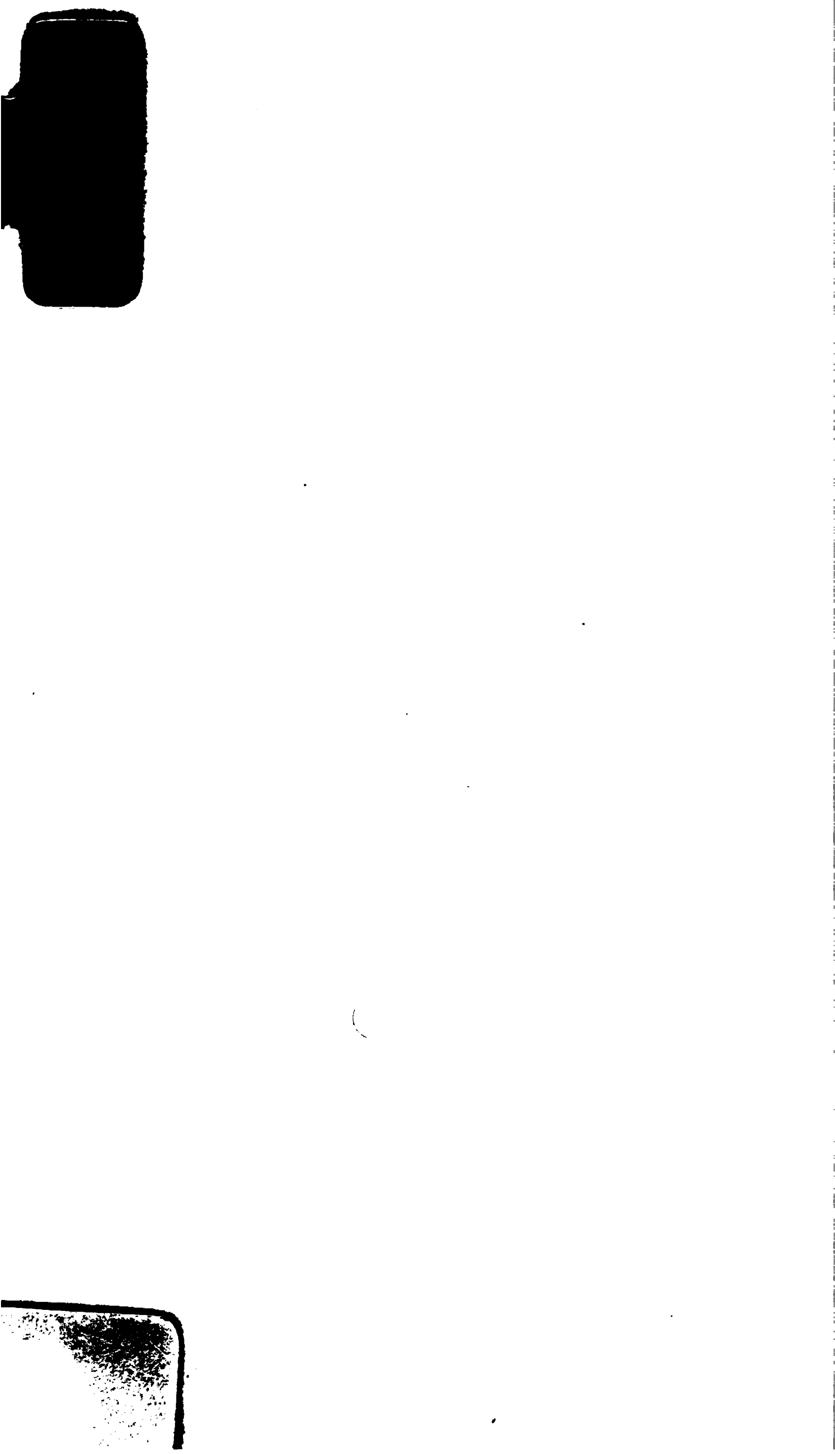

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07586414 4



N.K.E.
Hamilton

OEUVRES

DU COMTE

ANTOINE HAMILTON.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

ŒUVRES

DU COMTE

ANTOINE HAMILTON.

TOME SECOND.



PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

M. DCCC. XII.



FLEUR D'ÉPINE.

J. M. Moreau le J.e del. *E. de Ghendt Sculp.*

HISTOIRE

DE

FLEUR D'ÉPINE.

DERNIÈRE NUIT.

La belle et malheureuse Schéhérazade, par ce récit, avoit fini la neuf cent quatre-vingt-dix-neuvième nuit depuis son mariage; et le sultan, fidèle à sa prudente habitude, étoit sorti du lit avant le jour, pour se rendre au conseil avant ses ministres.

Dès qu'il fut sorti, Dinarzade, qui, quoiqu'un peu prompte, étoit la meilleure fille du monde, se mit à dire à la sultane: Vous avez beau dire, ma sœur, il faut que vous soyez la plus sotte bête de l'univers, sauf le respect de votre rang, de votre érudition et de votre belle mémoire, pour vous être avisée de rechercher en mariage un animal d'empereur, qui, depuis deux ans que vous lui contez des fables, ne s'est avisé d'autre chose que de les écouter; et des fables, qui ne seroient rien sans la manière vive et légère dont vous les contez. Cependant je vous vois à la fin de votre recueil, et par conséquent bientôt

à la fin de vos jours. L'histoire que vous venez de lui conter est si misérable, qu'il n'a fait que bâiller, et moi aussi, pendant ce long récit. Ma patience à vous tenir compagnie depuis si long-temps est une preuve suffisante de ma tendresse; mais je n'en puis plus, et vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je m'absente cette nuit, pour donner audience au prince de Trébisonde; s'il s'ennuie auprès de moi, du moins ne me coupera-t-il pas la tête pour avoir passé la nuit sans lui faire un conte. Je vous conseille donc d'amuser votre benêt de mari par celui de la pyramide et du cheval d'or, qui vaut tous ceux que vous lui avez faits. Je ne manquerai pas de me rendre ici le lendemain; et, dès que le sultan se sera mis au lit, avant que de vous y mettre jetez-vous à deux genoux; feignez quelque subite indisposition, et conjurez bien humblement ce vilain bourreau de trouver bon que je l'entretienne pour la dernière fois au lieu de vous: dites-lui bien que c'est pour la dernière fois, puisque vous ne demandez cette grâce qu'à condition que, si l'histoire que je lui conterai n'est pas plus extraordinaire que toutes celles que vous lui avez faites, il n'aura qu'à vous étrangler dès le lendemain; mais aussi qu'il vous donnera la vie, en cas qu'il m'interrompe avant la fin de mon récit. Je crois qu'il ne refusera pas ces conditions; car vous savez qu'il est tellement attentif, quelques pauvretés qu'on lui dise, qu'il ne vous a jamais interrompue dans aucun de vos contes.

Ces conventions auroient alarmé toute autre; mais la merveilleuse Schéhérazade, à qui l'étude de la philosophie avoit appris à ne point craindre la mort, y consentit.

Elle amusa donc son seigneur pendant la dernière des mille nuits, par le conte du cheval d'or et de la pyramide; et, dès que la suivante fut venue, que le sultan se fut mis au lit, et qu'elle eut obtenu que sa sœur parleroit pour elle aux conditions que nous venons de dire, la prudente Dinarzade les fit signer au prince, et commença son récit de cette manière:

Très illustre, très religieux et très clément empereur qui, n'écoutant que les lois de la justice et la bonté de votre naturel, étranglez toutes vos femmes en haine de la première, et qui, noblement irrité de ce que tant de nègres et de muletiers étoient au service de cette impératrice d'heureuse mémoire, sacrifiez tant de beautés innocentes à la mémoire d'une beauté coupable, que diriez-vous, seigneur, vous qui passez pour le plus secret de tous les princes, et dont les ministres sont les plus impénétrables de tous les ministres, que diriez-vous de votre esclave si elle vous informoit de ce qui s'est aujourd'hui passé dans votre conseil? Tarare! dit le sultan. C'est justement cela, poursuivit Dinarzade, et vous l'allez voir par ce récit: écoutez-moi bien, et surtout souvenez-vous de votre promesse.

HISTOIRE

DE FLEUR D'ÉPINE.

A deux mille quatre cent cinquante-trois lieues d'ici, est un certain pays qui s'appelle Cachemire, beau par excellence. Dans ce pays régnoit un calife; ce calife avoit une fille, et cette fille un visage; mais on souhaita plus d'une fois qu'elle n'en eût jamais eu. Sa beauté fut supportable jusqu'à quinze ans; mais à cet âge on ne pouvoit plus y durer: c'étoit la plus belle bouche du monde; son nez étoit un chef-d'œuvre; les lis de Cachemire, mille fois plus blancs que les nôtres, paroissoient sales auprès de son teint; et la rose nouvelle paroissoit impertinente, lorsqu'elle paroissoit auprès de l'incarnat de ses joues.

Son front étoit unique en son espèce, à l'égard de la forme et de l'éclat; sa blancheur étoit relevée par une pointe que formoient des cheveux plus noirs et plus brillants que du jais, ce qui lui avoit fait donner le nom de Luisante: le tour de son visage sembloit fait pour l'assemblage de tant de merveilles; mais ses yeux gâtoient tout.

Personne n'avoit pu les regarder assez long-temps pour en démêler la couleur; car, dès qu'on rencontroit ses regards, on croyoit être frappé d'un éclair.

A l'âge de huit ans, le calife, son père, avoit coutume de la faire venir pour se mirer dans son ouvrage, et pour faire dire mille pauvretés à ses courtisans sur ses jeunes attraits; car dès lors on éteignoit les bougies au milieu de la nuit, et il ne falloit point d'autre lumière que celle de ses petits yeux. Mais tout cela n'étoit, comme on dit, que jeux d'enfants: ce fut quand ces yeux eurent pris toute leur force qu'il n'y eût plus de raillerie auprès d'elle.

La florissante jeunesse de la cour y périssoit misérablement; et l'on portoit chaque jour en terre deux ou trois de ces petits maîtres qui s'imaginent qu'il n'y a qu'à lorgner quand on trouve de beaux yeux; ainsi, quand c'étoient des hommes qui la regardoient, le feu passoit subitement des yeux jusqu'au fond du cœur, et en moins de vingt-quatre heures on mouroit, prononçant tendrement son nom, et remerciant humblement ses beaux yeux de l'honneur qu'on avoit de mourir de leurs coups.

A l'égard du beau sexe, il en alloit autrement. Celles qui ne rencontroient ses regards que de loin en étoient quittes pour un éblouissement qui duroit toute la vie; mais celles qui servoient auprès de sa personne payoient cet honneur un peu plus cher; sa dame d'atours, quatre filles d'honneur et leur vieille gouvernante en étoient tout à fait aveugles.

Les grands du royaume, qui voyoient éteindre l'espoir de leurs familles par le feu que cet éclat fatal allumoit, supplièrent le calife de vouloir remédier à

un désordre qui privoit leurs fils du jour, et leurs filles de la lumière.

Le calife fit assembler son conseil pour voir ce qu'il y auroit à faire; son sénéchal y présidoit, et ce sénéchal étoit le plus sot homme qui eût jamais présidé. Le calife n'avoit eu garde de manquer à faire son premier ministre d'une tête comme celle-là.

Dès que l'affaire fut proposée, le conseil fut partagé sur les expédients.

Les uns furent d'avis de mettre Luisante dans un couvent, soutenant qu'il n'y auroit pas grand mal quand trois ou quatre douzaines de vieilles religieuses avec leur abbesse perdroient la vue pour le bien de l'État; d'autres dirent qu'il falloit, par lettre de cachet, lui fermer les yeux jusqu'à nouvel ordre; quelques-uns proposèrent de les lui faire crever si adroitement qu'elle n'en sentiroit aucun mal, et s'offrirent d'en donner le secret.

Le calife, qui aimoit tendrement sa fille, ne goûta aucun de ces conseils; son sénéchal s'en aperçut; il y avoit une heure que le bon-homme pleuroit; et commençant sa harangue avant que d'essuyer ses yeux: Je pleurois, Sire, dit-il, la mort de mon fils le comte, gentilhomme d'épée, à qui elle n'a de rien servi contre les regards de la princesse; on le mit hier en terre: n'en parlons plus; il est aujourd'hui question du service de votre majesté, il faut oublier que je suis père pour me souvenir que je suis sénéchal.

Ma douleur ne m'a pas empêché d'écouter les conseils qu'on vient de vous donner; et, n'en déplaise à la compagnie, je les trouve tous impertinents. Voici le mien:

J'ai depuis quelque temps un écuyer chez moi: je ne sais ni d'où il vient, ni ce qu'il est; mais je sais bien que, depuis qu'il est avec moi, je ne me mêle plus des affaires de la maison: c'est un démon qui sait tout; et, quoique j'aie l'honneur d'être votre sénéchal, je ne suis qu'une bête auprès de lui; ma femme me le dit tous les jours.

Or, si votre majesté trouvoit bon de le consulter sur une affaire aussi difficile que celle-ci, je me persuade qu'elle en auroit contentement. Volontiers, mon sénéchal, dit le calife, d'autant que je serois bien aise de voir un homme qui eût plus d'esprit que vous.

On l'envoya chercher; mais il refusa de venir qu'on n'eût renfermé la princesse et ses beaux yeux. Eh bien, sire! dit le sénéchal, que vous avois-je dit? Oh! oh! dit le calife, il en sait beaucoup; qu'on le fasse venir, il ne verra point ma fille. Il ne fut pas long-temps à venir: il n'étoit ni bien ni mal fait; cependant il avoit quelque chose d'agréable dans l'air, et d'assez fin dans la physionomie.

Parlez-lui hardiment, sire, dit le sénéchal; il entend toutes sortes de langues. Le calife, qui ne savoit que la sienne, et même assez vulgairement, après avoir quelque temps rêvé pour trouver un tour

spirituel : Mon ami, lui dit-il, comment vous appelez-vous ? Tarare ! répondit-il. Tarare ! dit le calife. Tarare ! dirent tous les conseillers. Tarare ! dit le sénéchal. Je vous demande, dit le calife, comment vous vous appelez. Je le sais bien, sire, répliqua-t-il. Eh bien, dit le calife ? Tarare, dit l'autre, en faisant la révérence...... Et pourquoi vous appelez-vous Tarare ?...... Parce que ce n'est pas mon nom. Et comment cela, dit le calife ? C'est que j'ai quitté mon nom pour prendre celui-là, dit-il ; ainsi, je m'appelle Tarare, quoique ce ne soit pas mon nom. Il n'y a rien de si clair, dit le calife ; et cependant j'aurois été plus d'un mois à le trouver. Eh bien ! Tarare, que ferons-nous à ma fille ? Ce qu'il vous plaira, répondit-il.

Mais encore, poursuivit le calife ? Tout ce qu'il vous plaira, disoit toujours Tarare.

Bref, dit le calife, mon sénéchal m'a dit qu'il falloit vous consulter sur le malheur qu'elle a de tuer ou de rendre aveugles tous ceux qui la regardent. Sire, dit Tarare,

> La faute en est aux Dieux qui la firent si belle,
> Et non pas à ses yeux.

Mais, si c'est un malheur que d'avoir de beaux yeux, voici, selon mon petit jugement, ce qu'il faudroit faire pour y remédier. La magicienne Serène sait tous les secrets de la nature ; envoyez-lui quelque bagatelle d'un million ou deux ; et, si elle ne vous

enseigne un remède pour les yeux de la princesse, vous pouvez compter qu'il n'y en a point. En attendant, je serois d'avis qu'on imaginât quelque coiffure d'un beau vert pour y enfermer les cheveux de Luisante; car, je me trompe fort, si leur éclat, joint à celui de ses yeux, n'est en partie cause que ses regards sont si dangereux; et, pour lever tous les obstacles, ce sera moi, si votre majesté le trouve bon, qui consulterai la magicienne de votre part, puisque je sais sa demeure.

Le calife le trouva fort bon. Tarare fut chargé d'une bourse de diamants brillants, et d'un demi-boisseau de grosses perles pour Serène, et se mit en chemin, malgré les regrets de madame la sénéchale.

Son voyage fut d'un mois, pendant lequel les yeux de Luisante firent plus de mal que jamais. Elle ne s'étoit pas accommodée de la coiffure verte : ce n'est pas qu'elle n'eût un peu amorti l'éclat de ses yeux; mais en même temps son teint en avoit pris une légère teinture, qui la mit dans une telle colère, qu'elle la jeta au nez de sa dame d'atours, après l'avoir arrachée; et ses yeux en étoient devenus plus méchants que jamais.

Le calife faisoit faire et processions et prières publiques, pour qu'il plût au ciel de regarder en pitié son pauvre peuple, ou d'empêcher que sa fille ne le regardât, quand Tarare revint : et voici ce qu'il dit au calife, séant en son conseil :

Sire, la magicienne Serène vous fait ses compli-

ments; mais elle vous remercie de votre présent, dont elle ne veut point : elle dit qu'elle a le secret de rendre les yeux de la princesse aussi traitables que ceux de votre majesté, sans leur rien ôter de leur éclat, pourvu que vous lui fournissiez quatre choses. Quatre, dit le calife! quatre cents si elle veut, et...... Doucement, s'il vous plaît, sire, dit Tarare. La première de ces choses est le portrait de Luisante; la seconde, Fleur d'Épine; l'autre, le Chapeau lumineux; et la dernière, la jument Sonnante. Que diable est-ce que tout cela, dit le calife? Je vais vous l'apprendre, sire.

Serène a une sœur qui s'appelle Dentue, presque aussi savante qu'elle; mais, comme son art ne lui sert qu'à nuire, elle n'est que sorcière; au lieu que l'autre est une honnête magicienne. Or la sorcière enleva la fille de Serène, quand elle n'étoit qu'un enfant : mais à présent qu'elle est grande, elle la tourmente nuit et jour pour lui faire épouser un petit monstre de fils qu'elle a. C'est cette fille qui s'appelle Fleur d'Épine, et qui est au pouvoir de la sorcière : elle a de plus un chapeau si chargé de diamants, et ces diamants sont si brillants, qu'ils jettent autant de rayons que le soleil. Outre tout cela, elle a une jument qui, à chaque crin, a une sonnette d'or, dont le son est si harmonieux qu'on entend une musique ravissante dès qu'elle remue.

Voilà, sire, les quatre choses que vous demande Serène, vous avertissant que quiconque se mettroit

en devoir de les enlever à Dentue, il seroit comme impossible qu'il ne tombât entre ses mains, et que toutes les puissances de la terre ne le sauveroient pas s'il y étoit une fois.

Le calife et son conseil se mirent à pleurer, voyant, par la dureté de ces conditions, qu'il n'y avoit point de remède à leurs maux. Tarare en fut attendri, et s'adressant au calife : Sire, dit-il, je connois un homme qui seroit capable de fournir la première demande s'il l'entreprenoit.

Quoi ! dit le calife, peindre ma fille ! et qui est le fou qui oseroit entreprendre une chose impossible ?

Tarare, répondit l'autre. Tarare ! dit le calife. Tarare ! dit le sénéchal avec tout le conseil ; et Tarare ! enfin s'écrièrent tous les galopins qui jouoient dans la cour du palais.

Sire, dit le sénéchal, s'il l'entreprend, il en viendra à bout. Et, quand cela seroit, dit le calife, qui entreprendra le reste ? Moi, dit le téméraire Tarare, mais à condition que, lorsqu'on me nommera par hasard, on me laissera en repos, sans se renvoyer mon nom les uns aux autres, comme autant d'échos ; et que, quand la princesse sera dans l'état que vous la souhaitez, il lui sera permis de choisir tel époux qu'il lui plaira.

Le calife lui en donna sa parole ; et le sénéchal, qui aimoit à travailler, lui en expédia des lettres patentes.

On étoit en peine de la manière dont il s'y pren-

droit pour peindre un visage qu'on ne pouvoit regarder sans en mourir ; on en fut bientôt éclairci.

C'étoit un homme qui avoit beaucoup voyagé, et qui trouva dans les curieuses remarques qu'il avoit faites sur chaque pays, que dans celui des éclipses les gens du pays ne faisoient que teindre un morceau de verre de quelque couleur sombre pour regarder impunément le soleil.

Il se fit, sur cette idée, des lunettes d'un verre fort obscur ; et, les ayant essayées contre le soleil en plein midi, il se rendit chez Luisante avec ce qu'il falloit pour la peindre.

Cette témérité la surprit ; et, pour l'en punir, elle ouvrit tant qu'elle put ses beaux yeux ; mais ce fut en vain ; car, après avoir examiné toutes les merveilles de sa beauté à l'abri de ses lunettes, il se mit à la peindre.

Personne, dans cet art, ne le surpassoit, quoiqu'il n'en fit pas profession. Son goût étoit de la dernière délicatesse pour tout ; mais personne ne se connoissoit si bien en beauté ; cependant celle de Luisante ne fit point dans son cœur le progrès qu'il avoit cru. Sa taille étoit moins parfaite que son visage ; cela le garantit quelque temps ; mais il fallut céder à la fin : ce fut alors qu'il mit en usage tout l'agrément de son esprit pour lui plaire. Elle ne fut pas insensible aux louanges qu'il donnoit à sa beauté, tandis que, sous prétexte de l'égayer pendant une occupation où la vivacité s'assoupit d'ordinaire, il lui faisoit des

récits si agréables de ses voyages, qu'elle l'auroit écouté toute sa vie. Le peu de brillant de sa figure n'empêcha pas celui de son esprit de faire le même effet que s'il eût été le mieux fait de tous les hommes.

Elle l'aima donc, et fut fâchée que son portrait fût sitôt fini : mais elle le fut bien plus, quand il fallut partir pour une aventure aussi périlleuse que celle qu'il entreprenoit.

Elle lui dit, en partant, qu'il alloit travailler pour lui-même, en s'exposant pour elle, puisque, s'il réussissoit, il lui seroit libre de se choisir un époux; et, s'il ne réussissoit pas, qu'elle n'en choisiroit jamais.

En ce temps-là, dès qu'une beauté se sentoit de la tendresse, elle se hâtoit de le dire, et les princesses en étoient tout aussi pressées que les autres. Tarare se jeta dix ou douze fois à ses pieds, pour lui marquer un transport qu'il ne sentoit pas : il s'étonna de trouver son cœur si peu rempli de son bonheur; car il sentoit bien qu'il n'aimoit pas tant qu'il le disoit.

Le portrait de Luisante fut l'admiration de toute la cour; il étoit si vivement peint, qu'on avoit peine à soutenir ses regards, quoique ce ne fût qu'en peinture. Tarare découvrit au calife le secret dont il s'étoit servi pour peindre sa fille, et lui laissa ses lunettes pour la voir de temps en temps, lui recommandant que ce fût rarement, de peur d'accident; mais le calife ne profita pas de cet avis, et s'en trouva mal.

On lui offrit, pour faciliter son entreprise, de l'argent et même des troupes; mais il refusa l'un et l'autre, se recommanda seulement à la fortune, et se mit en chemin sans autre secours que celui de son courage et de son industrie.

Tant qu'il fut sur les terres de Cachemire, ce ne furent que plaisirs : les fleurs naissoient sous ses pas; les pêches et les figues lui tomboient dans la bouche dès qu'il levoit la tête; les melons les plus rares s'offroient à lui de tous côtés; un printemps continuel rendoit l'air doux et le ciel serein. Avoit-il besoin de repos; un vaste oranger lui présentoit, le long d'un coulant ruisseau, son ombre fraîche et délicieuse, tandis que les oiseaux l'endormoient par les airs du monde les plus tendres; car il n'y avoit pas un rossignol dans tout le royaume qui ne sût la musique, ni une fauvette qui ne chantât à livre ouvert. Mais, dès qu'il eut passé les montagnes qui enferment de tous côtés ce charmant pays, il ne trouva que des déserts ou des bois pleins de bêtes si sauvages, que les tigres et les léopards ne sont que des moutons auprès d'elles.

Il falloit cependant traverser ces forêts pour arriver à la demeure de Dentue.

On eût dit que ces maudites bêtes savoient son dessein; car, au lieu de prendre la peine de venir à lui, elles ne firent que s'étendre à droite et à gauche : trois hydres, dix rhinocéros, et quelques demi-douzaines de griffons se mirent sur son passage.

Il savoit assez bien la guerre : ainsi, après avoir examiné leur contenance, il jugea de leur dessein; et, comme la partie n'étoit pas égale, il eut recours au stratagème.

Il attendit que la nuit fût venue, faisant bon guet autour de son camp; et, environ vers la seconde veille, ayant fait un fagot des branches les plus sèches qu'il put trouver, il y mit le feu avec un fusil, le mit au bout d'une longue perche, et marcha droit aux ennemis. Il sentoit bien qu'il n'aimoit pas assez pour oser invoquer la belle Luisante; ainsi, sans se recommander à sa divinité, le fier Tarare donna tête baissée dans une des plus rudes aventures qu'on pût tenter.

Il n'y a point de bêtes sauvages qui soient à l'épreuve du feu; dès que celles-ci virent la lueur du fagot ardent, elles commencèrent à s'ébranler; il s'en aperçut, poussa de grands cris; et, les ayant écartées, il se trouva hors du bois à la pointe du jour.

Il n'osa se reposer près d'un lieu si dangereux, quoiqu'il en eût grand besoin. Le soleil se levoit, et ses premiers rayons lui firent découvrir quelque chose de brillant au milieu d'un petit sentier; il suivit ce sentier; mais, après avoir long-temps marché pour arriver à ce qu'il voyoit, cela lui parut toujours à la même distance. Il fut contraint de s'asseoir de chagrin et de lassitude; et, dès qu'il fut sur l'herbe, ce qu'il avoit vu s'éleva dans l'air, et le plus

bel oiseau du monde se vint poser sur un buisson, à quatre pas de lui. Les plumes de ses ailes étoient or et azur, le reste couleur de feu et blanc; son bec et ses ongles étoient d'or; il avoit la figure d'un perroquet, hors qu'il paroissoit un peu plus gros.

Tarare, qui le considéroit attentivement, fut charmé de sa beauté: quelque chose de plus que la curiosité le pressoit d'en approcher; mais il eut peur qu'il ne s'envolât.

Le perroquet n'y songeoit pas; car, après avoir quelque temps cherché dans le buisson, il en tira un petit sac qu'il mit à terre; et, l'ayant délié fort adroitement, il en sortit une pincée ou deux de sel, qu'il se mit à becqueter, après l'avoir éparpillé de ses pieds.

Perroquet, mon cœur, dit Tarare, n'en mangez pas, cela vous fera mal. Le perroquet fit un éclat de rire, en le regardant pourtant fort sérieusement. Mon Dieu! poursuivit l'autre, que voilà un aimable perroquet! Mais que dis-je? un perroquet! c'est un phénix..... Tarare! dit le perroquet, et il s'envola.

Tarare, l'ayant perdu de vue, ramassa le sac de sel, et se mit en chemin le long du sentier où il étoit: il espéra que l'oiseau reviendroit à lui, puisqu'il emportoit sa nourriture. Je ne comprends pas, disoit-il, ce qui peut l'avoir effarouché: mais d'où vient que, jusqu'aux oiseaux, tout répète Tarare, dès qu'on l'entend prononcer? Celui-ci l'a pourtant dit de lui-même; mais pourquoi me suis-je avisé de

prendre ce nom en quittant le mien? Est-ce pour l'aventure des pies? Mais personne ne m'en croira, quand je la conterois toute ma vie; et je ne sais si je la dois croire moi-même qui l'ai vue.

Il marcha la plus grande partie du jour par des lieux stériles et inhabités, s'entretenant de mille différentes pensées, auxquelles Luisante avoit souvent part; mais elle n'occupoit point son souvenir par ces longues et agréables rêveries où l'on aime à se perdre, quand on aime passionnément, dans ces beaux châteaux en l'air où les souhaits sont incomparablement mieux logés que le bon sens.

La nuit approchoit; il n'en pouvoit plus de lassitude et de faim, lorsque, tournant les yeux de toutes parts, il aperçut une méchante chaumière au milieu de quelques broussailles; il y trouva un bon petit vieillard et sa femme; du reste, toutes les apparences d'un triste repas et d'un mauvais gîte: mais, ayant bien autre chose dans la tête que le faste ou la bonne chère, il résolut d'y passer la nuit. Il fut bien reçu; car il leur donna plus d'argent qu'il n'en eût fallu pour acheter toute la maison. Le fils du logis arriva bientôt après; jeune gentilhomme aussi délabré qu'on en pût voir.

Il ramenoit deux misérables chèvres, qui se mêlèrent à la compagnie, n'y ayant point d'autre appartement pour elles. Tarare prit de ces pauvres gens tout ce qu'ils lui purent donner de lumières pour l'entreprise qu'il méditoit. Dès que le jour parut,

ayant changé d'habit avec le fils, il s'en couvrit, se mit un emplâtre sur la moitié du visage, acheta les chèvres, et, sans oublier son sac de sel, se mit en campagne. Il adressa ses pas vers l'endroit d'où on lui dit à peu près qu'il verroit le palais de la sorcière : mais ses hôtes lui conseillèrent de n'y pas aller, à moins qu'il n'y eût bien affaire.

Il n'eut pas marché long-temps qu'il entendit une espèce d'harmonie, qui devenoit plus mélodieuse à mesure qu'il en approchoit : il se douta de ce qui la causoit ; et, chassant encore quelque temps ses chèvres devant lui, tandis qu'il observoit tout ce qu'il y avoit aux environs, il s'arrêta dans un petit bocage, au travers duquel couloit un agréable ruisseau.

Le voisinage d'un lieu dangereux, et l'approche d'une aventure téméraire, lui causèrent quelques réflexions ; ces réflexions, quelque émotion, mais ni crainte ni repentir.

Il se disoit sans cesse :

Ce n'est rien qu'entreprendre, à moins que l'on n'achève ;
Et quand je devrois succomber,
Il est beau qu'un mortel à Luisante s'élève ;
Il est beau même d'en tomber.

Et un moment après :

Si je l'entreprends en vain,
Je ne saurois périr pour un plus beau dessein.

Tandis qu'il se fortifioit ainsi par toutes les magna-

nimités d'opéra qui lui venoient en tête, il vit arriver une personne qui s'empara de toute son attention. A sa fraîcheur, on l'eût prise pour l'aurore d'un jour d'été; à sa taille, pour la mieux faite des déesses; et à sa grâce, pour toutes les grâces assemblées dans une personne.

Elle étoit très simplement vêtue; mais un arrangement naturel, que soutenoit un air de propreté, la paroit tellement en dépit de ses habits, qu'elle lui parut quelque princesse déguisée.

Il la regarda trois fois, depuis les pieds jusqu'à la tête, à mesure qu'elle avançoit vers le ruisseau; et trois fois il jura tout bas qu'il n'avoit jamais vu de pieds si bien *tournés*, ni tant d'agréments que dans la figure qu'ils soutenoient.

Il se détourna, faisant semblant de suivre ses chèvres. Elle remplit une cruche qu'elle avoit apportée, s'assit au bord du ruisseau, joignit les mains, et se mit à regarder tristement le courant de ses eaux.

Il se rapprocha dans le temps qu'ayant poussé quelques soupirs, elle se mit à dire : Non, jamais créature ne fut si malheureuse; hélas! poursuivit-elle, puisque je suis assurée que mes malheurs ne changeront que pour augmenter, comment puis-je me résoudre à vivre? Elle s'arrêta quelque temps après cette réflexion, mais ce ne fut que pour pleurer : et un moment après : Heureux oiseaux, disoit-elle, qui n'avez à craindre que les éléments, les hommes et d'autres oiseaux qui vous font une guerre

continuelle, du moins jouissez-vous de la liberté malgré toutes vos alarmes, et vous n'êtes pas condamnés à la vue éternelle de ce qu'il y a de plus affreux au monde!

Elle répandit de nouvelles larmes en achevant; et, après s'être lavé le visage et les mains, elle prit sa cruche et s'en alla.

Tarare l'avoit attentivement examinée sans qu'elle eût pris garde à lui: il avoit trouvé sa personne toute charmante; et, à son air, il trouva qu'elle avoit l'esprit naturel, l'humeur douce, le cœur sincère, et cependant l'âme assez fière. C'étoit trouver bien des choses en un moment; cependant il ne s'étoit point trompé; il n'eut pas de peine à deviner qui elle étoit.

Il passa la journée dans ce bocage comme il lui plut; et, la nuit étant venue, il y laissa ses chèvres, et s'avança dans la plaine pour y faire quelque découverte.

Plus il alloit en avant, moins il savoit où il alloit; il eût erré long-temps de cette manière, si un éclat soudain de lumière ne lui eût fait découvrir une grande maison plate, à deux cents pas de lui. Cette lumière étant disparue, il ne laissa pas de parvenir, en tâtonnant, à cette maison. Il ne douta point que ce ne fût celle de la sorcière; et, ne jugeant pas à propos de se présenter à la porte, il grimpa sur le toit le plus doucement qu'il put.

Elle n'étoit couverte que de paille; et, ayant prêté

l'oreille quelque temps sans rien entendre, il écarta le plus délicatement qu'il put la paille de l'endroit où il étoit; et, par l'ouverture qu'il venoit de faire, il vit l'horrible Dentue, qui, en marmottant quelques mots barbares, jetoit des herbes et des racines dans une grande chaudière qui étoit sur le feu; elle remuoit tout cela en rond avec une dent qui lui sortoit de la bouche, et qui avoit deux aunes de long. Après qu'elle eut quelque temps tourné toutes ces drogues, elle y jeta trois crapauds et trois chauve-souris, et se mit à dire :

Par mon Chapeau, par ma Jument,
Par ma fureur, par ma malice,
Achevons cet enchantement;
C'est pour déplumer mon amant
Qu'il faut que mon pouvoir s'unisse.

Son amant, grands dieux! s'écria Tarare; il faut que ce soit quelqu'un de ces monstres qui m'ont voulu arrêter dans le bois. Cependant la sorcière mettoit de temps en temps dans la chaudière un doigt qui avoit un ongle presque aussi long que sa dent : c'étoit pour prendre de cette belle composition, qu'elle goûtoit, pour voir comment alloit le sortilége.

Au coin du feu étoit un petit monstre si laid et si bossu, qu'il faisoit encore plus peur que sa mère. La belle que Tarare avoit vue dans le petit bois étoit à genoux devant ce monstre; et, avec ses bras de neige et ses mains d'ivoire, elle lavoit les pieds

les plus crasseux et les plus infâmes que jamais on ait lavés.

Tarare vit bien qu'elle s'en désespéroit, et n'en étoit pas moins désespéré. Dentue, s'étant aperçue que la pauvre fille pleuroit, leva sa grande dent, et la regardant de travers : Malheureuse ! dit-elle, oses-tu bien servir de si mauvaise grâce celui qui dans deux jours sera ton mari, au lieu de remercier le ciel d'être au fils de Dentue, et de posséder un tel époux ?

Tarare ne put s'empêcher de tressaillir à ces paroles : la sorcière leva la tête à ce bruit ; et lui, descendant au plus vîte de peur d'être surpris, regagna le petit bocage du mieux qu'il put. Il y passa le reste de la nuit à songer à ce qu'il venoit de voir, et à méditer son entreprise.

Le matin suivant ramena la belle fille au bord du ruisseau. Elle y revint avec tous ses charmes, toute sa douleur, et par-dessus tout cela, avec de vilains habits crasseux et du linge fort sale, qu'elle se mit à laver en pleurant de tout son cœur.

Cette seconde vue au bord du même ruisseau augmenta la compassion qu'il avoit eue pour elle, et lui fit sentir qu'il auroit bientôt besoin de la sienne. Elle étoit penchée vers le ruisseau en lavant ces vilaines hardes ; elle paroissoit d'un désespoir à s'y précipiter, s'il y eût eu de quoi la noyer. La posture où elle étoit laissa voir à Tarare la gorge du monde la mieux formée ; il en loua le ciel, sans oser

pourtant se flatter qu'elle lui seroit jamais de rien.

Il crut qu'il étoit temps de se découvrir à elle ; mais, avant que de lui parler, il voulut attirer son attention ; et, tirant une flûte de sa poche, il se mit à jouer un air assez touchant. Il ne peignoit pas la moitié si bien qu'il jouoit de la flûte, et c'est tout dire.

Elle tourna les yeux avec surprise vers lui ; sa figure et sa manière de jouer ne s'accordoient pas. Quand il s'aperçut qu'elle l'écoutoit, il fit semblant de suivre ses chèvres qui s'éloignoient. Non, dit-elle, quand il eut cessé de jouer, l'harmonie de Sonnante n'est pas si agréable. Qu'il est heureux, poursuivit-elle, ce pauvre qui passe sa vie à garder les chèvres ! Hélas ! tout malotru qu'il est, je voudrois de bon cœur être ce misérable. Mais que vient-il faire si près d'un lieu détestable, puisqu'il ne tient qu'à lui de mener plus loin son chétif troupeau ? Que vient-il faire auprès de la demeure de Dentue ?.... Il vient vous en délivrer, belle Fleur d'Épine, dit-il, en s'approchant d'elle tout d'un coup.

Elle en fut si surprise qu'elle pensa s'évanouir ; mais il ne lui en donna pas le temps. Oui, dit-il, je vous délivrerai, ou j'y perdrai la vie. Hélas ! dit-elle en le regardant avec attention, pauvre garçon que tu es ! tu peux mourir ; mais tu ne saurois me sauver, puisqu'il faudroit pour cela me dégager de l'esclavage où je suis, et que cela est impossible. Tu me vois occupée du plus dégoûtant emploi

du monde; cependant j'y passerois de bon cœur ma vie, si je n'avois à craindre quelque chose de plus effroyable; mais on veut que j'épouse le fils de Dentue.

Je sais tout cela, lui dit Tarare, et je vous en sauverai.

Elle regarda tout de nouveau un homme qui parloit avec tant de confiance, et qui paroissoit tout savoir. Il n'avoit eu que le plaisir de la voir, et n'avoit pas encore senti celui d'en être regardé; il le préféra dans son âme à tous ceux qu'il eût jamais eus. Il ôta son emplâtre pour paroître moins défiguré; je ne sais s'il fit bien; cependant, si elle ne fut pas fort touchée de son visage, elle s'accoutumoit assez à sa manière de parler. Il lui dit que, n'étant pas ce qu'il lui paroissoit, il avoit entrepris de l'enlever, elle, le Chapeau lumineux et la jument Sonnante; qu'il avoit entrepris tout cela pour le service d'une princesse qui passoit pour la merveille du monde, et dont il commençoit à ne se plus souvenir. Eh! quel moyen, disoit-il, de s'en souvenir quand on a vu la charmante Fleur d'Épine! c'est elle qui sera désormais l'objet de toutes mes entreprises.

Elle ne parut point offensée de la déclaration, ni choquée du sacrifice. Dans le peu qu'ils eurent à rester ensemble, Tarare fut confirmé dans tout ce qu'il avoit d'abord jugé de son esprit et de ses sentiments: il la conjura de se fier à lui de tout ce qui regardoit l'exécution de son entreprise: il ne lui

demanda que de consentir à ce que proposeroit un homme qui choisiroit deux ou trois cent mille morts plutôt que de l'offenser.

Il s'informa d'elle précisément où étoit l'écurie de Sonnante : il sut qu'on ne se donnoit pas la peine de la fermer, n'y ayant pas d'apparence qu'on pût voler une jument qui ne faisoit pas le moindre mouvement sans qu'on l'entendît, et dont l'harmonie devenoit bien plus éclatante dès qu'on la sortoit de l'écurie. Il n'en demanda pas davantage : elle n'osa rester plus long-temps; et, lorsqu'ils se séparèrent, elle le regarda tout aussi long-temps qu'elle put.

Dès qu'il l'eut perdue de vue, il se recommanda sérieusement à une fortune qui ne l'avoit pas encore abandonné, à une industrie dont il avoit plus besoin que jamais, et à toute la fermeté de son courage. Il sentoit bien qu'il étoit inspiré par quelque chose au-dessus de l'adresse et du bon sens. Il s'imagina que c'étoit sa nouvelle passion; mais c'étoit tout autre chose. Cependant, bien résolu de suivre tous ces mouvements inconnus, il commença par souffleter de méchants petits coquins, qu'il vit venir avec de la glu pour prendre les pauvres petits oiseaux : il leur ôta cette glu, de peur qu'ils ne s'en servissent en son absence; et, à l'entrée de la nuit, il s'achemina vers l'écurie de Sonnante, portant son petit sac de sel et la glu qu'il avoit prise aux petits garçons. Bel équipage pour une entreprise comme la sienne! belles armes pour se garantir du pouvoir

redoutable d'une sorcière, à laquelle il vouloit ravir tous ses trésors !

Un bruit mélodieux le conduisit droit à la jument Sonnante ; il y arriva comme elle venoit de se coucher. C'étoit la plus belle, la plus douce et la meilleure bête du monde. Il la caressa doucement de la main en la saluant : elle en fut si touchée, qu'elle lui auroit donné sa vie ; car elle étoit accoutumée à ne voir que le fils de la sorcière qui lui donnoit à manger, et qui souvent la maltraitoit ; outre qu'il étoit si horrible que bien souvent elle eût mieux aimé jeûner que de le voir.

Quand il la vit dans cette disposition, il remplit toutes ses sonnettes l'une après l'autre avec du fumier, et les couvrit de cette glu qu'il avoit apportée, pour les empêcher de se déboucher. Quand cela fut fait, la gentille Sonnante se leva d'elle-même pour voir s'il n'y avoit plus rien autour d'elle qui pût faire du bruit.

Tarare réitéra ses caresses, la sella, lui mit sa bride, et, la laissant à l'écurie, s'achemina vers la demeure de Dentue. Dès qu'il y fut, il se posta sur le toit avec les mêmes précautions que le jour d'auparavant. Il ne savoit pas pourquoi ce sac de sel étoit entre ses mains quelque part qu'il pût aller ; mais il s'en aperçut bientôt. Il vit par la même ouverture à peu près les mêmes objets, hors que la pauvre Fleur d'Épine lui parut encore plus malheureuse : car la première fois elle ne faisoit que laver les pieds de

Dentillon; mais alors le petit monstre, après lui avoir voulu faire quelques amitiés, sur le pied du prochain mariage, se mit à grogner comme un cochon de ce qu'elle avoit la hardiesse de rebuter ses familiarités.

La sorcière la força de s'asseoir au coin du feu, tandis que Dentillon, étendu auprès d'elle, mit sa tête sur ses genoux et s'endormit.

L'infortunée Fleur d'Épine n'osa témoigner l'horreur qu'elle en avoit; mais elle ne put retenir des larmes qu'il fallut encore cacher à la sorcière.

Tarare sentoit toutes ses afflictions. Dentue, toujours attentive à ses sortiléges, en remuoit la composition avec sa grande dent jusqu'au fond de la chaudière. Elle y jetoit de temps en temps quelque nouveau poison, en répétant ce qu'elle avoit dit la nuit précédente. Tarare voulut y mettre quelque chose du sien, et par l'ouverture de la cheminée il y vuida son sac de sel. La sorcière ne s'en aperçut que lorsqu'elle voulut en goûter comme la première fois; elle tressaillit, en goûta pour la seconde fois; et, trouvant que le maléfice étoit gâté par un ingrédient qui n'y convenoit apparemment pas, elle fit un cri si affreux qu'on eût dit que quinze mille chats-huants avoient crié à la fois.

Elle ôta promptement son chaudron de dessus le feu, et donna un soufflet à l'innocente Fleur d'Épine, qui en pensa tomber à la renverse, en réveillant Dentillon: celui-ci lui en donna un autre pour l'avoir éveillé.

Tarare, qui en étoit témoin, crut avoir reçu cinquante soufflets et autant de coups de poignard dans le cœur. Sa colère prit le dessus de sa prudence; il s'alloit perdre, pour la venger, si Dentue, après avoir loué son fils d'un si noble ressentiment, ne lui eût ordonné d'aller chercher de l'eau du ruisseau. Va, mon mignon, disoit-elle; cette vilaine bête prendra mon chapeau pour t'éclairer; je l'y enverrois bien toute seule, si ce n'est qu'il n'a aucune vertu que quand il est sur la tête d'une fille, et qu'il ne faut pas que celle qui le porte, porte autre chose: va, mon fils, prends la cruche, ne crains point les esprits; ils n'oseroient approcher quand le chapeau luit; et je te promets que tu épouseras cette gueuse, qui fait tant la difficile, dès que tu seras de retour.

Oui-dà, j'y consens, dit Tarare en descendant, pourvu que ce ne soit qu'à son retour: il ne s'avisa pas de dire cela tout haut. Dès qu'il fut à terre, il courut en toute diligence se poster entre la maison et le ruisseau. A peine y fut-il qu'il vit tous les lieux d'alentour éclairés comme en plein midi; la charmante Fleur d'Épine fut le premier objet qui s'offrit à ses yeux; elle lui parut si brillante, malgré l'éclat de ce chapeau, qu'il sembloit que ce fût elle qui lui prêtât sa lumière. Le petit monstre qui l'accompagnoit se traînoit à peine sous le poids d'une cruche vuide: le petit vilain ne se contentoit pas d'être bossu pour faire horreur, il étoit boiteux comme un chien, et si petit qu'il avoit vainement essayé de prendre

sa belle maîtresse sous le bras : jamais il n'avoit pu atteindre qu'à la hauteur de sa poche; il s'y étoit attaché, se traînant après elle du mieux qu'il pouvoit; car Dieu sait les enjambées qu'elle faisoit pour s'en dépêtrer : son cœur battoit si fort de crainte et d'espérance, qu'elle n'en pouvoit plus lorsqu'elle vint à l'endroit où Tarare l'attendoit. Sa vue la fit tressaillir; elle rougit et pâlit un moment après. Je ne sais s'il vit ces différentes agitations, ni comme il les expliqua, s'il s'en aperçut; mais, après l'avoir rassurée, se saisissant de Dentillon, il lui enveloppa toute la tête dans son mouchoir; et, après l'avoir chargé sous son bras, comme on enleveroit un barbet, il donna la main à Fleur d'Épine, et s'avança vers l'écurie à grands pas.

Il y trouva Sonnante dans le même état qu'il l'avoit laissée. Il instruisit Fleur d'Épine de son dessein en peu de mots : elle étoit si éperdue qu'elle approuva tout sans rien entendre. J'ai une frayeur, disoit-elle; je ne crains plus pour moi seule, et c'est avoir trop à craindre : vous avez déjà tant fait que je devrois me rassurer sur ce que vous me dites; pour cela sauvons-nous en diligence, puisqu'il n'y a que cela qui nous puisse sauver : mais que ferez-vous de ce petit monstre? Je l'écorcherois tout vif, dit-il, pour la peur que vous avez eue de l'épouser, et pour le soufflet qu'il vous a donné, si ce n'est que sa mère ne seroit pas si affligée de cette douce mort qu'elle le sera de celle que je lui prépare.

La généreuse Fleur d'Épine, qui ne pouvoit consentir à d'autre cruauté qu'à celle des beautés sévères envers les tendres amants, se préparoit à demander grâce pour le misérable. Non, lui dit Tarare, ne soyez point alarmée; tout le mal que nous lui ferons n'ira qu'à être bien à son aise, tandis que nous serons exposés à la fatigue. Je vous prie même de lui laisser quelque faveur pour se souvenir de nous, puisqu'il perd l'espérance de vous avoir pour femme: permettez qu'il porte votre coiffure, en attendant l'honneur de vous revoir.

Fleur d'Épine ne savoit ce que cela vouloit dire; mais elle trouvoit qu'il n'étoit pas trop de saison de plaisanter dans une telle conjoncture. Pour le petit Dentillon, dès qu'il en fut coiffé, son visage parut plus détestable. Il avoit entendu la menace de l'écorcherie; et, quand il vit qu'elle n'aboutissoit qu'à porter la coiffe de sa maîtresse, il se crut sauvé.

Mais Tarare, lui ayant lié les pieds et les mains, et fourré assez de foin dans la bouche pour l'empêcher de crier, couvrit tout son corps de foin, de manière qu'on ne lui voyoit que le derrière de la tête assez proprement coiffé.

Cette cérémonie achevée, après avoir caressé Sonnante, il monta dessus, prit Fleur d'Épine devant lui, se mit en campagne, et tourna le dos au palais de la sorcière.

Quoique Sonnante fût plus vîte que le vent, elle

étoit plus douce qu'un bateau. Tarare, voulant profiter de sa vîtesse, lui mit la bride sur le cou pendant une heure; mais, jugeant qu'il avoit fait cinquante lieues, il se crut assez loin pour laisser un peu prendre haleine à la jument.

Il avoit raison d'être content, après avoir mis à fin une si terrible aventure, en délivrant ce qu'il commençoit d'aimer; il respiroit sans alarmes, et ce qu'il aimoit étoit entre ses bras sans pouvoir s'en offenser: heureuse situation pour un homme qui, ayant tenté l'entreprise pour la gloire, venoit de l'achever pour l'amour! Il n'avoit plus que la crainte de ne pas plaire à ce qu'il aimoit, et c'étoit bien assez: il étoit trop éclairé sur son mérite, pour se flatter d'aucun espoir sur l'agrément de sa figure; il ne savoit que trop que, sans le secours de son esprit et de son amour, il n'y avoit rien en lui de fort engageant. Chaque vue de Fleur d'Épine avoit redoublé sa passion, et ce n'étoit pas la diminuer que de tenir cette beauté entre ses bras, quoique le plus respectueusement du monde.

BelleFleur d'Épine, lui disoit-il, sentant qu'elle trembloit encore, vous n'avez plus rien à craindre de Dentue, et vous n'avez sans doute rien qui vous doive inquiéter auprès d'un homme dont les sentiments pour vous sont tels qu'ils doivent être. Je connois tout votre mérite; car j'ose dire que personne ne s'y connoît mieux: mais je n'ose vous dire que je le sens jusqu'au fond du cœur; il seroit pour-

tant bien extraordinaire que cela fût autrement. Des raisons assez particulières m'ont fait quitter mon pays; quand j'en partis, je n'avois ni projet ni dessein arrêté; je ne savois pas trop ce que j'allois chercher par le monde; mais je ne connois que trop à présent que c'étoit vous : ayez agréable que je vous amuse pendant quelques moments par ce récit.

Fleur d'Épine, ne sachant que répondre à tant de choses qu'on lui disoit à la fois, se pencha doucement contre lui, comme pour se reposer. Il aimoit bien cette façon de répondre; et, sans en attendre d'autre, il continua de cette manière :

Je suis fils d'un petit prince dont les États sont des plus petits; mais en récompense les sujets y sont riches, contents et fidèles.

J'avois un frère (Dieu sait ce qu'il est devenu) : nous n'avions pas plus de six ans quand mon père nous prit tous deux en particulier, et, nous parlant comme si nous avions eu de la raison : Mes enfants, dit-il, comme vous êtes jumeaux, le droit d'aînesse ne sauroit décider de la succession entre vous. Cependant, comme mes États sont trop petits pour être partagés, je prétends que l'un de vous deux cède ses droits à l'autre; et, afin que celui qui aura cédé ne s'en repente pas, j'ai deux dons à vous accorder, dont le moindre pourra faire votre fortune ailleurs; et ces dons sont l'esprit et la beauté. Mais, comme il faut que ces avantages soient séparés, que chacun choisisse celui qu'il aime le mieux. Nous répon-

dâmes tous deux à la fois; je demandai l'esprit, et mon frère la beauté.

Mon père, nous ayant embrassés, nous dit que chacun auroit avec le temps ce qu'il avoit choisi.

Mon frère s'appeloit Phénix, et moi Pinson; et, si nous avions eu d'autres frères, je ne doute pas qu'on ne les eût appelés, les uns Merle, les autres Sansonnet, Rossignol ou Serin, selon le nombre: car une des folies du bon petit prince étoit celle des oiseaux; l'autre, de vouloir que ses enfants l'appelassent Monsieur mon père, en parlant de lui; ce qu'il ne put jamais obtenir de moi: mais Phénix lui en donnoit plus qu'il n'en demandoit. Cela fut peut-être cause qu'on lui tint mieux parole qu'à moi; car, à l'âge de dix-huit ans, c'étoit ce qu'on avoit jamais vu de plus beau dans notre sexe. Mais, pour moi, quoiqu'on me flattât sur les gentillesses de mon esprit, je regardois cela comme ce qu'on dit de tous les enfants du monde, quand les pères et les mères vont fatiguant tous les gens de leurs bons mots, et je ne me sentois qu'autant d'esprit qu'il en falloit pour connoître que je n'en avois pas assez.

Quoique nos inclinations fussent différentes, jamais il n'y eut d'union égale à celle qui étoit entre mon frère et moi. Je passois mon temps à lire tous les livres que je pouvois attraper, bons ou mauvais. Je distinguai bientôt les uns des autres; et, me trouvant réduit à un assez petit nombre, je fus presque

fâché d'une délicatesse qui retranchoit beaucoup de ma lecture. Phénix ne songeoit qu'à se parer pour éblouir par sa figure.

Enfin, notre père mourut, et parut aussi content qu'on le peut être quand on meurt, de ce qu'il nous laissoit dans une union si parfaite. Dès qu'il fut en terre, nous commençâmes, pour la première fois, à être de différents avis, et à vouloir contester l'un contre l'autre : mais, dans une dispute qui fut très opiniâtre, il ne s'agissoit que de vouloir céder chacun son droit. Phénix se tuoit de me dire que, comme j'étois plus capable de gouverner, je méritois mieux de succéder ; que, pour lui, fait comme il étoit, Dieu merci, en quelque endroit du monde qu'il allât, il n'avoit pas peur de manquer. Ce fut en vain que je lui donnai d'aussi bonnes raisons pour se mettre en possession de notre petite principauté : je ne le persuadai pas. Ainsi, après un long débat, nous demeurâmes d'accord que nous partirions le même jour pour chercher fortune, chacun de son côté, à la charge que celui qui seroit établi le premier tâcheroit d'en informer l'autre, afin qu'il revînt se mettre en possession de notre commun héritage. Nous laissâmes des ministres fidèles pour gouverner en notre absence; et, Phénix s'étant mis en campagne avec tous les charmes du monde, je partis avec le peu de bon sens qui m'étoit tombé en partage.

Nous prîmes différentes routes. La première aventure qui m'arriva dans celle que j'avois prise est assez

singulière, quoique ce ne soit pas de ces événements périlleux ou éclatants qui signalent les héros. J'avois parcouru beaucoup de provinces sans rien trouver qui me donnât la moindre espérance de m'élever à quelque fortune considérable. Je ne laissois pas de m'instruire partout où je trouvois quelque chose digne de mon attention; j'appris des secrets de toutes les natures; je remarquai ce que chaque pays avoit de singulier: mais rien de tout cela ne contentoit ma curiosité.

Parvenu enfin au royaume de Circassie, qui est le pays des beautés, je m'étonnai de l'avoir presque traversé d'un bout à l'autre sans en trouver qui m'eût seulement donné de l'admiration. J'en attribuai la cause au changement de gouvernement qui étoit arrivé dans le royaume; et je crus que les troubles avoient pu disperser ces beautés que j'avois cru rencontrer à chaque bout de champ, de la manière qu'on m'en avoit parlé.

Je marchois un jour le long d'un fleuve qui bordoit une vaste plaine; au-delà de ce fleuve s'élevoit un bâtiment qui me parut assez superbe. La curiosité de le voir me prit; je la suivis, et en y arrivant, je vis les dehors d'un château qui me parut la demeure de quelque souverain. Le dedans m'en parut assez sombre, et les habitants tristes: cependant j'y vis plus de beautés que dans le reste de la Circassie; mais jamais il n'y en eut de plus sauvages. Celles qui me voyoient de loin me fuyoient; et celles qui ne

pouvoient m'éviter, au lieu de répondre aux honnêtetés que je leur disois en les abordant, ne tournoient pas seulement la tête de mon côté. Voilà, dis-je en moi-même, des figures auxquelles il ne manque que la parole, tant elles représentent naturellement de très belles femmes. Je traversai je ne sais combien de galeries, sans rencontrer dans ce vaste château que des objets aussi ennuyants qu'ils paroissoient ennuyés; lorsque j'entendis de grands éclats de rire dans un appartement séparé de ces galeries. Je fus bien aise que tout ne fût pas abîmé dans la tristesse que ce lieu commençoit à m'inspirer. J'entrai dans cet appartement; et, dans la chambre où ces éclats de rire continuoient encore, je vis quatre pies assises autour d'une table, qui jouoient aux cartes: elles ne furent point effarouchées de ma présence; au contraire, après m'avoir fait quelques civilités, elles continuèrent un jeu où je ne comprenois rien, moi qui sais tous les jeux du monde. Il y avoit une corneille de fort bonne mine assise auprès d'elles, qui faisoit des nœuds en les voyant jouer.

J'avoue que je fus assez surpris d'un spectacle si nouveau; je ne pouvois comprendre ce que c'étoit que cet enchantement. Elles mêloient, coupoient et donnoient comme si elles n'avoient fait autre chose de leur vie. Au fort de mon attention, une de ces pies, après avoir long-temps filé une de ses cartes, les jeta toutes sur la table avec transport, et se mit à crier Tarare de toute sa force.

Les autres y répondirent; la corneille même, qui n'étoit pas du jeu, cria Tarare: et, après cela, ce furent de nouveaux éclats de rire, mais si perçants, que je n'y pus tenir.

Je sortis de l'appartement des pies du sombre château, et trois jours après du royaume. Ce fut environ dans ce temps-là que le bruit de cette beauté de Luisante commençoit à se répandre partout: j'en appris des choses si merveilleuses que je ne les pus croire; et, quelque danger qu'on me dît qu'il y avoit à la regarder, je résolus de m'éclaircir par moi-même si ce qu'on en disoit étoit véritable.

L'heureux royaume de Cachemire m'avoit dès long-temps inspiré la curiosité de le voir, par les récits qu'on m'en avoit faits. L'envie de quitter mon nom me vint tout à coup: je ne sais si ce fut par l'usage introduit parmi les aventuriers qui se déguisent toujours, ou si le nom de Pinson ne me paroissoit pas assez noble pour un homme qui avoit envie de faire parler de lui chez la première beauté du monde: mais enfin je changeai mon nom; et, l'aventure des pies m'étant restée dans la tête, je pris Tarare pour mon nom. Tarare, dit Fleur d'Épine? Justement, poursuivit-il; et ce qu'il y a de singulier à ce nom, c'est qu'il semble qu'on ne puisse l'entendre que l'envie de le répéter, comme vous venez de faire, ne prenne tout aussitôt.

A l'entrée du royaume de Cachemire, par la route que j'avois prise, la savante Serène a établi sa

demeure enchantée. Le désir de connoître une personne que des connoissances surnaturelles, acquises par une longue étude, rendoient la plus illustre des mortelles, m'engageoit autant au voyage de Cachemire que tout ce qu'on m'avoit dit de Luisante. Mais la difficulté d'y parvenir pensa me rebuter : de mille et mille gens qui avoient eu le même dessein que moi, un très petit nombre avoit réussi. On savoit à peu près le lieu de sa résidence ; mais c'étoit en vain qu'on le cherchoit. Il étoit impossible de le trouver, si la fortune, ou plutôt un aveu favorable de la magicienne, ne vous y guidoit. Je fus assez heureux pour être admis à sa présence ; et apparemment je n'en fus digne que par l'extrême passion que j'avois de rendre mes hommages à ce génie supérieur à tous les autres.

Je ne veux point vous ennuyer par la description particulière d'un séjour dont les beautés se peuvent à peine imaginer. Tout ce que je vous dirai, c'est que cet endroit de Cachemire est, à l'égard du reste, ce que le délicieux royaume de Cachemire est à l'égard du reste de la terre. Le peu de temps qu'il me fut permis de rester auprès d'elle me valut assurément beaucoup plus que le don d'esprit que mon père croyoit m'avoir laissé en partage : je crus m'apercevoir que mon admiration et mes respects m'avoient attiré sa protection ; elle me la fit espérer en la quittant, et je partis avec la résolution de m'en rendre aussi digne qu'il me seroit possible.

Je ne voulus pas me faire voir en arrivant où étoit la cour.

Je connus bientôt ce que c'étoit que le génie du bon calife. Je fus informé du caractère de son premier ministre. Comme il n'avoit pas la capacité qu'ont d'ordinaire ou que doivent avoir ceux qui gouvernent sous leur maître, il n'avoit pas aussi leur présomption, et moins encore leur rudesse; c'étoit le ministre le plus affable qui fût jamais. Il avoit une femme qui n'étoit pas si simple, mais qui étoit encore plus accueillante. Je me mis à son service en qualité d'écuyer, et je m'aperçus bientôt que je ne déplaisois pas à madame la sénéchale. Quelle sorte de beauté étoit-ce, dit Fleur d'Épine en l'interrompant? De celles qui la font comme il leur plaît, répondit-il. Et, continuant son discours: Comme le sénéchal, son époux, étoit tout des plus grossiers, je n'eus pas de peine à passer pour fort habile dans son esprit; cela fit qu'on se servit de moi pour chercher un remède aux maux que faisoient chaque jour les yeux de la princesse.

Tarare alors lui conta de quelle manière il étoit venu à bout de la peindre. Vous l'avez donc souvent regardée, dit Fleur d'Épine? Oui, dit-il, tout autant que j'ai voulu, et sans aucun danger, comme je viens de vous dire. L'avez-vous trouvée si merveilleusement belle qu'on vous avoit dit, poursuivit-elle? Plus belle mille fois, répondit-il. On n'a que faire de vous demander, ajouta-t-elle, si vous en

êtes d'abord devenu passionnément amoureux ; mais dites m'en la vérité.

Tarare ne lui cacha rien de ce qui s'étoit passé entre lui et la princesse, pas même l'assurance qu'elle lui avoit donnée de l'épouser, en cas qu'il réussît dans son entreprise.

Fleur d'Épine ne l'eut pas plutôt appris, que, repoussant les mains dont il la tenoit embrassée, elle se redressa, au lieu d'être penchée contre lui comme auparavant. Tarare crut entendre ce que cela vouloit dire ; et, continuant son discours sans faire semblant de rien : Je ne sais, dit-il, quelle heureuse influence avoit disposé le premier penchant de la princesse en ma faveur ; mais je sentis bien que je n'en étois pas digne par les agréments de ma personne, et que je le méritois encore moins par les sentiments de mon cœur ; car je ne me suis que trop aperçu depuis que l'amour que je croyois avoir pour elle n'étoit tout au plus que de l'admiration. Chaque instant qui m'en éloignoit effaçoit insensiblement son idée de mon souvenir ; et, dès le premier moment que je vous ai vue, je ne m'en suis plus souvenu du tout.

Il se tut ; et la belle Fleur d'Épine, au lieu de parler, se laissa doucement aller vers lui comme auparavant, et appuya ses mains sur celles qu'il remit autour d'elle pour la soutenir.

Ils en étoient là ; le jour commençoit à paroître ; et, Tarare ayant pris le Chapeau lumineux pour en soulager Fleur d'Épine, qui ne l'avoit point quitté

durant l'obscurité, ils ne furent plus éclairés que du foible éclat de l'aurore naissante : sa fraîcheur ranimoit les fleurs ; et les larmes précieuses qu'elle répandoit, arrosant l'herbe des prairies, abattoient la poussière sur les grands chemins.

Mais dans le temps que la belle avant-courrière du jour ouvroit les portes de l'orient aux chevaux du soleil, la jument Sonnante se mit à hennir. Fleur d'Épine en tressaillit, et tremblante depuis les pieds jusqu'à la tête : Ah ! dit-elle, nous sommes perdus ; la sorcière nous suit. Tarare regarda derrière lui, et vit la terrible Dentue, montée sur une licorne couleur de feu, qui menoit en laisse deux tigres dont le plus petit étoit bien plus haut que Sonnante.

Tarare tâcha de rassurer Fleur d'Épine, en lui disant que la jument alloit si vîte qu'ils auroient bientôt perdu de vue la sorcière et son équipage ; et là-dessus il voulut pousser à toute bride ; mais Sonnante demeura tout court. Ce fut en vain qu'il lui appuya les talons, et qu'il l'incita de toutes les manières ; elle étoit immobile.

Fleur d'Épine s'évanouissoit entre ses bras, voyant la sorcière à cinquante pas d'eux : Tarare avoit beau lui protester que, tant qu'il auroit une goutte de sang dans les veines, elle ne tomberoit ni entre ses mains, ni entre les griffes de ses tigres ; tout cela n'avoit garde de la remettre.

Dentue approchoit toujours ; et Tarare, ne sachant plus à quel saint se vouer, s'avisa d'essayer les voies

de la douceur; et, caressant la jument : Quoi ! ma bonne Sonnante, lui dit-il, voudrois-tu livrer ta belle maîtresse à cette vilaine sorcière, qui la poursuit ? N'as-tu donc commencé de si bonne grâce que pour nous trahir à la fin? Mais il avoit beau la piquer d'honneur par ces paroles, elle ne s'en ébranla pas; et la sorcière n'étoit plus qu'à vingt pas de lui, quand Sonnante remua trois fois l'oreille gauche : il y mit vîtement le doigt; et, y ayant trouvé une petite pierre, il la jeta par-dessus son épaule gauche : dans un instant s'éleva de terre une muraille entre la sorcière et lui. Cette muraille n'avoit que soixante pieds de haut; mais elle étoit si longue qu'on n'en voyoit ni le commencement ni la fin.

Fleur d'Épine respira. Tarare remercia le ciel, et Sonnante partit comme un éclair.

Ils avoient déjà perdu de vue la nouvelle muraille, et Tarare, croyant Fleur d'Épine en sûreté, lui alloit dire quelque chose de tendre, et peut-être de joli, lorsque Sonnante s'arrêta tout court au milieu de sa course. Tarare tourna la tête, et vit l'éternelle Dentue qui les poursuivoit tout de nouveau. Quoi ! s'écria-t-il, n'y a-t-il donc aucune muraille qui soit à l'épreuve de sa licorne, de ses tigres, de sa longue dent, et de son épouvantable griffe ? Pendant ces réflexions, toutes les frayeurs de Fleur d'Épine la reprirent. La jument, plus rétive encore que la première fois, sembloit clouée à la terre. Tarare, ne perdant pas courage, se mit à haranguer Sonnante

d'une manière plus touchante qu'il n'avoit fait auparavant. Hélas! lui disoit-il, vertueuse Sonnante, je vois bien que la sorcière a jeté sur vous quelque sort, et que, lorsqu'elle vous peut voir, vous ne sauriez plus remuer. Si cela n'étoit, ayant le cœur aussi bien fait que vous l'avez, je gage que vous aimeriez mieux mourir que de ne pas sauver votre jeune maîtresse, la belle Fleur d'Épine : mais, comme je vois par votre tristesse que vous n'avez plus de secours à nous offrir, je vous demande une grâce, qui est de sauver la charmante Fleur d'Épine. Dès que j'aurai mis pied à terre, je m'en vais au-devant de la sorcière et des tigres; peut-être que la fortune secondera mon courage. Fuyez de toute votre force avec ma chère Fleur d'Épine, tandis que Dentue tiendra les yeux sur moi. Adieu, bonne Sonnante; sauvez Fleur d'Épine, ne l'abandonnez pas, je vous conjure; et, si vous ne me revoyez plus, faites-la quelquefois souvenir de l'homme du monde qui l'aimoit le plus tendrement. Il alloit mettre pied à terre en achevant; mais Fleur d'Épine lui serra les mains pour le retenir.

Pour la bonne Sonnante, elle fut si attendrie, qu'elle se mit à pleurer comme une folle : elle sanglottoit à fendre les rochers les plus durs, et des larmes plus grosses que le pouce couloient de ses beaux yeux jusqu'à terre. Pendant qu'elle menoit un deuil inutile, la sorcière approchoit. Ce fut alors qu'elle remua six fois l'oreille droite.

Tarare n'y trouva qu'une goutte d'eau qui pendoit au bout de son doigt; il la jeta par-dessus son épaule droite : cette goutte d'eau ne fut pas plutôt à terre, que ce fut un fleuve, qui devint bientôt si large qu'on l'eût pris pour un bras de mer : ses eaux étoient plus rapides que celles d'un torrent, et s'étendirent du côté que Dentue les avoit poursuivis; mais ce fut avec tant d'impétuosité, qu'elle, sa licorne et ses tigres, pensèrent s'y noyer.

Ce fut un plaisir pour Fleur d'Épine et Tarare de voir comme l'eau la poursuivoit à mesure qu'elle pressoit sa licorne pour la fuir.

Dès qu'on ne la vit plus, Sonnante fit un saut d'allégresse qui pensa faire tomber Fleur d'Épine. Cela donna occasion à Tarare de la serrer encore plus étroitement, comme pour la soutenir; car, quoiqu'il ne se fût pas attendu à ce transport soudain de la jument, comme il étoit bon homme de cheval, il n'en fut que médiocrement ébranlé.

Les voilà donc une seconde fois délivrés des horreurs de la maudite Dentue. Tarare espéroit que ce seroit la dernière alarme qu'elle leur donneroit. La bonne Sonnante sembloit prendre part à la tranquillité qui succédoit à toutes les inquiétudes qu'ils venoient d'avoir, et elle couroit d'une légèreté inconcevable. Tarare, voyant qu'elle alloit toujours, s'avisa de l'arrêter au bout de quelque temps, pour l'informer de son dessein, ne sachant pas si la route qu'elle tenoit les conduiroit où ils vouloient aller.

C'est pourquoi lui ayant remis la bride sur le cou: Sonnante, lui dit-il, je sais bien qu'on ne se peut égarer avec vous: nous voulons aller au pays de Cachemire; il est tout environné de montagnes et de précipices d'un côté, et c'est celui qui est auprès de la demeure de Serène; menez-nous y par ce côté.

Et pourquoi au pays de Cachemire, lui dit Fleur d'Épine? N'est-ce pas celui de Luisante? C'est le royaume de son père, dit-il, et c'est à son père que j'ai promis de porter les dépouilles de la sorcière, telles que les demande Serène?

Eh quoi! lui dit-elle un peu troublée, ne m'avez-vous pas dit que, quoique vous eussiez entrepris ce dangereux exploit pour Luisante, vous n'aviez songé qu'au plaisir de me délivrer en l'achevant? Que j'étois folle, poursuivit-elle, de me flatter un moment qu'on pût oublier la plus belle personne du monde, pour songer à une créature comme Fleur d'Épine! Pourquoi me le disiez-vous, puisque vous ne le pensiez pas? Ah, Tarare! dit-elle en laissant tomber quelques larmes, je vois bien que votre seul empressement est de paroître devant les beaux yeux qui vous charment encore, chargé des dépouilles que vous lui avez promises, et lui menant Fleur d'Épine en triomphe. Si vous ne m'aviez point trompée, vous ne l'iriez pas chercher: après avoir trouvé ce que vous sembliez craindre si fort de perdre, qui vous empêcheroit de me conduire en votre pays? Pourquoi me faites-vous éprouver qu'il y a des maux

plus grands que ceux dont vous m'avez délivrée? Si vous ne m'aviez point flattée, mon cœur, toujours tranquille, ne me feroit point envisager comme le plus grand des malheurs celui d'être sacrifiée à Luisante; elle ne vous aimera que trop sans ce nouveau témoignage de votre tendresse.

Tarare se désespéroit de son affliction; mais il étoit charmé de ses alarmes; et, voyant qu'elle ne cessoit de pleurer: Non, charmante Fleur d'Épine, lui dit-il avec transport, je ne vous ai point trompée en vous disant que je ne m'exposois que pour vous, et que vous me verriez plutôt mourir à vos yeux que de songer à vous sacrifier à Luisante. Votre première vue l'a chassée de mon cœur; chaque moment vous y établit de plus en plus; vos paroles, qui marquent si bien la délicatesse et la sincérité de vos sentiments, ont pénétré jusqu'au fond de mon ame: je voulois mourir pour vous sauver, jugez si c'est pour une autre que je veux vivre. Ayez donc l'esprit en repos sur mon dessein; souffrez que je tienne ma parole, puisque je serois indigne de vous si j'y manquois. Sachez que nous ne saurions être en sûreté que sur les terres de Cachemire; et comptez que, s'il en est question, ce sera Luisante que je sacrifierai à l'aimable Fleur d'Épine, au péril de mille vies.

Ce qu'on aime persuade, et l'on croit facilement ce qu'on souhaite. Tarare avoit ouvert son cœur avec un empressement trop sincère et trop naturel pour laisser aucune inquiétude à Fleur d'Épine sur ses

intentions; et, dès qu'il la vit rassurée, il rendit la bride à Sonnante, qui tourna tout d'un coup sur la droite, et se mit à galoper comme ce qu'il y a de plus léger et de plus vîte sur la terre. Ils arrivèrent en moins d'une demi-heure au pied d'une montagne qui paroissoit inaccessible, si quelque chose pouvoit l'être à la légèreté de Sonnante.

Tarare connut que c'étoit une de ces montagnes dont l'enceinte couvre les limites du bienheureux Cachemire. Sonnante y grimpa comme si elle eût marché en rase campagne, et ne fatigua pas plus ceux qu'elle portoit qu'elle n'avoit fait dans la plaine. Dès qu'ils furent au sommet, l'air leur parut embaumé de tous les parfums d'Arabie; et, de quelque côté que leur vue s'étendît, un parterre continuel sembloit s'offrir à leurs yeux, avec tous les agréments d'une variété délicieuse. Fleur d'Épine fut bien aise de s'y arrêter un moment; et, tandis qu'elle se perdoit dans la contemplation de tant de merveilles, le démon de la jalousie, qui se fourre partout, vint troubler son attention.

Quoi! dit-elle, Luisante est héritière de tout ce que je vois! Luisante, plus précieuse encore que tous ces trésors, et plus brillante que toutes les beautés que la nature étale ici, les doit porter à celui qu'elle choisira pour époux! et il pourroit y avoir quelqu'un qui refusât sa main pour Fleur d'Épine! Ah, Tarare! s'il est vrai que votre constance ou plutôt votre aveuglement pour moi soit à l'épreuve

de ce que je crains, rassurez-moi, s'il est possible; avant que nous descendions dans ces lieux enchantés; ou laissez-moi chercher, au travers des précipices d'où nous venons, une destinée plus supportable que celle de vous voir à Luisante.

Un autre se seroit peut-être impatienté d'une inquiétude qui ne devoit pas sitôt la reprendre après ce qu'il venoit de lui dire; mais Fleur d'Épine étoit encore plus charmante qu'elle n'étoit tendre et délicate, et Tarare l'aimoit passionnément. Il étoit si éloigné de s'en rebuter, que ces mouvements d'inquiétude auroient été la joie de son cœur, s'ils n'avoient un peu trop coûté au repos de ce qu'il aimoit; et, pour tâcher de l'en guérir : Belle Fleur d'Épine, dit-il, je ne sais que deux moyens de vous donner l'assurance de ma sincérité que vous souhaitez : l'un est de recevoir ici votre main en présence du ciel et de la terre, et d'unir, dès ce moment, mon cœur au vôtre pour jamais. Je prends à témoin les puissances invisibles qui nous écoutent, que je me croirois plus heureux de passer ma vie avec vous au milieu des lieux affreux par où nous sommes montés, que de régner avec Luisante dans ces climats fortunés où nous allions descendre. Je vous offre donc mon cœur et ma foi sans aller plus loin, et vais vous conduire au petit État où mon frère est peut-être de retour; mais je vous ai déjà dit que partout, hors du royaume de Cachemire, nous serions exposés à la fureur et à la poursuite de la

cruelle Dentue; mais, quand nous pourrions l'éviter, nous ne pourrions nous sauver du juste ressentiment de Serène, à qui j'ai promis de remettre sa fille avec le chapeau et la jument.

Fleur d'Épine témoigna sa surprise par un petit tressaillement. Oui, belle Fleur d'Épine, dit-il, vous êtes fille de la magicienne Serène, que sa vertu autant que son art rendent plus respectable que si elle tenoit le rang le plus élevé. Ce seroit chez elle que je serois d'avis que nous allassions, afin que, mettant à ses pieds les trésors qu'elle a demandés, et que j'ai heureusement enlevés à la sorcière, je fusse en droit de lui demander le plus précieux de tous, pour récompense de ce que j'ai fait pour lui obéir.

Fleur d'Épine, un peu confuse de la jalousie qu'elle avoit témoignée, ne balança point sur cette dernière proposition. Ils descendirent donc dans ces plaines fertiles et riantes, qui leur offroient de nouveaux charmes à mesure qu'ils en approchoient. Pour moi, j'avoue que je n'en suis point fâchée; car je croyois qu'ils ne quitteroient jamais le sommet de cette montagne, où leurs sentiments aussi bien que leurs incertitudes, m'ont un peu ennuyée, comme ils auront fait votre majesté sérénissime.

Nos amants se trouvèrent au bas de la montagne dans le temps que le soleil étoit encore dans toute son ardeur.

Quoique l'allure de Sonnante fût si aisée qu'on

n'en pouvoit être fatigué, les alarmes et les frayeurs que Fleur d'Épine avoit eues pendant une nuit où elle n'avoit pas fermé l'œil, l'avoient fort abattue. Tarare, qui n'avoit plus d'attention que pour elle, s'en aperçut, et mit pied à terre au bord d'un ruisseau que deux rangs d'orangers ombrageoient de chaque côté. Fleur d'Épine n'y fut pas plutôt assise qu'elle s'endormit, quoi qu'elle eût pu faire pour s'en empêcher.

Tarare ôta la bride à Sonnante, pour lui laisser prendre quelque rafraîchissement : mais, comme il ne vouloit pas qu'elle s'éloignât trop, et qu'il lui vouloit pourtant laisser la liberté de paître où bon lui sembleroit, il déboucha toutes ses sonnettes pour l'entendre en quelque endroit qu'elle pût aller. Dès qu'elle sentit que ses sonnettes n'étoient plus bouchées, au lieu de s'amuser à paître, elle faisoit des mouvements si gracieux et si mesurés, que rien n'égaloit l'harmonie qu'elle faisoit entendre autour d'elle.

Tarare, après l'avoir écoutée quelque temps, se mit à considérer sa charmante Fleur d'Épine. C'étoit la taille la plus parfaite qu'on verra jamais ; son visage, dans le doux sommeil qui fermoit ses paupières, brilloit de tous les agréments que la fraîcheur, la jeunesse et les grâces y pouvoient répandre. Le passionné Tarare ne se lassoit point de la considérer, et se laissoit entraîner aux plus tendres imaginations du monde, examinant tant de beautés en détail : mais il demeura dans un fidèle respect,

quelque envie que cette contemplation pût inspirer d'en sortir.

Les amants de ces temps-là ne savoient ce que c'étoit que de surprendre ou de voler des faveurs, quand on s'en fioit à leur bonne foi. Il se contenta donc de repaître ses yeux des merveilles qu'il voyoit, et de promener son imagination sur celles qu'il ne voyoit pas.

Sonnante cependant, qui s'éloignoit insensiblement, faisoit aller ses sonnettes harmonieuses d'une manière si ravissante, qu'il choisit quelques-uns des airs nouveaux qu'elles composoient, et y fit des couplets tendres et galants à la louange de Fleur d'Épine endormie. Non, disoit-il dans ses vers, s'il ne tenoit qu'à moi de former une beauté selon ma fantaisie, je ne pourrois rien imaginer de plus aimable ni de plus engageant que ce que je vois; et, pour toucher mon cœur, il n'y auroit qu'à copier Fleur d'Épine.

Avec de telles imaginations, le seigneur Tartare n'avoit garde de s'endormir. Il loua le ciel du profond repos dont jouissoit sa divinité: mais il crut qu'après avoir bien dormi, elle pourroit avoir besoin de manger. De quelque côté qu'on tournât les yeux dans ce beau pays, on ne voyoit que trop de quoi fournir le plus beau dessert du monde: chaque arbre et chaque buisson en offroient de reste; mais il n'y avoit pas moyen de commencer par le fruit, quand on avoit bien faim. Il laissa ses tablettes et les vers

qu'il y venoit d'écrire auprès de Fleur d'Épine, et s'en alla trouver Sonnante, dont la musique continuoit toujours, quoiqu'il ne la vît plus. Il ne savoit pas trop bien ce qu'il y alloit faire; mais il se mit en tête qu'une créature qui leur avoit été d'un si grand secours ne pouvoit manquer de ressource pour tous leurs besoins. Il la trouva, comme on peint Orphée, environnée de toutes sortes de bêtes et d'oiseaux que la douceur de son harmonie avoit rassemblés autour d'elle. Il en coûta la vie à une gélinotte, deux perdrix rouges et un faisan, qui se trouvèrent un peu trop attentifs. Il se mit à les accommoder pour le souper de Fleur d'Épine; car, quoique Pinson fût prince, Tarare étoit cuisinier quand il vouloit, et tout des meilleurs: il ne faut pas demander s'il fit de son mieux dans cette occasion.

A son retour, Fleur d'Épine s'éveilla; et à son réveil elle fut servie. Elle ne parut pas insensible à ses soins, et son empressement dans cette rencontre ne lui fut pas indifférent. Il lui conta comment le hasard lui avoit fourni de quoi lui faire ce petit repas. Elle eut pitié des pauvres oiseaux que l'amour de la musique avoit trahis; mais elle ne laissoit pas d'en manger en les plaignant. Elle voulut savoir ce qu'il avoit fait tout le temps qu'elle avoit dormi. Ses tablettes étoient encore auprès d'elle; il ne fit que les ouvrir. Elle les prit; et, quoiqu'elle rougît, elle relut deux ou trois fois ce qu'elle y trouva. Elle lui dit qu'elle n'osoit louer, autant qu'ils le méritoient,

des vers qui la louoient beaucoup trop : lui de protester qu'ils ne la louoient pas assez, et de prendre ses charmes à témoin qu'il en sentoit mille fois plus qu'il ne pourroit exprimer ni en prose, ni en vers.

Tarare, dit la modeste Fleur d'Épine, si je voulois me chagriner par de justes réflexions, je vous dirois que votre sincérité m'est un peu suspecte. Je me connois, et je sais que je n'ai qu'autant d'agréments qu'il en faut pour n'être pas absolument laide. Mais, puisqu'une prévention si favorable pour moi vous aveugle, je n'ai garde de vous ouvrir les yeux sur mille défauts que j'ai, et que je voudrois ne pas avoir pour être digne de ce que vous dites, et de ce que vous m'assurez que vous pensez.

Il se dit plusieurs choses fort tendres de part et d'autre sur cette contestation, dont se passera fort bien le lecteur, qui d'ordinaire saute autant de ces conversations qu'il en trouve, pour arriver promptement à la fin du conte.

La nuit arriva bientôt après leur repas. Fleur d'Épine, qui n'avoit fait que dormir toute l'après-dînée, auroit bien voulu se remettre en chemin.

L'innocence de ses sentiments, le respect de celui qui l'accompagnoit, et la coutume, sembloient suffire pour lui mettre l'esprit en repos. Cependant, comme elle étoit délicate sur la bienséance, elle crut qu'il y en auroit plus à voyager tête à tête qu'à rester ensemble toute la nuit. Mais elle étoit embarrassée pour Tarare, qui vraisemblablement avoit besoin de

repos. Il connut sa pensée, entra dans ses sentiments; et, l'ayant fort assurée qu'il n'étoit pas assez lâche pour dormir auprès d'elle, ils se remirent en chemin, dans l'espérance d'arriver chez l'illustre Serène à la pointe du jour.

L'harmonie de Sonnante surprit et charma tout ce qui se trouva sur leur passage. Dans les bois qu'ils traversoient, les oiseaux, trompés par l'éclat du chapeau, croyoient saluer le jour naissant, lorsqu'ils répondoient au son agréable des sonnettes d'or. Les coqs des villages croyoient de même chanter pour l'aube du jour, et réveilloient les pauvres laboureurs qui venoient de s'endormir, pour retourner vîtement à leur travail. Mais Fleur d'Épine n'avoit qu'à ôter le chapeau de dessus sa tête, la nuit revenoit, et les bonnes gens se rendormoient.

Le véritable jour vint enfin, et Tarare promettoit à sa belle maîtresse qu'elle salueroit bientôt son illustre mère : mais il ne put tenir sa promesse. Comme il avoit été déjà deux fois chez la magicienne, il crut qu'il y parviendroit facilement la troisième : mais ce fut en vain qu'il s'obstina deux jours entiers à la chercher. Il savoit bien qu'il avoit cent fois passé tout auprès ; il ne pouvoit comprendre pourquoi Serène lui devenoit plus inaccessible cette fois que les autres, puisqu'il lui ramenoit une fille qu'elle devoit aimer tendrement, et qu'il étoit chargé du reste des trésors qu'elle avoit demandés. Il eut peur que Fleur d'Épine ne le soupçonnât de

l'avoir trompée sur cet article : mais les dernières preuves qu'il lui avoit données de la sincérité de sa tendresse, l'avoient entièrement guérie de toutes ses jalousies : elle n'avoit plus que l'inquiétude d'être dans la disgrâce d'une mère qu'elle n'avoit jamais vue, et qui sembloit refuser de la voir.

Ils ne se rebutèrent pas; et le troisième jour ils alloient recommencer leur recherche partout aux environs, sans s'aviser, comme Tarare avoit fait auparavant, de dire à Sonnante de les mener chez la magicienne; car elle étoit douée du pouvoir d'arriver partout où l'on lui disoit d'aller, sans qu'aucun enchantement pût l'en empêcher. Tarare ne savoit pourtant pas cela; *mais, s'il avoit été inspiré quand il lui dit de le mener à Cachemire*, il ne le fut pas tandis qu'il cherchoit inutilement la demeure de Serène.

Ce fut pendant ce temps-là que certain politique de campagne, qui se mêloit d'entretenir des correspondances à la cour, y manda l'arrivée de Tarare : sur quoi, le calife lui ayant dépêché courrier sur courrier, avec ordre de se rendre incessamment à la cour, il fallut obéir malgré quelque légère alarme qui reprit à Fleur d'Épine, et des pressentiments secrets qui menaçoient son cœur de quelque malheur. Elle fit ce qu'elle put pour les supprimer devant Tarare; et ce ne fut pas un médiocre effort que de paroître tranquille, en approchant d'une ville où Luisante n'attendoit que Tarare pour en

recevoir le remède à tant de maux, et peut-être pour lui en offrir la récompense. . . . .

Ils arrivèrent enfin, et furent reçus comme en triomphe : tout retentissoit d'acclamations ; et ces acclamations élevoient la gloire de Tarare jusqu'aux cieux. On ne douta point qu'un homme qui venoit d'achever si glorieusement une entreprise commencée pour le bien public et pour le service de la princesse, n'apportât le remède à tous leurs maux : et il en étoit temps. Le bon calife, depuis son départ, s'étant amusé trop long-temps un jour auprès de sa fille, avoit laissé tomber ses lunettes ; et les beaux yeux qui tenoient de lui le jour, lui en avoient ôté la lumière. Le sénéchal, de tous les ministres le plus loyal, en étoit mort d'affliction ; sa femme s'en étoit consolée par sa nouvelle faveur auprès de la princesse : elle étoit si grande, qu'elle ne tuoit plus personne de ses regards que par son conseil.

Voilà bien du changement à la cour ; mais ce n'étoit pas tout. Il étoit arrivé, par malheur, une certaine More depuis peu, qui gouvernoit la sénéchale par les charmes insinuants de son esprit, comme la sénéchale gouvernoit la princesse par les charmes d'un perroquet qui garantissoit ceux qui le tenoient du danger de ses yeux.

Le conseil fut assemblé sur l'arrivée de Tarare ; et le calife, qui n'avoit jamais vu bien clair dans ses affaires, étoit moins en état de s'en mêler que jamais. Il voulut embrasser celui qu'il ne pouvoit voir. Les

uns proposèrent de lui élever des statues ; d'autres opinèrent pour le grand et le petit triomphe. Le calife consentoit à tout pour honorer tant de mérite; mais Tarare s'en défendant avec modestie : Ah, sire! s'écria-t-il, quels soins vous occupent aussi bien que votre sage conseil ! Dans une conjoncture comme celle-ci, ce que j'ai fait pour vous et pour l'état ne demande point de pareilles récompenses : est-il temps d'en parler avant que ce service ait produit son effet? Je n'ose vous dire qu'il y a eu quelque peu d'imprudence dans l'empressement dont vos courriers m'ont fait venir ici : j'allois remettre entre les mains de Serène ce que je n'ai enlevé que pour elle. Je vous aurois apporté le remède tant désiré, au lieu qu'il faudra que j'y retourne, et qu'on attende mon retour.

Le calife lui en demanda bien humblement pardon, et en attribua la faute à son conseil. Son conseil la rejeta sur les ordres de la princesse qui gouvernoit depuis l'aveuglement de son père, et que la sénéchale gouvernoit absolument.

Il fut résolu que Tarare partiroit dès le lendemain avec les trésors de la sorcière.

Le calife voulut absolument que Fleur d'Épine fût logée cette nuit chez la sénéchale, comme dans le lieu le plus honorable après son palais. Car, dit-il à Tarare, vous voyez, par mon exemple, qu'il ne fait pas bon auprès de Luisante. Tarare l'y conduisit; et la femme more étoit si empressée à la servir, et le faisoit avec tant d'adresse, qu'elle en fut charmée.

Tarare ne voulut pas seulement aller au palais, de peur de renouveler ses alarmes. Il fallut pourtant quitter Fleur d'Épine, et mettre ordre à son départ pour le jour suivant. Son impatience lui fit bientôt dépêcher tout cela.

A son retour, il trouva Fleur d'Épine occupée à considérer le portrait de Luisante, qu'il devoit porter avec lui le lendemain.

Il s'aperçut que son admiration pour cette beauté merveilleuse étoit mêlée de quelque trouble; il lui dit ce qu'il falloit pour la rassurer; et elle compta pour beaucoup l'assurance qu'il lui donna de partir sans voir l'original de ce portrait.

La femme more eut bientôt démêlé les sentiments qu'ils avoient l'un pour l'autre. Elle n'en cacha point sa pensée à la sénéchale qu'elle fut chercher, et qui lui avoit fait confidence de sa bonne volonté pour Tarare.

Mais, avant qu'elle pût parler, la sénéchale s'étoit hâtée de lui apprendre que son cœur venoit d'être un peu déchiré d'un côté par la tendresse, et de l'autre par la gloire: que, quoiqu'elle eût éprouvé plus d'une fois que l'amour rend toutes les conditions égales, cependant, dans un poste où son élévation attiroit les yeux de tout le monde, elle avoit eu de la peine à se déterminer; mais, qu'après y avoir bien songé, elle trouvoit qu'une sénéchale pouvoit sans honte épouser son écuyer, principalement quand il revenoit couvert de gloire.

Ce fut après cette harangue que sa confidente lui dit qu'elle trouveroit un peu de mécompte dans l'honneur qu'elle lui vouloit faire : elle lui apprit ensuite tout le détail de ses soupçons au sujet de cette jeune personne.

Voilà d'abord la jalousie qui s'empare de la veuve : elle étoit de toutes les veuves la plus violente dans ses passions ; et, de toutes les Mores, sa confidente étoit la plus noire. C'étoit en leurs mains qu'on avoit mis la pauvre Fleur d'Épine : il y parut bientôt.

Tarare, qui la vint prendre le lendemain pour l'emmener, fut tout étonné du changement dont il la vit : elle sentoit des maux effroyables qu'elle s'efforçoit en vain de lui cacher ; elle connut, par les transports de sa douleur, qu'il en sentoit toute la violence. Adieu son voyage, adieu le bien de l'État : il ne songea plus qu'à secourir Fleur d'Épine ; et, voyant par le redoublement de ses maux que tous ses soins étoient inutiles, il ne songea qu'à mourir avec elle.

La sénéchale, dans le désespoir de son amant et les tourments de sa rivale, goûtoit à longs traits le plaisir de sa vengeance.

Le conseil du calife fut terriblement alarmé de ce que Tarare ne vouloit plus partir. La More enfin, qui avoit fait le mal, s'avisa de le faire cesser, afin que Tarare partît. Les douleurs de Fleur d'Épine la quittèrent tout à coup comme elles l'avoient prise ; mais il lui en resta tant de foiblesse et d'abattement, qu'elle conjura Tarare de céder aux impor-

tunités de toute la cour, et de partir sans elle. Ce ne fut qu'à regret qu'il obéit; mais ce fut de tout son cœur qu'il lui recommanda de ne point voir Luisante avant son retour: il l'assura qu'il seroit très prompt, et partit après des adieux fort tendres de part et d'autre.

Mais ce fut en vain que Fleur d'Épine se flatta de se remettre après son départ. Elle tomba, malgré qu'elle en eût, dans une langueur dont elle se sentoit miner à vue d'œil. Elle n'avoit pas douté que, ses douleurs l'ayant quittée, son embonpoint ne revînt; mais, au lieu de cette fraîcheur dont elle souhaitoit ardemment le retour avant celui de son amant, une défaillance presque insensible la changeoit de jour en jour. . . . .

. . . Enfin, les plus belles couleurs du monde furent converties en une triste pâleur, à laquelle on vit succéder un jaune mêlé de vert qui la rendoit méconnoissable à ses propres yeux: une maigreur universelle effaçant la plus belle gorge du monde, la taille la plus parfaite qui fut jamais, fut changée en squelette.

Pendant que la pauvre Fleur d'Épine se voyoit dans un état si déplorable, la sénéchale en triomphoit. Sa confidente lui avoit fait concevoir que le plaisir de la voir méprisée pour sa figure seroit plus doux que de la voir pleurée au retour de son amant; et c'étoit ce supplice, qu'ils jugèrent plus grand pour elle, qui lui avoit sauvé la vie.

Cependant au palais on ne voyoit plus la princesse ; car on ne la pouvoit regarder sans être muni de son perroquet : mais elle en étoit devenue si folle, qu'elle ne vouloit plus que personne le tînt. On disoit des merveilles de la beauté de cet oiseau, peu de chose de son esprit, car il ne parloit guère ; et, quand cela lui arrivoit, il répondoit tout de travers : mais il avoit de la grâce dans l'action, et de la politesse dans les manières.

L'impatience de Tarare raccourcit son voyage ; il revint qu'on ne le croyoit pas encore à moitié chemin ; et il rapportoit le remède aux maux que causoient les plus beaux yeux du monde.

Le peuple le suivit en foule jusqu'à l'appartement de Luisante ; mais personne ne le suivit lorsqu'il y entra.

Il portoit une fiole grande comme les plus grands verres ; elle étoit faite d'un seul diamant, et contenoit une liqueur si brillante, que les yeux éblouissants de la princesse en furent eux-mêmes si éblouis qu'elle les ferma.

Tarare prit ce temps pour lui en mouiller les tempes et les paupières. Dès que cela fut fait, elle les ouvrit ; et, Tarare ayant fait ouvrir toutes les portes, le peuple fut témoin du miracle, et le célébra par mille acclamations. On voyoit ses yeux aussi brillants que jamais ; mais on les voyoit avec si peu de danger, qu'un enfant d'un an l'auroit lorgnée tout un jour sans en sentir que du plaisir.

Tarare baisa le bas de sa robe pour lui en faire le premier compliment, et se retira sous prétexte d'en porter la nouvelle au calife : mais il suivoit les mouvements de son cœur qui l'entraînoit vers sa charmante Fleur d'Épine.

La nouvelle de son retour et du miracle qu'il avoit produit se répandant bientôt partout, il fallut céder à la nécessité de voir le calife avant sa maîtresse.

Le bon prince pensa devenir fou de joie, quand il sut que les yeux de sa fille n'étoient plus méchants, quoiqu'ils fussent aussi beaux que jamais : mais, quand Tarare, après lui avoir mouillé les yeux, lui eut rendu la vue, il ne parut pas si aise de revoir la clarté du jour, qu'il parut reconnoissant envers celui qui la lui rendoit. Il se mit à genoux devant lui, voulut lui baiser les pieds ; et, après quelques autres transports qui convenoient moins à sa majesté qu'à sa reconnoissance, il vouloit sur-le-champ le ramener à sa fille, afin qu'elle le choisît pour époux, et que le mariage se fît dès ce jour, protestant devant son conseil qu'il ne seroit jamais content qu'il ne vît son palais tout plein de petits Tarares.

Oh! pour les petits Tarares, dit le sultan, je m'y rends; j'avois eu toutes les peines du monde à résister à l'autre ; mais je n'y peux plus tenir. Vous avez vaincu, Dinarzade : je vous dois la vie de votre sœur, je vous la donne, et je lui donne toute ma tendresse qu'elle mérite par ses attraits et son érudition, mais dont elle est encore plus digne par la beauté des

récits dont elle m'endort depuis si long-temps. Allez, Dinarzade, allez chercher le visir votre père; qu'il m'apporte au plus vîte mon sceptre et le sceau de l'empire, afin de confirmer, par les solennités requises, la promesse que je viens de vous en faire.

Dinarzade ne se le fit pas dire deux fois; elle revint avec le grand visir, qui pleuroit à chaudes larmes en scellant la grâce de sa fille. Cela fait, il fit trois profondes révérences au pied du lit impérial, dont il leva respectueusement la couverture : la sultane se jeta du lit à terre; et, s'étant prosternée devant son seigneur, elle lui baisa le petit doigt du pied gauche, qu'il lui tendit le plus tendrement du monde; et, s'étant relevée, il lui mit trois fois son sceptre royal sur le bout du nez, selon l'usage du pays, en signe de grâce.

Ces cérémonies achevées, le visir et la sage Dinarzade, après avoir recouché l'impératrice, tirèrent les rideaux, et, s'imaginant que leur présence étoit désormais inutile, ouvroient la porte pour s'en aller, lorsque le sultan, les ayant rappelés : Je ne me repens point, dit-il, de la grâce que je fais à la sultane; mais, comme je prétends que la justice soit inséparable de la clémence dans toutes mes actions, demain, dès la pointe du jour, je ferai pendre le traître qui révèle mes conseils. Dinarzade n'a pu savoir ce qui s'y est passé au sujet de Tarare que par son père ou par son amant : ainsi mon visir et le prince de Trébizonde tireront au sort, et le coupable ou le

malheureux sera justement sacrifié selon les ordonnances de cet État.

Le visir, qui connoissoit le naturel inhumain de son maître, devint plus pâle qu'un mort à cet arrêt; et, s'étant mis à deux genoux, il prenoit le ciel, la terre, le grand prophète et son Alcoran à témoin de son innocence. Mais la courageuse Dinarzade, loin de s'alarmer de ces menaces: Vous êtes bien plus prompt, seigneur, à prendre des résolutions de cruauté, que vous ne l'êtes à donner des marques de tendresse. Je devrois être intéressée plus qu'une autre à ce que vous venez de dire, s'il est vrai que le prince de Trébizonde ou le visir mon père soient coupables: cependant je les abandonne tous deux à votre colère, en cas que je ne vous fasse pas convenir, avant la fin de mon récit, que c'est vous-même qui m'avez révélé ce beau secret de votre conseil; et que, si c'est un crime capital d'en avoir parlé, votre redoutable majesté mérite mieux d'être pendue que votre visir ou le prince que vous appelez mon amant. Le visir s'évanouissoit de frayeur à ce discours téméraire de sa fille; mais l'équitable sultan, revenant comme d'un profond songe, joignit d'abord les mains, ôta son bonnet de nuit, et demanda pardon à Mahomet; et, ayant frotté trois fois le nez à Dinarzade de son sceptre royal, trois fois au visir, et trois fois à lui-même, il promit d'en faire le lendemain autant au beau Trébizonde: et, les cérémonies de cette amnistie générale achevées, il conjura

la prudente Dinarzade de ne jamais révéler ce qui s'étoit passé entre elle et lui au sujet de Tarare; et, comme il n'étoit encore que minuit et trois quarts, il lui ordonna d'en achever l'histoire, ce qu'elle fit de cette manière :

Le conseil du calife fut sur le point de répéter les petits Tarares, comme il avoit fait le grand; mais il se souvint qu'il l'avoit défendu dans un article de son précédent traité.

Tandis que le calife court chez sa fille, Tarare ne peut se dispenser de guérir tous ceux qu'elle avoit blessés. Le nombre en étoit grand; mais, comme l'effet du remède étoit prompt, il les eut bientôt expédiés. Tout retentissoit d'acclamations et de cris d'allégresse; et dans une joie si universelle, il n'y avoit que la seule Fleur d'Épine de malheureuse.

Le bruit de l'arrivée de Tarare étant parvenu chez la sénéchale, elle se hâta d'en informer Fleur d'Épine; et cette nouvelle, qui dans un autre temps auroit mis le comble à sa joie, pensa la désespérer. Elle croyoit toujours que sa cruelle rivale et sa confidente étoient touchées de son malheur: elle se mit à genoux devant elles, pour les conjurer que Tarare ne la vît point dans l'état où elle étoit. Elles lui en donnèrent leur parole; mais elles lui dirent qu'elle ne pouvoit se défendre de recevoir la visite du calife, qui, dès qu'il avoit recouvré la vue, avoit voulu contenter sa curiosité sur une personne qu'on lui avoit peinte aussi belle que Luisante: et, en disant

cela, les maudites bêtes se mirent, malgré qu'elle en eût, à la parer depuis les pieds jusqu'à la tête, afin qu'elle en parût plus défigurée.

La pauvre créature n'avoit que la peau et les os; un bleu pâle avoit pris la place du vif incarnat de son teint et de ses lèvres; ses yeux étoient éteints, et ses joues décharnées paroissoient plus ternies sous la coiffure brillante qu'on venoit de lui mettre.

Elles l'étendirent sur un riche canapé dans cet étalage, où à peine fut-elle, qu'elles entendirent monter son amant. On l'assura que c'étoit le calife, et les cruelles se retirèrent.

Fleur d'Épine fit un effort pour se redresser, afin de le recevoir avec plus de respect: mais, quand au lieu du calife elle vit entrer Tarare, elle fit un cri, et demeura penchée sur le dos du canapé. S'il fut surpris de cette action, il le fut bien plus d'une figure si extraordinaire: il ne laissa pas d'en approcher; et, dans le temps qu'elle reprenoit ses esprits, il lui demanda où étoit Fleur d'Épine. Ce fut le coup mortel pour son cœur; ses forces l'abandonnèrent; et, au lieu de lui répondre, cachant son visage dans un des coins du canapé, elle s'abîma dans le désespoir et les larmes.

Tarare, ne comprenant rien ni à sa douleur ni à sa figure, sortit pour chercher Fleur d'Épine par toute la maison. La sénéchale et la More se tuoient de lui dire, en riant, qu'il en venoit: il fut impatienté d'une plaisanterie si hors de saison; mais il

fut encore plus choqué de l'air agréable et content dont elles sembloient se moquer de lui. Il les quitta brusquement ; et, s'étant rendu au palais, il y trouva bien une autre scène.

Le beau perroquet s'étoit sauvé pendant que Tarare accommodoit les yeux de Luisante : il la vit à terre qui s'arrachoit les cheveux.

Le calife et tous ses courtisans, montés sur des échelles, cherchoient au-dessus des lits et au haut des planchers tous les endroits où il pouvoit s'être fourré.

Tarare, qui n'y comprenoit rien, demandoit à chacun des nouvelles de Fleur d'Épine : chacun lui en demandoit du perroquet de la princesse. Il les crut tous fous, et pensa le devenir. Dès que le calife l'aperçut, il courut vers lui ; et, se persuadant que tout lui étoit possible, il le conjura de calmer le désespoir de Luisante, en lui rendant son perroquet.

Tarare, surpris de l'inquiétude du père, et de l'entêtement de la fille, ne pouvoit comprendre qu'on eût d'autre inquiétude que la sienne ; et, au lieu de faire attention à ce que disoit le calife, il lui dit qu'ayant répondu de Fleur d'Épine à la magicienne Serène, il n'en avoit obtenu le remède à tant de maux qu'à cette condition ; qu'il falloit avant toutes choses revoir Fleur d'Épine, et qu'après cela il se faisoit fort de retrouver le perroquet.

Luisante entendit ces paroles de consolation, et les crut, dans la bouche d'un homme qui ne se

vantoit de rien dont il ne pût venir à bout. Le calme qui revint dans son cœur lui rendit ses attraits que la douleur avoit troublés. Elle commença de se souvenir de Tarare, de ce qu'il avoit fait pour elle, et de ce qu'elle lui avoit promis. Elle y rêva quelque temps, et le souvenir de son premier penchant, sa parole et sa reconnoissance s'étant offerts à la fois pour la déterminer, elle se mit à genoux devant le calife, son père, et lui demanda permission de s'acquitter de tant d'engagements envers un homme qui avoit tout hasardé pour son service.

Quand le calife l'entendit, il fit un saut de joie qui étonna toute la cour; et, au lieu de répondre à sa fille, il pensa l'étouffer à force de la baiser, lui jura qu'elle lui auroit fait moins de plaisir par un choix qui eût ajouté à ses États quinze provinces comme Cachemire; et, se retournant vers son nouveau gendre pour l'embrasser, en lui présentant la main de la plus belle princesse du monde, il ne le trouva plus. Ce fut inutilement qu'on le fit chercher par tout le palais; il n'avoit pas plutôt imaginé la conclusion des réflexions que Luisante, après quelques regards, s'étoit mise à faire, que, s'étant perdu dans la foule, il étoit retourné chez la sénéchale. C'étoit là qu'il avoit laissé sa chère Fleur d'Épine, en partant pour aller chez Serène; et c'étoit là qu'il étoit résolu de la retrouver, ou de savoir ce qu'elle étoit devenue. Il l'y trouva; mais, Dieux! dans quel état!

Les réflexions qui avoient suspendu ses pleurs, après qu'il l'eut quittée, n'avoient garde de la remettre. Il lui avoit demandé à elle-même où étoit Fleur d'Épine. Dans quel affreux changement l'a-t-il trouvée, la malheureuse Fleur d'Épine, disoit-elle! Mais, hélas! s'il m'avoit jamais aimée, son cœur m'auroit-il méconnue? Il ne m'a que trop reconnue! poursuivit-elle; je lui ai fait horreur, et je ne le reverrai plus.

Un redoublement de douleur l'ayant saisie dans ce moment, elle avoit espéré que ce seroit le dernier de sa vie; et, comme elle avoit gardé sur elle les tablettes où Tarare avoit écrit des choses si tendres et si passionnées, elle y avoit voulu laisser le portrait de son cœur, en lui disant les derniers adieux: il n'y eut jamais rien de si touchant.

Ce qu'on dit dans cet état funeste attendrit d'ordinaire; et la pauvre Fleur d'Épine, qui suivoit les mouvements d'un cœur sincère qui croit expirer, s'évanouit au dernier adieu qu'elle avoit écrit dans ces tablettes. Tarare les reconnut; mais ce ne fut qu'après avoir lu ce qu'elle venoit d'écrire qu'il la reconnut elle-même. Tout son sang se glaça dans ses veines à cette vue: il l'examina depuis la tête jusqu'aux pieds, sans pouvoir trouver rien d'elle dans cette étrange figure: il la crut morte; et, à la voir, on eût pu croire qu'il y avoit plus de quinze jours qu'elle l'étoit.

Sa tendresse prit la place de son étonnement; la

compassion s'y joignit, en attendant le désespoir; et, portant sa bouche avec transport sur la main froide et décharnée de sa maîtresse, il l'arrosa d'un torrent de larmes.

Cette action retint une vie prête à s'échapper; elle ouvrit foiblement les yeux, et vit à ses pieds l'homme du monde qu'elle souhaitoit le plus ardemment, et qu'elle craignoit le plus de voir, celui seul qui pouvoit lui faire regretter la vie ou souhaiter la mort.

Les choses qu'ils se dirent auroient attendri ce qu'il y a de plus sauvage. Il protestoit de tout son cœur qu'il ne l'aimoit pas moins qu'il avoit fait dans tout l'éclat de sa première fraîcheur; que, si sa figure toute charmante avoit été le premier objet de son engagement, son esprit, sa douceur et toutes ses manières avoient fait une impression plus vive et plus durable dans son cœur que toutes celles des attraits les plus brillants, telle enfin que la mort seule pouvoit l'effacer.

Elle pleura de tendresse et de joie, lui serra la main pour la première fois de sa vie, parce qu'elle crut que ce seroit la dernière; et, si ce fut foiblement, ce fut au moins de tout son cœur. Elle lui témoigna qu'après tant de marques sincères d'une constance si rare, elle mouroit contente, et crut le faire comme elle le disoit.

L'impertinente sénéchale arriva pour interrompre une conversation si touchante: toute sa jalousie se

réveilla lorsqu'elle vit Tarare aux pieds d'une créature qu'elle avoit cru lui devoir faire peur. Elle revenoit de la cour; elle y avoit été informée du dessein de la princesse pour Tarare, et des transports du calife en publiant ce mariage : elle ne manqua pas de lui en faire son compliment en présence de la mourante Fleur d'Épine.

C'étoit bien pour l'achever : cependant ce mouvement soudain de jalousie qui devoit l'accabler, ranima ce qui lui restoit de force; mais ce fut pour la livrer à de nouveaux supplices.

La princesse, accompagnée du calife son père et de toute la cour, arriva dans ce moment. Sa surprise fut extrême à l'aspect d'une figure comme celle auprès de laquelle Tarare étoit à genoux : mais l'étonnement de Fleur d'Épine fut encore plus grand à la vue d'une beauté qui lui parut surpasser tout ce qu'on lui en avoit dit. Ce fut alors que sa constance et ce qui lui restoit de force l'abandonnèrent à la fois : elle tint quelque temps les yeux attachés sur Luisante; elle les tourna ensuite vers son amant; et, un moment après, elle les ferma pour jamais.

Il en fit un cri qui fit tressaillir l'assemblée, et donna quelque émotion à la princesse.

Le calife s'en aperçut, et, pour la rassurer : Ce n'est rien, ma fille, que ce cri de douleur; vous verrez que cette carcasse qu'il regrette étoit quelque vieille parente; et il faut bien donner quelque chose au sang. Puis, s'adressant à lui : Allons, Tarare,

dit-il, qu'on se lève, et qu'on s'essuie les yeux; c'est se moquer de faire ici l'enfant pour une momie, quand on vient vous offrir le royaume de Cachemire avec la main de Luisante.

Je ne sais quelle réponse un autre auroit faite à une harangue comme celle-là : mais, Tarare n'y répondant d'aucune manière, l'assemblée le crut mort aussi bien que Fleur d'Épine.

On en étoit là, quand la More arriva; elle parut s'affliger de la mort de Fleur d'Épine, et entra dans la douleur de Tarare : mais, voyant l'embarras du calife, elle lui conseilla de faire enlever le corps et de le faire incessamment brûler, s'il vouloit avoir quelque raison de Tarare. Les conseils de cette femme avoient été suivis comme des oracles depuis qu'elle gouvernoit la sénéchale; on n'eut garde de rejeter celui-là.

Ce fut en vain que les cris et toute la résistance de Tarare s'opposèrent à cette séparation. On l'arracha d'auprès de ce qu'il aimoit encore plus que sa vie : on éleva dans la cour du palais un bûcher où l'on étendit Fleur d'Épine, tandis qu'on entraînoit de force le désespéré Tarare.

Après quelques cérémonies lugubres, le calife, voulant honorer une personne pour qui son gendre prétendu s'étoit intéressé, fit distribuer des flambeaux composés de gommes précieuses, premièrement à sa fille et à son conseil, ensuite aux officiers de sa couronne et à ses courtisans : ensuite, levant un moment celui qu'il tenoit par dessus sa tête :

Plût aux Dieux, dit-il; que mon fils Tarare fût témoin de la manière honorable dont je vais brûler le corps de celle qu'il regrette tant! Je m'assure que cela lui feroit plaisir.

A ces mots, il alloit mettre le feu aux quatre coins du bûcher, quand tout à coup on entendit retentir l'air d'un bruit harmonieux; et, quelques moments après, la redoutable Serène parut sur la jument Sonnante.

Sa présence causa dans l'assemblée des mouvemens fort différents: elle suspendit l'empressement du calife, elle frappa ses courtisans de respect pour une personne dont l'air avoit quelque chose d'auguste: Luisante en poussoit des cris de joie, car son perroquet étoit sur le poing de la magicienne: mais la sénéchale en fut si troublée qu'on l'eût vue changer de couleur, si celles de son visage eussent été naturelles: pour sa confidente, ce fut en vain qu'elle tourna les yeux de tous côtés pour se sauver; elle sentit bientôt que cette espérance lui étoit interdite.

La savante Serène, mettant pied à terre, s'avança vers le bûcher: elle tenoit dans sa main droite la baguette de vérité. Cette baguette étoit d'un or si brillant qu'elle éblouissoit la vue.

Elle fit semblant d'ignorer le sujet du spectacle qui s'offroit à ses yeux; et, l'ayant demandé au calife: C'est, dit-il, la carcasse d'une certaine Fleur d'Épine que nous allions brûler.

Et que vous avoit-elle fait, lui dit-elle d'un ton

sévère, que vous avoit-elle fait cette Fleur d'Épine pour la brûler toute vive?

L'assemblée frémit d'étonnement ou de joie à ces paroles. Le calife, lui ayant demandé pardon d'avoir oublié que c'étoit sa fille, ne laissoit pas de soutenir qu'elle étoit morte, et, pour preuve de cela, qu'il avoit été sur le point de la brûler.

Serène, sans daigner lui répondre, ordonna qu'on descendît Fleur d'Épine du bûcher; et, l'ayant fait étendre sur un lit de repos qu'on apporta du palais, elle s'approcha d'elle, et se retournant vers le calife: Vous allez voir, dit-elle, qu'elle n'est pas morte; il y en a parmi vous qui ne le savent que trop.

En achevant de parler, elle toucha Fleur d'Épine au front du bout de sa baguette; et, dans un instant, on la vit ranimée, et ses yeux s'ouvrirent: mais on lui vit l'étonnement d'une personne qui, sortant d'un long sommeil, se trouve dans des lieux inconnus.

L'auguste Serène parut surprise de l'affreux changement de sa figure. Elle demanda Tarare: on le fit venir; car tout obéissoit dès qu'elle avoit parlé. Il ne fut pas plutôt arrivé, que le beau perroquet fit un grand cri et battit des ailes. Tarare le reconnut pour cet oiseau qu'il avoit rencontré en allant chercher la sorcière Dentue: mais, dans la douleur où il étoit encore abîmé, il n'y fit pas grande attention; il ignoroit ce qui venoit de se passer. Ce fut alors que Serène, le regardant avec indignation: Malheureux, lui dit-elle, comment oses-tu paroître devant mes

yeux, toi qui m'avois, au péril de ta vie, répondu de celle de ma chère Fleur d'Épine ? C'étoit donc peu pour ta perfidie de consentir au venin cruel qui, après une langueur mortelle, l'avoit rendue effroyable ! Tu l'abandonnes lâchement à d'impitoyables ennemis, et aux flammes toutes prêtes à dévorer ce qui restoit de l'innocente Fleur d'Épine ; et tu ne l'abandonnes d'une manière si barbare que pour signaler ta perfidie aux yeux pour qui tu l'as trahie !

Tarare fut aussi peu ému de cette longue tirade de reproches que si on les eût adressés à quelque autre : il n'étoit rempli que de la mort de Fleur d'Épine, et son esprit apparemment étoit allé faire un tour où il croyoit trouver son ombre. Mais la magicienne, qui ne l'éprouvoit que pour le faire triompher, lui adressant encore la parole : Va, dit-elle, recevoir le prix que les destinées te réservent, malgré la noirceur de ton infidélité ; c'est une récompense que ton courage et ta fermeté méritent, pour avoir mis à fin la plus difficile et la plus téméraire des entreprises. Et vous, princesse, dit-elle à Luisante, choisissez, ou plutôt prenez maintenant votre époux : Tarare ne vous fut pas indifférent avant que d'avoir tant osé pour votre service ; tout parle pour lui : je vous ordonne, de la part des destinées, de nommer votre époux.

Luisante regarda le beau perroquet, Tarare et Fleur d'Épine deux ou trois fois l'un après l'autre ; et, après quelques moments de rêverie : Qu'il choisisse

lui-même, dit-elle, entre Fleur d'Épine et Luisante.

Tarare tressaillit à ces paroles; et, comme s'il fût sorti de quelque songe, s'adressant à elle : Belle Luisante, lui dit-il, je ne suis pas digne d'une gloire où je n'aspire plus, et à laquelle je n'ai seulement pas songé depuis la première vue de l'infortunée Fleur d'Épine. Elle n'est plus, et mon cœur me reproche tous les moments que je survis à cette perte : je ne vivois que pour elle, et le seul choix qui me reste est de la suivre..... Et si elle vivoit....? dit Serène. Ces trois mots le firent un peu revenir à lui; quelque ombre d'espérance s'insinua dans son cœur : il connoissoit le pouvoir de Serène; et, se jetant à ses pieds : Si elle vivoit ! s'écria-t-il. Qu'elle vive ! et, s'il ne faut que ma vie pour racheter la sienne, que Tarare meure, et que la belle Fleur d'Épine revoie la lumière du jour !

Quelque esprit qu'on ait, il est cent rencontres où l'on ne sait ce qu'on fait, quand on aime passionnément : mais il est de la bienséance d'avoir la raison égarée dans un sujet d'affliction pareil à celui qu'il croyoit avoir. Il étoit donc si sot dans cette occasion, qu'il seroit resté jusqu'à la fin du monde aux pieds de Serène, attendant la résurrection de sa maîtresse, sans deviner qu'elle n'étoit pas morte.

La tendre Fleur d'Épine, qui ne perdoit pas la moindre parole de cette conversation, étoit sur son lit de repos, qui s'évanouissoit presque de reconnoissance et de joie.

Serène crut qu'il étoit temps de donner quelque soulagement à la douleur d'un amant si parfait. Elle le releva malgré lui, car il s'obstinoit à demeurer à genoux comme un criminel qui demande sa grâce; et, bannissant cette feinte sévérité dont elle avoit armé d'abord ses regards : Venez, lui dit-elle, venez revoir votre Fleur d'Épine; et, si votre constance est à l'épreuve du changement affreux de sa figure, vivez pour elle comme elle vivra pour vous.

Tarare, dans les premiers transports de sa joie, dit et fit mille choses, en la voyant, qui auroient fait mourir de rire des gens qui ne connoissent point l'amour. Ensuite il protesta devant toute la cour, et en prit le ciel avec la terre à *témoin*, qu'il n'auroit jamais d'autre femme que Fleur d'Épine. Ce fut à elle à combattre cette résolution par des sentiments de générosité capables de la vaincre. Elle se mit donc à protester qu'elle avoit tant de tendresse et de reconnoissance pour lui, qu'elle n'en vouloit point; qu'elle auroit conscience de lui faire perdre la plus brillante fortune, et la plus belle princesse de l'univers, pour se donner à elle, quand même elle se verroit les foibles appas qu'elle avoit perdus; mais que, dans l'affreuse laideur dont elle étoit, elle aimoit mille fois mieux mourir que d'y consentir.

La divine Luisante, et le calife son père, jouoient un rôle assez médiocre pendant cette généreuse contestation : il s'en aperçut, et s'adressant à Serène : Voilà, dit-il, qui seroit le plus beau du monde, de

part et d'autre, si ma fille n'y étoit intéressée : prétend-t-on, s'il vous plaît, que, belle et grande comme elle est, elle soit sans époux ? ou faudra-t-il qu'elle s'amuse toute sa vie de cet oiseau que vous lui venez de rendre ? C'est vraiment une belle ressource, pour une jeune princesse, qu'un perroquet !

Le bon prince étoit en train d'en dire bien d'autres, lorsque l'illustre Serène, imposant silence à toute l'assemblée, demanda l'attention particulière du calife, de son conseil et de sa cour. Il parut quelque chose de si grand dans l'air dont elle avoit parlé, que tout resta dans un silence respectueux : mais la femme more se mit à trembler depuis la tête jusqu'aux pieds.

Serène prit le perroquet que tenoit la princesse, et le mit à terre à quelque distance d'elle : ensuite elle lui toucha le haut de la tête du bout de sa baguette ; et traçant un cercle assez spacieux autour de lui, on vit dans un instant une vapeur épaisse qui en déroboit la vue. Elle en fit de même autour du lit de repos, et toucha Fleur d'Épine au front : soudain on la vit enveloppée d'un semblable nuage.

Tandis qu'on étoit attentif à ce spectacle, Sonnante faisoit le manége autour des spectateurs ; et l'agitation de ses sonnettes rendoit une harmonie tellement au-dessus de ce qu'elle avoit encore fait, qu'on en perdoit la respiration.

Oh ! que les enchantements sont d'un grand secours pour le dénouement d'une intrigue, et la fin d'un

conte ! Tant que Sonnante galopa, les nuages qui enveloppoient Fleur d'Épine et le perroquet subsistèrent. La magicienne, qui tenoit cette baguette éclatante, en frappa trois fois la terre ; Sonnante s'arrêta, les nuages se dissipèrent ; et, à la place où l'on avoit posé le perroquet, on vit l'homme du monde le plus charmant et le plus beau.

Tarare le reconnut d'abord pour le prince Phénix son frère : il en fit un cri d'étonnement. Mais, au moment que l'autre venoit se jeter dans ses bras, s'étant retourné vers l'endroit où il avoit vu Fleur d'Épine, elle s'offrit à ses yeux, mille fois plus fraîche et plus belle qu'elle ne lui avoit paru la première fois au bord du ruisseau, ni qu'elle ne lui avoit semblé lorsqu'il l'avoit considérée avec tant de plaisir tandis qu'elle dormoit.

Le peuple témoignoit son étonnement par des cris redoublés et confus, les courtisans par des exagérations, et le calife par des larmes de joie.

Luisante considéroit avec attention une métamorphose qui sembloit ne lui pas déplaire ; et Phénix tenoit les yeux attachés sur les siens.

Mais le passionné Tarare, dans les transports d'une joie immodérée, en alloit donner mille marques aux pieds de Fleur d'Épine, si Serène ne l'eût arrêté dans le moment qu'il s'y jetoit : et, le prenant par la main, elle le plaça auprès de son frère. Ce fut alors qu'ils s'embrassèrent le plus tendrement du monde ; mais il fallut interrompre toutes ces amitiés pour Luisante,

que la magicienne plaça vis-à-vis d'eux. Regardez bien ces frères, lui dit-elle ; consultez les services de l'un ; consultez les charmes de l'autre ; mais surtout consultez votre cœur sur une décision que votre destinée rend irrévocable : lequel de ces princes que vous preniez pour époux, vous ne sauriez faire un choix indigne, ni celui que vous choisirez ne peut refuser d'être à vous.

Tarare, que la présence de Phénix rassuroit un peu, ne laissa pas de trembler de peur que le diable ne la tentât de le nommer. Mais, comme il n'y avoit aucune comparaison de lui à Phénix pour la figure, Luisante ne balança point à choisir, et donna la main au plus beau.

Serène joignit celles de Fleur d'Épine et de Tarare. C'étoit toute la cérémonie des mariages de ces temps-là : et, depuis qu'il y a eu des mariages au monde, jamais princes ne furent si bien mariés, et jamais mariées ne parurent si contentes.

Le calife, qui ne l'étoit guère moins, ordonna qu'on tirât tout le canon, qu'on fît des feux de joie à chaque coin de rue, des feux d'artifice sur la rivière et dans les places publiques, qu'on fît des largesses au peuple, et que le vin coulât de toutes les fontaines au lieu d'eau. A l'égard des magnifiques réjouissances de sa cour, il vouloit s'en charger lui-même ; c'étoit le premier prince du monde pour ordonner un festin. Mais, avant que de remonter au palais pour ces soins importants, Serène

lui dit que la scène qu'elle venoit de commencer n'étoit encore finie que par la récompense que méritoit la vertu; qu'elle sentoit bien qu'il y avoit quelque chose à faire pour la baguette de vérité.

On avoit pensé oublier la sénéchale et sa confidente, tant l'allégresse publique remplissoit tous les cœurs : mais l'équitable Serène, qui n'oublioit rien, les toucha au front de son infaillible baguette. Toute la métamorphose qu'en souffrit la sénéchale, fut de quatre doigts de fard qui lui tombèrent de chaque joue, autant du front, et deux fois autant de la gorge; ce ne fut plus qu'une vieille ridée qui faisoit mourir de rire dans la coiffure printanière qu'on lui avoit laissée.

Mais la figure entière de la femme more étant disparue, l'on vit celle de l'horrible Dentue, qui s'étoit cachée sous ce déguisement, animée par l'amour et la vengeance. Fleur d'Épine commençoit à ressentir les frayeurs qu'elle en avoit eues; mais Serène, finissant bientôt ses alarmes : Sire, dit-elle, s'adressant au calife, le sort de ces misérables est entre vos mains; c'est à vous à prononcer leur sentence.

Eh bien! dit-il, puisque cela est, je ne les ferai point languir : qu'on fasse venir mon grand-prévôt, qu'on allume ce bûcher, qu'on y mette la sorcière, et la sénéchale aux Petites-Maisons.

La douceur de Fleur d'Épine eut beau pencher vers la pitié, Tarare, qui se souvenoit des cruautés

qu'elle avoit eues pour elle, et qui sentoit encore le soufflet qu'elle lui avoit injustement donné, fit confirmer la sentence de la maudite Dentue; et personne n'eut regret à celle de la sénéchale.

Cette illustre et charmante troupe se rendit au palais pendant qu'on en faisoit l'exécution.

Le calife donna d'abord tous les ordres nécessaires pour l'appareil d'une fête qui devoit être la plus magnifique qu'il eût jamais donnée, quoiqu'il en eût fait voir de merveilleuses; et, tandis que tout étoit en mouvement pour l'exécution de ses volontés, voulant lui-même faire les honneurs de sa cour à la respectable Serène, il lui faisoit voir les beautés d'un superbe salon, achevé peu de temps après la naissance de Luisante. Il ne pouvoit sans doute occuper plus dignement l'attention de la savante magicienne; car à peine avoit-elle rien de si merveilleux ou de plus éclatant dans cette demeure inaccessible qu'elle s'étoit faite. Le calife, voyant qu'elle en témoignoit de l'admiration: N'allez pas croire, lui dit-il, que ce soit moi qui aie imaginé tout cela. Vous saurez que, pendant la grossesse de la feue reine, j'eus un songe dans lequel il me parut qu'elle accouchoit d'un méchant petit dragon, qui se mit à me manger le blanc des yeux dès qu'il fut au monde. Je consultai les savants sur un songe qui me donnoit beaucoup d'inquiétude: les uns dirent que j'aurois un fils qui me déposséderoit, après m'avoir fait crever les yeux; d'autres assurèrent qu'il ne feroit

qu'obscurcir ma gloire, soit par les armes, soit par la vivacité d'un esprit qui devoit effacer les lumières du mien. Je ne fus en peine que de la première explication. Enfin, celui qui se vantoit d'être le plus habile m'assura que ce fils menaçoit la tranquillité de mes jours ou de mon État, à moins que je ne pusse élever ce bâtiment avant sa naissance : il m'en donna le dessin tel que vous le voyez, et il l'entreprit. Mais, quelque diligence qu'il pût faire, la calife, mon épouse, accoucha de Luisante avant qu'il pût être achevé. Toutes mes alarmes cessèrent, quand, au lieu de ce maudit dragon de fils que m'annonçoient leurs prédictions, je me vis *la plus jolie fille* qui vînt jamais au monde : la vérité est qu'elle n'y vint que trop belle, comme nous avons éprouvé depuis ; car, si vous et Tarare n'y eussiez mis la main, à l'heure que je vous parle on ne verroit que des Quinze-vingts dans ma cour. Mais vous qui savez tout, poursuivit-il, que vouloit dire cette interprétation d'un fils au lieu d'une fille ? à quelle fin ce salon avec tous ces ornements ? et enfin que vouloit dire mon songe ? car il faut bien qu'il ait quelque rapport à Luisante, puisqu'il étoit question d'yeux.

Le voulez-vous savoir, dit Serène ? En voici l'éclaircissement : Votre songe étoit purement un songe, vos interprètes des imposteurs ou des ignorants, et celui qui vous a conseillé ce salon, un architecte qui vouloit profiter de l'avis qu'il vous donnoit. Mais allons rejoindre nos amants, ce sera

là que vous apprendrez quelque chose de plus particulier sur ce que les yeux de Luisante ont eu de fatal pendant un temps.

Les deux frères ne s'étoient point ennuyés pendant tout ceci; ils étoient passionnément amoureux, et favorablement écoutés des deux plus charmantes personnes du monde. Il est vrai que c'étoient des beautés différentes: celle de Luisante surprenoit davantage; mais celle de Fleur d'Épine étoit plus touchante: l'une éblouissoit, et l'autre s'insinuoit jusqu'au fond du cœur, à mesure que l'on examinoit mille charmes qui n'ont point de nom, et qu'on sent bien mieux qu'on ne peut exprimer.

Le beau Phénix, après avoir renouvelé ses caresses à un frère qu'il aimoit tendrement, étoit sur le point de satisfaire au désir qu'il avoit d'apprendre ses aventures depuis leur séparation, quand le calife les rejoignit avec l'illustre Serène.

Tarare les ayant suppliés de trouver bon que ce récit se fît en leur présence, Phénix le commença de cette manière:

HISTOIRE DE PHÉNIX.

En nous séparant, le prince Pinson et moi, pour chercher les aventures..... Et qui est, s'il vous plaît, le prince Pinson, dit le calife? Moi, Sire, dit Tarare; et ce fut sans savoir pourquoi que j'ai quitté ce nom pour prendre celui que je porte, et que je suis résolu de porter toute ma vie, puisque, sous ce nom,

je me suis fait connoître à la belle Fleur-d'Épine.

Tarare leur apprit alors ce qu'ils ne savoient pas de ses aventures, jusqu'à cette séparation dont son frère venoit de parler ; et, Phénix reprenant la parole : Nous étions convenus, dit-il, comme il vient de vous dire, que celui qui n'auroit pas réussi dans le projet de s'établir reviendroit se mettre en possession de nos États, en cas que l'autre eût fait fortune ailleurs. Pour moi, j'y renonçai dès ce moment ; et, fier des avantages que je croyois avoir, je ne songeai qu'à promener ma figure par le monde, pour la faire admirer. Mais les cœurs qui se rendirent d'abord n'ayant pas de quoi m'engager, ni du côté des charmes, ni de celui de la fortune, je crus que je trouverois mieux mon compte en Circassie, pays de tout temps fameux pour les beautés.

Une reine le gouvernoit depuis la mort du roi, son époux, qui lui avoit laissé quatre filles, dont l'aînée devoit régner quand elle en auroit atteint l'âge.

Ce fut sur cela que je formai le projet de mon établissement : mais la fortune, qui me réservoit un bien infiniment plus précieux, en disposa tout autrement ; car, avant que d'y arriver, j'appris le désastre de la famille royale par une révolution toute surprenante.

Un certain petit prince, s'étant prévalu de quelques prétentions mal fondées pour émouvoir un peuple inquiet et changeant, après avoir corrompu la fidélité

des grands du royaume, avoit trouvé moyen de s'emparer de la souveraineté si soudainement, que la reine avoit à peine eu le temps de se sauver avec ses filles.

Je traversois ce royaume à la hâte, ne voulant point faire de séjour chez une nation si perfide, lorsqu'on m'arrêta par ordre du tyran, à qui tous les étrangers étoient suspects, comme il arrive d'ordinaire dans une usurpation mal affermie.

Lorsque je fus en sa présence, je ne lui cachai ni mon nom ni ma qualité; j'en reçus un accueil auquel je ne m'attendois pas. Je ne sais ce qui prévint en ma faveur un prince qui ne devoit pas faire profession de générosité ni de courtoisie: mais enfin, après m'avoir retenu plus long-temps que je n'eusse voulu dans une cour où l'on me rendoit les mêmes honneurs qu'à lui, il fit ce qu'il put pour m'arrêter par celui de son alliance, en m'offrant sa fille unique, princesse qui paroissoit avoir autant de penchant pour le mariage que sa figure en donnoit d'éloignement. Sa personne étoit toute contrefaite, et ses petits yeux m'avoient annoncé sa bonne volonté long-temps avant la proposition de son père: mais j'eus en horreur l'alliance d'un usurpateur; et, sans me vanter, ce fut avec assez de hauteur que je rejetai son offre, et que j'envoyai promener sa petite bosse.

Je sortois de la Circassie, lorsque le hasard me conduisit dans un vieux château, superbe à la vérité,

mais que je crus d'abord inhabité; car je fus longtemps sans y rencontrer personne. Ceux qui demeuroient dans ce sombre séjour se renfermoient chacun dans son particulier, et sembloient s'éviter avec soin, lorsqu'ils en sortoient. Je fus surpris d'une coutume si sauvage; car il me parut qu'il n'auroit tenu qu'à eux de se désennuyer, en s'humanisant les uns avec les autres.

Je cherchois à qui parler pour m'en rendre raison, lorsque j'entrai dans un appartement assez propre. Il n'y avoit pas une âme; cependant j'y vis une table, des cartes, des jetons et des chaises rangées autour.

Un moment après arrivèrent quatre pies, chacune suivie d'un sansonnet qui lui portoit la queue; une corneille assez sérieuse les accompagnoit.

Les pies, après m'avoir salué fort civilement, se mirent à jouer, et la corneille à travailler.

Fleur d'Épine et Tarare, qui n'avoient cessé de se regarder pendant ce récit, se poussèrent à l'endroit des pies. Luisante, qui n'avoit pas ôté les yeux de dessus le beau Phénix depuis qu'il avoit commencé son récit, parut douter s'il parloit sérieusement. Serène sourit d'une aventure qui ne lui étoit pas inconnue; mais le calife se tenoit les côtés de rire: Oh! pour celui-là, disoit-il, mon gendre, vous êtes un peu voyageur: pour des pies à qui on porte la queue, et qui font la révérence, passe; mais des pies qui jouent aux cartes, on n'en a guère vu.

Phénix, après avoir protesté de la vérité de son récit: Je fus long-temps, poursuivit-il, à regarder un jeu où apparemment il n'y a jamais eu que des pies qui aient joué : pour moi, je les aurois regardées jusqu'à ce moment sans y rien comprendre. Enfin, je vis tout à coup une petite pie assez éveillée, qui, après avoir dit un certain mot, dont je ne me souviens plus, sauta sur la table. Je ne sais comment j'ai pu oublier ce mot, car les autres pies s'égosillèrent à force de le répéter: la sérieuse corneille le prononça gravement, et jusqu'aux petits sansonnets, qui mouchoient les bougies, tout se mêloit de le répéter en concert. J'en fus tellement étourdi, que je les quittai brusquement, ne sachant pas trop bien si je rêvois, ou si tout ce que je venois de voir étoit réel.

Au sortir de ce royaume, j'entendis parler de Cachemire. J'appris que dans le plus beau séjour de l'univers étoit la plus belle princesse du monde.

Je ne songeai plus qu'à m'y rendre en diligence. On eut beau m'étaler tous les dangers où l'on s'exposoit auprès de ses yeux : quel danger, disois-je, que celui d'en être épris, et de mourir en les adorant, si on ne peut trouver grâce devant eux? car je traitois de fable le poison mortel de ces regards éblouissants, dont on me faisoit une description si merveilleuse, et dont on contoit tant d'événements tragiques. Ce n'est point à Phénix, disois-je (flatté d'une vanité ridicule); ce n'est point à Phénix que

l'éclat excessif de la beauté doit être fatal. Allons la chercher au travers de tous les périls chimériques qui l'environnent ; et, si les charmes ont un poison si redoutable, qu'elle en partage au moins la fatalité en voyant Phénix. Je ne vous fais ici, belle Luisante, l'aveu d'une vanité si ridicule que pour m'en punir par la honte que j'en ai.

L'intérêt secret qui m'entraînoit vers vous me fit négliger les précautions que demandoient tous les périls dont on me menaça, si je faisois choix d'une mauvaise route. Je me moquai de tout ce qu'on me dit de celle où la sorcière Dentue avoit établi la scène de ses enchantements ; et, comme c'étoit la plus courte, je m'y embarquai témérairement, et m'en repentis bientôt.

Je ne vous parlerai point des avis qu'on me donnoit à mesure que j'avançois dans ce chemin. Je traversai des campagnes désertes, des rochers affreux ; et, après mille incommodités, je m'enfournai dans un bois, où mille monstres s'offrirent à mon passage pour me boucher le chemin.

Je voulus faire le brave contre des griffons qui voltigeoient au-dessus de ma tête, tandis que des hydres et des léopards m'environnoient de tous côtés. Je mis l'épée à la main ; je crus avoir blessé quelques-uns de mes ennemis : mais, après un long combat où mes forces s'épuisèrent, et où je m'aperçus qu'on aimoit mieux me prendre prisonnier que me tuer, je me sentis enlever sans savoir comment, et on me-

descendit au milieu d'un assez beau jardin, où la sorcière cueilloit quelques herbes.

De ces herbes elle avoit dessein de composer quelque horrible sortilége; car il y falloit mêler le sang tout chaud d'un homme nouvellement égorgé. C'est ce que j'ai su depuis pendant ma métamorphose; et c'est pour cela que ces griffons me mirent tout en vie à ses pieds. Sa figure me parut horrible; mais la mienne trouva grâce dans le cœur le plus impitoyable qui fut jamais : je m'en aperçus, et je sus bientôt à quel prix je pouvois me racheter. Elle me dit que, si je voulois l'épouser, elle me rendroit maître d'un trésor inestimable, outre ceux de sa personne; sinon que je ne serois pas en vie quand les premiers rayons du soleil éclaireroient la terre : et, pour me donner le temps de rêver à ce choix, elle me quitta sans attendre de réponse.

Je n'avois pas trop d'envie de mourir: cependant ce parti me parut plus honnête et moins difficile à prendre que l'autre.

Si je refuse sa détestable main, disois-je, je vais faire ici une illustre fin; et, si je l'accepte, ce sera un glorieux établissement que je me serai fait, après être venu de si loin le chercher! Je me serai flatté du vain espoir de plaire à la divine Luisante, elle, dont aucun mortel n'a pu soutenir les regards; j'aurai aspiré même à la gloire d'être à elle, pour me voir à la fin réduit au choix d'être le mari d'une sorcière effroyable, ou de mourir obscurément dans une

retraite affreuse, où personne ne pourra seulement s'imaginer que je sois venu.

Ces réflexions étoient désagréables de quelque manière qu'on les pût tourner; cependant l'endroit où je les faisois me parut enchanté. J'y vis les plus beaux fruits du monde, et surtout des figues qui me parurent délicieuses. C'étoit le fruit qui étoit alors le plus à mon goût; j'en choisis une parmi les plus belles: je ne l'eus pas plutôt cueillie, que j'oubliai mon inquiétude; et, dès que je l'eus mangée, je m'endormis.

A mon réveil je me trouvai changé en oiseau; la sorcière, dont les cris m'avoient éveillé, étoit auprès de moi, qui se désespéroit d'une métamorphose qui ne convenoit pas à ses desseins.

Elle soupçonna Fleur d'Épine d'y avoir contribué, sans s'imaginer pourtant de quelle manière; et elle jura qu'elle l'en puniroit. J'entendois toutes ses plaintes et toutes ses menaces; mais la vérité est, que cette aventure me paroissoit si surprenante, que je me flattois que c'étoit un songe; et j'attendois avec impatience qu'un favorable réveil me délivrât de ces horreurs. Je l'attendis en vain.

La sorcière me prit sur le poing, me fit toutes les caresses qu'on peut faire à un oiseau, et me dit qu'il falloit avoir patience; que dans huit ou dix jours elle auroit achevé certaine composition qui me rendroit ma première forme; mais que je me gardasse bien de manger du sel si par hasard j'en voyois. Elle me

laissa dans ce beau jardin après ce discours, et après y avoir cueilli beaucoup d'herbes qui m'étoient inconnues.

Jugez du désordre et de la consternation où cette aventure m'avoit mis ; je voulus déplorer mon malheur : mais, au lieu de m'écrier : Infortuné Phénix! je me mis à dire : Perroquet mignon; et, pour toutes les plaintes et les exclamations que j'avois au bout de la langue, je dis toutes les impertinences qu'on apprend aux perroquets, et que les perroquets les plus importuns disent tout de suite : j'en fus si confus que je résolus de ne plus rien dire.

Comme il m'étoit permis de voltiger par tout le jardin, je voyois souvent, du haut de quelque arbre, la maison de la sorcière : mais toutes les fois que je voulus voler de ce côté-là, mes ailes refusèrent de me soutenir; et je jugeai qu'il étoit inutile de tenter ce voyage à pied.

A l'égard de tous les autres lieux aux environs, il m'étoit permis d'y voler. Ce fut dans une de ces promenades que je vis un jour une femme qui sortoit d'une méchante cabane couverte de paille : elle avoit un petit sac sous son bras; elle s'assit au bord d'un petit ruisseau, y lava quelques poissons qu'elle avoit dans un panier, et se mit à les saler. Je me souvins de la défense qu'on m'avoit faite : je m'imaginai qu'on ne m'avoit défendu le sel que de peur que sa vertu ne me rendît ma première forme.

Je me mis à terre auprès de cette femme : ma

beauté la charma; et, comme je lui parus fort apprivoisé, quand elle eut couru quelque temps après moi, je m'élevai soudainement en l'air; et, ayant enlevé le sac de cette pauvre femme, je fus le cacher dans un buisson détourné. Je regagnai promptement le jardin de la sorcière après cet exploit, n'osant rester plus long-temps dehors pour l'épreuve que je méditois: mais le lendemain le soleil n'étoit pas encore levé que j'étois en campagne.

Ce fut ce jour que je vis mon cher frère; ma surprise, à cette rencontre, fut égale à ma joie. Je mourois d'envie qu'il me prît: mais, au lieu de cela, il s'amusa à me considérer. Je me hâtai d'essayer l'effet du sel que j'avois caché: mais il eut peur qu'il ne me fît mal. Je voulus l'avertir du danger où il étoit si près de la sorcière, et je fis un éclat de rire au lieu de parler. Ce fut alors que, dans l'admiration de ma figure et de mon plumage, il prononça par hasard mon nom en voulant me flatter. Je voulus lui dire: Oui, mon cher frère, je suis Phénix: mais, au lieu de cela, je ne pus prononcer que Tarare; et je me sentis contraint de m'envoler, quoique j'en fusse au désespoir.

Deux jours après, au milieu des inquiétudes où j'étois pour la destinée de Pinson, j'entendis du jardin les hurlements effroyables de la sorcière.

C'étoit vous, pour qui je craignois tant, mon cher frère, qui causiez son désespoir. Vous veniez d'enlever ses trésors et de désarmer sa fureur; car la force

de ses enchantements consistoit dans sa jument et le chapeau dont vous étiez en possession. Ce fut alors qu'il me fut permis de voler vers sa demeure ; je ne pus y parvenir que dans le temps qu'elle revenoit de vous poursuivre. Je fus témoin de sa rage et de ses regrets, dans un vieux chêne auprès de l'écurie, où je m'étois caché. Au moins, s'écria-t-elle, ai-je le plaisir d'être à moitié vengée de la trahison de l'infâme Fleur d'Épine ; le voleur qui l'a séduite pour me trahir, après l'avoir abusée, la laisse au lieu de Sonnante presque étouffée sous ce même foin où elle s'est abandonnée. Achevons-en la vengeance.

A ces mots elle entra dans l'écurie, où elle avoit été trompée par la coiffure de Fleur d'Épine que le misérable Dentillon portoit, sans pouvoir avertir sa mère que c'étoit lui. Dentue, sans y regarder de plus près, mit le feu au foin, et ferma la porte de l'écurie en sortant ; tant elle avoit peur que la misérable victime n'échappât !

Elle courut ensuite chez elle pour revoir les seules consolations qui lui restoient dans son malheur. Mais elle n'avoit garde de les y trouver ; car j'étois dans le chêne où je me tenois clos et couvert, tandis que j'entendois les hurlements de son fils unique, à qui les flammes avoient rendu l'usage de la voix, en brûlant le foin dont on lui avoit rempli la bouche.

Cependant la sorcière, qui n'avoit rien trouvé chez elle, se doutant de quelque nouveau malheur, revint à l'écurie qu'elle trouva tout en feu : elle ne

laissa pas d'en ouvrir la porte, et vit au travers des flammes et de la fumée, ses chères espérances qui finissoient leurs jours par le même genre de mort que le ciel avoit réservé pour la mère.

Le vilain crapaud fut grillé qu'il n'y manquoit rien.

Le cri qu'elle en poussa fut si terrible, que j'en frémis d'horreur, et le chêne où j'étois en fut ébranlé: il fut si violent, que cette longue dent qui lui sortoit de la bouche sauta plus de cinquante pas loin d'elle, brisée en mille morceaux. Une autre n'auroit pas regretté cette perte; mais pour elle sa furie en augmenta. C'en est fait, s'écria-t-elle, tous mes charmes m'abandonnent: recourons à l'artifice. Ce fut en achevant ces mots qu'elle courut à sa demeure, et que je sortis de mon trou pour me sauver pendant son absence. Je volai tant que je pus: à l'entrée de la nuit je rencontrai le buisson où j'avois caché mon sac de sel; je commençai d'espérer que la sorcière ne me trouveroit pas. Grâces au ciel, disois-je, me voilà délivré de la cruelle nécessité de choisir entre la mort et cette ragoûtante épouse; mais aussi me voilà perroquet pour le reste de mes jours.

Je ne vous dirai point tout ce que j'eus à souffrir avant que de parvenir au climat heureux qui devoit finir mes misères: je pensai mourir de faim dans des lieux déserts où je ne trouvois point de fruits: d'ailleurs, comme je n'étois point accoutumé à voler, je ne faisois que de très petites traites. Tous ceux qui

me voyoient couroient après moi pour me prendre : je n'avois de retraite que le haut des arbres, où je n'étois pas trop en sûreté contre de maudits petits garçons qui m'attaquoient à coups de pierres, ou qui grimpoient après moi.

Je me remis enfin de toutes mes fatigues dès que je fus dans ce séjour enchanté. L'infernale Dentue m'avoit suivi sans que je m'en fusse aperçu ; je n'avois garde de la reconnoître sous la figure qu'elle avoit prise. Elle arriva bientôt après moi sur les confins de Cachemire ; elle me côtoyoit partout sans faire semblant de rien. J'étois assez accoutumé à me voir admirer de tous ceux qui me voyoient : ainsi je ne fus point surpris de son attention ; je savois me mettre hors d'atteinte quand on m'approchoit de trop près.

Comme j'étois assez embarrassé de ce que je deviendrois, quoique je fusse dans un pays où cent millions de perroquets eussent pu vivre en rois, j'étois de temps en temps fort rêveur. Elle s'en aperçut ; et, me regardant avec affection au haut de l'arbre où j'étois : Quel dommage, dit-elle, qu'un si beau perroquet soit égaré ! Sans doute il est à quelque roi ou à quelque beauté qui se désespère, à l'heure qu'il est, de l'avoir perdu. Que sais-je s'il n'est pas à la plus belle des belles ? mais, s'il avoit été à Luisante, jamais il n'auroit préféré sa liberté au plaisir de la voir. S'il n'étoit pas trop sauvage, continua-t-elle, voyant que je descendois de branche en

branche pour l'écouter, s'il n'étoit pas trop sauvage, il se laisseroit prendre, et je ferois à la belle Luisante le plus beau présent que puisse fournir le royaume de son père, en lui donnant le plus bel oiseau du monde. Qu'il seroit heureux, continua la flatteuse sorcière, de faire les délices de ce qu'il y a de plus beau dans l'univers! et parmi les mortels, qui ne changeroit de condition avec un perroquet qui seroit chaque jour à portée de voir des trésors que des belles ne cachent point à des oiseaux?

Qu'elle savoit bien à qui elle parloit, l'insinuante Dentuè! J'en étois si transporté qu'elle n'eut qu'à me tendre le poing en achevant de parler : j'y sautai le plus légèrement que je pus.

Il ne s'en fallut rien que cet empressement ne me fût aussi funeste qu'il étoit grand. Je vis ses regards changer dans le moment qu'elle m'eut en sa puissance ; ses yeux parurent étinceler : elle me serra les pattes d'une main, et me porta deux fois l'autre au cou pour me le tordre. Je ne comprenois rien à ce transport; mais je n'ai pas eu de peine à l'entendre, quand la baguette de Serène nous a fait voir l'horrible Dentue cachée sous cette figure.

Elle résista donc, heureusement pour moi, aux premiers mouvements que la vengeance ou la fureur lui avoit inspirés. Il convenoit à ses desseins de m'épargner : cependant elle mit bon ordre que je ne pusse échapper jusqu'à notre arrivée dans cette cour.

Ce jour fut le commencement de mon bonheur :

mes yeux de perroquet soutinrent l'éclat fatal de ceux de l'adorable Luisante : et, par un charme qui m'étoit inconnu, des gens qui n'auroient osé la voir à cinquante pas, n'avoient qu'à me prendre pour la regarder tout à leur aise. Je ne veux point ici parler des transports de joie que je sentois aux innocentes caresses qu'elle me faisoit. Mille occasions, dont je tairai les circonstances, me tinrent ce que la sorcière m'avoit promis. Ce fut sous ma figure de perroquet que je fus trop payé, auprès de Luisante, des horreurs que la tendresse de la sorcière m'avoit inspirées. Enfin, j'ai commencé sous cette figure à plaire aux plus beaux yeux du monde : trop heureux si celle que j'ai reprise lui pouvoit être aussi agréable !

Le beau Phénix cessa de parler ; et, quoique Luisante eût rougi plus d'une fois sur la fin de son discours, ses beaux yeux ne laissèrent pas de l'assurer qu'il ne perdoit rien à n'être plus perroquet.

Le calife trouva les aventures de son gendre assez divertissantes : il lui sut bon gré de n'avoir point voulu de la princesse bossue qu'on lui avoit offerte en Circassie. Mais, seigneur Phénix, lui dit-il, mettez la main à la conscience ; si par bonheur on ne vous eût changé en perroquet, n'eussiez-vous pas plutôt épousé la sorcière, sa mère, sa grand'mère, et toutes les Dentues du monde, que de vous laisser égorger comme un sot ? Pour moi, je suis peut-être aussi délicat qu'un autre ; mais, après tout, il n'est que de vivre. Ne parlons plus de ce que vous eussiez

fait ; j'espère au moins que le royaume de Cachemire que vous aurez quand je n'en voudrai plus, et la main de Luisante que vous avez dès à présent, vous dédommageront un peu du refus que vous avez fait de l'infante de Circassie.

A l'égard de votre frère Pinson, quoiqu'il ne soit pas si richement marié, il me paroît si content de sa femme et de sa belle-mère Serène, qu'il ne vous portera point d'envie ; car, avec son savoir faire, ses petits États, et ce que Serène lui pourra laisser un jour, il ne laissera pas d'être à son aise.

La modeste Fleur d'Épine, qui, sans ambition, eût souhaité d'être héritière de l'univers, rougit de ce que le calife venoit de dire : elle n'eut point de honte qu'une personne aussi merveilleuse que Serène lui eût donné le jour ; mais ce ne fut pas sans confusion pour elle, qu'on venoit de marquer tous les avantages dont Luisante faisoit le bonheur de son époux, et que Tarare avoit tous refusés pour elle.

L'équitable Serène vit son embarras, et connut sa pensée. Ce fut alors que, demandant un peu d'audience à son tour : Calife de Cachemire, dit-elle, vous qui sans doute avez quelques obligations à Tarare, sachez qu'il n'aura pas lieu d'envier l'établissement de son frère. Vous avez vu la préférence qu'il a faite de Fleur d'Épine mourante, de Fleur d'Épine effroyable, et, pour tout dire, de la mémoire de Fleur d'Épine, à la possession de Luisante dans tout l'éclat de sa gloire. Jugez si, dans l'état où vous la

voyez maintenant, il ne doit pas être content de sa fortune. Mais sachez que Serène n'est point sœur de l'infâme Dentue, ni Fleur d'Épine fille de Serène. Voici son histoire et la mienne.

HISTOIRE DE SERÈNE.

Entre le Tigre et l'Euphrate se trouve une vaste étendue de plaine dont rien n'égale l'heureuse fertilité, si ce n'est le royaume de Cachemire. Mon père en étoit souverain; c'étoit de tous les mortels celui qui avoit le plus pénétré dans les secrets les moins pénétrables de la nature: mais, comme il se livroit tout entier à la spéculation, il négligea le gouvernement de ses États pour s'informer comment les étoiles se gouvernent là-haut.

Son pays, arrosé par les deux plus grands fleuves de l'univers, étoit si riche que ses sujets le devinrent trop. Les plus puissants sentirent leur force, et connurent sa foiblesse. Chacun s'établit comme il voulut; tandis que leur prince, loin de s'en mettre en peine, parut ravi d'être débarrassé d'un pays sans montagnes: il lui en falloit pour se perfectionner dans des connoissances qui lui coûtoient tant. Il quitta donc ses États pour en chercher; et, tandis que de montagne en montagne il s'entretenoit avec les mouvements des cieux, on se mit paisiblement en possession de ce qu'il abandonnoit sur la terre.

Cette nouvelle ne l'émut point: l'amour seul en

fut capable ; et ce ne fut pas le moindre effort de sa puissance que de triompher d'un génie qui s'abîmoit dans les méditations abstraites de ce qu'il y a de plus relevé.

Je ne sais par quel hasard il quitta le sommet de ces montagnes pour descendre en Circassie ; mais ce fut là qu'un penchant plus vif que celui qui l'avoit entraîné jusqu'alors lui donna du goût pour les beautés mortelles. Il devint amoureux ; et la plus belle des Circassiennes ne dédaigna pas la main d'un prince dépouillé de ses États.

Je ne sais si elle ne s'en repentit point ; car, au lieu de songer à son établissement, il se hâta de regrimper sur ses montagnes. Quelque choquée que fût son épouse d'un empressement qui ne devoit pas se mêler aux charmes nouveaux d'un mariage d'inclination, elle voulut le suivre ; et ce fut sur cette montagne que Tarare et Fleur d'Épine ont passé pour venir ici, que mon père fixa ses spéculations errantes.

Il choisit pour sa retraite cette partie de la montagne que des rochers et des précipices rendent affreuse. Ce fut là qu'il se mit à fouiller dans les entrailles de la terre, après avoir puisé dans les régions célestes tout ce que l'esprit humain est capable d'en apprendre.

Bientôt il eut atteint la perfection presque inaccessible de ce travail merveilleux, où les races suivantes virent tant d'esprits solides devenir vision-

naires, et tant de solides trésors dissipés pour courir après un bien imaginaire.

L'accomplissement de cet ouvrage ne lui laissa rien à souhaiter : il convertissoit à son gré tous les métaux en or; et les puissances invisibles, répandues dans les airs, obéissoient à ses commandements. Il se fit, par leur ministère, un palais dans le milieu de cette montagne, où les choses même du plus vil usage éclatoient par l'or, ou brilloient par les pierreries.

Ce fut dans cette nouvelle habitation que je vins au monde. L'année d'après, ma mère y mit au jour une seconde fille. J'eus l'inclination de mon père pour les sciences, ma sœur eut celle de ma mère avec sa beauté. Mais, toute merveilleuse que fût la retraite où nous étions, ma mère, aussi bien que ma sœur, s'ennuyèrent de la solitude : l'une vouloit revoir un pays qui lui avoit donné le jour; l'autre souhaitoit de faire un tour dans ces plaines délicieuses, situées entre le Tigre et l'Euphrate, que son père avoit abandonnées pour le désert où elle séchoit d'ennui.

Il s'en aperçut; et, malgré toutes les façons qu'elles firent pour ne le pas quitter, ma mère partit pour la Circassie, où ma sœur l'accompagna, beaucoup plus contente qu'elle ne le parut en nous disant adieu.

L'argent ne coûtoit rien à un homme qui possédoit le secret dont il étoit maître; et l'équipage

magnifique avec lequel elles arrivèrent dans le pays de ma mère, étoit digne de la première fortune de son époux.

Le roi de Circassie n'eut pas plutôt vu ma sœur, qu'il la trouva digne d'une préférence glorieuse sur toutes les Circassiennes. Les plus belles furent au désespoir de voir qu'une étrangère venoit leur enlever un cœur qu'elles s'étoient vainement disputé: les unes en séchèrent d'envie, les autres en crevèrent de dépit; mais ma pauvre mère en mourut de joie.

Mon père apprit ces deux nouvelles à la fois, et les reçut en vrai philosophe. Pour moi, j'avoue que la joie de l'une m'aida beaucoup à me consoler de la douleur de l'autre. Je ne songeai plus qu'à me perfectionner dans les sciences, où je faisois assez de progrès, et dont je sentois augmenter le goût à mesure que je me sentois acquérir de nouvelles lumières.

Enfin mon père, après m'avoir communiqué toutes celles dont mon esprit étoit capable, voulut bien se laisser mourir, pour chercher dans l'autre monde ce qu'il n'avoit pu découvrir dans celui-ci: il se laissa, dis-je, mourir; car, avec les secrets qu'il avoit, il n'auroit tenu qu'à lui de vivre tant qu'il eût voulu.

J'héritai de ses trésors et d'une partie de ses connoissances; mais, de tous ses dons, cette baguette que vous voyez est infiniment le plus précieux. Elle est composée de l'assemblage de toutes les vertus secrètes des minéraux et des talismans: par elle je

commande aux éléments, je découvre la vérité de tout, une partie de l'avenir m'est présente, et je rappelle tout le passé. Mon père m'avoit défendu de monter jusqu'au haut de la montagne que nous habitions : cette curiosité, que je n'avois jamais eue avant, me vint tourmenter au moment qu'il me l'eut défendue; et, dès qu'il eut les yeux fermés, je la satisfis.

Ce fut de là que, contemplant avec étonnement les plaines enchantées du bienheureux Cachemire, je fis transporter ce que je voulus des trésors immenses dont mon père avoit enrichi les cavernes de cette montagne; et, de peur que l'affluence de ceux qui viendroient me consulter n'interrompît les heures de repos ou d'étude dont je voulois être la maîtresse, je rendis ma demeure inaccessible à tout ce que je ne voulois pas y recevoir.

J'y goûtai tout ce que la tranquillité d'esprit a de plus aimable pour les mortels; et, loin d'envier l'établissement de ma sœur sur le trône de Circassie, rien ne troubla la paix dont mon cœur jouissoit, que mon inquiétude pour elle.

Comme elle avoit eu trois filles de suite, je consultai mes livres sur leur destinée et la sienne. J'appris qu'elle n'auroit plus d'enfants, et que le roi son époux la laisseroit bientôt veuve, et régente de ses États. Je trouvai dans l'horoscope de l'aînée de ses filles, qu'elle étoit menacée de quelque désastre; mais ce fut en vain que je mis tout en usage pour en savoir les particularités : je connus seulement qu'une

puissance ennemie, presque égale à la mienne, la devoit persécuter. J'eus recours à ma baguette; et, en ayant passé le bout sur une peau de parchemin que j'ouvris sur la table, elle y traça d'elle-même l'horrible figure de Dentue, elle décrivit la situation de sa demeure, ses sortiléges et ses inclinations. J'eus horreur d'apprendre que la plus horrible des créatures avoit encore plus de penchant à l'amour qu'à la haine ou à la cruauté, que son art n'étoit employé qu'à faire tomber les hommes dans ses piéges, et que la mort étoit la seule ressource de ceux qui dédaignoient de s'en garantir par une complaisance encore plus funeste. Cependant je découvris avec douleur que, *tant qu'elle seroit maîtresse de la jument Sonnante et du chapeau lumineux*, mon pouvoir ni mes enchantements ne pourroient rien contre les siens.

J'appris, par ma baguette, qu'elle avoit un fils à peu près de l'âge de l'aînée des filles de ma sœur, et je ne doutai point que son dessein ne fût d'enlever l'héritière de Circassie pour la donner à ce fils: c'est pourquoi je voulus la prendre sous ma protection. Ma sœur me l'envoya secrètement; mais cette précaution pensa la perdre: la sorcière trouva le moyen de l'enlever presque d'entre mes bras dans le moment qu'elle venoit de m'être remise. J'avois eu beau la faire passer pour ma fille, la cruelle Dentue ne s'y laissa pas tromper; et toute ma vigilance fut inutile pour défendre la pauvre petite Fleur d'Épine contre

l'inhumaine sorcière. Oui, calife de Cachemire, cette même Fleur d'Épine que vous voyez, et que vous aviez si hâte de brûler, est héritière du royaume de Circassie. Elle me fut donc enlevée sans que je susse de quelle manière; mais ni mon art ni toutes les puissances du monde ne l'auroient pu délivrer de celle de la sorcière, si Tarare ne l'avoit entrepris. Cette gloire étoit réservée par les destins à l'amant le plus ingénieux aussi bien qu'au plus fidèle. Je connus qu'il falloit ces deux qualités à celui qui enleveroit la jument et le chapeau de la sorcière; mais je ne savois où trouver un homme de ce caractère.

Dans ce temps-là Luisante vint au monde; et mes livres, que je consultai sur sa naissance, m'ayant appris ce que ce devoit être un jour que cette beauté, je fis répandre une contagion secrète sur l'éclat naissant de ses yeux, bien assurée qu'on auroit recours à moi pour y remédier, et fort résolue de ne le faire qu'à condition qu'on me livreroit Fleur d'Épine avec les trésors de la sorcière.

La curiosité de Tarare l'avoit heureusement conduit chez moi avant que de se rendre à la cour; et ce que je découvris de son esprit et de ses sentiments me fit espérer que, s'il osoit tenter l'aventure, il ne seroit pas indigne d'y réussir. J'en eus encore meilleure opinion lorsque je le vis revenir, à quelque temps de là, pour me consulter: je ne le vis point embarrassé des choses que je proposai

pour prix du secours qu'on me demandoit, quoique j'en eusse étalé tout le danger. Et, lui ayant demandé s'il connoissoit quelqu'un d'assez téméraire à votre cour pour rendre service à la belle Luisante à ce prix: Il ne faut, dit-il, que beaucoup d'ambition ou beaucoup d'amour pour l'entreprendre; et l'espérance seule d'en être avoué de vous suffit pour tout oser, sans autre motif que celui de la gloire.

Je ne vous dirai point la joie que me donna cette réponse d'un homme que je commençois à beaucoup estimer: je ne doutai point que ce ne fût lui que les destinées avoient marqué pour le libérateur de Fleur d'Épine.

Je lui fis espérer que je ne lui serois pas contraire s'il entreprenoit ce que je lui peignis encore plus dangereux que je n'avois fait: il n'en fut point ébranlé. Je lui tins parole; et, quoiqu'il ne me fût pas permis de l'assister toujours, mon génie a souvent inspiré le sien dans l'exécution. Mais, après tout, c'est à son esprit, à sa fermeté, mais plus que tout à sa constance, que la gloire en est due.

Tandis qu'il étoit en chemin pour aller chez la sorcière, j'employai ma baguette pour satisfaire la curiosité que j'avois sur Fleur d'Épine; elle m'en traça la figure et les souffrances dans les tristes occupations de sa vie. Je trouvai sa figure digne de récompenser ce qu'on entreprenoit pour elle. Je ne crus pas qu'il fût nécessaire de toucher le cœur de Tarare pour elle, si son esprit et ses sentiments

répondoient aux charmes de sa personne ; mais j'avoue que j'inspirai pour lui à Fleur d'Épine des mouvements favorables, qu'une première vue n'auroit pas attirés, mais qu'il n'auroit que trop mérités, sans mon secours, avec un peu de temps.

Ma joie fut extrême quand je les sus arrivés dans ce royaume ; et, quoiqu'il y eût un peu de cruauté à rendre ma demeure inaccessible lorsqu'il y voulut mener Fleur d'Épine, je le fis pour éprouver sa constance pour elle jusqu'au bout, et pour connoître s'il en étoit digne. Vous avez vu triompher cette constance par des épreuves qui méritent qu'il monte sur le trône d'une princesse qui règne si parfaitement dans son cœur.

J'avois dès long-temps prévu la révolution qui devoit arriver en Circassie ; mais, en la prévoyant, il ne me fut pas permis de la prévenir : tout ce que je pus faire fut de sauver la reine, ma sœur, et les trois filles qui lui restoient, dans l'extrémité qui les exposoit à la fureur du tyran ; et, pour les dérober à sa poursuite, je leur choisis une retraite presque inconnue vers les confins du royaume.

Ce fut là que, craignant toujours la recherche qu'on en pouvoit faire, je fis un enchantement par lequel la reine paroissoit changée en corneille, dès que le hasard y conduisoit quelque étranger ; et ses filles, avec leurs compagnes, paroissoient changées en pies, sans qu'elles parussent les unes aux autres avoir changé de forme.

Voilà, Princes, l'illusion qui vous a causé tant de surprise, lorsque le hasard vous a conduits l'un après l'autre où elles étoient.

Tandis que Tarare me cherchoit inutilement avec Fleur d'Épine, je savois sous quel déguisement Dentue étoit arrivée ici; je savois ses desseins; mais je savois que sa puissance étoit si bornée depuis qu'elle n'avoit plus la jument et le chapeau, qu'il me seroit facile de prévenir tous ses attentats contre la vie de ma nièce.

Je livrai donc Fleur d'Épine pour un temps aux cruautés qui l'attendoient à son arrivée, par le moyen de l'impertinente sénéchale et de l'inhumaine Dentue. Fleur d'Épine ne devoit être qu'au plus fidèle des amants. Quelle plus grande épreuve de sa constance que de l'exposer à ses yeux dans la laideur affreuse où les maléfices de la sorcière l'avoient réduite, dans le temps que la main de Luisante avec le trône de Cachemire lui seroient offerts.

Je ne le retins pas long-temps lorsqu'il revint avec le chapeau lumineux et la jument. Je tins pourtant parole dans le remède que j'avois promis pour les beaux yeux qui causoient tant de ravages : mais, quoique Tarare retournât auprès de sa chère Fleur d'Épine, je savois bien que, dans l'état où il la trouveroit, elle auroit besoin d'un secours plus puissant que le sien.

J'employai tous les génies que mon art soumet à mes volontés, pour veiller à la sûreté de sa vie jus-

qu'à mon arrivée, résolue de le suivre de bien près. Je différai mon départ jusqu'à la dernière extrémité, et je pensai m'en repentir; car, dans le moment que je venois de monter sur Sonnante, le plus agréable et le plus désiré des obstacles vint s'opposer à mon départ.

Trois courriers de Circassie arrivèrent à une heure l'un de l'autre, qui m'apportèrent les nouvelles surprenantes du rétablissement de ma sœur. Le premier m'apprit que l'usurpateur avoit péri par un soulèvement aussi soudain que la révolution qui l'avoit placé sur le trône : l'autre confirma cette nouvelle, et ajouta que la populace émue n'avoit pas même épargné sa pauvre bossue de fille.

Le dernier enfin me fit un ample détail des acclamations, de l'allégresse et des transports d'impatience dont la reine et ses filles étoient attendues dans la capitale de Circassie; et ce dernier courrier m'étoit dépêché par elle-même, au devant de laquelle le conseil et les grands du royaume étoient allés.

Ainsi, Seigneur, Tarare n'est pas si mal marié que vous l'avez cru : car, quelque empressement que Fleur d'Épine ait de voir régner un homme que l'amour parfait et l'inviolable fidélité en rendent digne, elle trouvera ses États paisibles à son arrivée, sa mère et ses sœurs moins tranquilles par l'impatience de recevoir une fille et une souveraine qu'elles avoient crue perdue; et tout le peuple, à son ordinaire, avide

de changement, n'aura pas de peine à combler de souhaits et de bénédictions une reine faite comme Fleur d'Épine.

Le récit de Serène ne fut pas plutôt fini que le calife s'étant embarrassé dans quelques compliments à Serène, et quelques excuses à Fleur d'Épine, on vint l'en dégager, en lui disant qu'on avoit servi.

Le festin fut le plus superbe qu'on verra jamais; mais il parut d'une ennuyeuse longueur à deux princes qui ne se repaissoient que de tendres regards.

Enfin, l'heure tant souhaitée arriva : le dieu de l'hymen alluma tous ses flambeaux pour éclairer Phénix à l'appartement de Luisante, où le calife leur donna le bon soir; et, dans celui qu'on avoit préparé pour Fleur d'Épine, il ne tint qu'au plus fidèle de tous les amants d'être le plus heureux de tous les hommes.

L'aurore étoit arrivée long-temps avant la fin de ce conte; mais Dinarzade s'étoit moquée de son éclat naissant, et le sultan, moins pressé cette fois de prendre sa place au conseil, avoit trouvé bon que le soleil se levât avant lui. La sultane étoit, comme on a vu dans le commencement de ces récits, la plus belle sultane qui fut jamais : il tournoit passionnément les yeux vers elle, tandis que le premier visir s'en alloit avec son sceptre. On eût dit qu'il ne l'avoit jamais vue, tant il paroissoit éperdu en examinant tous les charmes de son visage; et, consi-

dérant qu'avec toutes ses beautés elle avoit l'esprit orné de contes arabes, il se leva d'auprès d'elle, et prit sa robe de chambre pour lui marquer sa tendresse et ses empressements.

Trop heureux, s'écria-t-il, trop heureux les bergers de nos campagnes qui peuvent sans contrainte passer les jours à soupirer auprès de leurs bergères! Quel plaisir d'employer tous les moments de la vie à regarder les beaux yeux qui m'éclairent! Dinarzade, qui ne comprenoit rien à ces exclamations ni à cette cérémonie, prit la liberté de lui demander ce qu'il vouloit dire avec ses bergers. Recouchez-vous, Seigneur, dit-elle, au lieu de dire toutes ces pauvretés à une déesse à qui vous venez de faire baiser l'ongle de votre pied gauche : et, à ces mots, elle voulut lui ôter sa robe de chambre; mais il n'y voulut jamais consentir qu'elle ne lui eût apporté son luth, dont il joua si long-temps que la sultane n'en pouvoit plus d'ennui, et sa sœur d'impatience. Après ce galant exploit, il passa dans son appartement, et de son appartement au conseil, pour ordonner le magnifique appareil de cette grande journée, en attendant la bienheureuse nuit qui devoit mettre en sa possession la plus parfaite des beautés. Il attendit cette nuit avec impatience, comme on peut croire; et, dès qu'elle fut venue, il se rendit à l'appartement de la sultane, suivi des officiers de la couronne : mais, au lieu de leur donner le bon soir, après être déshabillé, il se tourna vers

le prince de Trébizonde, pour lui ordonner de conter toutes les aventures qui lui étoient arrivées depuis celle de la pyramide et du cheval d'or, jusqu'à celle où, pour la première fois, il avoit vu les beaux yeux de Dinarzade au fond de la mer. L'amoureux prince auroit bien voulu se dispenser d'un récit qui devoit durer tout le reste de la nuit : mais, comme il savoit que le sultan, son maître, n'entendoit pas raillerie, quand il étoit question de contes, il commença le sien comme on verra dans la suite de ce recueil.

FIN DE L'HISTOIRE DE FLEUR D'ÉPINE.

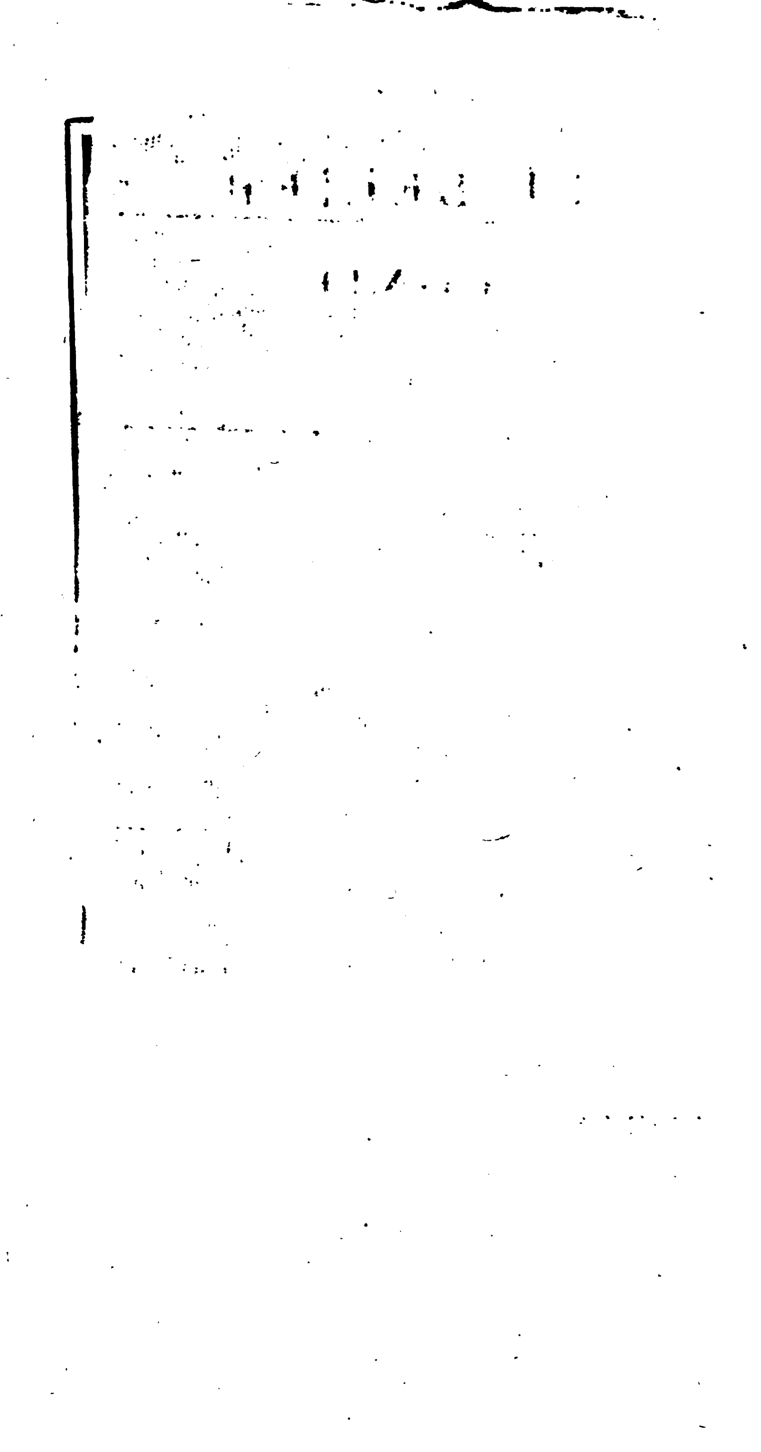
Madame la comtesse de Grammont, sœur du comte Antoine Hamilton, avoit acquis, depuis quelque temps, une masure avec un assez petit terrain dans le parc de cette maison royale qui fait l'admiration de tout l'univers : cette masure, qu'on nommoit Moulineau, devint un lieu charmant par les soins vigilants, la magnificence et le goût de la comtesse de Grammont. On changea le nom de Moulineau en celui de Pontalie. C'est à l'occasion de l'étymologie de Pontalie que le comte Antoine a fait le Bélier : il y a mille petits faits déguisés dans cet ouvrage, qu'il faut laisser démasquer à qui le pourra ; quand on ne devineroit rien, le conte n'en sera pas moins bon : l'auteur sait badiner légèrement, louer avec délicatesse, et critiquer finement.



LE BÉLIER.

J. M. Moreau le J.e del. — Ph. Triere Sculp.

[illegible]
Un grand mépris pour leur science !



LE BÉLIER,

CONTE.

A MADEMOISELLE ***.

Moi, qui n'appris rien de ma vie
Ni des neuf sœurs, ni d'Apollon,
Qui ne suis point de l'Hélicon,
Ni de la docte académie,
Pourrois-je vous rendre raison
Du nouveau nom de Pont-Alie,
Et satisfaire votre envie
Sur le sort de son autre nom?
De l'antique étymologie
Je ne connois point le jargon :
Cependant vous serez servie;
Et voici ce que Mabillon
En a recueilli d'un mémoire,
Que Scaliger et Casaubon
Auroient traité de fausse histoire.
Mais qu'importe de ces savants
Qui, sans choix et sans indulgence,
Jugent les morts et les vivants;
Et qui, critiquant l'ignorance
Par d'ennuyeux raisonnements,
Donnent aux lecteurs de bon sens
Un grand mépris pour leur science!

Après tout, pour ne point mentir,
Si ce mémoire est véritable,
Il porte tout l'air d'une fable,
Que j'aurois, pour vous divertir,
Essayé de rendre agréable.
Le tour n'en est point emprunté
Des récits de Schéhérazade;
Et, s'il ne paroît pas conté
Avec cette vivacité
Dont la sultane fait parade,
Au moins, dans sa naïveté,
La respectable vérité
N'y sera point en mascarade
Sous l'arabesque antiquité.
Avant cette histoire finie
Vous verrez de l'enchantement;
D'une maîtresse et d'un amant
Vous verrez la peine infinie.
Une sirène, un renard blanc,
Parents d'un roi de Lombardie,
Y paroîtront par accident;
Vous y verrez même un géant:
Mais voilà tout; car sûrement
Vous n'y verrez aucun génie.

Déesses qui, des tourbillons,
Quand leur secours est nécessaire,
Savez faire vos postillons;
Qui régnez sur les Cupidons,
Et qui brillez plus que leur mère;
Vous qui, d'une course légère,
Plus prompte que les aquilons,
Voyez en un instant l'un et l'autre hémisphère;
Qui dansez la nuit aux chansons,
Sans fouler la tendre fougère,

Dans la retraite solitaire
De vos bois et de vos vallons,
Pour célébrer quelque mystère ;
Qui, pour tirer de leurs prisons
Un pauvre amant et sa bergère,
Ou pour dissiper les soupçons
Nés d'une jalouse colère,
Dépêchez quelque messagère
Sur les ailes des papillons ;
Vous qui présidez aux trophées
Que, dans les terres enchantées,
La chimère érige aux Amours ;
Vous que le beau sexe a chantées,
Douces et gracieuses fées,
Accordez-nous votre secours,
Et favorisez un *discours*
Où vous êtes intéressées.

Au temps jadis certain héros,
Tout des plus fiers et des plus hauts,
Géant plus craint que le tonnerre
Parmi ses malheureux vassaux,
Dans ces lieux avoit une terre,
Quelques moulins, quelques ruisseaux,
Dont avoient pris le nom de guerre
Ses devanciers les Moulineaux.
Il vouloit de cet héritage,
Vieux patrimoine de géants,
Faire part à ses descendants ;
Se flattant, par un mariage
Qu'il méditoit, en peu de temps
De laisser la vivante image
De sa taille et de son visage
Dans un nombreux recueil d'enfants.
De ce projet épouvantable

On vit pâlir mainte beauté.
Le parti n'étoit pas sortable;
Et comment l'auroit-il été?
Son visage étoit effroyable;
Il aimoit à coucher botté,
Soit en hiver, soit en été;
Et sa grandeur insoutenable
Cédoit à sa brutalité.
La voix des taureaux en furie
Etoit plus tendre que sa voix,
Avoit plus d'agrément cent fois,
Et cent fois plus de mélodie.
Il avoit pris dans son haras
Une machine faite en rosse,
Ou, pour mieux dire, un vrai colosse,
Qui le servoit en tout état,
Pour la charrette ou pour le bât,
Pour la selle ou pour le carrosse.
Il avoit de plus un Bélier,
Dont l'esprit étoit si capable,
Que cet animal singulier
Etoit son premier conseiller,
Régloit ses moulins et sa table,
Lui servoit souvent d'écuyer,
Et lui contoit toujours quelque petite fable,
Dont il savoit un millier.

Dans leur voisinage, un druïde
Avoit un palais de roman,
Et des jardins où l'œil avide,
Sans rechercher l'éloignement,
Trouvoit partout contentement,
Soit à voir le cristal liquide
S'élever jusqu'au firmament,
Soit à le voir, comme un torrent,

Précipiter son cours rapide,
Ou bien se perdre en murmurant.

Deux Cerbères à poils d'argent,
Chacun aux pieds d'une Euménide,
Sembloient écumer en grondant.
On voyoit là du grand Alcide
La figure en jaspe luisant;
Et Cléopâtre, en expirant,
Dans la superbe pyramide
Qui lui servit de monument,
Regarder d'un œil intrépide
La morsure de son serpent.

La source enfin du Nil, qu'on voyoit au Levant,
Formoit dans une grotte humide
Les ondes du fleuve naissant.
Mais de ces lieux tout l'ornement
Etoit certaine jeune Armide,
Faite par tel enchantement,
Que ses regards portoient, sans guide,
Au fond des cœurs l'embrasement.
L'aimer pourtant étoit folie;
Car l'insensible nymphe Alie,
Bien loin de vouloir secourir,
Ne cherchoit qu'à faire mourir.
Tout l'art du druïde, son père,
Et ses enchantements divers
S'étoient épuisés pour en faire
La merveille de l'univers.
Depuis ce temps-là chaque belle
A suivi ce brillant modèle:
Mais nos modernes déités,
Héritières de ses beautés
Et de sa fraîcheur immortelle,

Par malheur ont emprunté d'elle
Les rigueurs et les cruautés.

Mille amants (ciel! quelle foiblesse!),
Sûrs de mourir, vouloient la voir;
La sage et prudente vieillesse
Y venoit languir sans espoir;
Et la florissante jeunesse
N'en avoit pas pour jusqu'au soir.
Rien n'échappoit à la tigresse:
Tous les lieux d'alentour étoient tendus de noir;
Et l'on voyoit périr sans cesse
Quelque amant sec, que la tendresse
Avoit réduit au désespoir.

Le Moulineau, fier de sa taille,
Traitoit de chétive canaille
Ceux qui par cette illustre fin
Avoient terminé leur destin;
Et, mettant sa cotte de maille,
Offroit à cet objet divin
Son cœur, ses moulins, et sa main,
Et son grand cheval de bataille,
Pour prendre l'air soir et matin:
En cas de refus, l'inhumain
Montroit un grand amas de paille,
Dont, brûlant palais et jardin,
Il juroit de faire ripaille
Des lis, des roses, du jasmin
Qui formoient l'éclat de son teint,
Malgré ses remparts de rocaille,
Et son château de parchemin.
Mais la belle, d'un air serein,
S'appuyant dessus sa muraille,
Pour l'irriter, l'appela nain.

Les flots d'une mer émue;
La foudre pendant la nuit,
Qui d'une chûte imprévue
Fracasse, abat et détruit
Quelque tour mal soutenue;
L'ours au désespoir réduit;
Cent chiens fessés dans la rue,
Et cent cochons que l'on tue,
Ne sont rien auprès du bruit
Dont sa voix frappa la nue.

Vous l'entendîtes tout à plein,
Meudon, Ruel et Saint-Germain,
Ce cri qui troubla l'air et l'onde;
Quand le dieu du fleuve prochain
Se retrancha dans sa grotte profonde:
Et vous, magnanime Pepin,
Qui de la France alors gouverniez le destin,
Cette alarme fut la seconde
Qui d'angoisse brouilla le teint
De votre mère à tresse blonde;
Vous en sonnâtes le tocsin;
Le sceptre, de frayeur, vous tomba de la main;
Et mille devins à la ronde,
Soutinrent que ce bruit soudain
Pronostiquoit la fin du monde.
Pour vous, séjour affreux du ténébreux Marli,
Que le Seigneur de la nature,
Malgré votre gloire future,
Tenoit encore enseveli
Dans l'horreur d'une nuit obscure,
Frappé du terrible hurlement,
Vous crûtes que le changement,
Dont le fameux Merlin vous tenoit dans l'attente,
S'alloit faire dans ce moment;

Et que cette main triomphante,
Qui par vos agréments aujourd'hui nous enchante,
Alloit dès lors chez vous loger superbement
Une cour auguste et brillante,
Dont sa présence est l'ornement.
Mais combien fûtes-vous surprise,
Nymphe, qui l'écoutiez de près,
Plus pâle que votre chemise!
Que devinrent vos fiers attraits?
Oui, malgré son premier courage,
Malgré son extrême fierté,
La belle en changea de visage,
Quand, de colère transporté,
Le géant lui tint ce langage:

Serpent formé par le dépit,
De qui la langue envenimée
Va de son aiguillon maudit
Obscurcissant ma renommée,
Je vous parois donc trop petit
Pour avoir part à votre lit?
Mais c'est trop épargner l'ingrate;
C'est trop, au mépris de mes vœux,
Encenser l'orgueil qui la flatte:
Que mon ressentiment éclate,
Et me venge par d'autres feux!
Il dit, et la paille allumée
Couvroit le château de fumée.
D'un côté, fagots et cotrets,
Ramassés des lieux les plus proches,
Faisoient devers le toit un funeste progrès:
Tandis que du glacis on faisoit les approches
A la faveur des mantelets.
Les assiégés dessus leurs parapets,
Armés de fourches et de broches,

Bravoient les flammes et les traits ;
Et de frayeur tous les petits valets
Se mirent à sonner les cloches.
Le palais, attaqué de front,
Etoit investi par derrière,
Et la nymphe, à genoux, s'étoit mise en prière ;
Mais son père, en charmes fécond,
Entoura le château d'une vaste rivière,
Gouffre impétueux et profond,
Plus large que du Négrepont
Jusques aux confins de Bavière.
Le géant, d'un saut en arrière,
Se sauva sur le haut d'un mont,
Jurant d'une horrible manière
Contre les flots de cette onde sorcière :
Mais son Bélier fit un grand pont
Qui la traversoit tout entière.
Dès qu'il l'eut fait, il y sauta ;
Son maître se mit à le suivre ;
Et le druide ouvrit un livre,
Que vainement il feuilleta.
Il en feuilleta plus de mille,
Qu'il parcourut du haut en bas.
Le livre seul pour lors utile,
Par malheur, ne se trouvoit pas.
Son étonnement fut extrême,
Il en parut tout éperdu ;
Et d'effroi le visage blême,
Il s'écria : Tout est perdu !
L'ennemi cependant, triomphant par avance,
Marchoit en toute diligence.
Le géant allongeoit le cou ;
Et, menaçant déjà de corde et de potence,
Crioit au druide : Vieux fou,
Qui vous mêlez de nécromance,

Nous vous prendrons dans votre trou ;
Et cette fille d'importance,
Dont le cœur est si loup-garou,
Sera bientôt en ma puissance.
Bientôt, ou je me trompe fort,
Nous verrons sa beauté divine,
Qui, par un orgueilleux transport,
Méprisoit ma taille et ma mine,
Avec plaisir soumise au sort
Qu'un reste d'amour lui destine.
Pour toi, disoit-il au Bélier,
Je te donnerai son collier ;
Et, pour la choquer davantage,
(Car il faut bien l'humilier)
Le druïde sera ton page.

Mais laissons là pour un moment
Les vains projets que le géant
Se mettoit dans la fantaisie
Au profit de son confident.
Nous ferions même sagement,
Si nous quittions la poésie ;
Mais le moyen d'abandonner Alie
Au fort de son accablement !
De noirs chagrins environnée,
Tantôt du temps passé l'aimable souvenir,
Et tantôt l'affreux avenir
Qui menaçoit sa destinée,
Pour l'accabler sembloient s'unir.
De tous les maux la plus cruelle espèce
Est celle que ressent un cœur
Eloigné par quelque malheur
Du seul objet de sa tendresse,
Pour se voir obsédé sans cesse
Du seul objet de son horreur.

La nymphe étoit dans cette peine;
Car son coeur, qui de jour en jour
Sembloit ne respirer que haine,
En secret soupiroit d'amour.
De là ses fiertés implacables;
De là tant de cris pitoyables
Des victimes de sa rigueur,
Tandis que l'unique vainqueur,
Qui faisoit tant de misérables,
Triomphoit au fond de son cœur.
Mais cette ardeur, jadis si chère,
Causoit alors tout son tourment;
Car, tandis que l'art de son père
Sembloit vaincu par le géant,
Le sort lui cachoit un amant
Qui, dans un temps si nécessaire,
Loin de marquer l'empressement
D'une flamme vive et sincère,
Ne se montroit pas seulement;
Et ce lâche abandonnement
Mettoit le comble à sa misère.
Elle n'avoit aucun repos:
Du triste récit de ses peines
Elle entretenoit les échos,
Elle fatiguoit les fontaines,
Désespéroit tous les ruisseaux
Dont les rives étoient prochaines,
Et demandoit sans cesse aux plaines
Des nouvelles de son héros.
Lasse de parcourir les salles,
Et chaque salon du palais,
Elle fut, sous un vieux cyprès,
Dans le cabinet des Vestales,
S'abandonner à ses regrets.
Comme on savoit, au temps antique,

Soupirer au bruit des tambours
Et se tourmenter en musique,
Comme on fait encor de nos jours,
Quand on a besoin de secours;
La belle ne put s'en défendre,
Et du fond du cœur soupira
Ce tendre rondeau d'opéra,
Sans croire qu'on la dût entendre :

Aimable prince de Noisy,
Vous que mon cœur avoit choisi,
Tandis qu'à tout autre rebelle,
Ce cœur pour vous étoit fidèle:
Volage prince de Noisy,
Vous que mon cœur a mal choisi
Pour une constance éternelle,
Est-ce le temps d'être infidèle,
Quand un géant affreux, de sang tout cramoisi,
Me fait une guerre cruelle?
Volage prince de Noisy,
Ingrat que vainement j'appelle,
Que mon cœur vous a mal choisi!

A ces mots, d'un torrent de larmes,
Ressource des cœurs opprimés,
La douleur inonda ses charmes,
Et ses yeux furent abîmés.
Trois fois l'éclat de son visage
En parut réduit aux abois,
Et son pouls s'arrêta trois fois:
Quand du fond d'un autre bocage,
Tout à coup sortit une voix.
Son âme entière, revenue
De ses premiers saisissements,
Fut attentive aux chers accents
De cette voix jadis connue

Par mille transports innocents.

Cette voix disoit : Belle Alie,
Dont mon cœur asservi porte en tous lieux les traits,
Cessez, par d'injustes regrets,
De m'accuser de perfidie.
Pouvez-vous croire que j'oublie
Tant de tendresse et tant d'attraits?
Adorable et constante Alie,
Que mon cœur a si bien choisie,
Faites pour moi d'autres regrets;
Du destin malgré les arrêts,
Ce cœur partout vous a suivie.
Je vous aime plus que ma vie,
Et mille fois plus que jamais.

A ces mots, surprise, alarmée,
Mais d'un nouvel espoir charmée,
Elle parcourut à grands pas
Le lieu d'où cette voix aimée
Venoit de lui marquer, d'une ardeur animée,
Des mouvements si pleins d'appas.
Que fais-tu ? montre-toi, cher objet de ma flamme,
Dit-elle ; montre-toi, viens consoler mon âme.
Quoi ! d'un amant si cher et si tendre autrefois
Ne resteroit-il que la voix ?
Pourquoi d'une recherche vaine
Me fatiguer dans ce bosquet ?
Pourquoi te refuser au penchant qui m'entraîne ?
Pourquoi me fuir ? pourquoi redoubles-tu ma peine ?
N'es-tu donc plus qu'un perroquet ?
Alors d'une inutile quête
Le désespoir et le chagrin
Menèrent sa raison bon train,
Et l'amour lui tourna la tête.
Pleine de vapeurs et d'ennuis,

Elle se crut, avec son aventure,
Au beau milieu des Mille Nuits ;
Car c'étoit alors sa lecture.
Elle se crut soumise aux cruautés
D'un époux bizarre et sauvage
Qui, par un détestable usage,
Epousoit chaque jour de nouvelles beautés,
Pour les immoler à sa rage ;
Et, se couchant sous un épais feuillage,
Elle se crut à ses côtés.
Comme elle avoit dans la mémoire
Tout le récit de ces fatras,
Elle crut, malgré ses appas,
Qu'il falloit conter quelque histoire
Pour se garantir du trépas.
Elle prit donc en fantaisie
De faire un détail des malheurs
Qui lui faisoient verser des pleurs,
En commençant ainsi l'histoire de sa vie :

Je suis fille de Pharabert,
Issu d'un petit-fils de France,
De qui le père, Dagobert,
En art magique très expert,
Et politique à toute outrance,
Ordonna que, dès mon enfance,
On me mit dans un berceau vert :
Car il prévit que dans ce beau désert,
Heureux séjour de l'innocence,
Un certain comte Philibert
Feroit un jour sa résidence ;
D'un enchanteur digne héros,
De qui l'âme en projets féconde,
Viendroit, après de longs travaux,
Fixer dans ces heureux hameaux

Sa course errante et vagabonde,
Et là, sans renoncer au monde,
Renonceroit à tous ses maux;
Qu'une machine, moins profonde
Que n'étoient les anciens tombeaux,
Mettroit son esprit en repos,
Par sa figure sans seconde,
Sur tous les dangers des cachots;
Et que, l'été, lorsque sur l'onde
Chacun prend le frais en bateaux,
De ses jardins, de ses canaux
Il feroit doucement la ronde
Dans un petit char sans chevaux,
Qui fut jadis à Rosemonde.
Ce fut pour lui que Dagobert,
Monsieur mon honoré grand-père,
D'un impénétrable mystère,
Dans ces beaux lieux mit à couvert
Un charme heureux et salutaire,
Et qui doit par lui seul être un jour découvert.
De mon enfance enfin le temps fuit et s'écoule,
Et le bruit de quelques appas,
Que je n'avois peut-être pas,
M'attira des amants en foule,
Et mille chagrins sur leurs pas.

A tous leurs vœux inaccessible,
Mon cœur, dans un repos paisible,
Méprisoit tous ces vains efforts,
Tandis qu'ils m'appeloient, dans leurs mourants transports,
Ingrate, inhumaine, inflexible.
Mais ce cœur, si farouche alors,
N'est devenu que trop sensible!
Sur mes attraits et sur mes cruautés
On ne pouvoit alors se taire;

On offroit à mes yeux partout des libertés
Dont mes yeux ne savoient que faire.
Mais, hélas! le cruel Amour,
Choqué de tant d'indifférence,
Voulut signaler sa puissance,
Et de ma liberté triompher à son tour.
Dans un endroit obscur de la forêt prochaine
Coule un agréable ruisseau,
Qui dans un beau vallon va former de son eau
Cette merveilleuse fontaine
Où mon père, flatté d'une espérance vaine,
Avoit enfoncé mon berceau.
Jamais dans ce lieu solitaire,
A notre sexe consacré,
Aucun mortel n'étoit entré,
Et je m'y baignois d'ordinaire.
Or, dans cette fontaine un jour
Comme j'entrois à demi-nue,
Un homme s'offrit à ma vue,
Mille fois plus beau que le jour......

Mais je vois ouvrir la barrière
D'où le soleil vers l'orient
Sort pour commencer sa carrière;
Et sa brillante avant-courrière
Annonce son éclat naissant.
Adieu, ma chère Dinarzade;
Bientôt le sultan, mon seigneur,
Va sauter du lit sur l'estrade,
Pour commencer sa promenade.
Dès qu'il est jour, je lui fais peur;
Ce qui me reste est pourtant le meilleur
D'une histoire qui n'est pas fade;
Mais, victime de sa rigueur,
Demain, sur un lit de parade,

Pour la dernière fois, vous verrez votre sœur.
A cette dernière parole,
Un doux sommeil, par ses pavots
Interrompant les vains propos
D'une illusion si frivole,
La mit dans les bras du repos,
Quand son père, accablé de maux,
Cherchant en tous lieux son idole,
Arriva là tout à propos
Pour entendre ses derniers mots,
Et pour juger qu'elle étoit folle.

Esprit qui des lyriques sons,
Par une habitude facile,
Exercez les accords féconds;
Vous pour qui la rime docile
Se marie avec tous les tons
Du plus bizarre vaudeville;
Qui sur l'air le plus difficile,
Sans gêner vos expressions,
D'une veine heureuse et fertile,
Célébrez la cour et la ville,
Et savez tout mettre en chansons;
Venez sauver la belle Alie,
Venez décrire sa folie,
Venez, au défaut de Phébus,
Soutenir mon foible génie;
Car il languit et n'en peut plus.
Entrez tout frais dans la carrière
Qui me reste encore à fournir,
Et disposez de la matière
Que je vous offre pour finir.
Elle a besoin de votre lime;
Vous m'imposez la dure loi
D'un trop long conte que je rime:

N'aurez-vous point pitié de moi ?
Non : je connois votre injustice;
Votre cœur est un vrai rocher
Qui ne se laisse point toucher
Ni du plus assidu service,
Ni du plus violent supplice:
Il ne faut rien pour vous fâcher,
Et vous voulez que je finisse.

Mais changeons de style : il est temps
Que votre oreille se repose,
Et que les vulgaires accents
Qui chantoient ces événements,
Fassent place à la simple prose.
Le cheval ailé court les champs,
Se cabre, et prend le frein aux dents,
Lorsque d'une main incertaine
Un auteur, par de vains élans,
Au milieu des airs le promène ;
Mais, quand sous quelque espèce vaine
Réduit au trot, il bat des flancs,
Et bronche au milieu de la plaine,
Il est tout des plus fatiguants.
Un lecteur, qui le souffre à peine,
S'endort sur ses pas chancelants ;
Et, quels que soient leurs ornements,
Dans un récit de longue haleine,
Les vers sont toujours ennuyants.
Chez l'importune Poésie,
D'un conte on ne voit point la fin ;
Car, quoiqu'elle marche à grand train,
A chaque moment elle oublie
Ou ses lecteurs ou son dessein ;
Et, sans se douter qu'elle ennuie,
Elle va, l'hyperbole en main,

Orner un palais, un jardin,
Ou relever en broderie . . .
Tout ce qu'elle trouve en chemin.

Cela étant, comme j'ai l'honneur de vous le dire, je vais, mademoiselle, en langage de véritable conte, tâcher de vous endormir par la fin de celui-ci. Vous vous souviendrez donc, s'il vous plaît, de l'étonnement du druide, lorsqu'il vit le pont extraordinaire qu'on avoit bâti sur sa rivière : mais, avant de que passer outre, il est bon de vous avertir qu'à l'égard de la largeur de cette rivière et de la longueur du pont, l'on vous a menti de sept ou huit cents lieues, tant pour la rareté du fait que pour la commodité des rimes, et que le seigneur Moulineau, loin d'être aussi géant que vous pourriez vous l'imaginer, n'étoit tout au plus qu'une fois aussi grand et une fois aussi sot que notre ami B....

Le druide, qui, pour mettre son château et sa fille hors d'insulte, les avoit en badinant environnés d'un large fossé plein d'eau, ne fut que surpris quand il vit l'effet d'un enchantement contraire au sien ; car il croyoit avoir de quoi se moquer de tous les ponts et de tous les géants du monde : il étoit seulement embarrassé à deviner qui pouvoit être l'auteur de ce pont, car il savoit bien que son voisin Moulineau n'étoit point sorcier. Il vint donc feuilleter ses livres pour s'éclaircir de tout cela, et pour renverser le pont en moins de temps qu'il n'avoit été élevé. Mais,

lorsque tous les livres qu'il ouvrit ne lui apprirent rien, il fut dans un grand embarras; et, lorsqu'il ne trouva pas celui qui contenoit tous les secrets de son art, il pensa perdre l'esprit. Il en avoit défendu la lecture à sa fille, à qui il n'avoit jamais rien défendu que cela; et, quelque soumise qu'elle eût toujours été à la moindre de ses volontés, il eut peur que la curiosité pour une chose expressément défendue ne l'eût emporté sur son obéissance.

Ce fut dans ces alarmes qu'il la trouva en l'état où nous l'avons laissée; et, dès qu'il s'aperçut qu'elle avoit la tête tournée, il ne douta point qu'elle n'eût trouvé son livre. Il l'éveilla pour en savoir des nouvelles; mais ce fut pour lui en apprendre bien d'autres qu'Alie prit la parole. De la manière dont elle venoit de s'endormir, j'aurois juré qu'à son réveil elle alloit s'adresser au druide, en lui disant: Grand commandeur des croyants.... Mais son égarement changea d'objet; et, se jetant à ses pieds: Mon père, dit-elle, je l'ai perdu, et, si vous ne me le rendez, vous me verrez mourir de désespoir; car il n'est plus temps de cacher ma foiblesse, ni de dissimuler mon crime. Oui, je l'ai perdu..... Quoi! s'écria le druide, non-seulement, Alie, vous m'avez désobéi, mais vous avez perdu ce qui m'étoit le plus cher au monde après vous! De quelle manière, ajouta-t-il, avez-vous perdu ce livre, dont dépend le bonheur ou le malheur de nos destinées? Alie surprise, après avoir gardé un moment le silence: Mon

cher père, lui dit-elle, puisque vous savez cette perte, vous savez aussi de quelle manière elle est arrivée. Hélas! il est vrai, s'écria-t-elle, en perdant ce livre fatal, j'ai perdu un autre trésor qui me devoit être mille fois plus précieux que la vie! En disant ces mots, elle quitta son père, et courut s'enfermer dans son appartement.

Le druide n'étoit pas en état de suivre sa fille! il étoit si surpris et si confondu des deux aveux qu'elle venoit de lui faire, qu'il ne savoit où il en étoit. Tout lui faisoit croire que sa fille avoit eu plus d'une curiosité. Pour s'éclaircir de ce qu'il craignoit, il résolut de consulter son favori Poinçon. Or ce Poinçon étoit un petit *gnôme*, fils d'une fée, ou, si vous voulez, d'une *sylphide*; car le druide étoit le plus grand, le plus habile, ou plutôt le maître de tous les cabalistes. Il fut donc droit à la statue de Cléopâtre; et, l'ayant touchée d'un talisman qu'il portoit en bague, elle s'entr'ouvrit, et le favori Poinçon en sortit. C'étoit la plus charmante petite créature du monde: il étoit habillé de plumes de perroquet de différentes couleurs; il portoit un chapeau pointu, retroussé d'un gros diamant, et un esclavage de perles et de rubis au lieu de carcan. Quoiqu'il n'eût qu'une coudée de haut, jamais il n'y eut de taille si fine ni si noble, et son visage étoit du moins aussi beau et aussi aimable que celui de la belle Alie: mais tous ces avantages cédoient encore à la bonté de son cœur. Il fut effrayé de voir pour la première fois l'air

sévère dont le reçut le druide. Il se douta pourtant bien de ce qui pouvoit en être la cause. Il l'aborda en tremblant et versant des larmes : Viens, lui dit le druide, viens me rendre compte de ta conduite. T'avois-je chargé du soin de veiller à la conservation de ma fille, pour l'abandonner aux caprices qui l'ont perdue, et qui me déshonorent ?

Le pauvre Poinçon fut si pénétré de ce reproche, qu'il n'y a point de cœur qui ne se fendît à voir l'excès de son affliction. Il se prosterna la face contre terre ; et de ses petites mains embrassant, autant qu'il le put, les jambes de son maître vers la cheville du pied, il fut long-temps à les arroser de ses larmes avant que de pouvoir parler. Il se releva enfin par ordre du druide ; et, ayant tiré de sa poche un petit mouchoir brodé que sa mère lui avoit fait, il en essuya ses yeux, et se mit à dire : Mon seigneur et mon maître, je vais vous faire un aveu sincère de ma faute, dont j'ai un repentir aussi sensible que le méritent vos bontés. Après cet aveu, si vous ne me trouvez pas digne de grâce, tuez-moi tout d'un coup plutôt que de me donner mille morts, comme vous faites par ces marques de votre indignation. Je n'ai rien oublié des obligations que je vous ai. Vous m'avez dispensé de la nécessité de vivre sous la terre : vous m'avez revêtu d'une figure qui plaît ; et, me laissant toutes les connoissances qui sont données aux esprits de mon espèce, vous y en avez ajouté d'autres qui me mettent de beaucoup

au-dessus de mes camarades : vous avez établi ma demeure dans les lieux agréables qui s'étendent bien loin sous la statue dont je viens de sortir. Mais vous savez, mon souverain seigneur, que tous ces bienfaits ne sont point exempts de leurs mortifications : car je ne suis visible que quand vous le voulez ; l'usage de la parole m'est interdit sans votre permission ; et, dans ces beaux appartements que j'habite, je suis condamné à veiller jour et nuit pour la garde d'un trésor qu'il ne m'est pas permis de voir : de plus, je ne puis sortir de la statue que lorsqu'il vous plaît d'ouvrir cette demeure, charmante, il est vrai, mais qui m'est insupportable, puisqu'elle me sert de prison. Vous m'avez ordonné de suivre partout la belle Alie dans les temps de ma liberté, pour en éloigner tous les dangers, et pour la garantir de tous les accidents imprévus qui pourroient troubler son repos. Vous savez avec quelle attention je l'ai fait dans les commencements ; j'ai obéi ponctuellement à un ordre qui m'a bien coûté des larmes. Ce fut lorsque, suivant ce ruisseau qui, sortant des cataractes du Nil, après avoir coulé bien long-temps dans des prairies couvertes de fleurs, forme la fontaine du berceau, j'y jetai avec empressement cette petite boule d'ivoire que vous m'aviez donnée, parce que je crus que la belle Alie s'y baigneroit : c'étoit pour augmenter ses attraits, quoique cela me parût impossible ; mais je vis bientôt que vous aviez eu tout un autre dessein.

La fête du gui sacré, où tous les habitants de la

campagne ont accoutumé d'assister, ne fut pas plutôt arrivée, que votre fille y parut en habit de bergère; et, dès qu'elle y parut, tous les bergers distingués en devinrent amoureux, la suivirent ici, la virent souvent; et, après avoir déclaré leur passion, et éprouvé ses rigueurs par mille marques de ses mépris et de son aversion, ils lui firent leurs adieux par les plus tendres chansons, se mirent au lit, et moururent.

Peu de temps après il se fit un tournoi magnifique aux barrières de Saint-Denis, où la fleur des chevaliers de notre bon roi Pepin devoit soutenir, contre tous venants, que la princesse Hermenegesilde, sa nièce, étoit la plus belle princesse de l'univers. Vous y envoyâtes la divine Alie, accompagnée de quatre sylphides qui l'avoient parée, et qui lui servoient de dames d'honneur. Quand le roi vit Alie, il fut ébloui de sa beauté; mais la princesse sa nièce, qui étoit assise à ses pieds, rougit de dépit et de honte en voyant Alie. Ce n'étoit pas sans raison, car il n'y eut qu'un petit nombre d'anciens courtisans qui soutinrent pour sa beauté : les héros se déclarèrent pour Alie; le baron d'Argenteuil, le vidame de Gonesse, le châtelain de Vaugirard, et le sénéchal de Poissy, se mirent sur les rangs en sa faveur; et, ayant remporté l'honneur du tournoi, l'accompagnèrent jusqu'ici. Vous les traitâtes aussi bien qu'elle les traita mal. Pour moi, qui les aimois à cause qu'ils étoient jeunes, vaillants et bien faits, je ne doutai point qu'Alie ne se déclarât en faveur

d'un d'entre eux, et que nous ne vissions bientôt un de ces seigneurs possesseur de tant de charmes. Mais que je me trompois ! Tandis que, pleins d'amour, ils éprouvoient la haine d'Alie, et qu'ils se consumoient en regrets, le roi les avoit fait crier à son de trompe pour comparoître devant lui, et rendre raison de l'insulte qu'ils avoient faite à la première princesse du sang ; et, comme ils n'avoient point paru, il les avoit tous quatre condamnés à être pendu : mais la cruelle Alie leur en épargna la honte, et les fit mourir de désespoir. J'en pleurai de douleur, surtout pour le vicomte de Gonesse, qui étoit un seigneur de grande espérance, et auquel il m'a paru que vous aviez quelque regret. Ce fut alors que je me repentis d'avoir jeté cette boule dans la fontaine du berceau, ne doutant point que ce ne fût ce qui causoit cette haine universelle qu'Alie avoit pour tous ses amants. Cependant je m'aperçus que vous n'étiez pas content de ses effets, quoiqu'elle eût produit tant de morts si tragiques, et qu'il vous manquoit encore quelque autre victime qui ne se présentoit point. Je n'en doutai plus quand vous m'ordonnâtes un jour de prendre la forme d'un chevreuil, et de rôder autour de la forêt du magnifique palais de Noisy. J'obéis à regret, craignant que ce ne fût pour attirer quelque malheureux dans le piége fatal des beautés d'Alie. D'abord que je fus au milieu de la forêt, j'entendis un grand bruit de cors et de chiens : c'étoit un loup qu'on couroit. Il me parut fort gros et fort insolent ; car,

quoiqu'on le pressât de près, dès qu'il me vit, il voulut me saisir en chemin faisant; mais je fis un petit saut en l'air, et il passa par-dessous moi. Dès que les premiers chiens m'aperçurent, ils quittèrent la piste du loup pour suivre la mienne. Je m'étois fait fort joli pour un chevreuil, et j'allois comme le vent: je laissai approcher les chiens, comme j'avois fait le loup; et, lorsqu'ils me croyoient tenir, je fis trois bonds, et les perdis de vue. Ils me suivirent à grand bruit; je les attendis encore: le maître étoit à leur queue, qui les fit rompre d'abord qu'il me vit arrêté. Je le laissai approcher, car je vis bien qu'il ne me vouloit point de mal; je marchois seulement à petits pas pour l'éloigner de sa troupe: je crois qu'il connut mon dessein, car il renvoya tout son équipage. Quand je le vis seul, je me couchai sur l'herbe; alors il se mit à me considérer avec une grande attention, et, à ce qu'il me parut, avec quelque sorte de plaisir: pour moi, charmé de sa beauté, de sa taille et de son air plein de grâce, j'aurois passé toute ma vie à l'admirer. Après m'avoir long-temps regardé, il s'écria: Le joli petit animal! Que ne donnerois-je point pour l'avoir dans ma ménagerie! Mon pauvre petit chevreuil, continua-t-il en me regardant, tu y serois en repos et hors de tous les dangers qui te menacent dans les bois: si je n'avois peur de t'effaroucher, je mettrois pied à terre pour.....

Il n'avoit pas achevé que nous entendîmes les

cris d'une autre meute. A mesure qu'elle approchoit, on eût dit que c'étoit quelque taureau qui l'animoit: il ne s'en falloit guère, puisque c'étoit le géant Moulineau, qui, monté sur son grand cheval, faisoit trembler la terre sous lui, et remplissoit l'air de ses mugissements. Dès qu'il m'eut aperçu, il anima tous ses vilains chiens contre moi; il me lança même un dard qui pensa fendre un arbre en deux derrière moi. Le beau chasseur en fut indigné; et, lui ayant fait des reproches d'une action qu'il trouvoit barbare, le cruel Moulineau en fut si transporté de colère, qu'après l'avoir regardé avec fureur, il lui jeta un autre javelot gros comme une lance, mais qui lui passa par-dessus la tête; car, par bonheur, le géant est aussi maladroit qu'il est fort et brutal. Le beau chasseur mit l'épée à la main; et, s'élançant vers lui, pendant qu'il étoit penché sur le cou de son énorme cheval par l'effort qu'il venoit de faire, il lui donna un si furieux revers sur le haut de la tête, qu'on entendit résonner le coup comme s'il fût tombé sur une enclume. Ce coup le renversa par terre et sans connoissance, quoiqu'il ne fût pas blessé, et mit fin à un combat qui m'avoit saisi de frayeur pour mon généreux défenseur.

Touché d'amitié et de reconnoissance, j'avoue que je ne pus me résoudre à le conduire à une mort certaine, en le menant à la fontaine du berceau. Ainsi, voyant qu'il me suivoit, je me mis à courir; mais ce fut pour m'éloigner de cette fatale fontaine.

Cependant, après avoir bien couru, je m'aperçus tout d'un coup que nous étions déjà sous les premiers de ces grands arbres dont l'épais feuillage la défend des rayons du soleil. La belle Alie se baignoit dans ce moment : ce fut alors que, me souvenant de la mort de tant d'amants, qui n'avoient vu que son visage, je crus que mon cher défenseur n'en avoit que pour un moment, et je me mis à pleurer.

D'abord que votre fille vit un homme si près de la fontaine, elle fit un grand cri. Les sylphides, qui venoient de la déshabiller, se sauvèrent dans l'épaisseur du bois. Pour moi, désespéré de ma triste aventure, j'allai me cacher derrière un buisson, pour voir la tragique fin où je venois d'amener le plus aimable et le plus honnête homme du monde. Mais je ne fus pas long-temps dans cette cruelle peine. Après avoir regardé Alie quelque temps, je le vis s'approcher de la fontaine. Alie avoit toujours eu les yeux attachés sur lui depuis qu'elle étoit revenue de sa première surprise; mais ce n'étoit plus de ces regards mêlés d'aversion et de mépris, dont elle avoit tué tous ses amants. Cependant il étoit aisé de juger que le beau chasseur la trouvoit du moins aussi charmante, et je ne me sentois pas de joie de voir qu'il ne s'en portoit pas plus mal. Il est vrai que j'avois un autre exemple dans le géant Moulineau, qui en étoit aussi amoureux qu'un brutal peut l'être; mais je m'étois toujours bien douté qu'il n'avoit pas l'esprit de mourir d'amour. Enfin le beau chasseur parla

respectueusement à Alie, et lui dit des choses très passionnées pour une première fois. Les réponses qu'elle lui fit n'avoient rien de sauvage; et jamais je n'ai été si aise que de voir deux personnes si charmantes faire sitôt connoissance. Si vous n'êtes pas la reine des Dieux ou la mère des Amours, lui dit-il, apprenez-moi, je vous prie, quelle est la mortelle qui a leur éclat et leur majesté, pour n'adorer plus qu'elle sur la terre. Et vous, lui répondit Alie, si vous n'êtes pas un de ces Amours dont vous venez de parler, qui pouvez-vous être? Mais qui que vous soyez, non-seulement je reçois vos hommages, mais je vous promets de n'en recevoir jamais d'autres, pourvu que vous ne soyez pas le prince de Noisy.

Malheureux! s'écria le druide, en interrompant Poinçon, quel nom viens-tu de me faire entendre? Le prince de Noisy! cet homme que je déteste à l'égal du Bélier! Mais poursuis, et m'apprends tout ce qui a suivi cette fatale conversation.

Elle fut suivie, reprit le fidèle Poinçon, de l'aveu que fit mon beau chasseur à Alie qu'il étoit le prince de Noisy. Cet aveu embarrassa Alie, et la fit rêver quelques moments; mais il ne la fit point changer de volonté. Et le moyen qu'elle en eût changé, quand le prince de Noisy lui juroit qu'il l'adoroit, et qu'il ne pouvoit plus vivre sans la voir! Elle lui dit qu'il vînt la troisième nuit d'après ce jour au bord de cette fontaine; qu'il cueillît une de ces fleurs jaunes qu'il voyoit; et que, suivant le bord du ruisseau, il se

rendît aux eaux du Nil où elle l'attendroit ; et lui ordonna ensuite de se retirer. Il obéit, après lui avoir juré de l'adorer jusqu'au tombeau.

Et toi, que faisois-tu, lui dit le druide, pendant que tout cela se passoit? Je m'applaudissois, répliqua Poinçon, d'avoir si heureusement exécuté vos volontés, en attirant auprès de votre fille celui que vous semblez souhaiter. Non, mon bon maître, je n'étois point coupable alors ; mais je vous ai offensé depuis : je vais vous dire comment.

Après avoir quitté ma figure de chevreuil, je venois avec empressement vous rendre compte de ce qui étoit arrivé. Lorsque je fus auprès de vous, je fus prévenu par les reproches que vous me fîtes de ma négligence, et de n'avoir pas livré votre mortel ennemi à toute votre colère, en l'exposant à la vue et à la haine d'Alie. Il n'en fallut pas davantage pour me faire comprendre que, si vous saviez comment les choses s'étoient passées, vous nous tueriez tous trois ; et ce fut cette crainte mortelle qui m'obligea à vous dire que je n'avois trouvé que le géant Moulineau qui m'avoit voulu tuer. Je vous promis que je ferois mieux une autre fois, et vous assurai que je n'aurois point de repos que je ne vous eusse amené celui que vous vouliez si mal traiter. Vous pouvez vous souvenir avec quel empressement vous me l'ordonnâtes tout de nouveau. Comme je savois bien qu'il viendroit assez sans que je l'allasse chercher, deux jours après je me fis cerf; mais, au lieu d'aller agacer le

prince de Noisy, qui ne songeoit à rien moins qu'à la chasse, je fus me présenter au géant, qui s'étoit mis en campagne avec son équipage. Je lui parus le cerf le plus grand et le plus superbe de toute la forêt, il me poursuivit à toute outrance, je résolus de le mener bon train : ma première station fut à Montmartre, au haut duquel je l'attendis ; et, dès qu'il eut gagné l'endroit où j'étois, au grand regret de son éléphant de cheval, il prit haleine. J'étois arrêté, ses chiens me crurent aux abois ; il les poussa contre moi, et je lui en tuai quatre en un moment. Je me lançai ensuite au bas de la montagne, il me suivit avec ardeur : je sautai par-dessus une carrière à moitié couverte de ronces, il s'y précipita avec sa bête, et pensa se rompre le cou. Il en fut tiré à grand'peine ; et, voyant que je ne faisois que trotter devant lui, il voulut avoir sa revanche. Je le ramenai à Poissy, où je passai la rivière, il s'y jeta du bord le plus escarpé que j'avois exprès choisi ; de sorte que, s'il y avoit une rivière au monde capable de noyer un animal de cette taille, il n'en fût jamais revenu.

Enfin, après l'avoir mis au désespoir, je me perdis dans la forêt, et revins vous dire que je m'étois fait chasser par un jeune homme, le plus beau qui fût dans la nature ; mais que, toutes les fois que je l'avois voulu conduire vers la fontaine du berceau, il s'étoit arrêté pour prendre une autre route. Vous n'eûtes pas de peine à me croire ; et, s'il vous en souvient, vous me dîtes qu'il ne falloit plus y songer,

et que vous voyiez bien que l'enchanteur Merlin le protégeoit. Vous ne me renfermâtes pas ce jour-là, parce que vous me commîtes la garde des jardins et du château pendant la nuit, ayant quelque autre commission à donner aux gardes ordinaires.

Je fus charmé de cette commission, par la curiosité que j'avois d'être témoin d'une entrevue qui devoit être bien agréable et bien tendre. Aussitôt que la nuit fut entièrement fermée, la belle Alie traversa le parterre, trouva le prince où elle croyoit l'attendre encore long-temps, et le ramena dans le jardin. Je les suivis pas à pas dans tous les lieux où ils se promenèrent, et mon invisibilité leur ôtant la contrainte que leur auroit donnée ma présence, j'entendis dire au prince de Noisy tout ce que l'amour le plus respectueux et le plus tendre inspire dans ces occasions; et, à la belle Alie, tout ce que l'innocence dans un cœur extrêmement attendri permet de répondre. Après avoir donné les premiers moments à s'exprimer mutuellement sur la tendresse, Alie soupira. Le prince se sentit troublé à ce soupir : il en demanda le sujet. Alie lui dit qu'elle craignoit de ne pouvoir vaincre en sa faveur les obstacles et les difficultés qui traverseroient infailliblement ses desseins. Elle lui parla des poursuites du géant et de ses menaces; mais elle lui dit qu'elle n'en faisoit aucun compte; que c'étoit un monstre pour qui elle n'avoit que de l'horreur et du mépris, sans lui faire seulement l'honneur de le haïr. Elle ajouta que, quoique

vous l'aimassiez plus que votre vie, vous ne consentiriez jamais à son mariage, parce que vous aviez découvert, par son horoscope, qu'il lui seroit funeste tant que le prince de Noisy resteroit parmi les hommes; que c'étoit pour cette raison que vous aviez armé son cœur d'une aversion qui avoit été fatale à tous ceux qui l'avoient aimée, pour servir d'exemple aux autres, et pour se délivrer de l'importunité des prétendants; qu'il étoit donc le seul objet de vos craintes et de vos persécutions, et qu'elle savoit que vous mettriez tout en usage pour le faire périr.

En achevant ces mots, les beaux yeux d'Alie furent baignés de larmes : le prince de Noisy se jeta à ses pieds, et lui dit qu'il n'étoit pas digne de la moindre de ses larmes; qu'il se tiendroit plus heureux de mourir en l'adorant, que de vivre pour toute autre. Ces tendres propos ne firent que redoubler ses pleurs et son affliction. Ils se séparèrent enfin, après s'être juré de s'aimer toujours. Quoiqu'ils se soient souvent revus depuis, je vous proteste, par votre tête sacrée, que tous leurs rendez-vous se sont passés avec autant d'innocence que si vous y aviez été présent vous-même. Pour moi, qui sais qu'il n'y a rien de caché pour vous, quand il vous plaît, je vous croyois informé de tout ce qui se passoit, et je pensois que vous le souffriez pour quelque raison secrète.

Enfin, le dernier jour qu'ils se virent, Alie parut mille fois plus belle qu'à son ordinaire, parce qu'elle avoit la joie dans le cœur. Ce fut dans les transports

de cette joie qu'elle dit au prince de Noisy qu'elle avoit trouvé ce qui les devoit rendre heureux; mais qu'il falloit, quelque danger qu'il y eût pour l'un et pour l'autre, qu'il la suivît dans le château, pour être instruit de ce qu'il avoit à faire. Elle y entra, et lui ordonna de n'y venir qu'une demi-heure après elle: mais cette demi-heure fut tellement raccourcie par l'impatience du prince de Noisy, qu'au bout de quelques minutes il courut avec empressement vers la porte qui paroissoit ouverte. Cependant il ne put jamais entrer; tantôt elle se haussoit, tantôt elle se baissoit, tantôt elle se mettoit à sa droite, et tantôt à sa gauche; si bien qu'une demi-heure de plus que celle qu'on lui avoit prescrite s'étoit passée dans cette vaine poursuite. Alie impatiente parut à une fenêtre; et, voyant le prince, lui demanda d'un air chagrin pourquoi il n'entroit point. Quand elle eut appris l'obstacle qu'il trouvoit, elle voulut aller lui aider à le vaincre; mais la même chose lui arriva en dedans de la porte. Elle revint à la fenêtre; et, après lui avoir dit qu'il s'étoit trop pressé, elle lui ordonna de se tenir exactement sous la fenêtre jusqu'à son retour. Elle revint un moment après avec un livre. Elle dit à la hâte au prince de Noisy, de ne l'ouvrir qu'à l'endroit où le feuillet étoit replié, et surtout de prendre garde qu'il ne touchât rien avant que de tomber entre ses mains. Alors elle le laissa doucement tomber, tandis qu'il haussoit les mains pour le recevoir : mais une bouffée de vent s'éleva soudainement, qui l'emporta à côté, et le fit

tomber sur la tête d'un des chiens d'argent. Dès qu'il l'eut touché, on entendit un long mugissement, et la terre trembla : le prince ne laissa pas de ramasser son livre et de se sauver : mais depuis ce jour il n'a paru ni à mes yeux, ni à ceux d'Alie. Elle a pensé s'en désespérer, et vous auriez été touché vous-même, comme je l'ai été, toutes les fois qu'elle s'est promenée seule dans les endroits où ils s'étoient vus; car, après l'avoir cent fois demandé à ces lieux, elle l'accusoit de perfidie, d'inconstance et de trahison, ou se mettoit à pleurer sa mort d'une manière à percer l'âme de douleur à tous ceux qui auroient pu l'entendre. Ce fut environ ce temps-là que vous conçûtes tant de haine pour le Bélier du géant, dont on vous a appris des choses si extraordinaires, et dont le ministère vous a donné tant de peines, et vous met dans l'embarras où vous êtes aujourd'hui.

Je vous ai déjà dit, continua le petit Poinçon, que quelques formes que j'aie prises, et quelque industrie que j'y aie employée, jamais je n'ai pu pénétrer jusqu'à la demeure du géant pour exécuter vos ordres, ni pour vous informer de ce que ce peut être que ce Bélier si singulier : une puissance secrète me rendoit immobile dès que j'en étois à une certaine distance, et il ne m'étoit plus permis que de revenir sur mes pas. Voilà, mon cher maître et souverain seigneur, l'aveu sincère des fautes que j'ai commises contre vous : je me soumets à toutes les peines qu'il vous plaira de me faire souffrir pour les

expier, pourvu que ce ne soit pas celle de votre disgrâce. Cependant, comme je vous ai offensé en vous cachant des choses que j'aurois dû vous dire, je vais vous en apprendre une qui vous sera peut-être de quelque utilité. Sachez donc que le prince de Noisy doit être quelque part ici autour; car, quoiqu'il n'ait point paru, il a aujourd'hui même parlé à Alie : quand je ne l'aurois pas reconnu à sa voix, les choses qu'il lui a dites ne me permettent pas d'en douter, et je m'imagine que c'est ce qui l'a mise dans l'état où vous l'avez trouvée.

Le pauvre petit Poinçon se tut après son récit : il se jeta encore tout plat à terre pour attendrir son maître, et pour en obtenir le pardon de sa faute. Le druide qui l'aimoit, lui ayant fait une réprimande sévère, mais d'un ton assez doux, lui pardonna. Il lui dit ensuite qu'il voyoit bien qu'il avoit plus d'un ennemi à craindre; qu'il ne connoissoit que trop qu'on en vouloit au trésor souterrain, et le renferma dans la statue, pour y veiller avec plus d'application et de soin que jamais.

Tandis que ces choses se passoient au dedans du château, il faut un peu voir ce que les assiégeants faisoient au dehors. On vous a bien fait du bruit en vers de l'appareil de leur attaque, et des alarmes d'Alie quand elle les vit venir à l'assaut : mais il ne faut pas, s'il vous plaît, vous arrêter à tout cela; ce sont des visions de la poésie qui ne savent point parler autrement. Il est bien vrai que l'amoureux Moulineau,

qui passoit les journées à enfumer des renards et des blaireaux dans leurs tannières, avoit allumé quelque paille au pied du mur d'où sa maîtresse l'avoit tant offensé, et cela dans l'espoir de s'en venger en l'étouffant : mais il est plus vrai encore qu'il avoit tourné le dos pour fuir dès qu'il eut aperçu cette espèce d'inondation subite que le druide répandit autour de son château. Il est vrai cependant qu'il avoit repris courage à la vue du pont que son Bélier jeta sur ce petit torrent ; et, si je ne me trompe, nous les avons laissés l'un et l'autre sur ce pont, dans le temps que le géant faisoit tant de menaces. Il crut la place à lui, lorsqu'il vit que le druide avoit abandonné son poste pour aller à sa bibliothèque. Mais son Bélier l'arrêta sur le pont, comme il demandoit des échelles pour monter à l'assaut. Il lui dit que le druide ne s'étoit point retiré par crainte ; qu'il falloit qu'il y eût quelque ruse de guerre cachée sous cette retraite ; que, quand même il seroit au milieu de la place, il n'en seroit pas plus avancé ; que tout y étoit plein de statues guerrières qu'il animoit à son gré, et qu'il y avoit surtout deux chiens d'argent à sa porte, dont le moindre étoit capable d'étrangler une armée quand on le lâchoit ; que son avis étoit donc de se retirer, d'autant plus que la nuit approchoit ; et que, dès qu'ils seroient dans leurs quartiers, il faudroit tenir conseil sur ce qu'on auroit à faire.

Le géant, qui se laissoit volontiers gouverner

quand il étoit question de quelque péril, se rendit à sa demeure le plus promptement qu'il lui fut possible. On soupa avant de tenir conseil, et, après le souper, Moulineau ne voulut plus entendre parler d'affaires; car il avoit mangé comme trois loups, et bu comme trois forts ivrognes. Il se jeta donc dans un grand fauteuil, et s'adressant au Bélier:

A propos, lui dit-il, apprends-moi un peu comment toi, qui n'es qu'une bête, tu peux parler aussi bien et mieux que moi? Volontiers, lui répondit le Bélier. Vous savez que les âmes de tous les hommes passent, après leur mort, dans le corps de quelque animal, et retournent après un certain temps dans le corps de quelque autre homme. Vraiment, dit le géant, je n'avois garde de m'imaginer cela. Moi, par exemple, ajouta-t-il, quelle bête ai-je autrefois été? Vous avez été fourmi, dit le Bélier. Il n'eut pas plutôt lâché cette parole, que le géant, qui ne haïssoit rien tant que d'être comparé aux petites choses, et qui avoit plus d'une fois pensé se révolter contre les charmes de la divine Alie, parce qu'elle n'étoit que d'un pied plus grande que mesdames vos sœurs aînées, se leva, et, mettant la main sur la garde de son horrible cimeterre: Misérable roquet, s'écria-t-il, je ne sais qui me tient que je ne te fasse voler la tête avec tes deux infâmes cornes à dix lieues de moi. Le Bélier, qui ne le craignoit pas, ne laissa pas de faire semblant d'avoir peur; et, se mettant à deux genoux, baisa trois fois la terre en signe d'humilia-

tion; puis, voyant le géant un peu radouci par cette action, il se releva en continuant ainsi :

Si votre grandeur savoit lire, elle verroit bientôt que je ne lui ai rien dit que de véritable ; mais, si le sort lui a fait autrefois l'affront de renfermer une si belle âme et un esprit si vaste dans une si petite créature, il réparera quelque jour cette injure en vous faisant, aussitôt que vous serez mort, dromadaire, ensuite éléphant, et, après quelques années, baleine.

Le géant, charmé de l'éclat de ses destinées futures, donna sa main à baiser à son confident, se remit dans son fauteuil ; et, pour éloigner tous les inconvéniens de la métempsycose, lui ordonna de lui remettre l'esprit par le récit de quelque conte agréable. Le bélier, après avoir un peu rêvé, commença de cette manière :

« Depuis les blessures du renard blanc, la reine n'avoit pas manqué d'aller tous les jours lui rendre visite. » Bélier, mon ami, lui dit le géant en l'interrompant, je ne comprends rien à tout cela. Si tu voulois bien commencer par le commencement, tu me ferois plaisir ; car tous ces récits qui commencent par le milieu ne font que m'embrouiller l'imagination. Eh bien, dit le Bélier, je consens, contre la coutume, à mettre chaque chose à sa place : ainsi le commencement de mon histoire sera à la tête de mon récit.

HISTOIRE DE PERTHARITE ET DE FÉRANDINE.

Il y avoit un roi de Lombardie, qui étoit l'homme le plus laid de son royaume, et dont la femme étoit la plus belle de l'univers: mais en récompense c'étoit le meilleur de tous les maris, et elle la plus méchante de toutes les femmes. Bien loin de souffrir qu'il approchât d'elle, à peine lui permettoit-elle de la regarder: cependant elle le grondoit sans cesse de ce qu'elle n'en avoit point d'enfants. Il avoit un fils et une fille d'un autre mariage, qui étoient l'objet de l'adoration de tout le royaume, et celui de la haine et des tyrannies de leur cruelle belle-mère. Quoiqu'elle n'eût pas le cœur tendre, elle étoit si jalouse de sa beauté, que si par hasard elle entendoit parler de quelque jeune personne qui eût des appas, et qui osât les montrer avec applaudissement, aussitôt elle la faisoit enlever: aussi étoit-ce une chose à voir que ses dames du palais pour l'excellence de leur laideur. Le roi, tout au contraire, qui étoit par sa figure l'homme le plus disgracié que la nature eût jamais formé, ne se plaisoit qu'à voir dans sa cour les hommes les plus beaux et les mieux faits qu'il pût trouver: mais il avoit toutes les peines du monde à les y retenir, tant ils étoient ennuyés de voir les vilaines bêtes qui composoient celle de la reine.

Le roi, malgré les marques de mépris et de haine qu'il en recevoit tous les jours, en étoit si éperdument amoureux, qu'il lui laissoit faire tout ce qu'elle

vouloit. Elle étoit maîtresse absolue de son royaume et de ses sujets; et ce pouvoir injuste s'étendoit même jusque sur ses enfants. La pauvre princesse portoit cruellement la peine d'être aussi belle que sa jalouse marâtre : elle étoit reléguée dans une mansarde au haut du palais, où personne n'osoit lui aller faire sa cour. La reine avoit mis une furie auprès d'elle pour gouvernante : c'étoit une vieille bossue, qui, après l'avoir grondée tout le jour, la réveilloit la nuit pour lui dire des injures; elle mettoit toute son industrie à lui gâter la taille par des habits faits exprès, et à lui perdre le teint par toutes sortes de vilenies. C'étoit la douceur même que cette adorable princesse : ainsi les larmes étoient sa seule ressource au milieu de tant de souffrances. Le prince étoit presque aussi maltraité par les officiers destinés à le servir, étant tous choisis par la reine, à qui ils étoient dévoués entièrement : mais il s'en falloit bien qu'il fût aussi endurant que la princesse sa sœur, comme vous allez l'apprendre.

Le roi de Lombardie avoit un cousin germain à la mode de Bretagne, qui étoit archiduc de Plaisance : ce prince étoit devenu fou pour avoir couché une nuit dans un château au milieu d'un bois, où il s'étoit égaré en chassant. Dans ce château revenoient des esprits; il prétendoit y en avoir vu de si extraordinaires, que la frayeur qu'il en avoit eue lui avoit tourné la tête : tous les médecins du monde avoient entrepris inutilement de le guérir.

Il avoit un fils et une fille qu'il aimoit passionnément; c'étoit avec raison : jamais il n'a été deux créatures si parfaites. Le prince s'appeloit Pertharite, et la princesse Férandine : ils se désespéroient de l'état où ils voyoient le meilleur père qui fut jamais. Ils envoyèrent consulter une fameuse magicienne, qu'on prenoit pour une des sibylles : elle demeuroit auprès du lac d'Averne, et s'appeloit la mère aux Gaînes, parce que l'antre où elle demeuroit étoit tout tapissé de gaînes, où tous ceux qui venoient la consulter étoient obligés de porter un couteau, qu'elle fourroit dans une de ces gaînes avant que de rendre sa réponse. Tout ce qu'elle dit à ceux qui l'avoient consultée sur la maladie de leur prince, fut que ses enfants n'avoient qu'à aller chercher l'esprit de leur père au même endroit où il l'avoit perdu. Les ministres avec tout le conseil s'y opposèrent; ils dirent que c'étoit bien assez que leur prince fût fou, sans que le reste de sa famille se mît en état de le devenir : mais ils n'en furent pas les maîtres. Pertharite s'obstina dans la résolution d'y aller seul pour tous les deux ; sa sœur n'y voulut jamais consentir : et, après beaucoup d'efforts inutiles pour les retenir, le beau Pertharite et la charmante Férandine partirent. Toute la cour les accompagna jusqu'au château enchanté : ils y entrèrent seuls ; mais on eut beau les attendre pendant quinze jours dans la forêt, ils ne revinrent point. Le désespoir que causa leur perte fut universel dans tous les États de Plaisance.

On dit d'abord qu'il falloit aller brûler la mère aux Gaînes toute vive. La tentative eût été inutile; les sorcières de ce temps-là ne se laissoient pas brûler comme en ce temps-ci. Le président du conseil, homme sage et fort avisé, dit qu'il falloit plutôt lui envoyer toutes les personnes considérables chacune avec un couteau d'or garni de pierreries, pour implorer son assistance. La beauté du présent parut la rendre favorable : les couteaux furent mis dans leurs gaînes; car elle en auroit eu encore de vuides, quand on lui auroit apporté tous les couteaux de l'univers.

Bélier, mon ami, dit alors le géant, qu'est-ce que tous ces couteaux et ces gaînes font à ces gens de Lombardie dont tu me parlois tantôt? Si votre grandeur veut se donner un moment de patience, reprit le Bélier, elle va le savoir. La magicienne, après avoir serré son présent, ouvrit une vieille armoire, d'où elle tira un peigne et un carcan. Le peigne étoit dans un étui, et le carcan, d'acier fort luisant, étoit fermé d'un petit cadenas d'or. Tenez, leur dit-elle, portez ces deux choses par toutes les cours du monde, jusqu'à ce que vous trouviez une dame assez belle pour ouvrir ce carcan, et un homme assez parfait pour tirer ce peigne de son étui. Lorsque cela vous arrivera, vous n'aurez qu'à vous en retourner chez vous. Voilà, ajouta-t-elle, tout ce que je puis faire pour le salut de vos maîtres. . . . .

Les officiers de la couronne avoient déjà parcouru presque toute l'Italie sans trouver dans au-

cune de ses cours ni de ses provinces ce qu'ils y avoient cherché, lorsqu'ils envoyèrent annoncer leur arrivée et le sujet de leur voyage au roi de Lombardie, qui tenoit alors sa cour dans la Mirandole, capitale de ses États. Il étoit déjà instruit du malheur du prince de Plaisance, et de la perte de Pertharite et de la belle Férandine. Il ne douta point que sa femme n'eût toute la beauté qu'il falloit pour ouvrir le carcan, et que, parmi cette florissante jeunesse qu'il avoit rassemblée dans sa cour, il ne se trouvât quelqu'un qui eût assez de mérite pour tirer le peigne de son étui: mais il ne comprenoit pas quel remède cela pourroit apporter aux calamités de son parent. Il fit tout préparer pour la réception de ces ambassadeurs, qui devoient arriver dans peu de jours. La reine ne s'occupa plus qu'à se baigner, se friser, et peut-être à se farder; car les femmes, occupées seulement de leur beauté, croient qu'elles ne sauroient trop faire pour la relever. La confiance qu'elle avoit en la sienne ne l'empêchoit pas de sentir une vive inquiétude de l'effet que pouvoit produire celle de la princesse, quoiqu'on eût mis tout en usage pour la gâter. Sa gouvernante même, zélée ministre des mauvais desseins de la jalouse reine, courut toute la ville pour chercher quelque honnête médecin qui pût lui faire venir la petite vérole. Ne trouvant pas ce secours, elle fut tentée de lui crever un œil, et de soutenir que cela lui étoit arrivé par accident.

Le prince son frère, ayant résolu d'aller au-

devant des ambassadeurs à quelque distance de la ville, fit avertir tous les jeunes seigneurs de se trouver à son appartement pour l'accompagner : il en étoit adoré ; mais ils n'osoient presque lui faire leur cour, parce que la reine, qui gouvernoit avec un pouvoir proportionné à ses charmes et à la foiblesse que le roi avoit pour elle, le trouvoit mauvais. Le prince, dont l'esprit étoit déjà assez formé pour être politique, dissimuloit son ressentiment par respect pour un père qu'il aimoit tendrement.

Comme il alloit monter à cheval, un jeune seigneur s'approcha de lui, et, ayant les larmes aux yeux, lui dit de ne point monter le cheval qu'on lui présentoit, parce qu'il étoit le plus furieux et le plus vicieux de tous les chevaux ; qu'il avoit déjà tué trois ou quatre personnes qu'on avoit mises dessus par force ; que son père, qui étoit un des premiers écuyers de la reine, l'avoit choisi exprès pour qu'il lui arrivât quelque malheur.

Le prince lui dit à l'oreille de ne faire semblant de rien, et monta fièrement sur le cheval : mais il en pensa coûter cher au donneur d'avis, qu'il salua d'une horrible ruade, avant que le prince fût bien affermi dans les arçons. C'étoit le meilleur homme de cheval et le plus accompli en toutes choses qu'on pût voir, excepté le beau Pertharite : et bien lui en prit ; car le maudit animal se mit en fureur dès qu'il sentit l'air de la campagne ; c'étoient des hennissements, des bonds, des écarts et des ruades continuelles :

le prince, qui l'avoit mis tout en sang, étoit lui-même tout en eau à force de le vouloir dompter. Il croyoit en être venu à bout; car il revenoit assez tranquillement dans la ville, au milieu des ambassadeurs, lorsque l'écuyer de la reine le piqua d'un aiguillon par derrière, justement comme il étoit au milieu du pont. Le cheval se cabra d'abord, et sentant qu'on le retenoit, fit un écart; et, franchissant tout d'un coup le parapet, se précipita dans la rivière, où il se noya; mais le prince eut bientôt regagné le rivage, et, sans témoigner le moindre ressentiment, se retira dans son appartement pour y changer d'habit.

Le roi, la reine et toute la cour étoient dans une grande place sur des échafauds, où ils attendoient les ambassadeurs pour faire l'épreuve dont il étoit question. Le prince, qui s'étoit remis de son accident, y parut plus beau que le jour, et y fut reçu avec de grandes acclamations de tout le peuple.

Les ambassadeurs arrivèrent un moment après le prince; la reine, dès qu'ils approchèrent, au lieu d'écouter leur compliment, dit au prince qu'il se moquoit de prendre si mal son temps pour se baigner, et lui demanda, d'un ton railleur, s'il avoit trouvé l'eau bonne. Toutes les guenons de sa cour, applaudissant à cette raillerie, ouvrirent de vilaines bouches, et firent de grands éclats de rire.

La mauvaise plaisanterie de la reine continuoit, lorsqu'on vit arriver la princesse. Dès qu'elle parut,

tout le peuple se mit à murmurer et à verser des larmes : les courtisans frémirent d'indignation, sans oser le marquer, et les ambassadeurs étonnés ne savoient que penser en voyant cette princesse, qu'ils avoient entendu souvent comparer à l'admirable Férandine. Elle étoit mal vêtue, encore plus mal coiffée, car on lui avoit coupé tout un côté de cheveux ; et, pour la rendre plus ridicule, on lui avoit barbouillé le visage de jaune. Dans cet état, elle s'arrêtoit à tout moment, et ne pouvoit s'empêcher de pleurer de honte : mais sa gouvernante, pour la faire avancer, la poussoit très rudement par derrière, et la força de se placer auprès de la reine, qui étoit dans le suprême éclat de sa beauté, et toute brillante de pierreries. On auroit cru que c'étoit assez du triomphe dont elle jouissoit ; mais les dames du palais, pour le rendre plus complet, firent de grandes huées quand la triste princesse fut obligée de se placer auprès d'elle.

Le roi, qui tenoit ses yeux baissés, mouroit de honte et de compassion ; et, n'ayant ni la force de marquer à la reine son juste ressentiment, ni celle de rester, dit, en s'adressant aux ambassadeurs, qu'il n'y avoit pas d'apparence que lui, qui étoit le plus laid de tous les hommes, dût prétendre à la gloire d'une aventure qui étoit destinée au plus charmant : et, ayant ordonné au prince son fils de tenir sa place, il se retira.

Le prince, sans perdre de temps, fit commencer

les épreuves. On présenta, par son ordre, le peigne à l'écuyer de la reine; et, ne l'ayant pu tirer de son étui, il lui fit donner la question, dans laquelle il avoua le dessein qu'il avoit eu de faire périr le prince. Le peuple, frappé d'horreur de ce crime, s'en rendit le maître et le lapida, malgré le désir que le prince avoit de le sauver en faveur de son fils, et malgré la présence de la reine.

Le carcan fut ensuite présenté à la gouvernante de la princesse, qui se mit en vain à genoux pour demander miséricorde; elle n'avoit garde de l'ouvrir, étant encore plus laide qu'elle n'étoit méchante. Le prince, sans écouter sa belle-mère, qui s'humilia devant lui pour obtenir sa grâce, ordonna qu'on la brûlât toute vive à l'autre bout de la ville, pour ne pas empuantir l'assemblée. Cette prompte justice fut suivie des acclamations de la ville et de toute la cour, excepté des dames de la reine, qui tenoient une misérable et chétive contenance.

Le prince, ayant imposé silence, dit qu'il falloit continuer les épreuves. Il ajouta que personne ne devoit craindre aucun châtiment pour n'y pas réussir; qu'il les avoit fait seulement commencer par ces deux misérables, pour avoir une occasion de leur faire avouer leurs crimes, et les en punir après.

Les ambassadeurs trouvèrent ce discours plein de sagesse et de prudence. La reine, qui n'avoit jamais entendu parler sur ce ton, en sa présence, étoit tout éperdue. Le prince commanda aux dames d'atours

d'aller parer et habiller sa sœur, comme il convenoit à son âge et à son rang, et d'y employer tous leurs soins au péril de leur vie. On lui obéit; la princesse revint si belle et si brillante, qu'il ne paroissoit plus qu'on lui eût coupé la moitié des cheveux. Tous les hommes essayèrent inutilement de tirer le peigne de son étui; et c'étoit un plaisir de voir les huées continuelles du peuple quand on présentoit le carcan aux dames de la reine. Elle le prit enfin elle-même, et l'ouvrit après quelques efforts : mais il se referma dans l'instant avec un bruit si épouvantable qu'elle tomba à la renverse, et fut emportée comme morte.

Il ne restoit plus que le prince et sa charmante sœur, et déjà les tristes ambassadeurs comptoient de remporter leur peigne et leur carcan, et craignoient d'être obligés de recommencer leur voyage : mais le prince n'eut pas plutôt touché l'étui que le peigne en sortit de lui-même; et le carcan s'ouvrit pour la princesse sans se refermer. Mille cris de joie s'élevèrent en même temps, qui auroient continué long-temps sans un tremblement de terre qui ébranla toute la ville, auquel succéda un tourbillon mêlé de grêle et d'éclairs qui dispersa toute l'assemblée. Mais ce fut en vain qu'on chercha le prince et la princesse; ils avoient disparu au moment de cette aventure. Ce fut une désolation universelle par tout le royaume quand cette nouvelle s'y répandit. Le roi ne pouvoit s'en consoler; et les courtisans, après s'être mis en grand

deuil, se dispersèrent pour aller les chercher par toute la terre. Mais ce qui surprendra bien plus votre grandeur, c'est que le désespoir de la reine effaça toutes les autres afflictions. La haine qu'elle avoit eue pour le prince et pour la princesse s'étoit changée en tendresse, et en tendresse si violente, qu'elle s'arrachoit les cheveux quand elle apprit qu'ils étoient perdus. Elle envoya prier le roi de la venir voir afin qu'elle lui demandât pardon; car, au lieu du mépris et de l'aversion qu'elle avoit toujours eus pour lui, son cœur l'adoroit, et son imagination le lui représentoit comme le plus aimable et le plus digne d'être aimé de tous les hommes. Mais le roi, qui ne doutoit point qu'elle n'eût fait périr ses enfants par quelque trahison, quoiqu'il eût la foiblesse de l'aimer toujours, bien loin de la punir, vouloit se punir lui-même de cette foiblesse, et fit vœu de ne la jamais voir.

Tandis que tout cela se passoit à la cour, voyons un peu ce qu'étoient devenus le prince et la princesse. C'est bien fait, dit le géant; car tu commençois à me lanterner l'esprit par toutes ces tracasseries et ces changements d'humeur; et puis, pourquoi faire tant de bruit pour la perte de ces deux marmousets? car je m'imagine que ce prince étoit quelque petit impertinent comme ce freluquet de Noisy. Oh! que j'aurois de plaisir à lui fendre l'estomac et à lui arracher le cœur si je le trouvois! Mais le crapaud, sans doute, est allé si loin depuis l'affront qu'il me fit, et sa trahison, qu'on ne sait ce qu'il est

devenu. Ce qui me console est que tu me promets de me le faire voir quelque jour. Oui, je vous le promets, dit le Bélier, qui reprit ainsi son histoire :

Cet orage, qui avoit dispersé tout le monde le jour des épreuves, s'étant séparé en deux différents tourbillons, avoit enlevé le prince et sa sœur, pour les aller mettre bien loin l'un de l'autre, et bien loin de chez eux; car ces sortes de voitures vont fort vîte. La princesse se trouva donc au milieu d'une forêt fort sauvage : dès qu'elle eut repris ses esprits, elle s'aperçut du triste état où elle étoit; et tous les malheurs qui pouvoient lui arriver dans ce désert s'offrirent à son imagination. Elle eut beau promener ses yeux de tous côtés, elle ne vit que des arbres et des rochers; et les seuls échos lui répondoient quand elle appeloit son frère à son secours. Elle alloit donc errant à l'aventure par des sentiers difficiles, quand deux gros loups, qui cherchoient fortune, l'aperçurent, et vinrent à elle la gueule ouverte. Elle se crut dévorée; et, après un grand cri, mettant la main devant ses yeux pour ne pas voir l'horreur d'une telle mort, elle y porta le carcan sans y songer. Dès que les loups le virent, ils firent un saut en arrière, et se mirent à fuir, comme s'ils avoient eu une meute de cent chiens à leurs trousses. Autant en firent certains ours qui la crurent tenir à quelques pas de là; et plus loin de nouveaux loups qui se sauvèrent encore plus promptement que les premiers à l'aspect du carcan. Cela l'avoit

menée à une grande route qui traversoit la forêt.

Au milieu de cette route étoit une douzaine de bergers qui gardoient leurs troupeaux de moutons. Ses alarmes commencèrent à se dissiper, quand elle se vit dans des lieux moins affreux : elle doubla le pas pour joindre les bergers, et pour implorer leur secours; mais, comme elle ouvroit la bouche pour leur parler, les moutons, voyant le carcan, se mirent à fuir par la forêt, et les bergers à courir après. Ce fut seulement alors qu'elle s'aperçut de la vertu de son carcan. Elle fut fâchée de ne l'avoir pas connue avant la déroute des moutons; cependant elle se sentit extrêmement rassurée à cette connoissance. Elle se remit dans le plus épais du bois pour tâcher de rejoindre quelqu'un des bergers; mais elle avoit beau courir et les appeler, ils fuyoient toujours devant elle. Fatiguée de cette poursuite et de tout le chemin qu'elle avoit fait à travers les ronces et les rochers, elle suivit doucement une route moins ouverte que la première, et qui lui laissa voir un vieux château. Cette vue la soutint, et lui donna de nouvelles forces, dans le temps même qu'elle succomboit de lassitude. Elle étoit assez près de ce château, lorsqu'un renard, plus blanc que la neige, traversa la route où elle étoit, et revint sur ses pas se mettre sur son passage. Il s'arrêta à sept ou huit pas d'elle et se mit à la regarder avec une attention extrême : elle n'en eut pas moins à l'examiner; car il étoit impossible de le voir sans en être charmé.

Oh! s'écria le géant, le voilà donc arrivé, ce renard blanc! j'en suis vraiment bien aise; car je le croyois perdu depuis le temps que tu m'embarrasses l'esprit de tout autre chose peut-être assez inutile. Eh bien! que firent-ils après s'être bien regardés? La princesse, répondit le Bélier, cacha vîte son carcan de peur d'effrayer le renard; elle n'auroit pas voulu pour toute chose le perdre de vue; car, avec cet air fin et spirituel que les renards ont dans la physionomie, il avoit une grâce singulière, et je ne sais quoi de noble dans les regards. Elle s'approcha de lui pour voir s'il se laisseroit prendre, ou du moins s'il voudroit la suivre à ce château; mais il ne voulut ni l'un ni l'autre, et se mit à courir tout d'un autre côté. Cependant il n'alloit pas assez vîte pour qu'elle le perdît de vue. Enfin, après avoir passé le reste du jour à le suivre d'une constance bien au-dessus de ses forces, la pauvre princesse alloit tomber de lassitude, lorsqu'elle découvrit une espèce de petit palais, situé sur le bord d'un ruisseau, dans le lieu du monde le plus agréable. Le renard y étoit entré: la crainte et l'incertitude retinrent un moment la princesse; mais l'envie de suivre son aimable renard l'emporta sur tous les autres égards. Elle entra donc; et le renard blanc, qui étoit la politesse même, l'ayant reçue à la porte, prit le bas de sa jupe entre ses dents, et, malgré tout ce qu'elle put faire pour s'en défendre, la porta pendant qu'elle traversoit la cour pour se rendre au premier appartement du palais.

Elle se jeta d'abord sur un canapé; car rien n'y manquoit: et, voyant son cher renard à ses pieds, qui la regardoit tendrement, elle oublia non-seulement ses dangers et ses fatigues, mais elle se seroit passée du reste de l'univers pour ne bouger de là. Nous l'y laisserons, s'il vous plaît, pour retourner au prince son frère.

Si cela est, dit le seigneur Moulineau, je compte que je ne la reverrai plus, ni son renard blanc; car tu ne fais que tarabuster mon attention d'un endroit à un autre. N'y auroit-il pas moyen de finir ce qui les regarde avant que d'aller courir après une autre aventure? Cela ne se peut, répondit le Bélier; mais il n'y a rien de si aisé que de finir ici le conte, pour peu qu'il vous ennuie. Le géant, qui n'avoit pas encore envie de dormir, ne le voulut pas; et le Bélier continua en ces termes :

Votre excellence aura la bonté de se souvenir que, tandis qu'un des tourbillons enlevoit la princesse de Lombardie pour la mettre au milieu d'un bois, l'autre avoit mis le prince son frère sur le bord de la mer. Il s'y promenoit à grands pas, l'esprit tout rempli de la nouveauté de son aventure, et du souvenir de ce qui s'étoit passé le même jour à la cour du roi son père. Comme il n'y avoit vu que des objets dignes de sa haine et de son oubli, il ne se souvint que d'une sœur abandonnée, par la foiblesse d'un père, à toutes les cruautés d'une belle-mère plus animée que jamais contre elle par l'avan-

tage qu'elle venoit de remporter. Ses tristes pensées menèrent son imagination assez loin, et conduisirent ses pas au pied d'un rocher qui, s'élevant insensiblement du rivage, s'avançoit jusque dans la mer. Il monta jusqu'au haut, sans savoir ce qu'il faisoit. Comme il étoit assez élevé, la vue s'étendoit fort loin de tous côtés : derrière lui s'offroit un paysage qui paroissoit inculte et désert; mais, du côté de la mer, il vit en éloignement une isle qui lui parut le plus délicieux séjour de l'univers. Il ne se lassoit point de la regarder. Il lui vint d'abord dans l'esprit que la princesse, sa sœur, pourroit bien y être. Un moment après il traita cette pensée de pure vision; cependant elle lui revenoit toujours. Le sommet du rocher étoit couvert de mousse et d'une herbe épaisse et touffue. Il se coucha sur l'herbe, appuya sa tête sur la mousse; et, la soutenant d'une de ses mains, il tournoit ses regards languissants du côté de l'isle, et tomba dans une profonde rêverie. Enfin, excepté que son visage n'étoit pas baigné de larmes, il étoit à peu près dans la posture où l'amoureux prince de Noisy se mettoit tous les jours pour regarder le château du druide, depuis la première rencontre qu'il fit de sa fille.

Le géant, qui commençoit à s'endormir, s'éveillant à cet endroit : Quoi ! s'écria-t-il, cette maudite marionnette, après avoir eu l'insolence de m'offenser, aime encore Alie ! Tiens, Bélier, mon ami, si jamais il revient, je le veux écorcher tout vif, remplir sa

peau de paille, et l'envoyer à sa maîtresse. Ce sera bien fait, répliqua le Bélier; car je vous avertis qu'elle n'a point d'aversion pour lui. Mais laissons là ce sujet que nous reprendrons une autre fois, et retournons au prince de Lombardie.

Il regardoit donc attentivement cette isle, dont le terrain lui paroissoit tapissé d'une charmante verdure, et enrichi de mille arbres fleuris. Il ne quitta cet objet que lorsque les ténèbres de la nuit commencèrent à lui en dérober la vue. Il quitta ce rivage, et s'avança le plus qu'il put dans les terres, sans y trouver d'habitations. Il s'arrêta dans un bois, où il fit mauvaise chère, et passa la nuit comme il put. Dès que le jour parut, son premier dessein fut de chercher quelque chemin qui le ramenât à la cour de son père, ne doutant point que la princesse sa sœur n'eût besoin de sa présence; mais il ne put s'ôter de l'esprit qu'elle ne fût dans cette isle. Cette imagination lui parut aussi ridicule que la première fois qu'elle s'étoit présentée à lui. Cependant il revint au bord de la mer, s'y promena quelque temps: et, comme il alloit regrimper sur son rocher pour mieux voir cette isle agréable, il ne trouva plus le sentier qui l'y avoit conduit le jour précédent. Il tournoit au pied du rocher, pour en trouver quelque autre, quand il entendit de l'autre côté la plus belle voix du monde. Il jugea d'abord que c'étoit la voix d'une femme: il passa par mille endroits dangereux et difficiles pour parvenir où il entendoit toujours chanter;

car ce rocher s'avançoit dans la mer. Enfin, après en avoir fait presque le tour, il descendit dans un terrain plus uni, et jugea qu'il n'étoit qu'à huit ou dix pas de la personne qui chantoit : cependant il ne la voyoit point; il lui parut qu'elle étoit cachée derrière un autre recoin du rocher. Il s'y avançoit avec beaucoup d'empressement, et avec le moins de bruit qui lui étoit possible, lorsqu'il vit auprès de l'endroit où il vouloit aller, la peau de quelque grand poisson fraîchement étendue sur le sable. Cet objet lui donna de l'horreur; il fit quelque bruit en se tournant pour éviter cette vue désagréable; et, dans le moment, il entendit sauter quelque chose dans la mer. Cela le fit retourner; mais il ne vit plus cette peau. Alors il s'avança vers le lieu où il avoit entendu chanter : il n'y trouva personne; et sa surprise redoubla bien encore quand il vit les plus beaux bains du monde : ils étoient pratiqués dans une grotte au pied du roc, que la nature seule n'avoit pas faite; car elle étoit partout revêtue de marbre, et les cuves où l'on se baignoit étoient d'ébène doublée d'or. Il ne savoit que penser de toutes ces choses, quoiqu'il y rêvât jusqu'à la nuit. Il la passa, comme la précédente, ainsi que deux ou trois encore, au milieu d'un bois, couchant à l'air, et se nourrissant de fruits sauvages. Ce n'étoit pas là une vie fort délicieuse pour un jeune prince; mais c'étoit le moindre de ses chagrins. Il étoit revenu chaque jour au bord de la mer sans y rien voir et sans y rien entendre. Le sen-

tier qui l'avoit d'abord conduit au haut du rocher parut à la fin ; il y monta avec ardeur, et revit avec plaisir la belle isle. A peine y fut-il, qu'il entendit chanter cette même voix qui l'avoit charmé. Aussitôt il descendit ; et, comme il étoit à trois pas de la grotte, il vit encore cette peau sanglante : il en eut encore plus de peur que la première fois ; il fit le même bruit ; mais s'étant retourné plus promptement il vit sauter un poisson monstrueux dans la mer, et ne revit plus la vilaine peau. Il trouva la grotte dans le même état que la première fois, hors que la cuve étoit pleine d'eau : il y mit la main, et, l'ayant trouvée tiède, il ne douta point qu'on ne vînt de s'y baigner ; mais il ne pouvoit comprendre que ce fût ce poisson qui vînt se faire écorcher pour se mettre au bain, et qui chantoit si mélodieusement. Il revint à l'endroit d'où ce poisson avoit sauté dans la mer, et remarqua que la surface de l'eau en étoit encore marquée d'un grand sillon qui s'étendoit devers l'isle. Le lendemain il se mit en embuscade derrière quelques rochers qui formoient l'entrée de la grotte, pour tâcher de découvrir ce que c'étoit que ce poisson. Il avoit les yeux attachés sur l'isle, s'imaginant que c'étoit de cet endroit que cet animal devoit venir, lorsqu'il en vit sortir quelque chose de blanc, qu'il prit d'abord pour un petit bateau avec une voile. A mesure que cela s'avançoit vers le rivage, sa curiosité augmentoit, et l'objet sembloit diminuer : cela le fit sortir de son embuscade pour ne pas le perdre de vue.

Quand cet objet flottant fut assez près du rivage, au lieu de venir droit à l'entrée de la grotte, il se détourna pour aborder plus loin. Le prince se mit tout au bord de la mer, et vit qu'au lieu de prendre terre, cette merveille ne fit que ranger la côte en s'avançant vers lui.

Dès que cela fut assez près du prince pour qu il démêlât ce que c'étoit, il vit la plus belle créature de l'univers dans une conque marine, qui, tenant d'une main le bout d'une grande voile blanche attachée, par l'autre bout, à ce merveilleux chariot, le faisoit aller à son gré par le secours des zéphirs. Le prince se mit à genoux, ne doutant pas que ce ne fût la déesse Téthys qui se promenoit sur l'eau : rien ne ressembloit tant à tous les portraits qu'on fait d'elle et de son équipage ; excepté que cette Téthys qu'il voyoit n'étoit ni si blonde ni si nue qu'on représente d'ordinaire la déesse.

Le vent, tout à coup ralenti,
Lui fit voir, dans cette figure,
L'éclat dont brillera, dans la race future,
Une princesse de Conti.
De la princesse tout entière
Chaque attrait s'offrit à ses yeux ;
Son air, sa grâce singulière,
La majesté de ses aïeux ;
D'agréments immortels la foule vagabonde,
Qui se répand sur tous ses traits ;
La plus belle taille du monde ;
Et le reste fait à peu près

Comme on peint, au sortir de l'onde,
Vénus dans les plus beaux portraits.

Le prince de Lombardie, toujours à genoux devant cette divinité, l'auroit regardée de cent mille yeux, s'il les avoit eus : elle étoit arrêtée vis-à-vis de lui; on ne sait pas bien pourquoi, si ce n'est que l'attention du prince et sa figure ne lui déplaisoient pas. A son égard, il sentit bientôt que c'étoit fait de sa liberté; car l'admiration et l'amour l'avoient saisi en même temps, et cela d'une si grande force qu'il en étoit tout éperdu, et qu'il en suoit à grosses gouttes. Il tira son mouchoir pour s'essuyer le visage; et, en le tirant, il fit tomber le peigne et son étui. Cette beauté ne l'eut pas plutôt aperçu qu'elle fit un grand cri, et s'approcha comme pour mettre pied à terre; mais le prince, tout confus qu'une chose si peu convenable aux héros fût sortie de sa poche, se jeta promptement dessus, et le serra, tout indigné de l'affront qu'il en recevoit. Elle en fit un cri plus aigu et plus sensible que le premier, et lui tourna brusquement le dos, vogua vers son isle, et disparut à ses yeux. Il en fut sensiblement touché; tous ses désirs se tournèrent vers cette isle : et, ne voyant aucun bateau pour l'y conduire, il résolut de tenter l'aventure de Léandre; trop heureux d'en éprouver la fin, pourvu que les commencements lui en pussent être aussi agréables! Il commençoit donc à se déshabiller pour cette épreuve, lorsqu'il entendit au

haut du rocher des cris et des gémissements, tels que font les chiens quand ils sont en affliction : il leva les yeux, et vit le renard blanc, qui, s'étant dressé sur les pattes de derrière, continuoit ses cris, et faisoit de ses pattes de devant plusieurs gestes vers l'isle. Le prince le regardoit attentivement, pendant qu'un petit bateau, qui s'étoit détaché de l'isle aux cris et aux signes du renard blanc, venoit à pleine voile vers le rivage. Le renard descendit; et, dès qu'il vit le prince, il fit deux ou trois sauts de joie, et se mit en devoir de lui baiser les mains, et de lui lécher les pieds : mais le prince, qui, dès cette première vue, l'aimoit et l'estimoit comme s'il l'eût connu toute la vie, ne le voulut jamais permettre.

Pendant ces honnêtetés de part et d'autre, le bateau étoit abordé. Le renard blanc fit signe au prince de remettre ce qu'il avoit ôté de ses habits, et d'entrer avec lui dans le bateau. C'est ce que le prince souhaitoit ardemment; mais, avant que de passer dans un lieu où il espéroit de revoir sa divinité; il se souvint de l'affront que son peigne lui avoit fait: il le tira de sa poche, et alloit le jeter dans la mer, quand le renard blanc fit un cri douloureux, et, sautant à sa manche, lui retint le bras de toute sa force, et ne voulut point lâcher prise que le prince n'eût remis le peigne et l'étui dans sa poche. Le bateau se mit à voguer dès qu'ils y furent, et il alloit de lui-même; mais il n'étoit encore qu'à vingt pas du rivage, quand on entendit un bruit de chevaux

sur ce même rivage. Un homme à cheval, que plusieurs autres sembloient poursuivre, s'avança jusqu'au bord de la mer, banda son arc, et d'une flèche qu'il y mit perça le renard blanc de part en part. Il fit un grand soupir; et, tournant tristement les yeux sur le prince, il les ferma comme pour ne jamais plus les ouvrir. Le prince ne fut guère moins rempli d'affliction que si la flèche l'eût percé lui-même; et, sans rien consulter que sa douleur et son ressentiment, il se jeta à la mer pour aller venger la mort du pauvre renard. Il fut bientôt à terre; mais il ne trouva plus personne, et il perdit avec chagrin l'espoir de la vengeance, en perdant les traces du meurtrier, que des rochers, dont toute cette côte étoit bordée, dérobèrent à sa poursuite. Il revint au bord de la mer, pour tâcher de regagner le bateau, et pour voir si le renard étoit encore en état d'être secouru; mais ce fut inutilement. Tout étoit disparu de dessus la mer comme de dessus la terre. Les espérances du prince avec toutes les flatteuses idées qu'il s'étoit formées d'un bonheur prochain, s'évanouirent en même temps, et il se trouva sur le bord de la mer sans autre compagnie que celle de la douleur et du désespoir.

A cet endroit du récit que faisoit le Bélier, le géant Moulineau se mit à bâiller; et, se sentant plus d'envie de dormir que d'apprendre le reste de cette histoire, il se déshabilla, se fit donner ses bottes, et se mit au lit.

Le lendemain, de grand matin, le Bélier ne manqua pas de se trouver au lever de son maître; et, après lui avoir fait sa cour par quelques louanges sur sa bonne mine et ses agréments, il lui dit qu'il avoit fait le tour de la place ennemie pendant la nuit; que, l'ayant examinée de fort près à la faveur des ténèbres, elle lui paroissoit imprenable par la force, et qu'elle l'étoit encore plus par famine, parce que le druide, qui commandoit aux éléments, trouveroit bien le moyen de subsister malgré tous leurs efforts, et qu'il voyoit bien qu'il se moquoit de tout ce qu'ils avoient fait jusque-là; que son avis étoit donc de tâcher de le surprendre avec sa fille par quelque stratagème. Eh! par quel stratagème? dit le géant. Le voici, répondit le Bélier: Que votre grandeur lui fasse savoir que vous êtes fâché de tout ce que le ressentiment vous a fait faire jusqu'à présent; que vous avez trop de tendresse pour sa fille, et trop de respect pour lui, pour vous obstiner à les vouloir vaincre par la voie des armes; que, ne voulant plus devoir qu'à votre amour et à vos services une paix que vous désirez, vous allez retirer vos troupes, et le laisser en pleine liberté, à condition toutefois que, pour les frais de la guerre, et pour récompenser mes services, la belle Alie, de ses mains blanches, voudra bien me dorer les deux cornes et les quatre pieds, du même or que le druide son père garde sous la statue de Cléopâtre. Eh! qu'est-ce que cela me fera, dit le géant, que tu sois doré? Votre gran-

deur, qui a tant d'esprit, reprit le Bélier, ne voit-elle pas que, dès qu'on m'aura envoyé un passeport, je me rendrai auprès du druide; et que, comme la force de ses enchantements dépend de sa vie, je prendrai mon temps pour lui donner de mes deux cornes dans le ventre; et que, l'ayant tué, rien ne me sera plus facile que de vous ouvrir une porte du château, pour vous rendre maître de sa fille et de tous ses trésors?

Le généreux Moulineau n'eut garde de s'opposer à un projet si plein de noirceur et d'infamie; il y voulut seulement faire quelque petit changement, pour que le Bélier n'en eût pas seul tout l'honneur. Il imagina donc que, pour mieux tromper le druide, il falloit envoyer un héraut d'armes au lieu d'un trompette. Le Bélier parut en extase d'admiration à ce trait de prudence et de vivacité. La chose étant résolue suivant ce dernier avis, tandis que le héraut se préparoit, et qu'on lui faisoit ses dépêches, le géant pria son favori de reprendre l'histoire du renard blanc; ce qu'il fit de cette manière :

Le prince, resté seul au bord de la mer, comme je vous l'ai dit, n'avoit jamais eu la tête si remplie de différentes agitations, ni le cœur si pénétré de tendresse et d'affliction. Il ne pouvoit se résoudre à quitter un rivage sur lequel il avoit été témoin de tant d'événements extraordinaires. Le renard, la nymphe et le poisson occupoient ses pensées tour à tour, sans qu'il pût comprendre ce qu'ils étoient. Il savoit

seulement qu'on n'avoit jamais senti tant d'amour qu'il en sentoit pour cette nymphe, tant d'horreur qu'il en avoit pour le poisson, ni tant d'amitié que celle qu'il portoit à la mémoire de l'infortuné renard. L'approche de la nuit, et quelques éclairs qui menaçoient d'un prochain orage, interrompirent ses rêveries, et l'obligèrent de chercher un endroit qui pût le mettre à couvert.

Il n'en connoissoit point de plus commode que la grotte des bains : elle lui parut éclairée d'un grand nombre de lumières ; et, quand il en fut près, il entendit la même voix qu'il y avoit déjà entendue deux fois. Il se coula, le plus doucement qu'il put, jusqu'à l'entrée de la *grotte* ; il s'y arrêta tout court, tant il eut peur d'interrompre les accents de la plus belle voix qu'il eût jamais entendue. Il étoit si près de celle qui chantoit, et tellement attentif aux paroles de son chant, qu'il n'en perdit pas un mot. Les voici :

Prince, pour qui je sens les traits d'un feu nouveau,
Si vous ne voulez pas qu'un mauvais sort l'éteigne,
Donnez-moi quelques coups de peigne
Quand vous me trouverez dans l'eau ;
Et, quoique rien ne soit plus beau
Que mon éclat quand je me baigne,
Si vous m'aimez, brûlez ma peau.

Des paroles si flatteuses pour son espoir, et cependant si obscures et si mystérieuses, augmentèrent tellement sa curiosité, qu'il entra brusquement dans

la grotte, bien résolu pourtant, s'il y trouvoit la chanteuse, de n'exécuter que la moitié de ses volontés, et de ne faire que la peigner bien délicatement, et non pas de lui brûler la peau, qui devoit être la plus belle du monde, puisqu'elle le disoit. De plus, il avoit un pressentiment que sa divinité de l'autre jour pourroit bien être cette même chanteuse.

On ne chanta plus d'abord qu'il fut dans la grotte; elle étoit éclairée d'une infinité de lumières placées dans des gaînes d'ébène, garnies d'or, comme étoit la cuve; et toutes les bougies avoient chacune la forme d'un couteau sortant à moitié de sa gaîne. Il fut surpris de cette sorte d'illumination; mais il le fut bien plus quand il vit la cuve enveloppée d'un pavillon de satin blanc, tout chamarré de gaînes en broderie d'or. Il examinoit tout ce qu'il voyoit avec attention et étonnement, lorsqu'il entendit soupirer quelqu'un sous ce pavillon; et, un moment après, cette belle voix, sans chanter, lui dit ce peu de mots :

Prince, je suis celle que vous aimez et qui vous aime; faites tout ce que je vous dirai, quelque difficiles que les choses vous paroissent, et ne vous effrayez pas dans une aventure où vous me perdrez pour jamais, si, lorsque ce pavillon s'ouvrira, vous témoignez la moindre peur. Moi, peur! s'écria-t-il.... Dans le moment le pavillon s'ouvrit, et ce qui se présenta à ses regards pensa le faire évanouir : une tête de crocodile, la gueule ouverte, paroissoit hors

du bain, et sembloit s'avancer vers lui. Il ne recula point; mais il suoit à grosses gouttes, et le cœur lui battoit. Cependant il regarda fixement cette affreuse hure, qui, s'étant fermée, se retroussa pour faire voir sous elle le plus beau visage qui fut jamais, et qu'il reconnut pour être celui de la nymphe qu'il adoroit. Cette tête pourtant, qui s'élevoit au-dessus de celle de la nymphe, comme une espèce de rayon, composoit une assez vilaine coiffure, et lui serroit le front et les joues avec tant de justesse, qu'on ne voyoit pas un seul de ses cheveux. Il n'importe : toute l'horreur du prince se dissipa dès que ces beaux yeux se tournèrent vers lui; et, se mettant à genoux pour l'adorer plus respectueusement, il alloit parler, lorsque la nymphe lui dit : Que faites-vous, prince? les moments sont précieux; que ne me peignez-vous? La peigner, disoit-il en lui-même! eh! comment? La nymphe lui parut irritée de ce retardement. Il prit donc son peigne; et, croyant le tirer tout d'un coup de son étui, il sentit avec surprise qu'il n'en sortoit que petit à petit, et non sans beaucoup d'effort. Mais, à mesure qu'il sortoit, la tête du crocodile se renversoit en arrière, et découvrit enfin les plus beaux cheveux de l'univers. Quand le peigne fut à moitié sorti, la tête disparut, et le prince vit alors la nymphe dans tous ses charmes. Les transports de joie qu'il sentoit lui donnèrent un nouvel empressement pour tirer son peigne, croyant bien qu'elle avoit besoin d'être peignée après avoir porté cette vilaine tête.

Il vit qu'à mesure que le peigne sortoit de l'étui, le reste de la nymphe sortoit de l'eau. Les lis, la neige et l'albâtre auroient paru jaunes auprès de ce qui s'offroit à ses yeux : mais cette blancheur éblouissante n'étoit rien encore en comparaison des grâces qui accompagnoient toutes ces beautés. Elle avoit les épaules et la moitié des bras hors de l'eau ; et c'étoit une chose à voir, que les efforts que le prince faisoit contre son peigne en faveur du reste. Mais la nymphe, prenant la parole : C'est assez, dit-elle, laissez là votre peigne et son étui pour brûler vîte ma peau. Moi ! s'écria-t-il, moi, brûler votre peau ! Que la mienne, avec tout mon corps et avec tout l'univers, soit réduite en cendres, plutôt que cette divine peau soit seulement égratignée par celui qui vous adore ! Je ne doute point de votre amour, répondit la nymphe ; mais ce n'est pas ici le temps d'en étaler la délicatesse : il n'est question que de m'obéir. Si on vous prévient, vous me perdrez pour jamais ; car apprenez que je ne puis être qu'à celui qui aura brûlé ma peau. Le prince ne pouvoit se résoudre à cette exécution ; et, tandis que la pitié, l'amour et l'obéissance se disputoient dans son cœur, la nymphe lui dit adieu, le pavillon se referma sur elle, et toutes les lumières s'éteignirent.

Ce fut alors que le prince se repentit de n'avoir pas brûlé quelque petit endroit de cette belle peau, à laquelle il auroit fait un peu de mal, il est vrai, mais dont il auroit retiré un si grand bien. Il étoit

résolu de réparer sa faute à la première occasion; et, pour empêcher qu'on ne le prévînt, il fut se camper à l'entrée de la grotte pour y attendre le jour. Un moment après qu'il y fut, une nouvelle lumière le frappa : il crut que c'étoit la grotte qui s'éclairoit de nouveau; mais c'étoit un feu qu'on avoit allumé sous les derniers arbres de la forêt qui s'étendoit vers le rivage. Il couroit pour en prendre quelque tison, quand, au premier pas qu'il fit, il vit la peau du poisson. La même horreur le saisit à cette vue; et, indigné de rencontrer encore cet objet affreux, il le prit, transporté de colère, en s'écriant : Pour toi, détestable peau, qui ressembles si peu à celle de la nymphe que j'adore, tu seras brûlée; et, courant de toutes ses forces vers l'endroit où il voyoit le feu, il vit une femme assise, qui ne l'eut pas plutôt aperçu chargé de cet objet effrayant, qu'elle fit un grand cri, et se sauva tout éperdue dans le plus épais de la forêt.

Le prince jeta cette peau dans le feu: dès qu'elle y fut, il crut avoir fait sauter une mine chargée de cent milliers de poudre, tant le fracas fut épouvantable. Après cet exploit, il se saisit d'un tison, et revint en toute diligence vers son premier poste. Son tison fut inutile; il trouva toutes les bougies rallumées, vit la cuve encore pleine d'eau; mais il ne vit plus ni le pavillon, ni la nymphe : il pensa s'en désespérer, ne doutant pas que quelque amant moins tendre et moins difficile, après l'avoir bien

peignée et bien brûlée, ne l'eût emmenée pour sa récompense.

Il sortit comme un fou pour courir après, sans savoir de quel côté il alloit : il parcourut toute la forêt sans que nul objet s'offrît à sa vue. Le jour commençoit à paroître, lorsqu'il se trouva à l'endroit où le feu avoit été allumé. Il voulut voir s'il ne restoit rien de cette affreuse peau qui avoit fait tant de bruit : il n'en vit que la cendre. Mais quelle fut sa surprise, de retrouver le carcan à deux pas de là ! Cette vue lui donna de la joie, ne doutant point que la princesse sa sœur ne fût cette personne qui s'étoit sauvée dans le bois. Il courut avec empressement du côté où il l'avoit vue fuir, sans se mettre en peine du carcan ; et il la rencontra qui revenoit sur ses pas avec vivacité. Ce récit seroit trop long si je vous disois la joie qu'ils eurent en se voyant, les caresses qu'ils se firent, et les tendres expressions qui marquoient leur amitié ; ils ne se lassoient point de se raconter toutes les inquiétudes qu'ils avoient eues l'un pour l'autre. Ils s'assirent au pied d'un grand arbre pour se conter tout ce qui leur étoit arrivé. Le prince, ayant fait le récit de ses aventures au sujet de la nymphe et de la grotte au bain, oublia par bonheur ce qui lui étoit arrivé avec le renard blanc, et fit bien ; car la princesse, ayant conté ses infortunes jusqu'à l'endroit où nous l'avons laissée, poursuivit ainsi :

O mon cher frère ! si vous aviez connu les charmes

de ce renard, il eût été impossible que vous ne l'eussiez aimé. Ses soins et ses assiduités auprès de moi avoient quelque chose de surnaturel : il sembloit deviner mes pensées, tant il alloit à propos au devant de tous mes souhaits : je n'en faisois point, à la vérité, que celui de n'en être jamais séparée; j'en avois si peur que mon premier soin avoit été de lui cacher mon carcan, qui faisoit fuir toutes les bêtes. Le petit palais où nous étions étoit embelli de jardins, de grottes et de fontaines. Le renard m'y conduisoit, quand il s'imaginoit que j'avois envie de me promener; et dans ces promenades, quoiqu'il ne pût me parler, il entendoit tout ce que je lui disois, et trouvoit le moyen de me faire comprendre qu'il étoit transporté de la bonne volonté que j'avois pour lui. Cependant il sembloit me demander quelque chose par ses regards et par des gestes suppliants : j'étois au désespoir de ne pouvoir comprendre ce qu'il vouloit me dire; car je lui aurois donné ma vie. A la fin je fus éclaircie pour mon malheur. J'avois caché le carcan au milieu de quelque buisson à l'extrémité du jardin. Le renard blanc l'aperçut dans une de nos promenades; et, loin d'en avoir peur comme les autres bêtes, il me quitta pour sauter à corps perdu dessus : mais, dès qu'il l'eut touché, le carcan se referma avec le même bruit qu'il avoit fait entre les mains de la reine. A ce bruit, le pauvre renard fit un saut en arrière, et, d'un autre, franchit la muraille du jardin, sans que

je l'aie jamais revu depuis. Je fus reprendre ce maudit carcan que je détestois, et que j'aurois abandonné si je ne m'étois souvenue qu'il m'étoit nécessaire dans les bois pour me garantir des autres bêtes. Je ne l'eus pas plutôt dans les mains, qu'il s'ouvrit; et, depuis ce jour fatal, quoique j'aie erré sans cesse par les bois, les rochers et les précipices avec des peines infinies, le plus grand de mes maux a toujours été de ne pouvoir retrouver mon fidèle et bien aimé renard. La nuit me surprit hier à l'endroit où j'avois allumé ce feu auprès duquel vous me vîntes effrayer avec cette horrible peau; et, dès que j'ai été remise de l'étonnement que me causa le fracas que j'entendis en m'éloignant du feu, je suis revenue sur mes pas pour reprendre ce carcan que j'avois oublié dans ma frayeur.

En finissant ce récit, la princesse pria son frère de la ramener à cet endroit; mais ils eurent beau l'y chercher, il ne se trouva plus : elle n'en fut pas si affligée qu'elle l'auroit été avant la rencontre de son frère; sa présence la rassuroit contre les périls dont la vertu du carcan l'avoit garantie jusqu'alors; et, comptant sur la complaisance et l'amitié du prince pour elle : Mon cher frère, lui dit-elle, en lui serrant les mains et en pleurant, je vous avoue l'excès de ma folie; je ne puis plus vivre sans le renard blanc; et, si vous n'avez la bonté de m'accompagner pour le chercher par toute la terre, vous me verrez mourir de douleur.

Le prince de Lombardie avoit les larmes aux yeux en songeant au désespoir où tomberoit sa sœur, quand elle sauroit la triste destinée de ce pauvre renard; et, ne voulant pas lui donner ce chagrin, il lui tut ce qu'il savoit, et lui promit tout, pourvu qu'elle voulût lui accorder le reste de ce jour pour parcourir le rivage de la mer. La princesse y consentit à peine, tant elle étoit pressée de courir après le renard blanc. La grotte des bains fut le lieu qu'ils se marquèrent pour se retrouver, après qu'ils auroient visité tous les environs. En y entrant, la princesse fut étonnée des merveilles qu'elle y vit, quoique son frère l'en eût prévenue; et, pendant qu'elle étoit occupée à les considérer, le prince grimpoit jusqu'au sommet du rocher, d'où portant, après y être arrivé, ses regards le plus loin que sa vue pût s'étendre sur la terre et sur la mer, la terre ni la mer ne lui offrirent rien de ce qu'il cherchoit. Cet endroit sembloit fait exprès pour la rêverie : ce fut donc là que la tête du crocodile lui revenant dans l'esprit, et l'idée de la nymphe y succédant, il ne put s'empêcher de parler seul, quoiqu'il n'eut jamais approuvé ceux qui le faisoient dans les livres.

Qu'est-elle devenue, disoit-il, cette adorable figure que j'ai vue sous des formes si différentes? et que sont devenus ses sentiments si favorables, qu'elle a bien voulu ne me pas cacher? Quoi! pour ne l'avoir pas voulu brûler, elle disparoît dès que j'ai le dos tourné! Quelque téméraire l'aura fait, poursuivit-il,

et tant de beautés seront la récompense de tant de barbarie. Quel tigre a pu brûler une peau que ?...... Mais, s'écria-t-il tout d'un coup, ne seroit-ce point cette horrible peau que j'ai brûlée, qu'elle a voulu dire ? Cette pensée le fit revenir comme d'un songe ; et, convaincu de sa première erreur : Oui, continua-t-il, c'est cette peau détestable dont elle vouloit se défaire. Il n'y a qu'un lourdaud comme moi qui ait pu s'y méprendre.

Ma foi, dit le géant, je m'y serois mépris tout comme lui : d'où vient aussi que cette sotte grenouille ne lui disoit pas que c'étoit son autre peau ? Mais achève ton conte ; car, franchement, je commence à le trouver un peu long.

Le prince, dit le Bélier, persuadé entièrement par de nouvelles réflexions qu'il avoit, sans y songer, fait une partie de ce que la nymphe lui avoit ordonné, ne pouvoit comprendre par quelle raison elle ne lui donnoit pas lieu de faire le reste. Par exemple, disoit-il, en prenant son peigne, et le tirant aussi facilement que le jour des épreuves : Si cette reine de mon cœur étoit ici, je la peignerois mieux qu'elle ne l'a jamais été de ses jours. Il crut entendre quelques cris dans le bois comme il achevoit ces mots ; et, s'étant retourné vers l'endroit d'où partoient ces cris, il vit une femme qui couroit de toute sa force à travers les arbres pour se sauver d'un homme à cheval qui la poursuivoit. Malgré la distance des lieux, il remarqua que cet homme avoit un arc à la main ; et, ne

doutant pas que ce ne fût le meurtrier du renard blanc, et que celle qu'il poursuivoit n'eût besoin d'un prompt secours, il courut dans le bois. Les cris de cette femme le guidoient, car il en avoit perdu la vue en descendant du rocher : le désir de la secourir et de venger le renard sembloit lui donner des ailes ; mais, sans aller si vîte, il les auroit bientôt joints. La difficulté des chemins avoit fait tomber la femme : cet homme avoit mis pied à terre, et la tenoit entre ses bras ; il alloit la mettre sur son cheval quand le prince arriva.

La beauté de cette personne l'éblouit d'abord ; mais sa surprise fut extrême lorsqu'il la reconnut pour être la reine sa belle-mère : il ne savoit pas son heureux changement ; et le souvenir de ses cruautés et de sa haine pour sa sœur et pour lui pensa le faire repentir d'être si tôt arrivé. Cependant, comme il étoit généreux, il la dégagea de son ravisseur ; et, mettant l'épée à la main, il alloit venger son injure et la mort de son ami le renard blanc, lorsque la reine le retint, en lui disant que c'étoit l'archiduc de Plaisance. Il n'en douta pas après l'avoir examiné ; car c'étoit l'archiduc le plus sauvage qui fût au monde. Il avoit la barbe épaisse, les cheveux hérissés, les regards farouches, et ses habits en lambeaux. La reine se mit à genoux, embrassa ceux du prince, en lui demandant pardon de ses injustices passées, et le conjura de venir avec elle au secours du roi son père, que ce maudit archiduc

venoit de blesser d'une flèche qu'il lui avoit tirée. Le prince, transporté de colère à cette fâcheuse nouvelle, se retourna pour le tuer malgré sa folie; mais il avoit repris son cheval pendant le discours de la reine, et vraisemblablement étoit allé chercher à faire quelque nouvel exploit.

Tandis que la reine et le prince alloient à grands pas vers l'endroit où elle avoit laissé le roi de Lombardie, elle contoit au prince comme son cœur avoit été soudainement changé pour toute la famille royale; que le roi son époux, ne la voulant plus voir, avoit quitté sa cour pour chercher ses enfants; que, désespérée du départ de son mari, elle l'avoit suivi sans équipage et sans train; mais que, ne pouvant les trouver tous trois, elle avoit consulté la mère aux Gaînes, qui l'avoit fait conduire à l'isle des Gaînes, où elle avoit vu la plus belle princesse de l'univers, et la plus malheureuse, puisqu'elle étoit obligée, par enchantement, de prendre d'un jour à l'autre la figure d'un monstre marin; que, quand ce jour arrivoit, il se présentoit une grande peau devant elle, contre laquelle il lui étoit impossible de résister; que l'horreur qu'elle en avoit lui donnoit mille morts, et que cependant elle étoit forcée de s'en envelopper, et de se jeter dans la mer.

Le prince, transporté d'admiration et de joie, ne put s'empêcher d'embrasser la reine à cet endroit de son récit, et de l'assurer que celle dont elle parloit ne seroit plus importunée de cette affreuse peau; et,

se mettant à genoux à son tour, il conjura la reine de le conduire à l'isle où étoit cette adorable princesse. C'est pour vous y mener que je vous cherchois, répliqua-t-elle: mais, vous ayant si heureusement trouvé, nous n'avons pourtant encore rien fait, si nous ne trouvons la princesse votre sœur; car de sa présence, aussi bien que de la vôtre, dépend le salut de la plus précieuse vie qui soit au monde. Et de quelle vie, dit le prince alarmé? De celle du renard blanc, reprit la reine, que nous ne trouverons peut-être plus en vie.

A cette idée de la mort du renard blanc, la belle reine ne put retenir ses larmes. Hélas! poursuivit-elle, ce pauvre renard nous venoit voir de temps en temps, et nous charmoit par ses manières. Pour moi, j'en étois folle. Hier il fit signe qu'on lui envoyât la chaloupe de l'isle; j'étois au rivage pour l'attendre; la belle enchantée s'y promenoit avec moi: mais elle ne put rester jusqu'à son arrivée; car, s'étant éloignée comme pour rêver, elle fit un grand cri, et sur-le-champ s'élança dans la mer, sous la figure la plus hideuse qu'on puisse voir. Je la plaignis; mais j'eus bientôt d'autres sujets de m'affliger, quand la chaloupe aborda, et que je vis le pauvre renard blanc baigné dans son sang et aux derniers abois. A cette vue je fis mille cris douloureux; et, l'ayant pris dans mes bras, je le portai doucement au Palais des Gaînes, où il est servi comme dans celui du roi votre père. Les chirurgiens jugèrent sa

blessure mortelle ; mais la gouvernante de l'isle, qui s'intéresse pour lui, se mit à genoux devant la gaîne des oracles : j'y prêtai l'oreille, et j'entendis que, si je pouvois amener le prince et la princesse de Lombardie dans vingt-quatre heures dans l'isle, le renard blanc étoit sauvé ; que je n'avois qu'à me mettre dans la chaloupe, qui me conduiroit à ce rivage où j'aurois de leurs nouvelles. J'abordai hier à l'entrée de la nuit ; je parcourus la forêt pour vous trouver : mais quelle fut ma surprise d'y trouver le roi ! J'en fus transportée de joie ; il voulut d'abord me fuir. Voyant son dessein, je me jetai à ses pieds, et lui dis tant de choses pour l'assurer de mon repentir et de mon changement, qu'il céda à la tendresse qu'il a toujours eue pour moi : cependant il me dit qu'il ne pouvoit rester où j'étois qu'il n'eût trouvé ses enfants. Alors je lui dis que je vous cherchois tous deux, et qu'un oracle avoit dit que je vous trouverois : il me crut. Ensuite je lui appris ce que je viens de vous conter. Il m'apprit à son tour que l'archiduc, son parent, s'étant échappé depuis deux ou trois jours de ceux qui l'avoient en garde, couroit les champs, et tuoit à coups de flèches tout ce qu'il rencontroit. Ce matin, comme nous commencions à parcourir la forêt pour vous chercher, l'archiduc, qui par malheur nous suivoit, perça le roi d'un coup de flèche à l'épaule, et d'une autre qu'il avoit mise à son arc, m'alloit donner la mort : mais il se retint après m'avoir quelque temps considérée, et je jugeai

qu'il vouloit me faire un tout autre traitement; car il vint droit à moi pour me saisir et me mettre sur son cheval. Cette frayeur me donna tant de force et de légèreté, qu'il me perdit bientôt de vue. Comme il avoit mis pied à terre, le temps qu'il perdoit à remonter à cheval m'avoit donné beaucoup d'avance sur lui : cependant, sans votre secours, j'étois en sa puissance.

Ce récit finit justement à l'endroit où le roi avoit été blessé; mais ils ne l'y trouvèrent plus : ce furent de nouvelles alarmes. La pitié d'une part, et le devoir de l'autre, vouloient que, laissant là toute autre inquiétude, ils se remissent à le chercher; mais l'amour, beaucoup plus pressant que tous les autres égards, s'y opposa. Ils souhaitèrent donc toutes sortes de prospérités au roi, en quelque endroit qu'il fût, et s'acheminèrent en toute diligence vers la grotte des bains, pour y prendre la princesse, et voguèrent ensuite vers l'isle des Gaînes. En entrant dans la grotte, ils trouvèrent la princesse assise qui se désespéroit; elle tenoit la tête du roi son père sur ses genoux, et l'arrosoit de ses larmes; elle le croyoit mort, mais il n'étoit qu'évanoui. L'ardeur de courir après celui qui venoit de le blesser, et qui vouloit encore lui ravir sa femme, et de plus la perte de son sang l'avoient tellement affoibli, que tout ce qu'il avoit pu faire avoit été de se traîner jusqu'à cette grotte pour y chercher du secours; sa foiblesse et sa surprise lui firent perdre le sentiment.

Votre grandeur aura la bonté de s'imaginer les douleurs, les cris et les plaintes du fils et de la femme, quand ils virent le roi dans cet état, pour que je ne vous en importune point. Ils le firent revenir de la manière qu'on fait ordinairement revenir dans les romans les héros pâmés et les divinités interdites, c'est-à-dire, avec force eau fraîche. On arrêta son sang avec des compresses de gaze; et ensuite, le soulevant de tous côtés, on le mena jusqu'à la chaloupe de l'isle, qui eut la bonté de se venir ranger à l'endroit du rivage le plus prochain de la grotte. Dès qu'ils y furent placés, la princesse apprit de la bouche de sa belle-mère, la triste aventure de son cher renard. En apprenant ce malheur, son désespoir éclata de mille manières différentes; elle vouloit se jeter dans la mer, ou du moins s'évanouir d'affliction; mais on ne lui permit ni l'un ni l'autre, et l'on trouva moyen de tranquilliser un peu son esprit, en lui disant que, dès qu'elle arriveroit auprès du renard mourant, il se porteroit à merveille. Il n'y a rien de si doux pour un cœur amoureux, que de pouvoir rendre la vie à l'objet de sa tendresse. Quoique le bateau allât comme un trait, il lui sembloit immobile; son impatience fut enfin satisfaite; ils abordèrent, mirent pied à terre, et bientôt se rendirent au palais. Nous les y laisserons, s'il vous plaît, pour nous transporter où l'archiduc..... Oh! va te promener avec ton archiduc, dit le géant; je te défends absolument de quitter ton isle que tout ceci ne soit fini. Comme

il vous plaira, reprit le Bélier; et il poursuivit ainsi :

Le renard blanc, couché sur un petit lit auprès d'un bon feu, tendoit à sa fin; ses yeux étoient fermés, et tout son corps sans mouvement; mais, au premier cri que fit la princesse, il ouvrit les yeux; et, rappelant, dès qu'il la vit, le peu qui lui restoit de force, il la regarda d'une manière assez tendre pour un renard à l'agonie, et remua foiblement la queue. Elle se jeta toute plate à terre auprès de lui : mais la gouvernante de l'isle, qui ne l'avoit pas envoyé chercher pour se lamenter, la prit par les bras, et l'ayant relevée : Que faites-vous, lui dit-elle; il est question de guérir le renard, et non pas de le plaindre. Le roi de Lombardie, tout languissant qu'il étoit, avoit pris la même folie que tout le monde prenoit à la première vue de cette aimable bête; et, pendant le discours de la gouvernante, il ne cessoit de pleurer, et de tâter le pouls du malade. La gouvernante le fit emmener dans un appartement; et, tandis qu'il étoit entre les mains des chirurgiens, s'adressant encore à la princesse : Que tardez-vous, lui dit-elle, à secourir votre cher renard? Sa vie est entre vos mains; et, dès que vous lui aurez mis le carcan que vous avez, il se portera mieux que jamais; mais je vous avertis qu'il ne vous reste plus que quelques moments pour le sauver. Ce fut le comble du désespoir pour la princesse, de savoir que le salut de son cher renard dépendoit d'un carcan qu'elle avoit perdu. Dès qu'on le sut, ce fut une lamentation universelle;

tous les assistants se mirent à crier : Le carcan est perdu ! et mille voix, sortant tout à la fois de mille gaînes, dont la chambre étoit ornée, se joignirent à ce concert, et, sur des tons différents, crièrent : Le carcan est perdu !

Le roi de Lombardie, que les chirurgiens sondoient alors, leur demanda ce que c'étoit que cet horrible bruit qu'il entendoit. Celui qui avoit pansé le renard de ses blessures en revenoit, et dit au roi ce que c'étoit. Voilà bien du bruit, dit le roi, pour un carcan. Tenez, ajouta-t-il brusquement, en voici un que j'ai trouvé ce matin dans la forêt, je souhaite qu'il soit celui qu'on regrette ; car, sans doute, il fera cesser ce bruit insupportable que je ne puis souffrir. On peut juger du mal que la sonde faisoit au roi, par la manière chagrine dont il envoyoit le carcan au secours de ce même renard qu'il avoit trouvé si aimable. Quand le chirurgien parut avec le carcan, le pauvre malade avoit le hoquet de la mort, et la princesse, qui vouloit se tuer, enrageoit de voir tant de gaînes sans trouver un seul couteau. Elle prit le carcan avec une vivacité qui ressembloit assez à la folie, le mit promptement au cou de son cher renard. Aussitôt il s'étendit, et s'étendit tellement, que ce ne fut plus un renard, mais bien le plus charmant de tous les hommes. Ce changement ne diminua rien de la tendresse de la princesse ; aussi n'y perdoit-elle pas : et, ravie de joie et d'admiration, elle étoit embarrassée de la conte-

nance qu'elle devoit tenir devant celui qui, un moment avant, étoit ce cher renard qu'elle favorisoit de ses caresses innocentes, sans contrainte et sans scrupule. Confuse, et les yeux baissés, elle sortit de la chambre dans le moment qu'on portoit des habits au beau Pertharite; car sans doute que votre grandeur sait depuis long-temps qu'il étoit ce renard blanc.

A peine le beau Pertharite fut-il habillé, qu'il courut chercher sa belle princesse. Quels furent leurs transports en se parlant, et surtout quels furent ceux de cette tendre princesse en apprenant qui il étoit, et qu'elle en étoit adorée! Après avoir reçu les compliments de ceux qui s'étoient intéressés à son malheur, il fut rendre ses devoirs au roi de Lombardie.

Le prince, qui n'étoit pas resté au palais, n'y voyant point sa belle nymphe, en étoit sorti d'abord, et ignoroit ce qui venoit de s'y passer : il y rentroit triste et abattu d'avoir parcouru inutilement toute l'isle, lorsque le beau Pertharite en sortoit pour aller le chercher. Ils se virent, s'embrassèrent, et se dirent en peu de mots tout ce qui les regardoit l'un et l'autre. Pertharite se tournant vers la gouvernante de l'isle, qui étoit présente au moment de sa rencontre avec le prince de Lombardie, la pria d'avoir pitié de l'inquiétude de ce prince, et des souffrances de Férandine. Hélas! reprit le prince, suspendez pour un moment la pitié qui vous intéresse pour

Férandine; c'est la belle nymphe enchantée qu'il faut chercher pour la délivrer des maux effroyables qu'elle souffre. Ils sont encore plus grands que vous ne pensez, repartit la gouvernante; cependant son soulagement dépend de vous, si vous êtes encore en possession de votre peigne. Sur-le-champ il le tira de sa poche; et la gouvernante, l'ayant reconnu, lui dit : Eh bien! il faut peigner la nymphe dont vous désirez si ardemment le repos. Jurez-vous de le faire? Si je le jure! reprit-il; oui, je le jure. Qu'on me mène promptement à l'endroit où est cette malheureuse nymphe enchantée! Doucement, dit la gouvernante; et si, après l'avoir rétablie dans tout l'éclat de ses attraits et dans la douceur de son premier repos, elle veut vous contraindre elle-même à épouser la charmante Férandine, sœur de Pertharite, y consentirez-vous? Non, s'écria le passionné prince, et je mourrai plutôt. Mais, lui répliqua la gouvernante, si son repos est à ce prix, que ferez-vous? Courons, répondit-il, la délivrer de ses malheurs; qu'elle me doive sa tranquillité, je la payerai sans regret de ma vie. Venez donc, lui dit la gouvernante, venez la peigner, si vous osez! A ces mots elle le mena, suivi de tout le monde, jusqu'à la porte d'un salon qui s'ouvrit au moment qu'il en approcha. Mais quelle fut sa surprise quand il vit, au milieu de ce salon, cette malheureuse nymphe assise dans un fauteuil, et paroissant tout embrasée! Sa gorge et ses bras étoient à demi découverts, et ce ne fut

qu'à ses beautés qu'il la reconnut; car sa tête étoit enveloppée de flammes épaisses qui lui tenoient lieu de cheveux, son visage étoit tout enflé, et ses yeux étoient près de sortir de sa tête. Regardez, dit la gouvernante au prince, voilà l'état où vous avez mis cette nymphe que vous adorez, en la débarrassant de la tête du crocodile et de sa peau; allez la peigner. Il ne se le fit pas dire deux fois, quoique l'aventure fût difficile à tenter. Il tira son peigne, et se jeta d'abord dans ce salon. A peine eut-il porté la main dont il tenoit son peigne au milieu des flammes, qu'elles s'éteignirent, et que la nymphe, plus fraîche que l'aurore et plus brillante que l'astre du jour, lui tendit la main : il se mit à genoux pour la baiser. Alors le beau Pertharite, entrant dans le salon qui avoit repris sa fraîcheur naturelle, se jeta au cou de la nymphe, qui, de son côté, l'embrassoit tendrement. Le prince fut arrêté, dans les mouvements de jalousie qui vouloient naître dans son cœur, par les doux noms de frère et de sœur qui frappèrent son oreille, et qui lui apprirent, avec des transports de joie inconcevables, que sa divine nymphe étoit la charmante Férandine, dont il venoit de refuser la main, et qu'il se flattoit dans ce moment de posséder bientôt. Il ne pouvoit se persuader que son bonheur fût réel : son étonnement aussi ne pouvoit cesser, quand il pensoit que cette beauté céleste, qu'il avoit adorée sous tant de formes différentes, étoit la célèbre Férandine, et que le beau Pertharite, sous la

figure d'un renard blanc, eût été si passionnément aimé de sa sœur.

Ces quatre amants, les plus parfaits et les plus heureux de l'univers, furent à l'appartement du roi de Lombardie. La reine étoit auprès de lui, qui, par ses empressements et par ses soins, lui donnoit tous les témoignages d'une véritable tendresse : comme sa blessure étoit peu de chose, il fut bientôt guéri. Le beau Pertharite, pour le divertir, lui conta l'histoire de sa métamorphose et de celle de Férandine.

Le jour que nous entrâmes dans le château de la forêt, lui dit-il, pour y chercher l'esprit de l'archiduc mon père, nous fûmes éblouis d'un nombre infini de spectres et de fantômes effroyables. Après en avoir été tourmentés toute la nuit, au jour naissant, une femme d'une mine assez respectable, quoiqu'elle fût fort vieille et toute couverte de gaînes, parut à nos yeux, tenant un carcan d'une main, et un peigne de l'autre : Tenez, Pertharite, me dit-elle, mettez ce carcan; et vous, Férandine, ajouta-t-elle en s'adressant à ma sœur, peignez-vous de ce peigne, si vous voulez que votre père rentre dans son bon sens: et, pour vous consoler des malheurs qui pourront vous arriver à l'un et à l'autre, sachez que, quand on vous mettra ce carcan, tous vos malheurs finiront, et que vous aurez ce que votre cœur souhaitera : et vous, belle Férandine, la même chose vous arrivera lorsqu'on aura brûlé votre peau, et qu'on vous aura peignée avec ce même peigne que

je vous donne. La mère aux Gaînes disparut à ces mots.

Cependant, pour sortir de ce château, et pour guérir l'archiduc mon père, je me pressai de mettre ce carçan fatal. Je ne l'eus pas mis, que je me sentis transformé comme vous m'avez vu. Ma sœur fit un grand cri dès qu'elle vit ce malheur. Comme la raison ne m'avoit pas abandonné dans ce funeste changement, je le sentis dans toute son horreur. Malgré ma douleur, je songeai d'abord à garantir Férandine du piége que la mère aux Gaînes nous avoit tendu. L'usage de la voix m'étant interdit, je lui fis signe de ne se pas peigner, en portant mes pattes à ma tête. Ce geste la trompa : elle crut que je la priois de se peigner; et, espérant que le peigne seroit peut-être le contrepoison du carcan, elle s'en voulut peigner; mais il n'eut pas touché ses cheveux, que je les vis tout en feu, comme on vient de les voir. Elle courut aussitôt vers la porte du château, en jetant son peigne, comme j'avois fait mon carcan, gagna ensuite la forêt, et ne cessa de courir qu'elle n'eût gagné le rivage opposé à cette isle. Je la suivis partout, et je vis que, s'étant arrêtée dans la grotte aux bains, près la cuve pleine d'eau, elle se déshabilloit pour s'y jeter : mais elle jeta, par malheur, sa vue sur cette vilaine peau; et, quoiqu'elle fît mille cris pour s'en éloigner, elle se sentit forcée, par une puissance invincible, de s'en envelopper, et de se précipiter dans la mer. Je revenois tous les jours

au même endroit pour la pleurer, et pour tâcher de la revoir. J'étois un jour grimpé sur le rocher, où je faisois des cris et des lamentations vers le château de cette isle, croyant bien que Férandine s'y étoit réfugiée, lorsque j'en vis venir une chaloupe; je me mis dedans, et elle me débarqua dans l'isle. Je vis ma sœur dans un de ses bons jours : elle me conta comme la gouvernante l'avoit bien reçue, et la traitoit le plus humainement du monde; mais elle m'arracha des larmes quand elle me dit que, les jours où la peau se présentoit à ses yeux, elle étoit forcée de subir sa destinée, de sauter ensuite dans la mer, et de venir à la grotte des bains, où la peau la quittoit, pendant qu'elle se rafraîchissoit dans cette magnifique cuve. La gouvernante, qui sembla s'intéresser à notre malheur, me permit de venir de temps en temps voir Férandine : nous convînmes des signes que je ferois au haut du rocher. Je revins dans la forêt pour y chercher le remède à nos maux, c'est-à-dire, le peigne et le carcan. La fortune, ou plutôt les enchantements de la mère aux Gaînes, me conduisirent au petit palais, que j'ai toujours habité depuis.

La belle princesse de Lombardie vous a dit de quelle manière j'eus le bonheur de la rencontrer; comme je me sentis forcé de la quitter, lorsque le carcan se referma : et elle vous a instruit de tout ce qui nous est arrivé depuis ce moment.

Ce récit jeta tout le monde dans un merveilleux

étonnement. Dès qu'il fut achevé, la gouvernante de l'isle prenant la parole : C'est maintenant à moi, dit-elle, à vous dire ce que c'est que la mère aux Gaînes, par quelle raison elle a exercé cette cruelle vengeance sur l'archiduc et sur sa charmante famille, et ce que veulent dire enfin toutes ces gaînes, et.... Non ! non ! s'écria le géant; je n'en veux pas entendre parler : je suis si saoul de gaînes que je n'en puis plus. Je n'ai donc plus rien à vous apprendre, lui dit le Bélier; car vous savez comme tous les contes finissent. Eh ! que sais-je comme celui-ci finira? reprit le géant. Achève-le donc, et achève-le promptement.

Le roi de Lombardie, continua le Bélier, guérit de son extrême laideur en guérissant de sa blessure. L'archiduc obtint la paix de la mère aux Gaînes avec le retour de sa raison. Elle donna l'isle enchantée, la grotte aux bains, et tout le pays à la ronde au beau Pertharite : il y établit sa résidence avec la princesse de Lombardie, qu'il épousa; et tous les charmes de l'incomparable Férandine furent le partage du prince de Lombardie.

Le Bélier ayant, heureusement pour les lecteurs aussi bien que pour le géant, mis fin à son récit, il fut question de dépêcher le héraut d'armes vers le druide et sa fille.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Pendant que le Bélier amusoit le géant, son seigneur, le druide s'occupoit à remettre l'esprit de sa fille, en calmant les mouvements de son cœur. Il n'avoit qu'elle d'enfant; et, quand il en auroit eu cinquante, les cinquante ensemble n'auroient pas eu la moitié du mérite et des charmes d'Alie.

L'aveu sincère du petit Poinçon ne l'assuroit que trop que sa fille avoit quitté toutes ses rigueurs en faveur du prince de Noisy. Il aimoit donc Alie, comme un père opulent et spéculatif aime d'ordinaire une fille unique. Il y avoit bien une heure qu'il perdoit son temps à vouloir lui prouver, par les raisonnements les plus subtils et par les démonstrations les plus convaincantes, qu'elle devoit haïr le prince de Noisy au lieu de l'aimer. Tout cela ne la persuadoit point, et son cœur auroit combattu dix ans contre sa raison avant que de se rendre. Le druide, qui s'en aperçut, vit bien qu'il falloit s'y prendre d'une autre manière; et, prenant un air plus sérieux : Alie, lui dit-il, je voulois vous aider à vous guérir doucement, pour épargner à votre cœur le coup sensible que je vais lui porter. Mais enfin vous me forcez à vous apprendre que celui que vous aimez n'est plus. Et moi, dit-elle, je vous assure que vous vous trom-

pez ; car il n'y a pas deux jours que le prince de Noisy m'a parlé dans ce jardin même. Alie, reprit le druide, ne vous arrêtez pas aux visions qu'une douleur immodérée vous a fait croire réelles. Écoutez ce que je vais vous dire, et vous verrez que mon dessein n'est pas de vous tromper.

Je vous ai déjà dit de quelle manière la race des Pepin est en possession d'un trône que mon grand-père, votre bisaïeul, croyoit lui appartenir ; qu'après d'inutiles efforts pour rentrer dans ses droits, il trouva dans l'étude de la philosophie de quoi se consoler de l'injustice de la fortune ; mais le progrès qu'il y fit ne fut rien auprès des connoissances que mon père acquit dans les secrets les plus impénétrables de la nature. Je n'ai point dégénéré ; une application continuelle et des soins infatigables m'ont rendu maître des esprits dans les quatre éléments ; et leurs intelligences, jointes à mes lumières, m'ont rendu savant dans l'avenir, et ne me laissent rien ignorer du passé. Cependant, comme il n'est point de puissance mortelle qui puisse être au-dessus de secours étrangers pour agir, je vois mon pouvoir tellement borné par la perte de ce livre que je vous avois défendu de lire, que je suis réduit au malheureux état de céder à mes ennemis, et d'être inutilement instruit de leurs desseins contre moi sans pouvoir prévenir leurs complots, ni le malheur qui nous menace. Le plus grand de mes ennemis est l'enchanteur Merlin, et la mortelle ennemie

de l'enchanteur est une femme immortelle, qu'on appelle vulgairement la mère aux Gaînes. Elle habitoit autrefois les environs du Mont Apennin; je vous conterai dans quelque autre temps tout ce qu'elle fit en Italie pour y attirer son ennemi Merlin, moins savant qu'elle, à la vérité, mais beaucoup plus subtil et plus artificieux. Ce fut par ses artifices qu'il sut se rendre maître du plus précieux de ses trésors; c'étoit un couteau dont les merveilleuses vertus le faisoient principal appui de tous ses enchantements: enfin, ce couteau étoit pour elle ce que mon livre étoit pour moi. Les regrets qu'elle en eut l'obligèrent, contre la douceur de son naturel, de faire beaucoup de mal à des innocents, pour retrouver le coupable. Elle établissoit partout des espèces de bureaux tout farcis de gaînes; elle exigeoit de tous ceux qui venoient implorer son secours une offrande de couteaux, dans l'espérance que celui qu'elle avoit perdu seroit à la fin remis dans quelqu'une de ses gaînes. La magicienne, depuis quelques années, quittant l'Italie qu'elle avoit épuisée de couteaux, vint s'établir en France pour être plus près de Merlin, qu'elle soupçonnoit du vol, et qui triomphe depuis long-temps à la cour de Pepin. Elle a choisi Moulins pour sa résidence; c'est là que les couteaux se rendent en foule de toutes parts; et, si mon art ne me trompe, ce lieu, dans les siècles à venir, fournira des couteaux à toute l'Europe. Cependant le perfide Merlin ne jouit pas long-temps de sa proie; le fameux

Dagobert, mon père, trouva le moyen de s'en emparer, et cette merveille qu'il m'a laissée est encore en ma puissance. Merlin le sait; et, depuis qu'il en est certain, il n'y a sortes d'enchantements, de stratagèmes et d'artifices qu'il n'ait mis en usage pour m'arracher ce précieux couteau. Ma puissance, beaucoup plus grande que la sienne avant la perte de mon livre, m'a garanti jusqu'à présent de toutes ses entreprises, et ces lieux que nous habitons étoient inaccessibles à tous ses attentats: mais je tremble que mon livre ne soit entre ses mains, et ne le rende maître de nos destinées.

Je commence à croire que ce Bélier implacable, dont la haine se déclare si hautement contre nous, est l'enchanteur Merlin, qui cherche à s'introduire dans cette demeure par toutes sortes de voies. Le grand Dagobert, mon père, qui prévit votre naissance et les dangers qui vous menaçoient, fit préparer un berceau vert pour vous y mettre dès que vous seriez au monde: c'est ce berceau qui vous a garantie de mille malheurs, et qui doit vous en garantir tant qu'il ne tombera point en la puissance d'aucun homme: c'est pour cette raison qu'il est au fond de la fontaine, appelée la fontaine du berceau, et dont on n'approche pas impunément; car, si celui qui l'aura conquis vous doit posséder, celui qui osera l'entreprendre sans y réussir en fera son tombeau. Le téméraire prince de Noisy, dont la destinée étoit de rendre la vôtre malheureuse, étoit bien capable

de tenter une pareille aventure, au risque d'y succomber; mais il a péri d'une autre manière. Oui, ma fille, poursuivit le druide, ce fantôme qui vous avoit troublé la raison doit s'effacer de votre cœur; et, s'il est vrai que vous ayez entendu sa voix depuis peu, soyez sûre que ce n'est qu'une illusion produite par l'enchanteur Merlin pour vous tendre quelque piége.

Il n'en fallut pas davantage pour interrompre l'attention que la belle Alie prêtoit au discours de son père : elle pâlit, pleura, s'arracha les cheveux, et, après tout ce qui accompagne un vrai désespoir, elle s'évanouit entre les bras de son père. Revenue de cet évanouissement, elle voulut savoir de quelle mort son cher amant avoit fini ses jours, pour mourir de la même manière. Le druide eut beau lui dire qu'il n'étoit pas question de mourir pour un homme dont la vie avoit été le seul obstacle à son bonheur; que son projet étoit de restituer à la mère aux Gaînes le larcin de leur ennemi pour joindre ensuite toutes leurs forces contre lui; qu'après cette union le sort lui préparoit un établissement plein de gloire et de félicité : tout cela ne servit de rien, et le druide fut contraint de céder aux empressements d'une curiosité si bizarre. Il conduisit sa fille aux pieds de la statue de Cléopâtre, fit ouvrir la statue, et permit à l'aimable Poinçon d'en sortir et de se rendre visible. Mais, quoiqu'il n'y eût rien qui méritât plus l'attention d'Alie que cette charmante petite figure, elle

ne le regarda seulement pas. Il fut au désespoir de ce mépris ; car il aimoit la nymphe de tout son cœur, et ne cherchoit qu'à lui rendre quelque service.

Le druide confia à Poinçon le talisman qu'il portoit au doigt, et le chargea de rapporter en toute diligence ce qu'il trouveroit au milieu de l'or liquide, et des pierreries qu'il avoit si long-temps gardées sans les voir : Poinçon ne fut qu'un moment à revenir, et rapporta un couteau d'une médiocre grandeur. Il étoit éblouissant par l'éclat dont sa lame brilloit ; il étoit à deux tranchants, et la pointe en paroissoit fort aiguisée. Le druide le prit des mains du petit Poinçon avec quelque sorte de respect ; et, le mettant entre celles de sa fille : Voilà, lui dit-il, l'oracle qui vous instruira de la destinée de celui que vous regrettez ; je veux que vous soyez convaincue par vous-même qu'il n'y a point de supercherie dans cette épreuve. Appuyez doucement la pointe de ce couteau sur l'endroit le plus uni du piédestal de la statue ; les caractères qu'il y tracera conduiront votre main, et satisferont votre curiosité.

Dès que la pointe du couteau toucha à la pierre, elle se mit à écrire avec rapidité, et puis tout à coup s'arrêta. Alors Alie lut ce qui étoit écrit ; elle le relut trois ou quatre fois pour être plus certaine de son malheur, et pour s'affermir dans la résolution de n'y pas survivre. Les oracles parlent d'ordinaire en vers. Voici ceux du couteau :

La Seine vit près de Poissy,
Par une funeste aventure,
La fin, sans voir la sépulture,
Du pauvre prince de Noisy.
Vous, qui déplorez une perte
Que vous feriez bien d'oublier,
Puisqu'elle est enfin découverte,
Ne vous en prenez qu'au Bélier.

Le premier mouvement de la belle Alie fut de se percer de ce même couteau qui venoit de lui apprendre la perte de ce qu'elle adoroit ; mais son père la retint, et lui arracha le couteau. Après de vains efforts pour calmer son désespoir, il obtint enfin qu'elle traîneroit sa misérable vie jusqu'à ce qu'elle pût attraper le maudit Bélier Merlin, pour le faire périr dans des tourments aussi longs que violents. Car je vous laisse à penser combien on trouve horrible et détestable le meurtrier de ce qu'on aime, et si la grandeur des supplices ne fait pas toute la douceur qu'on goûte dans une juste vengeance. Mais l'affaire étoit de se saisir du coupable. Le druide dit à sa fille qu'il falloit des artifices bien imperceptibles pour le pouvoir séduire. Les difficultés qu'Alie voyoit à exécuter son dessein, redoubloient son impatience et son désespoir. Elle embrassoit les genoux de son père, et le conjuroit, par toute sa tendresse, de mettre tous ses secrets en usage pour hâter l'heureux moment de sa vengeance, lorsqu'ils entendirent des fanfares et des trompettes vers la porte du château. Le petit Poinçon fut détaché pour aller recon-

noître ce que c'étoit. Un moment après il vint annoncer au druide le hérault d'armes du géant. Il fut résolu qu'on lui donneroit audience. On l'introduisit dans le salon du palais, où le druide le reçut; tandis que sa fille, suivie du petit Poinçon, se mit en devoir d'attendrir les bosquets, les fontaines, et tout le marbre du jardin par ses plaintes douloureuses. Mais tout fut insensible à sa douleur; il n'y eut que le tendre petit Poinçon qui lui tint compagnie, et qui mêla ses larmes à celles qu'elle donnoit au souvenir du prince de Noisy. Cette triste occupation fut enfin interrompue par le retour du druide.

La joie, l'étonnement et l'inquiétude étoient peintes à la fois sur le visage du druide, quoiqu'il soit assez difficile de les peindre tous ensemble sur un même visage. Ma fille, s'écria-t-il, la fortune fait plus pour vous que je n'aurois espéré de mon art: l'ennemi prévient tous les piéges que j'aurois pu lui préparer; il vient enfin se livrer entre mes mains. Mais je ne reconnois que trop l'enchanteur Merlin dans les propositions du géant; il n'y a que lui seul qui puisse avoir la connoissance du trésor que nous gardons: il ne faut plus douter qu'il n'ait fait périr le prince de Noisy pour s'emparer du livre dont cet infortuné n'a pu se prévaloir contre lui. Cet avantage suffiroit non-seulement pour le mettre à couvert de la vengeance que nous méditons, mais le mettroit en état de nous accabler, s'il n'étoit aveuglé par la grandeur de ses projets. Il ne vient ici, sous pré-

texte de se faire dorer les cornes et les pieds, que pour se rendre maître d'un trésor dont dépendent nos destinées, et qui, depuis la perte du livre qu'il possède, est mon unique ressource : il se croit si bien caché sous cette figure de Bélier, qu'il s'imagine nous surprendre dans une vaine confiance. Il doit se rendre ici demain pour la cérémonie dont vous le devez honorer; car j'ai consenti sur-le-champ à toutes ses propositions, et demain vous serez instruite de la manière dont je prétends qu'il soit reçu.

Cette nouvelle suspendit la douleur d'Alie pour faire place au flatteur espoir d'une vengeance prochaine; et, quoique le nom seul du Bélier la fît frémir d'horreur, elle ne souhaitoit rien tant que de le voir. Dès que le jour parut, elle fut trouver son père, qui, après avoir pris toutes les précautions qu'il crut nécessaires contre les desseins de l'enchanteur, mena sa fille à la statue de Cléopâtre. Le désespoir et la douleur l'avoient extrêmement abattue; pas un seul ornement ne soutenoit ses attraits, et cependant, pour vous montrer ce que c'étoit que sa beauté,

Ni la reine de Lombardie,
Ni l'amante du Renard blanc,
Qui toutes deux de l'Italie
Furent autrefois l'ornement,
N'eurent jamais rien d'approchant,
Ni d'égal aux charmes d'Alie.
Malgré tout son abattement,
Elle eût même de Férandine
Effacé la beauté divine ;

Non quand, soumise à tant de maux,
Elle habitoit sa peau marine;
Mais quand, brillante sur les eaux,
Dans cette superbe machine,
On la prit pour Vénus sortant du sein des flots :
Tout cela n'est que bagatelle.
Mais, pour moi, qui de tous les goûts
Ai, comme vous savez, le goût le plus fidèle,
Je me serois mis à genoux
Pour rendre hommage à cette belle;
Car je l'aurois prise pour vous.

Cette belle donc se rendit avec son père au pied de la statue; tout y étoit préparé pour la scène qu'on avoit méditée. Un vase, enrichi de gros diamants, contenoit une liqueur encore plus précieuse, puisque c'étoit cet or liquide dont on avoit promis au Bélier de lui dorer les cornes et les pieds. Ce fut alors que le druide donna les dernières instructions à sa fille : mais ce ne fut qu'après lui avoir mis sa bague à la main gauche, et dans la droite ce couteau redoutable de la magicienne. Alie, lui dit-il, après l'avoir armée, je vous quitte; car je ne suis plus à l'épreuve des enchantements depuis que je n'ai plus le talisman que je vous laisse. Vous n'avez rien à craindre de Merlin, quelques efforts qu'il fasse pour vous nuire; souvenez-vous seulement de ce que je vais vous dire. Dès que le Bélier paroîtra, cachez le couteau, et ne lui montrez que le vase que vous tiendrez : il ne l'aura pas plutôt vu qu'il s'en approchera sans aucune défiance; mais, comme il sait qu'il n'en

peut être possesseur avant que d'en être touché, faites semblant de vouloir commencer par lui dorer les pieds avant que d'en venir aux cornes : faites-le coucher à vos pieds comme pour y travailler; et, quand vous le verrez à terre, de votre couteau coupez-lui vîte ce que vous pourrez de la laine qu'il a sur la tête. S'il quitte alors sa forme de Bélier pour paroître sous celle de Merlin, comme il ne manquera pas de faire si c'est lui, tuez l'enchanteur avant qu'il puisse vous échapper : et, s'il ne quitte point sa forme de Bélier, tuez-le de même, et vengez les maux qu'il vous a faits. Cette exécution faite, venez me trouver dans le palais le plus diligemment qu'il vous sera possible. Poinçon, que je rends invisible, restera auprès de vous.

Le druide embrassa sa fille, et se retira dans le salon après ces instructions. A peine y étoit-il qu'on entendit les fanfares des trompettes; et quelques moments après le Bélier, ayant montré son passeport, parut au milieu du jardin. Tout le sang d'Alie s'émut dans ses veines à l'aspect du meurtrier de son amant : l'impatience qu'elle sentoit de l'avoir à sa discrétion étoit si violente, qu'il falloit toute la confiance que le Bélier avoit pour ne pas découvrir ses intentions.

Dès qu'il fut auprès d'Alie, il baissa la tête pour la saluer. Elle crut qu'il lui présentoit les cornes pour être dorées de ses belles mains : cela la mit tout à fait hors d'elle-même; et, lui donnant un coup de pied au milieu du front, elle lui dit : Couche-toi là, scélérat,

si tu veux que je te touche. Le Bélier, qui ne s'attendoit peut-être pas à cette réception, ne laissa pas d'obéir, et se mit tout de son long à ses pieds. Ce fut alors qu'oubliant l'ordre que le druide avoit mis dans ses instructions, elle voulut commencer par le plus sûr; et, lui ayant enfoncé le couteau justement à l'endroit du cœur, elle coupa ensuite le toupet de laine qu'elle devoit couper d'abord. Cette expédition faite, elle courut au palais pour apprendre à son père la mort du Bélier, et lui porter sa glorieuse dépouille. Mais quelles furent ses alarmes quand elle vit la surprise et l'horreur du druide! Malheureuse! s'écria-t-il en reculant, quel sang viens-tu de répandre, puisque ce n'est ni celui du Bélier ni celui de l'enchanteur? Regarde les dépouilles que tu m'apportes. Alors elle jeta les yeux sur la main dont elle croyoit tenir la laine du Bélier Merlin, et la trouva pleine de cheveux les plus beaux et les plus blonds qu'on eût jamais vus. En les regardant, une horreur secrète s'empara de son âme; et, laissant tomber les cheveux et le couteau, elle courut tout éperdue pour s'éclaircir de ce que cette aventure avoit de funeste. Son père eut beau l'appeler et courir après elle, jamais elle ne se fût arrêtée sans le concert nouveau qui frappa tout à coup ses oreilles. Les statues du jardin, animées par quelque enchantement, sembloient unir leurs voix lugubres pour chanter:

Ah! c'est Alie elle-même
Qui fait périr ce qu'elle aime!

Tous les oiseaux des bosquets les plus éloignés se rassemblèrent autour des statues pour leur répondre, et les échos des environs répétoient l'un après l'autre :

> Ah ! c'est Alie elle-même
> Qui fait périr ce qu'elle aime !

Et, par malheur, les statues, les oiseaux et les échos, qui disoient tous la même chose, ne disoient rien qui ne fût vrai.

La misérable Alie, se débarrassant des bras de son père qui l'avoit jointe, tandis qu'elle donnoit toute son attention à ce qu'elle entendoit, courut tout éperdue à la statue de Cléopâtre. Quel spectacle pour un cœur rempli de la tendresse la plus vive et la plus sincère qui fut jamais ! Il n'étoit plus question de ce Bélier, objet de sa vengeance et de toute son horreur. Le beau prince de Noisy, tel et plus charmant encore que lorsqu'elle le vit à la fontaine du berceau, versoit son sang à gros bouillons, par l'affreuse plaie qu'elle venoit de lui faire : elle se précipita sur lui, et l'embrassa pour la première et dernière fois de sa vie. Son amant ouvrit foiblement les yeux, les tourna languissamment vers elle, et les referma pour jamais.

Je ne sais, mademoiselle, comment vous vous sentirez en lisant cet endroit : mais je sais bien que le savant Mabillon n'a jamais pu s'empêcher de pleurer en traduisant ces mémoires. La scène étoit attendris-

sante : car la belle Alie, appuyée contre le piédestal de la statue, tenoit entre ses bras le corps sanglant du plus charmant de tous les hommes et du plus fidèle de tous les amants, et versoit sur son visage et sur la blessure qu'elle venoit de lui faire un torrent de larmes. Le druide, le petit Poinçon, les sylphides et tous les oiseaux des environs assistoient, en pleurant, à ce triste et funeste spectacle.

C'est ainsi que l'on peint la reine de Cythère
Arrosant de ses pleurs le mourant Adonis,
Lorsqu'une chasse téméraire
Les eut pour jamais désunis.
C'est ainsi que l'on peint une troupe légère
D'Amours autour d'eux réunis,
Brisant leurs armes de colère,
Poussant des regrets infinis,
Et pleurant autour de leur mère.

Si l'illustre et savant traducteur de ces antiquités avoit bien fait, il en seroit demeuré là; car le héros de la pièce égorgé sous la figure du Bélier, et reconnu sous la sienne, le reste ne doit pas mériter une grande attention. Cependant, pour satisfaire votre curiosité sur l'établissement du nom de Pontalie, il faut aller jusqu'à la fin de l'histoire.

Quoique le druide fût pénétré de douleur, et confondu par l'étonnement que lui causoient tant d'événements imprévus, il n'étoit pas homme à rester dans l'état où nous l'avons laissé. Son premier soin fut de retourner au palais : il y avoit laissé, pour cou-

rir après sa fille, l'unique ressource qui lui restoit. Il ordonna aux sylphides d'enlever le corps du prince de Noisy, et de le porter auprès de la fontaine du berceau, où il viendroit les retrouver : ensuite il emmena Alie dans le cabinet des vestales, et ordonna au petit Poinçon de ne pas la quitter, de crainte que le désespoir ne la portât à quelque violence.

Les ordres du druide furent mal exécutés; car les sylphides, timides et effrayées de se trouver seules avec ce corps pâle et défiguré, furent trouver le petit Poinçon auprès d'Alie, et le prièrent, tandis qu'elles resteroient avec elle, de porter le prince de Noisy à la fontaine du berceau. Il sembloit que le changement dans l'exécution des ordres du druide ne dût être d'aucune conséquence: cependant il pensa tout gâter, comme on verra dans la suite.

L'empressement du druide n'étoit pas frivole: il avoit pour objet le couteau enchanté que sa fille avoit laissé tomber dans le salon du palais; il n'avoit plus rien à craindre que la perte de ce trésor, et plus rien à espérer sans le secours qu'il en attendoit. Alie l'avoit par hasard laissé tomber sur la pointe; et, dès que cette pointe étoit appuyée sur quelque chose de solide, elle écrivoit. Il trouva donc une infinité de caractères tracés sur les carreaux du salon. Le couteau, teint du sang de l'infortumé prince de Noisy, marquoit distinctement tous les traits de l'écriture sur le marbre, et continuoit toujours à les marquer. Le druide le saisit et l'arrêta: mais, quoique toutes les

langues de l'univers lui fussent connues, jamais il ne put rien comprendre à ce que le couteau venoit d'écrire. Il n'y avoit que ces mots toujours répétés: CASIA, TUKIL, GRIMORION, GRINA, NAXUN, CRADEL.

Il les relut mille fois, les retourna de toutes les façons, remit vingt fois la pointe du couteau sur les carreaux du marbre, sans en pouvoir tirer autre chose que ce maudit CASIA, TUXIL, etc., qu'il recommençoit toujours. Il crut que le sang dont il étoit souillé pouvoit bien être cause de cette langue diabolique contre laquelle toute sa science venoit d'échouer. Pour s'en éclaircir, il fut le laver dans la fontaine la plus prochaine; mais l'eau ne faisoit que rendre ce sang plus vif, et sembloit l'incorporer à cette lame brillante. Il se rendit à la statue de Cléopâtre pour le remettre à sa place ordinaire : mais, dès qu'il fut au milieu de cet or liquide, il reprit son éclat, et tout le sang disparut. Ce fut alors que le druide crut qu'il s'expliqueroit plus clairement : mais, l'ayant appuyé près du même endroit de la statue où il avoit écrit la première fois, il y répéta encore les mêmes caractères que dans le salon. Le druide en eut tant de dépit qu'il fut tenté de le briser contre la statue, ou de s'en frapper pour se punir de son ignorance. Cependant, comme il étoit vraiment philosophe, il prit un parti plus raisonnable. Après l'avoir enfermé dans la statue, il fut confronter du grec, de l'hébreu, du syriaque, du chaldéen et du chinois avec les mots inconceva-

bles qui lui donnoient tant d'inquiétude. Cette occupation dura jusque bien avant dans la nuit, et lui fit entièrement oublier nos amants infortunés. Nous ne ferions pas mal de le laisser où il est, pour nous rendre auprès de sa malheureuse fille.

Le cabinet des vestales, où les sylphides la gardoient, représentoit partout ce qui pouvoit avoir du rapport aux vierges de l'antiquité. On voyoit de leurs statues qui révéroient le feu sacré dont elles étoient dépositaires; d'autres qui, par une mort glorieuse, se délivroient des poursuites et de la violence des mauvais empereurs; et d'autres enfin qui, ayant succombé à des tentations de moindre éclat, étoient sur le point d'en subir le châtiment rigoureux.

A peine le druide avoit-il quitté sa fille dans le cabinet des vestales, que cette tendre et désespérée amante s'étoit évanouie. En reprenant ses esprits, elle reprit aussi toute sa douleur : ce furent des cris et un redoublement de désespoir qu'il n'est pas possible d'exprimer; elle demandoit au ciel, à la terre et aux sylphides, cet objet adoré dont elle avoit tranché les jours elle-même.

Mais que devint-elle, lorsqu'en jetant les yeux sur ses mains et sur ses habits, elle les vit ensanglantés du meurtre de l'infortuné Bélier? A cette vue, son désespoir étant parvenu au dernier excès, l'égarement vint à son secours, comme il avoit fait quelques jours auparavant. Elle se mit tout d'un coup à ouvrir de grands yeux; et, se mettant dans l'esprit

qu'elle étoit une vestale faussement accusée, qu'on alloit brûler toute vive, elle demanda des tablettes pour y faire le testament de son cœur, dont elle vouloit charger les sylphides pour le rendre à son cher amant.

Les sylphides furent effrayées de son égarement; elles reculèrent quelques pas. Alors Alie s'écria: Non, vierges dénaturées, vous n'êtes pas dignes du précieux dépôt que vous refusez. Mais je le vois lui-même, ajouta-t-elle, en se levant avec précipitation; je vois cette ombre bien aimée qui vient recevoir mes derniers adieux. Il n'en fallut pas davantage pour se trouver en pleine liberté; ce qui me feroit croire que c'étoient plutôt des villageoises travesties en nymphes qui gardoient Alie, que de vraies sylphides; car elles se sauvèrent dès que leur maîtresse eut dit qu'elle voyoit l'ombre de son amant: et la belle Alie, toujours remplie de cette idée, couroit comme une insensée, croyant poursuivre le prince de Noisy, qu'elle appeloit à haute voix.

Elle étoit parvenue jusqu'à la porte du jardin; et, quoique cette porte fût fermée, elle crut que son amant lui venoit d'échapper par là. Cet obstacle auroit terminé sa course, puisque tout l'art et toutes les forces du monde ne pouvoient faire ouvrir une porte que l'enchantement tenoit fermée, sans la bague qu'Alie avoit au doigt, et que son père lui avoit mise pour la garantir des supercheries de l'enchanteur Merlin. Elle porta par hasard la main sur

la porte du jardin: dès que le talisman l'eut touchée, elle s'ouvrit; et la charmante Alie se mit à courir les champs.

Elle traversa ce pont qui lui avoit donné tant d'alarmes peu de temps auparavant, et le traversa sans savoir qu'il fût de la façon du pauvre Bélier. Si elle l'avoit su, je ne sais ce qu'elle seroit devenue; car elle n'auroit pas manqué de s'y arrêter pour faire quelque exclamation: et, si par hasard elle l'eût touché de son talisman, adieu le pont et la nymphe, tout enchantement se détruisant dès qu'on y portoit la bague. Mais, quand le malheur en veut, on n'évite un danger que pour tomber dans un plus grand.

Le géant Moulineau n'avoit pas manqué de se rendre auprès de la porte du jardin, pour y être introduit après la mort du druide, suivant ce qu'ils avoient concerté, son premier ministre et lui; et, tandis que la triste scène dont nous venons de parler se passoit au dedans du jardin, il n'avoit cessé de rôder au dehors. Il ne comprenoit rien au long retardement d'une révolution qui le devoit mettre en possession de sa maîtresse et des trésors du druide, et qui ne devoit coûter que quelques coups de cornes. Tantôt il s'imaginoit que le Bélier l'avoit trahi, et tantôt qu'il avoit été trahi lui-même. Mais enfin, la nuit étant venue pendant qu'il étoit agité de son impatience et de ses réflexions, il venoit de passer le pont pour regagner son quartier, lorsque la malheu-

reuse Alie, l'ayant aperçu parmi les ténèbres, le prit d'abord pour cette chère ombre qu'elle poursuivoit; et, cette idée lui faisant redoubler sa course: Cher prince, dit-elle, arrête, et reçois les derniers soupirs de ta cruelle et de ton innocente meurtrière.

L'amoureux Moulineau reconnut la voix qui frappoit son oreille; et, quoique ce fût cette même voix qui l'avoit appelé nain, il se retourna, et vit un visage dont l'éclat dissipoit les ombres de la nuit. Quelles furent ses pensées en voyant la belle Alie qui venoit, les bras ouverts, se précipiter dans les siens! Il imagina que le fidèle Bélier avoit égorgé le druide; et que sa fille, libre désormais, s'abandonnoit, dès cette première occasion, au penchant qu'elle avoit toujours eu pour lui.

L'auteur de ces mémoires a eu tort d'interrompre cette aventure justement où nous en sommes, pour rentrer chez le druide: l'heure étoit indue, les illusions mènent loin, et les géants sont avantageux.

Tandis que celui-ci se sentoit tout transporté d'une fortune si peu espérée, le druide, ayant inutilement feuilleté ses antiques manuscrits, se souvint enfin de sa fille: mais, comme il la croyoit en sûreté sous la protection du vigilant Poinçon, il s'avançoit vers la fontaine du berceau, pour disposer du corps de l'infortuné prince de Noisy, selon qu'il avoit résolu. Mais il ne fut pas plutôt au milieu du jardin qu'il y vit les sylphides, dont les unes se cachoient dans les palissades, et les autres fuyoient à son approche: il

les appeloit à haute voix, en leur demandant ce qu'elles avoient fait du prince de Noisy : mais cette question n'avoit garde de les faire revenir. Voyant qu'il n'en pouvoit rien tirer, il se rendit en toute diligence au bord de la fontaine, où il fut bien surpris de trouver le petit Poinçon qui se désespéroit.

Que fais-tu dans ces lieux, lui dit le druide, et qu'est devenue ma fille? Votre fille, répondit le désolé Poinçon, est en toute sûreté entre les mains des sylphides : mais pour le corps du prince de Noisy, dont je m'étois chargé, il est perdu malgré tous mes soins. Je pleurois auprès de lui; je déplorois sa cruelle destinée, et je compatissois au désespoir de la belle Alie, lorsque j'ai vu tout à coup auprès de moi l'homme de l'aspect le plus grand et le plus respectable, après vous, qui soit dans tout l'univers. Cet homme, après avoir donné des larmes à l'aventure dont je lui ai fait le récit en peu de mots, m'a dit qu'au lieu de verser des larmes inutiles sur le sort de celui que je regrettois, il falloit lui rendre le seul devoir qui lui convenoit, qui étoit de plonger son corps dans la fontaine, pour le purger du sang dont il étoit souillé, avant que vous vinssiez le brûler. Je l'ai cru : mais le corps du prince de Noisy n'a pas eu plutôt touché l'eau, qu'il s'est abîmé jusqu'au fond de la fontaine, malgré tous mes efforts; et dans le même instant le berceau s'étant élevé jusqu'au-dessus de l'eau, cet homme l'a saisi, et a disparu à mes yeux. . . . .

C'en est donc fait, cruel Merlin, s'écria le druide, tu as vaincu ! mais pour toi, scélérat ! dit-il à Poinçon, qui mets le comble à mes malheurs, tremble de la punition que je te prépare ! Le misérable Poinçon étoit plus mort que vif; cependant le druide ne savoit pas encore tous ses malheurs. Il mena le coupable Poinçon à la statue de Cléopâtre pour l'y renfermer : mais cette même statue, qui s'étoit ouverte sans le secours du talisman pour y remettre le couteau, refusa de s'ouvrir pour y faire entrer Poinçon.

Ce fut dans ce moment que le druide s'aperçut qu'il avoit laissé sa bague au doigt de sa fille : il courut la chercher au cabinet des vestales; et vous jugez bien que ce fut inutilement. Nouvelles alarmes, nouveaux reproches et nouvelles menaces à l'infortuné Poinçon. Le druide regagna son palais pour y chercher Alie; après de vaines recherches, il parcourut tout le jardin. Il commençoit à être aux abois, lorsque, levant les yeux au ciel, comme on fait d'ordinaire dans les désastres imprévus, il crut y voir quelque nouvelle étoile. Il n'y a point d'astronome qui ne suspende la plus vive inquiétude pour une nouvelle découverte de ces régions. Il connut bientôt que c'étoit ou une comète, ou quelque autre phénomène, et bientôt après il n'y connut plus rien. C'étoit une chose lumineuse, qui sembloit suspendue en l'air, et qui grossissoit à mesure que cela s'approchoit de la terre : il découvrit enfin que c'étoit un chariot

tout environné de lumière, qui fit un grand circuit autour du jardin. Lorsqu'il ne fut plus qu'à la hauteur des palissades, il lui parut attelé de deux licornes qui portoient des flambeaux à l'extrémité de leurs cornes. Ce chariot, qui lui causoit un étonnement merveilleux, vint enfin se poser au milieu du jardin. Comme il n'avoit pas un esprit à s'effrayer pour des prodiges, il s'approcha de ce chariot. Tous ces flambeaux qu'il avoit vus en l'air étoient autant de bougies placées dans des gaînes autour du chariot, et les cornes des animaux qui l'avoient traîné n'étoient autre chose que deux grandes gaînes, portant chacune un flambeau allumé.

Pendant que le druide donnoit toute son attention à ce nouveau spectacle, le chariot s'ouvrit, et la mère aux Gaînes en sortit en lui présentant la main. C'étoit une femme de bonne mine, et qui portoit si bien son âge, qu'elle ne paroissoit pas avoir quarante ans, quoiqu'elle en eût bien quatre cents : elle avoit une andrienne de velours cramoisi, semée partout de gaînes en broderie d'or. Donnez, dit-elle au druide, le soin de cette voiture à quelqu'un qui vous en réponde ; elle pourroit vous être de quelque secours dans l'embarras où je sais que vous êtes. Je ne l'ai connu que par hasard aujourd'hui ; et j'ai vu, en examinant mes livres, que ce que je cherche n'est pas loin d'ici. Il n'y a que sept minutes que je suis partie de Moulins : peut-être aurois-je prévenu le funeste accident qui vous est arrivé,

si j'avois découvert plutôt ce que j'ai ignoré si long-temps : mais allons nous reposer dans votre palais.

Le druide, ayant appelé Poinçon, qui par respect se tenoit à l'écart, lui commanda d'un air sévère de conduire le chariot au cabinet des vestales, et de le garder. En entrant dans le salon du palais, la mère aux Gaînes fut frappée des caractères que le couteau avoit tracés : elle en tressaillit ; et, s'arrêtant tout court : Que vois-je ? dit-elle, et par quelle aventure mon précieux couteau s'est-il échappé des mains du perfide Merlin pour vous consoler de votre malheur dans un langage inconnu au reste des mortels ? Le druide émerveillé, sans pourtant lui révéler l'aventure de son couteau, la supplia de lui expliquer ces paroles, puisqu'elles sembloient le regarder. Voici, dit la mère aux Gaînes, leur explication :

Ne craignez rien pour votre Alie,
Tant que vous aurez son berceau.
Gardez votre Bélier de l'eau,
Et je vous réponds de sa vie.

Le docte Mabillon nous assure qu'à cette explication le druide devint plus pâle que la fraise de la mère aux Gaînes ; que cependant il ne voulut pas lui avouer ce qui en étoit. La magicienne, ayant remarqué le trouble du druide, lui dit : Passons dans un autre lieu, où je pourrai plus commodément vous instruire de certaines choses qui sont sans doute échappées à cette connoissance universelle dont l'art et la nature

vous ont comblé. A ces mots, le druide la conduisit dans la salle des peintures.

C'étoit un lieu véritablement enchanté. Il y avoit fait peindre à fresque la représentation d'un ameublement où l'or brilloit partout au milieu des couleurs les plus vives; et tout cela si bien imité, qu'il n'y avoit personne qui ne l'eût prise pour une véritable tapisserie: des figures grotesques, des musiques barbares, des oiseaux de la Chine, et mille fleurs indiennes en faisoient le sujet. Les tableaux qu'on y voyoit ne représentoient ni le passé, ni le présent; cela n'étoit pas digne de l'art, ni de la science du druide. Le plus bel ouvrage dont cette superbe salle paroissoit enrichie, étoit le portrait d'un prince auguste et majestueux, qui dans les siècles futurs devoit réunir le vaste empire des Gaules sous sa domination, et dont la gloire devoit s'étendre jusqu'à de nouveaux climats. La mère aux Gaînes le reconnut, quoiqu'il ne dût naître que neuf cents ans après; et, dès qu'elle eut donné quelques moments d'attention aux autres ornements, elle s'assit sur un magnifique canapé, fit mettre le druide auprès d'elle pour lui conter ses aventures.

Le druide n'étoit guère en état de donner son attention au discours de la mère aux Gaînes; car l'explication qu'elle lui avoit donnée des caractères du salon, et le désir de retrouver Alie, lui causoient une agitation intérieure que toute sa raison pouvoit à peine dissimuler: cependant il écouta, avec une

tranquillité apparente, la magicienne, qui parla de cette manière :

HISTOIRE DE LA MÈRE AUX GAINES.

QUOIQUE je sache que vous êtes instruit d'une partie des choses qui me regardent, je suis très certaine que les plus essentielles et les plus particulières vous sont inconnues : c'est de quoi je vais vous entretenir le plus succinctement qu'il me sera possible.

Je suis fille du premier souverain de la Gaule Armorique, continua-t-elle. En naissant on m'appela Philoclée, nom bien différent de celui qu'une tradition populaire me fait porter depuis un siècle. Je naquis aussi belle qu'on peut l'être en naissant : mais cette beauté devint si merveilleuse dans la suite, que j'ai passé pour un miracle de beauté ; et mon étoile, qui m'avoit favorisée de cet avantage, voulut encore me donner un esprit qui surpassoit l'éclat de tant de grâces : ce fut ce qui m'empêcha d'en être moi-même éblouie. Les adorateurs de mes appas ne me touchoient qu'autant que l'esprit et la science les distinguoient. Je fus long-temps sans en voir qui fussent dignes de mon choix : tout mon plaisir étoit la solitude, et tous mes amusements la lecture. Mon père, le prince le plus magnifique de son siècle, étoit aussi le plus ignorant : cependant il avoit rassemblé à grands frais les livres les plus rares et les plus

curieux de l'univers; mais il n'en avoit jamais lu un seul. Cette bibliothèque étoit mon séjour ordinaire : de ma lecture et du choix que j'en faisois je tirai les premiers éléments de ces connoissances qui m'ont rendue si fameuse.

Une application continuelle, jointe à la pénétration de mon génie, m'eut bientôt rendue maîtresse des caractères les plus inconnus, et du sens le plus obscur des livres dont cette bibliothèque étoit remplie. Cependant le plus précieux de tous ces volumes me parut long-temps impénétrable : il contenoit un nombre infini de plantes et de fleurs, tantôt entremêlées, tantôt rangées séparément, et quelquefois interrompues dans leurs arrangements par les planètes et les constellations, sous les différentes figures dont les astronomes nous les représentent. Je ne doutai pas que ce ne fussent autant d'hiéroglyphes employés au lieu des différents caractères dont les autres livres étoient écrits. Je vins à bout d'un langage si difficile et inconnu à tout autre, malgré le mystère et les énigmes qui l'enveloppoient. Je ne fus que trop récompensée de mon travail et de mes veilles par les secrets que ce livre me révéla.

Mon père, qui ne me trouvoit de défaut que celui d'être trop attachée à la lecture, m'avoit souvent menacée de faire brûler tous ces livres. Un jour il vint m'arracher de sa bibliothèque pour me mener à une chasse à l'oiseau. On me mit en habit de chasse. Je montai à cheval; et, dans cet état, au milieu d'une

suite brillante de l'un et de l'autre sexe, j'effaçois toutes les femmes, et je charmois tous les hommes, sans y faire la moindre attention.

Nous étions dans le milieu d'une vaste plaine que bordoit une rivière assez profonde. Dès que la chasse commença, mille cris s'élevèrent, et mon cheval effrayé m'emporta d'une course rapide droit à cette rivière. Il s'y précipita; et, l'ayant passée, il ne s'arrêta que dans le milieu d'un bois. Je mis pied à terre, j'attachai mon cheval au premier arbre; et, charmée que cet accident m'eût éloignée d'une foule importune, je me promenai quelque temps; et, trouvant un lieu propre à me reposer, je m'assis sur un gazon naissant au pied d'un vieux chêne. Là je m'abandonnai à la rêverie. Elle me mena si loin, que le jour commençoit à baisser lorsque j'en fus tirée par un assez grand bruit au haut de l'arbre contre lequel j'étois appuyée. Un gros hibou causoit ce bruit; il tomboit de branche en branche; et, s'étant embarrassé sur la dernière par une infinité de guenillons qui lui pendoient aux pieds, je crus que c'étoit de lui qu'on s'étoit servi pour la chasse. Les oiseaux de cette espèce sont d'ordinaire le jouet et la fable des autres oiseaux. Comme j'en faisois tout un autre cas, je le mis en liberté : mais, au lieu de s'envoler, lorsque je l'eus débarrassé, il se mit à terre à deux pas de moi, et me regarda fixement. L'obscurité naissante commençoit à lui rendre l'usage de la vue que le grand jour lui avoit ôtée. Au lieu

de me parler, comme je crus qu'il alloit faire, après m'avoir tant lorgnée, il fit un petit cri, battit des ailes, et s'envola. Son vol ne fut pas rapide; il se posa sur un autre chêne à dix pas de là, et fit un second cri. Je m'en approchai; mais le hibou disparut; et de l'endroit où je l'avois vu il sortit un rayon de lumière. Plusieurs flambeaux parurent un moment après dans le bois, et une partie de ceux qui s'étoient répandus pour me chercher dans tous les environs, m'ayant trouvée, je regagnai la cour de mon père, bien avant dans la nuit.

Depuis ce jour la bibliothèque me fut interdite; tout ce que je pus obtenir fut d'en tirer un seul livre. Ce fut celui des hiéroglyphes; et, comme mon père crut que ce n'étoit que pour en regarder les images, il me fut permis de le faire porter aux promenades solitaires que j'allois chercher. Elles étoient d'ordinaire vers le bois où j'avois vu ce hibou. Je m'y engageai un jour bien avant, après avoir laissé ceux qui m'accompagnoient, à l'entrée du bois, pour m'y promener avec plus de liberté : j'y voulus attendre le coucher du soleil, dans l'espérance de voir mon hibou. J'examinois avec soin tous les arbres, sans avoir pu reconnoître celui d'où j'avois vu sortir ce rayon de lumière; et, m'étant fatiguée dans cette recherche inutile, je me couchai sur l'herbe, et m'endormis d'un profond sommeil. Il ne dura guère, et ce qui causa mon réveil, fut de me sentir presque dans les bras d'un homme, ou, pour mieux dire,

d'une de ces figures humaines sous lesquelles on peint les satires : il en avoit le visage; et, quoiqu'il n'en eût ni les cornes ni les pieds, son corps étoit hérissé d'un poil affreux. Mes efforts et mes cris auroient peut-être été inutiles pour m'en garantir, si le hibou le plus effroyable que jamais hibou puisse être, n'eût alarmé ce monstre. Il s'éloigna de quelques pas, et leva les yeux pour voir d'où venoit ce cri : il vit, comme moi, quelque chose de lumineux entre les griffes du hibou, qui, descendant à plomb sur lui, l'étendit à mes pieds. Je le crus frappé de la foudre; la terre étoit arrosée de son sang; et, quoique j'en eusse horreur, je ne laissai pas de m'en approcher : je ne pus résister à la curiosité de m'éclaircir de ce qui lui avoit porté le coup mortel. Il étoit tombé à la renverse, et je vis le manche d'un couteau, dont toute la lame paroissoit enfoncée dans son cœur. Je ne l'eus pas plutôt retiré, que les endroits de cette lame, qui n'étoient point souillés de sang, m'éblouirent par leur éclat. Dès que ce couteau fut en ma possession, je crus avoir le plus précieux de tous les trésors, et je ne me trompois pas. Je voulus en laver la lame dans l'eau claire qui sortoit d'un rocher à deux pas d'où j'étois; mais ce fut inutilement, l'eau ne faisoit que rendre la couleur du sang plus vive. Ce prodige m'étonna, et mon étonnement redoubla bientôt par un nouveau prodige. J'en appuyai la pointe sur le rocher pour essayer si le sang ne s'effaceroit point : mais, dès que cette pointe tou-

cha le rocher, le couteau sembla s'animer d'un mouvement auquel je cédai; et, suivant le mouvement de la main dont je le tenois, il forma des caractères communs. Mais ce qu'il écrivit étoit dans le même langage que ce qui est écrit dans votre salon, et c'est ce langage que j'avois appris dans le livre dont je viens de vous parler. Voici ce qui étoit écrit sur le rocher :

Jeune beauté, qui n'aimez rien
De tout ce qu'à votre âge on aime ;
Jeune beauté, gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.

Je me suis un peu étendue sur ces premières circonstances de ma vie, parce qu'elles ne vous étoient pas connues : je vais vous parler plus succinctement du reste.

J'avois deux trésors inestimables qui, m'élevant au-dessus des connoissances ordinaires, ne me laissoient de goût que pour les spéculations sublimes. Tout ce que j'avois essayé pour ôter le sang qui souilloit mon couteau, n'avoit pu le faire disparoître. Je m'avisai un jour de le gratter avec la pointe d'un poinçon d'or : l'or se fondit, et, le sang s'effaçant jusqu'à la moindre tache, le couteau devint plus brillant que les astres du ciel. Je le consultois dans toutes mes difficultés, et je sortois toujours d'embarras par ce qu'il écrivoit. Je reconnois à présent que ce n'est que dans le temps qu'il est sanglant qu'il s'explique dans

cette langue inconnue. J'ai souvent cru que c'étoit le couteau dont Apollon s'étoit servi pour écorcher Marsyas, puisqu'il rendoit des oracles, et qu'il les rendoit toujours en vers. Mais finissons.

Je restai auprès de mon père sans jamais vouloir consentir aux engagements pour lesquels on ne cessoit de me tourmenter, et j'y restai dans tout l'éclat de ma première fraîcheur, tandis que toutes les personnes de mon âge voyoient disparoître leurs charmes par le nombre des années. Je m'aperçus qu'on s'ennuyoit d'une beauté que l'on voyoit depuis si long-temps; et, m'en trouvant ennuyée moi-même, je quittai mon climat natal pour faire de nouvelles découvertes dans les terres étrangères. Je visitai l'Égypte, l'Afrique, la Perse et les Indes. Plusieurs siècles s'étant écoulés pendant ces différents voyages et les longs séjours que j'ai faits dans ces régions reculées, je me déterminai enfin à revenir en Europe pour l'enrichir de tant de veilles et de tant de pénibles travaux. J'y trouvai la réputation du fameux Merlin partout répandue. Le désir de savoir si les merveilles qu'on publioit de sa science étoient dignes de cette réputation, me fit passer en Angleterre. Je pris la figure que vous me voyez pour ce voyage, et j'y trouvai Merlin égal à tout ce qu'on publioit à son avantage. Son extraction est illustre, puisqu'il descend, comme moi, d'un des premiers souverains de l'Armorique, dont la postérité s'est établie dans la province de Cornouaille, dont il avoit le duché.

La faveur du roi d'Angleterre donnoit un grand relief à Merlin : je l'en trouvai digne : je fus charmée de son esprit ; mais je ne fus pas si contente de son caractère, quoiqu'il le cachât, autant qu'il lui étoit possible, par une grande apparence de sincérité qui couvroit un artifice qui alloit jusqu'à la supercherie. Je connus bientôt que les soins qu'il prenoit pour me paroître agréable, et pour s'insinuer auprès de moi, avoient pour but son intérêt. Il me parloit souvent de cette merveilleuse Philoclée, dont quelque chronique de Bretagne faisoit mention, et qu'on croyoit encore, disoit-il, parmi les vivants. Il me parloit encore d'un glaive enchanté qui avoit rendu immortelle cette beauté fameuse : en me disant toutes ces choses, il me regardoit avec une extrême attention. Il n'en fallut pas davantage pour m'alarmer : j'eus recours à mon couteau, et mon couteau m'avertit que Merlin en vouloit au plus précieux de mes trésors. Toute ma science ne pouvant me rassurer contre les artifices d'un homme qui sembloit m'avoir découverte, je quittai l'Angleterre pour me réfugier au pied du mont Apennin ; et, pour m'y cacher à sa poursuite et à tous ses projets, j'y pris cette forme d'extrême décrépitude, où l'on m'a vue : mais toutes mes précautions furent inutiles ; le perfide fit tant qu'il m'enleva mon couteau.

Vous savez une partie de ce qui m'est arrivé depuis : vous savez le sujet de ces gaînes universelles qui m'ont fait donner le nom de la mère aux Gaînes ;

vous savez aussi ce qui m'attira en France. Je suis instruite de ce qui vous est arrivé depuis deux jours; et c'est pour vous offrir tout le secours de mon art joint au vôtre, que je viens ici. Le perfide Merlin, chassé de l'Angleterre, a non-seulement trouvé un asile à la cour de Pepin; mais sa nouvelle faveur l'a mis en possession de la principauté de Noisy: c'est là qu'il a élevé son fils dans la même crainte de votre voisinage, que vous avez toujours eue du sien. Vous voyez que les astres se sont moqués de toutes les précautions que vous avez prises l'un et l'autre pour éloigner deux cœurs dont la tendresse devoit être si fatale à leur union: le livre dont je vous ai parlé m'a instruite de toutes ces choses, et me promet la possession du trésor que Merlin m'a volé. Je sais le moyen de rappeler son fils des portes du trépas à la vie; et ce n'est qu'en lui rendant ce fils que l'enchanteur se résoudra à me rendre mon couteau. C'est maintenant à vous à m'apprendre par quel hasard il a pu échapper de ses mains pour égorger son fils, et pour tracer ensuite les caractères que j'ai lus sur le marbre de votre salon.

Le druide, pénétré de son affliction, ne pouvant plus se contraindre, et sentant de plus le besoin qu'il pouvoit avoir de la magicienne, se jeta alors à ses genoux; et, en les arrosant de ses larmes, il lui conta naturellement l'état présent des choses.

Quoi! s'écria la mère aux Gaînes, le prince de Noisy a disparu dans la fontaine! Le berceau d'Alie,

en paroissant au-dessus de l'eau, a été enlevé par Merlin! car, n'en doutez point, c'est lui-même qui vous a fait le vol; et de plus votre fille est perdue! Que de malheurs! ajouta-t-elle. La perte d'Alie, qui vous est le plus sensible de tous, me fait trembler pour vous, puisque vous ne la trouverez qu'en retrouvant son berceau; et comment l'espérer, votre plus cruel ennemi en étant possesseur? Et cet ennemi est Merlin, qui, malgré mes soins et mes précautions, m'enleva mon couteau. En disant ces mots, quelques larmes échappèrent à la magicienne; et, d'un ton pénétré de douleur, elle répéta ces vers que le couteau lui avoit tracés dans la forêt:

Jeune beauté, gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.

C'est ce que tu me recommandois, continua-t-elle, précieux trésor que j'ai tant appréhendé de perdre, et dont j'ai regretté la perte avec des remords si cuisants, et qui ne finiront jamais. Hélas! que pouvois-je faire de plus pour te conserver? Que ne me gardois-tu de même, selon ta promesse, quand le chariot enchanté vint se présenter à mes yeux, dans les déserts de l'Apennin?

Le druide, à ce redoublement de douleur que témoigna la mère aux Gaînes, crut ne pouvoir mieux prendre son temps pour lui apprendre que ce couteau, si précieux et si regretté, étoit en sa puissance, en lui offrant de le lui remettre entre les

mains. Elle fut si transportée de ravissement à cette nouvelle, qu'elle pensa s'en évanouir. Le druide la conduisit à la statue de Cléopâtre, oubliant qu'il n'avoit plus cette bague qui pouvoit seule la faire ouvrir. Il resta donc tout court vis-à-vis de la statue et de la magicienne, à qui il avoua qu'en perdant sa fille, il avoit aussi perdu son talisman qu'elle avoit au doigt : il lui apprit que cette bague étoit la seule clef qui pouvoit ouvrir la statue qui renfermoit son couteau. La magicienne, désespérée, résolut de mettre toute sa science en usage pour triompher des obstacles qui s'opposoient à son bonheur. Elle dit au druide d'ordonner à Poinçon d'aller, sous toutes sortes de formes, chercher Alie, tandis qu'elle s'occuperoit du soin de faire retrouver le berceau.

Revenons donc à la belle Alie, que nous avons laissée se jetant à corps perdu entre les bras du géant. Cette situation m'auroit donné de l'inquiétude pour toute autre qu'Alie ; mais grande étoit la vertu des talismans antiques, et plus grande encore la foi de ceux qui y croyoient. La charmante Alie, qui pensoit courir après l'ombre de son cher amant, s'étoit attendue à n'embrasser que l'air : mais quelle fut sa surprise de se trouver entre les bras d'un corps solide et raisonnablement épais ! Sa frayeur lui rendit d'abord toute sa raison. Alors, voyant le danger où elle venoit de se jeter elle-même, elle fit mille cris et mille efforts pour se débarrasser du géant, qui, loin de lâcher sa proie, la porta dans

son quartier, sans qu'elle eût seulement touché du pied à terre. Quel effroi s'empara de son âme quand elle se vit renfermée, et qu'elle vint à songer que dans un même jour elle avoit poignardé l'objet de toute sa tendresse, et qu'elle se trouvoit au pouvoir d'un monstre qu'elle détestoit!

Le géant lui demanda pourquoi elle avoit tant fait de cris en nommant le prince de Noisy : elle lui dit que c'étoit pour l'avoir tué de sa propre main. Le géant voulut l'embrasser pour la remercier : mais, s'étant défendue de cette marque de sa reconnoissance, il lui demanda ce qu'étoit devenu son Bélier. Il est mort, lui répliqua-t-elle; c'est moi qui l'ai assassiné. Malheureux prince de Noisy! s'écria-t-elle, c'est moi qui, sous la.....

Le Moulineau, transporté du fureur, sans donner à Alie le temps d'achever, et sans consulter son amour pour elle, lui donna un soufflet qui la renversa à ses pieds, et fut tenté de lui couper la tête, pour venger le meurtre qu'elle venoit d'avouer. Elle fut ravie d'être battue, tant elle craignoit un meilleur traitement. Malheureuse, lui dit le géant, en la relevant rudement, vois ce que te coûte ta perfidie! Sans l'aveu que tu viens de me faire, je t'aurois dès cette nuit reçue tout botté dans mon lit : mais ne crois pas échapper à ma vengeance, s'il est vrai que tu aies tué mon Bélier. Je vais t'enfermer dans sa chambre, et ensuite je m'informerai de la vérité. Tremble, si mon favori n'est plus! ton père sera ma première

victime ; et, quand je serai las de t'avoir fait servir à mes amusements, je t'enterrerai toute vive.

Après avoir prononcé cette effroyable sentence, le géant renferma Alie dans la petite cabane de défunt le Bélier, où il lui donna le temps de faire des réflexions, tandis qu'il ronfla jusqu'au jour. Dès qu'il parut, le cruel Moulineau se mit en campagne.

La malheureuse Alie, qui ne craignoit rien tant que l'exécution de l'arrêt prononcé contre elle, songeoit par quel genre de mort elle pourroit prévenir ce malheur. Comme elle regardoit de tous côtés, elle vit le nom d'Alie gravé partout sur les murailles : elle ne douta point que ce ne fût de la façon du fidèle et délicat Bélier ; et ce fut pour elle un nouvel accroissement à sa douleur, qui fut interrompue à la vue de ce livre qu'elle avoit jeté de la fenêtre du druide au prince de Noisy pour le ramasser. Elle s'appuya de la main contre la porte de la cabane ; dès que la bague l'eut touchée, cette porte s'ouvrit. Vous croyez bien que l'étonnement d'Alie fit place à l'empressement qu'elle eut de saisir une si heureuse occasion de se sauver, tenant son livre : mais elle se garda bien de tourner ses pas vers le jardin de son père, où elle savoit que le géant étoit allé. Ce fut donc pour éviter sa rencontre qu'elle prit un assez grand détour ; et, après avoir marché assez long-temps, elle aperçut un bois, où elle se jeta pour y attendre la nuit. Ce bois faisoit une partie de la forêt de Noisy. Dès qu'elle y fut assez avancée

pour se croire en sûreté, elle se laissa tomber au pied du premier arbre, accablée de douleur, d'épouvante et de lassitude : elle se seroit donné moins de tourment, si elle avoit pu s'imaginer ce qui se passoit ailleurs.

Le petit Poinçon, ayant pris exactement la forme du Bélier, étoit sorti de chez le druide environ en même temps que le géant sortoit de sa demeure : ils ne manquèrent pas de se rencontrer; et, d'aussi loin que le seigneur Moulineau aperçut son cher favori, il se repentit du mauvais traitement qu'il avoit fait à la belle Alie : il courut à lui plein de joie, ne doutant pas qu'il ne le vînt chercher pour le mettre en possession du reste des trésors de son ennemi. Mais il fut fort surpris de voir que son favori le Bélier, au lieu de l'attendre, fuyoit d'un autre côté : il eut beau l'appeler et le menacer en courant, le Bélier fuyoit toujours. Cette fuite de l'un et cette poursuite de l'autre, par le terrain le plus difficile que le petit Poinçon pouvoit trouver, durèrent si long-temps que le géant se rendit; et, après un vaste détour, se voyant assez près de son quartier, il résolut d'aller prendre son grand cheval, pour avoir raison du déserteur qu'il avoit si long-temps et si inutilement poursuivi.

Dès que le géant eut lâché prise, le Bélier partit à toutes jambes; et, après avoir parcouru tous les lieux à la ronde sans rien trouver, il parvint, avant le coucher du soleil, à cet endroit de la forêt de

Noisy, que la pauvre Alie avoit pris pour sa retraite. Il la trouva dans le moment que, défaisant de la plus belle jambe du monde la plus belle jarretière de l'univers, elle alloit étrangler au premier arbre la créature la plus charmante et la plus désolée qui fût jamais. La présence du Bélier prévint le funeste effet de son désespoir. Rien ne peut exprimer son étonnement et sa joie à cette vue. Est-ce toi, s'écria-t-elle en l'embrassant? est-ce toi, mon cher prince? est-ce toi que je revois sous cette figure odieuse qui m'a si cruellement abusée? Le petit Poinçon pleuroit, tandis qu'elle lui tâtoit le côté pour chercher la blessure qu'elle lui avoit faite: il balançoit à se découvrir, s'affligeant de lui ôter la joie que lui causoit cette illusion. Mais il fallut pourtant reprendre sa véritable forme; et, voyant l'affliction que la tendre Alie en eut, il la conjura de se calmer, en lui disant qu'elle devoit beaucoup espérer du secours que lui promettoit la mère aux Gaînes, dont il lui apprit l'arrivée. Alie, se laissant aller aux discours flatteurs de Poinçon, prit le parti de le suivre pour se rendre chez son père.

Pendant qu'ils marchoient, l'aimable Poinçon, qui s'étoit chargé du livre pour en débarrasser Alie, lui dit: Ma belle maîtresse, si vous saviez la joie que vous allez causer au druide mon seigneur, en lui rapportant ce livre, vous en sentiriez moins de douleur: il est rempli des plus beaux secrets de la nature, et des plus jolies histoires du monde. Je vais,

pour vous faire trouver le chemin moins ennuyeux, et pour distraire votre affliction, vous en conter une; car mon maître me le laissoit lire quelquefois: pour lui, il ne s'est jamais amusé à lire les contes dont il est rempli.

Il y avoit autrefois en Basse-Bretagne un druide qui s'appeloit Gaspard le savant: il l'étoit à tel point qu'il avoit fait un gros livre où toute la science du monde étoit renfermée: il avoit aussi inventé un langage nouveau, composé de fleurs, de plantes, de planètes, et de je ne sais combien d'autres choses. Or ce Gaspard le savant avoit un fils si beau, qu'il devint amoureux de lui-même; il n'avoit point de plus grand plaisir que celui de passer les journées entières à se mirer dans l'eau: ce fut pour cela que son père l'appeloit Narcisse. Cependant il étoit si affligé de la folie de son fils, qu'il le fit venir un jour dans son laboratoire; et, après l'avoir bien grondé de son impertinente coquetterie: Mon fils, lui dit-il, tu ne serois jamais bon à rien, si je te gardois auprès de moi; c'est pourquoi je vais te donner une commission qui te fera voir le monde. Mais c'est à condition que tu ne te verras jamais toi-même; car, si jamais tu te regardes dans l'eau, tu deviendras si effroyable, que tu auras horreur de ta figure: et, si ce malheur arrive, il n'y aura que celle qui pourra lire et entendre ce qui est écrit dans mon livre, qui pourra te rendre cette beauté qui t'a tourné la tête, et que tu mépriseras alors pour

en aimer une autre. De plus, en reprenant ta première beauté, toute ma science te sera communiquée, ainsi qu'à celle entre les mains de qui doit tomber mon livre, si elle peut comprendre un langage inventé par moi seul. Écoute ce que je vais te dire :

Il y a dans le monde une forêt, et dans cette forêt il y a un arbre difficile à trouver, et dans cet arbre il y a une gaîne d'or, et d'un or qui ne se fondra point, comme fera tout autre or, en touchant le couteau que je vais te donner : c'est cette gaîne qu'il faut que tu cherches, que tu trouves, et que tu me rapportes.

A ces mots, il lui donna le couteau, l'embrassa tendrement, et le fit partir : mais il ne l'eut pas plutôt perdu de vue qu'il se repentit de l'avoir éloigné de lui ; et, agité des craintes que lui donnoient les périls qui menaçoient un fils chéri, il mourut peu de temps après le départ de Narcisse.

Narcisse, pour obéir aux ordres de son père, parcouroit tous les bois, et visitoit, mais inutilement, tous les arbres de ces bois pour trouver une gaîne à son couteau. L'histoire dit qu'il fut bien trois ans à faire vingt lieues, tant il s'amusoit à parcourir toutes les forêts qui se trouvoient sur son chemin. Au bout de ces trois années il parvint à la cour du prince Keraliosmadec, qui régnoit pour lors en Bretagne : mais, comme ce n'étoit pas dans les cours des princes qu'il devoit trouver cette gaîne qu'il cherchoit, il

n'en approcha qu'autant qu'il le falloit pour visiter les bois qui en étoient les plus proches. Il en vit un fort agréable, presque entouré d'une rivière, dont l'onde étoit plus claire que le cristal : il falloit la passer pour aller dans la forêt ; mais, en la traversant, la curiosité de voir si les fatigues de ses voyages n'avoient rien diminué de sa beauté, l'emporta sur toutes les menaces de son père ; et il se pencha vers la surface de l'eau.

Quelle fut sa surprise, lorsqu'au lieu d'y voir le visage du beau Narcisse, il y vit celui d'un gros hibou ! Le cri d'horreur qu'il en fit, l'effraya bien plus, puisque ce fut celui d'un vrai hibou; et, avant qu'il en pût faire un second, il le devint depuis les pieds jusqu'à la tête. Son jugement lui resta cependant; mais il en avoit si peu, que ce n'étoit pas la peine de le lui ôter. Il perdit la vue dans ce moment, et pensa s'en désespérer; il la recouvra dès que la nuit fut venue, et se réfugia dans le bois.

Le malheureux Narcisse y menoit une triste vie, se cachant tout le jour dans le creux d'un arbre, et passant les nuits à se nourrir de quelques souris, et à chercher la gaîne du couteau qu'il avoit toujours soigneusement gardé : il chercha tant, qu'il trouva l'arbre par l'éclat dont brilloit au milieu des ténèbres cette merveilleuse gaîne ; mais il ne put jamais parvenir à la tirer de l'arbre, ni à y mettre son couteau. Il passoit une partie des nuits à se tourmenter pour venir à bout de l'un ou de l'autre ; mais tout

ce qu'il put faire fut de cacher son couteau dans le même arbre, tout auprès de la gaîne. Enfin, je ne me souviens plus par quel hasard une certaine princesse le tira d'un grand embarras. Cette princesse étoit si belle, qu'il en devint amoureux : elle se promenoit souvent dans ce bois; mais il avoit le malheur de ne la voir que lorsqu'elle y restoit jusqu'à la nuit. Ce fut pendant une de ces nuits que, s'étant endormie auprès de l'arbre où étoit le hibou, qui contemploit sa beauté, un sauvage la réveilla par quelque insulte : l'amoureux hibou eut recours à son couteau, et la sauva, je ne sais plus comment; mais, en la sauvant, il perdit son couteau, et cette beauté l'emporta. La perte de ce trésor auroit désespéré le hibou, s'il n'étoit resté entre les plus belles mains de l'univers. Cette charmante princesse en eut bientôt connu toutes les vertus. Étant un jour restée jusqu'à la nuit dans ce bois, elle mit la pointe de son couteau sur une pierre unie : le fidèle hibou s'étoit mis auprès d'elle sans qu'elle s'en fût aperçue; le couteau écrivit tout seul, comme il avoit coutume de faire; voici ce qu'il écrivit :

Belle princesse au beau couteau,
Plumez, plumez-en l'oiseau.

A peine cette charmante princesse avoit-elle été en possession du couteau, qu'elle avoit juré de suivre en tout ce qu'il lui traceroit de faire. Voulant obéir aux ordres qu'elle en recevoit dans ce moment, elle

tourna la tête pour chercher le hibou : sa joie fut extrême de le voir à ses côtés. Elle le saisit d'abord, et se mit à le plumer avec son couteau, non sans quelque remords de lui faire un si mauvais traitement, après le service qu'elle en avoit reçu. A mesure qu'elle le plumoit, le beau Narcisse reprenoit sa première figure.

La princesse ne fut point effrayée de ce prodige; et l'histoire dit que, quoiqu'il restât nu en lui ôtant ses plumes, elle ne lui en laissa pas une seule. Il se sentit tout d'un coup rempli de toute la science de feu Gaspard le savant, son père; c'est pourquoi, demandant permission à la princesse de se rendre invisible jusqu'à ce qu'il fût habillé, il lui promit de se trouver le lendemain sous un berceau, dans un des jardins du prince son père. Ce fut là qu'elle fut enchantée de cette beauté dont il ne faisoit plus de cas; ce fut sous ce berceau heureux, secret témoin de leur bonheur, qu'ils se marièrent, et qu'ils se communiquèrent leur science et tous leurs secrets. Il lui donna celui de ne jamais paroître vieille, et de ne jamais mourir; il la fit jurer ensuite de ne se jamais défaire de son couteau, à la possession duquel leur bonheur commun étoit attaché, et de ne jamais parler ni de son aventure, ni de leur union. Ils menèrent long-temps la vie la plus heureuse du monde, sans qu'on s'en aperçût, par le secret que l'heureux Narcisse avoit de se rendre invisible. Il l'avertit qu'il étoit inutile de se tourmenter pour tirer la gaîne d'or

de l'arbre où elle étoit, puisque ce miracle étoit réservé à quelque autre; que cependant la possession de ce couteau ne pouvoit être assurée que par celle de la gaîne. Je ne sais plus pour quelle raison ils quittèrent leur pays : mais, après avoir voyagé par tout le monde, Narcisse toujours invisible, et la princesse toujours aussi belle qu'il lui plaisoit de l'être, ils s'établirent quelque part au pied d'une montagne. Se promenant un jour, la princesse vit descendre du haut de cette montagne un chariot lumineux; de ce chariot sortit un enchanteur qui lui fit voir la gaîne de son couteau, et qui, se mettant à genoux devant elle, lui dit qu'il l'avoit long-temps cherchée pour lui donner ce trésor, inutile dans toutes autres mains que dans les siennes. Il ajouta qu'il n'y avoit que lui qui pût y mettre le couteau. La princesse fut si charmée en recevant la gaîne d'or, que, sans songer au risque qu'elle pouvoit courir, elle donna son cher couteau pour l'y placer : mais l'enchanteur ne l'eut pas plutôt entre les mains, qu'il disparut.

Je vous ennuyerois, ma belle maîtresse, si je vous disois le désespoir où tomba l'étonnée princesse de se voir dans les mains l'inutile gaîne du couteau qu'elle venoit de perdre. Mais que devint-elle, et quelle fut sa douleur, lorsque, revenant pour conter son aventure à son cher Narcisse, elle ne le trouva plus! Elle passa des temps infinis à le chercher par toute la terre, sans en avoir de nouvelles, non plus que de son couteau : car ce n'est qu'en le

retrouvant qu'elle doit revoir son cher époux. Elle revint au même pays où elle avoit perdu tout ce qu'elle avoit de plus précieux. C'est dans ces lieux que, le désespoir ayant aigri la bonté de son naturel, elle se mit à faire tous les maux les plus affreux à deux amants, dont je vous conterai l'histoire, quand la fin de vos malheurs vous aura rendu l'esprit plus disposé à l'écouter.

Le petit Poinçon, en finissant son récit, s'aperçut qu'il s'étoit égaré dans la forêt; mais, quelque chemin qu'il pût prendre pour retrouver celui des jardins du druide, jamais il n'en put venir à bout : il fallut céder à la puissance invisible qui le conduisit, avec la belle Alie, jusqu'au milieu du palais de Noisy.

Ils y arrivèrent dans le temps que l'enchanteur Merlin ordonnoit l'appareil des derniers devoirs qu'il vouloit rendre à ce fils bien aimé : tout y étoit rempli de gémissements. Le corps du beau prince, par une communication souterraine, étoit passé de la fontaine du berceau dans celle qui faisoit le principal ornement des jardins du palais de Noisy. Ce beau corps étoit étendu sur un amas de fleurs auprès du bûcher qu'on avoit élevé pour le brûler; et le berceau vert, orné de guirlandes de ces mêmes fleurs, étoit à ses pieds.

Ce spectacle mit la tendre Alie hors d'elle-même; elle cacha pourtant son désespoir au petit Poinçon, pour qu'il ne l'empêchât pas de se jeter, comme elle le

méditoit, au milieu des flammes qui devoient dévorer le corps de son amant. Poinçon, qui s'étoit vu entraîner malgré lui dans un autre lieu que celui qu'il cherchoit, s'étoit caché derrière une palissade avec Alie, ne pouvant obtenir d'elle de fuir ce triste et cruel spectacle.

Tout étant prêt pour la cérémonie, l'inconsolable Merlin fit placer le corps du prince au haut du bûcher, environné de gommes et de parfums les plus délicieux de l'Arabie; il fit mettre le berceau vert à ses pieds; et, haussant un flambeau qu'il tenoit, il leva les yeux au ciel, en disant: Inhumaine Alie, beauté funeste à mon repos, et encore plus funeste au plus fidèle des amants, viens assouvir ta cruauté par le plaisir de voir consumer la victime que tu as immolée à ta rage! mais tremble, frémis des horreurs qui t'environneront partout, lorsque ton berceau sera réduit en cendres! En achevant ces mots, il alloit mettre le feu au bûcher, et la malheureuse Alie partoit déjà pour s'y précipiter, quand des cris qu'on entendit en l'air firent lever les yeux à tout le monde. Merlin s'arrêta, et quelques moments après il vit descendre la mère aux Gaînes dans son char avec le druide. Ah! ma belle maîtresse, s'écria Poinçon, courons au-devant de la mère aux Gaînes. La voilà qui vient sans doute à votre secours avec monseigneur le druide votre père.

Dès qu'ils furent descendus du char, la mère aux Gaînes ôta le flambeau des mains de Merlin, et le

druide ôta la bague du doigt d'Alie pour la donner au petit Poinçon, avec ordre d'aller chercher en toute diligence le couteau enchanté, sans oublier cet or précieux qui lui servoit de gaîne. Merlin, en voyant la mère aux Gaînes, sentit de la joie et de la crainte; il savoit les justes reproches qu'il méritoit d'elle, et il savoit ce qu'elle pouvoit en sa faveur. Tandis que la magicienne faisoit quelques plaintes à Merlin, et que Merlin lui faisoit beaucoup d'excuses, en la suppliant de faire céder la vengeance à la générosité, on vit arriver le petit Poinçon tout rayonnant de lumière par l'éclat de l'or et du couteau qu'il portoit. La mère aux Gaînes tressaillit, et pensa s'évanouir de joie à cette vue. Elle le reçut des mains du druide; alors élevant sa voix : Que l'on descende le prince du bûcher, dit-elle, il n'a point encore vu les sombres bords de l'Achéron : ce couteau ne fut jamais fatal qu'aux criminels et aux scélérats.

Mais pourquoi allonger ce récit par des circonstances ennuyeuses au dénouement de l'histoire? Toutes les personnes intéressées à cette aventure avoient leur compte; la mère aux Gaînes son couteau, le druide son livre, et Alie son berceau. Notre héros, qui n'étoit que dangereusement blessé, se trouvoit entre les mains de trois personnes dont l'art étoit capable de ressusciter tous les héros morts depuis le grand Cyrus; et, ces trois personnes unissant leur pouvoir en faveur du beau prince de Noisy, il est aisé de penser qu'il fut rendu à la belle Alie avec plus de

charmes, plus d'agréments et plus de tendresse que jamais. La naissante aurore éclaira cette espèce de résurrection; et le soleil, qui s'étoit couché la nuit précédente sur des lieux remplis de deuil et d'affliction, les vit, à son retour, remplis de la joie la plus vive.

Ce fut au milieu de cette joie que le géant Moulineau, monté sur son cheval énorme, sonna trois fois du cor à la porte du château, pour demander sa prisonnière et son Bélier, ou pour défier au combat tous les habitants du château, au cas qu'on le refusât. L'amant d'Alie, qui vouloit se signaler à ses yeux, accepta le défi, et lui fit dire que le prince de Noisy, nouvellement arrivé d'un long voyage, lui donnoit un rendez-vous, à trois jours de là, sur le pont élevé par son Bélier, pour y vuider leur querelle, et s'y disputer la gloire d'être à la charmante Alie.

Cette charmante Alie, dans les transports que lui causoit ce changement inopiné dans sa fortune, sentoit mille fois plus d'amour pour le prince de Noisy, sous sa figure naturelle, qu'elle n'avoit senti de haine pour lui sous celle de Bélier. Ce fut à lui, comme le prince le plus spirituel et le plus galant de son temps, à trouver des expressions dignes de lui en marquer sa reconnoissance, et capables de lui faire oublier ses malheurs passés.

Alie, aussi curieuse que tendre, voulut savoir de son amant comment il étoit devenu Bélier: le prince

lui dit que, s'étant laissé aller à ses rêveries la nuit qu'elle lui avoit jeté le livre, elles l'avoient insensiblement conduit jusqu'au bord de la Seine; que, le jour commençant à paroître, il avoit eu la curiosité de l'ouvrir; qu'il n'y avoit trouvé que les signes du zodiaque; que, s'étant appliqué à considérer celui du Bélier, il n'avoit pu s'empêcher de lire ce qui étoit dessous; qu'à la troisième lecture de ces paroles mystérieuses, il s'étoit vu tout d'un coup transformé en Bélier. Il est inutile, poursuivit-il, de vous parler de mon étonnement et de mon désespoir; j'étois encore dans le premier mouvement de l'un et de l'autre, quand le géant arriva, dont la meute m'auroit étranglé, s'il n'eût par hasard trouvé quelque chose à ma figure qui lui plut. Je n'ai point quitté son service depuis ma métamorphose.

Cependant ce livre, dont je déchiffrois tous les jours quelque chose malgré son obscurité, me faisoit espérer que je pourrois, par son secours, reprendre ma première figure: c'est par son moyen que j'ai su en un instant élever le pont: par son secours j'avois repris l'usage de la parole; par son secours encore je me rendis invisible le jour que je répondis aux regrets de la belle Alie; et c'est enfin par lui que j'avois su que l'or liquide, dont le druide étoit en possession, me délivreroit de mon enchantement, aussitôt qu'on m'en auroit touché. Voilà, belle Alie, continua le prince, ce qui me détermina à aller chez le druide votre père, où je ne comptois pas vous

présenter une victime : aussi fus-je si consterné des marques d'indignation que vous me donnâtes avant de me frapper du couteau, que j'en reçus le coup avec assez d'indifférence.

La fin de ce récit renouvela les regrets et les douleurs d'Alie; mais la présence de son cher prince l'eût bientôt consolée, sur-tout quand elle entendit Merlin et le druide convenir ensemble qu'elle seroit unie au prince de Noisy dans trois jours.

Ce jour heureux étoit aussi celui qu'on avoit marqué pour le combat; et, malgré les alarmes de la belle Alie, qui ne comprenoit pas trop comment un homme bien amoureux pouvoit se battre le jour même qu'il devoit posséder ce qu'il aimoit; malgré, dis-je, toutes ses inquiétudes, le beau prince de Noisy tint sa parole.

Vous ne doutez pas, mademoiselle, que ce combat ne finît comme finissent toujours les combats des géants avec les héros. Le seigneur Moulineau fut renversé à la première course, et, culbutant de l'endroit le plus haut du pont jusqu'au fond du fossé, il se cassa le cou sans être regretté des spectateurs. Jamais noces ne furent célébrées avec autant de magnificence, et jamais mariés ne furent si contents.

Voilà ce que le savant Mabillon a pu découvrir de ces aventures; et voici ce qu'il ajoute sur le chan-

gement du nom dont vous avez souhaité d'être informée :

Ce lieu, qui s'appeloit autrefois Pont d'Alie,
Dans l'antique tradition,
De Moulineau prenant le nom,
Voyoit sa gloire ensevelie
Avec le géant, son patron;
Et, quoiqu'elle soit rétablie
Dans l'agrément du premier son,
Un reste de corruption
Le fait appeler Pontalie.

FIN DU BÉLIER.

LES QUATRE FACARDINS,

CONTE.

A M. L. C. D. F.....

A quoi m'engagez-vous, adorable Sylvie ?....
Ce vers est pris d'une chanson
Où, sur le ton de l'élégie,
Certain élève d'Apollon
Demandoit autrefois la vie
A la Sapho de Pélisson.
Quant à moi, c'est avec raison
Que devant vous je m'humilie,
Et que je viens, en Jérémie,
Vous dire, sous un autre nom :
A quoi m'engagez-vous, adorable Sylvie ?....

Faut-il, après le Renard blanc,
Après Fleur d'Épine la blonde,
Après Tarare, son amant,
Par un nouveau déchaînement,
Faire encor trotter à la ronde,
Et l'héritière d'Astracan,
Et le prince de Trébizonde ?
Puisqu'il ne dépend que de vous

De me dispenser d'en écrire,
Je vous demande à deux genoux,
De me sauver de la satire,
Et de m'épargner le courroux
De gens sensés, et las de lire
Des fables qui ne font plus rire.

Les contes ont eu, pour un temps,
Des lecteurs et des partisans;
La cour même en devint avide,
Et les plus célèbres romans
Pour les mœurs et les sentiments,
Depuis Cyrus jusqu'à Zaïde,
Ont vu languir leurs ornements,
Et cette lecture insipide
L'emporter sur leurs agréments.

En vain des bords fameux d'Ithaque,
Le sage et renommé Mentor
Vint nous enrichir du trésor
Que renferme son Télémaque;
En vain l'art de son précepteur
Etale avec délicatesse
Dans ce roman de rare espèce
Ce qu'ont d'utile ou de trompeur
La politique et la tendresse,
Et cette fatale douceur,
Tendre fille de la mollesse,
Dont s'enivre un héros vainqueur
Aux pieds d'une jeune maîtresse,
Ou d'une habile enchanteresse,
Telles que les peint ce docteur,
Instruit de l'humaine foiblesse,
Et curieux imitateur
Du style et des fables de Grèce:

La vogue qu'il eut dura peu;
Et, las de ne pouvoir comprendre
Les mystères qu'il met en jeu,
On courut au Palais le rendre,
Et l'on s'empressa d'y reprendre
Le Rameau d'or et l'Oiseau bleu.

Ensuite vinrent de Syrie
Volumes de contes sans fin,
Où l'on avoit mis à dessein
L'orientale allégorie,
Les énigmes et le génie
Du talmudiste et du rabbin,
Et ce bon goût de leur patrie,
Qui, loin de se perdre en chemin,
Parut, sortant de chez Barbin,
Plus arabe qu'en Arabie.

Mais enfin, grâces au bon sens,
Cette inondation subite
De califes et de sultans
Qui formoient leur nombreuse suite,
Désormais en tous lieux proscrite,
N'endort que les petits enfants.

Ce fut dans cette paix profonde
Que moi, misérable pécheur,
Je m'avisai d'être l'auteur
D'un fatras qu'on lut par le monde.
Je l'entrepris en badinant,
Et je fourrai dans cet ouvrage
Ce qu'a de plus impertinent
Des contes le vain étalage:
Mais je ne fus pas assez sage
Pour m'en tenir à ce fragment;

J'y joignis un second étage.
Pour marquer les absurdités
De ces récits mal inventés,
Un essai peut être excusable;
Mais dans ces essais répétés
L'écrivain lui-même est la fable
Des contes qu'il a critiqués.

Vous qui disposez de ma vie,
Qui la rendez heureuse, ou la comblez d'ennuis,
Souffrez de grâce que j'oublie
Les engagements où je suis.
En vain je fais l'apologie
Du conte de la nymphe Alie,
Et de la dernière des nuits,
S'il faut me signaler par une autre folie,
Et coudre un nouveau supplément
Au dernier tome de Galland. *

Je ne connois que trop la honte
De mettre au jour conte sur conte;
Cependant, si vous l'ordonnez,
Je vais, en dépit du scrupule,
Suivre les lois que vous donnez,
Et me livrer au ridicule
Des fatras que j'ai condamnés.

Nous avons laissé le prince de Trébizonde sur le point de conter ses aventures par ordre du sultan, son seigneur. Ce prince de Trébizonde étoit fait à peindre, vaillant, adroit, grand parleur, et quelque peu gascon, comme on verra par la suite d'un récit qu'il commença de cette manière :

* Auteur des Mille et une Nuits.

Ce n'est point à votre majesté sublime et toujours auguste qu'il faut conter des fables : pour moi, qui fais profession d'une vérité scrupuleuse, je vais, à l'exemple de la sultane votre épouse, vous conter des aventures aussi véritables qu'elles paroîtroient fabuleuses, si tout autre que moi se vantoit de les avoir mises à fin.

Je ne parlerai de ma naissance que pour vous dire que ma mère, la plus superstitieuse princesse de son temps, s'étoit mis en tête que le bonheur ou le malheur de ma vie dépendoit du nom qu'on me donneroit; et, ne voulant point de ceux que mes ancêtres avoient portés, elle étoit sur le point d'envoyer à l'oracle pour en demander un à sa fantaisie, lorsqu'un certain perroquet, dont elle faisoit grand cas, s'avisa de répéter deux ou trois fois Facardin. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer, et pour m'honorer de ce beau nom. Passons aux temps de ma vie qui sont marqués par les événements dont vous me demandez le récit.

J'étois parti de votre cour quelques jours avant la révolution qui survint au sujet de la première impératrice, votre épouse : j'en appris la nouvelle à deux journées de mes États; et je prendrai la liberté de vous dire que j'y désapprouvai votre départ, comme j'ai fait la conduite de votre hautesse depuis son retour : car encore vaut-il mieux ne se point remarier, que de se précautionner contre les infidélités futures d'une épouse, en ne lui donnant pas le loisir

d'être infidèle, c'est-à-dire, en lui faisant couper la tête dès le lendemain de ses noces.

Je ne fis de séjour à Trébizonde qu'autant qu'il en falloit pour contenir mes vassaux, vos sujets, dans leur obéissance; car tout étoit prêt à se soulever contre la cruauté d'un édit sur lequel les peuples s'imaginoient que les autres souverains alloient se régler. J'assurai fort les miens que je n'étois pas venu pour en amener la mode; et, m'étant fait donner la liste des tournois publiés par le monde pour la présente année, avec un état des aventures les plus impraticables qui fussent dans l'univers, je partis, dans le dessein de rendre le nom bizarre qu'on m'avoit donné aussi célèbre qu'il me paroissoit inouï: et certes je puis dire, sans me flatter, que je n'y ai pas mal réussi.

Je pris des mesures toutes différentes de celles que prennent d'ordinaire les autres aventuriers; car, au lieu d'un écuyer pour porter mes armes, et pour conter mes exploits, je pris un secrétaire pour les écrire; et jamais pauvre secrétaire n'eut tant à travailler.

La fortune secondoit partout mon audace; les beautés cédoient à mon mérite, et leurs héros à ma valeur. Cependant je m'ennuyois d'être toujours aimé sans jamais pouvoir être amoureux; et, si je n'avois trouvé chaque jour quelque monstre à combattre, ou quelque enchantement à détruire pour m'amuser, je ne sais ce que je serois devenu.

Mon secrétaire avoit naturellement du bon sens; et, comme il s'étoit beaucoup formé l'esprit depuis qu'il étoit à mon service, il tâchoit de me consoler, en me faisant voir qu'il y avoit des malheurs encore plus grands dans la vie que celui dont je me plaignois. Fasse le ciel, disoit-il, que l'heureux Facardin ne les éprouve jamais, et que la fortune lui soit assez favorable pour l'éloigner du climat dangereux et des campagnes fertiles du royaume d'Astracan!

Nous étions au milieu du jour, et dans le milieu d'une forêt sombre et délicieuse, et j'étois sur le point de choisir l'arbre le plus épais pour m'asseoir sous son ombre, et pour apprendre de mon secrétaire ce que c'étoit que cet Astracan, lorsque je vis avancer vers nous deux hommes montés sur de superbes chameaux.

Dès que celui qui marchoit le premier fut auprès de nous, il attira toute mon attention par son air et par l'action que je lui vis faire. Sa taille étoit la plus noble et la plus aisée qu'on pût voir, et son visage étoit si charmant, que mon secrétaire même, accoutumé à me voir tous les jours, ne put s'empêcher de témoigner la surprise et l'admiration que lui causoit une figure si gracieuse. Nous eûmes tout le temps qu'il nous fallut pour l'examiner; car, s'étant arrêté vis-à-vis de nous sans nous voir, il prit son casque des mains de celui qui le suivoit; et, au lieu de s'en couvrir, comme je crus qu'il alloit faire, il poussa quelques soupirs, regarda tendrement un oiseau

tout brillant d'or et de pierreries, que je pris pour un aigle, et qui de ses ailes étendues ombrageoit ce casque. Après avoir quelque temps contemplé cette figure, il la baisa respectueusement; et, remettant le casque à son écuyer, il passa fort près de nous, toujours enseveli dans cette profonde rêverie qui l'avoit empêché de nous voir.

Ce fut alors que je fis réflexion à ce que mon secrétaire venoit de me dire, et je compris qu'un homme bien amoureux ne seroit pas sans inquiétude, s'il trouvoit en son chemin un rival fait comme cet étranger. Je ne pus vaincre la curiosité d'apprendre ce qu'il étoit; et mon secrétaire, ayant civilement arrêté son écuyer pour s'en informer, revint tout effaré me dire qu'il s'appeloit Facardin.

Facardin! grands dieux! m'écriai-je avec étonnement. A cette exclamation, le beau chevalier, qui crut que je l'appelois, tourna la tête de son chameau pour m'aborder, et me demanda ce que je souhaitois de lui. Rien, lui dis-je, si ce n'est de savoir de vous s'il est possible que vous vous appeliez Facardin? Il n'est que trop vrai, me répondit-il; et plût au ciel qu'on ne m'eût pas été chercher ce maudit nom si loin pour me rendre malheureux, puisque je puis attribuer une partie des disgrâces qui me sont arrivées à la fatalité secrète qui semble attachée à ce nom! Oseroit-on, lui dis-je, vous demander quelles sont ces disgrâces?

Les voici, me dit-il le plus honnêtement du

monde : Je serois le plus constant de tous les hommes, si je n'étois aussi malheureux en amour que j'y suis sensible depuis quelque temps ; cependant je ne puis me plaindre d'avoir été trahi dans aucun commerce, puisque je n'ai jamais été aimé. Il est vrai que la plus adorable des mortelles, et la seule qui m'ait jamais regardé sans aversion, a paru se radoucir en ma faveur ; mais, hélas ! ce fut en me mettant à une épreuve dont le souvenir me transit d'horreur. N'en parlons plus, ajouta-t-il ; et, pour revenir à ce que je vous disois, il est impossible que mes soins, ma complaisance et mes assiduités, au défaut des autres agréments que je n'ai pas, pussent être partout rebutés, si ce nom bizarre ne me portoit malheur.

Quoi ! dis-je, il seroit possible qu'un homme fait comme vous, eût inutilement offert l'hommage de son cœur ; et qu'un homme d'autant d'esprit puisse s'imaginer que le nom que vous avez reçu en soit la cause ! Il n'est que trop vrai, reprit-il ; et, pour vous en convaincre, je n'aurois qu'à vous conter l'aventure qui m'est arrivée en Danemarck ; mais un homme comme vous doit avoir bien autre chose à faire, qu'à donner son attention au récit des affronts que l'amour m'a faits.

Je l'assurai fort que je n'avois rien de mieux à faire pour lors que de l'écouter ; et pour lui donner quelque petite espérance de changement dans sa fortune : Seigneur, lui dis-je, mettez-vous dans la tête

qu'un nom est heureux ou malheureux, selon qu'il est bien ou mal porté. Je ne sais de quelles régions du monde vous venez; mais il faut que les beautés qui les habitent soient des chats sauvages, aux merveilles que vous me dites de leur fierté et de leurs rigueurs. Je m'appelle Facardin comme vous; et, pour vous montrer que le nom n'y fait rien, j'ai trouvé cent beautés en mon chemin; et, quoiqu'il y en eût des plus rares dans ce nombre, pas une ne m'a coûté plus d'un soupir. Mon secrétaire vous en fera voir la liste, et vous en donnera l'adresse. Allez les voir, et m'en dites des nouvelles quand nous nous reverrons. Hélas! répond le bel inconnu, quand vous les auriez trouvées plus douces que des agneaux, elles deviendroient de vraies tigresses pour moi, moi qui n'ai jamais inspiré que de l'aversion à toutes celles que j'ai vues, excepté la vieille du mont Atlas, qui auroit elle-même inspiré de l'aversion aux moins délicats et aux plus susceptibles. C'est ce que je vais vous faire voir, puisque vous voulez bien me donner quelques moments d'audience.

Nous mîmes pied à terre à ces mots; et, tandis que nos gens cueilloient des grenades et quelques azeroles pour rafraîchir nos chameaux, ayant choisi dans l'épaisseur de la forêt un endroit commode pour nous asseoir, l'étranger Facardin me tint ce discours:

Comme j'ai fait vœu de ne me point découvrir,

tant que je me verrai le cœur indignement susceptible des premières impressions, et que je serai le misérable rebut des beautés les plus susceptibles, dispensez-moi de vous parler de ma naissance, et de vous dire les lieux d'où je suis parti pour me signaler par quelque renommée dans le monde : il suffira de vous dire que le premier objet de mes projets errants fut celui qui, selon les apparences, vous met en campagne, aussi bien que tant d'autres aventuriers, je veux dire le dessein de me rendre digne d'aspirer à la conquête de Mousseline la Sérieuse, princesse d'Astracan. Mais, quoique ce soit, comme vous savez, ou comme la renommée vous l'aura du moins appris, la plus parfaite de toutes les mortelles, ce fut moins la curiosité de la voir ou l'espoir de la posséder qui m'engagea, que les difficultés, ou, pour mieux dire, l'impossibilité de l'aventure. Mon cœur, dans cet heureux temps, ne respiroit que la gloire; et j'étois de la dernière indolence pour l'amour.....

Mes voyages jusqu'ici n'ont eu que deux événements qui soient dignes de votre attention. Le premier est l'aventure de l'isle des Lions, qui fit naître celle du mont Atlas; et voici ce que c'est que l'une et l'autre.

A deux journées de cette montagne fameuse, sur le sommet de laquelle les poëtes assurent que le ciel et tout l'attirail de ses étoiles se reposent, une vaste forêt s'étend jusqu'au rivage de la mer. Cette forêt est si peuplée de bêtes fauves, que c'est une mer-

veille : on les y trouve par troupeaux, et ces troupeaux sont si nombreux, qu'on a de la peine en plusieurs endroits à se frayer un passage au travers de leur multitude. Au sortir de cette forêt, les habitants du pied de la montagne nous apprirent que les lions venoient autrefois de tous les déserts à la ronde chasser dans cette forêt; et qu'après l'avoir dépeuplée de cerfs, de daims et de chevreuils, ils alloient dépeuplant les campagnes voisines d'hommes, de femmes et de petits enfants; que le peuple, dans cette extrême misère, ayant eu recours à l'enchanteur Caramoussal, qui habitoit le haut de la montagne, il avoit par ses enchantements relégué tous les lions dans une isle que je pourrois voir du rivage où la mer bat le pied du mont; que, pendant l'exil des lions, les bêtes fauves étoient revenues, et qu'elles avoient tellement multiplié, que la désolation étoit presque aussi grande que du temps des lions, parce que ces vastes troupeaux que j'avois pu remarquer en passant la forêt, se répandoient partout, et ravageoient les blés de la campagne; que, pour remédier à ce désordre, on faisoit tous les ans trois ou quatre chasses dans l'isle des Lions, moins pour les inquiéter ou pour leur nuire que pour en prendre le plus qu'on pourroit, et les lâcher dans la forêt pour faire diversion. Ils ajoutèrent que, le temps de la première de ces chasses arrivant dans deux jours, il ne tiendroit qu'à moi d'en avoir le divertissement.

Pour tout autre que pour un aventurier, ce n'au-

roit pas été proposer une partie de plaisir que d'inviter à la chasse aux lions : mais, pour moi, j'y consentis avec joie.

Le rivage opposé à l'isle des Lions étoit le rendez-vous des chasseurs. Cette isle me parut d'une assez grande étendue, fort sauvage, et toute couverte de bois extrêmement épais. Je fus surpris de l'appareil de cette chasse : je m'étois attendu que je trouverois force chiens, et quantité de chasseurs armés de dards, de javelots, de flèches et d'épieux; mais, au lieu de tout cela, je ne trouvai sur le rivage que vingt hommes, et vingt jeunes filles assez bien faites. Les hommes menoient chacun un cerf ou un daim en lesse; et chaque fille portoit un coq sur le poing : il y avoit des filets dans les chaloupes où nous nous embarquâmes.

A mesure que nous approchions de l'isle, nous entendions des rugissements effroyables et des hurlements si affreux, que mon écuyer, qui du reste est brave soldat, en parut un peu décontenancé, sans qu'aucune de nos nymphes en fût émue.

Le rivage étoit tout bordé de ces honnêtes lions, qui nous attendoient à la descente. J'étois en peine comment cette descente se feroit en présence d'un détachement si redoutable; mais trois de nos chaloupes, abordant avant les autres, lâchèrent trois cerfs, après lesquels tous les lions s'étant débandés, ils nous laissèrent l'accès libre et facile dans leurs terres. Dès que nous y fûmes, nous entrâmes dans le

plus épais de la forêt, où, pendant que les chasseurs tendoient leurs filets, les jeunes filles mirent des chaperons à leurs coqs, semblables à ceux qu'on met aux faucons.

A peine les filets furent-ils tendus, derrière lesquels on avoit posé les bêtes fauves, que nos lions revinrent tête baissée sur nous; ils étoient deux douzaines, tous lions de grand appétit, à ce qu'il me sembloit; mais, comme nous n'en voulions que deux ou trois à la fois, une des nymphes ôta vîtement le chaperon de son coq, et lui tira deux ou trois fois une plume de la queue. L'endroit de cette forêt où nous étions paroissoit si sombre, que le coq s'imagina voir la petite pointe du jour, et se mit à chanter de toute sa force pour le saluer : les lions en furent tellement effrayés, qu'ils disparurent tous dans un instant, excepté celui qui s'étoit embarrassé dans les filets. On l'embarqua dans une de nos chaloupes avec un des chasseurs, et avec cette même fille dont le coq venoit de chanter. Quoique ce lion fût empêtré dans le filet, de manière qu'il n'y avoit pas de danger qu'il fît aucun mal, on ne laissa pas d'embarquer un chevreuil dans la même chaloupe, pour l'amuser pendant le trajet.

Que vous dirai-je, seigneur ? cette chasse, qui me paroissoit aussi nouvelle qu'elle étoit divertissante, dura jusqu'à ce que chaque chasseur eût ramené son lion, sa demoiselle et son coq. Je voulus rester le dernier, et me charger du poste d'honneur, parce

que c'étoit le plus périlleux, et je me mis à l'arrière-garde. Je fis embarquer mon écuyer dans la chaloupe qui partit la dernière, excepté celle qu'on m'avoit laissée.

Comme j'étois étranger, on m'avoit aussi laissé le coq le plus fier, et la fille la plus assurée, de peur d'accident. Cette fille commençoit à me donner des instructions sur notre retraite: mais moi, qui n'en pouvois plus de honte, de voir que les coqs remportoient toute la gloire de cette expédition, je la priai de ne point faire chanter son coq, que je ne me fusse éprouvé contre quelqu'un de ces lions; que, s'ils venoient plusieurs sur moi pendant que je serois aux mains avec un de leurs compagnons, je lui dis qu'elle viendroit assez à temps à mon secours pour me dégager d'un combat inégal. Elle ne m'y parut pas fort disposée, je le vis à son air; et, sur le point qu'elle m'alloit répondre, les lions vinrent faire leur dernière charge.

Je m'avançai l'épée à la main, et fis quelques pas pour aller à leur rencontre.

Ils avoient à leur tête le plus formidable de tous les lions; ses yeux étoient étincelants, sa crinière tout hérissée; et, par hasard, ce lion se trouva sourd comme un pot; car la jeune fille, effrayée de son énorme grandeur, fit d'abord crier son coq, et le cri de ce coq étoit d'un enrouement si hideux et tellement aigu, que j'en eus la tête pénétrée de part en part.

Tous les lions, à la réserve de celui dont je parle, saisis de terreur panique, se culbutoient l'un par-dessus l'autre en fuyant.

Ma nymphe et son coq s'égosilloient à force de chanter et de se désespérer; et le vacarme qu'ils faisoient me parut encore plus importun que la présence du lion. Le commencement de notre combat méritoit, sans vanité, des spectateurs plus tranquilles et plus illustres que ceux que nous avions. Je lui avois déjà tiré du sang de plusieurs endroits; mais en revanche il m'avoit fait, dès la seconde passade, une égratignure qui, commençant auprès de l'oreille droite, descendoit en écharpe jusqu'à l'extrémité du talon gauche. Je n'avois point de bouclier, non plus que mon adversaire; mais il avoit une queue qui se faisoit encore plus sentir que ses griffes. Comme il se faisoit tard, je pris mon épée à deux mains pour mettre fin à la dispute avant la nuit : mon ennemi, qui, selon toutes les apparences, avoit le même dessein, se dressa sur ses pieds de derrière, et ouvrit une gueule hors de toute mesure, de toute règle, de toute vraisemblance. La fille en fut si troublée, qu'elle lâcha son coq; le lion me quitta pour courir après, et je quittai la fille pour courir après le lion. Je l'eus bientôt atteint; mais ce ne fut pas assez tôt pour sauver le pauvre coq qu'il avoit déjà pris, et qu'il avala en notre présence, comme on avaleroit un grain de cachou.

Cet affront m'anima d'un ressentiment nouveau,

j'en fus si transporté de colère, que, sans m'apercevoir de l'état où le lion s'étoit mis, je lui coupai la patte droite, dont il se tuoit de me faire signe qu'il vouloit parlementer: la terre fut arrosée d'un ruisseau de sang qui couloit de cette plaie. J'étois toujours en garde, ne doutant pas que sa fureur ne lui fît redoubler ses efforts contre moi: mais il ne songeoit à rien moins qu'à la vengeance; au contraire, s'appuyant contre un arbre pour se soutenir, il me regarda tristement, et me dit: Ah, Facardin!

Je commençois à m'attendrir, et j'étois sur le point de m'en approcher pour tâcher de le secourir, lorsque les cris de la fille m'appelèrent à son secours. Elle retenoit de toute sa force le bateau qu'on nous avoit laissé: la corde s'en étoit détachée pendant notre combat; et, s'en étant aperçue, comme c'étoit notre unique ressource, elle faisoit des efforts merveilleux pour l'empêcher de nous échapper. Dès que je fus auprès d'elle, voyant que je rattachois la chaloupe au rivage, au lieu de nous y embarquer, elle pensa se désespérer. Je lui dis que je mourrois plutôt que d'abandonner, dans l'état où je l'avois laissé, le pauvre lion qui m'avoit parlé; que je l'allois chercher pour le passer en terre ferme, et pour lui donner tout le secours dont il pourroit avoir besoin. Elle se désespéroit d'une proposition qui lui parut extravagante, et me conjuroit à deux genoux de ne la pas exposer avec moi, pour un vieux lion mort, à la fureur de tous les lions vivants de cette isle. Elle

eut beau dire; je fus à l'endroit où je l'avois laissé; mais ce fut inutilement que je le cherchai partout à la ronde.

Je me rembarquai donc, assez honteux de ne pouvoir, comme les autres, ramener un lion : mais l'affliction de celle qui m'accompagnoit ne se peut exprimer; elle me dit qu'elle étoit déshonorée par la perte de son coq, que c'étoit un opprobre éternel pour toute sa famille, et qu'elle ne prétendoit pas survivre à cette infamie.

Tandis que je faisois mon possible pour la consoler d'un désespoir qui me parut assez bizarre, nous abordâmes au rivage du mont Atlas.

La nuit étoit presque fermée, je perdois beaucoup de sang, et je mourois de soif. Je m'étois attendu que mon écuyer, dont j'avois pris quelque soin, en le renvoyant malgré qu'il en eût, auroit à son tour quelque attention pour moi, et qu'il ne manqueroit pas de se trouver au pied du mont ou sur le rivage pour me recevoir; mais je n'y trouvai personne.

La fille que j'avois ramenée, se désespérant de plus en plus, prit enfin le parti de grimper au haut de la montagne, pour implorer le secours de Caramoussal, ou pour se précipiter, disoit-elle, du lieu le plus convenable à son désespoir, en cas que le magicien ne lui fût pas favorable. Je la suivis le plus long-temps que je pus, pour la détourner au moins de ce dernier projet. Mais l'ayant perdue dans l'obscurité, qui m'en déroba la vue dans les sentiers

détournés qu'elle suivit, après avoir long-temps erré parmi les pointes de rochers, toujours en montant, je m'assis enfin dans le lieu le plus uni que je pus trouver, résolu d'y passer la nuit.

Je ne fus pas plutôt en repos, que je crus entendre de loin le bruit agréable de quelque ruisseau qui se précipitoit en cascade le long des rochers de cette solitude. Je me sentois une soif si pressante que, sans égard à ma foiblesse, et moins encore aux dangers des précipices, je tournai mes pas vers l'endroit d'où venoit ce bruit. Je sentois bien que j'en approchois ; mais il m'eût été difficile d'y parvenir, si, à force de me tourmenter et de regarder de tous côtés, je n'eusse vu au-dessus de l'endroit où j'étois un foible rayon de lumière. Je le pris pour guide ; et, à mesure que j'en approchois, cette lumière sembloit augmenter, et je crus entendre comme un bruit de certains rouets dont les femmes se servent pour filer.

Je ne me trompois pas ; et, à la lueur de deux flambeaux fort gros et fort ardents, placés à chaque côté d'une misérable chaumière, je vis deux bras secs et décharnés avec deux mains assortissantes, qui, par deux ouvertures pratiquées dans la porte de cette chaumière, faisoient tourner la roue de cette machine, et filoient avec plus de grâce qu'il ne leur appartenoit. Après avoir quelque temps considéré cette discrète et mystérieuse façon de filer, je poussai la porte sans y frapper, dans le besoin extrême où j'étois de trouver quelque secours.

La porte s'ouvrit sans efforts, et je vis la fileuse, dont toute la personne étoit bien digne du rare échantillon que j'en avois vu : son visage n'étoit qu'un vieux parchemin qui sembloit collé sur une tête de mort; elle étoit nue jusqu'à la ceinture, et la plus sèche de toutes les carcasses ne l'étoit pas tant que cette misérable nudité; j'en détournai la vue pour lui demander à boire. Rien ne vous manquera dans ces lieux, me dit-elle, pourvu que la patience ne vous manque pas, et que vous puissiez résister à votre envie, et vaincre votre aversion. A ces mots, m'embrassant avant que je pusse m'en apercevoir, elle me fit asseoir auprès d'elle; et, voyant mes habits tout sanglants, elle en tressaillit; et, tout alarmée d'un péril où je ne croyois pas être : Vous étiez mort, dit-elle, si le secours que je vais vous donner avoit été différé d'une heure. Elle me déshabilloit en me tenant ce discours; et, visitant ma blessure depuis le haut jusqu'en bas, elle me serroit le plus affectueusement du monde entre ses vilains bras, et me baisoit de temps en temps les endroits qu'elle essuyoit.

Elle s'aperçut du dégoût mortel que j'avois de ses tendresses et de ses faveurs; et, malgré ces marques d'aversion, n'ayant pas laissé de me frotter d'une essence qui parfumoit toute la cabane : Insensé, me dit-elle, si tu savois le trésor que tu rebutes, et que je vois bien que tu perdras, quels seroient tes empressements et ta reconnoissance!

Je me trouvai tellement rafraîchi, tellement remis, et tellement soulagé de ce premier appareil, que je vis bien qu'il ne seroit pas nécessaire d'en attendre un second pour être en parfaite santé. Il ne manquoit plus à mon bonheur que de pouvoir étancher ma soif, et de m'éloigner d'une telle hôtesse. Je la conjurai donc d'avoir pitié du premier et du plus pressant de mes besoins, puisque le secours qu'elle venoit de me donner seroit inutile, si elle me laissoit misérablement mourir de soif. Il faut donc vous mettre à une épreuve, me dit-elle, que je vois bien que vous serez incapable de soutenir: suivez-moi.

Elle eut toutes les peines du monde à se lever, tant elle étoit décrépite; et sa figure me donnoit tant d'aversion, que je n'eus pas le courage de la toucher pour lui aider à se soutenir. Elle étoit toute courbée; et, malgré le bâton qui lui servoit d'appui, je crus qu'elle ne pourroit jamais se traîner hors de cette première chambre, la plus piètre et la plus délabrée qui soit au monde. La seconde me parut un peu plus raisonnable; la troisième plus grande encore, et fort ornée: mais la dernière chambre où je la suivis étoit la plus magnifique et la mieux meublée qui soit dans l'univers; c'étoit plutôt la demeure fabuleuse de quelque fée que l'appartement d'une mortelle. Ce n'étoit partout que glaces, que peintures exquises et meubles précieux : une toilette galante et garnie de tous les bijoux les plus rares, d'un côté; de l'autre, un lit en broderie de perles

orientales et d'or de la Chine, sembloient n'attendre que la déesse qui devoit se présenter à l'un et à l'autre : car, auprès de la toilette, je vis un déshabillé qui me parut celui d'une impératrice de dix-huit ans.

Nous avions été long-temps à nous rendre à cet appartement; car, outre que la malheureuse vieille alloit fort lentement, elle avoit fermé la porte de chaque chambre avant que de m'y laisser entrer; et, passant ses deux mains au travers de chaque porte, elle se mettoit à filer pendant quelques moments, comme elle avoit fait la première fois. Ce retardement n'avoit fait qu'irriter ma soif; cependant j'en suspendis la violence pour donner toute mon attention aux objets qui s'offrirent dans cette dernière chambre.

La vieille interrompit cette attention; et, me prenant par la main : Allons, dit-elle, allons à la fontaine : ce que vous regardez est fait pour allumer des feux, et vous ne cherchez que de l'eau pour les éteindre; suivez-moi, je vais vous mettre à même. Je ne me le fis pas dire davantage. Cette fontaine n'étoit qu'à cinquante pas du bel appartement; et c'étoit l'eau de cette fontaine dont j'avois entendu le bruit, et que j'avois inutilement cherchée.

Dès que je me vis à portée de me satisfaire, je courus, la bouche ouverte, au plus gros bouillon qui sortoit des rochers; mais l'importune vieille, me retenant par le bras : Écoute-moi, dit-elle, pour la

dernière fois : si, sans céder au désir pressant d'étancher ta soif, tu peux te résoudre à me tenir une heure tout entière dans tes bras, sans toucher à la fontaine, je te ramenerai dans le lieu d'où nous venons, et tu seras le maître de me voir auprès de toi le reste de la nuit dans le beau lit que tu viens de voir. A cette proposition, voulant me regarder tendrement, elle tournoit sur moi de petits yeux éteints, qui ressembloient plutôt à ceux de quelque cane morte de maladie qu'à ceux d'une créature humaine.

Pour moi, dans l'indifférence où j'étois alors, et dans l'ardeur d'une soif démesurée, j'aurois préféré trois verres d'eau claire aux trois Grâces : c'est pourquoi, repoussant assez rudement la main dont elle me retenoit, je me précipitai vers la fontaine, et je me mis à avaler avec tant d'avidité, que j'eus peur de voir tarir le rocher avant que d'avoir étanché ma soif.

La vieille, à qui je n'avois pas jugé à propos de sacrifier ce plaisir, s'en étoit retournée pendant que j'avois bu ; et, selon les apparences, elle s'en étoit allée de méchante humeur : ce fut de quoi je ne me mis pas beaucoup en peine. Je me trouvois dans une douce tranquillité ; le sommeil s'offrit, et je l'acceptai sans aller plus loin.

Il étoit grand jour quand je m'éveillai ; je fus surpris de me trouver dans le lieu le plus effrayant qui fût dans l'univers : je tournois de tous côtés les yeux

sans pouvoir comprendre comment j'avois pu parvenir à ce désert, ni comment j'en pourrois sortir : la fontaine où j'avois bu sortoit de la pointe d'un rocher qui sembloit détaché du reste de la montagne, et je me trouvois justement sur cette pointe. Je vis le haut de la chaumière et de ce palais enchanté que j'avois tant admiré pendant la nuit : mais un précipice si profond le séparoit de l'endroit où j'étois, que les cheveux me dressoient à la tête toutes les fois que j'y regardois. Tous les autres côtés étoient ceints de rochers escarpés qui, loin de m'offrir un passage, sembloient se pencher en avant pour tomber sur moi.

Comme j'étois fort assuré que ce n'étoit point en me transportant au milieu des airs qu'on m'avoit mené dans ce lieu, je m'obstinai dans la recherche périlleuse de quelque issue ; j'en trouvai donc une, après en avoir désespéré : c'étoit l'entrée d'une caverne qui me parut fort obscure, fort profonde, et qui paroissoit plutôt la retraite de quelque ours, que le passage heureux de cette solitude à des lieux moins épouvantables. Je tentai pourtant l'aventure ; et, mettant l'épée à la main, je descendis longtemps dans cette caverne ténébreuse, sans espérance d'y trouver d'autre sortie que celle qui lui servoit d'entrée : mais, après mille difficultés, je sentis enfin que le terrain s'élevoit ; j'aperçus un foible rayon de lumière, qui me conduisit à l'endroit par où le jour pénétroit dans cet abîme souterrain.

Cette autre embouchure étoit toute différente de celle par où j'y étois entré : c'étoit une grotte assez spacieuse, embellie de coquillages, et de quelques bustes de marbre : un arc d'acier luisant et poli pendoit d'un côté de cette grotte ; de l'autre, je vis un carquois enrichi d'or et de quelques pierreries, avec toutes ses flèches : une grande cage d'ébène, garnie d'ivoire, pendoit du plafond au milieu de cette grotte.

J'étois si pressé de me tirer du mauvais pas où je m'étois engagé la veille, que je ne m'amusai point à faire des réflexions sur ce que je voyois : je sortis de cette grotte avec précipitation, et je faillis à passer par dessus quelque chose de brillant qu'on avoit laissé tomber à deux pas de la porte : c'étoit un soulier dont la boucle étoit formée de quatre diamants, les plus parfaits et les plus brillants que j'eusse jamais vûs ; mais ce soulier étoit si bien fait, et sembloit si petit, que je ne songeai pas au prix inestimable de sa boucle.

Comme j'avois lu dans nos poëtes que Pallas faisoit trembler la terre, et qu'elle agitoit les forêts en marchant, et que l'immortelle Junon ne faisoit qu'une enjambée du mont Ida jusqu'à l'isle de Samos, je me doutois bien que je n'avois pas trouvé le soulier d'une déesse ; mais je résolus, s'il étoit possible, de trouver la mortelle dont le pied pouvoit être digne d'un tel soulier.

Je l'emportai sans espoir d'en être long-temps en

possession, ne doutant pas qu'il n'appartînt à celle dont je venois de voir l'équipage de chasse dans la grotte, ou bien à cette autre nymphe invisible dont j'avois vu la toilette dans un des appartements de la vieille. J'étois en doute si je devois m'y rendre pour la chercher, ou si je devois rester auprès de cette grotte jusqu'à ce qu'on y vînt chercher ce que je venois de trouver, lorsque je fus entraîné loin de l'une et de l'autre par des gémissements et des lamentations, qui sembloient partir d'un endroit beaucoup plus élevé. Comme c'étoient des cris de femme, j'y grimpai le plus promptement qu'il me fut possible; car, depuis la rencontre de ce soulier, je me sentois le cœur merveilleusement attendri pour un sexe que je n'avois jusqu'alors regardé qu'avec indifférence.

Celle qui se désespéroit n'étoit autre que la nymphe au coq : dès qu'elle me vit, elle se mit à genoux devant moi, pour me prier de lui passer mon épée au travers du corps. Je n'avois garde de lui accorder cette grâce; car je me sentois déjà quelque penchant pour elle. Je la relevai respectueusement, et, voulant m'asseoir à ses pieds pour l'écouter, après l'avoir assurée que j'étois prêt à hasarder ma vie pour la tirer de l'embarras où je la voyois, elle me regarda depuis les pieds jusqu'à la tête, comme si jamais elle ne m'eût vu; et, se tournant de côté : Mettez-vous donc plus loin, dit-elle; car vous me paroissez si désagréable, que je ne saurois vous souffrir auprès

de moi. J'obéis avec soumission ; et l'impertinente, détournant la tête pour ne me pas voir pendant qu'elle me parleroit, me parla de cette manière :

Avant que de vous apprendre le sujet d'un désespoir qui vous paroît peut-être ridicule, il faut vous apprendre que les coqs que vous avez vus ne sont confiés qu'aux filles d'entre nous qui, comme moi, sont distinguées par la naissance ou par le mérite. Il se fait dans notre province trois chasses solennelles chaque année, semblables à cette malheureuse chasse que vous vîtes hier ; et les filles qui, par le chant de leurs coqs, ont ramené douze lions en quatre années, ont pour époux l'amant qui les a servies pendant ces quatre années. Elles voient leurs amants jour et nuit pendant ce temps ; mais il y va de la vie de les favoriser avant la prise des douze lions. Si le coq s'échappe, c'est signe qu'il y a eu quelque petite foiblesse dans notre conduite ; ce qui n'est pourtant pas capital, en cas que le coq se retrouve : mais, s'il ne se retrouve pas au bout de trois jours, c'est la preuve convaincante d'un commerce criminel ; et, sur cette preuve, la fille est enterrée toute vive. Voilà le sujet de mon désespoir ; mon coq ne reviendra plus, puisque ce maudit lion l'a dévoré devant mes yeux. Misérable que je suis ! que ne m'a-t-il aussi dévorée ? que ne suis-je morte avant que d'avoir connu le plus aimable de tous les hommes ? ou pourquoi tous les hommes que j'ai connus n'étoient-ils pas aussi haïssables que vous ? Un autre se

seroit révolté contre les duretés qu'elle me disoit en face; mais plus j'en étois maltraité, plus je la trouvois merveilleuse; et je cherchois des termes pour lui marquer mon désespoir et ma tendresse naissante, lorsque son amant parut inopinément. Je le reconnus pour un de nos chasseurs du jour précédent: elle le reconnut aussi; car elle courut à lui les bras ouverts, ravie, lui disoit-elle, de revoir encore une fois la lumière de ses chers yeux, avant qu'elle fût privée de celle du jour.

Cet amant étoit fort camard, son teint étoit couleur d'ardoise, et les chers yeux dont elle parloit étoient de ces yeux chinois qui ne savent ce que c'est que de s'ouvrir. Après s'être embrassés le plus tendrement du monde en ma présence, il lui dit que, s'étant douté de son malheur, il avoit fait provision d'une chaloupe qu'il tenoit toute prête au pied de la montagne, et qu'il l'enlèveroit sans obstacle, pourvu que je voulusse bien, moi qui l'avois réduite à cette extrémité, les garantir, pour une heure seulement, du sauvage de la vieille. Et qui est le sauvage de la vieille? lui dis-je. Vous ne le saurez que trop tôt, me dit-il; car il cherche de tous côtés le soulier de sa dame, que je vous vois. En achevant de parler, il prit sa bien-aimée sous le bras, et se mit à descendre vers la mer d'une extrême vîtesse. J'en eus d'abord quelque espèce de jalousie; mais, dès qu'ils eurent le dos tourné, je n'y songeai plus. Il m'étoit arrivé tant de choses en si peu de temps sur cette

montagne, que je croyois rêver; cependant je n'étois pas encore au bout; car.....

C'est bien vous qui rêvez, dit l'impatiente Dinarzade, en l'interrompant : on vous demande le récit de vos aventures particulières, que vous auriez dû conter très succinctement dans la conjoncture où nous sommes; et, au lieu de cela, vous nous venez conter celles d'un autre, avec des circonstances aussi frivoles qu'elles sont ennuyeuses.....

Eh! que t'importe, malheureuse que tu es, s'écria le sultan, quelles aventures il nous conte, pourvu qu'elles me plaisent, et que le récit en dure autant que la nuit? Avons-nous quelque chose de mieux à faire que de leur donner audience? Poursuivez, Facardin, ajouta-t-il, et n'ayez point d'égard à l'impatience de ces créatures, qui s'ennuient toujours quand elles ne parlent pas elles-mêmes.

Dinarzade haussa les épaules. La belle sultane, qui s'étoit mise entre deux draps mille nuits de suite pour des contes à dormir debout, leva les yeux au ciel; et Facardin de Trébizonde reprit ainsi son discours :

J'ai, s'il m'en souvient, été interrompu dans cet endroit du récit de l'étranger, où il m'assura qu'il avoit cru rêver en songeant à la diversité des événements qu'un si petit espace de temps avoit fait naître. Je redescendis, poursuivit-il, pour me rendre à l'entrée de la grotte d'où j'étois sorti le matin; mais, au lieu de prendre le sentier par où j'étois

monté, j'en suivis un autre qui me conduisit par un pénible détour à la cabane de la vieille. La porte en étoit ouverte : j'y vis les rouets ; mais ils ne tournoient plus. Je ne me sentois plus tant d'aversion pour une vieille dont la figure m'avoit si fort dégoûté ; je résolus d'entrer chez elle pour revoir les merveilles de ce bel appartement. Je tenois ce beau soulier dans ma main, et je ne cessois de le regarder ou de le baiser, comme j'aurois fait le portrait d'une maîtresse passionnément aimée.

Comme j'étois sur le point d'entrer dans la cabane, il en sortit une espèce de géant armé d'une puissante massue, et velu depuis les pieds jusqu'à la tête. Son abord me surprit ; car il avoit beaucoup moins d'humanité dans le geste et moins d'affabilité dans le regard, que ce lion que j'avois combattu le jour précédent. La première chose qu'il fit, en me voyant, fut de prendre sa massue à deux mains, et de grincer les dents comme un ours ; la seconde fut de louer le ciel de ce que le voleur des deux souliers de sa dame tomboit entre ses mains ; qu'il falloit bien que j'eusse volé le premier, puisque j'étois encore saisi de l'autre ; et il m'assura qu'il auroit déjà arrosé la terre du peu de cervelle que les Dieux m'avoient donné, si la vieille, sa souveraine, ne s'étoit réservé la punition de mes crimes par des tourments tout nouveaux.

Je crus que c'étoit la voix de quelque taureau qui me faisoit ce compliment. Du même ton, il m'or-

donna de lui livrer le soulier, et de le suivre. Je te l'ôterois, me dit-il, avec plus de facilité que je ne te le demande; mais il faut, suivant les ordonnances de ma souveraine, que ce soit la frayeur que tu as de moi qui te le fasse rendre, en te mettant à deux genoux en ma présence.

Si c'est là l'ordre de ta souveraine, lui dis-je, va-t-en l'assurer de ma part que ni toi, ni tous les loups-garoux de ta race ne me feroient point rendre un soulier que j'adore, et que je n'ai point volé. A ces mots, je mis l'épée à la main, voyant que ce dromadaire de sauvage levoit sa massue pour m'assommer.

Il étoit d'une force prodigieuse; mais, comme il n'étoit pas fort adroit, et que la fureur le transportoit, j'évitois des coups dont les moindres brisoient les rochers, et renversoient les chênes qui se trouvoient auprès de moi: cependant je lui tirois du sang à chaque fois qu'il me manquoit. Je crois que je serois sorti de ce combat sans en perdre, si ma destinée n'eût été soumise aux égratignures dans ces lieux de prodiges. Je ne m'étois pas aperçu que le monstre avoit un ongle au gros doigt du pied, qui pouvoit passer pour une des défenses du sanglier d'Érimanthe: mais je le sentis à la fin; car, m'étant baissé pour éviter un coup de massue qu'il fit semblant de me porter, il prit son temps pour me faire une estafilade qui ne cédoit guère à celle du lion. Cet affront me mit dans une telle colère, que je lui coupai d'un furieux revers la jambe du pied dont il

venoit de me faire cette belle plaie. Il tomba comme une tour, et fit trembler la terre par sa chûte.

Je me jetai sur lui, dans le dessein de lui couper cette vilaine hure qui m'avoit tant déplu, lorsqu'une voix, qui sortoit de la cabane, me cria : Vaillant chevalier, ne tuez pas mon sauvage. J'obéis ; et, le laissant là, j'entrai dans le lieu d'où je crus que cette voix étoit sortie, résolu de présenter à la vieille le soulier qu'on n'avoit pu m'ôter de force, et de lui faire voir que je ne l'avois pas pris comme un voleur. Je m'imaginai qu'il étoit à sa fille ou à quelque nièce, dont j'avois vu l'appartement et les habits la nuit précédente.

Mais j'eus beau parcourir toutes les chambres de cette demeure, je n'y trouvai personne ; et, dans cette belle chambre où j'avois vu la toilette, je ne vis qu'une partie des habits que j'avois vus la première fois. Je revins sur mes pas pour tirer quelque éclaircissement du sauvage sur cet enchantement ; mais je ne le trouvai plus.

Quoique je perdisse beaucoup de sang, je n'en étois presque point affoibli : je me sentois seulement pressé d'une faim égale à la soif qui m'avoit attiré sur cette montagne. Je voulus chercher de quoi la satisfaire où j'avois trouvé de quoi satisfaire ma soif ; mais la porte se ferma sur moi, sans que tous mes efforts pussent l'ouvrir. Mon unique ressource étoit la grotte : je la cherchai par mille sentiers rudes et détournés, sans pouvoir la découvrir ; et peut-être

ne l'aurois-je jamais trouvé, si l'odeur de quelques mets qu'on sembloit y préparer ne m'y eût conduit. Je ne pouvois suivre de guide plus agréable dans l'état où j'étois : j'y parvins donc à la faveur de ce secours, et j'y parvins pour m'y confirmer de plus en plus que j'étois au milieu d'un songe.

Je fus ébloui de la figure céleste que je vis dans cette grotte : c'étoit une nymphe en habit de chasse. Elle étoit à moitié couchée sur un riche canapé; et, dans cette posture, je crus que la déesse des amours avoit emprunté les habits de Diane pour suivre quelque nouvel Adonis : sa gorge étoit découverte d'un côté; et ce côté découvert valoit, à mon gré, tous les trésors que la terre, la mer, et toutes les beautés de l'univers peuvent cacher : sa jupe étoit ouverte, et rattachée au-dessus du genou par une agraffe de diamants, pareils à ceux qui formoient la boucle de ce beau soulier : la jambe que cette ouverture laissoit voir n'étoit pas la jambe d'une mortelle.

Elle me la présenta, cette belle jambe; et, tournant les yeux sur moi : Quoique mon cœur soit partagé, dit-elle, entre l'aversion que je me sens pour votre personne, et le cas que je fais de votre mérite, je veux vous offrir les moyens d'être heureux, et de contribuer à mon bonheur. Vous tenez mon soulier, poursuivit-elle, et la témérité d'avoir osé le toucher est en quelque sorte effacée par la valeur dont vous l'avez défendu : si vous l'aviez livré quand on vous l'a demandé, c'étoit fait de vous, de

vos espérances et des miennes. Chaussez-moi, afin que vous soyez convaincu que ce soulier m'appartient.

J'obéis avec un certain respect mêlé d'empressement; et, pendant ce service que je lui rendois, j'étois si transporté, que je ne savois plus ce que je faisois. Après lui avoir mis ce soulier, avec la plus grande facilité du monde, elle m'ordonna de l'ôter, et me demanda ce que j'étois venu chercher dans cette grotte. Ce ne fut qu'alors que je m'en souvins; et je lui dis d'un air tendre et passionné, que je mourois de faim, comme si je lui eusse dit que je mourois d'amour.

Eh, quoi! dit-elle, toujours des besoins ignobles! Vous entrez hier chez la vieille pour boire, et vous ne venez aujourd'hui chez moi que pour manger! Il n'importe; mais voyons, avant que de passer outre, si vous méritiez le malheur que vous avez eu de boire, et si vous êtes digne de la gloire que vous aurez après avoir bien mangé? Voyons enfin si vous êtes digne de la fortune que vos destins semblent vous promettre? Prenez cet arc, et voyons de quelle manière vous vous y prendrez pour le tendre. Je le pris, ne doutant pas que je n'en vinsse à bout aussi facilement que j'avois fait de la chausser: mais ce ne fut qu'après des efforts qui me firent suer à grosses gouttes, que je réussis. Dès que j'eus fait, la corde de cet arc rendit un son si harmonieux, que rien ne pouvoit l'égaler que le

son que fit entendre dans ce moment la belle cage en s'ouvrant. Il en sortit quelque gros oiseau que je ne vis pas; mais il en sortit d'un vol si bruyant, que j'en tressaillis.

La nymphe, surprise de l'aventure que j'avois mise à fin, me regarda depuis la tête jusqu'aux pieds: mais, détournant aussitôt les yeux, comme de quelque objet d'horreur: Prenez une des flèches de ce carquois, me dit-elle, sortez de la grotte, levez les yeux, et tâchez de percer de cette flèche ce que vous verrez en l'air. Je sortis, et crus voir une mouche bien loin au-dessus de ma tête; comme, après avoir bien regardé, je n'y voyois autre chose, je décochai la flèche de toute ma force: je la perdis bientôt de vue; et, dans le temps que je la croyois dans la moyenne région des airs, tant elle fut longtemps à redescendre, je la vis tomber à mes pieds avec un gros coq qu'elle perçoit de part en part.

La nymphe accourut, retira sa flèche, et lâcha le coq, qui, prenant l'essor comme si de rien n'étoit, se reperdit dans les airs.

Après cet exploit, la belle chasseresse me regardant avec quelque sorte de respect, quoique avec la même aversion: Oui, dit-elle, vous méritez que je vous charge du soin de ma délivrance: mais, s'il faut que je vous la doive, comment pourrai-je me résoudre à passer mes jours avec un homme si peu aimable et si digne d'être aimé? Prenez mon soulier; gardez-le bien: parcourez toute la terre, et ne

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ieux, lorsque la nymphe, sans me parler, rand soupir, et me jeta quelques regards de lés d'indignation. Cela me détermina : je es yeux, j'arrachai à belles mains un mor- e cette chair, que je mangeai à belles dents. lus me retirer après cet effort, lui protestant e n'aurois plus besoin de manger de plus de e jours. Elle me parut toute radoucie ; ses re- s'arrêtèrent sur les miens, et j'en fus si trans- é que je mangeai encore un morceau. Elle s'ap- cha de moi, et me dit, en s'appuyant contre mon ule, qu'elle ne me prieroit pas d'achever ; mais e je n'avois rien fait sans cela. Le charme fait son et, disoit-elle, en me regardant tendrement. Le emier enchantement va se dissiper, je le sens par on cœur ; si vous persévérez jusqu'à la fin, vous n'aurez pas loin à aller pour trouver une personne qui vous aime ; mais si vous quittez ce lieu, si votre repas est interrompu avant que d'être achevé, vous serez plus désagréable que jamais.

Toutes ces paroles m'entroient dans le cœur, et me montoient à la tête, que c'étoit une merveille ; elles animoient mon courage ; mais elles n'augmentoient point mon appétit. Cependant, quoiqu'il y eût à manger devant moi pour dix personnes affamées, je résolus de n'y rien laisser, puisque telle étoit la condition de cette épreuve ; et je me mis en devoir de tout avaler, ou de crever noblement aux yeux de ma divinité.

vous rendez auprès de moi que quand vous aurez trouvé un pied à qui vous puissiez le chausser, une femme qui veuille de vous, ou bien un coq qui vole aussi haut que celui que vous venez de voir. Quand vous m'aurez amené une de ces trois merveilles, il ne vous restera plus que d'avoir les bonnes grâces de la vieille pour avoir les miennes. Sans cette dernière condition, et l'une ou l'autre des premières, je serai toujours malheureuse, et vous ne serez jamais heureux. Mais, avant que de vous éloigner de moi pour chercher ces aventures, il faut tenter la première. Il vous souvient, je crois, que, quelque prière qu'on vous ait pu faire, la nuit passée, de ne point boire, vous n'avez pas laissé de le faire; c'est pourquoi, quelque horreur que vous puissiez avoir de ce qu'on va servir devant vous, mangez-en sans que je vous l'ordonne.

Je ne demandois pas mieux, ne croyant pas qu'avec la faim extrême qui me dévoroit on pût rien servir chez une personne si délicate, si propre et si charmante qui pût me dégoûter : mais je pensai m'évanouir lorsque je vis le plat qu'on me présenta. Vous ne devineriez jamais, seigneur chevalier, le détestable ragoût que c'étoit; c'est pourquoi je ferai bien de vous dire qu'on me servit la jambe du sauvage, sans oublier le pied et l'affreux ongle dont il étoit garni.

Les cheveux m'en dressèrent à la tête, le cœur me souleva, et j'allois sortir pour ne plus voir cet

objet odieux, lorsque la nymphe, sans me parler, fit un grand soupir, et me jeta quelques regards de pitié mêlés d'indignation. Cela me détermina : je fermai les yeux, j'arrachai à belles mains un morceau de cette chair, que je mangeai à belles dents. Je voulus me retirer après cet effort, lui protestant que je n'aurois plus besoin de manger de plus de quatre jours. Elle me parut toute radoucie ; ses regards s'arrêtèrent sur les miens, et j'en fus si transporté que je mangeai encore un morceau. Elle s'approcha de moi, et me dit, en s'appuyant contre mon épaule, qu'elle ne me prieroit pas d'achever ; mais que je n'avois rien fait sans cela. Le charme fait son effet, disoit-elle, en me regardant tendrement. Le premier enchantement va se dissiper, je le sens par mon cœur ; si vous persévérez jusqu'à la fin, vous n'aurez pas loin à aller pour trouver une personne qui vous aime ; mais si vous quittez ce lieu, si votre repas est interrompu avant que d'être achevé, vous serez plus désagréable que jamais.

Toutes ces paroles m'entroient dans le cœur, et me montoient à la tête, que c'étoit une merveille ; elles animoient mon courage ; mais elles n'augmentoient point mon appétit. Cependant, quoiqu'il y eût à manger devant moi pour dix personnes affamées, je résolus de n'y rien laisser, puisque telle étoit la condition de cette épreuve ; et je me mis en devoir de tout avaler, ou de crever noblement aux yeux de ma divinité.

vous rendez auprès de moi que quand vous aurez trouvé un pied à qui vous puissiez le chausser ; une femme qui veuille de vous, ou bien un coq qui vole aussi haut que celui que vous venez de voir. Quand vous m'aurez amené une de ces trois merveilles, il ne vous restera plus que d'avoir les bonnes grâces de la vieille pour avoir les miennes. Sans cette dernière condition, et l'une ou l'autre des premières, je serai toujours malheureuse, et vous ne serez jamais heureux. Mais, avant que de vous éloigner de moi pour chercher ces aventures, il faut tenter la première. Il vous souvient, je crois, que, quelque prière qu'on vous ait pu faire, la nuit passée, de ne point boire, vous n'avez pas laissé de le faire ; c'est pourquoi, quelque horreur que vous puissiez avoir de ce qu'on va servir devant vous, mangez-en sans que je vous l'ordonne.

Je ne demandois pas mieux, ne croyant pas qu'avec la faim extrême qui me dévoroit on pût rien servir chez une personne si délicate, si propre et si charmante qui pût me dégoûter : mais je pensai m'évanouir lorsque je vis le plat qu'on me présenta. Vous ne devineriez jamais, seigneur chevalier, le détestable ragoût que c'étoit ; c'est pourquoi je ferai bien de vous dire qu'on me servit la jambe du sauvage, sans oublier le pied et l'affreux ongle dont il étoit garni.

Les cheveux m'en dressèrent à la tête, le cœur me souleva, et j'allois sortir pour ne plus voir cet

objet odieux, lorsque la nymphe, sans me parler, fit un grand soupir, et me jeta quelques regards de pitié mêlés d'indignation. Cela me détermina : je fermai les yeux, j'arrachai à belles mains un morceau de cette chair, que je mangeai à belles dents. Je voulus me retirer après cet effort, lui protestant que je n'aurois plus besoin de manger de plus de quatre jours. Elle me parut toute radoucie; ses regards s'arrêtèrent sur les miens, et j'en fus si transporté que je mangeai encore un morceau. Elle s'approcha de moi, et me dit, en s'appuyant contre mon épaule, qu'elle ne me prieroit pas d'achever; mais que je n'avois rien fait sans cela. Le charme fait son effet, disoit-elle, en me regardant tendrement. Le premier enchantement va se dissiper, je le sens par mon cœur; si vous persévérez jusqu'à la fin, vous n'aurez pas loin à aller pour trouver une personne qui vous aime; mais si vous quittez ce lieu, si votre repas est interrompu avant que d'être achevé, vous serez plus désagréable que jamais.

Toutes ces paroles m'entroient dans le cœur, et me montoient à la tête, que c'étoit une merveille; elles animoient mon courage; mais elles n'augmentoient point mon appétit. Cependant, quoiqu'il y eût à manger devant moi pour dix personnes affamées, je résolus de n'y rien laisser, puisque telle étoit la condition de cette épreuve; et je me mis en devoir de tout avaler, ou de crever noblement aux yeux de ma divinité.

vous rendez auprès de moi que quand vous aurez trouvé un pied à qui vous puissiez le chausser, une femme qui veuille de vous, ou bien un coq qui vole aussi haut que celui que vous venez de voir. Quand vous m'aurez amené une de ces trois merveilles, il ne vous restera plus que d'avoir les bonnes grâces de la vieille pour avoir les miennes. Sans cette dernière condition, et l'une ou l'autre des premières, je serai toujours malheureuse, et vous ne serez jamais heureux. Mais, avant que de vous éloigner de moi pour chercher ces aventures, il faut tenter la première. Il vous souvient, je crois, que, quelque prière qu'on vous ait pu faire, la nuit passée, de ne point boire, vous n'avez pas laissé de le faire; c'est pourquoi, quelque horreur que vous puissiez avoir de ce qu'on va servir devant vous, mangez-en sans que je vous l'ordonne.

Je ne demandois pas mieux, ne croyant pas qu'avec la faim extrême qui me dévoroit on pût rien servir chez une personne si délicate, si propre et si charmante qui pût me dégoûter : mais je pensai m'évanouir lorsque je vis le plat qu'on me présenta. Vous ne devineriez jamais, seigneur chevalier, le détestable ragoût que c'étoit; c'est pourquoi je ferai bien de vous dire qu'on me servit la jambe du sauvage, sans oublier le pied et l'affreux ongle dont il étoit garni.

Les cheveux m'en dressèrent à la tête, le cœur me souleva, et j'allois sortir pour ne plus voir cet

objet odieux, lorsque la nymphe, sans me parler, fit un grand soupir, et me jeta quelques regards de pitié mêlés d'indignation. Cela me détermina : je fermai les yeux, j'arrachai à belles mains un morceau de cette chair, que je mangeai à belles dents. Je voulus me retirer après cet effort, lui protestant que je n'aurois plus besoin de manger de plus de quatre jours. Elle me parut toute radoucie; ses regards s'arrêtèrent sur les miens, et j'en fus si transporté que je mangeai encore un morceau. Elle s'approcha de moi, et me dit, en s'appuyant contre mon épaule, qu'elle ne me prieroit pas d'achever; mais que je n'avois rien fait sans cela. Le charme fait son effet, disoit-elle, en me regardant tendrement. Le premier enchantement va se dissiper, je le sens par mon cœur; si vous persévérez jusqu'à la fin, vous n'aurez pas loin à aller pour trouver une personne qui vous aime; mais si vous quittez ce lieu, si votre repas est interrompu avant que d'être achevé, vous serez plus désagréable que jamais.

Toutes ces paroles m'entroient dans le cœur, et me montoient à la tête, que c'étoit une merveille; elles animoient mon courage; mais elles n'augmentoient point mon appétit. Cependant, quoiqu'il y eût à manger devant moi pour dix personnes affamées, je résolus de n'y rien laisser, puisque telle étoit la condition de cette épreuve; et je me mis en devoir de tout avaler, ou de crever noblement aux yeux de ma divinité.

vous rendez auprès de moi que quand vous aurez trouvé un pied à qui vous puissiez le chausser, une femme qui veuille de vous, ou bien un coq qui vole aussi haut que celui que vous venez de voir. Quand vous m'aurez amené une de ces trois merveilles, il ne vous restera plus que d'avoir les bonnes grâces de la vieille pour avoir les miennes. Sans cette dernière condition, et l'une ou l'autre des premières, je serai toujours malheureuse, et vous ne serez jamais heureux. Mais, avant que de vous éloigner de moi pour chercher ces aventures, il faut tenter la première. Il vous souvient, je crois, que, quelque prière qu'on vous ait pu faire, la nuit passée, de ne point boire, vous n'avez pas laissé de le faire; c'est pourquoi, quelque horreur que vous puissiez avoir de ce qu'on va servir devant vous, mangez-en sans que je vous l'ordonne.

Je ne demandois pas mieux, ne croyant pas qu'avec la faim extrême qui me dévoroit on pût rien servir chez une personne si délicate, si propre et si charmante qui pût me dégoûter : mais je pensai m'évanouir lorsque je vis le plat qu'on me présenta. Vous ne devineriez jamais, seigneur chevalier, le détestable ragoût que c'étoit; c'est pourquoi je ferai bien de vous dire qu'on me servit la jambe du sauvage, sans oublier le pied et l'affreux ongle dont il étoit garni.

Les cheveux m'en dressèrent à la tête, le cœur me souleva, et j'allois sortir pour ne plus voir cet

objet odieux, lorsque la nymphe, sans me parler, fit un grand soupir, et me jeta quelques regards de pitié mêlés d'indignation. Cela me détermina : je fermai les yeux, j'arrachai à belles mains un morceau de cette chair, que je mangeai à belles dents. Je voulus me retirer après cet effort, lui protestant que je n'aurois plus besoin de manger de plus de quatre jours. Elle me parut toute radoucie ; ses regards s'arrêtèrent sur les miens, et j'en fus si transporté que je mangeai encore un morceau. Elle s'approcha de moi, et me dit, en s'appuyant contre mon épaule, qu'elle ne me prieroit pas d'achever ; mais que je n'avois rien fait sans cela. Le charme fait son effet, disoit-elle, en me regardant tendrement. Le premier enchantement va se dissiper, je le sens par mon cœur ; si vous persévérez jusqu'à la fin, vous n'aurez pas loin à aller pour trouver une personne qui vous aime ; mais si vous quittez ce lieu, si votre repas est interrompu avant que d'être achevé, vous serez plus désagréable que jamais.

Toutes ces paroles m'entroient dans le cœur, et me montoient à la tête, que c'étoit une merveille ; elles animoient mon courage ; mais elles n'augmentoient point mon appétit. Cependant, quoiqu'il y eût à manger devant moi pour dix personnes affamées, je résolus de n'y rien laisser, puisque telle étoit la condition de cette épreuve ; et je me mis en devoir de tout avaler, ou de crever noblement aux yeux de ma divinité.

Ce fut au fort de cette magnanime résolution que mon maudit écuyer, qui, selon les apparences, me cherchoit depuis long-temps, fit retentir les rochers d'alentour du nom de Facardin. La nymphe en pâlit; et, voyant que c'étoit moi qu'on cherchoit, elle se jeta dans le passage souterrain de la grotte, et me laissa plus confondu, plus surpris et plus désolé que je ne puis vous le dire. Je l'avois vue se radoucir pour moi: la blessure que le sauvage m'avoit faite s'étoit guérie pendant que je mangeois sa jambe; la présence de la plus belle créature de l'univers, appuyée contre moi, m'avoit soutenu contre le dégoût de cette épreuve: les choses qu'elle m'avoit dites me remplissoient de force et d'espérance, et je ne comprenois pas trop comment sa bonne volonté pour moi s'étoit changée tout à coup, pour avoir seulement entendu mon nom.

Je quittai l'horrible repas que j'avois commencé; je courus à l'entrée du passage souterrain par lequel elle venoit de se sauver; mais, dès que je me présentai pour la suivre, un vent impétueux, non-seulement m'en défendit l'accès, mais m'acueillit avec tant de violence, qu'il m'enleva de terre, et me porta hors de la grotte: la porte se ferma d'elle-même dès que j'en fus dehors. Cette porte avoit deux trous comme la porte de la vieille: deux bras, plus beaux que le jour et plus blancs que la neige, passèrent par ces deux trous; un rouet d'ébène, garni d'or, se plaça vis-à-vis; et la filerie recommença de plus belle. Je

ne doutai plus que la divinité que je venois de voir ne fût la fille de la vieille, et que l'amusement de filer ne fût extrêmement du goût de cette famille enchantée.

Je m'avançois pour m'aller mettre à deux genoux devant la nymphe dont je ne voyois que les bras, pour la conjurer de m'ouvrir la porte et de me recevoir à miséricorde, lorsque mon écuyer, m'ayant enfin découvert, se remit à brâiller plus fort que jamais en m'appelant par mon nom. Les belles mains se retirèrent aussitôt, le rouet disparut; et de la grotte, dont la porte s'ouvrit avec violence, le même vent sortit, et nous poussa tous deux en roulant jusqu'à cet endroit de la montagne d'où j'avois vu, pendant la nuit, la première lueur qui m'avoit conduit à la demeure de la vieille.

Ce fut là qu'après être un peu revenus de notre étourdissement, mon écuyer me dit que je l'avois échappé belle, et me conjura de descendre au plus vîte, et de me sauver, tandis que je le pouvois encore. Et comment vous êtes-vous avisé, poursuivit-il, de grimper sur cette maudite montagne, toute farcie de sorciers et d'enchantements, pour vous dérober à la poursuite de tout le peuple? Je vous attendis sur le rivage jusque bien avant dans la nuit; et, croyant que vous auriez pu débarquer en quelque autre endroit pendant que je vous attendois inutilement dans celui-là, je gagnai le prochain hameau pour vous y chercher. Ce fut là que j'appris de belles nouvelles;

car on me dit que vous aviez séduit ou forcé la fille qu'on vous avoit laissée ; que son coq étoit perdu ; qu'on vous avoit vus débarquer ensemble, et que vous aviez tous deux gagné le haut de la montagne, pour vous dérober aux poursuites de la justice ; mais que tous les habitans de la campagne se mettroient en armes le lendemain pour vous prendre l'un et l'autre, et que vous n'échapperiez pas à leur vengeance.

En effet, toute la populace des lieux circonvoisins s'est assemblée à la pointe du jour ; le conseil s'est tenu ; les troupes se sont mises en marche ; et, se répandant de tous côtés, une partie de cette multitude s'est mise à investir le pied de la montagne pour vous boucher le passage, tandis que l'autre montoit en se dispersant par tous les sentiers pour vous prendre. Je vous ai cru perdu, mon cher maître ; on m'avoit saisi, de peur que je ne fusse vous donner l'alarme ; et l'on m'assuroit qu'on me feroit l'honneur de partager avec vous le supplice qu'on vous destinoit. Je ne pouvois me consoler de voir qu'un homme, aussi sage et aussi retenu que vous aviez toujours été sur ces sortes de foiblesses, se fût misérablement perdu pour une maudite guenon de campagne et son coq de pailler.

Au milieu de ces douloureuses réflexions, des cris soudains, qui s'élevèrent au pied de la montagne du côté de la mer, achevèrent de me désespérer ; car le bruit se répandit partout qu'on vous avoit surpris,

justement comme vous alliez vous embarquer avec votre nouvelle maîtresse pour vous sauver. Mais quelle fut ma joie lorsque je vis la prisonnière! C'étoit un de nos chasseurs d'hier qu'on ramenoit avec cette fille. Leur sentence fut prononcée sans autre forme de procès; et, quoiqu'ils niassent le fait, l'amant, qui devoit être l'exécuteur, fit une fosse, dans laquelle il mit sa maîtresse jusqu'au cou, après s'être tendrement embrassés. Cette fosse fut comblée de terre autour d'elle; et, comme on ne lui voyoit plus que la tête, que bientôt on ne devoit plus voir, on entendit chanter un coq au milieu des airs.

Toute la populace leva les yeux; on entendit un second cri, mais on ne vit rien. A la fin pourtant, un des plus apparents de cette assemblée tira de sa poche une lunette astronomique, et soutint que c'étoit un moucheron qui contrefaisoit le coq; l'amant soutint que c'étoit le coq de sa maîtresse, et jura par le grand Caramoussal qu'il le reconnoissoit à sa voix.

Pendant cette dispute, un véritable coq, qui s'étoit guindé plus haut que jamais oiseau de son espèce n'avoit fait, descendit des cieux, et vint se poster sur la tête qu'on alloit ensevelir sous la terre; les cris redoublés que poussoit toute l'assemblée ne l'effrayèrent pas; il garda son poste, tandis que tout le peuple se tuoit de dire que cette espèce de prodige étoit une preuve convaincante de l'innocence de l'accusée: mais, comme on s'approcha d'elle pour la déterrer, le coq alongea le cou, battit des ailes, chanta trois

fois; et, s'étant élevé comme auroit fait un faucon, dans un instant on le perdit de vue. Cela fit juger aux principaux des spectateurs qu'il y avoit eu quelque chose à redire à la bonté qu'elle avoit eue pour son amant. Mais, comme le coq, en battant des ailes sur sa tête, lui avoit crevé l'œil gauche, on jugea que c'étoit la punition de quelques tendres indulgences, et on la déclara pleinement justifiée du crime capital.

On l'a donc délivrée sur-le-champ, et de la fosse, et de toutes ses appréhensions; le peuple l'est allé conduire chez ses parents; et, tandis qu'on met le premier appareil à son œil, je viens ici vous conjurer de vous sauver, et de vous éloigner d'un pays où les montagnes sont pleines d'enchantements; les isles, de lions; et le continent, de coqs et d'habitants qui ne valent guère mieux.

Je connus la vérité de son récit par les choses qui m'étoient arrivées au haut de la montagne: je suivis donc son conseil, et nous sortîmes sans obstacle de ce lieu de prodiges et d'événements incompréhensibles. Plus je repassois dans mon esprit ce que j'y avois vu, moins je pouvois me persuader que tout cela fût réel: ce lion qui m'avoit parlé, cette vieille qui m'avoit témoigné tant de bonne volonté, cette fille qui m'avoit pris en aversion, la divinité qui m'avoit prescrit des choses impossibles, l'eau que j'avois bue si avidement, et le repas que j'avois commencé avec tant d'horreur, me paroissoient autant

d'illusions : cependant je me trouvois en possession du précieux soulier, et c'étoit assez pour m'assurer que tout le reste étoit véritable.

A la première ville de conséquence qui s'offrit sur mon chemin, je fis faire le casque que vous voyez; et sur ce casque, le coq enrichi de pierreries, qui bat des ailes, et qui paroît chanter, renferme le soulier merveilleux que je vais vous montrer.

A ces mots, le courtois étranger, ayant ouvert le coq, en tira cette merveille qu'il m'avoit tant vantée, et que renfermoit la figure d'un coq que j'avois d'abord pris pour un aigle. Je vous avouerai, très illustre empereur, que j'en fus saisi d'étonnement; c'est un chef-d'œuvre que ce soulier, pour sa forme, pour sa grâce, et pour sa petitesse; sa vue seule me donna de l'émotion, quoique je fusse persuadé que c'étoit plutôt un ouvrage fait à plaisir, que pour l'usage de qui que ce pût être. Le bel étranger eut beau protester qu'il l'avoit chaussé à la belle chasseresse, je n'en crus rien : enfin, après l'avoir tenu long-temps entre mes mains, après l'avoir tourné de tous les côtés, et après l'avoir baisé avec la permission de celui qui me le montroit, il fut remis dans le cimier du casque; et Facardin de la Montagne reprenant son histoire :

Je ne veux point, seigneur, dit-il, vous amuser par le récit frivole des aventures qui me sont arrivées depuis : ce seroit vous faire un détail ennuyeux des mépris, des insultes, et des affronts que j'ai essuyés partout où j'ai offert mes vœux. Je ne voyois

point de femmes que je ne crusse dignes de ma tendresse, et pas une de ces femmes ne me voyoit sans croire ma tendresse indigne d'elle. Les beautés qui n'étoient plus dans la première jeunesse me préféroient leurs écuyers, et les autres me quittoient pour le mien. Cependant pas une ne refusa l'épreuve du soulier, et pas une n'y put mettre le bout du pied. Il ne me restoit donc aucune espérance que dans la rencontre d'un coq qui s'élevât aussi haut que celui de la belle chasseresse, c'est-à-dire, d'un coq qui volât comme un aigle ; et c'est ce qui me paroissoit aussi difficile à trouver qu'une femme qui pût m'aimer, ou qu'un pied qui convînt au beau soulier.

J'avois déjà parcouru les provinces de l'Afrique et de l'Asie dans ces recherches inutiles, et j'étois sur le point de m'embarquer au port de Sidon pour passer en Europe, lorsque les ambassadeurs de Fortimbras à la grand'bouche, roi de Danemarck, y débarquèrent. Ils me dirent qu'ils alloient faire un tour vers la Bactriane, pour y chercher une bouche de la taille de celle du roi leur maître ; mais qu'ils croyoient leur voyage inutile, quelque assurance qu'on leur donnât du contraire ; et, pour m'en convaincre, ils ouvrirent une cassette d'or, dont ils tirèrent la mesure de cette bouche royale ; et cette mesure étoit la mesure d'un pied géométrique.

Je leur dis que j'avois beaucoup voyagé sans avoir vu, dans tous mes voyages, de bouche qui pût en approcher ; mais je les suppliai de me dire ce que le

roi, leur maître, prétendoit faire d'une autre bouche aussi énorme que la sienne, quand même il seroit possible d'en trouver. Ils me dirent que cette curiosité lui étoit venue par une aventure fort bizarre qu'ils n'avoient pas le temps de me conter; et sur cela le chef de l'ambassade, qui me parut un homme de conséquence, poussa deux ou trois grands soupirs; et se mit à pleurer. Les autres lui tinrent compagnie, et j'avois déjà les larmes aux yeux, aussi bien que mon écuyer, sans savoir pourtant de quoi ces vénérables ambassadeurs pleuroient; lorsque le premier se mit à dire : Ah, ma chère patrie ! je puis bien te dire adieu pour jamais, puisque l'espérance de te revoir nous est interdite, à moins que nous ne puissions retourner vers tes heureux rivages avec deux choses qu'on nous envoie chercher, et que toute la terre ne sauroit nous fournir.

Comme je ne doutai point que la grande bouche ne fût une de ces deux choses, je les priai de m'apprendre ce que c'étoit que l'autre. Ils me dirent que l'invincible Fortimbras, leur maître, avoit une fille qui s'appeloit Sapinelle de Jutlande; qu'il aimoit cette fille à la folie, parce que c'étoit la plus belle princesse qui fût dans l'univers; qu'il y avoit deux ans qu'elle étoit devenue presque folle; que le roi son père, qui ne lui refusoit rien, avoit, à sa prière, fait pendre tous les cordonniers de Danemarck, parce que pas un de ces cordonniers n'avoit pu lui faire des souliers assez petits pour le plus beau de tous les pieds,

dont la nature l'a pourvue; que les cordonniers des pays étrangers, informés de sa méchante humeur et du sort de leurs confrères, avoient tous refusé de travailler pour elle; qu'à la fin le roi son père, cédant à la tendresse qu'il a pour elle, avoit fait publier par tous ses états que quiconque chausseroit la belle Sapinelle, sa fille, l'auroit pour sa peine, à condition toutefois qu'il seroit pendu, comme les autres cordonniers, s'il l'entreprenoit sans en venir à bout. Et nous, misérables ministres d'un maître absolu et d'une maîtresse visionnaire, nous avons dans nos instructions de trouver ce petit soulier avec cette grande bouche, ou de ne jamais remettre le pied dans les plaines fertiles de notre bienheureuse patrie. Voilà, me dirent-ils, les deux belles commissions dont nous sommes chargés : jugez si c'est avec raison que nous renonçons à l'espoir de revoir notre terre natale.

Le bon ambassadeur pleuroit comme un enfant, en faisant cette réflexion. Son récit m'en fit faire quelques-unes à mon tour; je rêvai quelque temps aux conditions de l'édit dont il venoit de parler; je lui demandai, si par hasard on présentoit à cette Sapinelle un soulier qui lui fût trop petit, ce qui en arriveroit. Car, quoique je m'imagine, lui dis-je, que c'est une marionnette pour la taille, on peut aisément faire un soulier si petit, qu'une marionnette n'y mettroit pas le pied.

Le chef de l'ambassade parut indigné de la com-

paraison; et, me regardant d'un air de mépris : Jeune homme, me dit-il, quand vous aurez un peu vu le monde, vous apprendrez à ne pas profaner, par le nom de marionnette, des beautés dont la réputation n'est ignorée que de vous et de vos pareils. Si jamais la fortune vous conduit aux pieds de la princesse de Danemarck, vous verrez quels pieds ce sont, et vous avouerez que sa taille ne cède au monde qu'à celle de Mousseline la Sérieuse. Ce n'est donc pas tant la petitesse d'un pied qui paroît proportionné à cette taille avantageuse, que le tour, la grâce et la conformation inouïe de ce beau pied, qui fait qu'il n'y a point eu jusqu'à présent de soulier qui pût y convenir. Mais supposé, seigneur ambassadeur, lui dis-je, qu'ayant trouvé chaussure à la forme, à la figure, aux grâces et à la conformation infinie de ce pied, on ne voulût pas épouser votre infante, selon l'édit du roi de son père, qu'en arriveroit-il encore?

Si par un impossible, répondit mon Danois, il se trouvoit quelqu'un assez stupide, assez bête, assez imbécille d'entendement, et assez dénué de goût pour renoncer à la possession légitime de Sapinelle de Jutlande, en ce cas, la belle Sapinelle de Jutlande s'est obligée par serment, son honneur sauf et toutes ses dépendances, d'accorder à celui qui l'aura chaussée à sa fantaisie ce qu'il lui demandera.

Vous jugez bien pourquoi je faisois tant de questions. Cette dernière réponse me détermina; car mon esprit s'étoit rempli d'abord de difficultés. La belle

chasseresse régnoit toujours dans mon cœur ; cependant il ne laissoit pas d'être épris de tous les objets qui se présentoient chemin faisant : mais je les oubliois au premier moment d'absence, pour me rendre tout entier au souvenir de ses charmes. La princesse dont on venoit de parler offroit sa main en recompense d'un succès dont elle désespéroit ; d'un autre côté, la mort étoit la récompense du téméraire qui ne réussiroit pas. J'avois cherché partout un pied digne du plus beau soulier du monde ; la princesse de Danemarck soupiroit après un soulier digne du plus beau pied de l'univers qu'elle croyoit avoir : si, d'un côté, je craignois que la facilité de mon penchant ne me fît tout oublier auprès d'une princesse qu'on me peignoit si belle, de l'autre, l'aversion que tout le sexe sembloit avoir pour ma présence, me rassuroit contre ma propre foiblesse. J'avois erré par le monde sans trouver une femme qui voulût de ma tendresse, et sans rencontrer d'autres coqs que des coqs de basse-cour qui ne savoient ce que c'étoit que de s'élever d'un vol rapide au milieu des airs : je résolus donc sur-le-champ de m'embarquer dans un des vaisseaux de l'ambassade, de chausser l'infante Sapinelle, et de la mener en triomphe aux pieds de la nymphe à l'arc d'acier.

Les ambassadeurs, qui étoient les meilleures gens du monde, firent ce qu'ils purent pour me détourner d'une résolution téméraire, et me mirent devant les yeux l'impossibilité de l'aventure, et tous les incon-

vénients qu'il y auroit à me voir pendre à la fleur de mon âge, comme je ne pouvois manquer de l'être si je touchois en vain le pied de la divine Sapinelle. Je ne leur avois rien dit du soulier; et le chef de l'ambassade, qui pleuroit volontiers, avoit les larmes aux yeux en me voyant embarquer.

Je mis à la voile, et le vent me fut si favorable, que, le septième mois après mon embarquement, je mis pied à terre au rivage heureux de Scandinavie. Je traversai ces provinces immenses et stériles en moins de quatre mois, et je me rendis à la cour de Fortimbras à la grand'bouche. Ce fut là que m'arrivèrent des aventures beaucoup plus dignes de votre attention que celles que je viens de vous conter, comme vous allez voir par le récit suivant.

Le bel étranger en étoit à cet endroit de son histoire, lorsque la suite en fut interrompue par un bruit soudain de trompettes, de clairons, de timbales, de fifres, de tambours, de cornemuses et de flageolets, dont la forêt retentit inopinément. Nous tournâmes les yeux de toutes parts, et nous les arrêtâmes long-temps sur l'endroit d'où ce bruit sembloit venir : mais ce fut inutilement. Plus ce concert extraordinaire approchoit, plus notre surprise augmenta, ne voyant rien partout à la ronde qui pût le causer : mais mon secrétaire et l'écuyer de l'inconnu, qui, dans l'étonnement de ce prodige, étoient montés sur des arbres pour voir de plus loin, accoururent tout effarés, et nous dirent qu'un gros d'Ara-

bes, que quelques collines nous avoient d'abord caché, sembloit s'étendre de toutes parts pour nous envelopper.

En achevant de nous donner cet avis, ils nous présentèrent nos chameaux, et nous marchâmes assez fièrement vers les premiers de cette troupe que nous commencions à apercevoir; mais nous ne fûmes pas long-temps à découvrir que ce n'étoient point des Arabes, et que ceux que nous voyions ne songeoient à rien moins qu'à nous envelopper.

Cependant le spectacle nous surprit; car, autant que notre vue put s'étendre du côté d'où ces avant-coureurs étoient venus, nous vîmes un nombreux cortége de chevaux, d'éléphants et de chameaux chargés de litières, de palanquins et de bagage. Cet attirail étoit escorté de soldats, et d'un grand nombre d'esclaves tous couverts de toile peinte; et les couleurs de cette toile étoient si vives et si variées, que nous crûmes voir un parterre mouvant, émaillé de toutes les fleurs du printemps le plus fleuri. Nous nous étions arrêtés pour voir passer ce merveilleux convoi, dans le milieu duquel un palanquin, tout brillant d'or et des peintures les plus rares, attira toute notre attention.

Ce palanquin étoit fermé de tous côtés: quatre esclaves, d'une taille beaucoup au-dessus de la taille ordinaire, le portoient sur leurs épaules; et quatre satrapes à cheval portoient chacun un parasol pour le garantir de l'ardeur du soleil. Ces quatre satrapes,

les esclaves et les parasols étoient ornés de toile peinte, mais de toile si fine, si magnifiquement peinte, et si richement brodée, que mon secrétaire, qui s'y connoît mieux qu'homme du monde, m'a juré plusieurs fois depuis, qu'elle valoit du moins deux talents l'aune. Autour de ce palanquin étoient tous ceux qui avoient formé le concert que nous avions entendu si long-temps avant que de rien voir. Ce concert recommença par malheur dès que le palanquin fut vis-à-vis de nous; et nous connûmes, dès qu'il commença, qu'il falloit être accoutumé à l'entendre de près pour y pouvoir durer: cette musique soudaine nous fit tressaillir l'un et l'autre; mais elle parut si effroyable à nos chameaux, qu'ils nous emportèrent, après toutes les extravagances qu'une terreur soudaine fait faire à leurs semblables dans ces occasions. Tous les efforts que nous fîmes pour les retenir ne servoient qu'à redoubler leurs inquiétudes, et l'impétuosité dont ils nous emportoient: le mien et celui de mon secrétaire, qui n'avoient pas voulu se quitter, tournant le dos au concert, se jetèrent, comme des forcenés, tout au travers de l'arrière-garde qui suivoit en biaisant, et passèrent sur le ventre à tout ce qui se trouvoit en leur chemin. Le désordre et les cris de ceux qui se voyoient assaillis à l'improviste, augmentoient encore la fureur de ces maudits animaux, qui ne ralentirent jamais la violence de leur course jusqu'à la première rivière. Ils s'y arrêtèrent un moment pour prendre haleine:

mais le souvenir de leur alarme étant revenu dans le même instant, ils se précipitèrent au milieu de l'eau, sans nous donner la moindre connoissance de leur projet; et tout ce que nous pûmes faire dans cette surprise fut de nous tenir ferme, et de gagner le rivage opposé d'une rivière fort rapide et fort profonde.

Nous étions à plus de quinze stades de la forêt où nous venions de causer tant de désordre : j'aurois bien voulu retourner sur mes pas, tant pour satisfaire la curiosité que m'avoit donnée le commencement de cette aventure, que pour savoir ce qu'étoit devenu le beau Facardin, qui ne paroissoit point, de quelque côté que nous pussions tourner la vue pour le chercher : mais mon secrétaire m'ayant représenté le péril et la difficulté du passage de la rivière, l'approche de la nuit, la distance des lieux, et le nouveau vacarme que feroient nos chameaux encore tout éperdus, si l'horreur du charivari recommençoit à notre arrivée, il fallut céder; et, me laissant conduire vers une habitation rustique qui paroissoit dans l'éloignement, j'y passai la nuit avec impatience.

Dès que le jour parut, je me mis en campagne, pour savoir ce que c'étoit que cette apparition de triomphe, cette décoration de toile peinte, et surtout pour retrouver, à quelque prix que ce fût, Facardin et son soulier, et pour être instruit du reste de leurs aventures. Mais un orage épouvantable, qui

avoit duré pendant toute la nuit, grossissant tout à coup tous les torrents qui tomboient des montagnes voisines, avoit tellement fait déborder la rivière que nous avions traversée, qu'il fut inutile d'en tenter le passage, ou d'attendre que les eaux se fussent retirées. Les gens chez qui nous avions logé, nous assurèrent que toutes les plaines d'alentour seroient inondées plus d'un mois durant.

Voilà l'aventure qui me sépara du charmant étranger, dont je n'ai jamais pu, depuis ce jour, avoir la moindre nouvelle, quelque peine que je me sois donnée partout pour en apprendre.

Dinarzade, après un soupir de soulagement, tel qu'on fait d'ordinaire au sortir d'une grande oppression ou d'un long ennui, joignant ses deux mains par-dessus sa tête : Mille grâces, s'écria-t-elle aux satrapes couverts de toile peinte, au palanquin doré, aux gens qui le portoient, aux parasols qui le défendoient du soleil, et surtout aux cornemuses, aux fifres, aux timbales et aux flageolets, qui, donnant l'épouvante à vos chameaux, vous séparèrent de cet autre Facardin ; et que béni soit à jamais le débordement de la rivière qui vous empêcha de le rejoindre ! car, sans tout cela, vous auriez eu de quoi nous fatiguer autant que vous avez fait par le commencement de ces aventures, en nous contant encore celles qui lui sont arrivées auprès de Sapinelle de Jutlande.

De bonne foi, seigneur Facardin, dites à peu

près combien il vous faudra d'années pour nous faire le récit de vos voyages, ou pour nous dire ce que contient le recueil de votre secrétaire, puisque, depuis le temps que vous abusez de la patience du sultan, vous n'avez encore parlé que des fortunes d'un autre.

Le sultan, qui, par habitude, se faisoit frotter la plante des pieds par son grand-chambellan pendant tout le commencement de cette histoire, par bonheur n'entendit pas ce que sa belle-sœur venoit de dire, à cause d'un léger assoupissement qui l'avoit saisi. Sans cet assoupissement, il est à croire qu'elle n'en eût pas été quitte pour une simple réprimande; et Facardin, pour empêcher qu'il ne s'aperçût qu'on l'avoit interrompu, continua de cette manière :

Comme votre majesté, toujours auguste et victorieuse, sembloit être distraite par quelques réflexions sérieuses et politiques pendant certains endroits de mon récit, je vais répéter ce que j'ai dit pendant ces moments de rêverie, pour vous remettre au fil de l'histoire.

Il n'est pas nécessaire, dit le sultan. Il ne m'en est pas échappé le moindre mot; et, pour vous le faire voir, pendant que je méditois sur le repos de mes peuples et sur la prospérité de mon État, vous contiez comme les éléphants, les brancards, les parasols et toute la toile peinte avoient pris le frein aux dents, et s'étoient précipités dans la mer, d'abord que vous, vos écuyers et vos chameaux

commençâtes à jouer de la flûte et de vos cornemuses.

Justement, reprit Dinarzade : le prince de Trébizonde n'a qu'à poursuivre son histoire ; et, s'il prend un jour envie à votre hautesse de la raconter dans le goût de cet échantillon, ce sera la plus curieuse histoire du monde.

Taisez-vous donc, lui dit le sultan, afin que j'y donne toute mon attention ; et vous, Facardin, poursuivez.

J'avois un regret extrême, dit Facardin, de n'avoir pu prendre congé de l'étranger, tant pour l'estime que j'avois pour lui, que pour le dessein que j'avois eu de le prier de changer de nom, afin que les exploits dont je prétendois rendre le mien célèbre, ne fussent pas confondus entre les deux seuls Facardins qui fussent dans l'univers : mais je ne fus pas long-temps à reconnoître que cette précaution m'eût été très inutile.

Il y a des esprits indolents et spéculatifs qui passeroient des heures entières sans parler, principalement quand ils sont seuls : mais pour moi, qui n'ai jamais su ce que c'étoit que cette ridicule oisiveté d'imagination qui fait rêver à tous les objets qui se présentent en voyageant, sans ouvrir la bouche pour en raisonner, je me parlois à moi-même, quand je n'avois personne à qui parler : je répétois quelques scènes de comédie ; je chantois, je sifflois, enfin je mettois en usage tout ce que l'esprit et les avantages

de la naissance fournissent pour se désennuyer, plutôt que de m'amuser à bâtir des châteaux en l'air, comme font les misérables songe-creux dont je parle.

Mon secrétaire n'étoit pas, à la vérité, de cette espèce de rêveurs; mais il s'arrêtoit à chaque bout de champ pour des baguenauderies qui ne valoient guère mieux; et, tirant une grande pancarte toute griffonnée de ses observations, il alloit crayonnant les fleuves, les montagnes, les rivages, les châteaux, les moulins et jusqu'aux colombiers qui se trouvoient sur notre route. Un jour que j'en étois plus impatienté qu'à l'ordinaire: Jasmin, lui dis-je, est-il possible qu'avec cette barbe qui vous pend jusqu'à la ceinture, vous soyez éternellement à lanterner avec votre chiffon de journal, au lieu de vous tenir auprès de moi pour répondre à mes questions? Serrez-moi ce fatras, pour me faire voir, dans l'état que vous avez des aventures périlleuses, l'aventure la plus à portée de nous, afin que je l'aille chercher; car je suis las d'errer au hasard, comme je fais depuis trois semaines.

Nous étions auprès d'un pont, qu'il commençoit à dessiner dans le temps que je lui tenois ce discours: il eut de la peine à quitter son ouvrage pour m'obéir; il s'y disposoit pourtant avant que de passer la rivière, quand nos chameaux se mirent à renifler et à trembler de frayeur. Un moment après nous entendîmes accorder quelques instruments, et aussitôt nous vîmes

paroître, à l'autre bout du pont, une demi-douzaine de personnages habillés de toile peinte, qui, nous ayant vus les premiers, accordoient des instruments de différente espèce pour nous faire honneur. Dès que nous connûmes que c'étoient des musiciens pareils à ceux de la forêt, nous leur fîmes signe de ne pas commencer la sérénade dont ils nous vouloient honorer. Ils virent bien, par le trépignement de nos montures, que c'étoit en leur faveur que nous faisions cette prière; et, passant de notre côté en chancelant à chaque pas, car ils étoient tous ivres, l'embarras de nos chameaux leur parut si divertissant, qu'ils voulurent l'augmenter par un petit prélude.

Dès les premiers accords de ce prélude, le chameau de mon secrétaire, se souvenant de la manière dont il s'étoit sauvé la première fois, se précipita dans la rivière sans marchander; et, tandis que son maître lui tenoit le cou étroitement embrassé pour gagner l'autre bord, les mémoires curieux de nos voyages, qu'il n'avoit pas eu le loisir de serrer, flottèrent au milieu de l'eau. Pour mon chameau, que le chef de ces musiciens avoit saisi par la bride, et que les autres environnèrent de tous côtés, de peur qu'il ne suivît son compagnon, voyant qu'il ne pouvoit s'échapper, il se mit à deux genoux, tremblant comme la feuille, ferma les yeux, ne pouvant se boucher les oreilles, et poussa des cris si douloureux, que je ne pus m'empêcher d'en rire, principalement quand j'entendis ceux de l'autre chameau

qui, par amitié pour son compagnon, lui répondoit de l'autre côté de la rivière.

Je mis pied à terre; et celui qui retenoit encore mon chameau par la bride, ayant fait partir ses compagnons de peur de quelque nouvelle alarme, conduisit mon chameau de l'autre côté du pont, et me fit beaucoup d'excuses de l'insolence de ces ivrognes. Il me dit qu'ils étoient de la bande de plusieurs autres musiciens que je n'avois apparemment pas rencontrés, parce que, de l'humeur dont il voyoit nos chameaux, ils seroient morts d'angoisse s'ils avoient entendu l'autre concert, ayant ordre de jouer de tous leurs instruments, dès qu'ils verroient quelque étranger. Il ajouta qu'il étoit resté derrière pour ramasser ces coquins, qui s'étoient écartés pour boire à tous les cabarets de la route, et qu'il alloit regagner le convoi de la princesse. Et quelle princesse, lui dis-je? C'est Mousseline la Sérieuse, me dit-il, qui s'en retourne au royaume de son père, pour rire. Comment! pour rire, lui dis-je! *C'est*, dit-il, qu'il y a trois mois qu'elle voyage pour rire, et c'est pour rire qu'elle retourne au royaume d'Astracan. Mais je suis bien simple, poursuivit-il, de vous rendre raison d'une chose que vous savez mieux que moi.

A ces mots, il partit à toutes jambes pour rejoindre ses compagnons: j'eus beau l'appeler pour satisfaire ma curiosité; jamais il ne tourna la tête, et jamais mon secrétaire ne voulut consentir que je

montasse sur mon chameau pour courir après, protestant qu'il aimoit mieux mourir que de se trouver à la merci de cette implacable musique.

Nous nous en éloignâmes donc en toute diligence; lui, regrettant la perte de ses remarques, et moi, celle d'un éclaircissement que je souhaitois sur ce qu'on avoit commencé de me dire de l'infante d'Astracan. Il n'auroit tenu qu'à moi d'y rêver jusqu'à la nuit; car mon secrétaire étoit resté bien loin derrière moi pour faire le bel-esprit, ou pour repasser dans sa mémoire l'abrégé du journal qu'il avoit perdu: mais, ne pouvant souffrir le silence où sa rêverie me réduisoit, je l'attendis; et, dès qu'il fut auprès de moi: Jasmin, lui dis-je, cherchez-moi parmi vos papiers la liste des lieux où l'enchantement et les périls auront de quoi m'exercer, afin que je me rende, comme je l'ai déjà dit, à ceux qui sont le plus près d'ici.

Cherchez-les vous-même, me dit-il, d'un air assez chagrin, puisque toutes mes listes, tous mes journaux et tous mes papiers suivent le courant de la rivière, tandis que je suis votre altesse sur un sorcier de chameau qui me fera désespérer ma vie, et sur lequel il m'est du tout impossible de faire mon salut, tant il me donne occasion de le maudire, et notre grand prophète qui l'a mis au monde. Suivez donc, seigneur, ces papiers, qui ne sont, à proprement parler, que des commentaires de nos belles actions: pour moi, je ne suis pas assez sot pour me noyer

en les repêchant. Mais à quoi bon courir après les aventures dans l'équipage où vous êtes? Ne voyez-vous pas que, quelque brave que vous soyez, il ne faudroit qu'une vielle pour vous faire fuir jusqu'au bout du monde sur cette maudite monture? Laissez donc là, s'il vous plaît, la démangeaison de gloire qui vous tourmente, jusqu'à ce que vous soyez en état d'en acquérir. Nous sommes à trois journées du Golfe Persique; c'est dans la ville enrichie du commerce de cette mer, que l'on trouve les plus beaux chevaux du monde; et c'est là que je conseille à votre altesse de se défaire de ces désastreux chameaux, pour nous monter à la façon des héros errants, au lieu de trotter par le monde comme des marchands arméniens ou des pèlerins de la Mecque.

Je suivis son conseil; et le troisième jour, sans avoir fait aucune mauvaise rencontre, c'est-à-dire, sans avoir trouvé de musique en chemin, nous découvrîmes le rivage de la Mer Rouge. Le soleil étoit sur le point de se coucher, et je regardois avec plaisir la variété brillante dont ses rayons peignoient la surface des flots. On eût dit que c'étoit quelque tapis de pourpre qu'on avoit étendu dessus; car la couleur de cette mer, et celle de la lumière qui s'y répandoit, faisoient un mélange éclatant. Mon secrétaire, qui ne s'éloignoit plus de moi, me demanda si je savois pourquoi ce que je regardois s'appeloit la Mer Rouge. Je lui dis que c'étoit à cause de sa couleur. Au contraire, me dit-il, c'est qu'elle n'est

non plus rouge que vous. Au reste, il ne faut pas vous imaginer qu'elle soit venue au monde faite comme elle est; et, puisque nous avons encore pour une heure de chemin d'ici à la ville de Florispahan, capitale de l'Arabie Pétrée, je vais vous conter tout cela.

Vous saurez donc, s'il vous plaît, qu'à cette extrémité de la Mer Rouge qui regarde les Indes, on trouve d'un côté les confins de la Bactriane, et de l'autre le royaume d'Ophir. Les premiers rois d'Ophir avoient toujours été en guerre avec les premiers rois de la Bactriane, et cela pour un sujet assez léger; ce qui arrive d'ordinaire à des princes voisins comme ceux-ci, qui ne sont séparés que par un trajet de cinq ou six cents lieues de mer: or, après que ces puissants rois se furent bien désolés depuis quinze cents ans, de père en fils, par des guerres continuelles, ceux qui règnent encore de nos jours se sont avisés de faire la paix par l'alliance de leurs enfants.

Le roi d'Ophir n'avoit qu'un fils, et celui de Bactriane n'avoit qu'une fille. Cette fille étoit ce qu'on appelle la beauté même; et le prince d'Ophir étoit un chef-d'œuvre d'agrément et de bonne mine, mais froid comme glace à l'égard du beau sexe. Cependant les plénipotentiaires de part et d'autre ayant fait leur devoir, le traité fut bientôt conclu. Celui de Bactriane, grand politique d'ailleurs, n'avoit presque point de nez; mais en récompense il avoit

la plus épouvantable bouche qu'on verra jamais. Celui d'Ophir...... Non, attendez un peu que je me remette cette circonstance. Celui d'Ophir...... oui, justement, celui d'Ophir, au contraire, avoit une bouche dans laquelle un enfant d'un an eût à peine mis le bout du doigt, lors même qu'il bâilloit ; mais en récompense son nez étoit le plus ample et le plus fertile en bourgeons que jamais plénipotentiaire ait porté.

Le ministre bactrien porta les articles de la paix avec le portrait de l'infante sa maîtresse à la cour d'Ophir : mais ce fut inutilement. Le prince ne voulut pas seulement regarder le portrait, et partit secrètement de la cour environ à minuit et trois quarts. Mais ce qui arriva dans l'autre cour vous fera dresser les cheveux à la tête. Or, avant que d'en venir à cette catastrophe, il est bon que vous sachiez qu'à deux stades et demie de Fourchimène, capitale de toute la Bactriane, on voit un petit bois fort obscur; que dans ce bois est un temple encore plus obscur (écoutez bien ceci, s'il vous plaît); qu'au haut de ce temple est un pinacle qui s'élève jusqu'aux nues, et que tout au haut de ce pinacle est une cage, et dans cette cage un coq qui rend des oracles : souvenez-vous, s'il vous plaît, de toutes ces circonstances. Comme le ministre du roi d'Ophir n'étoit pas encore arrivé, et que toute la cour de Bactriane l'attendoit avec impatience, à cause des feux d'artifice qu'on avoit préparés pour la publication du mariage,

le belle Primerose, qui, comme une princesse jeune et bien élevée, aimoit fort la figure des hommes jeunes et bien faits, importuna tant la reine, sa mère, qu'elles furent toutes deux incognito consulter l'oracle du coq, pour savoir au juste à quelle heure le prince d'Ophir arriveroit, ne doutant pas, comme elles avoient appris par les nouvelles à la main, qu'il n'arrivât galamment lui-même, sous le nom de plénipotentiaire du roi son père, pour rendre l'ambassade encore plus touchante.

La princesse donc, s'ennuyant d'être toute coiffée, toute frisée et toute parfumée, comme elle faisoit depuis trois nuits pour n'être pas surprise, s'étoit rendue à la petite écurie vers l'entrée de la nuit, sans filles d'honneur et sans dames du palais, lorsqu'on vint avertir la reine que l'ambassadeur d'Ophir étoit arrivé dans une chaise de poste. Cette particularité d'impatience amoureuse les confirma dans l'opinion que c'étoit le beau prince en personne : ainsi le chariot qu'on avoit préparé pour aller à l'oracle, les ramena au palais.

La princesse qui, par l'excès de sa beauté, prétendoit remercier le prince de l'excès de son empressement, ne cessoit de se mordre les lèvres, d'aiguiser ses regards, et de tarabuster ses cheveux, en attendant qu'on le menât à l'audience : mais elle pensa s'évanouir, lorsque le véritable ambassadeur y parut. Elle avoit si fortement dans la tête que c'étoit le prince déguisé sous le caractère du ministre, que,

quand, au lieu de la plus charmante figure du monde, elle vit ce nez de pélican au-dessus d'une bouche qui sembloit faite par un vilebrequin, elle dit tout haut que le prince d'Ophir avoit beau faire la petite bouche, la princesse des Bactriens n'étoit pas pour son nez.

Elle ne se contenta pas de ce transport d'indignation; elle se mit à genoux devant toute l'assemblée, et, levant les yeux au ciel: Que Mahomet n'ait jamais pitié de mon âme, s'écria-t-elle, et que son Alcoran me serve de poison, si jamais j'épouse le prince d'Ophir, jusqu'à ce que je sois assez vieille et assez effroyable pour lui donner autant d'aversion que j'en ai pour sa figure! Dès qu'elle eut achevé cette imprécation, elle baisa la terre; ce qui, chez les Bactriens, est la confirmation d'un serment solennel.

Le pauvre ambassadeur, qui n'avoit pas encore commencé sa harangue, fut tellement surpris de l'horreur que l'on témoignoit pour le plus beau prince du monde, qu'il remit dans sa poche le chalumeau d'or qu'il avoit pris pour mettre dans sa bouche et pour faire son compliment, et sortit de l'audience comme il y étoit entré; mais il en sortit si transporté de colère, qu'en montant dans son palanquin on crut que son nez ne sortiroit jamais de la ville sans y mettre le feu, tant il paroissoit enflammé.

La princesse, de son côté, s'étant échappée des

bras du roi son père et de la reine sa mère, donna un soufflet à tour de bras à sa gouvernante, qui lui faisoit des remontrances; monta, jambe de çà, jambe de là, sur le cheval d'un officier des gardes, et ne cessa de galoper qu'elle ne se fût rendue dans le bois. Elle y mit pied à terre; mais, comme elle s'alloit jeter dans le temple.....

J'écoutois avec attention le récit de mon secrétaire, lorsqu'il fut interrompu par quelque chose de brillant qui parut sur la mer assez loin de nous. Le soleil se plongeoit au sein des ondes; et ses derniers rayons, se répandant sur cet objet, nous firent croire d'abord que c'étoit un amas d'or qui flottoit vers le rivage où nous étions: mais, à mesure qu'il avançoit, nous découvrions des banderoles flottantes, et nous reconnûmes enfin que c'étoit une chaloupe, tout éclatante de l'or dont elle étoit couverte depuis le haut de son mât jusqu'à la surface de l'eau: deux nains fort noirs et fort difformes en étoient les conducteurs. Dès qu'elle eut joint le rivage, une espèce de nymphe, plus parée que le ciel et plus laide que l'enfer, en sortit. Tandis que je m'étonnois comment on pouvoit être si jeune et si détestable, elle vint se jeter à mes pieds; et, m'ayant embrassé les genoux avant que je pusse m'en défendre: Invincible chevalier, me dit-elle, venez sauver la plus précieuse vie qui fut jamais; et, sans vous arrêter à la difficulté de l'entreprise, jurez-moi que, quelles que puissent être les conditions du combat, vous viendrez avec moi vous y

exposer pour la délivrance de la beauté la plus parfaite qui soit dans l'univers.

Elle fit semblant de pleurer à ces mots : je la relevai pour me sauver de l'horrible grimace qu'elle commençoit à faire ; et j'avois la bouche ouverte pour jurer, lorsque le prudent secrétaire, mettant sa main dessus : Attendez, seigneur, me dit-il, que je la questionne un peu avant que de vous engager. Alors ôtant sa calotte, et secouant sa longue barbe : Ou je ne m'appelle pas Jasmin, poursuivit-il, ou vous venez de la roche de cristal : n'est-il pas vrai, demoiselle ma mie ? Taisez-vous, petit Amour, lui dit-elle ; ce n'est pas vers vous qu'on m'envoie, c'est vers votre maître. Oui, beau chevalier, c'est vers vous, poursuivit-elle en me regardant. La plus charmante des mortelles vient de se mettre au bain, et ce sera pour la dernière fois, à moins que vous n'ayez la bonté de l'en voir sortir : jurez-moi donc que vous le ferez en dépit de votre page Jasmin ; jurez-le moi ; et qu'ainsi la rosée du matin vous soit toujours en aide, que celle du soir vous flatte tendrement les joues, et que les paroles de votre bien-aimée soient aussi favorables à votre cœur, que le chant du coq l'est à l'oreille qui ne peut dormir la nuit !

Je n'avois garde de refuser les prospérités que me promettoient tant d'agréables souhaits : ainsi je prêtai le serment qu'on me proposoit, et je jurai, quoi qu'il en pût arriver, premièrement de voir sortir de son bain la dame dont on parloit, et de faire mon

possible ensuite pour la délivrer. Mon secrétaire n'eut pas plutôt entendu le serment que je venois de faire, qu'il s'arracha les cheveux, se chiffonna la barbe; et, poussant des cris douloureux : Misérable prince! s'écria-t-il, quelle maudite étoile vous a conduit en ces lieux, pour un engagement qui va vous perdre ou vous déshonorer pour jamais! Sachez qu'il n'y a qu'un satyre, ou le fils de quelque Cantharide, qui osât seulement regarder l'aventure que vous avez témérairement juré d'entreprendre, et que je jurerois bien que vous ne mettrez jamais à fin; mais je sais le moyen de vous dégager du serment que vous venez de faire.

A ces mots il tira son poignard, et courut à l'ambassadrice dans le dessein de lui percer le cœur. Il ne me fut pas difficile de prévenir l'effet de son emportement, ni de trouver des paroles pour lui reprocher ce transport indigne. Tout cela ne l'en fit point repentir : et, voyant que je m'embarquois sans lui, car telle étoit la loi de cette entreprise, voyant, dis-je, que je lui défendois absolument de m'accompagner : Que la mer, s'écria-t-il, puisse engloutir le bateau doré, les deux nains qui le gouvernent, la guenon pretintaillée qui s'y met, et le malheureux Facardin qui la suit!

La nymphe n'eut pas plutôt entendu mon nom, qu'elle me regarda deux ou trois fois avec beaucoup d'étonnement, et me demanda s'il étoit bien vrai que je fusse Facardin. Pourquoi non? lui dis-je. A cette

réponse, se tournant vers mon secrétaire qui pleuroit encore sur le rivage : Vénérable Jasmin, lui dit-elle, ne mentez point : est-ce là véritablement Facardin ? Il le jura, dans l'espérance que c'étoit pour mon bien qu'elle le demandoit. Voguons donc, s'écria-t-elle, puisque nous avons l'invincible Facardin : mais, si c'est lui, qu'a-t-il fait de la moitié de sa personne ?

Comme je n'entendois rien à tout cela, je n'y fis aucune réponse ; et, la chaloupe dorée voguant d'une vîtesse incroyable, nous perdîmes de vue le rivage où l'inconsolable Jasmin se désespéroit, et quinze minutes après nous en découvrîmes un autre.

C'étoit un rocher d'une vaste étendue, qui s'élevoit au milieu de la mer. Il me parut transparent : dès que nous y fûmes débarqués, je connus qu'il étoit tout de cristal. Une femme plus âgée, plus magnifiquement habillée et beaucoup plus laide que celle du bateau, nous vint recevoir. Dès que notre demoiselle la vit : Réjouissez-vous, s'écria-*t-elle* ; je vous amène ce que notre divine maîtresse cherche depuis long-temps ; je vous amène le grand Facardin.

Le grand diable ! répondit l'autre. Il faut que tu sois folle, ma pauvre Harpiane, pour croire que ce marmouset soit l'indomptable Facardin. Mais il n'importe ; nous verrons de quoi ce jeune téméraire est capable ; et, puisqu'il n'a pas l'air de suffire aux seules approches de l'aventure, nous aurons la con-

solation de le voir écorcher, tandis qu'on brûlera l'infortunée Cristalline. A-t-il juré? Oui, lui dit la première chouette, et même de si bonne grâce, que j'ai quelque regret à sa destinée. Qu'on le désarme donc, dit l'autre, tandis que j'irai l'annoncer à la charmante Cristalline.

Doucement, s'il vous plaît, mesdames les laiderons, leur dis-je; sachez que je vous aurai plutôt fendu le groin à toutes deux, que vous n'aurez le temps de prononcer encore une fois le mot de désarmer.

Je mis l'épée à la main à ces mots; et, les voyant tout éperdues d'un procédé si brusque : Qu'on me conduise, leur dis-je, vers cette Cristalline que j'ai sottement juré de secourir, afin que je ne perde point de temps à la délivrer d'un péril qui paroît si pressant : il seroit vraiment fort à propos de me laisser désarmer dans le temps qu'on m'envoie chercher pour combattre !

Chevalier, mes amours, dit celle qui nous étoit venue recevoir, faites ce qu'on vous dit; aussi bien seroit-il inutile de résister : laissez ici vos armes; et je vous jure par le grand Ali, fondateur des turbans verts, que, s'il se présente un seul ennemi qui soit armé contre vous, on vous rendra vos armes. Je me laissai persuader; et, ne retenant que mon épée, dont je ne voulus jamais me défaire, je suivis ces deux créatures.

Nous rencontrâmes en chemin une infinité de

figures qui me parurent fort étonnantes : c'étoient des hommes habillés et coiffés en demoiselles, qui, portant chacun une quenouille avec son fuseau, filoient de toute leur force en nous voyant passer. Je demandai ce que c'étoit que cette indigne mascarade de tant de visages guerriers travestis en fileuses. Elles me dirent que j'étois bien malheureux de ne pouvoir plus espérer d'en être; que tous ces hommes étoient autant d'aventuriers qui, ayant juré, comme moi, de tenter la même aventure, avoient mieux aimé passer leur vie dans cet état que de l'entreprendre au hasard d'être écorchés tout vifs, s'ils ne la mettoient pas à fin; mais que, comme nous étions au dernier jour de l'année qu'on avoit donnée pour cela, le dernier qui s'offriroit, après avoir juré, n'avoit plus de choix à faire que celui d'entreprendre la délivrance de leur souveraine, ou d'être écorché tout vif, en cas qu'il le refusât, ou qu'il ne pût la mettre à fin après s'y être engagé.

Ne peut-on pas savoir, leur dis-je, de quelle nature est cette aventure périlleuse? C'est à notre belle maîtresse à vous en informer, répondirent-elles, en vous la présentant. Il eût été difficile de se soutenir, ou du moins de marcher, dans une isle toute de cristal, si l'on n'avoit répandu de la poudre de diamant sur toutes les routes; et, comme la nuit étoit entièrement fermée, je n'aurois pu distinguer les objets, si l'on n'avoit, par un travail infini, creusé le rocher en cent mille endroits, pour y

mettre des caisses d'où sortoient de gros orangers, aux branches desquels pendoient de vastes chandeliers de cristal, et un million de bougies allumées qui éclairoient tout le rocher comme en plein jour.

Nous étions sous la zone torride, à quatre doigts tout au plus de la ligne équinoxiale. Le soleil avoit dardé ses rayons à plomb durant toute la journée sur ce prodigieux amas de cristal ; l'air en étoit échauffé, comme vous pouvez croire, les vents sembloient s'être tous couchés avec le crépuscule : ainsi je n'eus pas grand'peine de me trouver tout en eau, lorsque nous parvînmes à l'extrémité du rocher. Sur le penchant de cette extrémité je vis un pavillon carré : mes deux guides me convièrent de m'y reposer; je le trouvai garni de toutes sortes de rafraîchissements. Je pris celui du bain le premier, à la sollicitation de ces conductrices, qui m'aidèrent à me déshabiller, mais qui ne purent me persuader de leur confier mon épée, comme je fis mes habits. Elles se tuoient de me dire qu'on ne s'étoit jamais baigné l'épée à la main. Tout cela ne servit de rien : non-seulement je m'y mis, mais j'en sortis dans cette posture. On me jeta sur les épaules une robe de chambre magnifique; et, tandis que je mangeois ce qu'on avoit servi devant moi, et que je buvois d'un vin frais et délicieux, on emporta mes habits; et le jour parut.

On me pria tout de nouveau de me défaire de ce grand vilain cimeterre, qui ne convenoit point aux

lieux où je devois m'éprouver; et, sans me vouloir rendre mes habits, on me dit qu'il étoit temps de partir. Il ne me faudroit plus, leur dis-je, qu'un battant-l'œil, une quenouille au lieu de mon épée, et un peignoir sur les épaules, pour être dans l'équipage des misérables que je viens de rencontrer.

Enfin, voyant que je n'entendois pas raison sur l'épée qu'elles avoient tant d'envie de m'ôter, elles me conduisirent, dans l'état où j'étois, jusqu'au bout d'un pont sur lequel on traversoit de la roche de cristal à la plus délicieuse prairie qu'on pût voir.

Ce fut là que les deux demoiselles me quittèrent. Dès que j'eus passé le pont, deux petits Mores, plus défigurés que ceux de la chaloupe, le fermèrent d'une barrière de bronze; et, m'ayant fait la révérence, me demandèrent mon épée. Je leur dis que j'étois tellement importuné de cette proposition que je les pourfendrois depuis la tête jusqu'au nombril, s'ils m'en parloient encore. Ils furent si troublés de cette menace, qu'ils se mirent à courir comme des chèvres au travers de la prairie.

Je les suivis au petit pas jusqu'auprès d'un palais qui ne pouvoit manquer d'être transparent, puisqu'il étoit formé des plus fines et des plus magnifiques glaces de miroir qui soient dans le reste du monde. A côté de ce palais on avoit tendu, par le moyen d'un nombre infini de chevilles d'or et de cordons de pourpre, le plus superbe des pavillons; car j'ai

su depuis que c'étoit celui de l'infortuné Darius, dont j'ai l'honneur de descendre en droite ligne.

Ce pavillon, ouvert par devant, me laissa voir un lit plus magnifique et plus galant, s'il est possible, que celui dans lequel reposent à présent les appas de la divine Schéhérazade, votre épouse. Ces objets ne m'auroient pas donné la moindre idée d'une aventure périlleuse, si je ne les avois pas trouvés vilainement situés : car à la droite du palais transparent se présentoit un bûcher, auquel il ne manquoit que d'être allumé pour y brûler quelque criminel ; et l'on voyoit à la gauche du pavillon une espèce d'autel, aux quatre coins duquel on avoit mis des anneaux pour attacher la victime, et des couteaux pour l'écorcher.

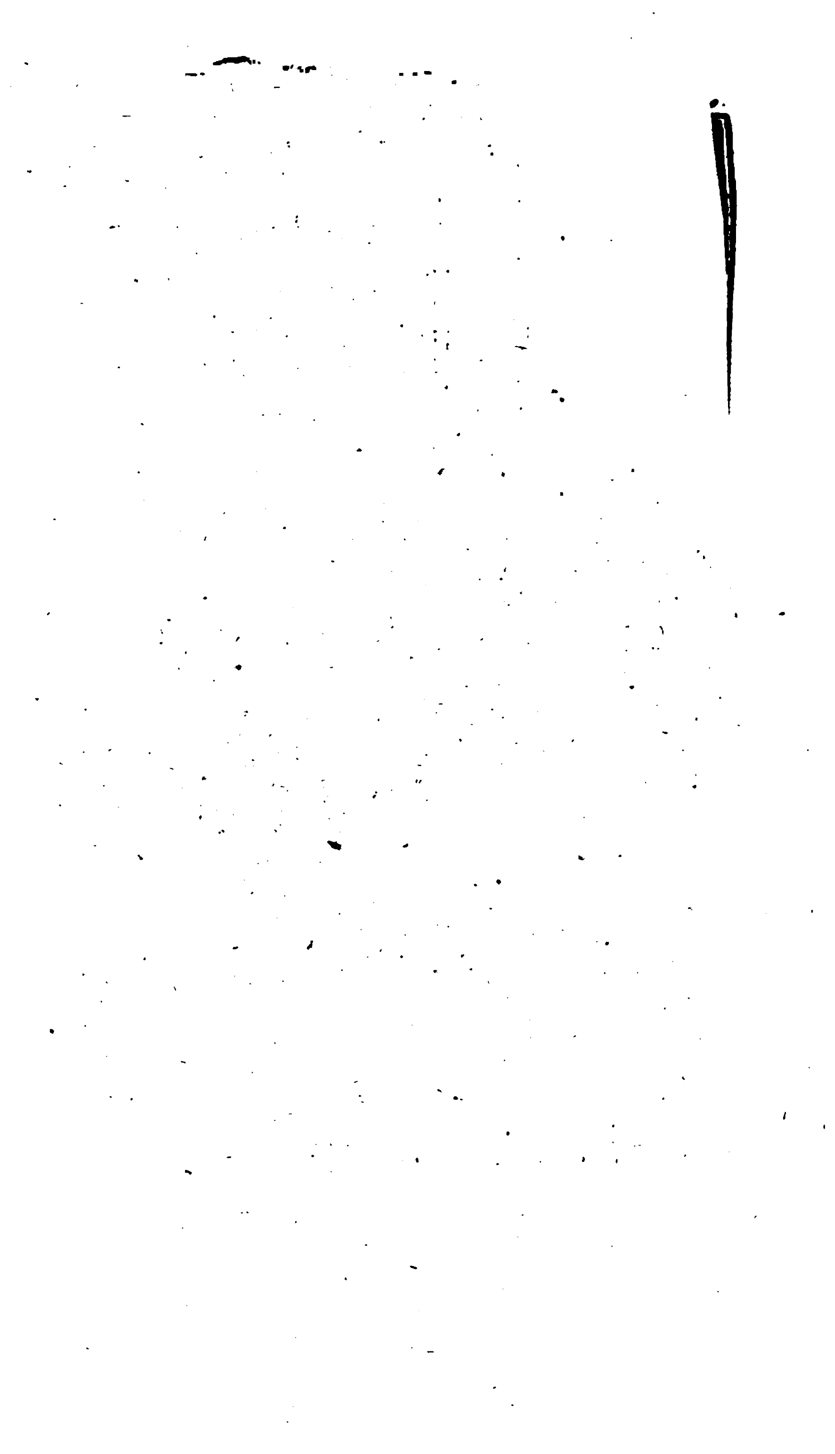
Quoique je ne me sois jamais seulement figuré ce que c'étoit que la peur, j'avoue qu'une légère idée d'inquiétude me passa par la tête comme une vapeur, lorsque je me souvins de ce que l'on m'avoit dit au rocher de cristal. Cependant, comme je ne voyois personne dans le pavillon, quoique le lit y fût tout prêt à recevoir quelqu'un, je m'approchai du petit palais, et ce fut là que j'eus la première connoissance de la bizarre entreprise où je m'étois engagé.

L'endroit où le hasard me conduisit d'abord étoit justement l'appartement des bains. Je n'eus que faire d'en chercher la porte ; je vis aussi distinctement ce qui s'y passoit. Quatre Moresses, plus noires, plus

camardes et plus déshabillées qu'elles ne le sont au fin fond de la Guinée, étoient rangées autour de la cuve, où, selon toutes les apparences, leur maîtresse n'attendoit que mon arrivée pour commencer l'aventure; car, dès qu'on m'eut aperçu, ces quatre dames d'atours se mirent en haie du côté où j'étois, et la merveilleuse Cristalline sortit du bain, presque aussi nue qu'on peut l'être, sans l'être tout-à-fait. Elle fut quelque temps dans cet état au milieu de ces quatre vieilles taupes, avant qu'on pût lui donner de quoi se couvrir. Je connus l'artifice; mais, quoique je fusse persuadé de l'avantage que son éclat recevoit par l'opposition de ces figures affreuses, j'avoue que je fus frappé de la blancheur dont toute sa personne m'éblouit, et je ne comptai pour rien le péril de l'entreprise, dans l'espoir qu'une beauté si rare auroit quelque reconnoissance pour le service que je prétendois lui rendre.

Je ne sais de quelle manière elle et ses suivantes disparurent pendant que je faisois ce beau raisonnement; mais, quelques moments après, une de ces Moresses vint dire que la céleste Cristalline, sa maîtresse, cette divinité que j'avois eu le bonheur de voir au sortir de son bain, m'attendoit dans son lit, où elle venoit de se mettre, dans l'espérance que je voudrois bien lui sauver la vie par cette généreuse complaisance.

Je ne savois comment me persuader qu'on ne se moquoit pas de moi par une proposition si cavalière



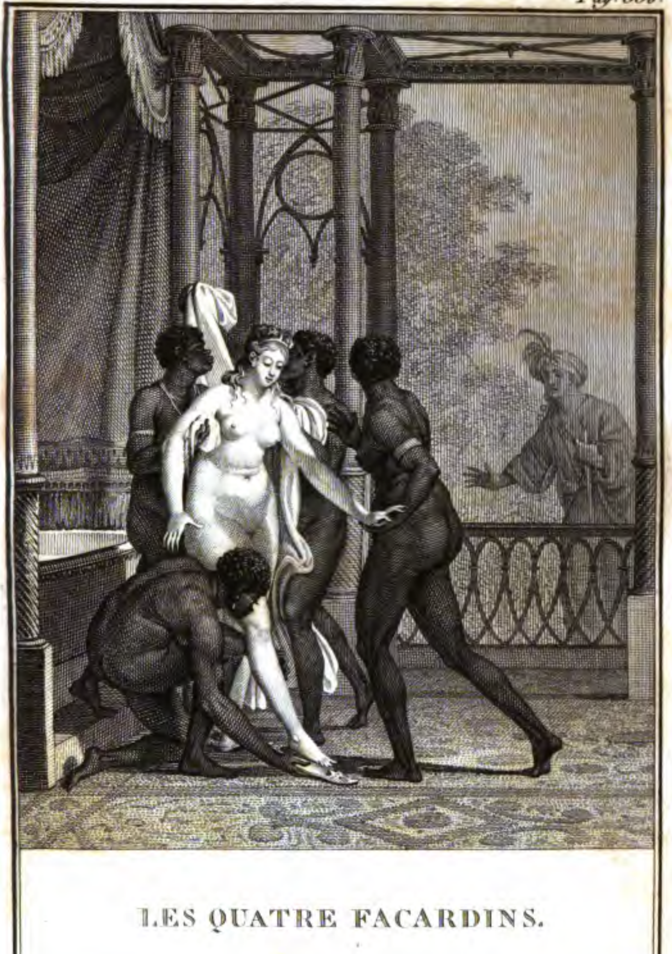
uoit pas de moi par une proposition si cavalière


Pag. 330.

LES QUATRE FACARDINS.

J. M. Moreau le j. inv. — E. De Ghendt sculp.

moquoit pas de moi par une proposition si cavalière



LES QUATRE FACARDINS.

J. M. Moreau le j.ne inv. E. De Ghendt sculp.

et si flatteuse en même temps : Finisse l'aventure comme elle pourra, disois-je en moi-même, pourvu qu'elle commence comme cette honnête messagère veut me le faire entendre!

Je la suivis avec empressement; car elle marchoit à grands pas : je me doutai bien qu'on me menoit au pavillon de Darius; et, dès que j'y fus introduit, je le vis environné d'une troupe de gens armés qui se postèrent tout autour. Cela fait, la nymphe Cristalline me pria de m'asseoir un moment au chevet de son lit.

Dès que j'y fus, elle prit une sonnette d'or; et, dès qu'elle eut sonné, parut un vieillard dont la barbe étoit d'environ trois pieds plus longue que celle de mon secrétaire; dans sa gauche il tenoit une faux, et dans sa droite une pendule qu'il posa sur une table de l'autre côté du chevet, et se retira. Dès qu'il fut sorti, parurent deux autres figures encore plus extraordinaires: l'une étoit une espèce de grand-prêtre, vénérable par son habillement, mais de l'aspect le plus féroce qu'on ait jamais vu, et qui, parmi ses vêtements sacerdotaux, avoit un grand couteau de boucher passé dans sa ceinture, sans compter une barbe plus longue encore que la première; l'autre étoit un serrurier, autant que je le pus juger par un marteau, des clous, et une lime dont il étoit muni. Il portoit de plus une sorte de clavier, qui, au lieu de clefs, étoit tout farci de bagues de différentes espèces; il passa ce clavier

dans un anneau qui sortoit du milieu d'une plaque d'or enfoncée dans la terre.

La déesse du lit, que je n'avois pas eu le temps de regarder à cause de toute cette mômerie, me pria de faire la première épreuve, c'est-à-dire, de lui apporter une de ces bagues; que cela fait, l'aventure étoit finie; elle libre, et moi maître de sa personne, et de tous ses trésors.

Ce fut à ces mots que je tournai les yeux sur elle; mais j'en étois trop près pour la trouver aussi merveilleuse que la première fois : malgré tout l'art qui soutenoit quelques restes de beauté, son visage me parut fort flétri. Je ne sais si elle crut que ma surprise venoit de ce que je la croyois fardée; car elle affecta de se laisser voir la gorge et les bras, pour me prouver qu'elle ne l'étoit pas; et ce fut justement ce qui me persuada qu'elle l'étoit depuis la tête jusqu'aux pieds : et, dès ce moment, je fus aussi dégoûté de ses charmes, que j'en avois été surpris en la voyant sortir du bain.

Cependant, comme il étoit question de tenter l'aventure, et qu'elle ne consistoit qu'à lui mettre une bague au doigt, je me levois pour aller vers le clavier, lorsque cet archi-prêtre à longue barbe, me voyant armé : Mon petit ami, me dit-il en langue arabesque, où avez-vous appris à paroître devant des dames couchées, l'épée à la main? Qu'on se mette tout à l'heure à deux genoux, et qu'on me rende cette inutile flamberge.

Il seroit impossible, magnanime empereur, de vous faire comprendre la fureur où cette insolence me mit. Cependant, comme je la voulus modérer, de peur de quelque indécence : Monsieur l'abbé, lui dis-je, quoique ce que vous venez de dire soit le refrain de toute la canaille dont ces lieux sont habités, je vous avertis que, s'il sort du buisson qui vous couvre toute la face une autre parole comme celles que vous venez de proférer, votre tête ne servira plus qu'à balayer les ordures de ces lieux.

Après ce compliment, je lui fis siffler deux ou trois fois mon épée autour des oreilles; et je vis bien que tout ce qui me parloit dans ces isles, n'ayant qu'un même langage, prenoit le même parti lorsque j'y répondois; car mon grand-prêtre s'enfuit, après avoir fait le plongeon chaque fois que mon épée lui passoit par dessus la tête, et le serrurier le suivit de fort près.

Dès que je me vis seul, je voulus finir l'aventure en portant une bague à la fée Cristalline; car je croyois qu'il n'y avoit qu'à se baisser, comme on dit, pour en prendre. Mais j'eus beau m'évertuer, et les tirer l'une après l'autre, d'une force que les dieux n'ont accordée qu'à peu d'hommes; jamais je n'en pus ébranler une seule. Le dépit d'une résistance où je ne m'étois pas attendu, me fit redoubler mes efforts à plusieurs reprises, mais toujours inutilement.

Cette aventure me fit souvenir d'Alexandre au sujet du nœud gordien, et je sortois pour ramener

le serrurier, ou pour lui prendre une de ses limes, lorsque la nymphe me pria de me remettre après d'elle ; et, dès que j'y fus : Ce ne sont pas de pareils efforts, me dit-elle, d'où dépendent mon salut et le vôtre. Vous voyez que toute la puissance de l'univers ne peut dégager une de ces bagues du clavier, de la manière que vous l'avez voulu faire ; cependant il en est une qui les fera sortir l'une après l'autre, avec autant de facilité, que si le clavier étoit ouvert : reprenez haleine avant que je vous en instruise ; et, tandis que vous respirerez, remarquez bien ce que vous verrez dans ce pavillon.

Je tournai les yeux de toutes parts, et j'y vis, outre la pendule et le clavier, une armoire de cristal et deux rouets à filer : alors la dame du lit, voyant que je lui prêtois attention, me parla de cette manière :

Je suis née avec tous les sentiments de sagesse et de vertu qu'on a besoin d'inspirer aux autres, mais avec une curiosité qu'il ne m'a jamais été possible de vaincre. Une mère, qui me vouloit conserver dans toute la pureté de mon innocence, ne laissoit point approcher d'homme des lieux où j'étois élevée ; ma curiosité naturelle n'eut plus pour objet que la présence d'une créature dont je ne connoissois que le nom : on eut beau me peindre cette créature comme un monstre affreux, qui me dévoreroit dès la première vue, ma curiosité n'en fit qu'augmenter ; et je n'eus pas plutôt atteint l'âge de douze ans, qu'elle devint si vive, que je résolus de m'échapper

et de voir un homme à quelque prix que ce fût. Je sortis du lit, lorsque je crus toute la maison ensevelie dans un profond sommeil; je sautai de la fenêtre dans le jardin; du jardin je grimpai sur la muraille; je la franchis au hasard de me tuer, et tout cela pour chercher une bête qui devoit me dévorer. Je courois au travers des champs comme une folle, de peur qu'on ne courût après moi pour me ramener; et, dès que je me crus assez loin, je m'assis auprès d'un buisson pour m'y reposer en attendant le jour.

Sous ce même buisson, un jeune pèlerin, que la nuit avoit apparemment surpris, s'étoit aussi réfugié. Je ne m'en aperçus que quand l'aube du jour me fit distinguer les objets. Il s'éveilla dans le même temps, et parut aussi surpris, que je le fus d'abord de voir quelqu'un si près de moi. J'étois alors d'une innocence si parfaite, malgré toute ma curiosité, que je crus que c'étoit une fille de mon âge, mais de quelque pays étranger, à cause qu'elle étoit coiffée tout différemment, et que ses habits étoient beaucoup plus courts que les miens. Du reste, quoique je fusse alors tout aussi belle que vous me voyez, son visage me parut encore plus beau que le mien.

Nous fûmes quelque temps à nous regarder sans rien dire; à la fin prenant la parole : Bel étranger, me dit-il, si vous entendez la langue que je vous parle, je vous prie de m'enseigner où je pourrai trouver une femme. Mon père, qui demeure dans le

lieu de toute la province le plus désert et le plus rempli de bêtes sauvages, m'ayant élevé de mon enfance dans l'exercice de la chasse, me permettoit de les poursuivre toutes, et de combattre les loups, les sangliers et les ours; mais il me défendoit de m'éprouver contre la plus dangereuse de toutes les bêtes, qu'on appelle la femme, qu'il m'assuroit être pleine de venin, et contre laquelle il étoit impossible de se défendre. Je lui demandai comment cette bête étoit faite, afin de pouvoir l'éviter; il ne voulut pas me le dire. Je le priai d'en faire venir une toute jeune, pour tâcher de l'apprivoiser dans la maison; mais il n'en voulut rien faire : et tant de refus ayant augmenté le désir extrême que j'avois de voir un de ces dragons, il y a bien un mois que je me suis dérobé de chez mon père, et que je parcours en vain les bois les plus sombres et les déserts les plus affreux, pour trouver une de ces bêtes. Ainsi, comme je vois par votre habillement que vous êtes d'un autre pays, si par hasard il s'y trouve des femmes, je vous conjure encore une fois de m'en montrer quelqu'une.

Et n'en êtes-vous pas une vous-même? lui dis-je tout étonnée. Non, dit-il: n'ayez point peur; et, quand même il en viendroit quelqu'une ici, vous voyez cet arc et ces flèches; je sais si bien m'en servir, que je vous en garantirois. Mais, si vous n'êtes pas une femme, lui dis-je, que pouvez-vous être? Je suis un homme, comme vous, répondit-il.

Que vous dirai-je, seigneur chevalier? Après

beaucoup d'étonnement et de questions de part et d'autre, nous nous rapprochâmes; nos premières alarmes cessèrent; nous trouvâmes ce que nous cherchions: et, sans qu'il me dévorât ou que je l'empoisonnasse de mon venin, notre curiosité fut satisfaite.

Nous fûmes si contents de cette découverte, et si choqués de la supercherie de nos parents, que nous résolûmes de ne plus nous quitter pour retourner chez eux. Nous nous cachâmes pendant quelques jours dans l'épaisseur des forêts, persuadés que l'on ne manqueroit pas de me chercher partout à la ronde; car nous ne craignions rien tant que d'être séparés; et je comptai pour rien, pendant les premiers jours, de ne vivre que de la chasse de celui qui m'accompagnoit, et de n'avoir point d'autre retraite pendant la nuit que les arbres et les rochers.

Mais, comme mon penchant à la curiosité n'étoit point éteint pour avoir satisfait la première, elle se réveilla dans cette solitude. L'ennui me prit; je m'imaginai que tous les hommes n'étoient pas renfermés dans le premier que j'avois rencontré; que, quoiqu'il fût beau comme le jour, il s'en pourroit trouver par le monde qui seroient encore plus mon fait que celui-là; et, dès que je me le fus mis dans la tête, je résolus d'en avoir le cœur net. Je lui proposai donc de sortir des bois pour voir un peu ce qui se passoit ailleurs: il ne demandoit pas mieux; et nous marchâmes tant que nous arrivâmes au bord de la mer.

Il n'avoit jamais vu ce vaste élément, non plus que moi : vous savez que c'est un objet qui surprend toujours la première fois qu'il s'offre, et nous étions tous deux fort attentifs à le considérer, lorsque la surface en fut troublée par une espèce de bouillonnement, qui parut aussi loin que la vue pouvoit s'étendre de l'endroit où nous étions. Il en sortit une vapeur épaisse qui, s'élevant d'abord jusqu'au ciel, s'épaissit encore en redescendant, et formant un nuage obscur, fut poussée par un vent subit, droit à l'endroit d'où nous le regardions. J'en fus enveloppée comme d'un manteau qui, me serrant de plus en plus, m'enleva de terre au milieu des cris de mon amant, qu'on laissa là. Je sentis qu'on me transportoit d'un mouvement rapide : mais c'étoit la moindre de mes inquiétudes ; je suis naturellement hardie, et je n'étois en peine que du brouillard qui me cachoit, à ce que je croyois, mille choses dignes de ma curiosité.

Dans ce moment il se dissipa ; la mer s'entr'ouvrit, et j'en fus engloutie sans autre mal que celui de me trouver au milieu d'une grotte spacieuse, ornée de tous les différents coquillages que la mer produit, et qui paroissoit enrichie de tout le corail et des plus belles perles qui soient dans son sein. A peine eus-je le temps de me reconnoître et de revenir de ma surprise, que je vis auprès de moi la fidèle Harpiane, qui est cette fille qui est allée vous chercher dans la chaloupe d'or, et qui des rives

de Florispahan vous a conduit au rocher de cristal.

Elle étoit à peu près vêtue comme les suivantes de Téthys, c'est-à-dire, presque point : cela ne lui étoit pas trop avantageux; car elle étoit encore plus laide que vous ne la voyez à présent : elle me dit, après une grande révérence, que j'étois la bien venue, et que le souverain de cet empire l'avoit envoyée pour me servir, pour me faire voir les merveilles de l'abîme, et pour me conduire ensuite dans les lieux où j'étois attendue. Elle me conduisit, en disant cela, par une grande galerie de cristal, dont la voûte étoit soutenue d'un rang de colonnes revêtues de nacre de perle et de branches de corail.

Quand nous fûmes au bout, elle me demanda si je ne voulois pas voir le magasin des naufrages avant que de monter. Je ne savois ce que cela vouloit dire : elle s'en aperçut, et me dit que nous étions sur la Mer Rouge; que, cette mer étant le canal par où les trésors des Indes se communiquent par une navigation continuelle au reste de l'univers, il arrivoit souvent que ceux qui par de longs travaux s'étoient enrichis des dépouilles de la terre, en portoient le tribut au fond de la mer, où l'on recueilloit avec soin, en les rangeant avec ordre, les divers présents que les tempêtes faisoient au plus avide de tous les éléments.

Je n'eus garde de refuser cette proposition, moi qui ne pouvois rien refuser à ma curiosité. Nous entrâmes donc dans une salle où je ne vis que mon-

ceaux d'or, d'argent et de pierreries : mais cette salle me parut d'une si vaste étendue, que je ne comprenois pas comment la terre avoit pu fournir les trésors immenses dont elle étoit remplie.

Après avoir admiré toutes ces choses, on me conduisit dans un magasin encore plus digne de ma curiosité. C'étoit une salle moins large, mais plus longue que la première : on y voyoit, d'un côté, des statues d'or, d'argent, de bronze et de marbre, avec des ameublements de toute façon, et des armes de toutes les espèces, toutes enrichies ou précieuses par leur ouvrage. De l'autre côté de cette salle on voyoit une rangée d'armoires à perte de vue ; sur chacune de ces armoires étoit le portrait d'un homme et d'une femme, avec une inscription au-dessous : les coiffures, les habillements et les draperies de ces portraits étoient de différentes nations.

J'examinois les premiers avec tant d'attention, que la nymphe Harpiane me dit que l'impatience qu'on avoit de me voir ailleurs ne me permettoit pas de faire là autant de séjour qu'il en auroit fallu pour l'examen du reste : elle ajouta que dans chaque armoire étoient les habits de ceux dont on avoit mis les portraits et l'histoire au dehors ; que c'étoient tous les personnages illustres de l'un et l'autre sexe que différents naufrages avoient fait périr ; qu'on avoit fait peindre les plus distingués de tant de malheureux ; qu'on en avoit ranimé quelques-uns, et pris les portraits des autres après leur mort. Par exemple,

ajouta-t-elle, il y a vingt-deux ans que je me noyai à la suite de la sultane Fatime, favorite du grand-seigneur, qui portoit de riches offrandes à la Mecque: qu'en arriva-t-il? On nous ranima toutes deux; elle pour son extrême beauté, moi pour la servir. Le souverain de ces lieux en étoit passionnément amoureux; cependant tout son art et toute sa puissance ne la purent sauver; elle mourut, au bout de six mois, de la petite vérole, qui est le seul mal dont on ne guérit point à sa cour. Tenez, voilà son portrait, ajouta-t-elle, et dans cette même armoire sont ses habits: elle l'ouvrit pour me les montrer; il n'y avoit rien de plus magnifique ni de plus galant.

Tandis que je les regardois avec attention, m'ayant examinée à son tour: C'est justement votre fait, me dit-elle; les habits que vous portez ne sont pas dignes d'une taille comme la vôtre; ceux de la sultane y conviendront beaucoup mieux: on diroit même qu'ils sont faits pour vous; je viens de prendre la mesure de votre personne d'un seul regard, et je ne m'y trompe jamais.

Je consentis à la proposition; et, dès que je fus travestie, ma nouvelle dame d'atours me trouva si charmante, qu'elle me pressa de monter dans des lieux dont je me verrois bientôt après la maîtresse, et dont j'allois être enchantée.

Vous y verrez le génie des génies, poursuivit-elle, et vous l'y verrez à vos pieds. N'y verrai-je point quelque homme? lui dis-je en l'interrompant. Cette

question la surprit : mais elle n'eut pas le temps d'y répondre ; celui dont elle venoit de me parler, ce génie des génies, vint lui-même y satisfaire. L'impatience qu'il avoit de voir sa nouvelle proie le transporta, je ne sais de quelle manière, dans l'endroit où nous étions, au lieu de nous attendre comme il convenoit à sa dignité. Sa présence me surprit sans m'effrayer. Quoiqu'il fût tout autrement fait que le pèlerin du buisson, je connus que c'étoit un homme : il s'en falloit bien qu'il ne fût aussi beau que le premier ; mais en récompense il s'en falloit plus de la moitié que le premier ne fût aussi grand : et, considérant en moi-même que l'homme dont on m'avoit fait si peur étoit un animal si excellent, je m'imaginai que plus il étoit élevé, plus il devoit être merveilleux. Ainsi après les premiers compliments je consentis à la proposition qu'il me fit d'être à lui : tant j'étois simple, comme je vous ai dit, sur l'apparence des choses !

Après cette cérémonie, l'unique de notre mariage, il me donna la main ou plutôt la patte, car elle étoit velue jusqu'au bout des doigts : nous montâmes par un magnifique degré, et nous montâmes tant que nous nous trouvâmes au milieu du rocher de cristal, ce même rocher que vous avez traversé pour venir ici. De ce rocher je fus conduite à cette isle, et ce fut sous le pavillon où nous sommes que notre mariage s'accomplit.

J'en fus bientôt dégoûtée : car la nation des génies est sotte, bizarre, cruelle, et mal bâtie ; du

reste, sorcière à toute outrance. Quoique le mien fût aussi volage naturellement qu'il étoit naturellement amoureux, il devint si constant pour moi, que j'en pensai mourir de chagrin : à cette constance se joignit une jalousie démesurée, mais en même temps d'une espèce toute nouvelle. Il vouloit qu'on me regardât pour m'admirer; mais il étoit furieux lorsqu'il soupçonnoit qu'on avoit pris du goût pour moi. J'étois un trésor qu'il vouloit garder pour lui seul; cependant il n'étoit pas content qu'il n'y eût que lui seul qui connût combien le trésor qu'il possédoit étoit rare.

Je passai fort tristement plusieurs années avec un animal qui me contraignoit par ses visions, et qui me dégoûtoit par ses empressements. Harpiane étoit ma seule consolation; elle me conseilla de bien cacher une aversion dont son seigneur et le mien pourroit s'apercevoir, tout grossier qu'il étoit; et me dit qu'il falloit plutôt, par un redoublement de complaisance, lui laisser croire que j'étois folle de sa personne et de ses agréments, pour le mieux tromper quand l'occasion s'en présenteroit.

Je suivis son conseil, et je m'établis si parfaitement dans la confiance du génie mon époux, qu'il me révéloit insensiblement tous ses secrets, entre lesquels il me dit qu'il n'y avoit que trois génies dans l'univers qui fussent aussi puissants que lui; qu'ils étoient tous trois ses ennemis, et qu'ils avoient chacun un rouet qu'il falloit mettre entre les mains

des trois plus belles princesses du monde, pour les rendre ses esclaves; et, que les ayant en sa puissance, d'abord qu'elles auroient assez long-temps filé pour faire une corde qui pût atteindre du sommet de la montagne la plus haute jusqu'à la mer, il auroit gagné son procès; mais que jusqu'alors il couroit risque de perdre ce qui faisoit la force de tous ses enchantements, quoique ce mystère fût si bien caché, que personne au monde n'en avoit la moindre connoissance.

Dès qu'il m'en eut parlé, je le flattois tant, et lui fis tant de caresses, que je fus maîtresse d'un secret qu'il avoit si bien caché jusqu'alors. Il fit sortir du petit doigt d'un de ses pieds un ongle effroyable, qu'il savoit cacher quand il vouloit, comme font les lions, et me dit que, tant que cet ongle ne seroit pas séparé de son corps, il seroit invincible; et que, quand même on pourroit l'en séparer, il sauroit l'y rejoindre, à moins qu'on n'avalât la partie séparée jusqu'à cet ongle, avant qu'il y pût mettre ordre. Il me dit de plus, car il étoit en train de tout dire, tant il fut charmé de mes caresses; il me dit donc qu'il avoit l'art de se rendre si nécessaire, que ceux chez qui il s'insinuoit ne pouvoient se passer de ses services; que par ce moyen il s'étoit emparé de deux des rouets dont il étoit question; mais que ce n'étoit rien faire, à moins que de se mettre en possession du troisième, qui étoit le plus difficile de tous à conquérir.

Je lui marquai tant de reconnoissance après cette découverte, qu'il ne savoit quelle fête me faire : mais voyant que l'air se troubloit, et que les vents commençoient à siffler, il me fit transporter avec lui tout au haut de la roche de cristal, pour me donner le divertissement de quelque naufrage, qu'il jugea que l'orage prochain devoit causer. Il me dit que c'étoit de ce poste élevé qu'il m'avoit vue la première fois, et qu'il m'avoit fait enlever du bord de la mer; et me mit en main une lunette d'approche, qui n'étoit guère plus longue que le doigt; et cependant elle étoit si merveilleuse, qu'on voyoit à cinquante lieues les moindres objets comme s'ils étoient présents.

Dès que j'y mis l'œil, je vis un navire en pleine mer, dont tout l'équipage paroissoit effrayé de la tempête qui le menaçoit, à la réserve d'un seul homme. Le visage de cet homme étoit aussi beau que celui de mon petit pèlerin, et sa taille presque aussi avantageuse que celle de mon grand benêt de génie. L'orage devint tout à coup si violent, que le vaisseau fut englouti par les flots conjurés avec les vents, sans qu'un seul homme s'en sauvât, excepté celui que j'avois remarqué, qui, par des efforts incroyables, disputoit sa vie contre la fureur des vagues ennemies.

J'en sentis je ne sais quelle compassion qui me mit tout hors de moi : le génie crut que c'étoit l'excès du divertissement que j'avois eu qui me transportoit,

et m'en sut bon gré; il me dit que je n'avois encore rien vu, et qu'il m'alloit bien autrement réjouir. Cela dit, il me fit mettre auprès de lui dans une roulette qui parut tout à coup. Ce ne fut pas sans inquiétude que je vis ébranler cette machine pour se précipiter avec nous, d'un lieu que je crus le plus élevé de la terre, dans un abîme que je n'osois regarder. Je n'eus pas le temps d'y faire de longues réflexions; car dans un instant je me trouvai dans la galerie de cristal, où nous entrâmes par l'endroit qu'il m'y avoit jetée la première fois. De cette galerie on voyoit distinctement tout ce qui se passoit jusqu'à la surface de la mer lorsqu'elle n'étoit point agitée; mais il me fut impossible d'y rien démêler alors.

Quelque temps après on nous vint dire que cette tempête n'avoit rien produit qu'un vaisseau de transport, avec dix ou douze matelots, quelques vivres en fond de cale, avec un beau cheval. Le génie mon époux, ayant vu ces misérables, dit que ce n'étoit pas la peine de ranimer des coquins comme cela, me demanda pardon d'un spectacle si chétif; et, pour m'en dédommager, me fit voir en détail ce que je n'avois vu qu'en gros la première fois. C'étoit ce qu'il falloit à ma curiosité naturelle, et je pris un plaisir extrême à lire les histoires, après avoir examiné les portraits et les différents habits de ceux dont on avoit renfermé les dépouilles dans ces armoires.

Le génie, charmé de l'attention avec laquelle

j'examinois toutes ces choses, eût voulu multiplier ses trésors et ses raretés pour mon amusement; car, quoiqu'il fût jaloux à toute outrance, il n'étoit point contraignant; au contraire, c'étoit le génie du monde le plus commode dans tout ce qui n'intéressoit point sa tendresse.

Il m'avoit laissé la fidèle Harpiane pour m'expliquer les faits qui pourroient en avoir besoin, et j'étois bien aise de prolonger la revue des armoires et de leur friperie pendant son absence: c'étoit rarement qu'il me quittoit de vue, et ce n'étoit que pour me préparer quelque divertissement de galanterie, qui me surprenoit quelquefois, mais qui ne me plaisoit jamais.

Je mourois d'envie que la mer nous envoyât mort ou vif ce malheureux, qui seul s'étoit sauvé du naufrage pour quelques momens, et j'avois un désir extrême de voir de près un homme qui m'avoit paru si charmant de loin; car je vous ai dit à quel point je suis curieuse. Mais c'étoit inutilement que je levois, à chaque instant, la vue vers la surface des ondes; le calme qui les avoit aplanies ne m'y laissa rien voir, et ceux qui parcouroient partout à la ronde les abîmes où nous étions, n'y trouvèrent rien que les misérables débris du vaisseau qui venoit de périr.

La fête que le génie me donna dans ces lieux nous y retint toute la nuit. Le lendemain il me donna le divertissement d'une pêche aux dauphins sur les

bords de l'isle de cristal : rien n'étoit plus agréable à voir que cette pêche. On embarqua dans la chaloupe dorée le plus excellent concert de voix et d'instruments qui soit peut-être dans l'univers. Dès que tout cela fut en pleine mer, ce concert harmonieux se fit entendre : les dauphins, qui sont les poissons du monde les plus curieux, s'assemblèrent de toutes parts autour de la brillante chaloupe, pour la considérer de près ; et, comme ils ont encore plus de goût pour la musique que pour les objets d'éclat, ils suivoient le concert dans un merveilleux silence, sans s'apercevoir, tant ils étoient attentifs, que la chaloupe les conduisoit insensiblement dans une vaste enceinte de filets, qu'on avoit tendus le long du rivage.

Cependant l'aventure ne leur fut pas extrêmement fatale, puisqu'il n'en coûta que la liberté aux plus beaux, que le génie faisoit mettre dans de superbes réservoirs, dans lesquels il se plaisoit à faire élever ces illustres poissons.

Au troisième voyage que fit la chaloupe, un des pêcheurs nous vint dire qu'il croyoit qu'on avoit pris le roi des dauphins, de la pesanteur dont ils sentoient les filets, et de l'agréable variété dont ses écailles brilloient au travers des flots ; mais quelle fut ma surprise quand, au lieu de ce magnifique poisson, je vis tirer du milieu des filets ce même homme que j'avois vu dans le navire, avant la tempête, et que j'avois vu nager si long-temps après ! Les

armes dont il étoit encore couvert étoient émaillées d'or, d'azur, et d'un nombre infini de pierreries de différentes couleurs.

Le génie, mon époux, qui ne savoit ce que c'étoit que la générosité, commanda d'abord aux pêcheurs de le dépouiller de ses belles armes, et de le rejeter dans la mer. Je cherchai partout des yeux ma confidente Harpiane, pour la conjurer de détourner l'exécution de cet ordre par le pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit du génie; mais je ne la vis point: et, comme j'allois en parler moi-même, on nous avertit que cet homme avoit encore quelques restes de vie; et le génie, qui vouloit apprendre son histoire, pour la faire écrire sur l'armoire dans laquelle on mettroit son équipage, ordonna de le secourir: c'étoit me donner la vie que de lui sauver la sienne, tant la pitié m'intéressoit pour lui. Le secours qu'on lui donna fut si prompt, qu'il ouvrit les yeux, reprit ses esprits, et fut debout en moins d'une heure.

Il parut surpris de la figure du génie; mais il n'en parut point effrayé: il comprit d'abord que tout ce qu'il voyoit dans ces lieux enchantés étoit au pouvoir de cette figure. Il tourna les yeux sur moi; mais il ne les y tint qu'un moment, jugeant bien que nous étions l'un et l'autre en la puissance de celui qui nous éclairoit de si près. Je ne sais comment il se trouva de ce regard; mais je m'en trouvai tout-à-fait gâtée. Il fit un compliment à mon époux sur le secours qu'il en avoit reçu, qui, sans avoir rien de

bas ou de servile, étoit plein de reconnoissance et d'insinuation. Il en parut tout radouci : pour moi, j'y trouvai tant d'esprit, que j'en pensai tomber à la renverse. Après cela, sans attendre qu'on l'interrogeât, il nous dit que le désir de s'éprouver dans une aventure fameuse, que personne n'ignoroit, l'avoit obligé de s'embarquer au port de Florispahan, pour se rendre auprès de Mousseline la Sérieuse, moins pour ses beaux yeux que pour la gloire que cette aventure offroit au milieu de tant de périls; que, le quatrième jour de sa navigation, une tempête effroyable avoit fait périr son navire avec tous ses gens, sans pouvoir s'imaginer de quelle manière les flots l'avoient mis assez près de ces rives hospitalières pour y pouvoir être secouru; qu'au reste il n'auroit aucun regret d'avoir fait naufrage, puisque ce petit malheur l'avoit jeté dans les états du prince le plus magnifique et le mieux fait de l'univers, si ce n'étoit qu'il y voyoit une femme, qui étoit la chose du monde pour laquelle il avoit le plus d'aversion.

Ce discours et ces manières ne pouvoient manquer de plaire à mon génie, qui étoit l'animal du monde le plus avide de louanges, et le plus susceptible de jalousie, et qui, dès ce moment, prit tant de goût à sa conversation, qu'il ne pouvoit plus se passer de lui. Il affectoit de m'éviter partout; et, bien loin de me regarder lorsque le génie, qui ne me quittoit que rarement, le faisoit venir où j'étois,

il me tournoit toujours le dos, sans jamais m'adresser la parole. Cela me mettoit au désespoir; car plus je m'étois imaginé, par toutes ces impolitesses, qu'il me haïssoit, plus je voulois lui plaire.

Le génie mouroit de rire, voyant la contrainte où ma présence le mettoit; il lui faisoit même la guerre de son aversion pour un sexe qui faisoit tout le bonheur des hommes, et se tuoit de lui dire que, s'il vouloit seulement me regarder un moment entre deux yeux, il étoit persuadé que son aversion s'apprivoiseroit. Il n'en falloit pas davantage pour le faire sortir des lieux où j'étois, comme si on lui eût proposé quelque chose d'horrible. A la fin on l'importuna tant, qu'il voulut bien me regarder, à la charge qu'on ne lui en parleroit plus. Je faisois des façons aussi de mon côté, tant pour marquer un véritable dépit à l'étranger, que pour me parer d'une feinte délicatesse en présence de mon époux; si bien qu'il fut obligé de se mettre derrière moi pour me tenir la tête à deux mains, de peur que je n'évitasse les regards de son nouveau favori. Oh! que j'y aurois perdu si je les avois évités! car, tandis que ce baudet de génie se tourmentoit le corps et l'âme pour faire lorgner sa femme, les yeux du charmant étranger faisoient leur devoir; ils m'apprirent qu'on mouroit d'amour pour moi, et que toutes ces marques d'aversion n'étoient qu'un jeu joué.

Cette première scène finie, celui qui l'avoit imaginée triomphoit, et demandoit à l'étranger comment

il s'en trouvoit. Si mal, dit-il, que, si cela m'arrivoit plus souvent, j'en deviendrois fou; et peut-être même que mes emportements n'épargneroient pas la déesse, votre épouse, dans ces premiers transports. Je crus entendre ces menaces; et, dès ce moment, je me sentis un désir violent de me voir la proie des emportements dont on m'avoit menacée, et tout cela par curiosité.

Cependant le génie, fort étonné que l'insensibilité de son cœur, au lieu de céder à cette épreuve, n'eût fait que se changer en fureur, lui dit qu'il n'en vouloit pas avoir le démenti, qu'il étoit résolu de lui faire voir qu'une femme, faite comme j'étois, n'étoit pas une créature contre laquelle il fût permis de se gendarmer; et que, puisque les charmes de mon visage n'y avoient rien fait, il falloit que ceux de ma personne, depuis les pieds jusqu'à la tête, en vinssent à bout. Jugez, seigneur, si l'extravagance d'un jaloux peut aller plus loin.

Notre charmant hôte fit semblant de changer de couleur à cette proposition, et ne manqua pas de demander son congé plutôt que de se voir exposé chaque jour à des complaisances dont il se connoissoit incapable. Le sot génie, dans le dessein de le tromper, l'assura qu'on le laisseroit en repos, et qu'il ne seroit plus question de moi ni de mes appas, puisque sa prévention lui donnoit tant d'horreur pour une chose dont il n'auroit prié que lui seul dans l'univers. Mais tout cela, comme j'ai dit, n'étoit que

pour le tromper plus finement; et voici comme il s'y prit :

Il fit faire une armoire de cristal semblable à celle que vous voyez; il la plaça dans le magasin des naufrages parmi les autres, après l'avoir couverte d'un rideau de taffetas vert en broderie d'or. Cela fait, il me communiqua son dessein, qui étoit de m'y renfermer toute nue; de manière pourtant qu'il n'y eût que lui seul qui pût l'ouvrir, de peur d'accident. Je mourois d'envie de communiquer ce beau projet à l'étranger; jamais je n'en pus venir à bout, obsédée comme j'étois par mon éternel génie. Mais, comme l'étranger avoit plus d'esprit et de pénétration que tous les étrangers du monde, je ne doute pas qu'il n'eût deviné quelque chose de ce qu'on avoit prémédité pour le surprendre; et vous l'allez voir.

Tout étant disposé pour cette nouvelle scène, le génie s'avisa, pour l'amener plus naturellement, de demander à son illustre hôte s'il n'avoit point fait provision d'armes pour son expédition, selon l'usage des autres aventuriers. L'autre lui dit qu'il se souvenoit bien qu'il étoit armé le jour de son naufrage; mais qu'il ne savoit ce que ses armes étoient devenues, à la réserve de son épée, qu'on avoit eu la bonté de lui laisser. Eh bien! dit le génie, je vous ferai demain voir le seul endroit que vous n'ayez pas encore vu depuis que vous êtes ici : peut-être aurez-vous des nouvelles de vos armes dans ce lieu; du moins y verrez-vous quelque chose d'assez digne

de votre attention : je vous y laisserai seul, de peur que ma présence ne vous obligeât à précipiter l'examen de plusieurs raretés qu'il est bon de visiter à loisir ; car je gage que vous n'avez jamais rien vu de plus curieux que ce que renferment les armoires de ceux dont vous verrez les portraits et les noms au dehors.

Et moi, dit l'étranger, je gage que de tous ces noms il n'y en a pas un qui soit si curieux que le mien. Et qu'a-t-il, dit mon génie, pour être si curieux? La grâce de la nouveauté, répondit-il, puisque je m'appelle Facardin, et qu'il n'y a pas un autre nom de cette espèce dans l'univers. Oh! pour celui-là, je vous l'accorde, dit le génie ; mais, mon ami Facardin, puisque Facardin y a, vous tomberez d'accord du reste.

Le lendemain mon jaloux m'enferma lui-même dans l'armoire de cristal, dans l'état où je vous ai dit, après m'avoir bien exagéré la surprise où seroit l'étranger, et le plaisir que j'aurois de voir son étonnement. Mais je fus piquée de connoître que cette armoire étoit inutilement transparente, puisqu'elle ne se pouvoit ouvrir, ni par dedans, ni par dehors. Le rideau fut tiré par-dessus, et le génie se pressa de faire conduire son hôte dans la salle où j'étois renfermée, après en être fidèlement sorti lui-même selon sa promesse.

Le cœur me battoit d'impatience, malgré la douleur où j'étois de me voir renfermée sans ressource,

principalement quand je songeois que le beau Facardin pourroit bien oublier mon armoire, en examinant les autres, ou ne se pas aviser de tirer le rideau qui la cachoit : mais je ne fus pas trop longtemps dans cette inquiétude : il y vint tout d'abord ; et, pour ne pas perdre le temps que mon animal s'imagina qu'il donnoit à la visite du reste, il tira mon rideau, et parut si charmé de la manière dont on m'exposoit à ses yeux, qu'après quelques légers efforts pour me délivrer plus paisiblement, il mit cette prison fragile en mille morceaux de deux coups d'épée.

Comme il ne prétendoit pas m'avoir rendu ce service en vain, et que j'avois le cœur rempli d'une honnête reconnoissance, toute sa curiosité se borna à la visite des merveilles dont on avoit à toute force voulu lui donner la connoissance ; et la mienne en fut si satisfaite, que je crus que le mérite de tous les pèlerins et de tous les génies de la terre étoit renfermé dans le seul Facardin qui fût au monde. Nous convînmes des rôles que nous devions jouer pour rendre raison de la ruine de mon armoire, et pour la conduite que nous devions tenir ensuite ; mais cette dernière précaution fut bien inutile, comme vous allez voir.

Le charmant étranger tira ses belles armes de l'endroit où je lui dis qu'elles étoient ; et, s'en étant couvert, je crus voir le dieu Mars qui, sortant de chez la belle Vénus, emportoit tous les charmes de

son fils. Il étoit presque aussi grand que le génie, comme je vous ai dit; mais cette taille avantageuse ne gâtoit rien dans une figure toute gracieuse. Il sortit de la salle des armoires l'épée à la main: le génie, qui revenoit, fut surpris de le voir tout armé; mais il le fut encore plus lorsque, se plaignant à lui de la supercherie qu'on lui avoit faite, il lui dit qu'après avoir tiré le rideau vert, il avoit été tellement indigné de voir une statue de femme sans habits, que dans les premiers mouvements de sa colère il avoit mis sa niche en pièces, et qu'il croyoit même cette statue fort endommagée du coup d'épée qu'il venoit de lui donner.

Il n'en fallut pas davantage pour alarmer mon amoureux génie, qui, sans lui répondre, courut à mon secours. J'étois toute plate à terre, où je faisois semblant d'être évanouie lorsqu'il arriva: mais, voyant que je n'avois aucune blessure, ses alarmes cessèrent; et, lorsque j'eus la bonté de revenir de mon évanouissement, il se tenoit les côtés de rire, au récit que je lui fis de la fureur où s'étoit mis l'étranger, et de l'horrible frayeur où m'avoit mise un emportement si brutal. Il ne fut pourtant pas content de ce qu'il ne s'étoit pas donné le temps d'examiner tous les charmes dont j'étois pourvue, avant que de casser mon armoire; car la grande folie de mon époux étoit que tout le monde connût le prix d'un trésor dont lui seul étoit en possession: et je vis bien à sa mine qu'il étoit résolu de nous

remettre ensemble par quelque nouveau stratagème. Mais la fortune en disposa tout autrement : le charmant Facardin ne se trouva plus depuis ce jour ni dans l'isle où nous sommes, ni dans le rocher de cristal, quoiqu'on les parcourût, un mois durant, l'un et l'autre pour le chercher.

J'en tombai dans un chagrin si violent, que je n'en étois pas connoissable : le mérite de celui dont je regrettois l'absence étoit bien capable de produire cet effet ; cependant la curiosité me parut y avoir encore plus de part, et je ne pouvois me consoler de n'avoir pu satisfaire l'envie que j'avois de savoir si cet étranger seroit aussi charmant dans une seconde entrevue, qu'il m'avoit paru dans la première.

Comme la complaisance de mon génie ne s'épuisoit point pour moi, l'ennui dont j'étois lui fit de la peine : il se mit donc en tête qu'il falloit changer d'air pour me remettre, et voyager pour me divertir. Je fus charmée du projet ; mais je ne fus pas contente des précautions qu'il prit pour l'exécuter ; car il fit faire une armoire de cristal semblable à la première, et c'est justement celle que vous voyez ; il m'y enferma tout habillée, me chargea sur son dos, et commença ses voyages par le fond de la mer. Nous en sortions pour nous reposer, et pour nous rafraîchir dans les endroits les plus délicieux de son rivage. Il ne manquoit pas de me tirer de mon étui dans ces occasions, et de s'endormir, la tête sur mes genoux, d'un sommeil si profond, que j'avois

toutes les peines du monde à le réveiller quand il étoit question de partir.

J'avois espéré que pendant mes voyages la fortune pourroit me donner des nouvelles de l'excellent Facardin ; mais, comme rien ne l'offroit à mon impatience, et que j'étois outrée de servir partout de chevet à ce mâtin de génie qui ne faisoit que ronfler, ma curiosité naturelle vint à mon secours ; elle me demanda comment je pourrois faire pour tromper un jaloux qui me portoit sur son dos bien empaquetée quand il ne dormoit pas, et qui ne dormoit jamais que sur moi ; je lui répondis qu'il falloit voir. Pour cet effet, je m'exerçai d'abord à me tirer de dessous lui sans l'éveiller ; et, voyant qu'il n'y avoit rien de plus facile, et que je me promenois des heures entières sans qu'il songeât à remuer de l'endroit où je posois sa vilaine tête, je fis l'autre épreuve à la première occasion qui s'en présenta. Je trouvai cela si plaisant, tant pour la rareté du fait que pour la vengeance, que ma curiosité, toujours fertile en nouvelles idées, me persuada de ne point cesser que je n'eusse porté ces innocentes épreuves jusqu'à la centième infidélité, m'assurant que je me divertirois extrêmement aux différentes excuses et aux indignes frayeurs de tous ceux que la présence du génie épouvanteroit. J'avois sur moi ce clavier que vous voyez si chargé de bagues ; et ce sont celles des personnes qui m'ont assistée dans mes infidélités, et dont aucun ne s'y est porté que de la plus mauvaise grâce

du monde ; mais surtout les deux derniers, qui me parurent les coquins les plus lâches et les plus effrayés qui fussent dans l'univers.

Comment dites-vous cela, Trébizonde mon ami? dit le sultan en l'interrompant. Seigneur, poursuivit l'autre, je disois que la vertueuse Cristalline, ayant mené ses aventures jusqu'à la quatre-vingt-dix-huitième, me conta que les deux qui fournirent les deux dernières bagues, étoient des misérables qui mouroient de peur. Elle en a menti, dit le sultan : mais poursuivez votre histoire ; nous en parlerons une autre fois.

Le prince de Trébizonde, pour obéir à son souverain, dit que la nymphe du rocher poursuivit ainsi :

Mon clavier ayant le nombre accompli de bagues que j'avois résolu d'y mettre, je m'ennuyai de tromper un jaloux si stupide, et je résolus de donner quelque autre amusement à ma curiosité : mais la fortune, qui m'avoit favorisée jusqu'alors, me tourna le dos lorsque j'y songeois le moins.

Nous étions de retour depuis quatre mois et quelques minutes ; je ne fus pas fâchée de me voir dans une prison moins étroite que celle que j'avois eue pendant mes voyages. Le rocher d'argent, le pavillon où nous sommes, et le palais des naufrages, étoient des lieux qui, dans leur variété, m'offroient partout des agréments singuliers : mais de toutes ces habitations, la salle des armoires étoit celle que le sou-

venir du merveilleux Facardin me rendoit la plus agréable. Je m'y étois un jour renfermée avec Harpiane pour en parler : cette fille ne l'avoit jamais vu; mais, comme elle étoit dans mes intérêts, elle mouroit d'impatience de le voir, aux merveilles que je lui contois, et de sa taille, et de la gentillesse de son procédé.

Nous ne savions comment faire pour en avoir des nouvelles ; car, quelque esprit qu'elle eût, et quelques expédients que me fournît ma curiosité, nous ne pûmes jamais en venir à bout, environnées comme nous étions de la mer.

Si vous aviez une épée, me disoit-elle, je vous l'irois chercher moi-même. Et pourquoi faut-il une épée, lui dis-je ? C'est, me répondit-elle, que la chaloupe dorée est le seul bâtiment qui soit en ces lieux ; et que cette chaloupe est immobile, excepté lorsque le génie la touche lui-même, ou lorsqu'on y peut entrer l'épée à la main. Comme nous n'avions ni l'un ni l'autre de ces moyens, nous n'y songeâmes plus.

Je ne sais ce que j'avois prétendu faire des bagues dont j'avois fait un si beau recueil ; mais je les avois toujours sur moi sans avoir jamais songé à les examiner. Cette malheureuse curiosité me prit un jour, et le génie me surprit au milieu de cette occupation.

J'en fus toute troublée : cet embarras lui fut suspect. Il fut étonné de ce grand nombre de bagues, et me demanda où je les avois prises. Comme je le

vis tout changé en me faisant cette question, je vis bien que c'étoit la jalousie en propre personne qui m'interrogeoit par sa bouche; et, comme il n'y a pas au monde de bête si vilaine et si terrible en même temps qu'un jaloux quand il interroge, je me jetai toute plate à ses genoux, pour lui demander pardon d'un crime que je n'avois pas commis, afin de cacher celui dont j'étois coupable. Je lui dis donc que j'avois volé ces bagues dans les armoires des noyés. Ce fut ce qui redoubla ses soupçons; car il avoit lui-même recueilli toutes ces bagues qu'il avoit renfermées ailleurs, et le nombre de ces bagues ne montoit pas à plus de quinze ou vingt, au lieu qu'il en trouva cent bien comptées au clavier qu'il m'arracha. Il les examina toutes l'une après l'autre, sans trouver celle qu'il sembloit chercher; et, voyant que je ne savois plus ce que je disois pour m'excuser après ce premier mensonge, il devina si bien toutes les circonstances de mes transgressions, qu'il prononça ma sentence sur-le-champ. Il me condamna donc à être brûlée toute vive au bout d'un an, si je ne trouvois, avant ce terme, quelque aventurier qui pût, dans une seule nuit, retirer de mon clavier toutes les bagues que j'y avois mises pendant l'année de nos voyages; que tous les efforts humains ne les en pouvoient faire sortir que l'une après l'autre, et que ce n'étoit que la manière dont je les avois acquises qui pût les ébranler de l'endroit où l'on prendroit soin de les attacher avant ces épreuves.

Voilà l'arrêt du monstre; ses ministres furent chargés de l'exécution. Il disparut depuis ce jour pour je ne sais quelle expédition dont il ne me souvient plus; et, depuis ce jour, la plupart de ceux que la chaloupe dorée a conduits ici, ont lâchement refusé de tenter une aventure où, par un léger service, il est question de me sauver la vie. J'avois toujours espéré que, parmi ceux dont Harpiane alloit partout implorer le secours, l'invincible Facardin pourroit se trouver, persuadée qu'il mettroit à fin cette aventure : mais c'est inutilement que je m'en suis flattée; la fortune le refuse à tous mes vœux : elle ne m'a jusqu'à ce jour présenté que des malheureux, qui ont mieux aimé choisir l'habillement et l'occupation où vous les avez vus, pour le reste de leur vie, que de regarder seulement l'aventure dont il est question, après m'avoir vue sortir du bain. On vous a sans doute instruit du reste des conditions, et de tout ce qui peut y avoir quelque rapport; le temps presse, vous savez en quoi consiste cette aventure : il ne reste plus qu'à voir ce que le cœur vous en dit, afin de faire mettre la pendule sur la minute que vous vous mettrez au lit; douze heures qu'on vous donne sont autant qu'il en faut, pour me sauver la vie, à un homme fait comme vous.

Tel fut le récit des aventures de la modeste Cristalline; telle fut la proposition qu'elle me fit en finissant son histoire; et voici ma réponse mot pour mot : J'ai juré de faire mon possible pour vous déli-

vrer, ou pour vous secourir; mais je n'ai pas juré de faire l'amour, au lieu de faire la guerre. Il me seroit aussi facile, sans vanité, de mettre fin à l'aventure, de la manière qu'on propose, que par la voie des armes : mais, comme la gloire m'invite à l'une, et que votre personne, toute merveilleuse que vous la croyez, ne m'invite point du tout à l'autre, je vais me frayer un passage, les armes à la main, au travers de votre écorcheur, de votre horloger, de votre serrurier et de vos femmes mores, de votre entremetteuse Harpiane, de son autre compagne, et finalement au travers de toute la canaille qui file dans ces lieux. Voyez donc le parti qu'il vous plaira de prendre : si c'est celui de me suivre, je vous garantirai du supplice qu'on vous prépare, au péril de ma vie : si c'est, au contraire, celui de rester ici pour me trahir, je vous déclare que vous serez la première à qui je couperai la tête, si l'on m'attaque.

La dame couchée parut plus morte que vive à cette menace; elle sauta de son lit à terre, m'embrassa les genoux, et me dit qu'elle ne demandoit pas mieux que de me suivre par tout le monde; mais elle me conjura d'écouter l'avis qu'elle avoit à me donner pour faciliter mon entreprise.

A ces mots elle prit une robe de chambre, se remit au lit, et me dit qu'elle alloit sonner trois fois, à trois différentes reprises; qu'à la première, celui qui régloit la pendule ne manqueroit pas de venir pour la mettre sur l'heure où devoit commencer

l'épreuve ; que, la seconde fois qu'elle sonneroit, le serrurier viendroit voir combien on avoit ôté de bagues du clavier ; qu'à la troisième je verrois accourir le sacrificateur à la grande barbe, pour me délivrer, si je m'en étois rendu digne par l'accomplissement des épreuves, ou pour me livrer entre les mains de ses ministres, en attendant qu'il m'écorchât, au cas que j'eusse entrepris l'aventure sans l'achever ; que ces trois personnages étoient les principaux, les plus dangereux, les plus cruels de tous ceux que le génie, son époux, avoit laissés pour la garder et pour exécuter ses ordres ; que, les ayant attirés dans l'endroit où nous étions, l'un après l'autre, comme elle venoit de dire, j'en disposerois à ma volonté. Cependant, poursuivit-elle, comme vous avez suffisamment éprouvé que le clavier enchanté ne se peut ouvrir par la force, peut-être pourriez-vous douter qu'on en pût venir à bout par les voies de la douceur ; c'est pourquoi votre curiosité peut se satisfaire sur ce point avant que d'en venir à l'autre extrémité.

Sonnez, sonnez, madame Cristalline, lui dis-je ; je ne suis pas né si curieux que vous.

Oh ! que c'étoit bien parler ! dit le sultan ; je crois que j'aurois fait tout comme vous : car plus les femmes sont curieuses, plus il leur faut faire voir qu'on est exempt de cette foiblesse : mais poursuivez ; car ce récit me paroît si divertissant, que je passerois ma vie à vous écouter. Vous étiez donc en robe de

chambre, en bonnet de nuit, en mules, et l'épée à la main, au chevet de la nymphe de cristal, quand vous lui dites de sonner; car vous voyez que je me souviens de tout. Eh bien! après?

Après, dit le prince de Trébizonde, je me levai dans l'équipage que votre prudente altesse vient de dire; et, m'étant posté justement auprès de la porte du pavillon, de manière que ces messieurs ne pouvoient me voir qu'ils ne fussent entrés, la dame curieuse sonna. L'homme à la pendule ne manqua pas d'entrer, et je ne manquai pas de lui couper la tête; j'en fis autant au serrurier; et, comme je faisois signe à la nymphe de sonner le sacrificateur, elle leva la main droite, et, me parlant des doigts de cette même main, elle me dit que les deux officiers que je venois d'expédier devoient, selon les fonctions de leurs charges, entrer l'un après l'autre en peu de temps, l'un pour régler l'heure, l'autre pour compter les bagues qui sortiroient du clavier, et qu'ils avoient le privilége de rester dans le pavillon, depuis le commencement de l'épreuve jusqu'à la fin; mais que c'étoit une moquerie de sonner le troisième sitôt, puisqu'il n'y avoit point d'apparence qu'il pût croire qu'on eût mis fin à l'aventure en si peu de temps, et encore moins qu'on se pressât de le faire venir, ne l'ayant pas achevée; qu'elle me conseilloit donc d'attendre encore trois ou quatre heures, pendant lesquelles nous aurions tant de temps qu'il nous faudroit pour faire une ouverture au derrière du

pavillon, par laquelle il nous seroit moins difficile de nous sauver pendant l'obscurité de la nuit que par la porte, toujours environnée d'une infinité de gens armés. Après ce discours, elle baissa la main dont elle venoit de m'entretenir.

Comme je tenois mon épée de la main droite, je lui fis réponse de la gauche; car je parle aussi facilement de l'une que de l'autre. Je lui répondis donc que Facardin de Trébizonde n'avoit pas coutume de sortir par la porte de derrière pour éviter le péril; que je n'avois que faire de son ouverture pour me tirer d'affaire; et que, si elle n'avoit la bonté de sonner tout à l'heure pour faire venir son bourreau de pontife, j'étois résolu de l'aller chercher pour l'envoyer après ses deux compagnons.

Je n'eus pas plutôt cessé de parler, c'est-à-dire, de remuer les doigts, que les siens reprirent la parole pour me dire que, puisque telle étoit ma résolution, elle me conjuroit au moins de prendre un de ces rouets, et de le mettre à mon bras gauche pour me servir de bouclier, d'autant que les satellites qui s'opposeroient à mon passage avoient tant de vénération pour ces machines, qu'ils perdroient plutôt la vie que de se hasarder à les briser, tant elles étoient précieuses au génie, leur souverain maître.

Ce conseil ne me déplut pas tant que les deux premiers; et, dès que je me fus saisi du premier rouet, la vertueuse Cristalline sauta du lit à terre,

prit l'autre, et me conseilla de sortir au lieu d'attendre l'ennemi, parce que nous pourrions le prendre au dépourvu, ne songeant à rien moins qu'à cette téméraire sortie.

Elle n'en fut pas dédite : nous sortîmes à l'improviste du pavillon de Darius. L'étonnement des gens armés qui l'environnoient fut tel, que j'en tuai cinq ou six avant qu'ils eussent le temps de se reconnoître; le reste se mit en fuite avec des hurlements épouvantables. Je les poursuivis un peu trop chaudement; car le sacrificateur, que j'avois laissé derrière, tandis que je le cherchois en avant, quitta l'autel qu'il m'avoit fait préparer, et me suivit avec une douzaine de ses ministres, qui portoient chacun une grosse chaîne pour m'enchaîner.

Cristalline m'en avertit par un grand cri, qui me fit retourner. On n'osoit approcher d'elle à cause qu'elle se couvroit du respectable rouet, et que, par-dessus cette protection, elle filoit lorsqu'elle étoit trop pressée; ce que les plus déterminés de nos ennemis n'osoient regarder sans se prosterner le visage contre terre. Ce fut dans une de ces humiliations que je coupai la tête au maudit grand-prêtre, sans respecter ni sa longue barbe, ni son caractère.

Après cet exploit, le reste fut plutôt une déroute qu'un combat : je tuai tout ce que je pus joindre sans m'amuser à faire des prisonniers; et, traversant le rocher de cristal sans le moindre obstacle,

je fis entrer l'épouse du génie dans la chaloupe dorée. Je m'y mis après elle ; et, dès que j'y fus, la chaloupe se mit à voguer comme une folle, sans nous demander où nous voulions aller.

Je ne célerai point à votre hautesse que ma joie fut si grande d'avoir mis à fin cette aventure, *que* je ne me souvins de mes armes que lorsque nous fûmes en pleine mer. Ce m'étoit une espèce de reproche de les laisser dans ce lieu par une retraite précipitée ; et, ne voulant pas que le génie, à son retour, les érigeât en trophée, je voulus faire retourner la chaloupe à l'endroit d'où nous étions partis, mais la chaloupe n'en voulut rien faire ; et, malgré tous mes efforts, nous abordâmes à un rivage où nous trouvâmes bonne compagnie, comme vous verrez dans la suite de ce récit.

Je vous ai dit le désespoir où j'avois été de ne pouvoir retourner au rocher de cristal pour y reprendre mes armes : ce fut tout autre chose lorsque je vis que la chaloupe voguoit tout droit à ce rivage. Il étoit bordé d'un nombre infini de peuple; des gens à cheval superbement armés s'y promenoient, et je voyois en éloignement des tentes et des pavillons tendus au milieu d'une prairie bordée tout autour de grands arbres, dont le feuillage sembloit y former une ombre délicieuse.

Ce peuple et ces chevaliers, surpris du spectacle que nous leur offrions, étoient accourus jusqu'au bord de la mer, d'où, nous contemplant avec des

lunettes d'approche, ils marquoient leur étonnement à mesure que nous approchions du rivage. J'étois tellement outré de me voir contraint de débarquer au milieu de cette assemblée, avec une demoiselle presque en chemise, moi, l'épée à la main, en robe de chambre, en mules, et n'ayant pour tout équipage dans notre vaisseau que deux rouets à filer, que je fus tenté de me jeter de cette maudite chaloupe au beau milieu de la mer, pour ne pas aborder en cet état. Il fallut pourtant aborder. J'étois dans une confusion à faire pitié ; j'avois la tête baissée ; je n'osois lever les yeux, et je ne savois où me cacher. Mais la dame Cristalline n'étoit pas si décontenancée ; elle ne fut pas plutôt débarquée avec son rouet, qu'elle se mit à filer ; et, quoiqu'on ne portât pas le même respect à cette filerie qu'on avoit fait dans l'isle du pavillon, tout ce qui nous avoit vus débarquer ne laissa pas de s'assembler autour d'elle.

Je m'étois attendu qu'on nous recevroit avec des éclats de rire, et force huées de moquerie : mais, voyant tout le contraire, je pris courage. Je levai les yeux, et je fus surpris de voir que tous les hommes de distinction étoient dans un équipage pour le moins aussi ridicule et tout aussi bizarre que le mien, quoique ce fût de différentes manières.

Trois de ceux que j'avois vus à cheval mirent pied à terre pour me recevoir ; et deux de ces trois firent pousser un cri d'étonnement à Cristalline, et bientôt après la jetèrent dans des éclats de rire à n'en pou-

voir plus. Je lui tins compagnie : celui qui m'aborda le premier me dit civilement que ce n'étoit rien faire que de ne pas filer moi-même. C'étoit l'homme le plus grand et le mieux fait que j'eusse jamais vu. Il portoit une marmite de cuisine sur la tête au lieu de casque, et une grande broche lui pendoit au côté en guise d'épée : du reste, ses armes étoient toutes brillantes d'or, d'azur et de pierreries : cet habillement et le sérieux dont il me parla auroient fait rire un criminel sur la roue.

Je ne vous demande point, dit-il, d'où vous venez; la chaloupe dorée, la princesse que voilà, et votre épée teinte encore du sang d'un ennemi redoutable, me font assez connoître qu'il faut que vous soyez un des plus vaillants hommes du monde en guerre comme en amour; je vous en fais mon compliment : mais, dans l'aventure que vous venez tenter, ce n'est pas assez d'être héros, il faut être plaisant. Ainsi je vous conseille de prendre le rouet des mains de votre compagne, et de filer un peu vous-même devant nous.

Je ne savois de quelle manière prendre cette raillerie, lorsque celle qu'il appeloit ma compagne courut à lui, les bras ouverts, en lui disant : Ah! mon cher et bien-aimé Facardin, la fortune enfin vous rend à toute l'impatience de ma première curiosité ! Cristalline la curieuse, dit-il en la repoussant, d'autres temps, d'autres soins ! il n'est pas à présent question de vous : quel climat du monde n'est pas

instruit des conditions d'un enchantement que ce redoutable chevalier vient de rompre, et quelle curiosité dans l'univers n'en seroit pas satisfaite ?

La bonne Cristalline parut un peu mortifiée de cette réception : mais elle n'en perdit pas courage. Elle courut avec le même empressement vers l'autre; mais ce fut avec le même succès : il ne daigna pas seulement la regarder; et, la repoussant encore plus rudement que n'avoit fait le premier, il se tourna vers moi pour me parler. Il étoit plus beau que le jour, et voici comme il s'étoit mis.

Son front étoit ceint d'une lisière de cuir en forme de diadème; de cette lisière s'élevoit un nombre infini de plumes flottantes : il portoit une cuirasse d'acier luisant, dessous cette cuirasse un tablier de cuir assez crasseux : il tenoit d'une main une alêne, de l'autre la forme d'un soulier; et au bout d'une espèce de chaîne, composée d'un petit cordon tout poissé, pendoit un chausse-pied tout des plus vulgaires. Dans le temps qu'il ouvroit la bouche pour me parler, le troisième vint me faire la révérence. Je vis bien que ce troisième n'étoit pas de la connoissance de la nymphe Cristalline; car sa curiosité n'eut rien à lui dire : cependant sa figure et son habillement étoient assez dignes de la curiosité de tout autre.

Il étoit d'une taille très médiocre, pour ne pas dire très petite : il portoit un casque qui représentoit parfaitement la tête d'un coq, dont la crête lui

servoit de cimier : à chaque bras il avoit une espèce de bouclier couvert de plumes ; et croisant ces deux boucliers sur son dos, on eût juré que c'étoient les ailes d'un coq : sa cuirasse, couverte aussi des mêmes plumes, formoit l'estomac de l'oiseau ; une touffe épaisse de longues plumes retroussées sembloit s'élever de son échine ; chaque jambe étoit armée d'un éperon doré, au-dessus de la cheville du pied ; et, pour que rien ne manquât à la ressemblance de ce qu'il vouloit représenter, il battit trois fois de ces boucliers déguisés en ailes, et trois fois imita si parfaitement le chant du coq, qu'il n'y a point de poule au monde qui ne s'y fût méprise.

Comme je ne pouvois m'imaginer ce que tout cela vouloit dire, je prévins les questions qu'ils étoient sur le point de me faire, pour les supplier de me dire en quel endroit de la terre nous étions ; ce que tant de figures si différemment travesties pouvoient signifier ; et pourquoi il leur avoit pris en fantaisie, à eux trois particulièrement, de s'habiller en emblèmes.

Il n'est pas vraisemblable, me dit le grand Facardin, que vous en ignoriez le sujet, puisque, de la manière que vous voilà mis vous-même, vous ne vous rendez ici que pour le même dessein. Nous étions les derniers venus avant votre arrivée ; c'est à nous à vous demander si vous voulez vous engager dans l'aventure, soit que vous la sachiez, ou qu'elle vous soit inconnue. Si vous y consentez, vous serez

des nôtres ; sinon vous aurez tout ce qui peut vous être nécessaire pour continuer votre route.

Je leur dis que je ne demandois pas mieux que de me signaler avec eux dans quelque entreprise que ce pût être ; et je leur en donnai ma parole. Puisque cela est, dit celui qui portoit le chausse-pied en médaille, c'est à moi, comme au dernier venu des trois, à vous recevoir, à vous conduire, à vous informer de quoi il est question dans ces lieux, et à commencer à vous rendre compte le premier des aventures qui m'ont conduit ici : mais ce ne sera, s'il vous plaît, qu'après vous avoir conduit à l'un des pavillons que vous voyez sous ces arbres, pour vous rafraîchir et pour vous reposer. Peu de gens ignorent l'enchantement du rocher de cristal ; vous avez mis à fin l'aventure du clavier en délivrant madame que voilà ; venez vous remettre de vos fatigues ; et, tandis qu'elle filera auprès de vous, je lui dirai des nouvelles du génie son époux, qui ne laisseront pas de la surprendre.

Ce compliment fini, messieurs les trois chevaliers demandèrent leurs chevaux, et m'en firent présenter un richement enharnaché. Le coq monta le premier, et je pensai mourir de rire quand je le vis à cheval sous cette figure, et qu'après avoir battu des ailes, il se remit à chanter ; car son cheval, tout éperdu de ces deux actions, fit des sauts, des bonds et des trépignements si merveilleux, que la nymphe Cristalline, qu'on avoit mise en croupe derrière moi

suivant la rubrique de ces lieux, en eut des vapeurs si considérables à force de rire, que nous eûmes toutes les peines du monde à la faire revenir.

Dès qu'elle eut repris connoissance : Belle dame, lui dit le coq, je vous suis infiniment obligé ; mais j'ai bien peur que tout cela ne réussisse pas quand il en sera question. Pour vous, valeureux chevalier, me dit-il, je vous conseille de prendre le rouet de ses mains, et de filer à votre ordinaire. A mon ordinaire ! lui dis-je ; tenez-moi pour un traître et pour un infâme, si de ma vie j'ai filé. Il n'importe, dit celui qui devoit être mon maître de cérémonies, et qui portoit le tablier de cuir ; il est bon de s'exercer.

Cela dit, il ordonna qu'on fît venir le reste de mon équipage, c'est-à-dire, l'autre rouet, et que l'on conduisît la chaloupe dorée, par l'embouchure du fleuve prochain, jusqu'aux bords où l'on avoit tendu les pavillons.

Dès que nous commençâmes à marcher, nous recommençâmes à nous examiner, les étrangers et moi, depuis les pieds jusqu'à la tête. J'avois la bouche ouverte pour leur demander tout de nouveau par quel hasard ils portoient encore leur déguisement du dernier carnaval, lorsque le chevalier de l'alêne, devinant ma pensée : Je vois bien, dit-il, que ce n'est point un dessein prémédité qui vous a fait débarquer ici dans l'équipage où vous êtes : il n'en est pas de même à notre égard ; et, puisque vous paroissez surpris de nos armes et de nos habille-

ments, vous ignorez apparemment l'aventure à laquelle vous venez de vous engager. Je vais vous en informer, vous instruire de toutes ses particularités, et mettre devant vos yeux les périls et la récompense qu'elle promet.

Le roi d'Astracan, un des plus puissants princes de l'Asie, soit pour l'étendue de ses États, soit pour les mines d'or et d'argent qu'ils contiennent, soit enfin pour les manufactures de toile peinte qui le rendent fameux, se croyoit le plus malheureux de tous les hommes, au milieu de tant de grandeurs et de prospérités, parce qu'il n'avoit point d'enfants pour hériter de lui.

La reine sa femme étoit belle, jeune et bien faite, d'une taille avantageuse, et d'une santé si vive qu'on auroit juré qu'elle n'étoit point cause de l'affliction du roi. Comme elle en étoit éperdûment aimée, il n'eut garde de s'en prendre à elle, ou de s'offenser de ce qu'elle rioit, depuis le matin jusqu'au soir, de son inquiétude, et de toutes les peines qu'il prenoit pour se donner un successeur : car tous les temples et tous leurs ministres n'en pouvoient plus à force d'offrir des vœux et des sacrifices pour une bénédiction si ardemment désirée. Le roi même, qui se croyoit seul coupable de son malheur, ne cessoit de se baigner, de se purger, d'aller aux eaux, et enfin de faire tout ce qu'on prescrit aux femmes pour attirer la fécondité. La reine en mouroit de rire, comme des vœux, des offrandes et des sacrifices que

l'on prodiguoit partout inutilement; cependant on ne trouvoit pas mauvais que, dans une consternation si générale, elle fût la seule qui parût insulter à la douleur publique. La pauvre princesse ne le faisoit point par malice, et le seul défaut qu'elle eût étoit d'être la plus grande ricaneuse du siècle : tout la faisoit rire, et rien ne la divertissoit. Le roi, son époux, avoit eu plusieurs guerres avec les princes voisins sur ce sujet; car, dès qu'ils envoyoient faire part de quelque nouvelle funeste, comme de la mort d'un fils unique, elle répondoit aux ambassadeurs avec leurs manteaux traînants, par des éclats de rire dont ils étoient si scandalisés, qu'ils sortoient de l'audience pour faire de grandes dépêches à leurs maîtres toutes remplies de plaintes et d'indignation, de ce que le droit des gens et la majesté des souverains étoient violés en leurs personnes.

Cette maladie ne faisant que croître et embellir, le roi résolut, par l'avis de son conseil, qu'elle iroit en pèlerinage à l'oracle fameux du coq; mais qu'elle partiroit, comme on fait dans ces occasions, avec une suite très médiocre; et, d'autant que le temple de cet oracle est aux portes de Fourchimène, capitale du royaume de Bactriane, elle s'y rendit en déguisant son nom et sa qualité, pour éviter les cérémonies et la magnificence des réceptions.

Le roi, qui la suivoit incognito, voulut lui-même exposer le sujet du voyage à la prêtresse du temple; et, tandis qu'il la consultoit sur les nécessités de la

reine, elle se tenoit les côtés de rire. La prêtresse en fut indignée; cependant, après quelques gambades et quelques contorsions, voici l'oracle qu'elle prononça de la part du coq :

Ce que le pèlerin désire
Au pèlerin arrivera :
La pèlerine accouchera ;
Mais rira bien, dans la saison de rire,
Celui pour qui l'enfant rira.

Le commencement de cette réponse n'étoit point obscur; mais la fin embarrassoit un peu les conjectures et les raisonnements des spéculatifs. Cependant l'oracle tint parole, et la tint si bien, que la reine, au bout de neuf mois, mit au monde un fils et une fille plus beaux l'un que l'autre, et tous deux plus beaux que tous les enfants du monde ne le sont en naissant; mais il en coûta la vie à la pauvre reine, qui mourut de rire en accouchant. Le roi ne s'en consola que par les enfants qu'elle lui laissoit, et par la douceur de pouvoir respirer dans son palais sans être éternellement étourdi par des éclats de rire immodérés. Mais son destin n'étoit pas de jouir longtemps d'un bonheur tranquille; au bout de six mois le feu prit, au milieu de la nuit, à l'appartement de ses chères espérances. Il y courut à la première alarme; et, quoique tout s'empressât à son exemple, et que l'on courût au travers des flammes pour sauver ses enfants, l'embrasement fut si prompt et si terrible, qu'on ne put jamais en retirer que sa fille.

La plupart des officiers de sa maison, qui, pour marquer leur zèle, étoient restés jusqu'à l'extrémité dans les feux et la fumée, revinrent à moitié grillés sans avoir pu sauver le petit prince.

Cette perte mit tout l'état dans une désolation extrême, et le roi refusoit absolument de s'en consoler. Mais le temps, qui console de tout, effaçoit insensiblement sa douleur en augmentant les attraits de la princesse sa fille : c'étoit la vivante image de la reine sa mère, hors qu'elle étoit plus grande, mieux prise dans sa taille, plus blanche, plus blonde, que ses yeux étoient mille fois plus brillants, et qu'elle est à présent, s'il en faut croire ceux qui l'ont vue, mille fois plus belle que toutes les beautés de l'univers. Mais, hélas! poursuivit-il avec un grand soupir, il s'en faut bien que ceux qui en parlent de cette manière aient vu toutes les beautés de la terre. Après cette réflexion il resta quelques moments enseveli dans une profonde rêverie, dont il sortit enfin pour reprendre ainsi son discours.

Le roi, plus ébloui de ses charmes que tout son peuple et toute sa cour, ne cessoit de se mirer dans son ouvrage; et, la jugeant digne de toutes les couronnes du monde, n'eut garde de songer à de secondes noces pour lui ôter la sienne: mais, comme son étoile ne permettoit pas qu'il jouît d'un bonheur parfait dans sa famille, cette princesse si merveilleuse, dont les regards étoient armés de traits et de feu, dont toute la personne et les moindres

mouvements étoient accompagnés d'une grâce toute vive et tout animée, n'avoit jamais ouvert la bouche pour rire ou pour parler; et ce n'étoit que lorsqu'elle bâilloit, ce qui lui arrivoit assez souvent, qu'on voyoit les gencives les plus vermeilles et les dents les plus blanches qu'on verra jamais.

Le bon roi, qui, pendant l'enfance de sa fille, n'avoit cessé de louer le ciel de ce qu'elle n'avoit pas le défaut de sa mère, eût donné la moitié de son royaume, lorsqu'elle fut devenue grande, pour la voir rire tout le jour et toute la nuit; tant il étoit ennuyé d'un sérieux qui lui paroissoit encore plus insupportable! On n'épargna rien pour lui faire rompre un silence qui désoloit tout le monde, et pour la tirer d'un sérieux qui sembloit la désespérer elle-même; car on voyoit bien, par ses manières, qu'elle se divertissoit de tout sans que rien la fît rire; tous les philosophes, tous les chimistes, tous les siffleurs de sansonnets, tous les maîtres de langue et les précepteurs de tous les perroquets à qui l'on enseignoit à parler, perdoient leur temps auprès d'elle. Il en étoit de même à l'égard de son sérieux; on avoit rassemblé tous les bouffons et tous les plaisants, tant bons que mauvais, du royaume; on avoit même fait venir la plus excellente troupe des comédiens de la Chine, qui sont les meilleurs de l'univers pour la farce, sans que tout cela l'eût seulement fait sourire.

Cependant, comme les malheurs qui paroissent sans remède sont quelquefois suivis d'un désastre

encore plus funeste, il survint un accident qui rendit bientôt le roi, la cour et toute la province, du moins aussi sérieux qu'étoit la belle princesse. Elle aimoit toutes sortes de divertissements, et surtout celui de la chasse; une superbe maison située dans le milieu d'une forêt délicieuse, et distante d'une petite journée de la capitale, étoit le séjour qu'elle avoit choisi pour cet exercice; elle étoit plus ferme à cheval qu'une Amazone, plus belle en habit de chasse que Diane elle-même, et sans comparaison plus adroite.

Un jour que l'ardeur de la chasse l'avoit emportée plus loin qu'à l'ordinaire, et qu'elle étoit fatiguée à force de tuer ou de poursuivre les hôtes des bois, elle se trouva sur le bord d'un fleuve qui passe au travers de la forêt, et justement le même par l'embouchure duquel votre chaloupe doit nous joindre au rivage où nous allons. Les eaux de ce fleuve sont pour le moins aussi claires que celles de la rivière où le grand Alexandre pensa perdre la vie, mais il s'en faut bien qu'elles soient aussi dangereuses. Comme on en connoissoit les qualités, on ne s'opposa point à l'envie que la princesse eut de se rafraîchir : elle s'y jeta donc encore toute couverte de sueur et de poussière, sans attendre qu'on y eût tendu le magnifique pavillon de toile peinte brodée d'or et d'argent, qu'on avoit coutume d'y dresser dans ces occasions. Tous les hommes de sa suite s'étoient retirés bien loin avant qu'elle fût désha-

billée ; mais deux dames et quatre filles d'honneur, qui, par ordre du roi son père, ne la quittoient jamais, parce que c'étoient les plus éternelles parleuses du royaume, s'étant jetées dans le fleuve et s'étant rangées auprès d'elle, les bords de la rivière, les bois et les rochers d'alentour furent bientôt étourdis du caquet le plus immodéré qui fut jamais.

Pour moi, je suis persuadé qu'au lieu d'apprendre à parler, à force de les entendre, selon l'intention du roi, la pauvre princesse, excédée de leur flux de bouche, avoit fait vœu d'être muette toute sa vie pour ne leur pas ressembler.

Quoi qu'il en soit, il fallut bientôt lui refaire un nouveau train ; car, tandis que la divine princesse rafraîchissoit le plus beau corps du monde dans l'eau la plus claire et la plus délicieuse qui fut jamais, ces babillardes se mirent à la louer en parlant toutes à la fois ; l'une disoit qu'il falloit que le dieu de ce fleuve fût le plus sot poisson du monde de voir la beauté la plus parfaite de l'univers dans son lit, sans donner le moindre signe de vie ; une autre s'écrioit que le bon Jupiter étoit apparemment bien vieilli, puisqu'il ne se servoit d'aucune métamorphose pour rendre ses hommages à une mortelle plus charmante que toutes les déesses ; lui qui s'étoit transformé en cygne et en taureau pour des créatures qui n'auroient paru que comme des servantes de cuisine, auprès d'une beauté qui brilloit de cent mille appas au travers de la simple mousseline dont elle étoit couverte.

On ne sait si ce fut le dieu du fleuve, étourdi de leur caquet, ou ceux de l'Olympe, indignés de leur insolence, qui voulurent les en punir; mais, quoi qu'il en soit, elles virent que les flots se soulevoient tout à coup; et, comme elles tâchoient de gagner le rivage de peur de se noyer, elles virent derrière elles un monstre dont l'énorme grandeur remplissoit tout l'espace qu'il y avoit entre l'une et l'autre rive. Ce fut en vain qu'elles s'efforçoient de grimper sur les bords de la rivière, quoique l'eau commençât à les égaler; elles furent entraînées par la rapidité du courant, et bientôt englouties comme des grenouilles dans la vaste gueule du crocodile qui les suivoit de près.

La princesse, qui avoit vu la fin tragique de ses dames et de ses filles d'honneur, eut moins envie de rire que jamais, d'autant que le monstre, après s'être amusé à se faire curer les dents par un certain poisson qui le suit partout pour cela, venoit tout droit à elle. Son premier dessein fut de franchir les bords du fleuve à la faveur des flots qui les avoient déjà franchis, et de prendre son arc et ses flèches pour se se défendre, et pour attaquer le crocodile; mais, voyant que tous les hommes qui s'étoient retirés par respect avant qu'elle se mît dans l'eau, s'étoient rassemblés aux cris des malheureuses quand elle en voulut sortir, sa pudeur ne jugea pas à propos de s'exposer à leurs regards couverte d'une gaze mouillée. Dans cette extrémité, s'étant défaite de cette che-

mise qui l'auroit empêchée de nager avec liberté, elle fit tous ses efforts pour se sauver du crocodile; mais, comme il n'étoit qu'à dix pas d'elle, elle n'espéroit pas lui pouvoir échapper, lorsque, ayant aperçu sa chemise qui flottoit sur l'eau, il s'en saisit; et, comme s'il eût été content de cette précieuse dépouille, il cessa de poursuivre la belle princesse, et disparut aussi subitement qu'on l'avoit vu paroître.

La rivière, qui s'étoit débordée pendant qu'il l'occupoit, rentra dans son lit. Cela fit juger qu'il n'y reviendroit plus, du moins pour cette fois. La princesse, qui se trouvoit nue, ne laissoit voir que sa tête au-dessus de l'eau. Tout ce qui lui restoit de sa suite n'étoit composé que de ces hommes accourus aux cris des pauvres dames que le crocodile avoit dévorées. Elle leur fit signe de dresser un de ses superbes pavillons à quelque distance du fleuve; dès que cela fut fait, elle leur fit encore signe de se retirer pour lui laisser la liberté de sortir de l'eau. Elle eut bientôt gagné le pavillon; et, s'étant couverte de tous ses habits, à la réserve de sa chemise, elle prit ses armes; et, ayant joint sa suite, qui s'étoit retirée par ses ordres, elle monta à cheval; et, tandis qu'elle se rendoit au magnifique palais d'où elle étoit partie le matin, plusieurs courriers furent dépêchés à la cour pour informer le roi de son aventure.

Il n'attendit pas le lendemain pour partir; toute sa cour le suivit; et, dès la pointe du jour, il se

rendit auprès d'une fille qu'il aimoit plus que sa vie, et que le danger où elle s'étoit trouvée sembloit lui rendre plus chère que jamais. Il pleuroit de joie en l'embrassant; ensuite il s'évanouissoit de frayeur au récit qu'on lui faisoit du crocodile. Il ramena la princesse le jour même, de peur qu'il ne s'avisât de faire une seconde visite, et qu'il ne trouvât moyen de sortir de l'eau pour faire le même ravage sur la terre.

Les réjouissances que l'on fit dans la ville, pour le retour de la princesse et pour sa délivrance, ne furent pas universelles : ceux que l'intérêt du sang, ou celui de la tendresse, animoit pour les beautés que le monstre avoit dévorées, étoient inconsolables de leur perte; et surtout les amants, qui ne cessoient de demander au roi la permission de parcourir les bords et les environs du fleuve jusqu'à son embouchure, pour venger la mort de leurs divinités par celle de ce maudit crocodile. Il y consentit enfin, dès qu'il eut résolu d'envoyer des ingénieurs à l'embouchure de la rivière, pour la fermer par quelque ouvrage aux approches du monstre, avec ordre pourtant de suivre toujours les rives du fleuve en descendant vers la mer, afin de ne pas l'y enfermer au lieu de lui en défendre l'entrée. Les aventuriers servant d'escorte aux ingénieurs, s'étant séparés en deux troupes, marchèrent sur les deux bords de la rivière, depuis l'endroit où le crocodile avoit paru la première fois, et maudissoient la fortune de ce

qu'ils étoient déjà parvenus à la moitié du cours de la rivière, sans avoir de nouvelles de ce qu'ils cherchoient, lorsque ceux qui suivoient la rive droite rencontrèrent un marais, qui les obligeoit à prendre un assez grand détour. Tandis qu'ils s'y disposoient, ils virent ceux qui marchoient sur le rivage opposé se précipiter au milieu du fleuve; ils virent flotter un linge; et, ne doutant pas que leurs compagnons n'eussent vu le monstre, ils se jetèrent aussitôt dans la rivière après eux : et le perfide crocodile, qui s'étoit mis en embuscade dans les roseaux du marais, se jeta sur eux, et les traita tous comme il avoit fait leurs parentes ou leurs maîtresses.

Les ingénieurs avec leurs ouvriers, de qui l'affaire n'étoit pas de se signaler par des actions de valeur ou de témérité, revinrent sur leurs pas; et sans eux on n'auroit jamais rien appris de la destinée des pauvres aventuriers.

Pendant qu'on déploroit leur perte, comme ils avoient fait celle de leurs défuntes maîtresses, on apprit que ce maudit crocodile ne gardoit plus aucune mesure dans les ravages qu'il faisoit; il avoit désolé l'une et l'autre rive de la rivière, en dévorant le bétail et les pasteurs, qui, n'ayant rien su de l'aventure, y conduisoient leurs troupeaux pour les y abreuver à l'ordinaire.

Bientôt après on vit diminuer dans la ville cette abondance de vivres, et cette profusion des choses les plus rares et les plus singulières qui servent au

luxe et à la magnificence des capitales, et que la rivière y conduisoit de toutes les régions du monde: le monstre, caché, comme on a dit, dans l'épaisseur des roseaux où il s'étoit posté, d'un seul saut du marais dans la rivière, abîmoit tous les bâtiments qui la remontoient avec leurs marchandises; et les misérables qui les conduisoient devenoient sa proie. On ne sait s'il avoit entendu dire que les femmes sont naturellement plus tendres que les hommes; mais il est constant qu'il avoit tout une autre avidité pour le beau sexe qu'il n'avoit pour le nôtre.

Le roi d'Astracan étoit tellement accablé de tant de malheurs annoncés coup sur coup, qu'il ne savoit plus ce qu'il faisoit; cependant il ne savoit pas encore tous ses malheurs.

La belle princesse, qui, à son retour, de trois cent soixante-quatorze douzaines de chemises que sa feue dame d'atours avoit eues en garde, n'en trouva point, ne put jamais en faire faire une seule qui lui convînt. Après avoir épuisé les magasins de la ville et des environs, de mousseline, de toutes sortes de toile et de linge, elle fut réduite à se passer de chemise, ce qui étoit la chose du monde qui lui faisoit le plus de peine. Toutes les chemises neuves qu'elle avoit essayées paroissoient comme ensorcelées; car celles qu'elle avoit portées le jour lui avoient ôté toute envie de boire ou de manger; et celles qu'elle avoit mises la nuit, toute envie de dormir.

Le roi, plus touché du chagrin de sa fille que de

tous ses autres malheurs, crut qu'elle n'avoit rien de mieux à faire, dans cette extrémité, que d'envoyer de riches présents, par les grands officiers de la couronne, vers l'oracle du coq.

Ils furent bien reçus de la prêtresse du temple, et leurs présents encore mieux; mais elle leur dit qu'il y avoit déjà quelque temps que le coq étoit allé rendre visite au grand Caramoussal, et que c'étoit aux environs du mont Atlas qu'ils auroient satisfaction sur ce qu'ils étoient venus chercher aux environs de Fourchimène.

Quoique le roi leur maître fût affligé de ce retardement, il ne perdit pas courage; et, ne donnant que le temps qu'il falloit pour les préparatifs, il dépêcha les mêmes ambassadeurs avec trois cents éléphants chargés de la plus magnifique toile peinte, et des plus beaux linges qui fussent dans tous ses états; et, pour rendre la chose encore plus touchante aux yeux de l'enchanteur Caramoussal, il y joignit sa musique de campagne, quoique cette musique, au rapport de ceux qui l'ont entendue, soit beaucoup plus propre à faire devenir fou qu'à divertir ceux qui n'y sont pas accoutumés.

Le prince de Trébizonde alloit lui dire qu'il en savoit quelque chose; mais le chevalier de l'alêne ne lui en donna pas le temps, et poursuivant son récit:

Les satrapes d'Astracan, s'étant, dit-il, mis en chemin avec leur toile peinte et leurs guenons, après avoir côtoyé la Chersonèse Taurique, et traversé

l'une et l'autre Arménie, se rendirent enfin à une forêt où ils pensèrent perdre une partie des présents dont ils étoient chargés. Je vous ai dit que trois cents éléphants portoient chacun un vaste ballot de la plus riche toile peinte qui fût dans l'univers, et qu'au haut de chacun de ces ballots on avoit mis un singe : je ne sais ce que le roi leur maître prétendoit que le sage Caramoussal fît de trois cents singes ; mais, quoi qu'il en soit, il leur avoit recommandé sur toutes choses de n'en pas perdre un seul.

La forêt qu'il falloit traverser pour se rendre où ils vouloient aller, étoit si farcie de toutes sortes de bêtes fauves, qu'il fallut avoir recours à leur musique pour s'y faire un passage : dès qu'elle se fit entendre, on les vit fuir tout éperdues, et disparoître en un moment plus effrayées que si toutes les meutes et tous les piqueurs du monde eussent été à leurs trousses. Cependant cet heureux succès pensa leur être funeste quelque temps après ; car il ne furent pas plutôt au milieu de ce bois, formé de pommiers, de noyers et d'amandiers, que tous leurs singes, qui du haut de leurs éléphants n'avoient qu'un saut à faire pour se percher au haut des arbres, le firent dans un moment, à la réserve d'un seul.

Ce singe étoit le plus beau, le plus noble en ses manières, et le mieux fait de tous les singes, mais si triste, que les satrapes pleurèrent plus d'une fois pendant le voyage, de la douleur qui sembloit l'accabler : car, bien loin de gambader et de faire toutes

les bouffonneries que faisoient ses compagnons, il passoit la plus grande partie du temps à lire; et, quand il étoit interrompu par quelque accident, on le voyoit, tantôt la tête appuyée sur une de ses mains, s'ensevelir dans une profonde rêverie, et, tantôt les bras croisés, lever les yeux au ciel, pousser de longs soupirs, et répandre des larmes en si grande abondance, qu'il étoit impossible à ceux qui l'observoient, de ne lui pas tenir compagnie.

Il s'étoit donc remis à lire sur son éléphant, tandis que les autres, déchaînés par la forêt, faisoient un tintamarre et un vacarme à désespérer tous les environs. La caravane des ambassadeurs fut obligée de s'arrêter trois jours entiers dans ce bois avant que de pouvoir les rassembler; car ils ne quittèrent les arbres pour rejoindre la compagnie que lorsqu'ils furent excédés de toutes sortes de fruits; encore n'en revinrent-ils pas tous. Car, à quelques jours de là, il en mourut trois d'une indigestion d'amandes, et trois autres d'un dévoiement causé par les pommes vertes dont ils s'étoient crevés. Tout ce que purent faire les envoyés du roi, fut de les écorcher, et d'en remplir les peaux de paille, pour qu'il ne manquât rien au nombre lorsqu'ils auroient l'honneur de les présenter au célèbre Caramoussal.

Dès qu'ils furent au pied de la montagne, ils envoyèrent donner avis de leur arrivée par un courrier, et savoir en même temps de l'enchanteur si son plaisir étoit qu'ils se missent en chemin, avec

tout leur équipage, pour se rendre à sa demeure; ou bien s'il aimoit mieux qu'ils fissent camper leur caravane aux environs, en attendant qu'il ordonnât de quelle manière il vouloit qu'ils lui fissent voir les présents dont ils étoient chargés.

Le courrier revint au bout de trois jours, et leur dit que Caramoussal n'étoit plus à l'endroit qu'il habitoit d'ordinaire; que, s'étant retiré tout au sommet du mont Atlas, il n'y avoit que leurs singes qui pussent grimper jusque là; qu'il avoit cru devoir les en avertir, afin qu'ils prissent leur parti.

Celui qu'ils prirent à cette nouvelle, fut de laisser leurs présents et leur suite, sous sûre garde, au pied de la montagne, et de gagner, du mieux qu'ils pourroient, l'endroit où l'on venoit d'apprendre qu'il s'étoit retiré.

Ils marchèrent quinze jours durant, toujours en montant par la route la plus pénible qui fut jamais, sans rien trouver que des rochers et des précipices. Enfin, après avoir maudit plus d'une fois le crocodile qui leur donnoit tant de peine, et la préférence dont on les avoit honorés pour cet illustre emploi, les objets qui s'offrirent à leurs yeux, et la route même, leur parurent moins effroyables, quoiqu'ils montassent toujours: ils trouvèrent de petits vallons arrosés de ruisseaux agréables, dont les bords étoient embellis de fleurs champêtres; ils virent des oiseaux d'une espèce toute nouvelle, à mesure qu'ils montoient, et de petits pavillons répandus par-ci par-

là. Ce fut à six cents stades plus haut qu'ils n'eurent plus à monter, et qu'ils ne virent que le ciel au-dessus d'eux, qu'ils rencontrèrent le fameux Caramoussal.

Il sortit d'un pavillon plus grand que ceux qu'ils avoient vus en montant, qui d'un côté, étoit ombragé d'un nombre infini d'orangers, et de l'autre, environné de plusieurs machines qui soutenoient des astrolabes, des télescopes, et tous les instruments dont on se sert pour observer le cours des astres. Lorsqu'il sortit de ce pavillon, il étoit accompagné d'un homme qui portoit le bras en écharpe. Comme ils étoient en peine lequel des deux étoit celui qu'ils cherchoient, il s'avança vers eux, et leur demanda civilement ce que les satrapes du grand roi d'Astracan souhaitoient de Caramoussal.

A ces mots ils se prosternèrent devant lui, comme ils auroient fait devant quelque divinité; car sa présence leur inspira tout un autre respect que cette vénération que sa renommée, partout répandue, sembloit exiger. Ils s'étoient attendus à voir la figure hideuse d'un enchanteur, ou tout au moins quelque vieillard à longue barbe, tout courbé par son extrême décrépitude : mais ils furent bien étonnés de voir un grand homme, qui, quoique sur le retour de son âge, avoit l'air auguste, le port majestueux, et qui étoit vêtu le plus noblement du monde.

Il les releva d'abord. Ils exposèrent leur commission, les circonstances des malheurs sur lesquels ils

venoient le consulter, et lui firent le dénombrement des présents qu'ils lui apportoient.

Après les avoir paisiblement écoutés, il les conduisit, avant que de leur répondre, vers un endroit de la montagne d'où l'on découvroit toute la mer, et d'où l'on auroit pu découvrir toute la terre, si la vue des hommes en étoit capable. Ils furent épouvantés de la prodigieuse élévation où ils se virent : les isles qui s'élevoient dans la mer leur parurent comme de petites taches noires, et les plus gros vaisseaux comme des atômes flottants. Ce fut alors que, prenant la parole, il leur tint ce discours :

Je ne suis rien moins que ce que croient la plupart de ceux qui ne me connoissent que par une réputation que je ne mérite pas. Il est bien vrai qu'une connoissance acquise par de longues méditations, une spéculation continuelle, et peut-être la proximité des corps célestes, m'ont donné de grandes lumières dans tout ce que l'astrologie a de plus infaillible ; je dirai même que la plupart des oracles ont moins de certitude dans leurs réponses qu'il n'y en a dans mes conjectures et mes prédictions. Pour celui du coq, d'où l'on vous a renvoyés vers moi, ou plutôt qu'on vous a conseillé de chercher en ces lieux, il n'est plus question désormais de sa divinité ; d'autres soins et d'autres emplois l'occupent.

Considérez, poursuivit-il, la distance qu'il y a de l'endroit où nous sommes jusqu'aux flots qui se brisent contre le pied de la montagne. Si le roi votre

maître pouvoit rassembler trois rouets qui sont dispersés par le monde, il ne lui seroit pas impossible, par le moyen de ces trois rouets, de faire une corde qui, du sommet du mont Atlas, où nous sommes, pût atteindre jusqu'à la surface de la mer. Cet ouvrage achevé, tous ses souhaits seroient accomplis; le monstre disparoîtroit pour jamais; la princesse sa fille riroit, parleroit, et les mêmes rouets lui fileroient une chemise plus fine que celle qu'elle a perdue, sans qu'elle lui ôtât l'appétit pendant le jour, ni le repos pendant la nuit. . . . . .

Mais, comme il est impossible que le roi d'Astracan soit jamais en possession de ces rouets enchantés tous trois ensemble, voici ce que je lui conseillerois de faire pour sauver ses états d'une entière désolation, et pour donner à la plus belle princesse de l'univers ce qui lui manque pour être la plus heureuse et la plus accomplie : Qu'il fasse publier, par toutes les régions de la terre, que quiconque fera rire la princesse, ou vaincra le crocodile en combat singulier, n'aura qu'à choisir, pour sa récompense, ou l'adorable Mousseline avec tous les états du roi son père, ou bien toutes les forces et toute la puissance du même roi pour l'assister dans telle autre conquête qu'il pourroit méditer. Qu'il soit permis aux aventuriers de combattre le monstre, quand ils n'auroient pas réussi dans l'autre entreprise; car il est indifférent qu'on commence par le monstre ou par la princesse. Qu'elle soit accessible à tous ceux

dont ils étoient saisis, ils jetèrent à terre les charges qu'ils portoient; et ces charges en tombant firent ouvrir certaines cages de fer, d'où sortirent certains tigres et certains lions qui ne plurent pas aux musiciens de la sérénade; car ils vinrent droit sur eux, et il en coûta la vie à quelques-uns des moins diligents à se sauver.

Cependant les éléphants faisoient bonne contenance, et les singes fort mauvaise; car, tandis que les premiers tenoient ces bêtes carnassières en respect avec leurs trompes, les singes remplissoient l'air de cris effroyables, et gâtoient toute la magnifique toile peinte sur laquelle ils étoient perchés.

Ce fut dans ce moment que la gloire de tous les singes de l'univers, sortant de derrière une pointe de rocher dont il s'étoit couvert, parut au grand étonnement des satrapes: il étoit armé d'un arc et d'un carquois garni de flèches; il en choisit une pour chaque tigre, et une pour chacun des lions, et d'une atteinte infaillible leur en perça le cœur l'un après l'autre. Quand il les vit par terre, il fut de sang-froid retirer ses flèches de leurs corps, salua les satrapes, ses conducteurs, et disparut, parmi les rochers qui bordoient la plaine, aussi subitement qu'il s'étoit offert à leurs yeux.

Je ne sais de quelle manière les ambassadeurs et l'escorte des lions et des tigres se séparèrent après cette aventure; mais on sait que les premiers, de

retour à la cour d'Astracan, ayant informé le roi leur maître de la réponse et des conseils du grand Caramoussal, qu'ils avoient apportés par écrit, le roi, de l'avis de son conseil et du consentement de la princesse sa fille, avoit envoyé publier par tout l'univers les conditions auxquelles il étoit permis à tous aventuriers d'entrer en lice, et d'aspirer à la possession de la plus belle princesse qui fût sous le ciel, et de l'un des plus puissants empires de la terre.

Comme depuis cette publication la renommée avoit porté le bruit de la beauté de la princesse encore plus loin que n'avoit fait le péril effroyable ou la singularité des deux aventures qu'on devoit éprouver, la princesse n'a pas manqué de se promener par toutes les provinces à la ronde pendant deux ou trois mois de chaque année : tous ceux qui l'ont vue soit dans ses voyages, soit à la cour du roi son père, ont trouvé sa beauté infiniment au-dessus de ce qu'on en publioit; et la plupart, séduits par tant d'éclat et par des espérances si brillantes, ont succombé dans l'épreuve des aventures.

Voilà, seigneur, me dit le chevalier de l'alêne, ce qui nous rassemble ici, et voilà l'aventure que votre parole vous engage de tenter. A la fin de ce récit nous nous trouvâmes au bord du fleuve, où mes yeux furent surpris du plus rare et du plus magnifique spectacle qu'on puisse voir.

Mais je crois qu'il est bon de remettre le reste du récit que faisoit le prince de Trébizonde, à la seconde partie de ces mémoires.

FIN DES QUATRE FACARDINS.

L'anecdote suivante, sur l'existence et la perte de la suite de ce conte piquant, n'est pas généralement connue, et trouve naturellement sa place ici. Nous la tenons de M. Fontanelle, qui, ainsi que plusieurs autres gens de lettres, l'a entendu souvent raconter à feu Crébillon fils, qui ne se lassoit pas de la répéter.

Cet écrivain aimable avoit été lié, dans sa jeunesse, avec Mlle Hamilton. Un jour elle lui montra et lui offrit un assez gros paquet de papiers de son oncle. Parmi les premiers cahiers qu'il visita rapidement, il y en avoit un sur lequel il lut en titre: LES QUATRE FACARDINS, *seconde partie*. Malheureusement il n'emporta pas ces papiers en se retirant. Jeune alors, et fort occupé de ses plaisirs, il négligea pendant quelques jours de les aller prendre. Dans cet intervalle, un zèle peut-être trop sévère les condamna au feu; et, lorsque Crébillon revint enfin les demander, il eut la douleur d'apprendre le sacrifice qui venoit d'en être fait. — *Cette note est à la fin de l'édition du comte d'Artois.*



ZÉNÉYDE.

J. M. Moreau le J.e del. — *E. de Ghendt Sculp.*

nous serions bien mieux près de quelque endroit ma-



ZENEYDE,

CONTE.

A MADAME DE P***.

Vous me demandez, Madame, une longue lettre, et des particularités de notre cour : vous allez être satisfaite. Je ne vous parlerai point de la situation du lieu, vous la connoissez; mais, avec toute sa magnificence, c'est le poste du royaume qui nous convient le moins; car le château a si peu de commodités, qu'il n'y a que trente ou quarante, tant prêtres que jésuites, qui y aient des appartements. Une chapelle et deux oratoires dans le corps de la place, une paroisse et quelques couvents dans les dehors, voilà tout ce qui s'offre à notre dévotion. Ce n'est pas contentement; et dans un jour d'été on a dépêché cela, avec les menus suffrages qui en dépendent, avant le coucher du soleil. Il est vrai que la vue en est enchantée, les promenades merveilleuses, et l'air si subtil, qu'on y feroit quatre repas par jour. C'est plus de la moitié qu'il ne nous en faut, et nous serions bien mieux près de quelque endroit ma-

récageux, où, toujours enveloppés d'un brouillard épais, nos sens et nos appétits fussent plus assoupis. N'allez pas croire que nous soyons si éveillés ici que nous n'y puissions durer : ce n'est pas ce que je veux dire ; et vous l'allez bien voir par la vie que nous menons.

Quoiqu'il y ait parmi nos dames de quoi contenter le goût le plus difficile, et que dans ce petit nombre la beauté, l'agrément, l'esprit et la sagesse brillent dans tout leur éclat, il faut convenir qu'il n'en est pas de même à l'égard de l'autre sexe. A peine a-t-il pu fournir parmi nous quelques mérites distingués pour former la maison du prince de Galles. Le reste consiste en certains esprits que l'exemple n'a pu rendre hypocrites, gens d'un caractère un peu méprisant, mais aussi fort méprisés ici, et plus connus ailleurs.

Nos occupations paroissent sérieuses et nos exercices tout chrétiens ; car il n'y a point ici de quartier pour ceux qui ne sont pas la moitié du jour en prières, ou qui n'en font pas le semblant.

Le malheur commun, qui réunit d'ordinaire ceux qu'il persécute, semble avoir répandu la discorde et l'aigreur parmi nous ; l'amitié dont on fait profession est souvent feinte ; la haine et l'envie qu'on renferme, toujours sincères : et, tandis qu'on offre en public des vœux pour le prochain, on le déchire tout doucement en particulier.

La tendresse du cœur, qui des fragilités est sans

doute la plus excusable, passe ici pour la moins innocente.

Pour la galanterie, elle y règne à peu près comme dans les Amadis : on la voit éclater tout d'un coup par quelque aventure surprenante ; ou bien on commence par se marier, et ensuite on est amoureux et galant tout à loisir. Cela ne vous fait-il point souvenir de don Kyrie-Eleyson de Montauban, ou de Palmerin d'Olive et l'infante Archidiane dont le fils aîné servoit la messe le jour de leurs noces ? Mais revenons chez nous, où l'amour est proscrit, et où les déclarations font dresser les cheveux à la tête..... Mais, non,

Fils de la reine de Cythère,
Vous de qui tôt ou tard on reconnoît les lois,
Vous ne perdez rien de vos droits
Dans une cour triste et sévère.
Il est ici des yeux dignes de tous les vœux ;
Et, si pour ces beaux yeux en secret on soupire,
Le tourment d'aimer sans le dire
Ne fait que redoubler nos feux ;
Car, sans espérer d'être heureux,
Notre constance augmente avec notre martyre,
Et vous n'avez sous votre empire
Rien de plus beau qu'ici, rien de plus dangereux,
Ni rien qui tant d'ardeur inspire,
Ni rien qui soit plus amoureux.

Si vous demandiez en quel endroit de Saint-Germain tout cela se trouve, je ne serois pas embarrassé à l'égard des beautés : j'aurois plus de peine à

produire les amants ; cependant j'en connois de ce caractère.

Quel triste usage on est réduit à faire de ce que la fortune nous offre dans notre exil, pour nous aider à le supporter ! Les réflexions que j'y faisois ces jours passés me remplirent l'esprit de mille vapeurs sombres ; et, pour les dissiper, je voulus avoir recours au jardin. Il étoit fête ce jour-là ; et, par malheur, la bourgeoisie s'étoit emparée de toutes les allées avec des chiens crottés, de vilains petits enfants, et des maris plus laids que leurs femmes. Je cédâi à cette foule ignoble, et je cherchai un asile sur la terrasse. Vous savez s'il y a rien dans le monde de plus superbe ou de plus spacieux que cette vaste promenade : cependant il n'y avoit pas place, ce jour-là, pour moi et mes chagrins ; car j'y trouvai d'abord un père jésuite, grand convertisseur, entre un grenadier et un dragon anglois, tous deux déserteurs, mais qui me parurent plus fidèles à Calvin qu'au prince d'Orange ; car le bon père s'échauffoit en vain dans la ferveur de ses exhortations ; en vain il tâchoit de leur prouver en italien que les protestants d'Angleterre étoient damnés : je vis bien qu'il ne persuadoit pas, et qu'il falloit quelque argent pour achever la conversion. Je vis un peu plus loin un fort honnête homme, qui a de l'esprit ; mais je ne laissai pas de l'éviter ; car, outre qu'il est grand raisonneur sur la politique ancienne et moderne, il est toujours accompagné de deux grands lévriers

qui, d'aussi loin qu'ils voient un homme, viennent à toutes jambes lui sauter sur les épaules par manière d'honnêteté. Dieu veuille avoir l'âme de feu monseigneur l'archevêque de Paris! Il occupoit la moitié de la terrasse avec ses huit chevaux de carrosse, occupé lui-même de....., et suivi de son grand Maure. Je fus quitte de cette rencontre pour une grande révérence que le bon prélat ne vit pas; tant il méditoit profondément le service du roi pour l'assemblée du clergé! Je commençois à louer le ciel de ce que le reste de la promenade paroissoit libre, lorsque je vis sortir inopinément de la forêt la bête la plus cruelle et la moins évitable que je connoisse: c'est une veuve dont le mari est mort d'apoplexie au service du roi, et qui d'une queue de serge noire va balayer, depuis le matin jusqu'au soir, les galeries du château et les allées du jardin, pour demander une pension, ou trouver quelqu'un qui connoisse quelque personne qui soit connue de quelque dame qui veuille avouer qu'elle est des amies de la favorite pour lui obtenir sa protection. Je me souvins d'abord de la peine que j'avois eue à m'en débarrasser un jour qu'elle m'avoit accroché; et, voyant qu'elle venoit droit sur moi, je pris le seul parti qui me restoit dans ce péril extrême; et, choisissant l'endroit le moins élevé, je me jetai à bas de la terrasse; et, descendant toujours par un petit sentier assez difficile, je ne me retournai que lorsque je me vis hors d'insulte au milieu de ces belles prairies qui bordent,

la rivière. C'est là que m'arriva l'aventure peut-être la plus singulière dont on ait jamais ouï parler. Je vais vous l'apprendre; mais, madame, je vous conjure de ne la point divulguer avant que j'aie l'honneur de vous en entretenir.

C'ÉTOIT la saison des beaux jours, et je respirois sans contrainte, éloigné des fâcheux; mais ma mauvaise humeur ne m'avoit point quitté, et j'étois en train de trouver à redire à tout. Quoi! disois-je, me promenant lentement le long des rives de la Seine, c'étoit dans ces lieux, maintenant si sauvages, que la plus belle cour du monde venoit autrefois étaler sa magnificence et sa galanterie! Quelle solitude! quels objets ignobles au lieu des chasses et des promenades que j'y ai vues! Je m'arrêtai à ces mots, et regardant avec mépris le courant de l'eau: Qui croiroit, dis-je, que cette pitoyable rivière, où il ne paroît pas un chat, vienne de passer au travers de la capitale de France, et qu'elle ne coule qu'à quatre pas des palais du plus grand roi du monde? Voilà l'endroit où tant de beautés venoient baigner leurs appas! Oui, c'est justement où ce coquin de chasse-marée vient d'abreuver ses chevaux. Je me sentis outré de cette profanation; et, m'en prenant à la pauvre rivière, je changeai de style pour la mieux gronder. L'indignation, comme vous savez, inspire les vers aussi bien que l'amour. Voici les mauvaises rimes qu'elle me fournit:

O solitaire et triste Seine !
Vos bords abandonnés m'inspirent plus d'ennui
Que la terrasse même où le chagrin promène
Tant de fâcheux, plus importuns que lui.
On ne voit sur votre rivage
Que quelques malheureux troupeaux
Suivis de nymphes de village,
Qui, les escortant en sabots,
Mêlent un chant triste et sauvage
Au murmure de leurs pourceaux;
Et sur le courant de vos eaux
On voit en pompeux étalage
Deux ou trois grands vilains bateaux
Où les souris tiennent ménage
Sous le bled ou le foin entassés par monceaux,
Ou bien sur le dernier étage
D'une voiture de fagots.
Rivière, en été si chétive
Qu'on en compteroit les sablons,
Et dont l'eau basse à peine en a pour les poissons,
Quand vous désertez votre rive,
N'est-ce pas vous que nous voyons
Prisonnière en hiver, quand l'âpre froid captive
Vos ondes dessous ses glaçons?
On ne voit sur vos bords que des bergers à hotte,
Et des ânes buvant votre eau.
Adieu, j'aimerois mieux parler à un ruisseau;
Adieu, rivière antique; adieu, pauvre vieillotte.

Je m'éloignois de ces bords après mon compliment, lorsque la surface de l'eau commença tout à coup à se troubler, sans que le moindre vent parût l'agiter; et, après deux ou trois gros bouillonnements, je vis s'élever du milieu de la rivière quelque chose

qui m'effraya d'abord ; mais, dès que je fus assez revenu de ma surprise pour y attacher les yeux, l'étonnement et l'admiration succédèrent à ma première frayeur.

D'une femme sous la figure,
Je vis s'élever hors de l'eau
Le corps le mieux fait, le plus beau
Qu'ait jamais formé la nature.
Sa gorge et ses bras étoient nus,
Tout l'étoit jusqu'à la ceinture.
Vous allez croire, à voir cette peinture,
Sans doute que c'étoit la déesse Vénus?
Mais écoutez la fin de l'aventure.
Ses lèvres étoient de corail;
Ses dents, que j'entrevis, étoient couleur de perle;
Ses beaux cheveux, noirs comme un merle,
Et des plus vives fleurs son teint formoit l'émail.
L'esprit tout plein d'inquiétude:
Qui que vous soyez, dis-je, ô beauté! que je vois,
Qui méritez de voir tous les cœurs sous vos lois,
Excusez mon incertitude,
Et daignez m'informer quels honneurs je vous dois.
La belle, après avoir toussé deux ou trois fois,
Fit une espèce de prélude
Comme pour accorder sa voix;
Et puis, d'un air touchant et tendre,
Mais d'un ton qui rendroit tout l'opéra jaloux,
Si l'opéra pouvoit l'entendre,
Elle dit en bémol: Me reconnoissez-vous?
Oui, vous êtes une sirène;
Mais, dis-je, au nom de Dieu! que faites-vous ici?
Non, dit-elle; je suis déesse de la Seine.
Vous vous moquerez de ceci;

Mais cependant ce qui m'amène
Est pour vous dire un mot en allant à Poissi.
Moi, madame ! Vraiment, vous prenez trop de peine.

Mais vous me permettrez, dis-je, de croire que vous n'êtes rien moins que ce que vous me voulez persuader. Je me souviens, dans le prologue de quelque opéra, d'avoir vu la nymphe de la Seine qui s'entretenoit avec les Tuileries; et, sans vous offenser, elle étoit mise tout d'un autre air. Elle avoit une coiffure fort élevée, composée de plumes et de pierreries; des engageantes qui lui tomboient jusqu'aux genoux. D'une main elle tenoit un éventail, et de l'autre un mouchoir; son corps de jupe étoit fort serré, et sa queue n'entroit sur le théâtre qu'un quart d'heure après elle; tant elle étoit magnifique! Et vous voilà nue comme la main; non que j'y trouve à redire, mais je gagerois bien que ce qu'on ne voit pas de vous n'est pas le plus beau, et que l'eau nous cache une certaine queue de poisson qui n'est guère du goût de celui qui a l'honneur de vous entretenir. Non, madame; vous n'êtes qu'une sirène; et, pour preuve de cela, vous ne sauriez vous exprimer qu'en chantant. Je la vis sourire à ces mots; et, par un mouvement imperceptible se coulant sur la face de l'eau, dans cette situation de demi-bain elle approcha du bord où j'étois, et me donna lieu de voir de fort près les beautés d'un buste, qui ne cédoit point à celui pour qui on a fait dernièrement tant de bouts-rimés. Je

m'éloignois par respect lorsque, me faisant signe d'approcher, et se penchant un peu, elle me dit assez bas, et d'un air de mystère :

Vous, qui sans profiter avez lu tant d'écrits,
Et qui n'en tirez d'autre gloire
Que celle de citer parfois de vieux débris
De quelque auteur chéri des filles de Mémoire;
Qui des plus bas rimeurs n'eussiez pas eu le prix
Quand en plein Hélicon on vous auroit fait boire;
Vous qui craignez tant les esprits,
Et qui les craignez sans y croire;
Qui pour mon caractère avez tant de mépris,
Que vous me regardez en monstre de la foire;
Vous enfin, dont le cœur nouvellement épris.....
Oui, voilà, dis-je, mon histoire,
Divinité d'un fleuve aussi beau que la Loire.
Mais qui vous en a tant appris?
Ces bords, dit-elle alors, qui servent de passage
Aux habitants de tous ces lieux,
Nous exposeroient à leurs yeux;
Et je veux à vous seul accorder l'avantage
D'un entretien secret avec les demi-dieux.
Dessous ce même endroit où j'ai paru sur l'onde,
Des voûtes d'un brillant cristal
Forment une grotte profonde,
Dont la nacre partout, et partout le corail,
Ornent le liquide portail;
Où la richesse et le travail.....
Mais suivez-moi pour voir le plus beau lieu du monde.

Je veux croire, dis-je, un peu surpris de cette proposition, que vous êtes logée le plus magnifiquement du monde là-bas; mais, outre que je n'aime

point à faire le plongeon, et que je ne durerois pas long-temps entre deux eaux, comme j'ai quelquefois pris la liberté de me rafraîchir dans votre lit humide, si votre déité avoit eu quelque attention pour moi dans ces occasions, elle verroit bien que je ne vaux rien du tout pour un rendez-vous quand je suis mouillé.

Eh bien! dit-elle, assez choquée de mon refus, puisque ce n'est point pour ce qui vous regarde qu'on se manifeste à vous, il faut, malgré votre incrédulité ou votre foiblesse, avoir des égards pour l'une et l'autre, et s'accommoder à vos fantaisies. Cependant ce que j'ai à vous dire ne doit point avoir de témoins. Au milieu de cette prochaine prairie il y a une espèce de grotte rustique, invisible aux yeux des mortels; ce n'est, à la vérité, qu'une chaumière en comparaison du lieu où je voulois vous mener. Je m'y retire assez souvent dans l'ardeur des saisons, où il vous a plu de me dire si agréablement qu'il ne me reste pas de quoi donner à boire à mes poissons; aurez-vous bien la bonté de m'y donner une audience particulière? A ces mots elle me fit jaillir une goutte ou deux d'eau sur les yeux avec le doigt du milieu; et, voyant que j'en avois tressailli: Ne craignez, dit-elle, aucune métamorphose d'une petite cérémonie sans laquelle vous ne verriez pas le lieu où nous allons. Elle sortit, à ces mots, entièrement de l'eau; elle n'avoit qu'un jupon de gaze transparente; et la moiteur l'avoit tellement collé autour d'elle, qu'elle

auroit aussi bien fait de ne rien avoir. Je vis donc fort distinctement toute la forme de son corps; mais, quoiqu'il n'y ait jamais eu rien de plus gracieux, ni d'un tour plus achevé, tant de merveilles ne me causèrent que de l'admiration.

Il faut, dis-je tout bas, que telles déités
Soient des viandes assez creuses,
Permises dans le temps de nos austérités,
Comme est la chair des maquereuses:
Les âmes les plus scrupuleuses
Pourroient bien regarder de telles nudités.
La blancheur de son corps la blanche neige efface;
Mais aussi son corps est de glace;
Car tout ce que d'appas on voit
Ne m'inspire qu'un froid extrême;
Oui, sans doute, son sang est froid,
Et c'est un ragoût de carême.

J'avois à peine achevé cette méditation téméraire, que je me crus transporté par quelque enchantement dans un palais, le plus magnifique et le plus agréable du monde. La nouveauté et le bon goût régnoient dans son architecture; ils étoient répandus sur les fontaines et le jardin au milieu duquel il étoit situé. Quoi! dis-je, nous avons déjà fait trois lieues, et dans un instant nous voilà arrivés à Trianon? Elle ne daigna pas seulement me répondre; mais, comme si elle avoit pitié de la pauvreté d'une telle pensée, haussant ses épaules d'ivoire et souriant dédaigneusement, elle me fit entrer dans un cabinet orné de tout ce que l'antiquité et les siècles modernes ont

produit de plus rare et de plus éclatant; et, se couchant sur un superbe canapé, elle me contraignit, après quelques difficultés que j'en fis, de prendre un siége auprès d'elle; et, après m'avoir regardé quelque temps assez fixement, elle me parla en ces termes :

HISTOIRE DE ZENEYDE.

Ce n'est point le hasard qui fait que je m'adresse à vous ; c'est encore moins l'espérance de trouver dans votre esprit cette crédulité facile qui donne dans tout ce qu'on veut. Je vous soupçonnerois plutôt d'être dans l'autre extrémité; mais, comme je sais que vous n'avez pas tout le mauvais naturel qu'on vous attribue, et que vous avez assez de mémoire pour ne rien perdre de ce qu'il y aura d'important dans ce récit, donnez-y seulement votre attention, et je vous dispense du reste, pourvu que vous fassiez un usage tel que je le désire, d'une histoire qui n'est ni faite à plaisir, ni contée pour vous amuser. Les aventures en sont, à la vérité, de date fort ancienne, et vous paroîtront peut-être imaginaires; mais il n'importe que vous ne les croyiez pas, pourvu que vous les reteniez. Vous savez d'ailleurs vous taire, ou plutôt vous n'aimez pas trop à parler; voilà ce que je demande : car, dans les choses que j'ai à vous communiquer, il s'en trouvera qui exciteront votre curiosité, d'autres qui choqueront la vraisemblanee. Il faut, s'il vous plaît, vous précautionner contre l'une

et l'autre, et vous imposer dès à présent un silence à l'épreuve de toutes les surprises ; car il ne vous est plus permis de mêler désormais vos discours avec les miens ; et le moindre mot dont vous les interrompriez me déroberoit à vos yeux pour jamais. Je vais donc commencer par prévenir vos désirs sur ce qui me regarde.

Je ne suis point ce que je vous parois, je n'ai pas de tout temps été ce que je suis ; mais je subsisterai tant que durera le monde. Vous avez été déjà témoin de quelques effets de ma puissance ; cependant elle est bornée, mais infiniment plus étendue que celle des mortels. Ecoutez-moi sans vous effrayer. Ce que vous avez appris de fabuleux selon vous, touchant les cabalistes, n'est ni entièrement vrai, ni tout-à-fait supposé, puisqu'il est constant que, dans le vague des airs, au fond de la terre, et dans le sein des eaux, il y a de certaines intelligences qui participent à la nature humaine, principalement par leur penchant à la malignité ; et ces esprits invisibles, au lieu de régler les éléments qu'ils habitent, sont souvent cause des désordres qu'on y remarque, puisque les tremblements de terre, le débordement des rivières, les orages, les tonnerres et les tourbillons sont les effets de leurs caprices, et non pas de ces causes naturelles que vos philosophes n'ont fait qu'embrouiller en les voulant expliquer. Ce n'est point toutefois sans l'aveu d'une puissance supérieure, illimitée, éternelle et incompréhensible, qu'ils disposent du destin

des choses d'ici-bas ; mais ce seroit rebuter d'abord votre attention que de m'étendre davantage sur ce sujet : il en a fallu toucher quelque chose avant que de commencer mon histoire.

Je suis donc depuis un certain temps du nombre de ces génies ; mais, ô ciel ! que l'aventure qui me donna cette espèce d'immortalité fut fatale à ce qui pouvoit faire le bonheur de ma vie, et qu'il m'en coûte de cuisants chagrins toutes les fois qu'un cruel souvenir la renouvelle ! A ces mots, levant les yeux au ciel, elle poussa quelques soupirs ; et, malgré l'effort qu'elle fit pour les retenir, je vis couler, le long de ses joues et tomber sur sa belle gorge, des larmes si naturelles au milieu d'un silence touchant, que je fus sur le point de lui tenir compagnie. Elle se remit bientôt ; et, m'ayant témoigné par un regard plein de langueur qu'elle n'étoit pas insensible à mon attendrissement : Gardez, dit-elle, cette compassion obligeante pour la suite de ce discours ; vous y trouverez de quoi exercer tous les mouvements de votre pitié ; et cependant recevez la confidence entière que je vais vous faire de ce que je suis, comme vous le devez ; méritez-la par votre discrétion. Soit que vous ajoutiez foi à ce que vous allez entendre, ou que vous me preniez moi et mon histoire pour des illusions, souvenez-vous que vous ne vous trouveriez pas bien d'abuser d'une confiance si avantageuse pour vous. A ces mots, après m'avoir encore regardé quelque temps avec beaucoup d'attention,

elle s'avança vers moi ; et, tirant doucement un côté de ma perruque pour me parler à l'oreille, il fallut, malgré tout mon respect, me pencher sur elle d'une manière assez familière. Son visage touchoit le mien, et il me parut animé d'une chaleur très vive, et très différente de cette insensibilité que je l'avois accusée de répandre sur moi lorsqu'elle étoit sortie de l'eau.

Son haleine étoit pure et fraîche, et cette divinité, que j'avois soupçonnée un peu marécageuse, n'avoit rien qui sentît le bourbier. Que ne m'est-il permis de révéler tout ce qu'elle me dit dans une confidence que j'eusse souhaitée plus longue? Mais elle s'en lassa apparemment, et quitta ma perruque. Il y auroit trop de contrainte, dit-elle, à continuer ainsi mon discours. Qu'on sorte, et qu'on nous laisse seuls! Je me tournai ; et, ne voyant personne dans le salon, je crus que cet ordre s'adressoit à moi ; et, me levant déjà.... : Non, dit-elle, ne bougez; je parle à quelques-unes de mes filles qui causoient sur la cheminée dans le gobelet de porcelaine que vous voyez. Ce ne sont point des fées qui me servent, ajouta-t-elle, voyant que je souriois : ces trois mouches qui sont à présent sur le bord de la fenêtre, sont les filles dont je vous parle; vous les verrez tantôt sous une figure plus agréable. Alors les filles d'honneur s'envolèrent, et leur maîtresse continua son discours de cette manière : Il ne m'est pas permis de lire absolument dans le fond des cœurs ; mais je connois presque toutes les pensées par les

mouvements subits ou violents qu'excitent la joie, la terreur, la haine ou l'amour. Un certain nombre de génies soumis à mes volontés m'informent de tout ce qui se passe assez loin à la ronde; mais mon empire a ses limites. Je fais prendre à ces esprits subalternes telle figure qu'il me plaît; et c'est par leur ministère que je sais, par exemple, tout ce qui se passe à votre cour, et connois le caractère de tous ceux qui la composent. Quelle connoissance, dis-je en moi-même! et que.... Paix! dit-elle; écoutez-moi. C'est d'ordinaire comme des mouches que mes émissaires vont faire leurs découvertes; ils en font plus de diligence, et sont moins observés. Comptez donc que ces mouches importunes, qui s'obstinent à revenir plus on les chasse, ne sont autre chose que de ces sortes d'espions: mais mon règne n'est pas de toute l'année; car, dès que les hirondelles disparoissent, il s'évanouit avec moi; et, comme si j'étois entièrement anéantie, je ne sais ce que je deviens jusqu'à leur retour; et alors, sans savoir comment, je me retrouve dans mon premier état. Voilà une légère idée de ce que je suis: il faut maintenant vous dire ce que je fus. Souvenez-vous toujours, en écoutant un récit assez long et plein d'événements extraordinaires, qu'il ne vous est pas permis de l'interrompre.

Il y a douze cents ans que j'arrivai à la cour de.... A ces mots, portant un doigt sur sa bouche comme j'allois l'interrompre: Prenez garde, dit-elle; c'est

pour la dernière fois que je vous en avertis. J'avois, poursuivit-elle, environ vingt ans quand l'ambassadeur de Childéric me conduisit à Troyes, capitale alors de la nouvelle monarchie des François. Mais, pour l'intelligence des choses qui regardent mes aventures, il faut vous faire un abrégé de ce qui se passa depuis la fondation de cette monarchie jusqu'au temps dont je vous parle.

Vous savez que le premier roi de France fut Pharamond, on plutôt vous le croyez sur la foi des histoires. Celui qu'on veut dire s'appeloit Mellaubaudès; et, si vous en avez une idée conforme à ce que vous en ont dit ou les romans, ou des écrivains même plus sérieux, vous trouverez bien à décompter à l'égard de ses aventures, son caractère et sa figure. Mellaubaudès, que j'appellerai pourtant Pharamond, pour ne vous pas choquer par ce nom barbare, étoit seigneur de la Petite-Pierre, lieu sauvage en ce temps-là, et habité par des brigands qui pilloient impunément tout ce qu'ils trouvoient de plus foible qu'eux. Pharamond, à leur tête, profitant du désordre et des révolutions qui menaçoient l'Empire romain, forma des desseins bien au-dessus de ses forces, mais non pas de son ambition. L'espoir du butin et la douceur du libertinage avoient tellement grossi son parti, qu'il quitta ses montagnes, descendit dans l'Alsace comme un torrent, et, l'ayant ravagée, passa le Rhin, et pénétra jusque bien avant dans la Franconie. Il y trouva un certain Ascarie,

qui, faisant le même métier que lui, ne put souffrir de concurrent dans le projet de s'établir dans ces cantons. Il rechassa au-delà du Rhin Pharamond, qui, après avoir tenté inutilement de s'emparer des rives en deçà de ce fleuve, vint enfin s'établir dans les pays situés entre la Lorraine, la Franche-Comté et la Champagne : il n'eut pas de peine à s'en rendre maître. Gondioche, le plus puissant de ceux qui lui pouvoient faire tête dans ces cantons, étoit occupé à s'affermir dans la Bourgogne, qu'il venoit d'enlever aux Romains; et, loin de s'opposer à l'établissement de Pharamond, il l'aima mieux pour voisin que des ennemis comme eux. Il se repentit bientôt de l'assistance qu'il lui avoit donnée. Stilicon, maître absolu de l'Empire d'occident, par la foiblesse d'Honorius, commençant à s'alarmer des soulèvements qu'il avoit lui-même causés pour se rendre nécessaire, envoya de nouvelles légions dans les Gaules pour faire cesser les murmures qui s'élevoient contre lui. Curion, qui les commandoit, attaqua Gondioche, peu affermi dans ses nouveaux états, le poussa partout, et le contraignit de s'enfermer dans la capitale des Bourguignons, sans que Pharamond, dont il avoit vainement imploré l'assistance à son tour, se mît en peine de le secourir. Il envoya lui reprocher son ingratitude pour la dernière fois, et ne songea plus qu'à défendre jusqu'à la dernière extrémité quelque chose de plus précieux, à son égard, que son royaume ou sa vie même, que renfermoient les rem-

parts de Dijon. Pharamond, qui avoit donné le temps aux Romains de s'affoiblir en ruinant son voisin, craignit qu'ils ne tournassent leurs armes contre lui avec un pareil succès, s'il leur permettoit de l'opprimer entièrement. C'est pourquoi, laissant à son fils Clodion la poursuite des conquêtes qu'il avoit commencées du côté de la Champagne, il rassembla toutes ses forces, marcha contre les Romains à grandes journées, les surprit; et, ayant forcé leur camp, leur défaite fut si entière et si sanglante, que le seul prisonnier que l'on fit, fut l'infortuné Curion.

Le vainqueur, chargé des dépouilles des Romains, entra triomphant dans la ville qu'il venoit de délivrer, entouré d'aigles et de faisceaux, et traînant après lui le général romain chargé de fers. La promptitude d'une si grande victoire avoit prévenu Gondioche dans le dessein d'y participer; il n'eut que le temps de recevoir son libérateur à la porte de la ville. Jusque-là les louanges et les acclamations d'un peuple qu'il venoit de délivrer avoient été les seuls objets de son attention; mais, en arrivant au palais où Gondioche l'avoit conduit, il vit la belle Rosemonde, et il en fut ébloui. C'étoit l'effet ordinaire que produisoit une beauté dont la mémoire se conserve encore parmi les hommes. Vous allez voir si sa mémoire a mérité d'être éternisée par d'autres endroits. Pharamond l'aborda tout couvert d'une gloire acquise par la défaite et la honte des Romains. Quel spectacle pour une âme prévenue d'une haine mor-

telle contre eux! Rosemonde n'y fut pas insensible; il parut à ses yeux comme un héros, un dieu, ou le plus charmant des mortels. Voici comme il étoit fait ce jour-là; car il en restoit un portrait à la cour de Childéric, quand j'y arrivai. Il étoit petit, mais fort gros; ses épaules étoient hautes, sa taille courte, et ses bras longs; son visage étoit à peu près comme sa taille, hors quelque chose de féroce et de grand tout ensemble qu'on pouvoit remarquer dans ses regards. Quant à son habillement, il portoit un turban garni de trois grandes plumes de coq; un manteau de drap vert, qui ne lui descendoit pas plus bas que la ceinture, couvroit un petit buffle de la même longueur: à ce manteau étoit attaché un capuchon de velours violet, qui lui pendoit entre les épaules; et il avoit de petites bottines de chamois qui ne lui venoient qu'à mi-jambe. Voilà, dis-je en moi-même, le petit Mellaubaudès fort noblement mis, et d'un air bien auguste pour donner de l'amour! et il falloit que la belle Rosemonde ne fût pas...... La belle Rosemonde, poursuivit la nymphe (comme si j'eusse parlé), en fut charmée, malgré la figure ridicule que vous trouvez au véritable portrait que j'en viens de faire; et l'âme de Pharamond, assez susceptible malgré sa férocité, ne put voir ce qu'il y avoit alors de plus parfait au monde, à l'égard de la beauté, sans en être enflammé. Gondioche s'y étoit attendu; mais il n'avoit pas cru que la personne de Pharamond dût faire le même effet sur elle. Il en

soupiroit de douleur et de jalousie dans le temps qu'un désir de vengeance ranima la haine et les ressentiments de Rosemonde contre le nom romain. Elle s'y abandonna; et, armant ses beaux yeux de tous leurs traits : Roi des François, dit-elle en les tournant vers Pharamond, couronne ce que Rosemonde te doit aujourd'hui pour la liberté et la vie, par un don qui ne lui sera guère moins agréable que l'une ou l'autre. Je te demande le général des Romains; rends-moi l'arbitre de sa destinée. Pharamond, qui venoit de se livrer lui-même, n'avoit garde de lui refuser son prisonnier. On fit venir le malheureux Romain, que Gondioche ne put voir dans l'état indigne où il étoit, sans ordonner qu'on lui ôtât ses fers. Arrête, Gondioche, dit la fière Rosemonde; tu as trop peu de part au malheur de celui qui te mettoit dans l'état dont tu le veux tirer, pour être en droit de lui rendre ce généreux office. Qu'on l'enferme, poursuivit-elle, dans les cachots, jusqu'à ce que je sois déterminée sur le genre de son supplice. Le pauvre Curion ne se démentit point; et, soutenant sa disgrâce et son arrêt avec une fermeté digne de l'ancienne Rome, il ne daigna seulement pas tourner ses regards sur celle qui donnoit ce cruel ordre.

Les tournois et les festins, que Pharamond aimoit à l'excès, furent les marques de la reconnoissance de Gondioche; mais il les donnoit avec répugnance à un homme qu'il commençoit de haïr; car Rosemonde en donnoit de plus précieuses, et ne s'en con-

traignoit pas. Pharamond, maître dans le cour de Gondioche, n'avoit pas plus d'égards pour sa présence; il ne le put souffrir, et se retira sous prétexte de rassembler ses troupes. Cependant ces deux amants, si différents dans leur figure, et si ressemblants dans leurs inclinations, préféroient souvent des plaisirs barbares à la douceur d'une tendresse nouvelle. Le luxe des Romains, qui traînoient dans leurs armées ce qui pouvoit servir à la pompe et aux spectacles, leur avoit fourni des gladiateurs: ils en virent les combats sanglants avec avidité, et Rosemonde ne s'en fût point rassasiée si on n'eût averti Pharamond qu'on avoit aussi trouvé des lions et des tigres dans le camp de Curion. Alors on eût dit que le nom de ces bêtes cruelles réveilloit toute la cruauté de l'inhumaine. Elle en parut transportée; et, levant les yeux au ciel : Dieux tout justes, s'écria-t-elle, je vous rends grâces du moyen que vous m'offrez de venger la mort des miens. Je n'ai plus à délibérer; heureuse si, avec Curion, je pouvois immoler tous les Romains aux mânes que j'espère apaiser par ce sacrifice! Je jure qu'ils périroient comme lui, et n'auroient d'autre sépulture que les entrailles des bêtes. Qu'on lui fasse savoir, dit-elle, que dans trois jours il sera exposé aux lions, et que je ne diffère sa mort que pour lui faire plus longtemps sentir l'horreur du supplice qui l'attend. Quel diable, dis-je à part, possédoit cette furie!...... Je vais vous le dire, poursuivit la belle Naïade: cepen-

dant, ajouta-t-elle en souriant, vous voyez que je devine assez juste sur ce qu'on pense devant moi; mais il faudra que je promène un peu votre attention, et que je m'écarte de mon sujet pour vous dire celui de cette inhumanité de Rosemonde.

Elle étoit fille d'Até, qui l'avoit donnée en mariage à Radagaise. Ces deux hommes, considérables et puissants dans cette partie des Gaules qui s'étend le long de la Moselle, l'avoient soulevée contre les Romains; et, ayant des intelligences dans Trèves, ils avoient appelé Gondioche pour se joindre à eux, et surprendre cette ville. Le fils de Stilicon gouvernoit alors ces provinces, et s'étoit établi dans Trèves; il secondoit parfaitement le dessein que son père avoit eu de susciter des troubles à l'empire de ce côté-là. Il étoit cruel et voluptueux, assemblage de qualités très propres à dégoûter les peuples du joug romain: cependant, comme ses violences et sa cruauté le tenoient dans une juste défiance de tout, tout étoit plein de ses espions. Il fut averti de ce qui se tramoit dans la ville; et, après avoir tiré par les tourments tout l'éclaircissement de la conjuration de ceux qu'il arrêta, il mit les choses en état de recevoir Até et Radagaise. Ceux-ci, trompés par les signaux, s'emparèrent avec empressement d'une porte qu'on leur tint ouverte, et, entrant des premiers, se livrèrent imprudemment à leur ennemi. On s'en saisit, et la moitié de leurs troupes étant entrée, on les enferma; et, les ayant tous passés au

fil de l'épée, à la réserve des deux chefs, on sortit sur le reste, qui reçut le même traitement, hors un petit nombre échappé à la faveur des ténèbres, ou à la lassitude de ceux qui avoient égorgé leurs compagnons. Mais, par les cruautés où les prisonniers se virent exposés ensuite, ils eurent lieu d'envier le destin de ceux que la première fureur des armes n'avoit pas épargnés. On les donna pendant plusieurs jours en spectacle dans les arènes aux soldats romains, où ils servoient de pâture aux bêtes, ou périssoient en combattant, comme des gladiateurs, les uns contre les autres. Cependant, quoique le fils de Stilicon donnât chaque jour de ces misérables victimes à sa cruauté, il épargnoit Até et Radagaise pour aller rendre à Rome un témoignage éclatant de sa victoire. Rosemonde, à la première nouvelle de leur défaite, avoit senti ce qu'ont de plus vif la douleur et le désespoir; elle en fut tellement transportée, qu'elle ne craignit point de se mettre en la puissance du plus emporté de tous les hommes, pour tâcher de le fléchir en leur faveur. Le traitement qu'on faisoit aux malheureux qu'on avoit pris lui fit craindre quelque chose de funeste pour ceux qui étoient les auteurs de la révolte. Elle venoit d'épouser Radagaise, et l'aimoit avec violence; mais la tendresse qu'elle avoit pour son père alloit encore au-delà. D'abord qu'elle parut devant le fils de Stilicon, la voir, l'aimer, et former le dessein de la posséder, ne furent qu'une même chose pour lui: il la releva

de ses pieds où elle s'étoit jetée; et, n'ayant donné que les premiers moments à l'admiration de sa beauté, et à un certain respect que le sexe imprime quand il possède ce rare avantage, il lui fit bientôt connoître à quel prix elle devoit espérer la vie de ceux pour qui elle venoit intercéder. La fière Rosemonde sentit augmenter, à cette connoissance, toute la haine dont elle étoit prévenue pour le nom romain; et, oubliant le péril des siens pour suivre les mouvements de son indignation, elle ne répondit au Romain que par toutes les marques du mépris le plus outrageant: cela ne fit qu'irriter sa colère, et augmenter ses désirs. Il lui donna le reste de cette journée pour se déterminer, et protesta que le moindre refus qu'elle feroit le lendemain de répondre à sa passion, seroit la sentence de son mari et de son père; que cependant il lui seroit permis de consulter l'un et l'autre sur une résolution qui ne leur devoit pas être indifférente. Il faudroit trop étendre mon récit en cet endroit pour vous dire tout ce qui se passa, et tout ce qui se dit de tendre et de passionné dans cette triste entrevue. Le temps fatal qu'on avoit donné à Rosemonde étoit presque expiré sans qu'elle eût pris d'autre résolution que celle de mourir avec ce qu'elle aimoit; extrémité moins dure que celle de vivre et de s'en séparer pour jamais. Celui qui vint savoir la dernière résolution de Rosemonde, n'en reçut que des imprécations contre son maître. A cette réponse, le ministre des

volontés du gouverneur commanda de dépouiller les prisonniers, de les battre de verges, et ensuite de les traîner aux arènes pour être livrés aux bêtes. La promptitude avec laquelle on lui obéit ne donna pas le temps à la désolée Rosemonde de se reconnoître; elle se vit saisie par des soldats, pour être témoin du supplice de deux personnes qu'elle aimoit plus que sa vie. Jugez ce qu'elle devint lorsqu'elle vit son père et son mari dépouillés, près de subir toute l'horreur d'une mort ignominieuse. Elle n'en put soutenir le spectacle, et sur le point que les bourreaux levoient les bras sur eux : Arrêtez, s'écria-t-elle, qu'on me mène au tyran. A ces mots, sans écouter que l'image affreuse d'un supplice qui la faisoit frémir, elle se précipita dans les bras du fils de Stilicon sans savoir ce qu'elle faisoit, ou plutôt elle ne trouva rien d'infâme ou d'horrible que l'état où elle avoit vu ce qu'elle avoit de plus cher au monde. Mais, pendant qu'elle prenoit un parti si odieux pour les sauver, le Romain, livré tout entier aux transports d'une fortune si peu attendue, avoit oublié de suspendre son premier arrêt, et les ministres de ses ordres, trop empressés à les exécuter, ne surent point que la malheureuse Rosemonde avoit obtenu la grâce de son père et de son mari. L'un et l'autre fut déchiré par les bêtes après avoir subi toute l'infamie du premier supplice. Elle n'eut pas le temps d'envisager ce qu'avoit de funeste et d'horrible l'état où elle se trouvoit à cette nouvelle. La

garnison romaine étoit sortie pour voir ce sanglant spectacle dans les arènes; et, pendant ce temps, la ville soulevée massacra tous les Romains qui y étoient restés, et le gouverneur n'eut que le temps de prévenir leur furie par une prompte fuite. Gondioche parut au même temps; et, trouvant les cohortes romaines attachées à forcer les portes de la ville, que les conjurés avoient fermées, il fondit sur elles, les tailla en pièces, entra dans la ville, la donna au pillage à ses troupes, et de tout le butin qui s'y fit ne prenant pour lui que ce qu'il y avoit de plus mauvais, il épousa l'indigne Rosemonde, et l'emmena dans ses Etats.

Voilà le sujet des ressentiments auxquels elle immola l'infortuné Curion, comme elle l'avoit juré. Pharamond non-seulement consentit à cette cruauté, mais donna des applaudissements à la piété dont elle vengeoit sur un innocent la mort d'un père et d'un mari, elle qui en avoit si bien récompensé le coupable. Cependant Gondioche, qu'ils avoient tous deux oublié parmi les douceurs qu'ils goûtoient dans l'amour et dans la cruauté, avoit rassemblé tout ce qu'il avoit de troupes, et marchoit pour punir une femme infidèle, et se venger d'un perfide qui ne l'avoit secouru que pour violer les droits de l'hospitalité, et lui donner la loi dans ses États : mais Pharamond, heureux contre lui de toutes les manières, défit ses troupes, le tua de sa propre main, s'empara de tous ses États, fut reçu de Rosemonde

comme s'il eût triomphé du plus mortel de ses ennemis ; et, de la même main qu'il venoit d'ensanglanter par la mort de son mari, il reçut la sienne. Pendant que ces choses se passoient chez les Bourguignons, la réputation de Clodion s'étendoit aussi loin que ses conquêtes. Il s'étoit rendu maître de Châlons, de Reims et de Troyes, et avoit entrepris le siége de la plus forte place qu'occupoient les Romains. Tant de gloire donna de la jalousie à Pharamond, de la haine et de l'envie à Rosemonde. Ellé venoit de mettre au monde un fils, douteux entre Gondioche et lui ; elle vouloit qu'il régnât : et, pour perdre le successeur légitime, elle trouva Pharamond avide des mauvaises impressions et de tout l'ombrage qu'elle lui en vouloit donner. Clodion reçut ordre de suspendre le progrès de ses armes jusqu'à l'arrivée de son père : il n'y obéit pas, parce que les ennemis préparoient le secours d'une place qu'il étoit sur le point de prendre. Il la força ; et ce succès ne diminua rien du crime qu'on lui fit de sa désobéissance. Son père s'avançoit à grandes journées : cette dernière victoire augmenta sa jalousie ; et Rosemonde, qui s'étoit emparée de son esprit comme de son cœur, n'eut pas de peine à lui persuader qu'un jeune insolent, enflé de gloire et de prospérités, le soleil levant que les peuples et les soldats adoroient, et qui se croyoit déjà en droit de désobéir à son père et à son roi, n'en demeureroit pas là dès qu'il seroit ennuyé d'attendre sa cou-

ronne. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer un homme qui se sentoit capable des sentiments et des desseins dont on accusoit son fils. Clodion cependant en étoit si éloigné qu'il quitta l'armée, et se rendit en diligence auprès de son père. Quelle fut sa surprise lorsqu'il se vit arrêter par son ordre, au lieu des louanges et des caresses qu'il en attendoit. Il parla, pour se justifier, avec tant de grâce et de hauteur, que Pharamond, qui ne put le convaincre, sentit augmenter sa méfiance et sa haine pour son innocence, et l'injure qu'il lui faisoit. Il n'en étoit pas de même de Rosemonde : son cœur fut changé pour lui dès qu'il parut et qu'il lui parla. Le foible de son âme étoit la gloire; et elle la trouva tout autrement charmante dans une figure comme celle de Clodion, qu'elle n'avoit fait dans Pharamond, qui lui devenoit odieux; et, comme l'impétuosité régloit tous les mouvements de son cœur, elle résolut de s'en défaire sans songer si cela la conduiroit au but de ses désirs. La fortune lui épargna ce crime, et Pharamond mourut d'apoplexie la même nuit. Rosemonde, entraînée par son nouvel entêtement, et pleine de confiance sur une beauté à laquelle rien n'avoit encore résisté, parut aux yeux de Clodion avec tous les charmes dont elle put animer les siens, et se fit un mérite de détester l'injustice et la dureté d'un mari qui venoit d'expirer, pour faire valoir un empressement qu'elle témoignoit si mal à propos. Le fils de Pharamond la regarda avec

admiration; mais l'horreur qu'il avoit conçue pour des cruautés dont le bruit étoit parvenu jusqu'à lui, le défendit contre ses attraits; ou plutôt il n'y avoit plus de place dans son cœur pour recevoir l'impression d'une beauté qui en avoit tant soumis. Il n'osa pourtant la revoir; et, sans la punir avec la rigueur qu'on lui conseilloit, et que méritoient toutes les méchancetés dont on l'accusoit, il se contenta de l'enfermer dans le lieu le plus sauvage des forêts d'Ardenne, où, dans l'horreur des remords et les langueurs d'une longue prison, elle finit misérablement ses jours, peu plainte dans les derniers malheurs de sa vie, et moins regrettée après sa mort.

Tels furent les aventures et le caractère de deux personnes fameuses sans doute dans l'histoire, mais d'une manière bien différente de ce que je viens de vous dire. Pour Clodion, après avoir affermi ce que son père avoit usurpé ou conquis en Bourgogne, et mis ordre à ce que le fils de Rosemonde ne fût pas en état de lui disputer un jour la succession de son père, il tourna ses pas et ses pensées avec un empressement extrême vers la ville de Troyes. Il n'y fit pas un long séjour; et, ne trouvant pas de quoi l'occuper de ces côtés, il porta ses armes ailleurs, et fit de nouvelles conquêtes qu'il ne posséda pas tranquillement. Le fameux Aétius, général des Romains, commençoit à rétablir partout les affaires de l'empire; et Clodion, le plus puissant de ceux qui s'étoient nouvellement établis sur ses débris, cédoit

partout où il trouvoit en tête ce grand capitaine. *Il* voulut pourtant tenter la fortune auprès de Tongres, jusqu'où il avoit porté ses armes, contre cet ennemi redoutable; mais elle lui fut si contraire dans une bataille où il avoit ramassé toutes ses forces, qu'il abandonna non-seulement le champ au vainqueur, mais la plus grande partie des pays qu'il venoit de conquérir; et, repoussé jusque dans les limites de ses premiers États, il fut contraint d'y demeurer en repos plusieurs années. Ce fut pendant cet intervalle paisible qu'il épousa Clotilde, fille de Gondioche et de Rosemonde. Elle n'avoit rien de sa mère; beaucoup de douceur, beaucoup de modestie, et fort peu de beauté, établirent son mérite auprès de Clodion, qui sembloit en ce temps-là ne rien tant fuir ni tant craindre que celles que la beauté distinguoit le plus. Il n'avoit pas toujours été de ce goût. Troyes, une de ses premières conquêtes en guerre, fut le seul lieu où il en fit en amour. Cette ville, s'étant défendue jusqu'à l'extrémité, sans vouloir accepter les conditions les plus honorables, fut enfin forcée; et Clodion, dans l'ardeur bouillante de la jeunesse et des premiers mouvements de sa colère, étoit résolu d'y mettre tout à feu et à sang, lorsque Gertrude, fille du gouverneur, trouva grâce devant ce vainqueur irrité. Elle étoit blonde; son teint avoit de l'éclat, sa taille une grâce extrême; et, sur un visage où brilloient tous les avantages de la première jeunesse, on voyoit régner l'innocence et

a pudeur : des regards timides, qu'elle n'osa de long-temps tourner sur Clodion, avoient quelque chose de si attendrissant dans leur humilité, qu'ils obtinrent ce qu'ils demandèrent, et ce qu'ils ne demandoient pas. Sa vie et sa liberté, avec celles d'un peuple près d'éprouver toutes les désolations de la guerre, ne furent pas tout ce que le fils de Pharamond lui accorda. Il étoit aimable en sa personne; et, couvert de tant de gloire à son âge, quel cœur pouvoit lui résister? Celui de Gertrude ne se rendit pourtant de long-temps; le respect, inséparable du véritable amour, étoit mêlé dans tous les témoignages que Clodion en donnoit à la modeste Gertrude. Cependant la délicatesse scrupuleuse de ses sentiments ne pouvoit souffrir qu'on la recherchât par des voies qui choquoient sa modestie. La disproportion étoit grande entre leurs naissances et leurs conditions : cependant la résistance de Gertrude, fondée sur la noblesse de ses sentiments et l'austérité de sa vertu, lui tint lieu de tout. Il promit de l'épouser dès qu'il en seroit maître par le consentement ou la mort de son père. Il partit à regret pour de nouvelles conquêtes, n'emportant de faveurs d'une maîtresse adorée que l'espoir de la posséder par des voies légitimes, et ce que les paroles les plus tendres, les soupirs et les pleurs lui donnèrent de consolation à son départ. Gertrude avoit paru au comble de ses vœux lorsque son amant avoit enfin déclaré qu'il l'épouseroit : tout flat-

toit sa tendresse pour lui; et cette tendresse s'accordoit avec sa gloire. Cependant, au milieu de tant de bonheur, elle paroissoit souvent accablée d'une profonde tristesse; et, dans ces heures charmantes où deux personnes qui s'aiment oublient ensemble le reste de la terre, un noir chagrin l'enlevoit aux douceurs que goûtoit son cœur. D'abord que Clodion fut parti, au lieu de l'éclat des hommages et des respects que lui attiroient sa nouvelle fortune et le rang où elle étoit destinée, elle s'imposa un exil volontaire, et ne voulut que le plaisir secret d'être digne de ce qu'elle refusoit. Il y avoit alors auprès de Troyes une femme extraordinaire, et qui passoit pour magicienne: elle s'appeloit Alboflède, quoique ce fût apparemment la même dont nos auteurs et nos traditions font tant de mention sous le nom de Mélusine; et je ne comprends pas pourquoi la postérité affecte si souvent de changer les noms, plutôt que les lieux ou les circonstances de ce qu'elle reçoit des temps qui la précèdent.

Cette femme avoit établi sa demeure dans une isle que forme la Seine, deux lieues au-dessus de Troyes. Sa maison, située sur le bord de la rivière, avançoit sur une galerie soutenue de piliers de marbre jusque bien avant sur l'eau : il y avoit au-dessous des lieux propres et commodes pour le bain. Un jardin rempli de fleurs curieuses, et orné des plus rares plantes, toujours soigneusement cultivé, s'étendoit le long du fleuve. Peu de magnificence, mais un arrange-

ment et une propreté extraordinaires rendoient tout cela délicieux dans sa simplicité. Il n'y avoit pas chez elle un seul domestique qui fût visible ; et cependant on y trouvoit toutes les commodités de la vie, sans savoir comment ni par qui on étoit servi. Ce fut dans cette solitude enchantée que Gertrude voulut se dérober au commerce du monde pendant l'absence de son amant : elle ne voulut qu'une seule de ses femmes; et il ne fut permis qu'à un frère, qu'elle aimoit tendrement, de la voir. Alboflède avoit de l'amitié pour le père de son hôtesse : on tenoit qu'elle lui avoit enseigné la magie; d'autres, que leurs engagements étoient d'une autre nature, et que Gertrude étoit sa fille : ce qui ne paroissoit pas croyable, puisque ce qu'il y a de plus difforme et de plus horrible dans la vieillesse et la laideur, se voyoit dans Alboflède, sans qu'il y eût personne qui se souvînt d'avoir seulement entendu dire qu'elle eût été autrement.

Elle étoit, à ce qu'on prétendoit, fille d'un ancien druide fort savant dans l'astrologie, qui, ayant fait son horoscope, trouva qu'elle devoit surpasser toutes les femmes en beauté et en légèreté. Il trouva ce dernier article de trop; et, ayant inutilement refeuilleté tous ses livres, dans l'espérance qu'il s'y étoit mépris, il le trouva toujours, et fut tenté de noyer cette beauté future, pour s'épargner le chagrin de voir un jour une fille parvenue au suprême degré de coquetterie que son étoile lui promettoit; mais

le druide ne savoit pas que c'étoit à l'égard du corps que son destin favorable lui accordoit tant de légèreté. Cependant cette beauté devint si parfaite, que tous ceux qui la voyoient en étoient éperdus; mais personne n'en étoit plus entêté qu'elle-même. Son père, qui le connut, jugea que cette préoccupation étoit le premier effet de son penchant fatal aux engagements; et, voulant tirer quelque utilité pour elle de cette foiblesse même, il l'avertit que la conservation des charmes dont elle étoit si folle dépendoit de sa fierté, et que le premier commerce d'amour qu'elle auroit la rendroit aussi laide qu'elle étoit belle; que l'unique moyen d'éviter ce malheur étoit d'éviter tous les hommes; que, pour pouvoir les fuir, il ne falloit pas leur donner le temps de parler; et que, dès qu'on s'amusoit à les écouter, on ne pouvoit presque jamais s'empêcher de les croire. Il ne falloit pas tant de leçons pour une personne qui méprisoit tout ce qui n'étoit point elle-même. Le péril pourtant dont on lui dit que le commerce des hommes menaçoit ses appas, lui donna quelque alarme. En vain une foule d'amants se déclaroit chaque jour pour elle; en vain les échos répétoient sans cesse son beau nom; et en vain tous les arbres en étoient brodés; rien ne la touchoit que l'éclat de ses beaux yeux; et de cette cohue de soupirants, qui l'auroient obsédée éternellement, elle sut se débarrasser ou par les rigueurs, ou par la fuite. Les amants respectueux mouroient donc

doucement de langueur, selon l'ordre et la coutume, sans lui donner beaucoup de peine ; mais il s'en trouvoit de téméraires, et quelquefois d'importuns, qui lui faisoient souvent exercer son talent.

Elle fut ennuyée enfin de courir tant de fois sans en avoir envie, et d'être persécutée par les rivaux de sa propre beauté, lorsqu'elle étoit occupée à la contempler dans quelque onde tranquille. Le dépit qu'elle en eut la fit renoncer à tout le monde pour jouir paisiblement du plaisir ingrat de s'adorer, et de se lorgner dans les lieux les plus écartés. L'Amour s'en offensa, et résolut de venger les amants qu'elle abandonnoit, par le malheur le plus sensible qui pût lui arriver.

De mille charmes qui brilloient dans sa personne, le moindre étoit celui de ses cheveux ; ils étoient pourtant de la plus belle couleur du monde, si longs et si épais, qu'ils la couvroient entièrement quand elle vouloit. Un jour qu'elle les peignoit au bord d'une rivière où elle s'étoit baignée, un cerf plus blanc que la neige, poursuivi par des chasseurs, se lança dans l'eau; et, pendant que ceux qui le poursuivoient cherchoient un gué, il passa la rivière à la nage, et se vint doucement coucher auprès d'elle. Il paroissoit n'en pouvoir plus de lassitude, et sembloit lui demander sa protection par des regards tristes et languissants. Jamais rien ne lui avoit paru si beau, ni si digne de compassion; elle mit la main dessus pour le caresser et le consoler : mais elle ne

l'eut pas plutôt touché, qu'elle le vit changer en homme. Sa surprise ne dura qu'un moment ; car, dans le péril qui la menaçoit, elle eut recours au moyen infaillible qu'elle crut avoir pour s'en garantir. Elle étoit presque nue ; et, la pudeur ajoutant une nouvelle vîtesse à sa légèreté ordinaire, elle voloit au lieu de courir ; mais on eût dit que cet amant téméraire, à qui l'Amour venoit de prêter ses ailes les plus rapides, avoit encore retenu sa qualité de cerf ; car tout ce que la nymphe pouvoit faire étoit de le devancer de trois ou quatre pas. Le vent agitoit ses cheveux pendant cette course précipitée ; mais elle étoit trop jalouse de la moindre de ses beautés pour les voir ainsi exposées aux yeux d'un profane qu'elle fuyoit ; et, se jetant dans le premier bois pour se dérober à ses regards, elle donna dans le piége fatal qu'elle vouloit éviter. A peine y eut-elle fait quelques pas, que ses beaux cheveux se prirent à tous les buissons de son passage ; chaque ronce en retint assez pour faire la fortune d'un amant respectueux ; mais celui qui la poursuivoit ne l'étoit pas assez pour se contenter de ces précieuses dépouilles. Elle fut enfin arrêtée par les branches d'un arbre où tous ses cheveux s'étoient embarrassés. Ce fut alors qu'elle eut beau prier, menacer et se défendre ; par malheur, celui à qui elle parloit n'étoit pas un perdeur d'occasions ; il ne l'aimoit pas assez pour la craindre, et la trouva trop belle pour lui obéir ; enfin le cruel dieu d'amour, qui la vouloit

punir, la livra à toute sa destinée. Je ne vous dirai point que les mauvais plaisants du temps disoient, en contant cette histoire, qu'elle ne s'étoit point trop désespérée après son aventure, et que le malheur ne lui parut pas si grand qu'on ne s'en pût consoler, s'il ne lui en avoit pas coûté tous ses appas; mais, après cette perte, la vie lui devint odieuse: elle fuyoit les fontaines autant qu'elle les avoit cherchées avant cet horrible changement; et cependant un changement qui lui faisoit tant verser de larmes étoit purement imaginaire. Que toutes les précautions sont vaines quand on les veut opposer à l'influence d'une étoile maligne! C'est souvent la sagesse qui nous précipite dans notre destin, lorsqu'elle croit nous en éloigner le plus par une prévoyance inutile.

Le père d'Alboflède l'avoit trompée pour la rendre sage; toutes les menaces qu'il lui avoit faites de perdre sa beauté en perdant son innocence, étoient des malheurs supposés, et jamais elle n'avoit brillé de tant de charmes que depuis qu'elle croyoit les avoir perdus. Elle n'avoit garde d'être détrompée; et, au lieu de s'en éclaircir, tous ces miroirs champêtres, où elle avoit passé de si doux moments à s'entretenir avec ses beaux yeux, étoient devenus son aversion la plus grande. Elle pleuroit nuit et jour un malheur qui n'étoit que dans son imagination; mais en est-il de plus grand que ceux qui sont de cette nature? Les fées enfin eurent pitié d'elle, et, voulant la sou-

lager, mirent le comble à sa disgrâce. Elle en rencontra une dans le fort de son désespoir, qui, pour la consoler, promit de lui accorder tel don qu'elle lui demanderoit; mais en même temps elle lui dit de prendre bien garde à ce qu'elle alloit demander, parce que, l'ayant obtenu, l'octroi en étoit irrévocable. Hélas! quel nouveau piége pour la malheureuse Alboflède! Pouvoit-elle songer à autre chose qu'à ce qui l'occupoit éternellement? Elle voulut qu'on la changeât dans l'instant depuis les pieds jusqu'à la tête, et qu'on rendît sa figure aussi différente de ce qu'elle étoit qu'il seroit possible. Il lui fut accordé; et à peine avoit-elle achevé de parler qu'elle devint si affreuse, que la fée en eut peur et s'enfuit. Peu de temps après cette métamorphose, une autre fée se présenta sur son passage, comme elle cherchoit à se mirer quelque part. La fée lui offrit encore un don; elle eut quelque peine à s'arrêter pour former un souhait; tant son empressement étoit grand! La grâce qu'elle demanda enfin, fut de pouvoir vivre, dans toute la beauté où elle étoit, autant d'années qu'elle avoit de cheveux à la tête. La petite déesse haussa les épaules à cette requête insensée; mais elle ne put se dispenser de l'accorder. Elle ne fut pas plutôt confirmée, comme elle crut, dans la possession d'une beauté dont elle avoit établi la durée sur cette quantité prodigieuse de cheveux qu'elle croyoit lui être revenus avec ses appas, qu'elle courut avec ardeur à la première fontaine pour jouir du plaisir

de se revoir après une si longue absence; mais elle n'y vit qu'une vieille si ridée et si contrefaite, qu'elle en eut horreur. Cette figure, qui représentoit tout ce qu'il y a de dégoûtant dans la décrépitude, avoit pour tout ornement trois vilains cheveux gris à la tête. Elle ne se reconnut pas d'abord à cet affreux portrait; mais, lorsqu'elle lui vit tous les mêmes gestes que son étonnement lui faisoit faire, elle ne douta point de son malheur; et elle pensa se laisser tomber dans l'eau où elle se miroit, dès qu'elle le connut. Enfin, après avoir renouvelé les premiers regrets qu'elle avoit donnés à la perte de sa beauté, elle se consola un peu de ce qu'elle n'avoit plus que trois années à vivre dans l'horreur d'elle-même. Sa plus douce occupation étoit de compter tous les moments qui l'approchoient de son dernier terme, de se cacher pendant le jour dans les antres les plus écartés, et d'errer la nuit parmi les déserts et les forêts les plus sombres. Dans ce misérable train de vie, elle étoit enfin parvenue au douzième mois de sa dernière année, et comptoit n'avoir plus que quelques jours à traîner l'odieuse figure où son destin l'avoit condamnée, lorsque, après avoir erré pendant une nuit fort obscure au travers des rochers et des précipices, où elle tentoit inutilement de se perdre, elle arriva enfin auprès de cette même isle où elle s'est établie depuis : elle crut y voir un feu qui répandoit une si grande clarté sur les objets d'alentour, qu'on les distinguoit comme en plein jour. Sa

plus grande aversion, après elle-même, étoit pour la lumière; cependant elle fut saisie d'une curiosité si violente de savoir d'où cela procédoit, qu'elle passa la rivière pour s'en éclaircir. Elle trouva un petit nègre endormi qui portoit un carcan garni de pierreries si brillantes, qu'elles éblouissoient. Elle fut long-temps sans oser seulement s'approcher de lui; car il lui parut encore plus laid qu'elle n'étoit elle-même. A la fin, vaincue par un désir extrême de s'emparer d'un trésor qui n'étoit attaché que par un brin de fil, elle s'en approcha, prête à s'évanouir par sa laideur, et plus encore par son haleine; elle défit le carcan; mais, comme elle voulut s'éloigner avec ce précieux butin, le petit monstre s'éveilla. Il parut cent fois plus laid après qu'il eut ouvert les yeux; elle voulut fuir; mais elle avoit perdu avec sa beauté toute sa vîtesse. Le Maure, sans empressement pour le vol qu'elle lui venoit de faire, lui dit que le bijou étoit encore plus précieux qu'elle ne croyoit; il lui permit de se l'attacher autour du cou, à condition qu'elle repasseroit la rivière à l'instant. Cette loi ne lui parut pas dure : elle n'avoit plus que quelques jours à vivre, et cependant elle fut ravie d'être en possession de ce merveilleux carcan. Elle entra dans l'eau, entourée de mille rayons de lumière : mais quel fut son étonnement lorsque tout cet éclat fut effacé par celui de sa première beauté, qu'elle vit briller dans l'eau! Sa joie ne dura guère; elle étoit trop immodérée pour cela. Quel fut son

désespoir lorsque le petit vilain lui proposa, ou de rendre le carcan, ou de se donner à lui!.... Elle lui jeta d'abord à la tête, pleine d'indignation et de mépris, ce trésor, tout précieux qu'il étoit; mais, s'étant voulu revoir dans l'eau ensuite, elle frémit, et tourna les yeux sur le Maure. Il étoit détestable depuis la tête jusqu'aux pieds : cependant, après avoir bien marchandé, elle racheta sa beauté. Son nouveau petit mari étoit grand magicien; mais il n'en savoit pas assez pour casser entièrement l'arrêt des fées; car, dès que le jour fut venu, Alboflède parut avec toute sa laideur. Pour adoucir ce dernier chagrin, le petit sorcier, après avoir trempé l'unique cheveu de sa maîtresse dans le jus d'une herbe qui le rendit si fort que rien ne le pouvoit rompre ni arracher, lui enseigna son art : elle connoissoit l'avenir, commandoit aux éléments; et, quand il lui plaisoit, elle exerçoit le pouvoir de la magie dans toute son étendue. Occupée de tant de connoissances relevées, elle revint insensiblement de cette foiblesse extrême qu'elle avoit eue pour sa beauté; et le petit nègre, qui n'avoit eu de curiosité pour elle que pendant le moment que cette beauté lui étoit revenue, lui laissa son isle et ses enchantements, et disparut.

Cette fable vous aura peut-être semblé d'une digression trop longue au milieu de l'histoire véritable que vous écoutiez : reprenons-en le fil.

Clodion avoit succédé à son père, comme j'ai déjà

dit. Il y avoit six mois qu'il étoit éloigné de sa chère Gertrude, six siècles pour une passion comme la sienne : elle n'étoit point sortie un seul moment de son souvenir pendant tout ce temps ; et l'absence, qui affoiblit souvent la tendresse la plus fidèle, surtout au milieu des grandes occupations, n'avoit fait qu'augmenter la sienne. Il se mit en chemin, plein du désir de revoir et de rendre heureux ce qu'il adoroit ; charme sans doute le plus doux qu'on puisse goûter en aimant ! Il se la figuroit, à chaque pas qu'il approchoit d'elle, abîmée de douleur pour son absence, et mourant de langueur et d'impatience pour son retour. Quel plaisir de faire cesser tant d'inquiétudes en devenant heureux ! Un homme possédé de ces flatteuses idées va d'ordinaire bien vîte : aussi prévint-il par son arrivée le bruit même de son départ pour Troyes. Sa surprise de n'y point trouver Gertrude fut égale à celle qu'il avoit cru lui causer par sa présence inopinée. Il n'y avoit que son frère qui sût le parti qu'elle avoit pris. Clodion, alarmé de ce que personne ne lui en pouvoit dire des nouvelles, fit chercher ce frère, qu'on eut bien de la peine à déterrer, tant il sembloit que tout conspirât à le désespérer dans son impatience ; mais, lorsqu'avec tout l'empressement et le désordre que l'amour mêlé de crainte inspire, il lui eut fait cent questions à la fois sur sa sœur, et qu'il le vit interdit et confus, il ne douta point qu'elle ne fût morte, et s'abandonna au désespoir et à la fureur tout ensem-

ble. Le frère de sa maîtresse en craignit les effets; et, s'étant excusé sur la défense qu'elle lui avoit faite de révéler le lieu de sa retraite, il s'offrit de l'y conduire. Jamais tant de joie n'avoit succédé à un état aussi cruel que celui où les frayeurs de Clodion l'avoient réduit: on lui redonnoit la vie, en l'assurant de celle de sa chère maîtresse; c'étoit assez pour tout pardonner. On prépara un bateau avec les rameurs les plus forts et les plus experts qu'on pût trouver; il s'y embarqua avec son seul conducteur: et, toujours rempli de la gentillesse qu'il y auroit à surprendre agréablement sa maîtresse, il retint tous ceux que son frère vouloit envoyer pour l'avertir de leur arrivée. Cependant ceux qui conduisoient le bateau le faisoient aller d'une vîtesse extrême, tandis qu'il n'avançoit presque point au gré du plus impatient des hommes. Il étoit si transporté de l'espérance de voir en peu de moments sa charmante Gertrude, qu'il ne se pouvoit contenir, et sollicitoit les rameurs, déjà excédés par les efforts qu'ils faisoient, de les redoubler encore. Tantôt il embrassoit le frère de sa maîtresse, et tantôt il lui reprochoit sa cruauté de l'avoir laissé un moment dans une incertitude qui lui avoit presque coûté la vie; mais, au lieu de répondre à ses caresses, et à cent questions tendres et confuses qu'il lui faisoit sur sa sœur, il garda toujours un silence obstiné, et sembla tenté, à chaque fois que Clodion l'embrassa, de se jeter dans la rivière avec lui. Enfin, tandis que le prince

admiroit la froideur morne et chagrine dont on recevoit ses caresses, son petit bateau aborda sous cette galerie qui s'avançoit sur le fleuve. Dans le temps qu'il sautoit à terre, il crut entendre quelques gémissements dans la maison. Tout alarmoit son amour: il appela le frère de Gertrude pour le conduire, qui, sortant du bateau avec beaucoup de lenteur et de répugnance, le jeta de nouveau dans la surprise. A mesure qu'ils avançoient, cette voix plaintive sembloit se hausser; à la fin, ce furent des cris si aigus et si perçants, qu'il ne douta plus qu'on ne fît quelque violence à la personne qui les poussoit. Il enfonça la porte du lieu d'où ils partoient, et vit à terre sa fidèle Gertrude entre les bras d'une vieille, et auprès d'elle une petite créature qu'elle venoit de mettre au monde. Il demeura immobile à l'aspect de la vieille et de l'enfant, dans le temps que la mère, revenue de l'évanouissement où l'avoit jetée la dernière douleur, ouvroit foiblement les yeux. Ciel! quel objet les frappa, et que la vue de celui qu'elle aimoit plus que sa vie lui parut affreuse dans l'état où elle étoit! Un second évanouissement la déroba à l'horreur des réflexions, pendant que l'étonnement, la jalousie et la fureur rendoient de beaux combats dans l'âme de Clodion. Ils ne durèrent pas long-temps; sa maîtresse revint par de nouvelles douleurs; ses cris pitoyables, et l'agitation violente qu'elles lui causèrent, firent céder l'indignation de son amant à un reste de tendresse; et déjà il se mettoit en devoir d'assister

Alboflède fort occupée à la secourir dans ses convulsions, lorsqu'après de nouveaux efforts elle donna un compagnon au petit enfant dont elle venoit d'accoucher. Ce témoignage redoublé d'une infidélité outrée, le changement que souffrit son visage dans ces tourments, et le spectacle désagréable d'une disgrâce arrivée en sa présence, effacèrent en un instant de l'âme de Clodion tout ce qui l'avoit intéressé pour elle. Il regagna son petit bateau, aussi occupé de la bizarrerie de son aventure pendant le retour, qu'il l'avoit été de son impatience en l'allant chercher. Il se contenta d'avoir été la dupe du premier engagement de son cœur, sans en vouloir publier la honte par un éclat inutile.

Comme il faisoit préparer toutes choses pour s'éloigner des lieux qui lui auroient sans cesse renouvelé l'idée d'une aventure qu'il vouloit oublier, il vit un jour Alboflède au milieu d'un cabinet où il s'étoit enfermé pour écrire. La surprise que lui causèrent sa figure et sa présence inopinée, cédoit à une espèce de respect dont il ne put se défendre pour elle, lorsqu'elle lui parla en ces termes : La malheureuse Gertrude n'est plus ; elle fut innocente de l'infidélité dont tu crois avoir vu les témoignages ; mais il ne m'est pas permis d'en dire davantage pour la justifier : c'est au temps seul qu'il est réservé de rétablir sa réputation ; cependant sois persuadé que nul d'entre les hommes n'a séduit son innocence, ni triomphé de sa vertu : et Clodion seul de tous les mor-

tels.... Clodion, s'écria le prince en l'interrompant brusquement, n'est peut-être pas, sans le savoir, père des enfants qu'il a vu naître! Cependant j'en aurai soin, sans examiner qui l'est; et je dirai de plus que je ne suis pas insensible au malheur de leur mère, malgré tout ce qui devroit l'effacer pour jamais de mon souvenir. Oublie-la, dit-elle, puisque tu ne t'en souviendrois que pour outrager sa mémoire; mais apprends que ce qu'elle laisse sera peut-être un jour arbitre de la destinée des tiens. A ces mots il vit briller quelque chose de si merveilleux dans les regards de celle qui lui parloit, qu'il fut contraint d'en détourner les siens, et ne la vit plus lorsqu'ils la recherchèrent. Mais achevons succinctement ses aventures et son règne. Il tourna dès lors toutes ses pensées vers la guerre, rebuté de toutes celles de l'amour; et ce ne fut que quinze ou vingt ans après qu'il fit le mariage dont je vous ai parlé, et dans lequel les tendresses du cœur n'avoient assurément point de part: mais il vouloit des successeurs; cependant il n'en eût point, quoique la vertueuse Clotilde lui eût donné un fils et une fille dès les premières années. Il en passa quelques-unes tranquillement, goûtant la douceur du repos dans un ménage heureux. L'ambition et la guerre allumée de toutes parts l'en tirèrent pour le porter partout où il crut profiter du désordre où étoient pour lors les affaires de l'empire. Le succès ne fut pas toujours heureux pour lui dans cette entreprise; le grand Aétius avoit arrêté sur

le penchant de sa ruine cette vaste puissance que son propre poids sembloit entraîner; et partout où Clodion l'eut en tête, ce fut à son désavantage. Cependant ce qu'il y avoit d'aventuriers qui cherchoient la gloire ou la fortune venoient servir sous lui, sûrs que le mérite n'y demeureroit point sans récompense. Parmi ceux qui s'y étoient signalés avec le plus de distinction, il avoit honoré de son estime et comblé de bienfaits un jeune inconnu, qui n'avoit pas manqué une occasion de se faire remarquer. Sa personne étoit agréable; et, profitant du penchant que le roi avoit pour lui, son assiduité le rendit l'objet de ses libéralités et de l'envie des courtisans; car la faveur n'a non plus de bornes dans son accroissement que la disgrâce n'en a lorsqu'elle commence à persécuter. Le nom seul du nouveau favori étoit toute la connoissance qu'on avoit de lui: il se faisoit appeler Méroué. Le roi, pour combler sa fortune, lui fit épouser une sœur aînée de sa femme, dont il n'avoit pas voulu parce qu'elle étoit belle.

C'étoit l'usage, dès ce temps-là, de mener la cour à la guerre lorsque le roi y alloit; et, comme les événements en sont incertains, les dames, au lieu d'assister aux victoires et aux triomphes, voyoient quelquefois le contraire.

Ces noces, célébrées auprès de Laon, pensèrent être fatales aux François. Clodion s'étoit avancé pour couvrir cette place que les Romains sembloient menacer. Le vigilant Aétius ne douta point que l'éloi-

gnement de son camp, et les réjouissances où les ennemis s'abandonneroient, ne lui donnassent lieu de les surprendre. Il ne fut point trompé; et, tombant sur eux à la pointe du jour, il les trouva accablés de vin et de sommeil, sans gardes et sans défense. Méroué fut le premier en état de les recevoir; et, courant au quartier du roi à la première alarme, rallia ce qu'il put à la hâte, le dégagea d'une foule d'ennemis qui l'avoient déjà environné; et, après l'avoir sauvé, fut assez heureux pour tirer encore sa nouvelle épouse du dernier des malheurs: la reine tomba, heureusement pour elle, entre les mains du général ennemi. Elle fut traitée avec tout le respect dû à son caractère, et renvoyée trois jours après avec une escorte honorable. Ce fut le dernier échec que reçut Clodion; Aétius, attiré ailleurs pour la défense de l'empire, lui donna le temps de se remettre.

Les conseils de Méroué, aussi sage qu'il étoit vaillant, n'aidèrent pas peu Clodion à établir une puissante monarchie en peu d'années. Il avoit une opinion si avantageuse de tout ce qui regardoit son favori, qu'il ne le pouvoit croire, lorsqu'il avouoit franchement qu'il croyoit sa naissance obscure, toutes les fois qu'il lui en parloit. Je n'en rougirai point, seigneur, lui disoit-il; nous ne sommes pas maîtres de cet endroit de notre fortune. Content de mériter que ma naissance réponde à celle où vous m'avez élevé, je vous dirai que tout ce que j'en sais est

qu'une vieille femme, horriblement laide, m'a fait élever dans un endroit délicieux. Elle m'en a chassé dès qu'elle a cru que j'étois en état de me produire par mon mérite, ou de trouver une mort glorieuse dans les armes. Les premières que j'ai portées ont été à votre service; un papier fermé que cette vieille m'a donné pour vous rendre, et que j'ai cru de trop peu de conséquence pour vous l'oser présenter, vous en dira peut-être davantage. Clodion, le regardant avec une attention merveilleuse pendant ce discours, ouvrit avec émotion le papier qu'il lui présenta, et y lut ces mots: . . . .

« Méroué, fils de Gertrude, tient le jour d'un « père immortel; le témoignage d'Alboflède doit « suffire pour confirmer cette vérité. ».

Clodion, ayant rêvé quelques moments après cette lecture, embrassa tendrement Méroué, et lui dit, en souriant, qu'il n'étoit point question de son père; que, mortel ou immortel, il n'en avoit pas trop bien usé pour la pauvre Gertrude; mais qu'il lui pardonnoit sa part de l'injure pour l'amour d'un fils si accompli. Son estime et sa confiance pour lui allèrent toujours en augmentant, et Méroué régnoit effectivement pendant les dernières années du règne de son maître; mais il les rendoit glorieuses par les avantages signalés qui étendirent ses États pendant la guerre, et il les rendit heureuses par une paix qui donna le repos et l'abondance aux sujets de sa nouvelle domination. . . . .

Clodion mourut à Reims, où il avoit établi le siége de sa royauté, ayant confié l'État, et son fils même à Méroué pendant la foiblesse de son âge. Il reçut l'un et l'autre de ces grands dépôts, avec intention de s'acquitter par ses soins et sa fidélité de tout ce qu'il devoit à la mémoire de Clodion; mais bientôt la fortune en disposa autrement. Il fut obligé de se mettre à la tête d'une puissante armée, pour s'opposer aux barbares qui, après avoir désolé les terres de l'empire sous la conduite d'Attila, s'étoient répandus dans toutes les provinces voisines: le danger étoit pressant; la confiance que les troupes avoient en la valeur et la conduite de Méroué leur fit mépriser ce péril; mais ils ne voulurent marcher contre un ennemi si redoutable, que sous un roi. Ils méprisoient la stupidité du fils de Clodion, déjà en âge de porter les armes, et cependant indignement arrêté sous la conduite de sa mère. Il fallut céder: Méroué fut élevé sur un bouclier au milieu de l'armée, et proclamé roi des François avec toutes les cérémonies d'une pompe militaire. Le ciel sembla, par toutes sortes d'heureux succès, approuver cette injustice.

Il joignit ses troupes à celles du grand Aétius; et ces deux fameux capitaines ayant défait une partie de l'armée barbare auprès d'Orléans, qu'ils avoient assiégé; après l'avoir encore affoiblie par plusieurs combats, joignirent enfin le roi des Huns dans les plaines de Châlons, où il avoit rassemblé et dé-

ployé cette multitude innombrable de combattants, et l'attaquèrent avec tant de valeur et de succès, que la terre fut couverte d'un million de morts.

Cependant la veuve de Clodion, alarmée au premier bruit de l'ingratitude et de la perfidie dont elle accusoit l'ambition de Mérouée, n'eut point d'égard aux protestations qu'il faisoit de n'avoir accepté le titre de roi que pour le conserver à son fils. Elle se sauva avec ce fils et une fille, sans s'amuser aux pleurs de sa sœur, ni aux assurances qu'elle lui donna de la fidélité de son mari; rien ne put la rassurer.

Elle avoit donc été trouver Attila avant sa dernière défaite, lui avoit confié la personne et la fortune du prince; et, après avoir reçu des assurances de châtier l'usurpateur et de rétablir son fils, elle méditoit de se retirer chez les Bourguignons, où la mémoire de Gondioche avoit encore des partisans. Mais, ayant appris la défaite d'Attila, dans laquelle le bruit couroit que son fils avoit péri, elle se détermina enfin à chercher un asile auprès d'Aétius, de qui elle avoit déjà éprouvé la générosité. Elle se rendit à la ville d'Aquilée, comme ce grand homme venoit d'y ramener l'armée romaine, tandis que Mérouée, ayant rétabli la tranquillité dans ses États, étoit aussi de retour dans la capitale des François. Il fut touché du parti que l'injuste défiance de Clotilde lui avoit fait prendre: mais, la nouvelle de la mort du fils de Clodion étant alors confirmée de toutes parts, il se con-

sola enfin dans la possession d'une couronne qui sembloit désormais lui appartenir par la loi même de son premier fondateur, aussi bien que par le choix des François.

Depuis ce temps-là il n'eut plus rien à souhaiter de la fortune : les prospérités prévenoient ses vœux, et tous ses projets étoient accompagnés de succès heureux. Son épouse lui donna un successeur, lorsqu'il fut assez affermi dans ses États pour n'avoir que ce bonheur à désirer : il en visita toutes les provinces, comblé partout de bénédictions et de louanges. Il sembloit chercher à établir le siége de sa domination, au milieu d'une paix heureuse, dans quelque lieu digne de la magnificence dont il méditoit de l'embellir. Troyes enfin le détermina; il regardoit cette ville comme le lieu de sa naissance. La situation n'en étoit pas heureuse; mais la foiblesse des grands hommes est de vouloir combattre la nature, et de vaincre toutes les difficultés par l'art et la profusion, plutôt que de soumettre leur orgueil aux conseils ou aux propositions des autres, quelque raisonnables qu'ils les connoissent.

Méroué donna beaucoup de temps à la recherche inutile de la fameuse Alboflède; rien ne put lui en donner des nouvelles. Il visita souvent ce séjour extraordinaire où elle avoit rendu tant d'oracles; et ce fut là que, pour en éterniser la mémoire, il déploya sa magnificence, en épuisant tout ce que pouvoient l'art et l'invention pour rendre cette

petite isle la merveille la plus rare qui fût alors dans le monde.

On prétend que de certaines tablettes écrites de la main d'Alboflède s'étoient trouvées dans le temps qu'on travailloit à l'embellir; qu'entre plusieurs prédictions elles contenoient l'aventure de Gertrude, qui, se baignant aux bords de cette isle, fut surprise par le Dieu du fleuve; qu'elle en eut les jumeaux dont Méroué étoit l'aîné; et que, tandis qu'elle donnoit ses soins à sa première enfance, l'autre fut rendu à son père. Le peuple reçut comme une vérité tout ce qui se répandit d'avantageux sur la naissance de son roi.

Mais pendant que Méroué établissoit à Troyes le séjour enchanté de sa demeure, et la foi d'une origine que les esprits forts de ce temps-là traitoient de fabuleuse, voyons ce que devinrent chez les Romains les restes infortunés de la famille de Clodion.

Le jeune Valentinien étoit alors empereur, prince si abandonné à tous les excès où son mauvais naturel et ses plaisirs l'entraînoient, que le vertueux Aétius, avec toute l'autorité que ses services lui donnoient sur son esprit, pouvoit à peine s'opposer à ses violences.

L'accueil que Clotilde et sa fille trouvèrent dans l'asile que leur donna ce grand homme, surpassa leur espérance. Aquilée étoit alors le siége de l'empire: car, depuis que Rome, abandonnée par le foible Honorius, avoit été livrée à la fureur des barbares,

ses successeurs sembloient avoir entièrement déserté une ville si long-temps maîtresse de l'univers. Aétius n'oublia rien de ce que la magnificence et la politesse d'une nation qui traitoit les autres de barbares, pouvoient offrir pour adoucir les malheurs d'une grande reine; mais, pour lui assurer sa protection, il falloit, avant toutes choses, lui trouver un asile contre une puissance supérieure. La fille de Clodion étoit d'une beauté peu commune; ainsi le premier soin d'Aétius fût de la cacher aux yeux de son maître. Une maison agréable et magnifique, qu'il avoit à quelques milles d'Aquilée, fut la retraite des princesses. Elles y étoient servies avec tout le respect et tous les égards qui étoient dus à leur caractère; et, si les malheurs de Clotilde eussent été d'une autre nature, c'étoit sans doute dans cette douce et tranquille retraite qu'elle eût pu les oublier: mais elle venoit de perdre un fils, objet de sa tendresse et de ses plus chères espérances: elle se voyoit fugitive dans une cour où sa fille, reste unique de la race de Clodion, n'osoit seulement paroître, condamnée à passer ses beaux jours dans une solitude éternelle, ou à commettre ses charmes et son innocence à la discrétion du plus emporté de tous les hommes. Cette situation parut si cruelle à la malheureuse reine, que son courage fier et orgueilleux ne le put supporter; et, rongée d'un chagrin perpétuel, elle y succomba enfin, et mourut entre les bras d'une fille désolée, que, dans un âge si tendre et une fortune

si déplorable, elle laissoit sans aucun appui que la générosité d'un homme qui avoit autrefois été l'ennemi de sa maison.

La mort de Clotilde toucha sensiblement Aétius; mais le triste état où elle laissoit la princesse redoubla sa tendresse pour elle, et l'intéressa tellement dans sa fortune, qu'il l'adopta. Ce n'étoit point la faire descendre du rang où elle étoit née; et vous savez ce que c'étoit qu'un citoyen romain dans le temps de la république. Aétius étoit patrice; et dans celui du bas-empire, cette dignité, d'où l'on montoit souvent au trône, n'étoit pas tenue pour inférieure à celle des rois. Il ne se repentit point de cet excès de générosité: tant de noblesse et de vertus brilloient dans les sentiments de la princesse, que la seule inquiétude du Romain étoit de voir son mérite enseveli dans l'indigne obscurité où les fureurs de Valentinien l'obligeoient de la cacher; mais il résolut enfin de l'en tirer. Maxime, jeune sénateur, étoit ce qu'il y avoit alors de plus digne d'elle à la cour; il étoit de tous les plaisirs de l'empereur, sans participer aux désordres où ses débauches le plongeoient. Aétius, le voyant avec plaisir se distinguer au milieu d'une jeunesse corrompue, autant qu'il s'étoit distingué dans les périls de la guerre, jeta les yeux sur lui pour hériter de ses richesses immenses, et posséder un trésor encore plus précieux dans la chère fille qu'il lui destinoit. Maxime connut tout son bonheur dès qu'il la vit, et la fille de Clodion ne vit

rien à dédaigner dans l'offre d'un cœur comme le sien : le temps ne fit qu'augmenter la passion de l'un, et la tendresse et l'estime de l'autre.

Valentinien consentit au mariage de son favori avec une étrangère ; et, aux instantes prières d'Aétius, il promit même qu'il n'assisteroit pas à leurs noces. Cet honneur avoit quelquefois été fatal aux Romains qui épousoient de belles femmes.

Jamais hymen ne s'étoit célébré sous des auspices plus heureux en apparence ; et c'est de ce mariage que l'infortunée Zeneyde est née, dernière d'un sang malheureux, que le courroux du ciel n'a point cessé de persécuter. A ces mots, de nouvelles larmes coulèrent des yeux de la belle Zeneyde ; car je me doutai bien alors que c'étoit elle : et, tandis qu'une douleur si vive, après tant de siècles, m'intéressoit pour elle, je trouvois quelque chose de si singulier à me voir tête à tête avec la petite fille du bon roi Clodion, que je fus sur le point d'en faire un éclat de rire, qui n'auroit pas été de saison. Je regardois de tous mes yeux une personne qui, par son âge, pouvoit avoir été grand'mère d'un patriarche ; et qui, par sa beauté et sa fraîcheur, pouvoit passer pour la déesse du printemps. Elle connut d'abord ma pensée ; et, continuant son discours : La fin de cette histoire, dit-elle, vous éclaircira un mystère qui vous embarrasse ; mais, avant que d'y venir, je serai obligée d'allonger mon récit par des particularités d'aventures qui vous en paroîtront détachées en quelque manière : mais

je tâcherai, en vous les contant, de les rendre le moins ennuyeuses que je pourrai.

Aétius espéra que la faveur de Maxime garantiroit sa femme des insultes que sa beauté avoit à craindre des emportements de Valentinien. Ma mère parut à sa cour comme un nouvel astre; elle effaça même l'impératrice Eudoxie, qui jusque-là n'y avoit rien vu qu'elle n'eût effacé; mais, au lieu des louanges dont cette nouvelle beauté faisoit retentir le palais, Valentinien demeura muet; et le plus susceptible de tous les hommes fut le seul qui ne marqua point d'attention pour elle. Maxime en loua les dieux; mais Aétius, qui connoissoit le cœur perfide de son maître, en tira un mauvais augure, et jugea dès lors qu'il ne falloit exposer que rarement à ses yeux une beauté si dangereuse. Ma mère reçut avec joie une proposition qui convenoit à son humeur, et mettoit en repos l'esprit d'un mari qu'elle aimoit tendrement. Elle prit congé de la cour dès le jour qu'elle y fut présentée, et il ne tint pas à elle que ses charmes n'en fussent exilés d'une distance capable de la sauver de ce qu'ils en avoient à craindre. L'empereur cependant, qui les avoit tous sentis jusqu'au fond du cœur dès le premier moment de sa vue, sentit par son absence augmenter ses désirs et son impatience; car, chez lui, les premiers mouvements d'une passion étoient toujours le dessein de la satisfaire. Les égards qu'il avoit encore pour les services d'Aétius l'avoient obligé à dissimuler pour un

temps tout ce que cette fatale vue avoit allumé d'injustes feux dans son âme; mais, après avoir tenté toutes sortes de moyens pour la faire revenir à la cour, que l'impératrice même l'en eut sollicitée, et que la guerre piquante qu'il faisoit chaque jour à Maxime sur sa jalousie, fut aussi inutile que tout le reste, il se lassa de la contrainte où le tenoit une si longue dissimulation, et se préparoit aux dernières extrémités lorsque, sur le point qu'il l'alloit enlever, un affranchi de Maxime, dépositaire des secrets de son maître, vint révéler un mystère à Valentinien qui le fit changer de dessein. Il lui apprit que ma mère avoit donné une bague à son mari, qu'il tenoit si chère qu'il ne la quittoit jamais; qu'ils étoient convenus que, quelque ordre qu'il lui pût envoyer de paroître à la cour, elle n'y obéiroit pas à moins que de voir ce gage de leur tendresse. Ce fut sur cet avis que l'artificieux et cruel empereur forma le projet d'un stratagème, qui ne lui réussit que trop. La passion dominante de Maxime étoit le jeu; Valentinien le savoit; et, ayant ordonné en secret à ce qu'il y avoit de plus adroit à ce pernicieux métier dans sa cour, d'entreprendre son favori, et de tâcher de le réduire à prendre de l'argent sur sa bague, ils y réussirent. La chose étoit difficile; il s'étonna qu'on ne voulût plus jouer sur sa parole, et qu'on refusât des pierreries de plus grand prix qu'une bague dont il s'obstinoit à ne se point défaire : mais il étoit piqué de sa perte; et, l'empereur n'étant point de la partie,

il ne soupçonna d'aucune supercherie ceux contre lesquels il jouoit. Il ne s'en fut pas plutôt défait, à condition de la racheter après le jeu, qu'il reçut ordre de l'empereur, lorsqu'il y étoit le plus échauffé, de se rendre incessamment avec Aétius à quelques légions campées à une journée d'Aquilée, qu'on disoit s'être mutinées. Maxime donna dans le piége avec tant d'ardeur et d'empressement, qu'il partit sans aller seulement chez lui. A peine étoit-il hors de la ville, que sa femme reçut la malheureuse bague des mains du scélérat affranchi. Cependant, malgré ce témoignage convaincant des volontés de son mari, elle balança long-temps avant que de pouvoir se résoudre à l'aller trouver dans un lieu aussi suspect que le palais de Valentinien; mais tout conspiroit à son malheur. L'affranchi de son mari, qu'elle savoit être le confident de ses plus secrettes pensées, se chargeoit de la conduire; et c'étoit chez Eudoxie qu'il l'assura que Maxime l'attendoit. Elle ne connoissoit point le palais ; jugez de son étonnement lorsqu'elle se vit dans l'appartement de l'empereur au lieu de celui d'Eudoxie, et qu'elle ne trouva que Valentinien dans un lieu où elle cherchoit son mari. Elle tourna de toutes parts ses yeux effrayés; mais, au lieu de cette foule qui accompagnoit d'ordinaire le maître de ces lieux, elle ne vit qu'une solitude qui la fit trembler. Elle connut qu'elle étoit trahie; et, voulant se retirer avec précipitation, elle trouva tous les passages fermés. Valentinien tâcha de la rassurer ;

et, s'approchant d'elle avec une profonde soumission, il ne lui fit voir d'abord dans ses yeux et dans ses discours que des marques d'une passion très respectueuse : elle n'en fut point rassurée. Le perfide employa ensuite tout ce qu'ont de flatteur et d'insinuant, pour la foiblesse du sexe, l'amour, l'ambition, le désespoir et les pleurs ; mais elle n'en conçut qu'une plus grande indignation pour lui. Bientôt le tyran rentra dans son naturel ; et ce fut alors que les prières, les pleurs et le désespoir auxquels l'infortunée s'abandonna à son tour, furent aussi inutiles que ses cris et tous les efforts qu'elle employa contre sa violence.

Cependant Maxime, ayant eu des nouvelles en chemin que tout étoit paisible où il alloit, revint sur ses pas ; et, voulant en rendre compte à l'empereur avant toutes choses, il fut surpris de trouver les portes de son appartement désertes, au lieu d'y rencontrer cette presse servile dont elles étoient d'ordinaire obsédées. Elles s'ouvrirent dans le temps qu'il s'en approchoit, et il en vit sortir son épouse. Jamais l'affreuse Gorgone ne parut avec tant d'horreur et de surprise aux yeux de ceux qu'elle changeoit en rochers, que ma mère s'offroit alors aux siens ; et on eût dit que cette vue, jadis si chère, venoit de faire le même effet en lui. Il demeura éperdu, immobile et sans sentiment, tandis que ma mère, frappée comme d'un coup de foudre de voir que le premier témoin de son désordre étoit celui de qui elle vou-

loit se cacher pour jamais, baissa les yeux; et, détournant un visage où le désespoir étoit peint, elle s'éloigna de lui avec tant de précipitation, qu'elle étoit dans son appartement avant qu'il fût revenu de son étonnement. L'innocente et malheureuse princesse ne voulut point se donner le temps d'envisager toute l'horreur de sa destinée. Elle envoya prier Aétius de se rendre auprès d'elle en diligence; et, ayant fait préparer un bain, elle s'y mit et se coupa les veines. Il arriva comme elle commençoit à sentir les premières défaillances; elle eut encore assez de force pour lui conter son aventure; et, lui ayant remis la fatale bague qui l'avoit séduite, elle parut consolée d'expirer entre les bras de son père, et de pouvoir réparer par sa mort l'outrage innocent qu'elle avoit fait à son mari. Aétius, pénétré lui-même de la douleur la plus vive, ne put de longtemps consoler Maxime. Il appréhendoit tout de son impétuosité et de ses ressentiments: il craignit qu'il ne se portât à une vengeance qu'il ne crut pas permise contre la personne du prince: il craignit, d'un autre côté, que l'empereur n'en demeurât pas là; et que, pour sa propre sûreté, il ne portât l'injustice et la tyrannie jusqu'à l'extrémité, contre un homme qu'il avoit trop offensé pour le laisser vivre. Mon père dissimula son désespoir autant qu'il le put; il feignit même d'entrer dans tout ce que son ami lui dit pour l'apaiser; et peu de temps après il porta sa douleur et ses ressentiments à la guerre qui venoit

de recommencer entre le successeur d'Attila et les Romains.

En partant, Aétius fit à son maître, sur la noirceur de ce dernier crime, des reproches qui ne furent pas trop bien reçus. Il conjura l'impératrice de me prendre sous sa protection jusqu'à son retour, et partit avec Maxime. La victoire, à son ordinaire, l'accompagna partout. Mais, tandis qu'il triomphoit des ennemis de l'empire, Valentinien le désoloit. Il ne mit plus de bornes à ses cruautés et à ses violences pendant l'absence de celui qu'il commençoit à regarder comme un censeur importun de ses actions. Maxime sentoit une joie secrette dans le fond de son cœur à chaque nouvelle qu'il en arrivoit, pendant qu'il en coûtoit des larmes au généreux Aétius : car, bien loin que le temps eût étouffé dans l'âme du fier Romain le ressentiment d'une si cruelle injure, la violence qu'il se faisoit en la dissimulant augmentoit sa haine implacable contre le tyran. Dieux ! de quels moyens se servit-il pour l'assouvir, et que ne peut point la fureur de se venger dans les âmes qu'elle possède ! Maxime savoit trop qu'il n'y falloit pas songer tant que le fidèle Aétius veilleroit à la sûreté de son indigne maître ; mais, décidé à se perdre lui-même ou à se venger, il ne balança point dans la résolution d'immoler son ami au désir furieux de laver dans le sang de son maître l'affront qu'il en avoit reçu. Aétius redoubloit ses reproches à chaque lettre qu'il lui envoyoit ; mais celles que Maxime

écrivoit à l'empereur étoient d'un autre style ; la flatterie, appât aussi dangereux pour les scélérats et les tyrans qu'il l'est quelquefois pour les héros, étoit une insinuation infaillible pour persuader que le général des Romains ne prenoit la liberté de censurer les défauts imaginaires de son empereur, que parce qu'il portoit envie à ses vertus ; qu'il étoit à craindre que le désir d'être en sa place ne le poussât à rendre son nom odieux aux légions, plutôt que cette tendresse qu'il affectoit pour la liberté des Romains et le repos de l'État ; et qu'enfin un sujet que les soldats adoroient étoit toujours en possession de ne l'être plus dès que son ambition prendroit le dessus de la fidélité. Cet artifice, tout grossier qu'il étoit, réussit auprès d'un esprit ingrat et timide. Aétius fut rappelé sous prétexte d'un danger pressant qui menaçoit son maître ; et le commandement de l'armée fut remis à Maxime. Le fameux Romain ne fut pas plutôt arrivé à la cour, qu'il fut assassiné aux pieds de l'empereur, où il s'étoit jeté pour le saluer. La nouvelle en vint bientôt à l'armée ; aussitôt une partie des légions courut à sa vengeance, tandis que dans Aquilée tout se souleva contre Valentinien ; et ce furent ses propres gardes qui l'immolèrent aux mânes du grand Aétius et à la sûreté publique.

Mon père fut aussitôt proclamé empereur par le sénat et l'armée. A peine cette fortune put-elle le consoler de n'avoir pas porté lui-même le coup mortel dans le cœur du perfide qu'il n'avoit pu sacrifier

à sa vengeance, sans envelopper dans sa perte le plus grand et le plus vertueux de tous les hommes. Lorsqu'il prit possession de l'empire, j'étois encore trop jeune pour être sensible aux malheurs de ma famille ; je l'étois encore moins aux révolutions qui changèrent en ce temps-là ma fortune. Je ne me souviens que d'avoir toujours été élevée comme fille de l'empereur ; et je regardois Eudoxie comme ma mère. Maxime l'avoit épousée peu de temps après son élévation à l'empire : on ne sait si ce fut par politique ou par amour ; il y avoit des raisons pour l'un et pour l'autre. Enfin, la mémoire odieuse de son prédécesseur, et une forte inclination qu'il avoit pour la vertu, rendirent bientôt son règne si agréable aux Romains, qu'il jouissoit d'une tranquillité heureuse, lorsque Childéric, fils de Méroué, vint à sa cour. J'étois alors instruite des aventures de ma mère : j'y avois souvent donné des larmes, et j'avois conçu pour Méroué et toute sa race une aversion égale au tort que je crus qu'elle avoit fait à la nôtre : cependant le prince Childéric venoit me demander lui-même en mariage. Méroué, le plus prudent des hommes, voulut, par l'alliance des Romains, assurer à son successeur la possession d'un État qu'il n'avoit cessé d'augmenter depuis qu'il le gouvernoit. Il commençoit à sentir les infirmités de l'âge, et il prévit que son fils, plus porté au penchant qui l'entraînoit vers les plaisirs, qu'il ne paroissoit appliqué aux choses sérieuses, auroit besoin d'un protecteur tel

que l'empereur des Romains, pour se maintenir sur un trône moins affermi que puissant.

Avant l'arrivée du jeune prince, j'étois pour lui dans les dispositions de haine que je viens de dire; et, lorsque le sujet de son voyage fut connu, je ne pouvois supporter la pensée de me voir unie avec un sang si fatal à ma famille, sans en frémir: mais sa présence changea un peu ces sentiments. Tout étoit aimable dans sa personne; grand et noble dans son air, ses manières étoient insinuantes et polies, son esprit plein de vivacité et d'agrément: mais toutes ces qualités aimables ne firent qu'effacer de mon âme l'aversion dont j'étois prévenue, sans y produire aucun mouvement plus favorable pour lui.

Comme je n'avois pas encore douze ans, ma grande jeunesse fut peut-être cause qu'il n'eut pas d'attention pour une beauté dont on vouloit déjà me flatter; peut-être aussi me négligeoit-il par la seule raison que je lui étois destinée. Cependant son père ne fut pas fâché du séjour qu'il fut obligé de faire à la cour romaine, en attendant que mon âge permît la célébration d'un hymen qu'il avoit fort à cœur. Il espéra que ce caractère de grandeur et de vertu, dont le nom romain étoit encore en possession, laisseroit dans l'esprit du prince des impressions opposées à celles qu'il y voyoit à regret. Childéric, pour ne point perdre de temps jusqu'à notre mariage, porta ses vœux partout où il trouva des objets dignes de ses soins et de son inconstance: il

faisoit chaque jour des conquêtes, des infidélités, et des jaloux; l'empereur même ne fut point exempt des alarmes que ce dangereux étranger donnoit aux maris des plus belles Romaines. Son étoile, fatale au lien conjugal, commença à troubler par sa maligne influence l'heureuse paix qui avoit régné dans la famille de Maxime depuis son mariage avec Eudoxie. Elle n'avoit plus cet éclat dont brille la première jeunesse; mais elle avoit encore beaucoup de beauté. Les assiduités, et enfin les regards d'un homme dont toutes les beautés se disputoient la conquête, furent des hommages qui flattèrent sa vanité peut-être plus qu'ils ne touchèrent son cœur. Maxime, qui l'aimoit passionnément, s'en aperçut: la raillerie aigre étoit son fort, et il disoit publiquement à l'impératrice toutes les duretés que sa nouvelle jalousie lui fournissoit sur un engagement si disproportionné à son âge. Il n'y a point d'endroit si sensible pour les femmes qui n'ont pas encore renoncé à la jeunesse. Elle en fut piquée jusqu'au vif, et sentit déjà un repentir de l'avoir fait succéder dans son cœur au cruel Valentinien, qui, dans toutes ses fureurs, ne l'avoit jamais si maltraitée à son gré. Mais, lorsque dans les picoteries qu'ils eurent en secret, il eut l'imprudence de lui reprocher qu'elle se livroit à Childéric avec la même facilité qu'elle l'avoit épousé, lui qui avoit fait assassiner son premier mari, sa rage parvint au dernier excès: mais elle la renferma dans le fond de son cœur, résolue que ce

reproche offensant coûteroit la vie à celui qui se vantoit de l'avoir fait perdre à son époux. Elle se raccommoda avec Maxime pour pouvoir mieux le perdre : il n'étoit plus question de ce qui les avoit brouillés; tout ce qui regardoit Childéric s'évanouit dans son âme pour y laisser régner le désir de la vengeance dans toute son ardeur. Au contraire, elle le pressa de hâter notre mariage, et de renvoyer incessamment un jeune étourdi qui n'avoit pas mérité l'alarme qu'il en avoit prise. Mais dans ce temps-là on reçut les nouvelles de la mort de Méroué; et son successeur, plus pressé de posséder une couronne qu'une maîtresse qui n'étoit pas de son choix, partit avec précipitation, remettant la conclusion de son hymen avec moi jusqu'après son couronnement.

Ce fut peu de temps après que l'empire romain, sujet à des révolutions fréquentes dans sa décadence, éprouva enfin celle qui causa sa ruine entière.

Eudoxie, livrée sans cesse à sa haine et au désir de se venger, sous prétexte de venger la mort d'un époux, communiqua son dessein à un foible parti qui subsistoit à peine dans l'obscurité, reste indigne des compagnons de débauche ou des ministres des cruautés de Valentinien. En ce temps-là Genséric, successeur d'Attila, si souvent vaincu par le grand Aétius, et enfin chassé des terres de l'empire peu avant la mort du fameux général, ayant rassemblé une armée de Goths et de Vandales, pratiquoit des



intelligences dans Rome, et s'y avançoit. Maxime en eut avis; et, dans le temps qu'il rassembloit ses légions pour s'opposer à ses desseins, il apprit que, s'en étant déjà rendu maître, il tournoit ses armes vers Aquilée, et qu'il s'y avançoit à grandes journées. A cette nouvelle, l'arrêt prononcé par le destin contre les restes du plus vaste empire qui fut jamais, mit tout en confusion pour faire succomber les Romains sous un ennemi si méprisable pour eux. La consternation se répandit dans les troupes, l'effroi dans le sénat, et le désordre dans la ville : alors les complices du dessein de l'impératrice prirent leur temps; plusieurs, ayant mis le feu en divers endroits de la ville, avertirent par ce signal les conjurés. Ils soulevèrent aussitôt la populace contre Maxime, qu'ils accusoient d'avoir livré Rome à la fureur des barbares, par sa lâcheté et sa nonchalance : ce ne fut plus qu'un cri contre lui. Il vint cependant, avec plus d'audace et de fermeté que de prudence, se mêler parmi ces furieux. Il tua de sa main les plus échauffés et les plus téméraires; mais, loin de réprimer leur fureur, ils lui lancèrent mille traits. Il se retira dans le palais pour n'être pas enveloppé; mais il fut poursuivi avec tant d'opiniâtreté et d'ardeur, qu'il tomba percé de plusieurs coups aux pieds de l'inhumaine Eudoxie, qui s'étoit avancée plutôt pour assouvir sa haine et satisfaire sa vengeance que pour sauver un mari qui lui tendoit inutilement les bras, victime sans doute immolée par



la justice céleste aux mânes du grand Aétius, et non pas à l'expiation du parricide d'un maître ingrat et d'un cruel empereur.

Mais Eudoxie ne goûta pas long-temps le plaisir d'une vengeance barbare. Genséric parut auprès d'Aquilée encore tout émue de son propre désordre. Elle lui ouvrit ses portes; mais détestant l'horrible attentat dont il apprit qu'une femme étoit coupable envers son mari, et frémissant de l'exemple dangereux qu'un peuple soulevé contre son maître donnoit à l'univers, il entra dans la capitale des Romains comme dans une place forcée, la livra à la fureur, à la brutalité, et à l'avarice des soldats: rien n'y fut épargné, excepté le dedans du palais, où le roi des Vandales s'étoit d'abord rendu. Il ne daigna pas voir la cruelle Eudoxie; et peu de jours après on m'emmena avec elle à la suite de Genséric: triste jouet d'une fortune acharnée, s'il le faut dire, contre une famille aussi auguste que peu digne de ses caprices et de ses persécutions!

Dieux! dans quel état pouvoit être une créature de mon âge au milieu de l'horreur, de la confusion et des cris qui retentissoient de tous côtés! L'aspect affreux des soldats qui s'approchèrent de moi pour me conduire au char où l'on avoit déjà mis Eudoxie, acheva de m'ôter toute connoissance. Heureuse si je n'étois jamais revenue de cet évanouissement!

La belle nymphe parut si saisie à ces mots, que je craignis de la voir dans l'état dont elle venoit de

parler. Ce fut inutilement qu'elle voulut continuer son discours; elle ne fut plus maîtresse d'une foule de soupirs qui l'interrompoient; et, cédant à sa douleur, après m'avoir fait connoître le trouble où elle étoit par un regard tout languissant, elle porta la main à un cordon d'or et de soie qui étoit auprès d'elle. J'entendis, dès qu'elle l'eut tiré, un son plus harmonieux que si on eût touché avec la dernière délicatesse des tuorbes et des clavecins, pendant qu'une vapeur parfumée, s'élevant tout à coup dans le lieu où nous étions, m'en déroba les objets. Elle se dissipa enfin peu à peu, et ne laissa qu'une odeur inconnue qui me parut plus agréable que tout ce que j'avois jamais senti; mais pendant cette espèce de brouillard la déesse avoit disparu; le canapé même où elle s'étoit couchée ne paroissoit plus. Ah! c'en est fait, dis-je alors; et, puisqu'on commence à démeubler, bientôt ce palais, avec tous ses ornements enchantés, s'évanouira, et je me trouverai seul au milieu de la prairie, ou sous quelque buisson, incertain si j'aurai rêvé ou véritablement vu tout ceci.

Mais je n'eus pas le temps de m'arrêter sur ces réflexions; une figure toute charmante parut à mes yeux au bruit d'un concert de hautbois et de violons, qui jouoient quelque chose d'aussi ravissant que les plus belles chaconnes de Lulli. Celle qui venoit d'entrer, et qui par ses airs sembloit se préparer à danser, étoit masquée; son habillement étoit peu

différent de ceux de l'opéra, hors que sa jupe étoit plus courte par devant, et que toutes les pierreries en étoient plus belles et plus brillantes. Dès qu'elle leva les bras, et qu'elle s'ébranla pour faire le premier pas, un certain frissonnement d'admiration me saisit : tant je trouvai de grâces dans ce seul mouvement ! Dieux ! dis-je, si le visage qu'elle nous cache étoit digne de cette taille, qu'il y auroit de danger pour ceux qui le verroient ! Tout le temps qu'elle dansa je fus si transporté, qu'elle auroit été contente de l'approbation que je lui donnois, si elle eût remarqué tous les changements de mon visage, et toutes les fois que je levois les yeux au ciel. Ses pieds tournés à charmer, la justesse de leurs pas et de son oreille, sa grâce et sa légèreté, tout cela me parut si extraordinaire, que la crainte de le voir finir troubla le plaisir du plus charmant spectacle qui fut jamais. O Hérode ! m'écriai-je, quand elle eut fait sa révérence, si la fille de ta maîtresse eût dansé de cet air devant toi, toutes les têtes de ta cour étoient à son service ; et, honteux de la borner à la moitié de ton royaume dans le don que tu lui promis, elle eût été souveraine de ton cœur et de tes états ! La danseuse n'entendit pas mon compliment ; et je ne sais comment elle disparut pour faire place à une nouvelle décoration.

Trois dames entrèrent avec ce qu'il faut pour prendre le thé ou du café. Celles qui portoient la table la placèrent devant moi, et se rangèrent de

chaque côté; et la troisième, ayant posé l'équipage dessus, me fit une profonde révérence à sa manière: car, au lieu de plier les genoux et de s'abaisser, elle pencha la tête en arrière; et, tenant les bras étendus, elle s'inclina un peu à la renverse. Cette cérémonie me parut assez sauvage, et je crus d'abord qu'elle tomboit en défaillance; mais, s'étant redressée dans le moment, elle se tint devant moi, les mains croisées l'une sur l'autre. Elle avoit les cheveux fort noirs; ses yeux étoient brillants, son teint vif et rembruni; et de tout cela il se formoit un certain air spirituel et animé, qui fait souvent autant de chemin que les beautés les plus achevées. Celle qui étoit à ma droite avoit les cheveux du plus beau couleur de feu du monde; ses yeux étoient noirs, ses sourcils *bruns*, et jamais rousse n'eut les couleurs si éblouissantes; sa gorge et ses bras étoient de la même blancheur; et ses regards étoient si éveillés, que je les trouvai pleins d'enjouement et de vivacité quand je tournai les yeux sur elle; et je la vis sourire comme si elle m'eût connu toute sa vie. L'autre étoit blonde, bien prise dans sa taille, quoiqu'elle eût assez d'embonpoint; son geste étoit naturel et gracieux; de grands yeux bleus chargés d'une douce langueur, un air tendre, mais un peu sérieux, et sa tête qu'elle penchoit nonchalamment, me firent juger que l'insensibilité n'étoit pas son défaut. Leurs parures et leurs habits étoient à peu près comme ceux qu'on porte aujourd'hui, si ce n'est que leurs coiffures me pa-

rurent encore plus élevées, et qu'au lieu de rubans elles avoient de grandes aigrettes placées en différents endroits, qui, à chaque mouvement de tête, faisoient le plus agréable effet du monde; leurs corps étoient échancrés en pointe par devant, et découvroient un peu plus la gorge et les épaules. Après avoir donné quelque attention à ces trois beautés, je tournai les yeux sur ce qu'on avoit mis devant moi. C'est là qu'il y auroit eu un champ fertile pour les faiseurs de descriptions; mais vous dédaignez, s'il m'en souvient, ces ornements ennuyeux et frivoles dont on allonge les narrations : c'est pourquoi je ne vous dirai rien de la magnificence d'un équipage, où ce qu'il y avoit de moins précieux étoient des cuillers d'or, enrichies de gros diamants par les bouts. J'examinai pourtant avec admiration la table, le cabaret, la jatte et les gobelets : mais ce fut plutôt par politesse que par curiosité; je n'en avois alors que pour les princesses qui me tenoient compagnie. Je les regardai donc encore une fois avec plus d'attention que la première, et je remarquai qu'elles avoient chacune une serviette au bras. Je trouvai dans les regards de la nymphe aux cheveux roux un accueil aussi gracieux et aussi agaçant que celui dont elle m'avoit honoré d'abord : l'autre étoit toujours dans sa tendre langueur; et celle qui étoit devant moi me demanda si j'avois agréable qu'on servît du thé. Ce fut alors que je m'aperçus de mon incivilité; et, me levant avec précipitation, je fis signe,

après une profonde révérence, que je la remerciois. Parlez, monsieur, dit-elle, parlez sans vous contraindre; vous pouvez, en l'absence de la divinité qui préside ici, rompre un silence qu'elle ne vous imposoit qu'à regret, et nous n'avons pas comme elle le don de lire dans les pensées; il faut, s'il vous plaît, expliquer les vôtres. J'avoue que je fus ravi de cette permission; car, quoique je ne sois pas grand parleur, jamais rien ne m'avoit tant coûté que de me taire, depuis qu'on me l'avoit ordonné. M'adressant donc à la petite brune qui venoit de parler :

Non, mademoiselle, lui dis-je, je n'abuserai point des honneurs que vous voulez me faire, en les recevant; mais je vous conjure de me dire, premièrement, si je suis bien éveillé; en second lieu, si, me prenant pour un nouveau don Quichotte, on croit que je sois d'humeur à me laisser servir par des demoiselles de votre air; et enfin, ce qu'est devenue la divine personne qui m'a conduit en ces lieux, et celle qui m'a fait l'honneur de danser devant moi. Il y auroit, répondit-elle, un moyen assuré de vous prouver que tout ceci n'est pas un songe; il ne faudroit que vous couper le petit doigt, ou vous ôter un œil, qu'on vous remettroit dans deux ou trois jours : mais je ne crois pas, continua-t-elle en souriant, que vous vous obstiniez à douter de ce que vous voyez jusqu'à exiger de ces preuves. Pour la nymphe, elle est à présent à Poissi; et, connoissant que les choses qu'elle avoit à vous dire renou-

velleroient encore plus sensiblement sa douleur que celles qu'elle vous a déjà apprises, elle m'a ordonné d'achever un discours que ses pleurs avoient si souvent interrompu, Ainsi, si vous aimez mieux m'écouter dès à présent que de prendre le rafraîchissement qu'elle vous envoie, mes compagnes me laisseront avec vous pour obéir à ses ordres. A ces mots, les deux dames qui avoient apporté la table l'enlevèrent et ce qui étoit dessus, et sortirent, tandis que la belle brune prit un siége auprès de moi; et, sans rêver un seul moment aux choses qu'elle avoit à dire, elle continua ainsi l'histoire de Zeneyde.

FIN DE ZENEYDE.

L'ENCHANTEUR FAUSTUS, CONTE.

Belle Daphné, je me repens
De la petite confidence
Que je vous fis vers le printemps,
En parlant des amusements
Que le loisir et l'indolence,
Ou plutôt que votre présence
M'inspiroit dans ces lieux charmants
Où les Grâces et les *Sorans*
Ont établi leur résidence.
Je sais de quelle indifférence
Le ciel vous fit pour tout encens,
S'il s'adresse à vos agréments;
Car j'en ai quelque expérience.
Il est même certains moments
Où, malheur à qui vous encense,
Et dans ses discours ou ses chants
Vous va donnant la préférence
Sur les beautés de notre temps.
Pourquoi donc, avec ce mérite,
Si rare chez d'autres beautés,
Voulez-vous tant que je m'acquitte?

Pourquoi faut-il qu'on vous irrite
En vous disant vos vérités?

Cela veut dire en peu de mots, mademoiselle, qu'il y a je ne sais combien que vous me persécutez pour un misérable écrit, indigne de vous et de moi. Vous le voulez voir, quoique je vous aie dit que j'ai tâché d'y mettre quelque chose qui vous ressemble; et cependant vous ne voulez pas que ce qu'on fait pour vous ait de votre air; tant vous avez peur que ce ne soit vous flatter que d'attraper votre ressemblance! Il n'y a pas de peintre que cela n'embarrasse; mais, pour dépayser votre délicatesse sur les louanges, il faut vous conter une historiette où vous serez mise tout au long sans pouvoir y trouver à redire.

La reine Élisabeth, dont fut autrefois grand-amiral en Irlande un grand grand-père ou trisaïeul de madame votre mère, étoit une merveilleuse princesse pour la sagesse, le savoir, la magnificence et la grandeur d'âme : tout cela étoit beau; mais elle étoit envieuse comme un chien, jalouse et cruelle; et cela gâtoit tout :

Je n'entends pas, en parlant d'elle,
Parler de cette cruauté
Dont une farouche beauté
Martyrise un amant fidèle;
Car, entre nous, de ce côté
La reine n'étoit point cruelle;

Et dans l'histoire on a douté
Si sa pudique majesté,
Qui fut au dieu d'hymen rebelle,
L'avoit été par chasteté,
Ou par une incommodité
D'espèce bizarre et nouvelle;
Mais, en fait de virginité,
Ce fut une étrange pucelle.

Quoi qu'il en soit, la renommée, qui dit le bien et le mal, avoit porté son caractère jusqu'au fond des Allemagnes, d'où certain personnage partit en poste pour se rendre à sa cour. Il s'appeloit Fauste; peut-être le nommerons-nous quelquefois Faustus, pour la commodité de la rime, en cas que la fantaisie nous prenne de le mettre en vers. Ce Fauste donc, grand magicien de profession, eut envie de s'informer par lui-même si cette Élisabeth, dont on parloit tant, étoit aussi merveilleuse en belles qualités, qu'elle étoit endiablée sur les autres. Il en pouvoit être juge compétent; tout ce qui se passoit là-haut au pays des étoiles et des planètes, lui étoit connu, et Satan lui obéissoit comme son chien. Il savoit tout plein de petits secrets pour rire, et un million de tours de passe-passe, qui ne faisoient ni bien ni mal: comme, par exemple, quand il vouloit, une duchesse couroit les champs après son cocher; et un archevêque passoit les jours à faire des vers pour sa servante de cuisine, et les nuits à lui donner des sérénades: c'étoit lui qui le premier,

en Angleterre, avoit enseigné à mettre, dans certains jours de l'année, du romarin, du pissenlit, des os de bécasse, et autres curiosités de cette nature sous les chevets des jeunes pucelles, pour leur faire voir, la nuit en songe, celui par qui elles ne le seroient plus. La reine, charmée des gentillesses qu'on en disoit, voulut le voir; et, dès qu'elle le connut, elle devint presque folle de son savoir et de ses manières. Elle croyoit bien avoir elle-même tout l'esprit du monde, et n'avoit pas tort: elle se flattoit aussi d'être la plus belle personne de son royaume; mais il n'en étoit rien.

Un jour qu'elle s'étoit extraordinairement parée pour une audience d'ambassadeurs, elle se retira dans son cabinet après la cérémonie, et elle y fit venir notre docteur. Après s'être admirée quelque temps dans deux ou trois grands miroirs, elle parut fort contente d'elle-même:

Elle avoit cet air qu'au matin
Du soleil a l'avant-courrière:
Rien n'étoit si frais que son teint;
C'étoit tout lis et tout jasmin
Mêlés de rose printanière;
Car, dès qu'on a force or en main,
Les plus beaux teints ne manquent guère.
Court étoit son vertugadin,
Et montroit depuis l'escarpin
Sa jambe presque tout entière:
Et, s'étant assise à la fin,
Le dos penché contre sa chaise,

Comme qui diroit sans dessein,
Ce penchement montroit son sein,
Ayant fait regrimper sa fraise;
Tandis que sur sa blanche main
Rubis et diamants sans fin
Alloient brillant tout à leur aise.

Ce fut dans cet état que l'enchanteur Faustus la trouva : c'étoit bien le courtisan le plus adroit, pour un sorcier, qu'on pût voir au monde; et, connoissant le foible de la reine sur sa beauté imaginaire, il n'eut garde de manquer une si belle occasion de lui faire sa cour. Ainsi, choisissant le rôle d'Esther interdite, il fit trois pas en arrière comme pour tomber en foiblesse. La reine lui ayant demandé s'il se trouvoit mal, il dit que non, Dieu merci; mais que la gloire d'Assuérus l'avoit ébloui. Elle, qui savoit l'Ancien et le Nouveau Testament par cœur, trouva l'application juste et ingénieuse; mais, n'ayant pas alors son sceptre sur elle pour lui en faire baiser le bout en signe de grâce, elle se contenta de tirer un rubis de ses doigts d'ivoire, dont il se contenta aussi. Vous nous trouvez donc assez passable pour une reine, lui dit-elle, en repassant ses lèvres du bout de la langue, comme sans y songer. A cela il se donna au diable (le présent n'étoit pas nouveau): il se donna donc au diable, que non-seulement il n'y avoit ni souveraine ni particulière qui l'égalât, mais même qu'il n'y en avoit jamais eu. O Fauste, mon ami, lui dit-elle, si ces fameuses beautés des siècles

passés pouvoient revenir, il seroit aisé de voir que vous nous flattez. Votre majesté les veut-elle voir? dit-il; elle n'a qu'à dire; elle en aura bientôt le cœur net. Notre homme ne manqua pas d'être pris au mot, soit qu'elle eût envie de l'éprouver dans un effet si merveilleux de science magique, *ou* qu'elle voulût satisfaire une curiosité qu'elle avoit eue depuis assez long-temps.

Au reste, mademoiselle, n'allez pas vous imaginer que ce que je vais dire soit une fable de ma façon. L'événement est tiré des Mémoires d'un des beaux esprits de ce temps-là: c'étoit le chevalier Sydney, espèce de favori de la reine, qui parmi quelques faits particuliers de sa vie a mis cette aventure tout au long; et c'est du feu duc d'Ormond, votre grand-oncle, qui m'en a souvent fait le récit, que je tiens ce passage d'histoire.

Elle dit donc que notre magicien pria la reine de vouloir bien passer dans une petite galerie qui étoit près de son appartement, tandis qu'il iroit chercher son livre, sa baguette, et sa grande robe noire. Il ne fut pas long-temps à revenir avec son équipage et ses talismans. Il y avoit une porte à chaque bout de la galerie, par une desquelles les personnages que sa majesté souhaiteroit entreroient, et sortiroient par l'autre. Il n'y eut que deux personnes, sans plus, d'admises avec la reine au spectacle: l'une desquelles fut le comte d'Essex, et l'autre le Sydney, auteur de nos Mémoires.

La reine étoit placée devers le milieu de la galerie, ses deux favoris à droite et à gauche auprès de son fauteuil, autour desquels aussi bien que de leur maîtresse l'enchanteur ne manqua pas de tracer des cercles mystérieux avec toutes les façons et cérémonies en pareil cas usitées : il en traça un autre vis-à-vis, où il se mit lui-même, laissant un espace au milieu pour le passage des acteurs. Cela fait, il supplia la reine de ne pas dire un mot tant qu'ils seroient sur la scène, et surtout de ne se point effrayer, quelque chose qu'elle pût voir. Cette dernière précaution étoit assez inutile à son égard; car la bonne dame ne craignoit ni Dieu, ni diable. Après ce mot d'avis, il lui demanda laquelle des beautés trépassées elle souhaitoit de voir la première. Elle dit que, pour suivre l'ordre des temps, il falloit commencer par la belle Hélène. Sur quoi le négromancien, dont le visage parut un peu changé, leur dit : Tenez-vous bien ! Le chevalier Sydney, dans son récit, avoue que, sur le point de cette opération magique, le cœur lui battit un peu; que le brave comte d'Essex en devint pâle comme un mort; mais qu'il ne parut pas la moindre petite émotion à la reine. Ce fut alors

Qu'en suite de quelque orémus,
Et de quelque autre momerie
Que font gens de la confrérie,
Dans les vieux contes rebattus
D'esprits et de sorcellerie,
Le révérend docteur Faustus,

Voyant trembler la galerie
Et nos deux héros éperdus,
Dit, criant comme une furie:
Paroissez, fille de Léda,
Et d'une prompte obéissance
Offrez-vous à notre présence,
Telle que vous étiez quand, sur le mont Ida,
Vénus au beau Pâris jadis vous accorda,
En faveur de la préférence
Dont vous fûtes la récompense
Dans le procès qu'il décida.

Après cette invocation, la belle Hélène n'eut garde de se faire attendre; elle parut au bout de la galerie sans qu'on se fût aperçu comme elle y étoit entrée. Elle étoit habillée à la grecque; et, suivant les Mémoires de notre auteur, son habillement ne différoit en rien de celui de nos déesses d'opéra. Sa coiffure étoit composée de quantité de plumes flottantes sur sa tête, et surmontées d'une belle aigrette; des boucles de cheveux noirs lui descendoient jusqu'à la ceinture par devant, et jusqu'au croupion par derrière; ses engageantes lui battoient agréablement les genoux en marchant; et la queue, qu'elle traînoit à la lacédémonienne, avoit pour le moins quatre aunes d'un riche brocard de Corinthe. Cette figure s'arrêta quelque temps devant la compagnie; et, s'étant tournée face à face devers la reine pour en être mieux observée, elle en prit congé avec un certain sourire, entre doux et hagard, et sortit par l'autre porte.

Dès qu'elle disparut : Quoi ! dit la reine, c'est là cette belle Hélène? Je ne me pique pas de beauté, poursuivit-elle; mais je veux bien mourir si je changeois de figure avec elle, quand même cela se pourroit. Je le disois bien à votre majesté, répondit l'enchanteur; et cependant voilà justement comme elle étoit dans sa plus grande beauté. Je trouve pourtant, dit le comte d'Essex, qu'elle ne laisse pas d'avoir les yeux assez beaux. Oui, dit Sydney, ils sont grands, noblement fendus, noirs et brillants; mais, après tout, ses regards disent-ils quelque chose? Pas un mot, répondit le favori. La reine, qui, ce jour-là, s'étoit fait le visage rouge comme un coq, demanda, en parlant du visage d'Hélène, comment on trouvoit son teint de porcelaine. De porcelaine! s'écria le comte; c'est tout au plus de la faïence. Peut-être, poursuivit-elle, qu'ils étoient à la mode de son temps; mais vous avouerez que, dans aucun siècle, il n'a été permis d'avoir les pieds tournés comme elle.

Je ne hais pas son habit, poursuivit la reine, et je ne sais si je ne le mettrai point à la mode, au lieu de ces impertinents vertugadins dont les femmes ne savent que faire en quelques occasions, et où l'on ne sait que faire des femmes en quelques autres. Pour l'habit, passe, dit le comte d'Essex; mais, ma foi, ce n'est pas grand'chose que la figure que nous venons de voir. Le chevalier Sydney, topant à la remarque, s'écria :

O Pâris ! quel amour fatal

Te fit dans Ilion renfermer une proie
Dont nous venons de voir le piètre original !
Si cet exploit d'abord te donna quelque joie,
Sa présence y fit plus de mal
Que ce grand diable de cheval
Qui fit périr l'antique Troie.

Cette bénigne critique sur la figure et les prétendus défauts d'Hélène étant finie, la reine eut envie de voir cette belle et infortunée Mariamne, dont l'histoire fait une si belle mention. L'enchanteur ne se le fit pas dire deux fois; mais il ne jugea pas à propos d'évoquer une princesse qui avoit connu le vrai Dieu, de la même manière qu'il avoit appelé la beauté païenne. C'est pourquoi, s'étant tourné quatre fois vers l'orient, trois au midi, deux au couchant, et une seule du côté du septentrion, il dit en hébreu, mais d'une manière fort honnête : Mariamne, fille d'Hircan, montrez-vous, s'il vous plaît, vêtue comme vous aviez coutume de l'être pendant la fête des Tabernacles. A peine eut-il fini, que l'épouse d'Hérode parut, et s'avança gravement jusqu'au milieu de la galerie, où elle s'arrêta comme avoit fait la première. Quant à son habit et à son ajustement, ils sembloient répandre sur toute sa personne un air de noblesse et de dignité qui la rendoit respectable. Elle étoit mise à peu près comme on représente le grand sacrificateur des Juifs, excepté qu'il ne lui paroissoit point de barbe, et qu'au lieu de cette tiare en croissant que portoient les grands-prêtres, un

voile de gaze, qui prenoit depuis la tête et qui étoit rattaché vers la ceinture, traînoit bien loin derrière elle. Après s'être long-temps arrêtée devant la compagnie, elle poursuivit son chemin, mais sans faire la moindre honnêteté à la fière Élisabeth. Est-il possible, dit cette reine, dès qu'on ne la vit plus, que cette célèbre Mariamne fût faite comme cela? Quoi! c'étoit une grande idole, pâle, maigre et sérieuse; et depuis tant de siècles elle a passé pour une merveille! Ma foi, dit le comte d'Essex, si j'avois été à la place d'Hérode, je ne me serois jamais brouillé avec un chat sauvage comme cela, sur le refus de ses caresses. Je lui ai pourtant trouvé, dit Sydney, une certaine langueur touchante dans les regards, un grand air et quelque chose de noble et de naturel dans toute l'action. Fi! répondit l'autre; la grandeur de son air est impertinente; la grâce qu'elle a dans ces manières aisées que vous admirez est pleine de présomption, et je lui trouve de l'insolence jusque dans la taille. La reine, ayant approuvé tout cela, condamna principalement la pauvre princesse sur le mépris et l'aversion qu'elle avoit eus pour la personne de son mari, et sur la résistance continuelle qu'elle avoit faite à ses plus tendres empressements; qu'elle avoit beau dire que c'étoit parce qu'il avoit égorgé toute sa famille, ce n'étoit pas une raison pour lui refuser les droits de l'hymen, quand il les auroit exigés vingt fois par jour; et conclut que, pour cette rébellion, Hérode avoit bien fait de lui couper la tête.

Le docteur Fauste, pour paroître savant en tout, assura que ce n'étoit point pour cette raison qu'Hérode s'étoit défait de la chaste Mariamne; que tous les historiens s'y étoient mépris; mais qu'une certaine Salomé, sœur du roi, et maudite de Dieu, avoit rapporté à son frère qu'étant à un sacrifice auprès de la reine, elle l'avoit entendue, de ses propres oreilles, qui prioit bien dévotement le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, de la délivrer de son vieux cocu de mari. Si ce trait anecdote ne fut pas cru, au moins parut-il nouveau. Un moment après la reine ordonna qu'on fît venir Cléopâtre, du même air qu'elle auroit pu demander une de ses femmes de chambre.

Pas n'y manqua le savant Fauste;
Et, pour n'être point ennuyeux,
Il fit partir devant ses yeux
Un petit diablotin en poste,
Pour la transporter dans ces lieux.

Peut-être serez-vous bien aise d'apprendre la manière dont ce courrier fut dépêché? La voici. Il ne fit que prendre un grand bonnet fourré qu'il portoit, et en trois coups de baguette l'ayant métamorphosé en haquenée blanche, la plus jolie du monde, il lui mit un bout de sa baguette dans le derrière; et, après avoir soufflé dans l'autre, la haquenée partit comme un éclair, et en sept minutes revint avec l'illustre Cléopâtre, qui mit pied à terre au bout de la galerie. La reine comptoit bien que cette apparition dédom-

mageroit sa curiosité du peu de satisfaction que les charmes tant vantés des autres lui avoient donné. Nous allons voir ce qui en arriva.

La reine d'Égypte avoit fait de grands apprêts, ayant appris par sa monture le sujet de son voyage, et le peu de cas qu'on avoit fait de la belle Hélène et de l'infortunée Mariamne. Dès qu'elle parut, la galerie fut embaumée des parfums les plus précieux de l'Arabie Heureuse; car elle s'en étoit mis partout, tant à cause qu'il y avoit du temps qu'elle étoit morte, que pour laisser au moins sa mémoire en bonne odeur, en cas qu'on ne fût pas content de sa figure après son départ. Elle avoit la gorge fort découverte; une attache de rubis et de gros diamants retroussoit ses jupes beaucoup au dessus du genou gauche. Ce qui n'étoit pas découvert de sa personne paroissoit très distinctement au travers d'une gaze transparente qui composoit son habillement. Dans cet équipage galant et léger, elle fit au milieu de la galerie le même manége qu'avoient fait avant elle les deux autres.

Dès qu'elle eut le dos tourné, on ne manqua pas de tomber sur sa personne et sur sa friperie. La reine crioit comme une possédée qu'on lui brûlât du papier sous le nez, à cause des vapeurs que l'onguent dont cette momie s'étoit frottée lui avoit causées. Elle la trouva moins supportable que la femme d'Hérode et que la fille de Léda : elle se moqua fort de ce qu'elle s'étoit troussée en Diane pour montrer la plus

vilaine jambe du monde; et dit qu'elle auroit mieux fait de paroître en robe fourrée que dans ce petit habillement d'été, qui exposoit à la vue des trésors qui n'étoient faits que pour être éternellement cachés. En effet, dit le comte d'Essex, voilà un corps plaisamment bâti pour aller aussi débraillée qu'elle fait ! Il est vrai qu'elle a la peau assez blanche pour une Égyptienne; mais c'est l'apanage de toutes les rousses, dont elle a sans doute été l'archidoyenne en son temps. Le chevalier Sydney, qui, outre ces défauts, trouvoit qu'elle avoit trop de ventre et trop peu de derrière, s'écria :

Fauste, par cette vision
Combien de choses à rabattre
Dans la riante fiction
Que l'histoire nous fait, à sa confusion,
De la fameuse Cléopâtre !
Ah ! dans le combat d'Actium,
Antoine, pour elle poltron,
Devoit cent fois plutôt se battre,
Ou se faire tenir à quatre,
Que de suivre cette guenon.

Guenon, tant qu'il vous plaira, dit le docteur ! Voilà pourtant celle qui mit dans ses fers le héros qui s'étoit rendu maître du monde; et c'est cette même guenon qui tourna la tête à cet autre héros que vous venez de dire. Mais, madame, dit-il à la reine, puisque ces fameuses étrangères ne sont pas de vôtre goût, n'en cherchons plus hors de vos états; l'Angleterre, qui a toujours été en possession de produire

les beautés parfaites, comme nous le voyons par votre majesté, nous fournira peut-être un objet plus digne de votre attention dans l'apparition de la belle et malheureuse Rosemonde. Votre grandeur, qui sait tout, n'en ignore apparemment pas l'histoire. J'en ai quelque idée, dit-elle; mais, comme mes grandes occupations l'ont presque effacée de ma mémoire, je ne serai pas fâchée qu'on l'y retrace par une petite répétition de ses aventures.

Il n'y a pas encore trois jours, dit le chevalier Sydney, que je lisois cet endroit de la vie de Henri II, un de vos plus illustres prédécesseurs. Ce grand roi avoit le cœur du monde le plus tendre, mais rien moins que scrupuleux sur l'inconstance; cependant il y avoit quelques années qu'une certaine Jeanne Shoar en étoit en paisible possession : elle avoit de la beauté; mais il s'en falloit bien qu'elle en eût assez pour fixer une légèreté comme la sienne, si le diable ne s'en étoit mêlé; car, en ces temps-là, tout le monde tenoit pour constant que c'étoit par sortilége et pure magie qu'elle s'étoit fait aimer, et qu'elle conservoit sa conquête. C'est à Faustus à nous dire ce qu'il en pense, lui qui est versé dans ces innocentes petites rubriques. Quoi qu'il en soit, voici comme l'enchantement de dame Jeanne se rompit, si tant est qu'il y en ait eu à son fait.

Le roi, s'étant un jour égaré à la chasse dans une vaste forêt, fit tant en tournoyant et retournoyant de côté et d'autre, qu'il se trouva au bord d'un ruis-

seau dont l'eau étoit belle et claire ; il en suivit quelque temps le cours, et cela le mena dans un endroit où le ruisseau, s'élargissant, faisoit une espèce de bassin, bordé d'un gazon vert et frais, ombragé de grands arbres extrêmement touffus. Or, comme ces sortes d'endroits sont d'ordinaire les scènes de quelque aventure, celle qui lui arriva fut de trouver d'abord des habits de femme au pied d'un de ces arbres ; ce qui l'obligea de mettre pied à terre avec quelque émotion ; et, s'étant avancé trois ou quatre pas, il vit les personnes à qui ces habits appartenoient : c'étoient deux nymphes qui étoient jusqu'au cou dans cette fontaine, et qui poussèrent en même temps deux cris des plus aigus, voyant un homme de cette apparence qui venoit droit à elles. Le visage de la plus jeune le frappa d'un si grand étonnement, qu'il en demeura quelque temps immobile, et parut tout éperdu ; il ne prit pas garde à l'autre, quoiqu'elle fût sortie de l'eau comme une étourdie, pour courir à ses habits. Sa compagne, qui avoit bien autant de peur, et qui n'avoit pas été moins surprise qu'elle, ne jugea pas à propos de l'imiter. Elle étoit fort embarrassée ; mais, voyant que le roi ne l'étoit pas moins, elle se rassura un peu, et lui dit que, comme tout ce qui paroissoit en sa personne lui faisoit juger qu'il avoit été armé chevalier, elle le supplioit de lui accorder un don : c'étoit la grande manière en ces temps-là. Ainsi le roi, qui lui avoit déjà donné sa personne, sa liberté, son cœur et son âme,

ura qu'il ne lui refuseroit rien de ce qu'elle lui feroit 'honneur de lui demander, quand ce seroit la moi-ié de son royaume. A ce mot, la belle tressaillit, et pensa se lever pour lui faire la révérence; mais, supprimant ce premier mouvement que le respect et le devoir lui avoient inspiré, la grâce qu'elle lui demanda fut d'avoir la bonté de se retirer jusqu'à ce qu'elle fût sortie de l'eau, et qu'elle eût repris ses habits. Il obéit comme un enfant, quoique dans ces sortes d'occasions il fût d'ordinaire aventureux; mais le pauvre prince l'aimoit déjà à la fureur. Il n'en faut pas davantage pour que l'homme du monde le plus délibéré devienne plus soumis et plus timide qu'une pucelle auprès de l'objet aimé. Il se retira donc; mais ce ne fut pas avec intention de tenir tout-à-fait sa parole. Dès qu'il se vit couvert de quelques buissons, il donna un coup de fouet à son cheval, qui se mit à galoper par le bois; et sa majesté se mit à quatre pattes; et, s'étant traînée vers l'endroit d'où elle venoit, elle écarta doucement les branches qui lui fermoient la vue de la fontaine, justement comme la belle inconnue en sortoit sans aucune précaution, et sans se douter de cette supercherie de la part d'un chevalier errant, qui de plus étoit roi. Dieu sait si le prince, qui étoit devenu éperdûment amoureux à ne lui voir, pour ainsi dire, que le bout du nez, trouva de quoi achever de s'enflammer dans la contemplation de tout le reste. L'histoire dit que, quoiqu'il fût à quatre pattes, il y au-

roit bien resté trois jours sans boire ni manger; tant les objets lui plaisoient! Mais on ne lui en donna pas le temps : la nymphe fut s'habiller ; et son nouvel adorateur, après un petit détour, se présenta devant elle. La première chose qu'il fit, ce fut de se jeter à ses pieds pour lui jurer qu'il l'adoroit sans s'informer qui elle étoit. La surprise, le respect, l'émotion et la rougeur, qui s'étoient emparés tout à la fois de la charmante étrangère, auroient sans doute désorienté les appas de tout autre; mais les siens n'en firent que croître et embellir; si bien que le pauvre roi.... Chevalier, dit la reine, abrégeons, s'il vous plaît. Tant qu'il vous plaira, madame, reprit-il. On entendit un grand bruit de chevaux : c'étoient les gens de la suite du roi, qui, l'ayant cherché pendant une grosse demi-heure, lui ramenoient son cheval par la bride. Il remonta dessus, après avoir appris que sa nouvelle divinité s'appeloit Rosemonde, fille d'un baron dont le château n'étoit qu'à cinquante pas de cette forêt. Il revint tout rêveur, et tout refroidi pour sa maîtresse Jeanne. Elle s'en aperçut bientôt; il ne s'en mit guère en peine; il alloit plus souvent à la chasse, et en revenoit toujours plus refroidi pour elle. Cela fit naître les soupçons; et les soupçons mirent force espions en campagne; un desquels informa qu'on avoit trouvé le roi à deux genoux devant une jeune personne belle comme un ange, le jour qu'il s'étoit égaré; et que toutes les chasses qu'il avoit faites depuis n'avoient été qu'à son in-

ention. A cette découverte la dame Jeanne, qui, sauf le respect de votre majesté, étoit la plus méchante carogne de l'univers, jeta feu et flammes, gourmanda le roi comme elle auroit fait son laquais; et, comme elle avoit un ascendant diabolique sur son esprit, elle l'obligea par ses menaces et ses vacarmes de consentir, comme un grand benêt qu'il étoit, qu'on enlevât la pauvre Rosemonde, et qu'on l'enfermât dans un vieux château au milieu d'un désert, qui s'appelle encore de nos jours la prison de Rosemonde. Ce fut dans cette prison qu'au bout de quelques années la détestable Shoar fit étrangler sa rivale, pendant un voyage que le roi fut obligé de faire en France.

Voilà, dit la reine, une fin bien déplorable! Ce qu'il y eut de plus triste, dit l'enchanteur, c'est qu'elle fut enlevée, et qu'elle mourut sans que ce roi si passionné eût jamais mis d'autre fin à une aventure qui avoit eu de si tendres commencements. La bonne Élisabeth, après un certain branlement de tête et un petit sourire d'incrédulité, témoigna beaucoup d'impatience de voir celle dont on venoit d'abréger l'histoire. Il y a, dit Faustus, un instinct secret dans cet empressement, puisque, suivant la tradition et quelques mémoires de ces vieux temps, la belle Rosemonde avoit beaucoup de votre air, et ressembloit passablement à votre majesté, quoique ce fût en laid, comme on peut croire. Voyons-la, dit la reine. Mais, dès qu'elle paroîtra, chevalier

Sydney, je vous ordonne de l'observer avec la dernière exactitude, afin que, si nous trouvons qu'elle en vaille la peine, vous en puissiez faire une description ressemblante. Cet ordre donné, et quelques petites conjurations finies, comme l'endroit où la belle étoit enterrée n'étoit qu'à trente lieues de Londres, elle parut au bout d'un moment. Dès la porte de la galerie son air et sa figure plurent extrêmement. A mesure qu'elle avançoit, ses attraits sembloient briller d'une nouvelle lumière; et, sitôt qu'elle fut à portée d'être mieux examinée, l'approbation de la compagnie parut à certains airs de plaisir et d'admiration que chacun témoignoit en la regardant; et chacun sembloit approuver en soi-même le goût de Henri II pour elle, en détestant la foiblesse dont il l'avoit immolée. Le docteur ne lui avoit point donné d'autre habit que celui qu'elle avoit repris en sortant du bain; ce n'étoient que des cornettes unies, rattachées au haut de sa tête, une robe de chambre de taffetas, un jupon de toile jaune assez court, et légèrement brodé de soie. C'étoit pourtant dans cet extrême négligé qu'elle effaçoit l'éclat du jour au gré des spectateurs. Elle s'arrêta beaucoup plus longtemps devant eux que n'avoient fait les autres; et, comme si elle avoit su les ordres qu'on avoit donnés au chevalier, elle se tourna deux ou trois vers lui en le regardant assez agréablement. On eût dit qu'à chacun de ses regards le cœur lui fondoit dans l'estomac; tant il en avoit la mine niaise et déconfite!

1 fallut enfin qu'elle prît congé de la compagnie ; et lès qu'elle fut sortie : Mon Dieu ! s'écria la reine, la olie créature ! non, je n'ai rien vu de ma vie qui plaise tant. Quelle taille ! quelle noblesse d'air sans affectation ! et quel éclat sans artifice ! et l'on me viendra dire que je lui ressemble ! Qu'en dites-vous, comte ? poursuivit-elle. Il étoit alors si pensif, qu'il ne lui répondit rien tout haut ; mais il disoit à part soi : Plût à Dieu ! Babet, ma reine et ma maîtresse ; j'en donnerois le meilleur cheval de mon écurie, quand ce ne seroit qu'en laid que tu lui ressemblerois ! Et puis il lui dit tout haut : Si vous lui ressemblez ! votre majesté n'auroit qu'à faire un tour de galerie en robe de chambre flottante et en jupon brodé de soie, et si notre sorcier lui-même ne s'y méprenoit, tenez-moi pour un faquin.

Pendant toutes ces fadeurs et quantité de misères de cette nature, dont le favori flattoit la vanité de la bonne dame, le poète Sydney, un crayon à la main, achevoit de mettre au net le portrait de la belle Rosemonde. Dès qu'il y eut mis la dernière main, il eut ordre d'en faire la lecture ; et voici par où il commença :

Allons, mes vers, obéissons
Puisque ma reine me l'ordonne ;
Et du plus beau de mes crayons
Traçons et l'air et la personne
D'un objet dont l'éclat de mille feux rayonne,
Et qui du dieu des vers mérite les chansons.
Loin d'ici, flatteuse imposture,

De fictions, de faux brillants
Dont on embellit la peinture
Quand les objets sont indigents!
Pour mettre à fin mon aventure,
D'une main, et fidèle et sûre,
Peignons l'original sans fard et sans encens :
Il suffira des ornements
Que fournit l'aimable nature ;
Il faut, en traçant la beauté
De la divine Rosemonde,
Dans le plus beau portrait du monde
N'employer que la vérité.

Voilà parler en honnête homme, et qui, pour un faiseur de vers et de romans, semble avoir quelque conscience. Voici comme il poursuit dans le détail des charmes qu'il décrit :

De grâces et d'attraits un brillant assemblage
Accompagnoit mille agréments
Inséparables des beaux ans,
De la jeunesse heureux partage ;
Tout plaisoit dans son beau visage,
De Flore les trésors naissants
Y paroissoient en étalage,
Mais purs, naturels, innocents,
Et tels qu'on les voit au printemps
Quand Zéphire les sèche après un prompt orage.
Sa bouche couronnoit l'ouvrage ;
Elle étoit faite pour ses dents.
Heureux, parmi tous les vivants,
Qui jouiroit de l'avantage,
Après mille et mille tourments,
D'y pouvoir offrir son hommage !
Ses yeux n'étoient pas des plus grands ;

Mais, ciel! quel étoit le langage
De leurs traits vifs et séduisants,
Puisque, par leurs regards les plus indifférents,
Jusques au fond du cœur ils s'ouvroient un passage!
Rien n'étoit si beau que son nez,
D'Hébé c'étoit le nez céleste;
Et ses deux pieds étoient tournés
De manière que pour le reste
De ses attraits, toujours moins vus que devinés,
On n'avoit pas besoin d'un autre manifeste;
Sa taille avoit de ces appas
Qu'on sent, mais qu'on n'exprime pas:
La noblesse en étoit suprême;
Dans toute sa figure, et jusque dans ses pas,
C'étoit un certain air digne du diadême;
Mais c'étoit de ces airs qu'on aime,
Et qu'on aime jusqu'au trépas;
Bref, à l'examiner du haut jusques en bas,
Belle Daphné, c'étoit vous-même
Qu'on peignoit sur ce canevas.

Du moins en aurois-je juré, tant la description vous convient, excepté pourtant la gorge qu'on a oubliée; et certainement, si l'on prenoit la liberté de vous copier, ce ne seroit pas un article à supprimer. Certaine forme, certain éclat et certaine situation dont la nature a doué le peu que vous en laissez voir, offriroient d'assez agréables idées à mettre en prose ou en vers, sans la moindre exagération, pour rendre la chose plus touchante. Je ne suis guère plus content de ce qu'il dit de la bouche de son original. On diroit que c'est celle de quelque sibylle; tant il

craint d'y toucher! Il est bien vrai que dire qu'elle est faite pour assortir les plus belles dents du monde, c'est quelque chose; mais ce n'étoit pas assez; et, s'il avoit eu connoissance de la vôtre, il auroit dépeint en vers aussi gracieux vos lèvres fraîches et vermeilles; il auroit dit qu'autour de ces lèvres, quand il vous plaît de sourire, le ciel a placé certains agréments qu'il oublie, ou qu'il ne se donne pas la peine de placer autour des autres.

Revenons à notre galerie. On y délibéroit sur le choix de l'apparition qui devoit succéder à celle de Rosemonde. L'enchanteur fut d'avis de ne plus sortir d'Angleterre pour chercher des beautés de réputation, et proposa cette célèbre comtesse de Salisbury, qui avoit donné lieu à l'institution de l'ordre de la Jarretière, comme une certaine beauté flamande avoit été cause de l'invention de celui de la Toison d'Or. On trouva la proposition bien imaginée; mais la reine dit qu'avant toutes choses elle vouloit voir encore une fois sa chère Rosemonde. Le docteur s'en défendit fort et ferme, en disant que la chose n'étoit guère praticable dans l'ordre des conjurations, outre que la rétrogradation des fantômes irritoit les puissances soumises à ses premiers enchantements. Mais il eut beau dire, on crut qu'il ne faisoit ces façons que pour se faire valoir; et la reine lui parla d'un ton si sérieux qu'il fut obligé de s'y rendre. Il l'assura pourtant que, si Rosemonde faisoit tant que de revenir, ce ne seroit ni par où elle étoit entrée,

ni par où elle étoit sortie la première fois; et que chacun prit garde à soi, car il ne répondoit plus de rien. La reine, comme on a dit, ne savoit ce que c'étoit que la peur, et nos deux Messieurs étoient un peu aguerris sur les apparitions; ainsi les paroles du docteur ne leur causèrent pas grande émotion.

Cependant il avoit commencé. Jamais conjuration ne lui avoit donné tant de peine; car, après avoir marmotté quelque temps en faisant des grimaces et des contorsions qui n'étoient ni belles ni honnêtes, il mit son livre à terre au milieu de la galerie, en fit trois fois le tour à cloche-pied; ensuite de quoi il fit l'arbre fourchu contre la muraille, la tête en bas et les jambes en haut: mais, voyant que rien ne paroissoit, il eut recours au dernier et au plus puissant de ses prestiges; et ce fut de faire trois sauts en arrière, le petit doigt de la main droite dans l'oreille gauche, et de se donner trois claques sur les fesses en criant trois fois: Rosemonde! à pleine tête.

A la dernière de ces claques magiques, un vent soudain ouvrit avec impétuosité la fenêtre d'une grande croisée, par où la charmante Rosemonde mit pied à terre au milieu de la galerie, comme si elle ne fût descendue que d'une berline. Le docteur étoit tout en eau; et, pendant qu'il s'essuyoit, la reine, qui la trouva incomparablement plus aimable qu'à son premier voyage, laissa pour le coup endormir sa prudence ordinaire par un transport d'empressement, et sortit de son cercle, les bras ouverts, aussi

étourdiment qu'auroit pu faire la dame à la pièce jaune, en s'écriant : Ah ! ma chère Rosemonde ! Dès qu'elle eut lâché la parole, un violent éclat de tonnerre ébranla tout le palais ; une vapeur épaisse et noire emplit la galerie, et plusieurs petits éclairs nouveau-nés serpentoient à droite et à gauche autour de leurs oreilles, et faisoient transir les spectateurs. L'obscurité s'étant enfin dissipée petit à petit, on vit le magicien Faustus, les quatre fers en l'air, écumant comme un sanglier, son bonnet d'un côté, sa baguette de l'autre, et son alcoran magique entre les jambes : personne, dans cette aventure, n'en fut quitte pour la peur.

Les éclairs redoubloient avec vivacité, le comte d'Essex en avoit perdu le sourcil droit, Sydney la moustache gauche. On ne sait s'il en coûta quelque chose à la reine : mais notre auteur dit dans ses Mémoires, que la fraise de sa majesté sentoit le soufre, et le bas de son vertugadin le rissolé ; que c'étoit une pitié d'en approcher. Vous jugez bien, charmante Daphné, qu'après une telle déroute parmi nos curieux, le désir de voir la comtesse de Salisbury fut remis à un autre jour : je ne trouve pas même, dans les Mémoires du chevalier Sydney, qu'il en ait jamais été question depuis. Je me flatte de mon côté que cette longue rapsodie vous aura tellement excédée, que vous ne vous aviserez plus de me prier de mon déshonneur, en m'obligeant à retomber dans ces sortes de récits.

Ainsi chantoit par nos vallons,
Par nos bois, et par nos prairies,
Ou bien sur les rives fleuries
De quelque onde des environs,
Un certain berger sans moutons,
S'occupant de ses rêveries,
Ou décrivant dans ses chansons,
Sans y mêler de flatteries,
De vrais appas sous de faux noms.
Mais c'en est fait ! et ce langage,
Dont il sut par fois enchanter
Quelques bergères du village,
Du temps qu'il aimoit à chanter,
Ne lui paroît qu'un sot ramage
Qui n'a plus de quoi le tenter.
Adieu, dit-il, célèbre rive,
Où tant de fois mes chalumeaux
Accompagnoient ma voix plaintive,
Lorsque je racontois mes maux
Au cours de votre eau fugitive !
Adieu, vous dis, célèbre rive !
Je vous consacre mes pipeaux.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE.

CONTES
D'ANTOINE HAMILTON,

TERMINÉS

PAR M. DE LEVIS.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

SUITE
DES
QUATRE FACARDINS
ET
DE ZENEYDE,

CONTES D'HAMILTON

TERMINÉS PAR M. DE LEVIS.



PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

M. DCCC. XII.

PRÉFACE.

Lorsque, cédant aux instances réitérées du nouvel éditeur des Œuvres d'Hamilton, je me décidai à achever les Quatre Facardins, il ne m'en restoit qu'un souvenir agréable, mais confus : il me fallut donc, avant d'entreprendre ce petit ouvrage, relire avec attention, non-seulement ce conte, mais même toutes les Œuvres de l'auteur, dont je devois chercher à imiter le style. Cet examen approfondi m'a fourni quelques réflexions que je crois devoir publier, parce qu'il me semble que ceux qui en ont parlé jusqu'ici ne lui ont pas rendu justice. Ainsi Voltaire, qui, dans le Catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV, ne consacre que quelques lignes à l'ingénieux Hamilton, dit, en parlant des Mémoires du comte de Grammont : « De tous les livres c'est celui « dont le sujet est le plus mince. »

Il me paroît que c'est traiter un peu légèrement un ouvrage où l'on trouve une peinture aussi exacte qu'amusante des deux cours les plus brillantes du dix-septième siècle. Le héros des Mémoires n'absorbe pas tellement l'attention de son historien, que l'on n'y rencontre des détails intéressants sur un grand nombre d'hommes importants de cette mémorable époque : il suffit de nommer Cromwell, Louis XIV, le grand Condé, Turenne, le cardinal Mazarin, les rois Charles II et Jacques II, le duc de Monmouth, lord Rochester, le chancelier Clarendon, etc. Lorsque ces détails sont donnés par un homme d'esprit et de sens, que son rang a mis à portée de voir sur le pied de la familiarité ces illustres personnages, le livre qui les renferme doit être considéré

comme un monument précieux de littérature, tandis qu'ils ne sont dignes que de notre mépris, ces Mémoires historiques, ou même ces prétendues Histoires, compilations maussades rédigées sur des ouï-dire, ou des libelles, par des subalternes qui n'ont jamais pu voir les grands dont ils parlent que de bas en haut, mauvaise manière, au physique comme au moral, de faire un portrait ressemblant.

Je sais bien que les Mémoires de Grammont, surtout la seconde partie, ont, pour le lecteur sérieux, le défaut d'être remplis d'intrigues d'amour et d'anecdotes scandaleuses qui ne sont supportables que par la grâce du récit; mais les Mémoires si justement estimés du cardinal de Retz, n'ont-ils pas aussi leurs longueurs? Tous ces détails d'intrigues parlementaires ne se ressemblent-ils pas? Et sans la légéreté du style et la solidité des réflexions, ne finiroient-ils point par paroître insipides? Au reste, parmi les anecdotes qu'ils contiennent, je ne crois pas qu'il y en ait de plus piquante que celle où Hamilton nous apprend que le cardinal Mazarin, premier ministre, ou plutôt souverain de la France, possesseur d'un trésor qui vaudroit aujourd'hui près de cent millions, aimoit à faire de bonnes parties; que, se laisser gagner par lui, étoit une manière souvent employée de lui faire sa cour, et même qu'il étoit véhémentement soupçonné de tricher au jeu. Quant au chevalier de Grammont, il n'avoit que trop exactement suivi la marche indiquée par le proverbe relatif aux joueurs, qui, dit-on, de dupes deviennent presque toujours frippons; mais ses aventures en ce genre sont intéressantes sous le rapport des mœurs. N'est-il pas, en effet, très remarquable que, dans une cour où l'on se piquoit de grandeur, de noblesse et de générosité, et où les alliances avec les Espa-

gnols, et le goût personnel du monarque, avoient ranimé l'esprit de chevalerie qui n'étoit pas éteint en France, mais qui y sommeilloit depuis la mort de François Ier, un vice aussi bas que celui-là pût être toléré. Nous avons la preuve qu'il y étoit assez répandu, puisque, si M. de Grammont eût été le seul coupable, ses grâces, sa légéreté et son esprit ne l'eussent pas sauvé du déshonneur attaché dans le siècle suivant à de pareilles actions; et d'ailleurs Hamilton, son beau-frère et son ami, se fût bien gardé d'en parler. Mais ce qui ajoute à la singularité de cette inconséquence, c'est que ce soit précisément pendant la régence, c'est-à-dire, à l'époque où l'on a vu régner en France le plus d'immoralité et de corruption que ce vice ait presque entièrement disparu, et que le très petit nombre de ceux qui en étoient entachés, aient été regardés avec un juste mépris. Ceci porte à croire que le progrès des lumières et de la civilisation a bien plus influé sur cette réforme que les idées de morale et de vertu; et à ce propos, je raconterai ce que j'ai vu en Russie, sous le règne de Catherine II : le prince Potemkin, favori en titre, et plus riche que la plupart des princes d'Allemagne, en y comprenant les électeurs, avoit, au jeu, une aussi mauvaise réputation que le cardinal Mazarin; il passoit même pour constant que le coup qui l'avoit rendu borgne, lui avoit été donné par un joueur qui l'avoit surpris en flagrant délit.

Si Voltaire, copié par tous les Dictionnaires historiques, n'a pas été parfaitement juste envers Hamilton pour le fonds des Mémoires de Grammont, il n'en est pas de même sous le rapport du style; il le trouve vif, léger, agréable, et tous les gens de goût sont de son avis. Pour moi, ce qui me paroît le plus admirable dans ses ouvrages, c'est le naturel et la grâce qui me l'ont fait

souvent comparer à madame de Sévigné. Ces qualités qui se retrouvent dans tout ce qu'il a écrit, lui font d'autant plus d'honneur, que la recherche et l'affectation étoient encore en vogue de son temps. Pascal et Racine avoient publié, il est vrai, leurs immortels ouvrages, et la langue françoise étoit fixée; mais Pradon avoit aussi de nombreux admirateurs; et l'auteur des Mémoires de Grammont auroit pu assister au sermon de ce prédicateur bel esprit, qui termina son exorde par cette singulière invocation : « Seigneur, pour que je puisse annon« cer dignement ta parole, daigne m'essuyer le bec avec « la serviette de ton amour. » Voiture, Benserade, et tout l'hôtel de Rambouillet, étoient souvent presque aussi ridicules. Mais pourquoi se moquer ainsi des travers du temps passé? n'avons-nous pas les nôtres? ils sont d'une autre espèce, et voilà tout. Si l'on ne court plus après ces métaphores bizarres et ces rapprochements forcés, on ne voit que trop d'exemples d'une fausse chaleur, d'une sensibilité outrée, et d'une exagération d'expressions qui cachent un cœur vuide et un esprit stérile. Oui, il est encore vrai de dire que le naturel ajoute à son charme réel le mérite de la rareté.

De tous les ouvrages d'Hamilton, il n'en est point où il ait montré plus de simplicité et de grâce que dans ses Contes; et il n'est peut-être pas inutile de remarquer que ces qualités, que l'on aime à rencontrer partout, sont indispensables dans les compositions où il entre du merveilleux.

Lorsque le lecteur est obligé de se prêter à des fictions contraires aux lois de la nature, il exige, en retour d'une telle concession, que tous les tableaux qu'on lui présente soient frappants de vérité; que leurs couleurs brillent d'un éclat particulier; enfin, que les scènes qui se passent

dans ce monde idéal, soient assez animées pour faire une illusion complette. Aussi l'admirable naïveté de La Fontaine ne fait pas seulement l'ornement de ses Fables, elle en est l'âme; et, sans elle, cette supposition monstrueuse d'animaux qui parlent, paroîtroit absurde et révoltante. On peut étendre cette observation au théâtre et généralement à tous les ouvrages d'imagination, même à ceux du genre relevé, sans en excepter le poëme épique; et que l'on ne s'étonne point de me voir établir des règles communes à des écrits frivoles et à ceux qui tiennent le premier rang dans la littérature; tout ce que l'on appelle *machine* dans l'épopée, les dieux d'Homère et de Virgile, les enchantements de Médée et d'Armide, les inventions de Milton et du Dante, tout cela est-il plus raisonnable que les contes des génies et des fées? Si jamais l'on fait la poétique du merveilleux, il faudra donc poser, pour premier principe, que les détails doivent être d'autant plus vrais et naturels que les fictions s'écartent davantage de l'ordre de la nature.

Il est singulier que La Harpe, le plus judicieux de nos critiques, ait autant rabaissé le genre de compositions qui nous occupe: c'est sans doute faute d'avoir réfléchi à toutes les qualités de l'esprit nécessaires pour y réussir. Qu'il faille une imagination vive, brillante et féconde, c'est ce qui saute aux yeux; mais cela est bien loin de suffire. De tous les empires, celui du possible est le plus étendu; cependant ses limites, pour être reculées, n'en existent pas moins, et la licence n'y est pas aussi grande qu'on le croit communément. Si tous les objets inanimés sont à la disposition de celui qui tient la baguette enchantée, si les éléments sont soumis à son pouvoir, il n'en est pas de même à l'égard de l'homme et des animaux; leurs caractères, leurs penchants, leurs pas-

sions, sont immuables; et l'on doit se borner à les peindre sans se permettre de les modifier. Essayez de mettre sur la scène des jeunes gens qui ne soient pas étourdis, des femmes qui ne soient pas légères, capricieuses et coquettes, des courtisans qui ne soient pas flatteurs, le livre me tombera des mains. Il faut donc joindre à la richesse de l'imagination, une grande finesse d'observation pour découvrir, dans toutes les situations de la vie, les travers et les défauts de l'espèce humaine; il faut surtout un jugement sain et un esprit juste qui ne perde jamais de vue les suppositions précédemment établies, qui sache en déduire les conséquences les plus piquantes et les plus inattendues; ajoutez-y un fonds inépuisable de gaieté et de bonne plaisanterie, un goût sûr pour repousser les saillies que la délicatesse réprouve, l'art des transitions, le talent d'exciter la curiosité, de soutenir l'attention, de démêler tout-à-coup, et cependant d'une manière naturelle, ce qui paroissoit inextricable. Est-ce tout? non, il faut encore de la grâce dans l'expression, un style clair, léger et rapide, familier sans être bas, négligé sans être incorrect; et pour le fonds, des fictions heureuses et nouvelles, qui charment l'enfance, divertissent la jeunesse, et qui ne paroissent pas à l'âge mûr indignes d'amuser ses loisirs.

Si la réunion de talents très divers n'étoit pas nécessaire pour avoir de grands succès dans un genre en apparence si aisé, nous aurions assurément un bon nombre d'excellents contes, au lieu qu'il n'en existe que bien peu, et ils sont presque tous l'ouvrage d'hommes supérieurs. On connoît ceux de Voltaire; la Reine fantasque fut écrite par l'auteur du Contrat social. Nous devons au profond antiquaire Caylus, Cadichon, une des plus jolies productions de cette espèce; en Angleterre, le doc-

teur Swift, un des beaux esprits de son siècle, a composé le fameux Gulliver; le succès de son livre, traduit dans toutes les langues, tient beaucoup plus à ses ingénieuses inventions, et à la fidélité, poussée jusqu'à la minutie, avec laquelle il est entré dans tous les détails, qu'aux pensées philosophiques dont son ouvrage est semé. Tous ces écrivains se sont fait un grand nom dans les lettres, et leurs productions sérieuses sont généralement estimées. Dira-t-on qu'Hamilton, à l'occasion duquel j'avance cette assertion, est lui-même la preuve de sa fausseté; que c'étoit un homme frivole, incapable d'un ouvrage sérieux? Je répondrai par le passage des Mémoires de Grammont où il parle de Cromwell:

« La curiosité de voir un homme également fameux « par ses forfaits et par son élévation avoit déjà fait passer « une première fois le chevalier de Grammont en An- « gleterre. La raison d'État se donne de beaux priviléges. « Ce qui lui paroît utile devient permis, et tout ce qui « est nécessaire est honnête en fait de politique. Tandis « que le roi d'Angleterre cherchoit la protection de l'Es- « pagne dans les Pays-Bas, ou celle des États en Hol- « lande, d'autres puissances envoyoient une célèbre am- « bassade à Cromwell.

« Cet homme, dont l'ambition s'étoit ouvert le che- « min à la puissance souveraine par de grands attentats, « s'y maintenoit par des qualités dont l'éclat sembloit l'en « rendre digne. La nation la moins soumise qui soit en « Europe subissoit patiemment un joug qui ne lui lais- « soit pas seulement l'ombre d'une liberté dont elle est si « jalouse; et Cromwell, maître de la république sous « le titre de protecteur, craint dans le royaume, plus « redoutable encore au dehors, étoit au plus haut point « de gloire lorsque le chevalier de Grammont le vit:

« mais il ne lui vit aucune apparence de cour. Une partie « de la noblesse proscrite, l'autre éloignée des affaires; « une affectation de pureté dans les moeurs au lieu du « luxe que la pompe des cours étale...... »

Voilà, si je ne me trompe, le style de l'histoire; et celui qui s'exprimoit avec cette justesse et cette élégance étoit en état d'écrire quelque ouvrage que ce fût. Aussi La Harpe dit-il expressément qu'il se montre, à tout moment, supérieur aux bagatelles dont il s'amuse.

Disons quelque chose de sa manière, et du caractère particulier de son style. Personne n'a eu une gaieté aussi franche, si ce n'est peut-être Scarron et l'auteur d'Hudibras; mais ce sont les grotesques de Teniers à côté des peintures grâcieuses de l'Albane. Hamilton se moque légèrement de tout le monde, de ses personnages, du lecteur, de lui-même : ce n'est point par un amas de circonstances bizarres et forcées qu'il amène des situations comiques; chez lui, le plaisant naît, pour ainsi dire, naturellement du sujet; il a l'art de le relever par un mot, une épithète expressive qui souvent vaut à elle seule une épigramme. Il rit de si bon cœur qu'il vous force à l'imiter. Il marche ou plutôt il se promène avec aisance, sans tendre péniblement vers un but caché, comme tous les faiseurs d'allégories : on diroit une jeune fille qui parcourt en se jouant la prairie; elle ne suit point de sentier battu; son pas est inégal; elle s'arrêtera pour cueillir une fleur, pour courir après un papillon; et elle ne revient au point d'où elle est partie que quand la fatigue l'y ramène. C'est à cette liberté, à cette indépendance qu'Hamilton doit l'avantage qu'il a, dans son genre, sur Voltaire, dont les plus légères productions sont des allégories, où il reproduit sans cesse ses idées favorites, car il ne consent à vous amuser que pour

tâcher de vous inspirer ses opinions. Ainsi, dans la princesse de Babylone, celui de ses contes qui ressemble le plus à ceux d'Hamilton, on reconnoît bien sa touche légère et spirituelle, et la richesse de son imagination; mais on est choqué de tous ces raisonnements sur la métaphysique qui affoiblissent l'intérêt, et de ces nombreux sarcasmes, aussi déplacés que cyniques, contre la religion et les autorités établies.

Les vers d'Hamilton ont quelquefois la légèreté et le brillant de sa prose. Cependant il n'avoit pas la force de fournir, dans ce genre, une longue carrière; la verve et l'haleine lui manquoient assez vîte. Voilà ce qui explique comment celui qui excelle dans les Épîtres mêlées de prose et de vers, où les repos sont fréquents, ne peut soutenir l'attention du lecteur dans les longs récits. Le conte de la Pyramide et du Cheval d'or n'est pas lisible; il ne fut jamais achevé, et son auteur auroit bien fait de le supprimer. Son chef-d'œuvre est le commencement du Bélier, modèle de grâce et de naïveté au jugement de Voltaire, qui l'a surpassé. Il y a dans l'introduction des quatre Facardins des morceaux très agréables; mais cette pièce est inférieure à la première. Ses nombreuses chansons, n'ayant en général que le mérite de l'à-propos, sont, comme bien d'autres, une surcharge pour la littérature. L'Extrait de sa traduction de l'Essai sur la critique, par Pope, que l'on donne pour la première fois dans cette édition, prouve qu'il n'avoit point le talent des grands vers. Au reste, son style n'a nullement vieilli; et peut-être la seule expression qui ne soit plus en usage dans le sens qu'il lui donne, est le mot *susceptible*, qu'il applique souvent aux femmes dont le cœur s'enflamme aisément.

On a prétendu que les Contes d'Hamilton ont été

composés dans le dessein de tourner en ridicule les Mille et une Nuits qui venoient d'être publiées, et dont toute la Cour raffoloit : c'est ce que je ne saurois croire. L'ouvrage arabe a sans doute été l'occasion de Fleur d'Épine et des Facardins ; mais que leur auteur ait voulu se moquer d'un livre qui fait depuis plusieurs siècles les délices d'un peuple plus spirituel que civilisé, et dont la traduction assez incorrecte tient une place honorable dans les bibliothèques de toutes les nations européennes, c'est ce qui n'est nullement vraisemblable. Hamilton avoit trop de goût pour ne pas apprécier le mérite d'un ouvrage où l'on trouve à la fois toutes les richesses de l'imagination orientale, bien plus exaltée que la nôtre, avec l'admirable simplicité des premiers âges. Je ne connois personne qui n'ait lu et relu avec plaisir l'histoire de la Lampe merveilleuse et celle des trois Bossus de Bagdad.

Cela n'empêche pas qu'Hamilton n'ait pu se moquer de l'engouement des dames de la Cour qui, avec leur exagération ordinaire, préféroient sans doute alors les Mille et une Nuits à tous les livres présents et à venir ; mais loin qu'il les méprisât, il s'est plu à les imiter ; et la lecture attentive de ses Contes prouve que l'objet de ses plaisanteries n'étoit point les fictions de l'Asie, mais nos inventions occidentales, nos romans monstrueux de chevalerie, et les *grands romans* qui leur ont succédé. Je pourrois citer vingt endroits où les propres expressions de Tiran le Blanc et d'Amadis de Gaule sont répétées avec un sérieux qui rend l'ironie plus piquante. Enfin, Hamilton a voulu faire chez nous ce que Cervantes a fait chez les Espagnols, avec cette différence que dans Don-Quichotte on se moque principalement des prouesses chimériques des chevaliers et des géants, et que

notre auteur s'est plutôt attaché à faire ressortir le ridicule des grands sentiments que nos romanciers prêtoient à leurs illustres personnages, et du pouvoir prodigieux qu'ils attribuoient aux charmes de leurs dames. Cette intention n'étoit cependant pour lui qu'un objet secondaire; son véritable but a été d'amuser en s'amusant, et j'avoue qu'en achevant ses Contes, tel a été également le mien.

Je n'ai point été détourné de cette petite entreprise, par le jugement que les Dictionnaires historiques ont porté des quatre Facardins; il est trop curieux pour ne pas le rapporter : « Ce conte, disent-ils, est un enchaî« nement *insipide* d'histoires qui se croisent les unes les « autres, sans qu'on voie la fin d'aucune. » Comment est-il possible de reprocher à Hamilton de n'avoir pas donné la fin de ces histoires qui se croisent, lorsqu'il termine son fragment par ces mots : « Mais je crois qu'il est « bon de remettre le reste du récit que faisoit le prince « de Trébizonde à la seconde partie de ces Mémoires. »

A l'égard de l'accusation d'*insipidité*, il suffit de dire que La Harpe et tous les gens de goût s'accordent à trouver ce badinage un des plus piquants que l'on connoisse. Admirez pourtant avec quelle assurance ces juges sans mission débitent de pareilles inepties; le plus grand mal c'est qu'elles se perpétuent d'âge en âge dans ces compilations qui, semblables aux torrents fangeux, grossissent sans s'épurer. On retrouve, en effet, dans le nouveau Dictionnaire en vingt volumes, le passage de celui que L'Avocat publia d'abord en deux, et qui s'est successivement accru; et le passage est copié avec la fidélité la plus niaise. Il est bien temps, pour l'honneur des lettres, qu'il paroisse enfin un grand répertoire où règnent l'impartialité et le jugement, et d'où l'on fasse disparoître ces fautes contre la raison et le goût qui fourmillent dans

les recueils antérieurs, fautes bien plus fâcheuses qu'une erreur de date ou de nom. Les talents et la vie d'un seul homme sont au-dessous d'une aussi vaste entreprise. Il falloit une association. Celle qui travaille aujourd'hui à la Biographie universelle dont M. Michaux est l'éditeur, présente les plus flatteuses espérances ; et remarquez que ce grand ouvrage est d'autant plus nécessaire que les études sont moins fortes qu'autrefois, la paresse plus grande, et que, plus que jamais, au lieu de recourir aux sources, on se contente de jugements tout faits.

Revenons aux Facardins : c'est une jolie énigme à plusieurs mots ; j'ai pris celui qui s'est présenté le premier à mon esprit, sans prétendre que ce fut précisément celui qu'Hamilton avoit en vue, et regrettant, comme les nombreux amateurs de ce genre de littérature, qu'il n'ait pas fini ce qu'il avoit commencé d'une manière si amusante.

Après avoir achevé ce conte, encouragé par le suffrage de personnes en qui j'ai confiance, je me suis occupé de Zeneyde, qui présentoit moins de difficultés et dont la fin sembloit nécessaire pour compléter la nouvelle édition. Quand Hamilton composa ce petit ouvrage, sa brillante imagination n'étoit point éteinte, mais elle étoit obscurcie par la vie triste et ennuyeuse qu'il menoit alors à Saint-Germain, où il avoit suivi le roi Jacques. La peinture qu'il nous fait de ce château dont les Jésuites s'étoient rendus maîtres, et des tracasseries d'une Cour sans pouvoir, n'est pas sans intérêt. J'ai cherché à conserver la teinte rembrunie du style d'Hamilton, qui forme un contraste piquant avec la gaieté de son caractère, et j'ai terminé l'histoire par des vers qui expriment la situation où il étoit alors.

SUITE
DES
QUATRE FACARDINS.

Une multitude de gondoles, richement peintes et dorées, portoient des musiciens qui faisoient entendre un concert aussi doux que celui des musiciens de l'escorte étoit aigre et sauvage. Elles étoient suivies par un char marin d'une nouvelle forme; une grande coquille de nacre de perles étoit tirée par vingt-quatre cygnes; une nymphe y paroissoit couchée mollement sur un siége de pinne marine; deux paons, perchés sur la coquille, la garantissoient du soleil en faisant la roue; et ces animaux étoient si bien dressés, qu'ils se tournoient sitôt que le char faisoit un mouvement, afin de mettre toujours à l'abri le teint de leur belle maîtresse. C'étoit une personne accomplie, et l'on ne savoit ce qui étoit le plus à admirer, de sa taille divine ou de ses traits charmants. Mais tout étoit dans un si bel accord, que l'on ne se récrioit sur rien; la seule chose qui étonnoit sans choquer, c'est que sa longue chevelure étoit d'une belle couleur vert d'eau. Cette

nymphe faisoit les honneurs du fleuve à Mousseline la Sérieuse, qui la suivoit sur une isle flottante, couverte de toutes les fleurs du printemps; des dauphins la conduisoient, et des souffleurs dispersés à l'entour faisoient jouer leurs jets d'eau argentés pour entretenir la fraîcheur, tandis qu'une troupe de sirènes chantoient en partie une ode en son honneur. J'étois curieux de voir cette personne aussi célèbre par sa beauté que par sa gravité. L'une et l'autre me parurent encore au-dessus de l'idée que je m'en étois formée; et je pensai qu'il étoit bien plus aisé de vaincre le monstre que le sérieux de la princesse. Comme je faisois ces réflexions, on entendit un bruit sourd semblable à un tonnerre lointain; et bientôt après les eaux du fleuve, s'élevant comme par le mouvement d'une forte marée, se répandirent dans la prairie: alors on vit une espèce de montagne humide qui, approchant avec rapidité, s'ouvrit, et nous montra le roi des crocodiles. Il avoit une paire de cornes tranchantes qui se remuoient aussi aisément que des ciseaux, et une gueule si prodigieuse qu'une gondole de grandeur ordinaire auroit pu aisément y tenir: à l'égard des dents, je n'eus pas le temps de les compter; mais votre hautesse peut se tenir assurée qu'il y en avoit suffisamment pour broyer un demi-escadron de cavalerie, hommes et chevaux. À la vue du monstre tout le monde s'enfuit, excepté les chevaliers, qui ne pouvoient pas décemment en faire autant, sans quoi je ne

réponds pas qu'ils n'eussent fait de même. Le monstre commença par avaler un bateau de musiciens; on l'entendit croquer indistinctement les os de ces pauvres gens, leurs violons, basses, contre-basses, cors de chasse, et tout le reste. Je m'approchai alors du rivage, résolu de l'attaquer, quoiqu'il y eût autant de disproportion entre lui et moi qu'entre un éléphant de la plus grande taille et un petit chien de manchon. En avançant, je remarquai sur son museau quelque chose qui remuoit : quelle fut ma surprise lorsque j'aperçus distinctement que c'étoit un rouet qui filoit seul ; mais, dans ce même moment, mon attention fut attirée par un autre spectacle non moins étrange. Un géant velu parut sur la rivière dans une pirogue montée par douze rameurs nègres qui, agitant vivement leurs pagayes, atteignirent le monstre par derrière : le géant s'élança sur le dos de la bête ; et, marchant dessus comme en terre ferme, il arriva jusqu'à la tête, dans l'espoir de s'emparer du rouet ; mais il n'y réussit pas, car le monstre, qui se sentoit chatouiller, se tourna tout d'un coup sur le côté, renversa dans l'eau le géant, et lui happa une jambe jusqu'au-dessus du genou. Cristalline, qui avoit reconnu son vilain génie, et qui mouroit de peur qu'il n'eût du succès, fit un cri de joie en le voyant tomber, et un autre bien plus fort en voyant avaler sa jambe avec l'ongle fatal qui faisoit toute sa force.

Le crocodile et le génie ayant disparu sous les eaux, la frayeur diminua par degrés, et l'on se rap-

procha des bords du fleuve. La belle Mousseline, encore tout émue, débarqua de son isle flottante, et retourna par terre au palais de son père ; la nymphe à la coquille s'enfonça dans ses humides demeures ; et je me retrouvai seul avec Cristalline, le grand Facardin, le chevalier Coq, et celui de l'Alêne.

Monsieur, dis-je à celui-ci, lorsque nous avons été interrompus, vous aviez eu la bonté de me raconter l'histoire de la princesse Mousseline, et vos projets sur ses divins appas ; mais vous n'avez pas pris encore la peine de m'expliquer pourquoi vous vous trouvez tous trois dans cet étrange équipage. Je sais bien que, pour un guerrier, je ne suis habillé guère plus convenablement que vous, et qu'il est assez singulier de paroître en public avec une robe de chambre, un bonnet de nuit, des pantoufles, et une épée nue. Cependant vous conviendrez qu'il est encore plus extraordinaire de voir un noble chevalier avec tout l'attirail d'un cordonnier, métier qui, je vous en demande pardon, n'a rien de bien relevé ; et la marmite que M. votre collègue porte sur sa tête en guise de casque, a également droit de m'étonner. Seigneur Facardin, répondit le Coq en agitant ses moignons ailés, un illustre aventurier comme vous doit être accoutumé aux prodiges ; ainsi les déguisements ne devroient point le surprendre. Lorsque ce chevalier s'est abaissé jusqu'à prendre le chausse-pied et l'alêne, il a voulu donner une preuve de sa soumission à la beauté qui règne en ces lieux. L'in-

comparable Mousseline a entendu avec un secret dépit les éloges sans doute exagérés que l'on ne cesse de donner au pied de la princesse Sapinelle de Jutland; elle a fait entendre que, si le sien n'avoit pas autant de célébrité, ce n'étoit pas la faute de la nature, mais celle des cordonniers d'Astracan, hommes grossiers, et qui défigurent par une enveloppe informe les charmants contours de ce pied si mignon. Elle a donc refusé tous les souliers qu'on lui a présentés dernièrement; et, comme l'hiver approche, le roi Fortimbras, le plus tendre des pères, est dans une horrible inquiétude; il croit déjà voir cette fille chérie assaillie de rhumes, de fluxions, de catarrhes, et autres maux de cette espèce. C'est pour acquérir sa bienveillance que le prince des monts Krapacs, que vous voyez ici, n'a pas dédaigné de prendre des leçons du cordonnier de la cour, espérant surpasser son maître par la délicatesse de son goût, et ses grandes connoissances dans le dessin. L'amour ennoblit tout; et, à son retour dans ses États, il prétend même instituer l'ordre du chausse-pied, qui ne sera pas moins en honneur que plusieurs autres dont l'origine n'est pas plus illustre. Quant à moi, reprit le Facardin à la marmite, il y a déjà deux ans qu'étant devenu éperdûment amoureux de la divine princesse d'Astracan dont j'avois vu un portrait, je quittai les rivages de l'Arabie Pétrée où j'avois mis à fin plus d'une brillante aventure, pour entreprendre celle-ci: je m'embarquai

à Florispahan, port sur la mer Rouge; mais une tempête effroyable fit périr tous mes compagnons; et je me trouvai, je ne sais comment, dans la demeure submarine du vilain génie, dont vous venez de voir tout à l'heure la déconfiture. Je ne vous raconterai pas ce qui m'arriva dans ces grottes profondes: Madame, ajouta-t-il en montrant Cristalline, vous en aura probablement fait part; et, si elle ne l'a pas fait, je craindrois que certains détails ne pussent l'embarrasser. Quoi qu'il en soit, ayant vu toutes les curiosités de ce lieu, je parvins à m'en échapper par les soins de mademoiselle Harpiane, dont je payai la complaisance de la même manière que celle de sa maîtresse; et je dis adieu pour jamais au rocher de cristal. Au sortir de la chaloupe dorée, je traversai l'Arabie et la Perse, et j'arrivai, à travers mille dangers, à la cour du roi d'Astracan: j'y vis enfin l'admirable princesse dont la beauté a déjà causé tant de malheurs. Lorsque je fus un peu revenu de l'éblouissement que les traits qui partent de ses beaux yeux causent à tous ceux qui osent la regarder en face, je cherchai à me garantir de leur pouvoir, en réfléchissant qu'une personne qui ne parloit pas, ne pouvoit absolument point être une femme, la parole étant un signe de leur sexe aussi essentiel que tous les autres. Mais la princesse, dont l'esprit est le plus pénétrant du monde, s'apercevant de mes doutes, voulut se venger par un de ces regards impérieux qui lui soumettent tous les cœurs.

Depuis ce moment, résigné à mon sort, je ne cherchai plus qu'à plaire à la beauté qui m'est plus chère que la vie, et à tâcher de délier cette langue qui ne sauroit manquer de dire les plus belles choses du monde, dès qu'elle se sera mise en mouvement. Cependant je réfléchis que ce silence devoit avoir une cause surnaturelle; je fus donc trouver le grand Caramoussal, le plus habile et le plus humain des enchanteurs, et je lui demandai une recette pour faire du moins parler la princesse, s'il ne m'étoit pas donné de la faire sourire. Jamais, depuis trois mille ans qu'il professe la nécromancie, on ne lui avoit demandé de faire parler une femme, de sorte qu'il étoit tout neuf sur cet article; il fallut donc qu'il feuilletât, l'un après l'autre, plus de trois cents gros volumes in-folio. Quand il eut bien cherché, il me donna une petite boîte d'or, grosse comme un dé, laquelle en contenoit une d'ambre jaune fermée avec un cadenas de diamant, qui renfermoit quelques grains imperceptibles enlevés à la lime sur l'anneau de Salomon. Je dois m'en servir en guise de sel pour assaisonner un pâté de langues de perroquets dont la princesse mangera une bouchée tous les matins à jeûn pendant une semaine: alors elle parlera. Aussitôt que je fus en possession de ce trésor et de l'ordonnance, je partis pour le pays des perroquets, et j'en fis un terrible abatis, ne réservant que les langues pour mon pâté. Je pris environ trente douzaines des plus belles, je me rendis à Astracan pour supplier

la princesse de se mettre au régime prescrit par l'enchanteur. Mais, par un caprice qui n'est que malheureusement trop commun chez les belles dames, elle refusa de se prêter à cette facile expérience, faisant entendre par signes qu'il n'étoit pas convenable que la fille du roi d'Astracan mangeât d'un pâté qui ne seroit pas fait suivant toutes les règles de l'art, tandis que son père entretenoit cinquante maîtres et sept cents garçons pâtissiers à son service. Ce n'étoit au fond qu'une défaite pour rabattre de mes prétentions, et m'empêcher de concevoir une espérance qui révoltoit sa fierté. Le roi son père, qui connoissoit tout le talent de Caramoussal, et qui avoit une envie démesurée de voir enfin cesser le long silence de sa fille, la pressa inutilement : elle demeura inflexible. Enfin, pour lui ôter tout prétexte, je me suis décidé à m'enrôler dans le corps des cuisiniers; et, dans une audience solennelle que j'ai demandée au roi, j'ai déposé mon épée pour prendre cette broche, troqué mon casque pour cette marmite, jurant de ne jamais reprendre mes armes qu'après que la princesse, touchée d'un tel dévoûment, auroit cédé à mes vœux. Cette démarche a été vue d'un œil très différent à la cour : toutes les dames sensibles ou passionnées m'en surent un gré infini; et, dès le même soir, j'aurois pu en recevoir la récompense ; mais le plus grand nombre des courtisans me témoignèrent qu'ils regardoient ma conduite comme la preuve d'une complète folie. Quelques-uns,

plus malicieux que les autres, voulurent y voir la preuve d'une âme basse et dégradée. Ils osèrent même me le témoigner par leurs sarcasmes; et je fus obligé d'embrocher cinq ou six mauvais plaisants pour apprendre à vivre à tout le reste : depuis ce temps je suis tranquille, et je m'occupe à filer paisiblement avec le reste des aventuriers. Je vous invite, prince de Trébizonde, à partager nos travaux et nos plaisirs.

Je remerciai le grand Facardin de sa complaisance, et j'allois lui demander ce que vouloient dire tous ces rouets et cette filerie dont je commençois à être excédé, lorsque nous fûmes interrompus par un grand bruit de trompettes et d'autres instruments guerriers. C'étoit une troupe de cavaliers, portant chacun un faucon du Nord sur le poing, et menant en lesse des lévriers attachés avec des chaînes d'argent. Au milieu d'eux, on voyoit un chariot couvert traîné par quatre rennes attelés de front; deux nains d'un noir d'ébène, l'épée nue et tout le corps de même, défendoient chaque portière : je reconnus bientôt que ce n'étoit pas sans raison que l'on prenoit tant de précautions, car ils avoient en leur garde la plus belle princesse du monde. Hélas! s'écria dans cet endroit Dinazarde en interrompant le prince de Trébizonde, n'avons-nous pas assez de princesses et de nymphes? et encore dans quelle situation piteuse sont-elles restées? Mousseline la Sérieuse est sans langue, sans chemise, et sans souliers; la nymphe

à l'arc d'acier se morfond dans sa grotte ; et Sapinelle dans les neiges de la Scandinavie. Quant au Facardin du mont Atlas, et même au Singe Triste qui commençoit à m'intéresser, Dieu sait quand nous en aurons des nouvelles! et voilà de nouveaux venus!.... Taisez-vous, impatiente personne, s'écria le sultan des Indes en étouffant un bâillement : est-ce la faute du Trébizonde, si vous avez tant de mémoire, et si vous exigez de lui un enchaînement d'idées et de faits dont tant d'auteurs se dispensent? Continuez votre récit, il me plaît assez; je ne suis choqué que de vos négrillons tout nus; donnez-leur, je vous prie, quelque bout de vêtement : j'aime la décence par goût et par état; lorsqu'on a quinze cents concubines et trois cents icoglans, un sérail seroit un véritable taudis si l'on n'étoit fort strict sur l'article des mœurs. Que votre chaste hautesse se rassure! répondit respectueusement le prince de Trébizonde; les deux petits nègres dont il s'agit étoient à la vérité nus, mais ils étoient privés de mouvement et de vie, et l'on sait que la nudité est un privilége accordé de tous temps aux statues. A l'égard du reproche que vient de me faire Dinazarde, il est d'autant plus déplacé, que la princesse renfermée dans le char n'étoit autre que l'infante de Danemarck, la célèbre Sapinelle de Jutland. Mais dans quel état s'offrit-elle à nos regards? ses beaux yeux étoient fermés, les roses de son teint avoient disparu, les lis seuls étoient restés; et il falloit avoir une très bonne vue,

et la regarder avec beaucoup d'attention, pour découvrir le mouvement imperceptible de son beau sein : c'étoit le seul signe de vie qu'elle conservât. On voyoit à ses pieds, étendu sur une peau de lion, un jeune chevalier qui paroissoit également en léthargie. Le char s'étant arrêté, je m'approchai, et je fus près de pleurer en reconnoissant, dans cette triste situation, l'aimable Facardin du mont Atlas, dont l'infernale musique du cortége royal d'Astracan m'avoit si malheureusement séparé : Cher prince, lui dis-je en sanglottant, qui a pu vous réduire dans une aussi déplorable condition ? Un pouvoir surnaturel sans doute ; car votre bravoure m'est connue ; et, quoique je n'aie jamais entendu parler de vos exploits qu'à vous-même, il régnoit dans votre récit un tel air de candeur et de vérité, que je les crois comme si je les avois vus. Que puis-je faire pour vous secourir ? Mais il ne répond point, il est insensible : réveillez-vous, cher prince. Hélas ! Seigneur, me dit son écuyer qui suivoit le char en arrosant la poussière de deux torrents de larmes, tous vos efforts sont superflus ; l'enchantement qui retient le malheureux Facardin dans ce sommeil léthargique, est l'effet de la ruse de cette cruelle vieille du mont Atlas, qui ne lui a pas pardonné ses refus ; et, ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'il est ainsi récompensé du service qu'il a rendu au père de la princesse que vous voyez, la fille du grand Fortimbras. Ce récit surprenant excita vivement la curiosité des

assistants; on forma un cercle autour du pauvre écuyer qui continua en ces termes : Après avoir inutilement cherché à nous rapprocher du prince de Trébizonde, mon maître poursuivit le cours de ses aventures dès que nos chameaux furent revenus de leur terrible frayeur; mais il trouva partout des dames insensibles aux agréments de sa figure et de son esprit, et jamais de pied qui parut le moins du monde convenir au merveilleux soulier que renfermoit son casque. Il continuoit tristement son chemin au travers d'une grande forêt de palmiers, qui couvroit un sol rocailleux, lorsqu'il entendit une voix qui lui crioit : Facardin, où vas-tu ? Hélas! dit-il, je m'abandonne à ma mauvaise fortune. Le désespoir, reprit la voix, est indigne d'un amant de la gloire; tu es brave, je le sais, mais la fermeté du cœur est autant au-dessus du courage de l'épée que le mont Atlas domine au-dessus des flots qui viennent se briser à ses pieds: retourne en Danemarck; l'espoir est le bâton du sage. Ici la voix se tut, et le chevalier se disposoit à lui obéir lorsque je lui représentai que des lieux communs n'étoient pas des raisons, qu'on ne nous offroit aucuns moyens de réussir dans cette dangereuse aventure de la princesse de Jutland, où il avoit déjà pensé être pendu, et moi aussi de compagnie, ce qui étoit fort ignoble pour un chevalier comme lui, et peu agréable pour un pauvre écuyer comme moi : car il est bon que vous sachiez, prince de Trébizonde, qu'en arrivant

à la cour de Fortimbras, mon maître avoit déclaré hautement qu'il se faisoit fort de chausser la princesse ; en conséquence il avoit été admis à l'épreuve fatale jusqu'alors à tant de milliers de personnes. Cette cérémonie étoit fort imposante : on élevoit sur la grande place une estrade où se plaçoit la princesse ; à sa droite étoit le grand chancelier du royaume, portant sur un coussin de drap d'or la couronne destinée à récompenser le succès de l'entreprise : mais le côté gauche offroit un spectacle moins agréable ; on y voyoit le bourreau avec ses recors au bas d'une potence de cinquante pieds de haut. Mon maître s'approcha de l'estrade, et salua la princesse avec une grâce qui, s'il n'avoit pas été ensorcelé, lui auroit gagné le cœur de toutes les dames du palais ; il parut même que la richesse de son armure, l'élégance de sa taille, et la noblesse de ses manières, faisoient une légère impression sur le cœur de l'Infante, qui lui jeta à la dérobée un regard plein d'intérêt, attendant avec inquiétude la suite de l'événement. Cependant mon maître se tourne vers moi, prend de mes mains le brillant casque dont le cimier renfermoit le précieux soulier : mais, ô douleur ! ô rage ! il ne trouve à la place qu'une méchante savate à moitié déchirée. Je n'essayerai pas de vous peindre ma consternation, la colère du chevalier, l'étonnement de la princesse, et tous les sentiments confus qui agitèrent en un instant la multitude rassemblée sur cette place. Mon maître voulut me tuer ;

j'étois si étourdi de cet événement inattendu, que je l'aurois laissé faire; mais le bourreau me réclama, et même éleva ses prétentions jusqu'à l'illustre Facardin, ordonnant à ses recors de le saisir. Celui-ci, transporté de fureur, lui fit voler la tête d'un revers de son épée; puis, prenant un des recors par la jambe, il lui fit faire le moulinet, et avec ce bouclier mouvant écarta la foule qui se pressoit autour de lui. Nous sortîmes ainsi au milieu du tumulte; et, ayant trouvé nos chevaux à l'entrée de la place, nous quittâmes au galop la capitale du Danemarck.

Lorsque nous fûmes à quelque cinquante stades, mon maître, voyant que l'on ne nous poursuivoit pas, s'arrêta; et, se tournant vers moi: Scélérat, me dit-il, oses-tu bien me suivre après le forfait dont ton lâche cœur s'est rendu coupable envers moi? Si la bassesse de ton âme te portoit à vendre les pierreries qui ornoient le précieux soulier, que ne dérobois-tu aussi le casque qui le renfermoit? tu m'aurois du moins épargné la confusion dont j'ai été couvert à la vue d'une grande princesse et de tout un peuple rassemblé. Seigneur, lui répondis-je en embrassant ses genoux, que votre altesse jette un regard de compassion sur un serviteur fidèle qui n'a rien à se reprocher! oui, que notre divin prophète me prive pour jamais de la vue des célestes houris, s'il m'est seulement venu à l'esprit de tirer parti du soulier confié à mes soins! J'avoue qu'il m'est impossible de concevoir comment ce malheureux échange

s'est fait, et comment il s'est trouvé un voleur assez adroit pour s'approprier ce trésor, puisque le casque a toujours été dans mes mains; mais.... Je n'écoute point, reprit le chevalier en colère, les mensonges que te fait inventer la peur de mon juste ressentiment: mais je ne veux point me souiller d'un sang aussi vil; rends-moi mon casque, et ôte-toi à jamais de mes yeux. En prononçant ces mots, mon maître arracha le casque de mes mains; mais, comme je le tenois avec force, le cimier s'ouvrit, et nous montra le soulier de la nymphe à l'arc, qui n'étoit nullement endommagé; la vieille savate avoit disparu. Nous connûmes alors qu'un pouvoir surnaturel s'étoit mêlé de cette affaire: mon maître me rendit son amitié et sa confiance, et je ne lui sus point mauvais gré de sa colère, puisque toutes les apparences étoient contre moi; je crois même qu'il m'eût tué, que je lui aurois pardonné de bon cœur.

Voilà ce qui nous étoit arrivé à la cour de Fortimbras: vous jugez, Seigneur, si je n'avois pas de bonnes raisons pour chercher à détourner mon maître de visiter encore une fois les côtes du Danemarek, où tout l'esprit et toute la bravoure du monde ne pouvoient nous empêcher de recevoir quelque nouvel affront. Allons plutôt, lui disois-je, au Cathay ou dans la Bactriane; vous offrirez votre bras à l'un des deux rois de ces vastes pays qui se font une furieuse guerre pour un assez mince sujet; ils vous recevront bien, en un tour de main vous y conquerrez une ou

deux provinces, cela fait toujours passer le temps; et, si vous m'en croyez, vous terminerez là vos courses fatigantes et inutiles; car aussi bien toutes les femmes ont tellement la berlue, qu'elles ne peuvent vous souffrir; elles vous préféreroient même un malotru comme moi: d'ailleurs vous ne retrouverez jamais un coq qui vole comme un aigle, ni un pied qui puisse aller à votre soulier, si ce n'est peut-être celui de la princesse Sapinelle; et vous avez vu comment un malin génie vous a empêché d'en faire l'essai. Renoncez donc de bonne grâce à la nymphe de l'arc; et établissez-vous, après la victoire, dans quelque beau château où nous pourrons prendre successivement les plaisirs de la chasse, de la pêche, et de la promenade. Des conseils aussi sages paroissoient produire leur effet sur l'esprit de mon maître, lorsque la maudite voix se mit à crier de nouveau: Facardin, Facardin, méprise des avis indignes d'un héros; si le succès ne couronnoit pas tes efforts généreux, ta vertu trouveroit dans ton cœur sa plus noble récompense. Fort bien, madame la voix! m'écriai-je en colère, mais vos belles maximes ne garantiront ni mon maître ni moi d'être pendus si nous retournons chez les Danois; nous nous en sommes tirés assez bien, il est vrai, grâces à leur surprise au moins autant qu'à notre valeur: mais, si nous retournons pour les braver, ils nous accableront par leur nombre, et c'en est fait de nous. Le chevalier Facardin fut sourd à mes prières; il suivit aveuglé-

ment les ordres de cette impérieuse voix, et reprit le chemin du Danemarck. Je le suivis tristement, n'augurant rien de bon de ce second voyage.

Pendant les trois cents premières lieues il ne nous arriva rien de remarquable; mais, comme nous approchions de la Chersonèse Cimbrique, nous trouvâmes, au coin d'un bois, une dame richement habillée, et couverte d'un voile épais qui descendoit jusqu'à terre: elle étoit seule, et paroissoit plongée dans un profond chagrin. Dès qu'elle nous aperçut, elle ferma son voile qui étoit entr'ouvert, et nous pria de lui accorder notre appui. Les lois de la chevalerie vous mettent sous ma protection, lui dit galamment mon maître; et, de tous mes devoirs, c'est celui qui me coûte le moins à remplir. — Seigneur, veuillez donc me donner le bras pour m'aider à regagner mon château, qui n'est qu'à deux portées de trait d'ici. Des chevaliers discourtois, abusant de ma trop grande confiance, m'auroient indignement outragée, si vous n'étiez arrivé bien à propos pour sauver mon honneur et ma vie; car je n'aurois pas survécu à une pareille infortune. Là-dessus elle se leva, et nous conduisit dans sa demeure. Mon maître vouloit la quitter sur le pont-levis; mais elle nous engagea à entrer d'une manière si pressante, qu'il nous fut impossible de la refuser. La grand'salle du château étoit tendue de superbes tapisseries de haute lisse, qui représentoient des personnages bizarrement vêtus, exécutés dans une telle perfection, qu'ils

sembloient pleins de vie ; et, ce qu'il y avoit de plus admirable, c'est qu'au son d'un buffet d'orgues qui étoit au bout de l'appartement, ils entroient en action, et jouoient des scènes très animées. Il y avoit dans ce château encore d'autres curiosités ; mais la plus grande de toutes étoit la maîtresse. Après le souper, pendant lequel elle étoit restée constamment voilée, elle amena le chevalier dans un arrière-cabinet, et lui dit (c'est de lui que je tiens tout ce détail) : Seigneur, tous les périls auxquels vous avez été exposé ne sont rien en comparaison de celui que vous courez en ce moment. Je dois vous avouer que vous êtes dans l'ancienne habitation des Gloutonsky, qui descendent, par les femmes, de la race aujourd'hui éteinte des Ogres : je suis le dernier rejeton de cette famille illustre que l'on a tant calomniée, et à laquelle il n'y a autre chose à reprocher que son goût pour la chair humaine, qui n'a rien en soi-même de répréhensible lorsqu'il ne s'y joint pas de cruauté. Voici, seigneur, les preuves de ma noble origine. A ces mots elle releva son voile ; et le chevalier vit, avec une surprise mêlée d'horreur, dans un visage qui étoit assez beau, quoique trop fort, une immense bouche, qui auroit probablement fait le tour de la tête, si les oreilles ne s'étoient heureusement trouvées là pour l'arrêter : elle y touchoit de si près, qu'il n'y auroit pas eu de place pour des moustaches. La nature, qui ne fait pas les choses à demi, avoit garni libéralement cette énorme ouverture : quarante dents for-

moient la rangée de devant, trente-deux celle de derrière; le tout étoit terminé par deux crocs dans le genre des défenses du sanglier d'Érimanthe, et qui sailloient de plusieurs pouces. Madame, lui dit le chevalier, je vous dispense de me montrer vos titres et votre généalogie ; je vous crois sur ce que je vois: mais veuillez me dire quels sont les périls que j'ai à redouter ici ; j'ai déjà eu l'honneur de me mesurer avec des lions, des ours, un géant velu, et d'autres bêtes féroces ; s'il faut que je me batte encore ce soir, je suis à vos ordres, quoiqu'il soit plutôt l'heure de s'aller coucher. — Je n'attendois pas moins de votre grand courage, répondit l'ogresse métisse ; vous n'aurez à combattre que des hommes, mais des hommes nombreux et hardis. Ce sont six seigneurs du voisinage, qui depuis quelques mois désiroient ma main, autant, ajouta-t-elle en minaudant, pour les charmes de ma personne que pour les grands biens qui m'appartiennent. J'ai cru qu'une affaire aussi sérieuse que le mariage ne devoit pas être traitée légèrement ; et j'ai pensé qu'il étoit prudent de les connoître tous à fond avant de me décider. C'est pourquoi je leur ai donné tour à tour des rendez-vous. Cela a duré assez long-temps sans être connu; je ne sais par quelle fatalité le mystère s'est enfin découvert ; ils se sont rassemblés ; et, leur amour se tournant en fureur, ils m'ont annoncé que j'eusse à leur céder mon château et mes terres qu'ils alloient se partager, ou qu'ils viendroient y mettre tout à feu et à

sang. C'est ce soir même qu'ils doivent venir avec leurs troupes pour donner l'assaut à ces remparts qui ne sont pas en état de résister : ce sont des guerriers intrépides...... Il faut bien qu'ils le soient, reprit le chevalier, d'après ce que vous venez de me raconter; mais, ma belle amie, puis-je en conscience, après votre conduite, défendre votre honneur et votre vertu contre ces messieurs, qui savent si bien à quoi s'en tenir. — Seigneur, répondit la tendre ogresse, si ce n'est pas la pitié qui vous touche en ma faveur, que ce soit la reconnoissance : je suis décidée à vous rendre le maître de ma personne et de mes biens; et ce n'est point la nécessité où je me trouve qui m'inspire cette résolution; je serois paisible sur le premier trône du monde, *que* je vous préférerois à tous les hommes de la terre. Cette déclaration étoit accompagnée du regard le plus engageant, et elle sourioit aussi amoureusement que ses crocs pouvoient le lui permettre. Mon maître se seroit bien passé d'une déclaration si pressante. Il lui répondit avec douceur : Je sais bien, madame, que la sensibilité ne dépend pas de la grandeur de la bouche, et je vous suis obligé de vos sentiments pour moi; mais j'ai des engagements que je ne puis rompre : tout ce qu'il m'est permis de faire, pour vous, car je ne veux pas que vous ayez imploré en vain ma protection, c'est, au lieu de chercher à défendre votre bicoque de château qui n'est pas tenable, de vous mener avec moi à la cour du grand

Fortimbras. Il fait, je ne sais pourquoi, chercher dans tout l'univers une bouche égale à la sienne, c'est-à-dire, d'un pied de long. — C'est précisément la mesure de la mienne, dit la dame : je vous suivrai partout ; et je suis sûre que ma passion finira par triompher de votre froideur. Voilà ce qui se passa dans le cabinet ; du moins mon maître me l'a raconté ainsi. Nous sortîmes avec elle par la porte de secours, et nous arrivâmes bientôt après dans la capitale du Danemarck ; la visière de nos casques baissée pour ne pas être reconnus ; et la dame avec son voile fermé. Nous demandâmes une audience secrète au roi, pour lui montrer cette merveille à laquelle il sembloit attacher un si grand prix. Dès qu'il eut aperçu l'ogresse : Ah ! ma cousine, s'écria-t-il, je vous retrouve enfin ! Il se jeta dans ses bras, et ces deux grandes bouches se donnèrent le plus énorme baiser qui fut jamais donné. Fortimbras remercia beaucoup mon maître de lui avoir amené cet illustre rejeton de sa famille : il en étoit inquiet depuis long-temps ; car il s'étoit écoulé plus de quinze ans depuis qu'il n'avoit eu de ses nouvelles : les dernières portoient qu'elle s'étoit retirée dans la Bactriane ; et voilà pourquoi il avoit ordonné à ses ambassadeurs de commencer leurs recherches par ce pays : elles avoient été infructueuses. La princesse, par des circonstances trop longues à vous raconter, avoit été obligée de repasser en Europe ; et, croyant que le roi de Danemarck ne voudroit point la recevoir à sa

cour, et l'avouer pour sa parente, elle n'avoit pas voulu s'exposer à cet affront. Les temps sont bien changés! lui dit Fortimbras; tant que la reine a vécu, je n'aurois pu la décider à vous recevoir avec les honneurs dus à votre rang: elle avoit besoin de toute sa vertu pour me supporter moi-même; et cependant, étant éloigné d'un degré de plus que vous de la souche commune, je n'ai point de crocs. Je n'ai donc point songé à vous appeler. Depuis sa mort, je me trouve seul avec ma fille Sapinelle; elle a toute ma tendresse; mais je dois assurer la succession de mes États; et je ne saurois espérer de descendant par elle. Sans cesse occupée des charmes de son pied, qui dans le fait est le plus joli du monde, et ne pouvant trouver de souliers qui lui conviennent, sa raison et sa santé même sont sensiblement altérées: d'un moment à l'autre, je puis avoir le chagrin de la perdre, ce qui me conduiroit moi-même au tombeau, laissant ainsi mon royaume en proie aux factions et aux troubles qui ne manqueroient pas de le déchirer. Or il n'existe plus d'individus de la noble race des Fortimbras, il faut donc que je remonte à la ligne du grand Ogrog Ier, roi du Cap-Nord et de Loupgaroutie. Vous descendez de lui, ma cousine; vous avez des droits à mes États; et, si vous n'avez pas d'enfants, vous êtes en âge d'en faire. L'ogresse, qui étoit d'un naturel reconnoissant, remercia le roi; et, oubliant les protestations d'amour qu'elle avoit faites si récemment, tant l'éclat d'une couronne a de charmes, elle

dit tendrement au roi qu'elle ne voudroit avoir des enfants que s'il en étoit le père. Ce mariage, assez bien assorti, s'arrangea de cette manière. La princesse Sapinelle, tout occupée de son soulier, parut très indifférente à cet événement; et les noces furent célébrées avec une magnificence royale; la mariée, couverte de tous les joyaux de la couronne, vêtue de sa robe de brocard d'or semée de pierreries, n'en étoit qu'un peu plus affreuse: ce qui n'empêcha pas les poëtes danois de faire pour elle des odes, des hymnes, des ballades, des rondeaux, des poëmes, dans lesquels on célébroit jusqu'à l'ivoire de ses crocs; le tout montant, suivant un calculateur exact, à la somme de cinquante-six mille cinq cent soixante-quatre vers bons ou mauvais : au reste, chacun des auteurs trouva les siens excellents, et ceux de ses confrères détestables; ce qui leur fit un double plaisir, et nulle peine au public, qui ne les lut point.

Cependant le chevalier mon maître n'avoit point perdu de vue l'objet de son voyage; et, se confiant aux promesses de la voix, il vouloit recommencer l'épreuve du soulier. Il espéroit qu'il ne disparoîtroit point cette fois, et il avoit même pris la liberté de le montrer à la princesse, qui avoit admiré sa forme et la beauté des diamants qui lui servoient de boucles. Mais il falloit que la cérémonie fût publique; et l'on pouvoit toujours craindre que la fée ou le mauvais génie qui avoit substitué la savate à la précieuse chaussure, ne recommençât cette mauvaise plaisan-

terie. Dans cette situation embarrassante, mon maître pria Sapinelle de lui permettre de faire en particulier l'essai de ce fameux soulier; elle y consentit, et le chaussa avec autant de facilité que si on l'eût fait exprès pour elle. Sa joie fut extrême, ainsi que celle du chevalier; mais elle fut bientôt troublée par l'apparition subite de la vieille de la montagne, qui arriva à cheval sur une quenouille. Facardin, lui dit-elle d'une voix cassée, voilà la première condition qui vous étoit imposée remplie: vous souvient-il de ce qui vous reste à faire pour parvenir au comble de vos vœux? C'est un préliminaire indispensable que je veux bien vous rappeler, puisque vous paroissez l'avoir oublié : il faut que vous ayez mes faveurs; et je vous avoue ingénûment que, pour peu que vous me pressiez, je suis disposée à vous les accorder. Misérable vieille, lui dit le chevalier en la repoussant avec horreur, vous devriez bien plutôt songer à vous faire enterrer qu'à faire l'amour. — Mon petit ami, répondit la vieille en nasillant, vous faites le cruel? Eh bien! puisque vous êtes si froid, vous le serez pour tout le monde; et vous, Mademoiselle, vous ne valez pas mieux, et vous partagerez son sort. En disant ces mots, elle les toucha tous deux de sa quenouille; et ils tombèrent dans un profond assoupissement, dont rien ne put les tirer. Dès que le roi apprit ce funeste événement, il envoya consulter un oracle de ses amis qui habitoit l'antre de Borée, à deux degrés du pôle.

Celui-ci lui dit qu'il n'y avoit d'autre remède, pour guérir la princesse, que le rire de Mousseline la Sérieuse. Or, comme on savoit qu'elle n'a jamais ri, et que probablement elle ne rira jamais, le pauvre Fortimbras crut que c'étoit une dérision; et déjà il avoit ordonné qu'on remplît de dix mille pieds cubes de glace et de neige le trou de l'oracle, lorsqu'il jugea à propos de se raviser, et d'envoyer sa fille et le Facardin vers la princesse d'Astracan, pour épier le premier rire qui sortira de sa bouche. Le char que vous voyez a été construit pour ce grand voyage: quant à moi, je n'ai jamais voulu quitter le corps inanimé de mon pauvre maître.

Le fidèle écuyer ayant terminé son récit, tous les assistants partagèrent sa juste douleur; et l'on résolut de conduire cette espèce de convoi vivant jusqu'au palais de la princesse Mousseline, afin de lui exposer combien il seroit utile qu'elle voulût enfin prendre la peine de rire, ne fût-ce que pour rompre l'enchantement de ces illustres personnages. En chemin, le prince de Trébizonde pria le chevalier de l'Alêne de lui dire pourquoi les rouets jouoient un si grand rôle dans ce pays. Nous nous sommes tous engagés, répondit-il, à remplacer les trois cent soixante-quatorze douzaines de chemises que Mousseline a perdues; espérant d'ailleurs que notre air gauche, qui nous paroît ridicule à nous-mêmes, finiroit par la faire rire aussi; et, comme vous êtes engagé dans cette aventure, vous

ne pouvez pas plus que nous, vous dispenser de filer. Cette occupation me parut assez fâcheuse pour un guerrier; mais je n'eus pas le temps de m'en plaindre avant d'arriver à la résidence royale d'Astracan. Au bruit que fit tout le cortége, la princesse parut sur le balcon; et, quand on lui raconta la triste aventure de Facardin, et de Sapinelle au petit pied, malgré la rivalité naturelle entre les dames qui prétendent aux mêmes agréments, elle avoit si bon cœur qu'elle ne put s'empêcher de fondre en larmes, conséquence très naturelle du spectacle déplorable qu'on lui présentoit. Il y avoit bien loin de là à rire; et tout le monde se désoloit, lorsqu'un spectacle extraordinaire attira l'attention de l'assemblée. L'air fut tout à coup obscurci, et l'on vit un assez gros nuage qui, s'abaissant par degrés, se trouva être un rassemblement de plusieurs milliers d'oiseaux de différentes espèces; ils précédoient le char volant du grand Caramoussal, et lui servoient d'escorte; ou plutôt c'étoient des officiers de sa maison, car ils portoient tous, sur les ailes, sa livrée bleu de ciel et safran, outre qu'ils avoient à la patte droite un anneau à ses armes. Ses gardes du corps étoient des vautours, ses musiciens une troupe de rossignols et de fauvettes; il avoit pour lecteur un perroquet gris, et pour poëtes deux cygnes de Mantoue: il conduisoit lui-même les six aigles attelés à son char; et il avoit pour postillon un geai fort adroit. C'est dans cet équipage que le brave homme d'enchan-

teur arriva chez le roi d'Astracan. Il n'étoit pas seul: une dame d'un certain âge étoit à sa droite; elle paroissoit très affligée, et donnoit gravement la main à un petit personnage richement habillé, mais fort laid de figure, quoiqu'il fût difficile d'en juger, tant sa fraise à l'espagnole étoit ample; elle cachoit tout le bas de son visage, et son chapeau à plumes d'autruches en couvroit tout le haut. Il avoit des bottines de maroquin jaune, un pourpoint de satin couleur de feu, un manteau de gaze d'argent, et un baudrier d'où pendoit une assez longue épée; il portoit sur la poitrine les décorations de différents ordres en diamants, avec leurs rubans en écharpes et en sautoirs. Tout cet attirail étoit fort imposant; et, de loin, personne ne reconnoissoit, sous un tel déguisement, le Singe Triste dont on a parlé dans la première partie de ces Mémoires. Malheureusement pour lui, il sortoit de son haut-de-chausse un petit bout de sa queue; un maudit page, malin comme ils le sont tous, s'en étant aperçu, passa par derrière lui pendant qu'il faisoit sa première révérence à la princesse, et le pinça de toute sa force. Le pauvre animal ne put se contenir; il fit une affreuse grimace. L'accoutrement du singe et sa gravité avoient déjà donné à Mousseline plus de gaieté qu'elle n'en avoit ressenti de sa vie. Les contorsions qu'il fit en se sentant pincer la queue, et le soufflet qu'il donna au page pour se venger, achevèrent le miracle; et l'on entendit distinctement un éclat de rire partir de sa belle bouche.

Un événement si important et si heureux excita mille transports de joie; le vieux roi son père pleuroit comme un enfant; tout le peuple applaudissoit; les musiciens de la cour, plus bruyants que partout ailleurs, faisoient un charivari à étourdir les gens, et empêchoient d'entendre le concert des oiseaux du grand Caramoussal. Celui-ci, ennuyé de tout ce vacarme, fit un signal avec sa baguette, et aussitôt toute la musique cessa: les chanteurs restèrent la bouche ouverte; les joueurs de violon avec leurs archets en l'air, les cors de chasse avec la bouche enflée. Le Singe profita de ce silence pour s'adresser au roi: Seigneur, lui dit-il avec une assurance respectueuse, l'oracle est accompli; j'ai fait rire votre fille; votre promesse est positive, et je dois l'épouser. On peut juger de l'indignation générale qu'excitèrent les prétentions de ce magot. Qu'on l'envoie à la ménagerie, disoient les uns; qu'on le montre à la foire, disoient les autres; les plus modérés opinoient pour qu'on lui donnât un sac de noix, avec défense de jamais paroître à la cour. Tous ces nobles chevaliers, qui, depuis plusieurs années, s'étoient dévoués à cette aventure, frémissoient de rage. Enfin le tumulte étoit grand, lorsque, pour l'apaiser, la dame âgée qui accompagnoit Caramoussal s'avança; et, levant le voile dont étoit couvert son visage: Sire, dit-elle au roi d'Astracan, et vous, princes et chevaliers qui m'écoutez; je suis la princesse douairière de Trébizonde, que des malheurs peu communs ont

exilée depuis plus de vingt ans de ses États. On doit en croire le pénible aveu que je fais en ce moment; oui, celui que vous voyez sous cette forme repoussante est un prince; il est mon fils, aussi bien que vous, grand Facardin, que je reconnois sous cet équipage de cuisinier, et que le Facardin du mont Atlas qui sort dans cet instant de sa léthargie. Vous êtes mon fils aîné, prince de Trébizonde, continua-t-elle en se tournant vers moi, je vous demande votre amitié pour le cadet de vos frères. Madame, lui dis-je alors respectueusement, si, par quelque mystère que je ne cherche point à approfondir, je suis en effet le frère de ces chevaliers, leurs manières nobles et leurs figures distinguées rendent leur alliance honorable pour moi, et je l'admets volontiers; mais il est impossible que ce fils de guenon ait rien de commun avec nous. Caramoussal m'interrompit alors, et me dit d'un ton d'autorité: Jeune homme, la nature entière est couverte d'un voile que les yeux les plus clairvoyants ne sauroient percer; tout est ici-bas illusion et apparence! Que savez-vous si la peau de ce singe ne renferme pas le cœur le plus noble? Ne voit-on pas de très beaux hommes avoir des sentiments bas qui les rendent semblables aux brutes; et ne pourroit-on pas citer des femmes charmantes qui n'en ont pas moins toute la malice des singes? — Tout ce qu'il vous plaira, monsieur du Caramoussal, s'écria le roi d'Astracan écarlate de colère; vous parlez comme un oracle que vous êtes; mais il ne

sera pas dit que j'aie un singe pour gendre, et que je m'expose à avoir des sapajous pour petits-fils! — Seigneur, répondit froidement l'enchanteur, la parole des rois est sacrée: vous avez promis votre fille à celui qui la feroit rire; et c'est à ce jeune prince que le destin a accordé la faveur signalée que tant de rivaux sollicitent depuis si long-temps. Cependant je conçois votre chagrin, et je vais voir s'il ne m'est pas possible de l'adoucir. Là-dessus il traça en l'air trois cercles avec sa baguette: au bout de quelques minutes, on entendit un petit cri semblable au chant du coq, et bientôt après on vit en effet le coq merveilleux avec sa crète d'escarboucle et son bec de diamant jaune. Il tenoit dans la patte gauche un grain de millet que l'enchanteur cassa: ce grain de millet contenoit un rouleau de toile d'araignée sur lequel étoit écrit en caractères magiques l'oracle suivant, que Caramoussal lut tout couramment:

ORACLE.

Si la princesse Mousseline
Sous sa forme présente épouse Facardin,
Tous ses enfants auront un air divin
Où se peindra leur illustre origine.
Cependant il est à son choix
De lui faire reprendre une figure humaine;
Mais alors du Destin la volonté certaine,
Et les suprêmes lois,
Sont de ne lui donner pour toute sa famille
Qu'un sapajou pour fils, qu'une guenon pour fille.

Ce terrible oracle, plus clair qu'ils ne le sont ordi-

nairement, étoit exprimé en aussi mauvais vers que de coutume. La princesse Mousseline, à qui la parole étoit revenue avec le rire, fut prodigieusement embarrassée; et l'on peut assurer qu'il ne se livra jamais dans le cœur d'une belle princesse un plus violent combat entre tous les sentiments de pudeur, d'orgueil, de vertu, de maternité, d'amour propre qui y font leur résidence habituelle. Enfin son heureux génie l'inspira; elle poussa un profond soupir; et après avoir fait, en fille bien élevée, une révérence au roi son père: Sire, dit-elle, puisqu'il faut, pour dégager votre parole royale, que j'épouse le plus jeune des Facardins, j'y consens; et je préfère qu'il conserve sa forme actuelle, à l'horreur de vous donner des monstres pour petits-enfants. En achevant ces mots, elle avança la main vers le prince-singe. Celui-ci, touché de tant de bonté, mit respectueusement un genou en terre; et, prenant délicatement, avec une de ses pattes de devant, la main de la princesse, il se disposoit à la baiser; mais, avant que son vilain museau n'eût touché cette belle main, le coq merveilleux s'étoit élancé sur sa tête; il s'y accrocha fortement, battit trois fois des ailes; et, au troisième battement, il s'envola avec la peau et la queue du singe, à la place duquel on vit un très beau jeune homme, à la grande satisfaction du roi et de toute l'assemblée. Caramoussal déclara que le Destin, satisfait de la généreuse résolution de Mousseline, avoit en sa faveur détruit l'enchantement sans

conditions, et que ses enfants seroient les plus jolis du monde. On songea alors à Sapinelle de Jutland qui venoit de se réveiller sur son char, ainsi que son Facardin, conformément à la prédiction de l'oracle de l'antre de Borée. Ces illustres personnes parurent embarrassées de se trouver dans cette situation devant toute la multitude. Mousseline, qui n'étoit plus la Sérieuse, emmena l'infante de Danemarck dans son appartement; et son père fit prendre des restaurants au Facardin du mont Atlas, qui en avoit grand besoin. Il avoit oublié, pendant sa léthargie, la nymphe à l'arc d'acier, dont le soulier ne se retrouva plus. Sapinelle étoit charmante; il étoit sûr de l'agrément de son père Fortimbras, à qui il avoit procuré si heureusement la grande bouche qui faisoit son bonheur; la princesse n'étoit point insensible à son amour: ainsi il ne restoit plus à obtenir que le consentement de ma mère, qui, trouvant le parti très sortable, l'accepta volontiers. On fit à la fois les deux noces avec une magnificence que je n'entreprendrai point de dépeindre, de peur que l'on ne me soupçonne d'exagération, reproche que je suis loin de mériter. Mes deux frères étant pourvus, le grand Facardin à la marmite, un peu confus de paroître dans cette auguste assemblée avec son équipage de cuisinier militaire qui n'avoit plus de but, reprit son casque et son épée, et partit avec le chevalier de l'Alêne et celui du Coq, qui partageoient ses sentiments et son embarras, pour chercher de nouvelles

aventures. Cristalline, dont la curiosité n'étoit pas encore satisfaite, les suivit habillée en page, espérant trouver quelques occasions de contenter son goût. J'embrassai tendrement mon frère, qui me promit de me faire passer le récit de ce qui lui arrivera dans la suite ; s'il est digne d'être mis sous les yeux de sa hautesse, je lui demanderai la permission de le lui présenter. Quant à ma mère, elle se rendit aux instances de la princesse Sapinelle sa bru, et l'accompagna en Danemarck. Je leur souhaitai à tous un heureux voyage, et je repris le chemin de Trébizonde pour être prêt à exécuter les ordres qu'il plaira au sultan mon seigneur de me donner. — Ouf, s'écria Dinarzade ; nous voilà donc délivrés de tout ce Facardinage ! ce n'est pas assurément sans peine, et sans avoir couru, par monts et par vaux, du nord au sud, et de l'est au couchant : et cependant, pour peu que l'on ait de curiosité, et que l'on aime les histoires complètes, on ne peut pas être content de votre récit. On n'a point de nouvelles de la Vieille du mont Atlas ; on ignore ce que deviennent les rouets ; on ne sait pas non plus pourquoi le chevalier du Coq s'affuble de cette manière ; d'ailleurs il y a des contradictions, des obscurités....... Taisez-vous, impertinente, dit le sultan en se frottant les yeux ; si l'on étoit si difficile, il ne faudroit jamais lire d'histoires ; car celles que l'on publie aujourd'hui sont pour le moins aussi obscures, ne sont guère plus véritables, et sont certainement moins amusantes

que celle-ci. — Ce ne peut être que par comparaison avec ces pitoyables ouvrages, reprit aigrement Dinarzade, que votre hautesse approuve les aventures qu'elle vient d'entendre ; et, si la sultane Schéhérazade ma sœur n'avoit pas une extinction de voix, elle nous conteroit de bien plus belles histoires; mais du moins falloit-il que le prince de Trébizonde nous expliquât comment il se trouve être le frère des trois autres Facardins, chose dont il ne nous a pas dit un mot. — Il est vrai, dit le sultan des Indes; vous auriez dû, Trébizonde, demander à votre mère le récit de ses aventures. — C'est ce que j'ai fait, seigneur, répondit l'aîné des Facardins; je l'ai même sur moi, et je suis prêt à le lire à votre hautesse, si elle daigne m'écouter. Mais je viens d'entendre le crieur qui rappelle aux fidèles Musulmans que c'est aujourd'hui vendredi, et qu'il est temps de remplir le devoir conjugal; je vais donc me retirer. — Restez, reprit brusquement le sultan; on n'est pas à la minute. D'ailleurs les princes ont des excuses légitimes; les grands devoirs qu'ils ont à remplir envers leurs peuples les dispensent de ces détails minutieux. Dinarzade sourit malignement; la sultane soupira, et le prince de Trébizonde, après avoir toussé deux ou trois fois, commença ainsi l'histoire de sa mère.

MÉMOIRES

DE LA PRINCESSE DOUAIRIÈRE DE TRÉBIZONDE,

MÈRE DES QUATRE FACARDINS.

Ce peu de charmes que la nature m'a départis ont été bien funestes à mon repos. Je vivois paisiblement avec mon époux, le prince de Trébizonde, et déjà un fils avoit été le fruit de notre union, lorsque, me promenant un soir avec mes femmes sur les bords riants de la mer Noire, j'aperçus entre les rochers un joli lézard vert d'émeraude, qui ne s'enfuit point à mon approche; au contraire, il s'avança vers moi, je le regardai avec attention, et je remarquai qu'il avoit sur le dos des caractères singuliers tracés en or: il paroissoit extrêmement doux et caressant, et j'avois grande envie de le prendre; cependant la répugnance que j'ai pour ces sortes d'animaux fut la plus forte; je m'éloignai, et je le vis disparoître dans une crevasse.

J'étois à peine à cent pas de cet endroit, que j'aperçus sur la grève un petit oiseau d'un jaune éclatant, avec une huppe et la queue d'un beau rouge; il avoit la tête baissée; et, en le regardant de plus près, je remarquai qu'il se débattoit: il avoit mis imprudemment son bec dans une huître entr'ouverte, qui,

en se refermant, l'avoit pris comme dans un trébuchet. Le pauvre petit me fit tant de pitié, que je pris l'huître, et que je le dégageai. Je m'attendois qu'il alloit chercher à s'envoler; mais, au lieu de prendre son essor, il battit des ailes, et approcha son joli bec de ma bouche comme pour me remercier. Cela m'intéressa; je lui présentai le doigt; il s'y posa, et je l'emportai dans mon appartement. Il étoit si doux et si peu farouche, qu'en le mettant dans une cage, j'en laissai la porte ouverte, afin de lui donner la liberté de se percher sur le bâton de mon perroquet. Je me couchai comme à mon ordinaire avec le prince mon mari. Le lendemain, de grand matin, il partit pour la chasse sans m'éveiller, mais bientôt après une lumière extraordinaire qui éclaira ma chambre, me fit ouvrir les yeux; et je vis l'oiseau, perché sur la cage, grossir par degrés; puis, tout à coup changeant de forme, il devint un génie dont les traits étoient assez beaux, mais dont la physionomie étoit plus imposante qu'agréable. Madame, me dit-il en s'approchant de mon lit, pardonnez ce déguisement à la passion que vous m'avez inspirée; c'est moi qui vous apparus hier sous la forme d'un lézard vert, et ensuite sous celle d'un oiseau; car mon pouvoir, quelque grand qu'il soit, ne s'étend pas jusqu'à m'introduire chez vous sans votre consentement; la fée qui a présidé à votre naissance vous a mis à l'abri d'un pareil événement. Monsieur, lui répondis-je très effrayée, si mon consen-

tement est nécessaire pour que vous soyez ici, je vous déclare que je ne vous le donnerai jamais, surtout à une heure aussi indue. — Il est trop tard actuellement, Madame; vous m'avez établi vous-même dans votre chambre, et j'y resterai. Considérez que votre réputation est parfaitement à couvert, puisque j'ai le pouvoir de redevenir oiseau à volonté. Voilà ce que je ne croirai jamais sans l'avoir vu, dis-je d'un ton radouci. Eh bien, belle princesse, vous allez vous en convaincre. Aussitôt il diminua à vue d'œil, son bonnet orné de belles plumes rouges redevint une huppe, et sa robe de satin jonquille se changea en un plumage de même couleur: enfin la métamorphose fut complète, et il se mit à voltiger dans la chambre. Je lui présentai mon doigt, décidée à le prendre et à le remettre en cage, afin de me débarrasser de ses poursuites; mais il devina mon intention, et, reprenant sa forme naturelle, il me dit d'un ton moqueur: Vous vouliez me mettre en prison, c'est bien assez de porter vos fers. Je vous en dirai davantage lorsque nous serons chez moi. A ces mots, il me toucha avec une petite baguette d'ivoire qu'il portoit dans sa manche: Sois perruche, dit-il d'une voix forte, et perruche je devins. Je fus si étonnée de me voir dans mon miroir avec un plumage vert, une longue queue, et deux petits yeux ronds bordés de rouge, que je me laissai prendre sans difficulté; il me mit dans la cage, ouvrit la fenêtre, et s'envola avec moi. Je ne sais

pas au juste combien dura ce voyage qui se faisoit avec une telle rapidité que je ne pouvois distinguer les pays au-dessus desquels je passois; tout ce que je sais, c'est que j'en étois encore étourdie lorsque nous arrivâmes chez le génie. Il avoit fixé sa résidence au milieu d'une forêt de grands orangers. La cime de celui qu'il habitoit étoit plus élevée que les plus hauts minarets de nos mosquées, et le tronc étoit aussi gros qu'une tour : c'étoit dans la partie basse que logeoient les lutins, les farfadets, et autres petits officiers de sa maison; il s'étoit réservé le haut de l'arbre, dont les branches étoient disposées en une suite de berceaux artistement arrangés; des festons de fleurs et des guirlandes de fruits décoroient ces appartements meublés avec une élégante simplicité. A la suite de la chambre à coucher, étoit un parterre orné des plantes les plus rares que produisent les trois parties du monde, et un petit verger d'arbres nains de toutes les espèces connues, toujours chargés de fruits délicieux : ces jardins aériens étoient terminés par un kiosque en forme de nid, perché sur la branche la plus élevée, d'où l'on découvroit une vue superbe au-delà de la forêt.

Lorsque je fus un peu reposée, le génie me rendit ma première forme, et me conduisit à ce pavillon. Regardez autour de vous, me dit-il; tout ce que vous voyez à cinquante lieues à la ronde m'appartient; mais comme votre vue est trop foible pour distinguer

les objets, de la hauteur où nous sommes, prenez ces lunettes auxquelles j'ai adapté deux yeux de lynx préparés. Je mis les bésicles, et je vis au-dessous de moi les campagnes les plus fertiles, et les plus riches prairies, des moissons jaunissantes, des troupeaux bondissants, des vergers dont les arbres étoient couverts de fruits. Je distinguois les ruisseaux qui serpentoient dans les bocages, les bateaux qui naviguoient sur une belle rivière, et ceux qui les montoient: tout ce paysage étoit animé par des habitants des deux sexes qui s'occupoient des travaux de l'agriculture, et qui paroissoient dans l'aisance et la joie. J'aurois contemplé ce spectacle admirable avec plaisir si j'avois pu oublier les chers objets que j'avois laissés à Trébizonde, le prince mon époux, et mon fils; mais ils étoient toujours présents à ma pensée. Je me jetai aux genoux du génie, et je lui dis les larmes aux yeux: Seigneur, vous êtes un des plus puissants et des plus riches souverains du monde; vous habitez une demeure aussi singulière qu'agréable; vous régnez sur de vastes provinces, et vous avez à vos ordres des êtres qui ont chacun plus de pouvoir que les premiers monarques de la terre; rien ne manque à votre bonheur: prenez pitié d'une malheureuse princesse qui ne vous a jamais offensé, et ne troublez pas plus long-temps le repos d'une illustre et vertueuse famille. Votre beauté, Madame, me répondit le génie, détruit l'effet de vos discours; toutes les richesses que j'ai étalées à vos yeux n'ont

plus de prix pour moi si vous ne les partagez, ou si vous ne me donnez votre cœur en échange. Oui, je préférerois d'être réduit à la condition d'un simple gnome, si vous vouliez devenir mon épouse; et il accompagna ces paroles d'un serment si fort, que l'arbre entier tressaillit. Cette violence me fit peur; et, voyant que j'étois en sa puissance, je songeai à gagner du temps. Je lui demandai donc de ne point me parler de son amour avant deux mois: il ne m'accorda que huit jours; et je me retirai dans l'appartement qui m'étoit destiné, implorant toutes les puissances du ciel, et gémissant sur mon malheureux sort. J'y serois restée absorbée dans ma douleur si le génie n'eût point exigé que je fisse tous les jours un tour de promenade. Un soir que je regardois avec étonnement une fontaine qui entretenoit la fraîcheur de ce lieu enchanté, je remarquai un petit sylphe, de la plus jolie figure du monde, qui y puisoit de l'eau pour arroser des œillets. Princesse, me dit-il, cette source vous surprend; sachez qu'elle est due au travail industrieux de mes frères. Ils balayent avec leurs ailes la rosée qui tombe sur les feuilles, et ils la font couler dans des réservoirs qui alimentent la fontaine; mais je gémis de la voir s'augmenter par les larmes qui coulent de vos beaux yeux. Hélas! que n'est-il en mon pouvoir de vous consoler? Petit être bienfaisant, lui dis-je sensiblement touchée, le seul moyen de finir mes chagrins seroit de me délivrer de ce lieu où j'ai tout à redou-

ter pour mon honneur. Vous délivrer m'est impossible, répondit le sylphe; tout ce que je puis faire, c'est de consulter un hermite de mes amis qui possède des secrets admirables, et qui pourra vous être utile. Je risque beaucoup en voulant vous servir; si le génie mon maître me surprenoit, je serois renfermé pour deux ou trois mille ans dans une des racines du grand arbre; ce qui est une terrible pénitence, lorsqu'on aime autant que moi le grand air et la liberté: mais il faut bien s'exposer au péril pour secourir la beauté malheureuse; demain vous saurez de mes nouvelles. Le lendemain, j'étois avant lui à la fontaine, mais il ne tarda pas à y arriver; il me dit qu'il avoit trouvé son ami l'hermite, et qu'il en avoit obtenu un livre dont les vertus étoient admirables: Le voici, dit-il; ne vous en séparez jamais. Il me quitta aussitôt; je rentrai dans mon appartement, et je lus sur le premier feuillet: *Fuyez l'occasion.* Je tournai la page, les mêmes mots y étoient écrits; ils étoient répétés sur toutes les autres, et ce livre merveilleux ne contenoit rien autre chose: je le posai sur ma table, et n'y songeai plus. Cependant le délai fixé par le génie s'écoula bien vite; tous les jours il devenoit plus pressant, et moi plus malheureuse; car mon devoir et mon inclination étoient d'accord contre lui. Enfin mon petit ami le sylphe me prévint qu'il alloit, le soir même, me faire habiter sans rémission le même appartement que le sien. A peine m'avoit-il donné cet avis, que le génie parut.

Il étoit fort animé ; et, au lieu de ses protestations ordinaires d'amour, il me fit les propositions les plus révoltantes ; je priai, je pleurai, je conjurai, rien ne put le fléchir. J'allois être victime de sa violence lorsque mon petit livre arriva en volant, et se mit entre lui et moi : le génie vouloit me ravir un baiser, le livre se colla sur sa bouche : à peine l'en eut-il ôté, que le livre descendit sur mon sein qu'il pressoit d'une main trop hardie ; enfin ce bouclier magique étoit partout, et partout il s'opposoit à ses entreprises, et les rendoit infructueuses. Le génie écumoit de rage ; et, ne pouvant rompre la force du charme, il me précipita, moi et mon livre, par dessus la barrière du jardin : je tombai de cette immense hauteur; et, si l'obligeant sylphe n'eût amorti le coup, c'en étoit fait de moi. Je fus long-temps à reprendre mes sens ; et, quand la connoissance me revint, je me trouvai sur un brancard porté par quatre bûcherons ; ils m'emmenèrent dans leur cabane, où je reçus d'une vieille femme qui logeoit avec eux tous les soins qu'exigeoit mon état. Dès que je fus un peu remise, je demandai à quelle distance j'étois de Trébizonde ; mais ces bonnes gens n'avoient jamais entendu parler de cette ville : je demandai alors dans quel pays j'étois, on me répondit que j'étois à deux journées du mont Atlas. Comme je faisois ces questions, on entendit du bruit à l'entrée de la cabane : c'étoit un chevalier qui passoit avec son écuyer, et qui demandoit à se rafraîchir, car il fait

prodigieusement chaud dans cette partie de l'Afrique. Il fut très étonné de voir dans cette humble demeure une personne de mon rang : je me nommai, sans lui raconter cependant tous les détails de mon histoire, et je le suppliai, par tous les objets de son affection, de me ramener à Trébizonde. Il faut, me répondit-il, sept mois de marche pour nous y rendre; mais je vous promets de vous y reconduire dès que j'aurai terminé ce qui m'amène dans ce pays. Je suis venu consulter le grand Caramoussal, dont la renommée s'étend dans le monde entier : s'il ne peut me rendre le bonheur dont j'ai été privé, c'en est fait de ma vie, car il m'est impossible d'exister après la perte que j'ai faite. Jugez-en par vous-même, continua-t-il les larmes aux yeux, voyez quelle étoit mon épouse chérie : en même temps il sortit de sa poche droite le portrait d'une femme si charmante, que l'on ne savoit lequel admirer davantage, de la regularité de ses traits, ou de la finesse de sa physionomie. Quand nous l'eûmes considéré quelque temps, il tira, en sanglotant, de sa poche gauche un étui d'or de la longueur du doigt : Voilà, me dit-il, tout ce qui me reste de cette adorable personne; l'excès de sa sensibilité l'a réduite dans cet état; son esprit égaloit ses charmes, et sa tendresse pour moi les surpassoit; je l'aimois passionnément, et cependant elle n'étoit point heureuse; son caractère inquiet et susceptible se formoit mille chimères que tous mes soins ne pouvoient détruire. Vous m'aimez, me di-

soit-elle, du moins vous me l'assurez, et peut-être êtes-vous sincère, mais vous êtes dans l'erreur; vous me trouvez jolie, et ce sont mes yeux, mes traits, qui vous ont séduit; ce n'est point mon âme que vous aimez. J'avois beau lui jurer le contraire, je ne pouvois parvenir à la persuader : enfin elle alla trouver une fée qui protégeoit sa famille; et, à force d'importunités, elle obtint d'elle le pouvoir de se décomposer. Le premier usage qu'elle fit de cette malheureuse faculté fut de se priver d'un œil: Eh bien! dit-elle, m'aimez-vous encore avec une telle difformité? Oui sans doute, lui répondis-je, et plus que jamais. Ensuite elle s'ôta une oreille; enfin, voulant pousser encore plus loin son expérience, et follement jalouse des charmes de sa taille que j'idolâtrois, la voilà qui se rapetisse par degrés, d'abord d'une demi-coudée, puis d'une coudée, enfin elle devient de la longueur du doigt. Au reste ce n'étoit qu'une épreuve passagère, et elle comptoit bien reprendre sa grandeur naturelle, ainsi que l'oreille et l'œil qu'elle avoit supprimés. Malheureusement elle n'en avoit pas le pouvoir; après de vains efforts, elle tomba malade de chagrin, et mourut victime de son imprudence. Pour moi, au désespoir de cette mort prématurée, je la fis embaumer, et la voici. Il ouvrit alors l'étui, et me montra une petite momie proprement embaumée à l'égyptienne. Quelque occupée que je fusse de ma propre douleur, je ne pus m'empêcher de donner des larmes au sort de cette infor-

tunée. Le chevalier, après avoir baisé cette froide relique, referma l'étui, et mit tristement dans sa poche l'objet de ses tendres regrets. Il me proposa ensuite de me mener chez un seigneur de ses amis, qui habitoit un beau château au pied du mont Atlas, tandis qu'il iroit consulter l'enchanteur Caramoussal qui occupe le sommet. J'acceptai ses offres obligeantes, je quittai mes honnêtes bûcherons, en me promettant bien de les récompenser dès que la fortune m'en auroit rendu les moyens.

Je fus parfaitement bien reçue dans le château. J'y restai dix jours, au bout desquels nous vîmes arriver le chevalier plus triste que jamais. Il nous raconta que l'enchanteur lui avoit déclaré qu'il ne pouvoit ranimer sa momie, s'il n'en obtenoit la permission de la Vieille aux Rouets; qu'il étoit parti sur-le-champ pour la solliciter, mais qu'elle avoit mis cette grâce à un prix auquel il lui avoit été impossible d'atteindre, quelque désir qu'il en eût. Lorsqu'on le pressa de s'expliquer, il rougit, et continua son récit en ces termes : Elle exigeoit que je demeurasse six mois dans sa cabane, sans avoir d'autre lit que le sien; et, pour préliminaire, elle m'a donné un baiser qui a failli me suffoquer. J'ai pensé qu'il valoit mieux aller retrouver ma chère femme, en mourant de chagrin, que de mourir des insupportables caresses de cette maudite vieille; et, si je n'avois pas promis à la princesse de Trébizonde de la reconduire dans ses états, je me jetterois tout à

l'heure, la tête la première, dans la mer : mais, dès que j'aurai rempli mes engagements avec elle, je n'y manquerai pas. Toute la compagnie essaya, très inutilement, de le consoler; il demeura inflexible dans sa résolution. Enfin nous partîmes; nous côtoyâmes tous les bords de la Méditerranée, jusqu'à l'isthme de Suez, et je n'eus qu'à me louer des attentions et des égards qu'il eut pour moi pendant ce long voyage. De mon côté, je cherchois à adoucir ses chagrins, et à lui offrir toutes les consolations que l'amitié pouvoit me suggérer; car j'en avois conçu une véritable pour lui. Je voyois avec plaisir que mes soins n'étoient pas tout-à-fait inutiles; et, lorsque nous fûmes arrivés à Bagdad, où nous restâmes plusieurs jours afin de faire les préparatifs nécessaires à la traversée du grand Désert, il me sembla qu'une mélancolie douce avoit remplacé cette sombre tristesse qui jusqu'alors avoit obscurci ses traits. Quant à moi, mon esprit étoit partagé entre l'inquiétude et l'espoir; je soupirois après le moment où je me retrouverois à Trébizonde; mais je craignois que le chagrin de m'avoir perdue n'eût altéré la santé de mon époux dont je connoissois la tendresse. Je me livrois à ces réflexions, en me promenant seule sur le bord de l'Euphrate, la veille du jour fixé pour notre départ, lorsque le chevalier vint à moi avec précipitation : il paroissoit troublé, et il me pria de rentrer sans vouloir répondre à mes questions. Je ne pus arracher de lui que des

réflexions générales sur les misères de la vie humaine, et des mots entrecoupés qui ne présageoient rien que de sinistre : enfin, ne pouvant plus endurer cette situation pénible, je le conjurai de s'expliquer clairement. J'appris alors, avec la douleur que vous pouvez supposer, qu'il venoit de rencontrer un marchand d'esclaves qui arrivoit de Trébizonde, où il s'étoit passé de bien grands malheurs depuis mon départ. Le prince des Bactriens avoit profité de l'abattement dans lequel étoit tombé mon époux pour attaquer ses états ; il avoit même pénétré jusqu'à la capitale, et, dans un assaut général, il avoit emporté la place ; toute la valeur du prince de Trébizonde n'avoit pu la défendre, et il étoit mort glorieusement les armes à la main. Le cruel vainqueur avoit mis le feu au palais, et mon fils avoit péri dans les flammes. Je tombai évanouie, en apprenant ces horribles nouvelles, et je ne repris mes sens que pour me livrer au plus juste désespoir. Le chevalier, loin de m'abandonner à mon malheureux sort, redoubla ses soins, et me proposa d'aller avec lui dans le royaume de Samarcande, où sa sœur, veuve riche et aimable, avoit de grandes terres ; il m'assura qu'elle m'y recevroit avec plaisir. Tout m'étoit devenu indifférent : je consentis à l'accompagner. Deux mois après, nous arrivâmes au terme de notre voyage. La maîtresse du château étoit absente, mais son frère me fit les honneurs de ce séjour enchanté ; il n'oublia rien pour me distraire, et

tous les jours c'étoit quelque nouvelle fête. Il n'étoit plus occupé de celle qui avoit été si long-temps l'objet de ses regrets; je l'avois remplacée dans son cœur. Cependant, respectant ma situation, il fut quelque temps avant de me faire connoître sa passion : quand il me l'eut déclarée, je combattis assez long-temps; mais, comme sa naissance et ses qualités n'étoient point indignes de moi, je consentis à lui donner la main. L'année suivante, je mis au monde un fils, que je nommai Facardin en mémoire de celui que je croyois avoir perdu, et dont le souvenir étoit toujours présent à ma pensée. Le chevalier mon époux étoit au comble de la joie; il avoit renoncé à toutes les aventures, et ne m'auroit jamais quittée si le goût de la chasse ne l'eût pas entraîné quelquefois des jours entiers dans les épaisses forêts dont ce pays est couvert. Elles étoient remplies d'ours, de lions, de tigres, et d'autres animaux féroces. Les sangliers n'étoient pas les moins redoutables, et ce fut l'un d'eux qui renversa mon mari à bas de son cheval, en lui faisant d'un coup de boutoir une profonde blessure dans le flanc. Les autres chasseurs le rapportèrent dans ce triste état au château. On fit venir les plus habiles chirurgiens de Samarcande; mais, après qu'ils eurent levé le premier appareil, ils jugèrent qu'il n'en reviendroit pas. Le chevalier entendit cet arrêt avec beaucoup de fermeté; il demanda à me voir; et, quand je fus auprès de son lit, il me parla en ces termes : « Je regrette, madame, de ne

pouvoir me jeter à vos pieds; c'est là que je devrois être pour obtenir un pardon dont je me reconnois indigne. Hélas! lui dis-je, n'ajoutez point par ces discours à ma douleur; le désespoir où je vous vois augmente votre mal; il vous faut du calme dans l'état où vous êtes; soyez sûr que, quels que soient les torts que vous ayez envers moi, je vous les pardonne.... Cela est impossible, me répondit-il d'une voix altérée; les remords cuisants qui me déchirent au bord du tombeau, m'ordonnent de vous dévoiler le fatal secret qui pèse depuis si long-temps sur mon cœur. Ecoutez, et tremblez : le récit que je vous fis à Bagdad, des malheurs de Trébizonde, est une horrible imposture; le prince votre époux est vivant, ainsi que votre fils. Oubliez un misérable qui mérite mille morts, et qui n'a d'autre excuse que la violence de la passion que vous lui avez inspirée. Haïssez-moi, méprisez-moi, mais que ce jeune enfant ne soit pas la victime du crime de son père. Les sanglots et la foiblesse l'empêchèrent de continuer. Pour moi, je me trouvai dans la plus étrange situation d'esprit que l'on puisse imaginer : j'apprenois d'un côté l'existence du prince de Trébizonde, et celle de mon cher Facardin; mais aussi je voyois périr un homme auquel j'étois tendrement attachée, et qui étoit le père de mon second fils. L'avenir me présentoit les doutes les plus cruels : devois-je retourner à Trébizonde auprès de mon époux légitime? et devois-je reprendre ma place auprès de lui, en lui cachant ce

qui s'étoit passé? ou ne falloit-il pas lui avouer ma faute, et me soumettre à ce qu'il lui plairoit d'ordonner? Enfin ce jeune enfant dont j'étois mère, devois-je l'abandonner? Au milieu de ces perplexités, le chevalier mourut. Dans quelque déplorable condition qu'il m'eut réduite, je lui donnai des larmes; je remis mon fils à sa tante, et c'est lui que vous voyez aujourd'hui, après de mémorables aventures, époux de la belle princesse de Jutland. Pour moi, je résolus de partir pour Trébizonde, et de me jeter aux pieds du prince mon époux, en lui confessant mon crime. Je profitai de l'occasion d'une caravane de marchands d'esclaves qui se rendoient en Circassie, et qui devoient s'arrêter dans le voisinage de Trébizonde. Mais le sort n'étoit point encore las de me persécuter. En traversant les déserts de la *Bukarie*, nous fûmes attaqués par une horde de Tartares qui pillèrent la caravane, et qui, sans respect pour mon rang et mes malheurs, me vendirent quelques jours après à un riche marchand de Moussul. Il m'emmena chez lui, et j'eus beaucoup à souffrir des caprices de sa femme, qui étoit jalouse et acariâtre. Elle ne pouvoit me pardonner la prédilection que son mari sembloit me montrer, et cela vint au point qu'elle tomba malade et mourut de chagrin. Mon maître n'en fut guère affligé, et il me proposa de la remplacer. Je ne pouvois, dans l'abaissement de ma fortune, lui montrer l'indignation que ses offres m'inspiroient; mais, comme il étoit encore plus avare qu'amou-

rèux, je lui découvris mon nom et une partie de mes aventures, en lui faisant espérer qu'il recevroit une grande récompense du prince de Trébizonde, s'il me ramenoit dans ses états. Cette déclaration ne manqua pas de produire l'effet que j'en attendois; il résolut de tirer parti d'une aussi heureuse circonstance; et, cessant de me traiter en esclave, il fit les préparatifs de notre voyage. Sur ces entrefaites le roi des Afghans, qui avoit quelque démêlé avec le sultan de Moussul, vint à l'improviste assiéger sa capitale. Les remparts étoient en bon état, et la garnison, composée de braves gens, fit une vigoureuse résistance, de manière qu'après plusieurs tentatives inutiles pour emporter la place de vive force, l'ennemi convertit le siége en un blocus, espérant réduire les habitants par la famine. Elle ne tarda pas à faire éprouver toutes ses horreurs aux Moussulois, qui, surpris par cette attaque imprévue, n'avoient fait aucunes provisions de bouche. Les vivres devinrent d'un prix exhorbitant, et je me rappelle encore qu'une femme de mes amies donna un rang de deux cents perles fines pour le même nombre d'amandes. Le marchand chez qui je demeurois, voyant que le siége n'étoit pas près de finir, et que les denrées augmentoient tous les jours, alla trouver un vieil usurier de sa connoissance, qui avoit quelques sacs de riz, et, moyennant une forte somme d'argent, il lui en acheta un qu'il fit transporter le soir même chez lui. Il y avoit deux jours que nous

possédions ce sac, et il n'étoit pas encore entamé, lorsque nous entendîmes, pendant le souper, du bruit dans la chambre qui servoit de magasin. Le marchand y courut, et arriva assez à temps pour saisir un voleur qui étoit entré par la fenêtre, et qui avoit déjà le sac sur sa tête. Comment, scélérat, lui dit-il, tu me voles la subsistance que j'ai eu tant de peine à me procurer, et qui me coûte tant d'argent; viens avec moi chez le cadi, viens subir la punition de ton crime. Le voleur posa le sac à terre, se jeta à ses pieds, s'excusa sur son extrême misère, et le conjura de lui accorder son pardon; mais le marchand fut inexorable, et il se mit en devoir d'appeler ses esclaves pour enchaîner le coupable; alors celui-ci, qui étoit jeune et vigoureux, se voyant perdu, donna un grand coup de poing dans l'estomac du marchand, l'étendit par terre, et sauta par la fenêtre dans le jardin. Il y retrouva l'échelle qui lui avoit servi à franchir le mur, et s'échappa. Les esclaves étoient cependant accourus aux cris de leur maître : il leur ordonna de porter le sac dans la salle où nous mangions, ne voulant pas le laisser dans le magasin, jusqu'à ce qu'il en eût fait griller les fenêtres. Lorsqu'ils eurent exécuté cet ordre, je me remis à souper avec le marchand. Mais à peine étions-nous à table que j'entendis un bruit singulier sortir du sac; j'écoutai avec plus d'attention, et je distinguai clairement un petit cri. Je me levai précipitamment, je déliai le sac, et j'y trouvai un enfant qui paroissoit

avoir environ deux ans, proprement emmaillotté dans du coton : on avoit pris des précautions pour qu'il pût respirer, et il ne paroissoit point avoir souffert. Il étoit d'une figure charmante, et me tendoit ses petits bras de la manière la plus caressante. Cela ne toucha point le vieux marchand, qui s'écria en jurant : Périssent ce marmot, et le coquin qui l'a apporté! comment ferai-je à présent pour subsister? je n'ai plus de riz, ni d'argent pour en acheter. Que cela ne vous inquiète pas, bon homme! répondit l'enfant. En même temps il siffla dans son petit hochet de corail garni de pierreries. Au premier coup de sifflet, il ne parut rien; mais au second, quatre génies ailés entrèrent dans la chambre, et se tinrent dans la posture la plus respectueuse : Vous êtes bien long-temps à venir, leur dit l'enfant d'une voix impérieuse ; soyez une autre fois plus diligents : qu'on apporte à souper. Ses domestiques sortent et reviennent un moment après, avec une table couverte des mets les plus exquis. Ce qui parut le plus admirable au marchand, c'est que les assiettes et les plats étoient d'or. Quand on eut desservi, l'enfant nous dit obligeamment : Lorsque vous aurez besoin de quelque chose, mes gens seront à votre service; vous n'avez qu'à parler; je suis le fils du roi des génies, et je vous dirai demain comment je suis ici : mais, pour le moment, il est temps de se coucher; je vous serai obligé de me faire préparer un berceau. Je me chargerai de ce soin avec plaisir, lui dis-je, en le prenant dans mes bras;

et je le portai dans ma chambre où on lui arrangea un petit lit à côté du mien. Il s'endormit aussitôt qu'il fut couché, et je ne tardai pas à l'imiter. J'étois encore dans mon premier sommeil, lorsque je fus réveillée en sursaut par la voix d'un homme qui m'appeloit. J'ouvris les yeux, et je reconnus, avec la plus extrême surprise, à la lueur d'une lampe qui brûloit dans la chambre, le prince de Trébizonde mon mari. Je me précipitai à bas du lit pour me jeter à ses pieds, mais il me retint : Ma chère femme, me dit-il en m'embrassant, ne faites point de bruit; je suis venu, avec le prince des Afghans mon ami, assiéger cette ville. J'ai su, par un concours de circonstances trop longues à vous raconter, que vous y étiez renfermée, et l'on m'a fait connoître la maison que vous habitez. J'ai quitté le camp des assiégeants, et je suis venu vous trouver à travers mille dangers; mais, puisque je vous vois, tout est oublié. Il ajouta mille choses tendres. J'étois si troublée que je ne savois comment exprimer tous les sentiments qui m'agitoient : l'amour, l'étonnement, la confusion inséparable d'une faute même involontaire, bouleversoient mon âme oppressée. Si la délicatesse m'engageoit à lui découvrir mon aventure avec le chevalier, l'embarras et la pudeur me retenoient; je commençois des discours sans suite, que j'interrompois par des soupirs; enfin, prenant mon parti, et rassemblant tout ce que j'avois de courage et de fermeté : J'ai, lui dis-je, des choses bien importantes

à vous raconter ; daignez les entendre avec..... Ce sera pour une autre fois, me répondit-il en me fermant la bouche par un baiser ; dans ce moment la nuit s'avance, il faut que je sorte de la ville deux heures avant le jour, sans quoi je risquerois ma vie et celle des gardes qui m'ont introduit. Lorsque nous serons réunis et tranquilles, ce qui j'espère arrivera bientôt, j'écouterai volontiers tout ce que vous avez à me dire ; jouissons ce soir du bonheur inespéré de nous retrouver après une si longue absence. En disant ces mots, il se plaça à côté de moi, et me prodigua les plus tendres caresses. Le lendemain de grand matin il se leva ; je lui demandai de le suivre, préférant braver les plus grands périls plutôt que de rester séparée de lui, exposée à tous les inconvénients que peut avoir à redouter une femme honnête et sans appui. Si je ne viens pas vous rejoindre, me dit-il avec un air de dédain qui me perça le cœur, vous pourrez encore retrouver quelque chevalier qui prendra soin de vous. Hélas ! lui dis-je, les larmes aux yeux, puisque vous savez ma déplorable aventure que je voudrois, aux dépens de tout mon sang, me cacher à moi-même, vous devez savoir aussi comment je fus entraînée dans ce piége fatal ; avec quel art ne m'a-t-on pas trompée ? Ah ! si vous aviez vu le triste état où la nouvelle de votre mort m'avoit réduite, et les sincères regrets que je donnai à votre mémoire, vous me croiriez plus à plaindre que coupable, et vous

n'ajouteriez pas aux reproches que se fait mon cœur, l'outrage des vôtres. Il m'interrompit dans cet endroit, et me dit : Gardez, princesse, vos excuses pour une meilleure occasion ; si j'étois réellement votre mari, je verrois ce que j'aurois à vous répondre ; mais je suis le génie du Grand Oranger ; j'ai voulu me venger de vos dédains ; j'ai pris la figure d'un enfant pour m'introduire dans votre maison ; vous m'avez placé vous-même dans votre appartement, et, pour éviter toute discussion, je me suis présenté à vous sous les traits du prince de Trébizonde : cette fois-ci vous n'aviez plus de petit livre magique pour vous défendre. Adieu ! dans neuf mois vous aurez un fils que vous nommerez encore Facardin, puisque ce nom vous plaît tant ; j'aurai soin de son éducation. Si vous avez besoin de moi, et que vous veuilliez habiter mon palais, voilà un talisman qui vous y conduira en le prenant de la main gauche. A ces mots, il disparut. Sans ce talisman, j'aurois pu croire que ce qui venoit de se passer n'étoit qu'un rêve. Je demeurai plongée dans la plus vive douleur.

Cependant le siége de Moussul n'avançoit point ; les habitans continuoient à se défendre malgré la famine qui les désoloit ; et le roi des Afghans ayant été tué dans une sortie, ses troupes se débandèrent, et l'abondance reparut dans la ville. Le marchand songea alors à exécuter avec moi le voyage projeté ; mais les circonstances étoient bien changées ; j'avois autant de répugnance à aller à Trébizonde que j'en

avois eu de désir avant la visite du perfide génie. Je prétextai une maladie, et véritablement ma santé étoit loin d'être bonne. Le marchand, ennuyé de mes délais, imagina d'envoyer un de ses commis à Trébizonde pour donner au prince de mes nouvelles, lui demandant en même temps de faire partir une escorte et des fonds, pour que je pusse faire la route d'une manière conforme à mon rang. Je voyois cependant tous les jours que les prédictions du génie de l'Oranger n'étoient que trop véritables; ma grossesse n'étoit que trop apparente, et je ne sortois plus de mon appartement. Lorsque le terme fatal arriva, je vis entrer chez moi une petite vieille, qui s'assit, sans façon, sur mon lit: Je viens, dit-elle, recevoir le jeune Facardin; le commerce avec les génies a cela d'agréable, qu'il épargne les douleurs de l'enfantement; buvez ce qui est contenu dans cette fiole, et ne vous inquiétez de rien. Je vis bien à son air d'autorité, et au feu de ses yeux, que c'étoit une fée qui me parloit ainsi. Je fis ce qu'elle me disoit; je m'endormis aussitôt après avoir avalé le breuvage: mon sommeil fut d'environ une heure; et, quand je me réveillai, la fée me présenta mon enfant, qu'elle venoit de laver dans un grand bassin d'or rempli d'eau rose. Je lui donnai le baiser maternel, et depuis ce temps, je ne l'ai revu qu'à la cour du roi d'Astracan, où je l'ai reconnu à la taille et à l'air de son père, malgré son étrange costume de cuisinier militaire. La fée l'emporta après m'avoir laissé une

seconde fiole qui, en un instant, répara mes forces et ma santé, de manière qu'il étoit aussi impossible de s'apercevoir de ce qui étoit arrivé, que si je fusse toujours demeurée vierge.

Ici Dinarzade interrompit le prince de Trébizonde: Je regrette, lui dit-elle, puisque madame votre mère accouche avec cette merveilleuse facilité, qu'elle n'ait point eu, dans cette occasion, deux jumeaux; cela auroit complété le nombre des quatre Facardins, et sa hautesse seroit enfin débarrassée de toute la famille. Ne faites point attention à ce qu'elle dit, répondit le sultan des Indes; continuez votre récit; il me paroît pour le moins aussi intéressant que les balivernes dont je suis étourdi tous les jours: arrangez-vous seulement pour avoir fini à l'heure du déjeûner. Votre hautesse sera obéie, répliqua le prince de Trébizonde; je n'ai plus à lui rendre compte que de la naissance du Singe Triste, le cadet de mes frères; mais les événements qui l'ont précédée ne sont pas les moins étonnants de ceux qui sont rapportés dans les Mémoires de ma mère. Je continue:

Ce fut précisément le lendemain de la naissance de mon troisième fils que le commis du marchand revint de Trébizonde, où son maître l'avoit envoyé; il apportoit de bien tristes nouvelles. Le prince mon époux avoit succombé à une longue maladie, et son fils avoit été conduit à la cour du sultan son seigneur, pour y recevoir une éducation conforme à son rang. L'affreuse certitude de la mort de mon

mari me rendit aussi malheureuse que je l'avois été à Bagdad lorsque le chevalier m'en avoit donné la fausse nouvelle. Mais le marchand, déchu de ses espérances, devint furieux contre moi; sans pitié pour mes infortunes, il me conduisit le jour même au Bazar, et m'y vendit à un courtier d'esclaves : je partis dès le lendemain avec une troupe de jeunes Circassiennes, que l'on menoit à Samarcande pour recruter le sérail du sultan Schahzenan. Comme je descends par ma mère des princes de ce pays, et que mes traits rappellent cette origine, mon nouveau maître se proposa de tirer parti de cette circonstance pour obtenir un meilleur prix de moi; il prétendoit que je passerois avec les autres pour venir de Circassie. Nous étions depuis quatre jours en voyage, et la caravane s'étoit arrêtée, à l'entrée d'un désert, auprès d'une belle fontaine. Pendant que l'on remplissoit les outres des chameaux, et que ces animaux, par un instinct admirable, buvoient eux-mêmes à plusieurs reprises, sachant qu'ils seroient privés d'eau pendant plusieurs jours, je m'éloignai du reste des voyageurs en rêvant profondément à mes malheurs passés, et à ceux que la fortune sembloit me préparer encore, quand tout à coup une gazelle, courant avec une extrême vitesse, passa si près de moi qu'elle faillit me renverser. Un énorme léopard la poursuivoit; il me vit en passant, et se détourna de mon côté, semblant me donner la préférence : je me mis à courir de toutes mes forces,

et j'allois devenir sa proie sans un cavalier armé de toutes pièces, qui, pour mon bonheur, se trouva sur son passage, et qui lui porta un grand coup de lance, dont il l'abattit. Je me jetai à genoux pour remercier le ciel et mon libérateur. Il me répondit, sans lever la visière de son casque : Belle dame, si vous croyez me devoir de la reconnoissance, l'unique moyen de me le témoigner est de me suivre. J'étois dans une position à ne point me faire prier, je montai en croupe, et il m'emmena au galop. Nous courûmes deux heures sans nous arrêter, et nous nous trouvâmes dans une forêt de grands chênes, au milieu de laquelle étoit un vieux château fort. C'étoit là que demeuroit le cavalier. A son approche, on baissa le pont-levis, nous entrâmes, et je vis, à l'empressement que l'on montra pour le servir, qu'il étoit le maître de ce lieu : il ordonna que l'on me conduisît dans un riche appartement, où il entra bientôt après, mais toujours armé, et même la visière de son casque baissée. Il me pria de lui raconter par quelle aventure je me trouvois dans le lieu écarté où il m'avoit rencontrée : je lui fis le récit de mon histoire, à l'exception de quelques circonstances que je jugeai à propos de supprimer. Princesse, me dit-il en soupirant, je vois que vous êtes libre, et que rien ne vous empêche de disposer de votre cœur. Heureux le mortel qui pourra le toucher ! je n'ose me flatter d'une telle conquête, mais du moins je ferai tous mes efforts pour la mériter. Depuis ce mo-

ment il me traita avec les égards dûs à ma naissance, en y ajoutant toutes les attentions de l'amour le plus délicat. Sa conversation étoit spirituelle et instructive, et il avoit dans ses manières quelque chose de dégagé et de gracieux : sa taille cependant n'étoit point avantageuse : il étoit petit ; et, autant que l'on en pouvoit juger à travers les pièces de son armure, car il ne se désarmoit jamais, il n'étoit pas trop bien fait, quoiqu'il fût d'une adresse singulière. Quant à sa figure, comme il ne la montroit point, on pouvoit croire qu'elle n'étoit point belle ; cependant il avoit une telle vivacité que l'on pouvoit, sans craindre de se tromper, bien augurer de sa physionomie. Son caractère étoit gai, quoiqu'il fût sujet à des accès de mélancolie ; mais, ce qu'il avoit de surprenant, c'étoit sa facilité à imiter tout ce qu'il voyoit faire. Je passai trois mois dans ce château sans y éprouver d'ennui ; le maître de la maison étoit aimable sans être exigeant ; et j'avois la jouissance d'une bibliothèque qui renfermoit nos meilleurs poëtes arabes ; le soir je prenois quelquefois un théorbe, et je m'accompagnois en chantant les couplets qui me plaisoient davantage. Un jour que je chantois ce passage de Saadi, où il compare la vie à un ruisseau qui serpente tantôt sur les cailloux, et tantôt sur un sable argenté, mais qui finit inévitablement par se perdre dans l'immense mer, je fus surprise d'entendre une voix douce et mélodieuse qui me répondoit par d'autres vers du poëte de Schiras, dont le

sens est que l'amour égalise tout, le rang, l'âge, et la beauté. Ce chanteur étoit mon hôte qui pinçoit de la guitare aussi bien qu'un castillan, quoiqu'il eût aux mains ses gantelets. Il me pria de permettre que nous fissions de la musique ensemble; et, se déclarant plus qu'il n'avoit fait jusqu'alors, il me demanda si j'aurois de la répugnance à unir mon sort au sien : Pour moi, dit-il, ce qui me charme autant en vous que votre esprit et votre beauté, c'est votre modestie et votre air de prudence; de tous les défauts auxquels les femmes sont sujettes, ceux que je hais le plus sont l'indiscrétion et la curiosité. J'ai de fortes raisons pour penser ainsi, ajouta-t-il en soupirant. Je le remerciai de la bonne opinion qu'il avoit de moi, en ajoutant que, quelles que fussent mes imperfections, il étoit vrai que je n'étois ni curieuse, ni indiscrète. Eh bien! dit-il, si vous voulez vous contenter de ce que vous voyez et de ce que je vais vous dire, rien ne s'opposera à notre union. Je suis le dernier fils du roi des Baschirs; les Tartares Lesghis l'ont dépouillé de ses états, mais ils n'ont point pénétré dans cette terre qui m'a été donnée en apanage : s'ils y venoient, je les ferois repentir de leur témérité; vous pouvez croire, à la manière dont j'ai abattu le léopard qui vouloit vous dévorer, que je ne crains point les hommes. Ce château est à moi, ainsi que le vaste domaine qui l'entoure. Vous connoissez mon caractère et mon esprit : quant à ma figure, j'ai les raisons

les plus fortes pour ne pas la découvrir avant le terme de dix ans. Si vous daignez m'accepter pour époux, il faut que vous vous engagiez à ne point me demander d'abréger cette époque, ni même à me faire de questions relatives à cette affaire; elles m'affligeroient, en renouvelant dans mon souvenir des circonstances déplorables que je voudrois en effacer, et je ne pourrois vous satisfaire. Les qualités et les agréments du prince de Baschirie avoient fait impression sur mon cœur; d'ailleurs je lui devois la vie, et je n'avois point d'autre manière de lui témoigner ma reconnoissance : j'acceptai donc ses offres, en y mettant pour toute condition qu'il accorderoit sa protection à mon fils, le jeune prince de Trébizonde, s'il avoit besoin de la réclamer. Il me le promit; je m'engageai de mon côté à ne jamais chercher à pénétrer les secrets dont il voulut se réserver la connoissance, et le mariage s'accomplit. Ses présents de noce furent magnifiques, et toutes les cérémonies se firent comme à l'ordinaire; seulement quand l'heure de se coucher fut venue, je le vis, avec étonnement, conserver toutes les pièces de son armure, à la réserve de son épée et de ses éperons qu'il ôta pour se mettre au lit. Je ne dis rien dans ce premier moment; mais, lorsque la familiarité se fut introduite entre nous, je lui demandai pourquoi il s'obstinoit à conserver cet équipage embarrassant et incommode : si vous tenez tant à ne pas découvrir votre visage, lui dis-je, prenez un

masque au lieu de cet armet à visière baissée, et quittez cette cuirasse si incommode; ou bien, sans toutes ces précautions, éteignez la lampe qui éclaire l'appartement. Le prince des Baschirs me répondit avec sévérité que j'eusse à m'abstenir de semblables demandes à l'avenir, qu'il les considéroit comme un moyen détourné de découvrir son secret; et il conserva son attirail militaire comme si l'ennemi eût été aux portes du château. Nous n'eûmes, pendant les premiers mois de notre mariage, que cette légère altercation; et mon époux me montroit tant d'amour qu'il étoit évident que, s'il n'eût pas eu les motifs les plus puissants pour me refuser, il se fût empressé de céder à mes désirs. Cependant je voyois avec peine qu'il n'étoit pas parfaitement heureux. Toutes les nuits, il se levoit deux heures avant le jour, sortoit de mon appartement, ne rentroit qu'un peu avant l'aurore; et, quand il revenoit, il avoit à la main un mouchoir mouillé probablement de ses larmes, car il poussoit de profonds soupirs; j'avois même quelquefois feint de dormir pour en découvrir davantage, et je lui avois entendu prononcer des mots sans suite, mais qui annonçoient que son âme étoit en proie à un violent chagrin. Je n'osois lui faire de questions; mais j'étois inquiète et tourmentée. Un soir que je me promenois tristement sur la terrasse du château, celle de mes femmes que j'affectionnois le plus, et qui me sembloit avoir un véritable attachement pour moi, croyant pénétrer

la cause du trouble où elle me voyoit, me dit : Seroit-il possible, Madame, comme le bruit en court, que le prince votre époux, qui paroît vous être si tendrement attaché, et qui est d'ailleurs si nouvellement marié, fût déjà occupé d'un nouvel amour. Cela n'est pas croyable. On dit pourtant qu'il va toutes les nuits dans les souterrains de la tour du donjon, et de telles visites sont très suspectes ; surtout s'il est vrai, comme on me l'a assuré, qu'une très belle femme y est renfermée : je vous avouerai même que quelqu'un m'a juré l'avoir vue par un des soupiraux. Ces paroles me firent une impression profonde : j'avois résisté à la curiosité, je ne résistai pas à un dépit jaloux ; et je résolus d'éclaircir mes soupçons. La donneuse d'avis m'en fournit les moyens dès la nuit suivante : je me levai aussitôt que mon époux eut quitté à son ordinaire mon appartement ; elle me précéda avec une lanterne sourde ; et, après avoir fait de nombreux détours, nous arrivâmes dans un petit caveau, d'où l'on pouvoit voir ce qui se passoit dans le bas de la tour du donjon. C'est là que je fus témoin d'un spectacle qui me remplit d'horreur, et qui s'est tracé d'une manière ineffaçable dans ma mémoire. Une femme encore belle, quoique d'une affreuse maigreur, étoit attachée par le milieu du corps avec une grosse chaîne de fer ; à côté d'elle on voyoit un homme, ou plutôt un spectre, de la figure la plus hideuse, dont les regards impitoyables me faisoient frémir. Dans ce moment, la porte du

cachot s'ouvrit, et je vis paroître le prince des Baschirs sans épée, et la tête baissée. Vous vous faites bien attendre aujourd'hui, lui dit l'infernal geolier; si cela vous arrive encore, j'irai vous chercher moi-même. Le prince ne répondit que par un grand soupir, et il délia tristement les cordons de son casque; mais, quand il l'eut ôté, et que je vis qu'il avoit la tête d'un singe, je restai immobile comme si j'eusse été frappée de la foudre. A mesure qu'il quittoit les différentes pièces de son armure, je voyois qu'il n'avoit rien de l'homme que la voix; tout son corps étoit velu, et ses pattes grêles étoient renfermées dans des bottines garnies pour imiter les mollets; enfin il avoit une immense queue, beaucoup plus longue que toute sa personne. Quelle position pour une malheureuse princesse qui a régné sur de vastes états, et dont la beauté a été célébrée dans plusieurs cours! et quel excès d'abaissement et d'humiliation! celle qui avoit refusé la main de plusieurs princes puissants se trouver l'épouse d'un singe! j'ignore comment je ne mourus pas sur la place, de honte et de confusion. Ce qui augmentoit encore l'excès de ma douleur, c'est que je portois dans mon sein le gage de ce monstrueux amour. Le mal étoit irréparable, et mes regrets ne pouvoient rien changer à ma triste situation. Cependant je dois raconter la suite de cette horrible aventure; lorsque le prince Singe eut quitté tous ses vêtements, le geolier l'attacha à un carçan de fer scellé dans le mur, en face

de la pauvre femme, de manière qu'il lui tournoit le dos; et, ayant fait approcher celle-ci, il la tint de la main gauche, tandis qu'empoignant de la droite la queue du singe, et s'en servant comme d'un fouet, il lui en donnoit de grands coups sur le dos. La malheureuse poussoit des cris horribles, qui auroient fléchi tout autre que ce tigre impitoyable; il s'arrêtoit pourtant quelquefois, mais c'étoit pour lui dire : « Ceux qui présument trop de leurs forces ne sont « guère moins coupables que ceux qui commettent « des fautes préméditées. » Et il recommençoit avec une telle fureur, que ses épaules étoient toutes meurtries. Je ne sais quelle fut la fin de cette scène de désolation, mes forces m'ayant abandonnée. Lorsque je repris mes sens, je me trouvai dans mon appartement, où l'on m'avoit rapportée. J'appris que le prince des Baschirs étoit dangereusement malade; et bientôt après on me remit une lettre de lui; elle étoit conçue en ces termes : « Vous savez maintenant, Ma« dame, le secret dont je voulois vous dérober la « connoissance; vous croyez avoir à vous plaindre « de moi, et c'est vous qui causez votre malheur « et le mien. Si vous aviez tenu vos engagements, « et ces promesses solennelles que vous me fîtes de « ne point chercher à pénétrer le mystère que ma « situation présente rendoit nécessaire, le terme de « l'enchantement sous lequel je gémis seroit arrivé; « j'aurois repris ma première forme, et vous n'au« riez point eu à rougir de votre époux. Mais votre

« imprudente curiosité nous a perdus. Je ne veux « point m'abaisser à paroître devant vous à présent « que vous savez la condition où je suis réduit : et, « quand vous voudriez me recevoir comme votre « époux, il me seroit impossible de profiter de ces « sentiments favorables. Je sens que le coup mortel « est porté, et le trépas va mettre enfin un terme à « mes malheurs. Recevez mes adieux. »

La lecture de cette lettre me toucha sensiblement ; je reconnus que le prince des Baschirs avoit réellement des torts à me reprocher ; et que, si j'eusse eu la force de résister à des suggestions perfides et à mon inquiète curiosité, j'aurois continué à vivre paisiblement, et j'aurois atteint, dans un petit nombre d'années, le terme convenu. Je cherchois vainement à me consoler en pensant que, de mille femmes qui se seroient trouvées à ma place, il n'y en auroit pas eu une seule qui n'eût fait la même faute. Je voulus aller demander pardon au prince mourant, mais il ne le permit pas, sans cependant montrer de colère contre moi. Il me laissa même la jouissance de ses domaines. Lorsqu'il fut mort, et que je lui eus fait rendre les honneurs funèbres, je me décidai à aller consulter le grand Caramoussal, dont j'avois entendu parler dans mes voyages, et à lui demander sa protection pour l'être que je portois dans mon sein, et que je n'osois appeler mon enfant. Ayant fait une grande diligence, j'arrivai chez lui un mois avant mon terme. Il consulta le livre

du destin, et me déclara qu'il dépendoit de moi de mettre au monde un individu qui ne seroit ni tout-à-fait homme ni tout-à-fait singe, ou de diviser sa vie en deux portions, pendant lesquelles il seroit successivement singe et homme. Je me suis décidée pour ce dernier parti; et vous avez tous vu sous quelle fâcheuse enveloppe est né le plus jeune des Facardins; mais, ce que vous ne savez pas encore, c'est que la noblesse et l'élévation de ses sentiments m'ont bien dédommagée du désagrément de sa figure. Dès ses plus jeunes ans, l'amour de la gloire étoit sa passion dominante; et, au lieu de se plaire à faire des sauts et des gambades comme les jeunes animaux de son espèce, son plus grand plaisir étoit la lecture des livres sérieux, ou la conversation des personnes sensées et instruites. Il avoit environ dix-huit ans lorsqu'un calender, qui arrivoit d'Astracan, s'arrêta dans notre château: il nous fit le récit le plus pompeux de la beauté de Mousseline la Sérieuse; et ce récit enflamma le jeune cœur de mon fils; il ne se dissimula point cependant avec quel désavantage il paroîtroit aux yeux de cette princesse, mais du moins il voulut satisfaire sa curiosité, et voir, par lui-même, si la renommée n'avoit point exagéré ses charmes. Je fis ce que je pus pour le retenir, jusqu'à lui refuser l'équipage convenable à une personne de sa naissance: mais il partit malgré ma surveillance; et, se glissant de forêts en forêts, il parvint à Astracan, où il entra, pendant la nuit, de peur

d'être arrêté. Dès que le jour parut, il grimpa sur un des arbres qui entourent le palais royal, dans l'espérance de voir la princesse, qui étoit l'objet de ce grand voyage; elle ne parut point, mais le roi son père se montra sur la terrasse. Mon fils entendit, dans ce moment, deux archers de la garde qui s'entretenoient, au pied de son arbre, d'un affreux complot contre les jours du bon roi d'Astracan. Mes flèches, disoit l'un d'eux, sont empoisonnées, et je n'attends qu'une occasion favorable pour lui en décocher une. Le noble singe, qui étoit encore plus adroit que ne le sont ordinairement ses pareils, sauta légèrement à bas de l'arbre, prit une des flèches dans le carquois du soldat traître, et, s'élançant sur la terrasse, la déposa aux pieds du roi. Il écrivit en même temps sur le sable : *flèche empoisonnée*; et montra les deux archers qui n'avoient pas songé à s'enfuir. On les arrêta; ils avouèrent leur crime, et toute la cour retentit des louanges du singe. La princesse voulut le voir, et lui présenta elle-même une noix qu'il reçut avec une reconnoissance respectueuse: il trouva que tout ce que l'on disoit de sa grande beauté étoit, contre l'ordinaire, au-dessous de la vérité, et il conçut dès lors pour elle une passion qui probablement ne finira qu'avec sa vie. Mais il étoit alors sans espoir; et, par une singulière bizarrerie de la fortune, les tourments qu'il éprouvoit, pour être l'opposé de ceux des autres amants, n'en étoient pas moins terribles. En effet, les rigueurs de leurs belles

sont ce que les amoureux redoutent le plus, et les caresses de l'infante d'Astracan mettoient mon fils au désespoir. Il sentoit qu'elles étoient adressées à un vil animal dont il présentoit l'apparence, et dont il lui étoit impossible de se séparer. Cependant il ne perdoit aucune occasion de lui faire sa cour; et, comme on lui avoit assigné un logement chez le premier valet de chambre du roi, il se présentoit régulièrement dans l'antichambre de la princesse, et la suivoit à la promenade en portant son éventail ou ses gants; mais il mettoit dans son service une discrétion singulière, refusant toujours les grandes entrées qu'on lui auroit accordées volontiers. On remarqua même que, quand elle alloit se baigner dans la rivière qui traversoit le parc, il s'arrêtoit au dernier bosquet, modestie qui faisoit l'amusement ordinaire des filles d'honneur; et il étoit même passé chez elles en proverbe de dire : « Modeste comme « le grand Singe. »

Ce fut à cette époque que le roi d'Astracan se décida à envoyer vers l'enchanteur Caramoussal cette ambassade dont il a été question dans la première partie des Mémoires. On n'a jamais bien su pourquoi ce monarque s'étoit décidé à mettre trois cents singes à la suite des ambassadeurs. Les politiques se sont épuisés en conjectures pour expliquer cette détermination, et quelques-uns ont même poussé la témérité jusqu'à dire qu'il falloit l'attribuer à un pur caprice; manière aussi commode que peu respectueuse

de pénétrer les résolutions des grands princes, dont les motifs sont presque toujours ignorés ou méconnus du vulgaire. Quoi qu'il en soit, le roi d'Astracan s'étant déterminé à envoyer un grand nombre de singes à l'enchanteur du mont Atlas, il étoit naturel qu'il choisît mon fils pour le président de la troupe. Il se conduisit dans cette mission délicate avec toute la sagesse et l'intelligence qui le caractérisent; et, s'il ne put parvenir à établir une discipline bien exacte parmi des maraudeurs aussi déterminés, sa conduite personnelle mérita du moins une estime particulière. On le voyoit, gravement assis sur son éléphant (lorsqu'il n'avoit point à écrire de dépêches en cour), occupé à lire des livres de morale ou d'histoire. Cependant, sur la fin du voyage, le chagrin de se voir éloigné de sa belle maîtresse qui lui avoit promis de lui écrire, et qui ne lui tint point parole, le jeta dans une profonde mélancolie: il passoit quelquefois des journées entières à pleurer, ce qui lui valut dans l'ambassade le surnom de Singe Triste. Les satrapes, qui connoissoient tout son mérite, firent d'inutiles efforts pour adoucir son chagrin, et mêlèrent souvent leurs larmes aux siennes; mais leur inquiétude fut extrême, lorsqu'au sortir d'une certaine forêt, ayant fait l'appel de la troupe, ils ne le trouvèrent plus. Mon fils, inquiet de sa destinée, avoit devancé de quelques jours le cortége pour aller consulter secrètement Caramoussal; celui-ci l'envoya, comme il faisoit assez ordinai-

rement, à la grotte du mont Atlas. Là il lui arriva d'étranges aventures, car la Vieille aux Rouets, qui se montroit si facile envers tout le monde, le chassa avec mépris; tandis qu'au contraire la Nymphe de l'Arc d'acier, qui avoit repoussé avec tant de dédain le beau Facardin mon second fils, fit à celui-ci les plus tendres avances : de pareils caprices étoient assez communs dans ce temps-là parmi le beau sexe qui s'est bien corrigé depuis. Il paroît que ce qui avoit séduit cette dame, outre l'esprit et les grâces de mon-fils, étoit sa facilité à bander l'arc qu'elle lui avoit présenté. Il n'auroit probablement pas été insensible à ses charmes, si ceux de Mousseline la Sérieuse avoient fait une impression moins vive sur son cœur. J'ignore cependant à quel prix il obtint d'elle de lui prêter son arc et ses flèches pour sauver la caravane, que Caramoussal lui fit dire être dans un grand danger. Il arriva heureusement à point nommé, lorsque certains lions et certains tigres alloient y faire un terrible ravage. Chaque trait abattit une de ces bêtes féroces. Mon fils reporta fidèlement à la nymphe son arc et son carquois; et il alla ensuite conjurer l'enchanteur Caramoussal d'abréger, par le secours de son art, le terme de l'enchantement qui l'empêchoit de paroître sous sa forme naturelle. Nous nous rencontrâmes au mont Atlas, où j'étois allée de mon côté pour savoir de ses nouvelles : nous trouvâmes Caramoussal fort occupé à recoudre, avec une aiguille de diamant

et du fil invisible, la grande bouche du jeune homme, dont le bras étoit en écharpe, et qui étoit depuis quelque temps en pension chez lui. Je suis souvent obligé, nous dit-il, de réparer les sottises de mes confrères; le prince que vous voyez avoit été changé en lion par une cruelle fée. C'est sous cette forme qu'il s'est battu avec le Façardin du mont Atlas, qui lui a coupé la patte: un maladroit d'enchanteur auquel il s'est adressé, lui a bien rendu la figure humaine, mais sans pouvoir lui rétrécir la bouche, de manière qu'il ne trouve point à se marier, quoiqu'il soit un fort bon parti. A l'égard de son bras, il est si mal remis qu'il faudra que je l'envoie à Barège avant qu'il puisse s'en servir comme par le passé.

Lorsque Caramoussal eut terminé son opération, il eut la bonté de nous conduire lui-même dans son char volant à Astracan. Vous savez le reste, puisque vous avez été témoin de la fin merveilleuse de cette aventure. Cependant vous ignorez probablement que l'honnête enchanteur a poussé l'attention jusqu'à réparer le désastre arrivé aux chemises de Mousseline. S'il avoit pu réunir les trois rouets, rien n'eût été plus facile; il eût filé en trois tours de main de quoi faire les trousseaux de toutes les nouvelles mariées du monde, et il lui en seroit encore resté pour fabriquer la grande échelle, qui doit partir du rivage de la mer pour gagner le sommet du mont Atlas; mais de tous les rouets le seul qu'il possède est celui

que le Crocodile portoit sur son museau lorsqu'il s'est battu avec le génie de Cristalline. Au moment où, enflé de sa victoire, il n'étoit point sur ses gardes, un petit triton, envoyé par Caramoussal, sous la forme d'un requin, a avalé le rouet, et l'a porté à son maître. Voilà ce qui a servi à l'enchanteur pour faire filer quelques mille aunes d'une certaine amiante, qui se trouve au Caucase : elle est non-seulement incombustible comme les autres substances de cette espèce, mais elle a encore la propriété d'éteindre tout ce qui est enflammé. Avec de pareilles chemises, Mousseline, qui a, ainsi que beaucoup d'autres dames, la manie dangereuse de s'approcher en hiver trop près de la cheminée, ne courra plus le risque de se brûler. Je ne puis terminer ces Mémoires sans exprimer le regret que cette incomparable princesse n'ait pu faire à la fois le bonheur de mes quatre fils, qui en étoient dignes par leur mérite et leurs sentiments. Puisse ma tendresse, prince de Trébizonde, et celle de la belle Dinarzade vous tenir lieu de dédommagement !

Lorsque le prince de Trébizonde eut achevé la lecture des Mémoires de la princesse sa mère, le sultan des Indes, qui sommeilloit depuis un bon quart d'heure, se réveilla, et dit : Tout cela est assez croyable ; seulement je ne comprends pas trop bien comment la queue du singe, qui fouettoit la femme du souterrain, pouvoit exciter les rires de Mousseline la Sérieuse ; mais il y a dans toutes les histoires

du monde des choses que je ne me chargerois pas d'expliquer. Pour moi, reprit Dinarzade, j'aurois voulu savoir quelle faute avoit commise cette pauvre femme pour avoir été condamnée à un supplice aussi extraordinaire. Je présume que le prince qui en étoit l'instrument étoit moins coupable qu'elle, mais qu'il n'étoit cependant pas tout-à-fait innocent. Je présume aussi...... Vous présumerez tantôt, répondit le sultan en sonnant son premier eunuque pour se lever. Si Madame est si curieuse, dit le prince de Trébizonde, et que sa hautesse veuille connoître les détails de cette aventure, je puis les demander à ma mère, qui nous les enverra de Danemarck par la première estafette. Nous verrons, répondit le sultan, qui étoit pour le moment rassasié d'histoires; et il fit signe au prince de se retirer. Pour lui, il se leva, se lava, déjeûna, dîna, soupa, et le peuple des Indes bénit la sagesse de son gouvernement.

FIN DES QUATRE FACARDINS.

SUITE

DE

ZENEYDE.

Zeneyde étoit donc sur le même char que l'impératrice Eudoxie, à la suite du cruel Genséric. Ce terrible monarque des Goths repassa en Afrique, chargé des dépouilles de toute l'Italie, car ses soldats avoient pillé l'antique Rome et Aquilée, la nouvelle résidence des Césars. Il y conduisit, comme captives ou plutôt comme monuments de sa victoire, la veuve de l'empereur romain, et la petite-fille du roi des Francs. C'est de celle-ci que je dois m'occuper; mais elle étoit si jeune, que son séjour en Afrique n'offre rien d'intéressant. Elle ne fit que partager la prison et les malheurs de sa belle-mère, quoiqu'elle fût innocente de ses crimes; et, lorsqu'après sept années, Genséric, reconcilié avec l'empereur Théodose le jeune, qui régnoit alors à Constantinople, lui renvoya cette même Eudoxie, sa fille, Zeneyde la suivit encore. Cette jeune princesse étoit alors dans sa vingtième année, et ses charmes étoient dans leur plus vif éclat; toute la cour de l'empereur

d'Orient n'avoit jamais rien vu de plus beau, et les Grecs, si grands partisans de l'hyperbole, n'étoient pas parvenus, dans cette occasion, à la louer plus qu'elle ne le méritoit. L'illustre Pulchérie, sœur de Théodose, princesse dont l'histoire a consacré l'esprit et les vertus, se plaisoit à développer l'heureux naturel de Zeneyde; elle lui donnoit des leçons de sagesse, qui lui furent bien utiles pour supporter le poids des infortunes qui l'accablèrent dans la suite. A cette époque, elle étoit brillante de jeunesse et de beauté, et plusieurs princes briguoient l'honneur de sa main. Parmi eux, l'héritier du trône d'Arménie sembloit tenir le premier rang; il étoit venu à Byzance pour s'instruire dans les arts de la Grèce, et prendre les leçons de ses célèbres philosophes, dignes successeurs des Socrate et des Platon; mais les beaux yeux de Zeneyde lui avoient donné de terribles distractions: de tous les maîtres, l'Amour est celui qui sait le mieux se faire obéir, et le prince négligeoit d'écouter les autres. Le roi son père en fut instruit; son ministre à la cour de Constantinople lui avoit fait passer cet avis; et, comme il entroit dans ses desseins d'unir son fils à la princesse de Cappadoce, il se hâta de le rappeler. Lorsque l'héritier d'Arménie, qui se nommoit Tigrane, comme la plupart des souverains de cette contrée, reçut cet ordre fatal, il tomba dans le plus violent désespoir: ce n'étoit pas qu'il eût fait beaucoup de chemin dans le cœur de Zeneyde, mais elle ne le traitoit pas plus mal que

ses rivaux; elle lui sourioit quelquefois avec bonté; et s'il lui échappoit une saillie spirituelle, elle ne manquoit pas d'y applaudir. En voilà assez pour donner de l'espoir à un jeune homme bien amoureux, et personne ne le fut jamais plus passionnément que Tigrane. Il sentoit que, s'il s'éloignoit, il perdoit tout le fruit de ses peines, car l'impression qu'il avoit pu faire sur la fille de Maxime étoit trop légère pour que l'absence ne l'effaçât pas bientôt. Il résolut donc, quoi qu'il pût en arriver, de ne point quitter Constantinople: mais, sachant que, s'il s'obstinoit à rester à la cour de Théodose, le roi son père, dont il connoissoit l'inflexibilité, ne manqueroit pas de le réclamer, et qu'il seroit remis entre ses mains par l'empereur, il prit le parti de dissimuler, et feignit d'obéir. Il fit donc les préparatifs de son départ, prit congé de Théodose dans une audience solennelle, et s'embarqua sur le Bosphore pour Trébizonde, port de la mer Noire qui n'est pas éloigné de l'Arménie. Il y avoit envoyé les gens de sa suite sur un vaisseau de transport; et, pour lui, il partit sur une de ces barques à un mât qui servent à la navigation de l'Archipel, et qui ne sont guère montées que par huit ou dix matelots. Le soir même de son départ, et avant de sortir du détroit, il les rassembla tous sur le pont, leur fit boire largement du vin et de l'eau-de-vie; et, lorsqu'ils furent tous ivres, il se jeta à la mer sans qu'ils s'en aperçussent. Comme il étoit excellent nageur, et que le rivage n'étoit pas

éloigné, il l'eût bientôt atteint. J'oubliois de dire que, pour ne point compromettre les matelots, et pour éviter des recherches qui auroient pu le faire découvrir, il avoit laissé sur la barque un écrit adressé au roi son père, où il lui annonçoit la résolution de se délivrer d'une vie qui lui étoit devenue odieuse loin de l'objet de ses feux.

Une cabane de pêcheurs lui servit d'asile pour cette nuit; le lendemain, il troqua ses vêtements contre un habit de simple paysan, et retourna ainsi déguisé à Constantinople; mais, afin d'être plus difficilement reconnu, il eut la précaution de s'attacher autour de la tête un bandeau vert, qui lui couvroit les yeux, prétendant se faire passer pour un de ces aveugles qui demandent l'aumône. Un barbet fort intelligent, qu'il avoit acheté des pêcheurs chez qui il s'étoit réfugié, lui fut très utile. Ce chien, qui se nommoit Roquinet, étoit attaché avec un ruban; il fut bientôt dressé, et sembloit le conduire dans les rues de Constantinople. En y entrant, le prince d'Arménie se dirigea machinalement vers le palais impérial, et s'arrêta à la grille des jardins. Sa jeunesse et sa taille avantageuse le faisoient remarquer, et excitoient en sa faveur la compassion des personnes charitables; les dames surtout, dont le cœur est naturellement plus disposé à la pitié, étoient touchées de voir un aussi beau jeune homme réduit à une si triste condition: aussi presque toutes celles qui passoient mettoient une petite pièce d'ar-

gent dans sa tasse ; lorsqu'il l'entendoit tomber, il les saluoit d'une manière à la fois noble et respectueuse qui augmentoit leur intérêt ; et en même temps Roquinet, se dressant sur ses pattes de derrière, faisoit la révérence. Le bandeau n'étoit pas assez serré contre la tête du prince d'Arménie pour l'empêcher de voir par dessous, et il reconnut une des filles d'honneur de la princesse Zeneyde qui entroit dans le jardin, et qui s'arrêta, comme les autres, pour lui faire l'aumône. Madame, lui dit-il d'une voix émue, je vous remercie bien humblement de votre bonté ; mais que de grâces n'aurois-je pas à vous rendre si, par votre puissante protection, vous me faisiez entrer dans ce beau jardin pour y prendre un moment le frais sous les platanes qui entourent le grand bassin ! mon pauvre chien, qui meurt de soif, en a encore plus besoin que moi. La demoiselle d'honneur pria les gardes de laisser passer le pauvre aveugle et son barbet ; et, lorsqu'elle se promena avec la princesse, elle les lui fit remarquer. Zeneyde est compatissante, et tous les malheureux ont des droits sur son cœur ; elle s'approcha du mendiant, lui donna une pièce d'or, et lui demanda par quel accident il avoit perdu la vue. Hélas ! Madame, lui dit-il, je ne saurois me plaindre de mon aveuglement, puisqu'il m'a sauvé la vie. Comment cela est-il possible ? répartit la princesse ; vous excitez ma curiosité ; mais, si vos aventures sont longues, je n'aurai pas le temps de les entendre aujourd'hui ;

revenez demain au bas du pavillon qui donne sur la mer de Marmara, et je vous écouterai avec plaisir. Elle accompagna ces paroles d'un sourire plein de bonté, capable, à lui seul, de faire tourner la tête au prince, si cela n'eût pas été une chose faite depuis long-temps. On juge bien qu'il se trouva, à l'heure indiquée, sur le rivage; il avoit cherché à se mettre aussi bien que la simplicité de son habillement le lui avoit permis, et il faut convenir qu'il avoit naturellement l'air si noble et de si beaux traits, que, sous son manteau d'étoffe grossière, il ressembloit plus à un prince, que la plupart de ses rivaux tout brillants d'or et de pourpre: d'ailleurs il ne négligeoit rien, et, connoissant le goût de sa maîtresse pour les chiens, il avoit baigné et peigné Roquinet, et il l'avoit fait tondre de frais, en dessinant avec soin ses manchettes, ses jarretières, et la houppe de sa queue: jamais barbet ne fut plus propre ni mieux tenu. Zeneyde ne tarda pas à se rendre au pavillon; elle s'y assit au milieu des dames de sa suite, et fit entrer le jeune aveugle: elle daigna caresser Roquinet, qui se coucha respectueusement à ses pieds; et elle écouta avec attention les aventures supposées du prince d'Arménie. Je ne vous les raconterai pas, puisque c'est une fiction dénuée aujourd'hui d'intérêt: qu'il vous suffise de savoir que, sous une ingénieuse allégorie, Tigrane racontoit son histoire. Cependant il eût été trop dangereux pour lui de se découvrir, pour qu'il ne demeurât pas

caché sous le personnage d'un pauvre berger, dont l'amour avoit fait le malheur. Toutes les dames admirèrent l'esprit et les grâces de l'aveugle ; et son bandeau lui permit d'observer que Zeneyde avoit été encore plus émue de son récit que les autres. Ah! disoit-il en se retirant dans son humble demeure, quelle est la bizarrerie de ma destinée! lorsque j'étois l'héritier d'un grand empire, Zeneyde paroissoit insensible à mon amour ; aujourd'hui je me présente à elle sous la figure d'un misérable pâtre, et l'intérêt que je lui inspire a quelque chose de tendre qui ressemble à l'amour. Il est donc vrai que l'infortune a un plus grand ascendant sur les âmes délicates et élevées que tous les attraits du pouvoir et de l'ambition! Il faisoit ces réflexions, et beaucoup d'autres du même genre, qui n'étoient peut-être pas bien justes, mais qui partoient d'un cœur fortement épris, lorsqu'en rentrant chez la bonne vieille qui le logeoit, il apprit d'elle que tout le quartier étoit en mouvement, que l'on venoit de voir passer à travers l'hippodrome une superbe cavalcade ; c'étoit, disoit-on, les ambassadeurs du roi des Francs : elle avoit oublié son nom, mais Tigrane ne connoissoit que trop bien le cruel Childéric ; il savoit qu'avant la mort de Méroué son père, il étoit venu à la cour de l'empereur d'Occident demander la main de Zeneyde, qu'elle lui avoit été promise, et que son extrême jeunesse avoit fait seule différer la célébration de ce mariage. Depuis ce temps, la captivité de la jeune princesse en

Afrique n'avoit plus permis d'y songer ; l'on pouvoit aussi croire qu'un prince tel que Childéric, d'une humeur inconstante et libertine, ne pensoit plus à une personne dont les charmes naissants ne paroissoient pas avoir fait sur son cœur une impression bien vive ; et cela étoit vrai : mais il avoit des raisons politiques pour renouer une alliance qui lui donnoit des droits sur l'Italie, dont il méditoit la conquête : et il envoyoit à l'empereur Théodose des ambassadeurs, chargés de lui demander la petite-fille de Clodion. Le prince d'Arménie devina bientôt l'objet de leur mission, qui fut au reste public dès le lendemain ; il ne douta point qu'elle n'eût un plein succès. Il connoissoit la foiblesse de l'empereur qui, pendant tout son règne, s'étoit laissé gouverner par ses eunuques, et qui sans doute n'auroit ni assez de courage, ni assez de générosité pour résister à la demande d'un puissant monarque, lorsqu'il ne s'agiroit que du bonheur d'une jeune princesse sans appui. Il paroissoit donc que rien ne pourroit s'opposer à ce fatal projet ; encore si Tigrane eût été assuré du consentement du roi son père, et de celui de la princesse, il ne lui eût pas été difficile de l'enlever et de la conduire en Asie, où les Francs ne l'auroient pas été chercher. Mais le souverain d'Arménie, loin d'approuver ses desseins, en avoit de tout contraires : la Cappadoce étoit à sa convenance, et il vouloit lui en faire épouser l'héritière. Quant à Zeneyde, peut-être que l'éclat de la couronne françoise la tenteroit ;

mais, si elle y étoit insensible, il n'en étoit pas moins certain qu'elle ne consentiroit point à aller courir le monde avec un jeune homme, aux dépens de sa réputation. Le prince d'Arménie, que ces réflexions mettoient au désespoir, songea tout de bon à terminer ses jours: cependant, comme il est toujours temps de prendre ce parti extrême, il voulut emporter chez les morts la consolation de savoir qu'il n'étoit pas indifférent à sa belle maîtresse. Dans cette espérance, il prit sous son manteau une lyre antique dont il jouoit admirablement; et, précédé de son fidèle barbet, il se rendit le soir sous les fenêtres du pavillon de la mer de Marmara. Il n'y fut pas longtemps sans entendre la voix de Zeneyde, qui y étoit venue seule ce jour-là, avec celle de ses filles d'honneur qu'elle affectionnoit le plus, pour y causer librement de l'affaire importante qui devoit fixer sa destinée. Tigrane entendit distinctement qu'elle disoit à sa confidente combien elle avoit de répugnance à s'unir avec un prince dont la réputation étoit si mal établie, et que la nécessité seule la forceroit à un mariage qu'elle n'avoit jamais désiré, et qui, dans ce moment, lui paroissoit encore plus odieux. Le faux aveugle, encouragé par ces paroles, préluda sur sa lyre, et se mit à chanter: « Depuis que j'ai « perdu la lumière des cieux, la pitié d'un cœur « sensible est devenue nécessaire au soutien de « ma vie: je l'ai trouvée, et j'oublie mes maux; « mais, si elle m'étoit ravie, il me faudroit mourir. »

Sa voix étoit douce et mélodieuse, et la passion lui donnoit un charme particulier qui fit une impression profonde sur le cœur de Zeneyde. Elle s'avança, et à la clarté de la lune reconnut le faux aveugle. Mais il n'avoit plus l'air humble d'un mendiant. Dans l'attitude la plus noble, et la lyre à la main, il ressembloit à l'Apollon de Delphes, qui inspiroit les amants et les poëtes. Il est assez probable que la princesse lui auroit répondu si, dans ce moment, le barbet n'eût averti en aboyant que quelqu'un approchoit. C'étoit le prince de Thrace, un des rivaux de Tigrane; il étoit, comme lui, au désespoir d'un événement qui détruisoit à jamais toutes ses espérances, et il venoit exprimer sa douleur à la princesse, et apprendre ses dernières résolutions. *L'aveugle* se retira dans le creux d'un rocher; mais son chien fit si bonne garde, qu'il ne laissa pas seulement approcher son rival jusqu'au pied du pavillon; et cela ne déplut point à Zeneyde, qui n'avoit que de l'aversion pour lui.

Cependant l'empereur se décida, comme on l'avoit prévu, à accéder à la demande du roi des Francs; il chargea sa sœur Pulchérie de signifier ses intentions à la princesse Zeneyde, qui eut ordre de se préparer à partir dans quinze jours. La résistance eût été inutile, il fallut se soumettre. Théodose lui fit de magnifiques présents, que l'on embarqua sur la galère qui devoit la transporter à Marseille. La veille de son départ, elle étoit venue dire adieu à ce pavillon,

où elle avoit passé de si doux moments, et qu'elle ne devoit plus revoir; elle regardoit par la fenêtre cette partie du Bosphore qui forme le plus beau bassin du monde, les côtes pittoresques d'Asie, les murs de Chalcédoine, la tour de Léandre dont le souvenir est si cher aux amants, et les innombrables embarcations qui sillonnent en tout temps ces ondes, lorsqu'elle aperçut au pied de la muraille le fidèle Roquinet; elle regarda à l'entour pour voir si elle ne découvriroit point son maître; il n'y étoit point; il n'y avoit que son chien qui sautoit contre la fenêtre comme s'il eût voulu y monter, mais elle étoit trop haute; alors il alla gratter à la porte, Zeneyde la lui fit ouvrir; aussitôt il s'approcha d'elle, et se dressa sur ses pattes de derrière en lui tournant le dos, car il avoit plu, et il étoit un peu crotté. Comme il restoit dans cette attitude, la princesse s'aperçut qu'il avoit sous son collier un petit billet presque entièrement caché par ses poils frisés; elle le prit, et y lut ce qui suit : « Madame, le plus humble des amis, « s'il est fidèle et dévoué, n'est point à dédaigner; « je vous offre Roquinet, il est intelligent, et il a « paru vous plaire; ne craignez point de m'en priver. « Vous partez, la vie m'est odieuse, il m'est impos-« sible de la supporter sans vous. » La lecture de ce billet fit verser quelques larmes à la tendre Zeneyde; elle prit un crayon, et écrivit sur le même papier : « S'il faut absolument, pour que vous viviez, que « vous ne soyez point séparé de moi, préparez-vous

« à me suivre. » Elle replia le billet, le plaça au même endroit où elle l'avoit trouvé, baisa le messager, qui la remercia en remuant la queue, et lui dit d'aller retrouver son maître : il partit aussitôt à toutes jambes. Quant à la princesse, elle avoit songé que le talent de l'aveugle pour la musique pouvoit le faire admettre à sa suite. Elle fit donc venir le chef de l'ambassade, et lui dit que, pour charmer l'ennui d'une longue traversée, elle comptoit emmener un pauvre aveugle qui jouoit très bien de la lyre, et qui avoit une belle voix. L'ambassadeur regardoit déjà Zeneyde comme l'épouse de son souverain, il n'eut garde de s'opposer à ses volontés ; et de cette manière le prince d'Arménie fut reçu à bord de la galère impériale, lui et son barbet.

Le commencement du voyage fut heureux ; il fut cependant ralenti par les calmes de la mer Egée ; mais on étoit dans la belle saison, les soirées étoient délicieuses, et le plus souvent on passoit la grande chaleur du jour sur une des isles dont ces parages sont semés, au bord d'une claire fontaine, sous un berceau naturel de myrtes et d'orangers. Pendant un de ces petits séjours, il arriva un événement remarquable. On s'étoit arrêté auprès d'Antiparos, sur un islot désert, dont la base n'est qu'un grand rocher percé d'antres et de crevasses. L'équipage dressa une tente sur la grève, et Zeneyde se fit conduire dans un canot à l'entrée d'une grotte spacieuse, où elle vouloit se baigner avec les dames de sa suite.

Elle avoit mené avec elle l'aveugle, dont sa modestie n'avoit rien à redouter, et elle se faisoit un plaisir d'entendre sa belle voix résonner dans ces voûtes naturelles. Il s'étoit assis sur un banc de rocher dans l'intérieur de la grotte, et il accordoit sa lyre pendant que les dames se déshabilloient, quand tout à coup des pirates, qui habitoient le fond de cette caverne, s'emparèrent d'abord des bijoux et des robes, et se saisirent ensuite des baigneuses. Le chef de la troupe, qui étoit un homme vigoureux, prit Zeneyde dans ses bras, et l'emporta dans son repaire par un passage taillé dans le roc. Le prince d'Arménie, oubliant alors son rôle d'aveugle, court après sa belle maîtresse, atteint le ravisseur, et, d'un grand coup de bâton sur la tête, il l'étend mort à ses pieds. Zeneyde étoit évanouie: la première chose qu'elle vit en r'ouvrant les yeux furent ceux de son aveugle, dont le bandeau étoit tombé; ils étoient remplis d'amour et de volupté. Je n'entreprendrai point de démêler les sentiments confus qui agitèrent le cœur de la princesse; la surprise, la reconnoissance, la tendresse, étoient certainement du nombre; mais la pudeur fut apparemment la plus forte, car elle s'arracha de ses bras en rougissant de se voir ainsi nue dans les bras d'un beau jeune homme, et ne put lui dire que ces mots: Hélas! vous n'êtes pas aveugle. Si je l'avois su.... Et elle courut rejoindre ses compagnes, qui venoient d'être aussi délivrées; l'équipage de la galère, accouru à leurs cris, avoit mis les pirates

en fuite. Pendant ce temps-là, Tigrane avoit ramassé son bandeau vert, et l'avoit rajusté autour de sa tête. La découverte que fit la princesse décida de sa destinée. Elle savoit, avant de quitter Constantinople, que l'aveugle musicien étoit amoureux d'elle; elle toléroit cette passion à laquelle elle ne répondoit que par une tendre pitié. Une aussi grande infortune que celle d'être privé de la lumière des cieux, ajoutoit encore à la distance déjà immense que le rang avoit établi entre la fille d'un empereur et un mendiant; c'étoit, pour ainsi dire, deux êtres d'espèce différente, entre lesquels il ne pouvoit rien y avoir de commun. Mais, quand elle s'aperçut que son aveuglement étoit supposé, passant tout à coup d'une extrémité à l'autre, elle crut, dans le premier moment, au feu de ses yeux, à la noblesse de ses traits, à la grandeur de son courage, voir en lui quelque chose de surnaturel. Aussi, dès qu'elle put lui parler sans témoins, elle lui dit: Vous m'avez trompée doublement, vous n'êtes pas plus mendiant qu'aveugle. Si la mort du prince d'Arménie n'étoit pas aussi bien constatée, je croirois qu'il est devant mes yeux. — Tigrane vous aimoit, Madame; vous n'aviez que de l'indifférence pour lui; il n'a pu la supporter, il a cessé d'exister; il en sera de même du pauvre aveugle, si votre cœur n'éprouve pour lui un peu d'amour. Je vous dois l'honneur et la vie, répondit-elle, contentez-vous de ma reconnoissance; voyez où l'on me conduit. Elle n'en dit pas davantage ce

jour-là, ayant été interrompue. Cependant le voyage avançoit; une légère brise de sud-ouest, le Zéphyre égyptien, enfloit les voiles de la galère, qui voguoit mollement sur les eaux. Aussitôt que le soleil s'abaissoit sous l'horizon, Zeneyde et ses dames montoient sur le tillac; on faisoit venir l'aveugle, il chantoit en s'accompagnant sur sa lyre la gloire passée des lieux célèbres devant lesquels on étoit alors, et qu'on lui nommoit; il chantoit les infortunes d'Ariane à Naxos, l'inconstance de Thésée, le Minotaure et les amours de Pasiphaé; le dieu qu'on adoroit à Délos eût aussi ses hommages, et il sembloit qu'une inspiration divine animoit alors sa voix. Mais, lorsqu'il eut à célébrer Cythère, son chant prit l'accent le plus passionné. C'est toi, déesse des cœurs, disoit-il, qui animes, qui vivifies toute la nature; sans toi, tout languiroit dans l'univers; la jeunesse seroit triste et stérile, et la vieillesse, privée de consolations, descendroit sans espoir dans le tombeau. Verse dans mon sein le nectar de ta présence; fais couler dans mes veines ce feu qui dévore sans consumer; perce-moi des traits de ton fils; ses blessures sont douces, et les maux qu'il fait endurer ont leurs délices. En prononçant ces dernières paroles, son agitation fut si vive qu'il lui devint impossible de continuer; sa poitrine étoit oppressée, et ne lui fournissoit plus que des soupirs. Zeneyde étouffoit les siens. Pendant cette scène intéressante, il s'en passoit une, à l'avant de la galère, d'un genre bien différent. Tout l'équipage

étoit rassemblé autour de Roquinet, qui faisoit les tours les plus divertissants. Il sautoit, dansoit, rapportoit mieux qu'aucun autre chien, et son intelligence étoit si grande, qu'il marquoit avec la patte le nombre des points d'un dé : avec cela il étoit très obligeant ; quelqu'un laissoit-il tomber un mouchoir ou un gant, il ne manquoit jamais de le ramasser, et de le rendre fidèlement. Aussi tout le monde, depuis le capitaine jusqu'au dernier des rameurs, lui vouloit du bien. On ne pensoit pas moins favorablement de son maître, qui, par son honnêteté et sa complaisance, avoit gagné les bonnes grâces de chacun; et cela n'est pas étonnant, car on a toujours remarqué que, parmi les personnes d'un rang élevé, ce sont celles dont le cœur noble répond à *la* naissance, qui savent le mieux se concilier l'affection des classes subalternes ; elles ont le talent de descendre sans s'abaisser, et on les aime sans cesser de les respecter.

Il ne se passa aucun événement remarquable dans le reste du voyage. L'on arriva heureusement au port de l'antique Marseille, et Zeneyde se mit en chemin avec les ambassadeurs, pour aller trouver le roi Childéric à Troyes en Champagne, où il tenoit sa cour. Avant de partir, elle essaya de congédier l'aveugle, et de le renvoyer à Constantinople ; elle l'en pressa même vivement. Sa vertu lui sut bon gré de cette tentative, qui pourtant ne devoit point avoir de succès ; et, pour dire la vérité, Zeneyde eût

été bien affligée de réussir. Cependant elle ne conservoit point d'espoir, son amant n'en avoit guère plus, mais une force invincible le retenoit auprès d'elle. Il la suivit donc avec un sentiment de tristesse, qui augmentoit à mesure qu'ils approchoient du terme de ce funeste voyage. Ils n'étoient qu'à quelques lieues de Troyes, lorsqu'ils virent arriver Childéric qui venoit au-devant de la princesse, suivi de tout son équipage de chasse. Dans ce temps-là, il y avoit encore des élans dans les forêts de la Gaule, et le roi des Francs, qui étoit robuste et courageux, passoit des journées entières à la poursuite de ces terribles animaux; quelquefois l'ardeur de la chasse l'entraînoit si loin, qu'il ne pouvoit regagner son palais, et que souvent même il ne pouvoit rejoindre sa suite. Il couchoit alors chez un bûcheron, ou dans la hutte d'un sabotier; et, le lendemain, ces bonnes gens lui servoient de guides pour sortir de la forêt, qui étoit épaisse et dépourvue de chemins. Il n'y avoit pas long-temps que, s'étant égaré en chassant un énorme élan, il s'étoit trouvé au pied d'une vieille tour à demi ruinée. Comme il pleuvoit à verse, il se mit à couvert sous quelques pierres qui formoient une avance; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il sentit une odeur de cuisine qui sortoit d'un vieux soupirail caché dans les broussailles! Il s'approcha, écouta avec attention, et entendit distinctement le bruit d'une marmite bouillante. La faim le pressoit, il étoit hardi, et d'ailleurs il

étoit armé de son épieu et d'une courte épée; il se décida à entrer dans cette masure. Après avoir long-temps cherché la porte, il la trouva enfin derrière une dalle recouverte de lierre; elle fermoit l'entrée d'un escalier par lequel on descendoit dans un grand caveau, foiblement éclairé; une lampe, dont la flamme violette donnoit aux objets une couleur sépulcrale, étoit suspendue à la voûte; une grande chaudière étoit placée dans la cheminée, et un petit noir tout crasseux remuoit de temps en temps la fricassée avec un grand os qui sembloit avoir appartenu à la carcasse d'un cheval. Il n'en falloit pas tant pour ôter au roi des Francs tout son appétit; il se contenta de demander au marmiton nègre à qui étoit destiné cet énorme potage. Celui-ci n'eut garde de lui répondre, et vous n'en serez pas étonné quand vous saurez qu'il étoit muet: il se contenta de lui montrer sa maîtresse qui dormoit dans un coin du caveau sur un tas de feuilles sèches. Le prince, qui ne l'avoit pas encore aperçue, vit alors avec horreur une des plus hideuses créatures que la nature, dans un moment de caprice, se soit plu à former. C'étoit une petite vieille, toute rabougrie, dont l'œil droit étoit de verre et l'autre chassieux; son nez barbouillé de tabac touchoit son menton couvert de poils blancs de vieillesse; enfin, sa bouche étoit si renfoncée, que l'on auroit pu aisément croire qu'elle n'en avoit pas. Elle n'avoit plus sur la tête qu'un cheveu, mais ce cheveu étoit roide et dur comme un

poil de sanglier, et c'est ce qui la fit reconnoître par Childéric à qui le roi Méroué, son père, avoit souvent parlé de l'unique cheveu de la fameuse Alboflède. Il la salua respectueusement, car elle venoit de se réveiller, et il la pria de vouloir bien lui conserver la bienveillance qu'elle avoit toujours montrée à sa famille. Que venez-vous chercher ici, lui répondit aigrement la vieille? Il y a trente-cinq ans que je suis occupée à faire bouillir cette marmite, et il n'y a pas plus de six mois qu'elle bout; je suis dans le plus fort de l'opération, et je ne prétends pas que l'on vienne me distraire. Childéric lui demanda de très humbles pardons: alors la sorcière un peu radoucie, lui dit: Sortez à l'instant; mon nègre va vous montrer le chemin; ne l'indiquez à personne; mais, si vous vous mariez, revenez ici, car vous pourriez avoir besoin de moi. Le roi des Francs la quitta après l'avoir beaucoup remerciée, se promettant bien, à l'arrivée de Zeneyde, de revenir lui demander sa protection. Or, comme la forêt où elle résidoit se trouvoit précisément sur la route de la princesse, il pensa qu'il étoit convenable de profiter de l'occasion pour lui marquer son empressement. C'étoit dans cette intention qu'il avoit pris son équipage de chasse pour aller au-devant de sa fiancée. Le lendemain, en effet, il ordonna d'attaquer un élan; et emmenant avec lui Zeneyde, qui montoit à cheval aussi bien que le meilleur écuyer, il retrouva, non sans peine, la tour à la marmite;

mais le feu étoit éteint, et la magicienne n'y étoit plus; il ne restoit que le petit nègre qui ramassoit la braise à moitié éteinte pour la mettre dans la chaufferette de la vieille, car elle joignoit une avarice sordide à toutes ses mauvaises qualités. Childéric lui demanda poliment où il pourroit trouver la dame Alboflède. Elle est allée s'établir, dit-il, dans une des isles de la Seine qui n'est pas éloignée d'ici, à une demi-lieue au-dessous de celle qu'elle a habitée. Childéric ne manqua de s'y rendre le lendemain. Il eut d'abord quelque peine à trouver ce qu'il cherchoit, et il n'en seroit jamais venu bout s'il n'eût pas remarqué une corneille occupée à abattre des noix, qui alloit les porter l'une après l'autre dans le creux d'un vieux saule planté à la pointe d'une petite isle. Ce manége l'étonna: il prit un bateau de pêcheur pour traverser le bras de la rivière, et s'approcha du saule, qui étoit le plus gros qu'il eut jamais vu. Il étoit tout pourri de vieillesse. Le prince, en regardant dans le tronc, vit avec surprise quelque chose d'étincelant : c'étoit l'œil droit d'Alboflède; elle sortoit de son habitation souterraine par cette espèce de soupirail. Elle lui dit qu'elle venoit au-devant de lui pour le prévenir d'une irruption subite dont les Huns menaçoient ses États. Ils sont, ajouta-t-elle, à trois journées d'ici, dans la forêt Hercinie; vous n'avez pas un moment à perdre pour assembler vos troupes. Si vous les prévenez, vous serez vainqueur. A l'égard de la princesse Zengyde, elle ne

seroit pas en sûreté si vous la laissiez à Troyes. Il ne faut pas non plus lui faire courir les hasards de la guerre; j'aurai soin d'elle pendant votre absence; envoyez-la ici avec sa suite, je vais lui faire bâtir une demeure digne de son rang. J'habite, pendant l'été, un appartement de cristal sous la rivière, mais la princesse pourroit craindre d'y prendre quelque fraîcheur, et ce sera sur terre que je vais lui faire construire un palais. En effet, dès le soir même, le pavillon le plus élégant fut préparé pour recevoir Zeneyde. L'ameublement répondoit à la richesse de l'architecture. Un pont, dans le genre de ceux que Palladio a inventés depuis, conduisoit du rivage à l'isle; et, quoiqu'il fût de marbre, il tournoit sur lui-même dès que l'on étoit passé. Zeneyde, suivant l'ordre d'Alboflède, avoit amené sa suite, c'est-à-dire, ses dames et son aveugle. Tout le monde fut bien traité; on servit dans le salon un souper très délicat: l'aveugle eut, à une table particulière, des mets plus solides; et Roquinet ne fut pas oublié; il eut une excellente pâtée. La magicienne avoit trouvé une manière sûre pour ne pas avoir de domestiques paresseux et raisonneurs. Elle n'étoit servie que par des automates, et c'est depuis ce temps que l'on dit une maison bien montée; mais elle avoit poussé la mécanique à un point de perfection dont on n'approche plus aujourd'hui. Par exemple, ses candelabres étoient des nymphes d'or, qui portoient trois bougies chacune, et qui les allu-

moient, les éteignoient, les remplaçoient au besoin. Il y avoit, dans chaque cheminée, deux magots de bronze, qui étoient chargés de tisonner, de souffler le feu, ou de le couvrir à volonté. Les lits étoient ornés d'amours, qui, à la moindre insomnie, berçoient mollement ceux qui y étoient couchés, tandis que des génies, qui soutenoient le baldaquin, agitoient l'air avec leurs grandes ailes blanches, pour entretenir la fraîcheur et chasser les cousins. Les calêches étoient attelées de chevaux de carton, légers comme le vent, qui ne prenoient jamais le mors aux dents, et si doux qu'une femme ou un enfant les menoit, ce qui dispensoit d'avoir des cochers, gens presque toujours grossiers et ivrognes : je ne finirois pas si je voulois raconter en détail toutes les inventions de la magicienne. Mais, en rendant justice à son génie, je dois dire que son cœur étoit aussi noir que son esprit étoit subtil et fécond. Zeneyde lui étoit odieuse, parce qu'elle descendoit de Clodion, dont elle avoit à se plaindre : ainsi ce n'étoit point pour lui donner un asile qu'elle avoit proposé à Childéric de la garder pendant son absence, mais bien pour l'avoir en sa puissance, et se venger sur cette malheureuse princesse des torts de son grand-père. Mais, en entrant dans son appartement, elle fut tellement frappée de l'air noble et gracieux du prince d'Arménie, qui jouoit de la lyre pour amuser les dames, qu'elle oublia ses projets de vengeance. Sa grande pénétration lui fit découvrir que Tigrane

n'étoit point aveugle, et que c'étoit un amant déguisé; cependant rien ne lui indiquoit encore si la princesse étoit d'accord avec lui. Pour s'en éclaircir, elle entra tout à coup chez le prince d'Arménie, lorsque, étant prêt à se mettre au lit, il avoit ôté son bandeau. Si sa taille avantageuse et son air distingué avoient fait une impression favorable sur la magicienne, lorsqu'elle vit ses beaux yeux et son visage dans tout son éclat, elle ne fut plus maîtresse d'elle-même; et son cœur, flétri depuis deux ou trois cents ans, ressentit tous les feux du jeune âge. Elle avoit compté l'intimider pour savoir son secret, et étoit entrée d'un air menaçant; elle se radoucit tout à coup. Jeune homme, lui dit-elle, qui a pu vous engager à jouer un rôle aussi dangereux? ne savez-vous point à quel péril vous vous exposez? si le roi Childéric découvre vos projets téméraires, il n'est point de supplice que sa cruauté ne vous fasse subir. Tigrane étoit encore plus confus de se voir découvert, qu'il n'étoit intimidé par les discours d'Alboflède. Madame, lui répondit-il, je suis un pauvre exilé, obligé de fuir ma patrie, et de me cacher à tous les yeux; mon déguisement n'a point d'autre cause..... Ici la magicienne l'interrompit: Ce n'est point, lui dit-elle avec dignité, à des personnes instruites comme moi de tous les secrets de la nature et de l'art, que l'on peut espérer d'en imposer; je connois votre folle passion, mais je m'intéresse à vous, et je veux vous protéger. Cependant il est un moyen digne de vous,

d'amortir la violence de cet amour insensé, c'est le travail et l'étude. Rendez grâce au ciel d'avoir trouvé quelqu'un qui ait la volonté et les moyens de développer en vous les heureuses dispositions que vous tenez de la nature. Voici un petit livre qui contient les premiers éléments de la magie, étudiez-le ; et demain je viendrai vous expliquer ce que vous auriez trop de peine à entendre. Elle le quitta en achevant ces mots, après lui avoir donné un petit coup d'amitié sur l'épaule. Lorsqu'elle fut partie, Tigrane examina le livre qu'elle lui avoit laissé ; c'étoit un in-4°, relié en peau de serpent, tout rempli d'hiéroglyphes et de figures cabalistiques. Cependant le prince d'Arménie avoit la conception si facile, que, deux jours après, il fut en état de fabriquer un automate qui n'étoit pas sans mérite. C'étoit un petit mandarin chinois, qui dévidoit les pelotons de soie les plus mêlés ; il suffisoit de placer l'écheveau sur ses deux mains ; aussitôt il faisoit un mouvement de la tête, en signe de consentement, et il ne s'arrêtoit point que la soie ne fût devidée. Tigrane en fit hommage à Zeneyde, qui lui en sut très bon gré. Albofléde voyoit, avec autant d'étonnement que de plaisir, les grands progrès que faisoit son élève ; à la sixième leçon, il commençoit à lire couramment dans le grimoire, et il s'en falloit très peu qu'il ne fût en état de se faire loup-garou. Il est vrai qu'il mettoit à l'étude de la magie toute l'application dont il étoit capable, non qu'il désirât de devenir sorcier, parce

que ces sortes de gens ont une réputation très équivoque, et que, pour un qui fait du bien, il y en a cent qui abusent de leur savoir pour tourmenter les hommes; mais son but étoit d'apprendre la composition des philtres amoureux, afin de s'en servir pour inspirer à la belle Zeneyde tout l'amour qu'il ressentoit pour elle. Il n'osoit pas demander ce secret à la magicienne, mais il espéroit pouvoir le découvrir lorsqu'il posséderoit tous les principes de l'art. Albo-flède, qui connoissoit son amour, ignoroit s'il étoit partagé; elle avoit, dans le dessein de s'en instruire, cherché à gagner la confiance de la petite-fille de Clodion; mais tout ce qu'elle avoit pu apprendre, c'est que la couronne de Childéric n'avoit aucun attrait pour cette jeune princesse, qui voyoit avec plaisir son mariage différé. Il n'en fallut pas davantage pour lui inspirer une violente jalousie. Cependant, comme elle étoit très dissimulée, Zeneyde ne s'en aperçut point, et crut pouvoir s'adresser à elle, espérant en obtenir le moyen de donner à Childéric une aversion insurmontable pour l'union projetée. Je me sens, lui dit-elle, un grand éloignement pour la cour et ses grandeurs; une retraite agréable comme celle-ci me plairoit bien davantage; et, si je ne craignois d'être importune, je vous demanderois d'y rester toute ma vie, avec les personnes que j'y ai amenées. Eh bien! vous y resterez, lui répondit la vieille, et je vais consulter mes livres pour voir si je pourrai y trouver la recette d'un breuvage de haine, que je

vous ferai prendre ainsi qu'au roi. Elle ordonna aussitôt qu'on préparât sa grande chaudière, y fit mettre deux douzaines de vipères, huit serpents et trois couleuvres, cinquante crapauds, une livre de fiel de tigre, le foie d'une hyène enragée, et d'autres ingrédiens venimeux; elle dit des paroles qui firent dresser son cheveu sur sa tête, et fit allumer le feu. Vous vous doutez bien cependant qu'elle ne faisoit point ces préparatifs dans le dessein de servir Zeneyde; elle avoit des projets tout opposés. Mais elle balançoit encore si elle comprendroit Tigrane dans sa vengeance. Avant de se décider, elle voulut avoir une dernière explication avec lui. Je vois avec satisfaction, lui dit-elle, que vous profitez de mes leçons, et que vous pourrez bientôt parvenir aux grandes destinées, qui seront votre partage; mais il faut, lorsqu'on se dévoue à l'étude des hautes sciences, secouer le joug des sens; il faut que le cœur soit libre, afin que l'esprit puisse communiquer avec les intelligences célestes, qui dédaignent les hommes grossiers attachés à des objets terrestres. La solitude est le vrai moyen d'éviter toutes les distractions qui pourroient vous détourner de ces sublimes spéculations. Je vais vous transporter dans une haute tour, qui m'appartient dans la forêt voisine. Vous y serez séparé, pendant quelques années, de la société des hommes. Hélas! disoit tout bas Tigrane, ce ne sont pas les hommes que je regretterai; qu'on me laisse Zeneyde, tout le reste m'est indifférent. Après cette

retraite, ajoutoit Alboflède, vous exercerez sur les éléments le même pouvoir que vous aurez acquis sur vos passions; et, si vous formez une liaison, elle ne sera plus fondée sur les avantages fragiles et périssables de la figure et de la beauté, mais sur l'estime et la considération que vous inspireront les connoissances dans le grand art de la magie. C'est alors (et en disant ces mots elle essayoit de minauder) que je pourrai vous proposer ma main sans craindre d'essuyer un refus. Vous frémissez, prince, eh bien! sachez que mon teint, qui peut vous inspirer quelque répugnance, étoit autrefois de la couleur des lis; j'ai même l'espoir de lui rendre cet éclat; et, si la décence ne s'y opposoit, je pourrois vous montrer l'heureux effet qu'a produit, sur une partie de mon sein, un emplâtre de ma composition. Le prince d'Arménie la pria instamment de se dispenser de lui montrer le résultat de cette expérience, en l'assurant qu'il ne doutoit point de la vérité de son récit; mais, ajouta-t-il, on ne dispose point de son cœur, le mien est à Zeneyde; veuillez vous contenter de ma respectueuse reconnoissance. Je vais la mettre à l'épreuve, dit la cruelle magicienne en faisant la grimace la plus sournoise; suivez-moi. Elle conduisit ainsi le malheureux Tigrane à la funeste chaudière, qui bouilloit à gros bouillons. Ce vase, dit-elle, contient un philtre de haine, prenez-en une coupe en prononçant le nom de Zeneyde, et vous serez guéri. Je prononcerai plutôt l'odieux nom

d'Alboflède, s'écria le prince révolté de la proposition. Alors la magicienne, furieuse de se voir méprisée, donna un coup de sa baguette sur le bord du chaudron. Il en sortit un énorme scorpion, qui, prenant le prince d'Arménie dans ses pinces, l'emporta dans la marmite, sans que sa valeur, qui étoit la plus brillante du monde, pût lui être d'aucun secours.

Telle fut la fin à jamais déplorable du jeune héritier d'une grande monarchie, qui auroit été un jour l'idole de ses peuples. Si le récit de ses infortunes est fait pour exciter la pitié de tous les cœurs sensibles, vous jugez ce que la tendre Zeneyde a dû souffrir..... La nymphe fut interrompue dans cet endroit par l'arrivée d'un gros bourdon, qui entra dans le salon, précédé de deux mouches. Le bourdon se plaça, sans cérémonie, sur l'oreille de la nymphe, qui se tut pour l'écouter. Elle m'apprit bientôt que Zeneyde alloit arriver, et qu'elle me prioit de l'attendre; j'y consentis avec plaisir, mais je demandai que l'on voulût bien achever la triste histoire que je venois d'entendre. Eh bien! dit la nymphe, écoutez cette horrible catastrophe. La cruelle Alboflède, en faisant ainsi périr le jeune prince d'Arménie, ne se croyoit pas assez vengée si elle ne faisoit partager son supplice à sa malheureuse amante. Elle l'invite donc à voir l'effet de ses sortiléges, la fait approcher de la chaudière, en lui annonçant que le philtre de la haine est préparé, et qu'il est néces-

saire qu'elle en boive une tasse; elle puise elle-même, plein une coupe, de l'affreux breuvage; la princesse la prend en tremblant; une horreur secrète la repoussoit de ses lèvres; mais, tandis que l'infernale sorcière jouissoit du plaisir diabolique de voir sa rivale prête à avaler un bouillon fait avec la chair de son amant, tout à coup entre en aboyant Roquinet, qui cherchoit partout son maître; il fait le tour de la chaudière, s'approche de la princesse, renverse la tasse; et, poussant des cris douloureux, il s'élance dans la chaudière. Zeneyde, saisie d'horreur, frissonne, et soupçonne son malheur en voyant le dévouement généreux de l'héroïque barbet. Alboflède veut la forcer de boire la fatale coupe; dans cet instant un grand bruit se fait entendre, la terre tremble et se fend, le dieu du fleuve sort par cette crevasse, et dit d'un ton terrible à Alboflède: Je ne souffrirai pas que de pareilles atrocités se commettent dans des lieux soumis à ma puissance; je vous ai prêté mon isle, et je veux la purifier. Il étoit armé d'un glaive étincelant, il saisit la sorcière par son cheveu: Je sais qu'on ne peut l'arracher, dit-il, mais on peut couper la tête qui le porte; et il l'abat d'un revers de son sabre. Zeneyde s'étoit évanouie; il nous ordonna de la transporter dans le lieu que vous voyez, et de lui prodiguer nos soins. Les attraits de cette belle personne avoient fait la plus vive impression sur le cœur du dieu, mais il respecta son malheur, et ne lui fit aucunes propositions dont sa pu-

deur pût être offensée. Cette délicatesse, aussi rare chez les dieux que chez les hommes, toucha sensiblement la malheureuse princesse, et lui inspira une véritable estime pour cet honnête fleuve. Mais ce n'étoit pas de l'amour. Le prince d'Arménie avoit épuisé tout ce qu'elle avoit de tendresse, et son âme étoit désormais inaccessible aux sentiments amoureux. Le dieu de la Seine soupiroit donc inutilement dans ses grottes profondes : il négligeoit de régler le cours de ses eaux ; elles se répandoient çà et là dans les prairies, formoient des isles où il n'y en avoit jamais eu, minoient les ponts, enfin les moulins et les digues n'étoient point à l'abri de leur caprice. Un pareil état de choses ne pouvoit durer. Le dieu le sentoit lui-même ; il demanda au destin la permission de résigner son emploi *en faveur de Zeneyde*. Elle fut donc élevée à la dignité de Naïade du premier rang, et nous autres nymphes secondaires nous la servons avec un zèle que ses bontés augmentent tous les jours, mais qui ne sauroit adoucir le souvenir de ses malheurs. Quant au pauvre dieu son prédécesseur, il s'est fondu insensiblement en descendant de Troyes à Paris ; et l'on s'est aperçu que, depuis ce temps, les habitants de la capitale, qui boivent de ses eaux, avoient encore plus de penchant pour l'amour que par le passé.

Au moment où la nymphe terminoit ce récit, par un de ces à-propos, qui ne se trouvent plus que dans les romans, la déesse de la Seine entra dans l'appar-

tement : Eh bien ! me dit-elle, vous connoissez mes malheurs ! Suis-je assez à plaindre ? Madame, lui répondis-je, je n'ai jamais connu de plus déplorable aventure ; un consommé...... N'achevez pas, dit-elle, je succomberois à l'excès de ma juste douleur ; il vaut mieux vous apprendre ce qui vous a procuré la faveur d'être admis dans ce palais, où jamais mortel n'a pénétré. Vous avez une ressemblance frappante avec l'infortuné prince d'Arménie, et j'ai voulu savoir de votre bouche si vous n'étiez pas allié de cet illustre personnage. Si vous êtes de cette noble race, comptez sur ma bienveillance ; et si, ennuyé du monde, vous voulez vous retirer ici, j'emploîrai mon pouvoir à vous rendre agréable cet humide séjour. Je répondis à Zeneyde que les papiers de ma famille étoient fort mal en ordre ; et que, depuis mille à douze cents ans, les rats et les gens d'affaires pourroient bien en avoir dévoré quelques quartiers. Mais, princesse, ajoutai-je, pourquoi rechercher tous ces vieux titres, lorsqu'il est une preuve certaine de mon alliance avec la maison d'Arménie ; c'est l'impression que produisent sur moi vos charmes, aussi forte que jamais le fut celle de Tigrane. Cette galanterie excita un léger sourire sur les lèvres de la belle affligée. On ne connoît pas encore de douleur assez vive pour éteindre entièrement, dans les dames, le plaisir d'entendre dire qu'on les aime, et de toutes les consolations, c'est peut-être la plus puissante. Quoi qu'il en soit, Zeneyde, persuadée de notre

parenté, me dit affectueusement : Mon cousin, il faut que vous demeuriez au moins quelque temps avec moi. Ce palais n'est qu'une bicoque en comparaison de ma résidence habituelle. Elle est sous la rivière, mais ne vous effrayez pas; ces demoiselles, dit-elle en se tournant vers ses nymphes, vont vous faire subir une petite préparation, qui vous permettra de me suivre. Comme je faisois la révérence en signe d'acquiescement, je me sentis le visage inondé de gouttes d'eau. C'étoient les nymphes aux cheveux roux, blonds et bruns, qui s'amusoient à me jeter de l'eau, qu'elles prenoient dans une grande jatte de nacre de perle. Je soutins assez bien cette plaisanterie, mais je la trouvai trop forte lorsque deux petits Amours, qui étoient dans les dessus de porte, se mirent de la partie avec leurs arrosoirs d'or. J'étois si trempé que je voulus absolument sortir de cette demeure aquatique, malgré les efforts que Zeneyde et ses nymphes firent pour me retenir; enfin ceux que je fis pour m'échapper furent si grands que je me réveillai, et je me trouvai couché au milieu de la prairie qui borde la Seine, ou plutôt je me trouvai entre deux eaux. Une violente ondée, qui duroit encore, m'avoit surpris pendant tout ce beau songe. Je me frottai les yeux, et je regagnai comme je pus la terrasse de Saint-Germain. Il est possible d'être aussi mouillé que je l'étois, mais on ne sauroit l'être davantage. Mes habits étoient percés, et ma perruque étoit dans un état véritablement déplorable. Pour

moi, j'y gagnai un gros rhume, et je tousse encore en vous écrivant ceci.

Dans le pays des fictions
C'est ainsi que je me promène,
Et je ne quitte pas sans peine
Leurs amusantes visions;
Je sais trop bien que la cohorte
Des ennuyés, des ennuyeux,
Des importants, des envieux,
Et d'autres gens de cette sorte
M'attend à la réalité.
Ici, la triste vérité
N'engendre que mélancolie;
Il faut donc, détournant les yeux
De tous les objets sérieux,
Par raison, aimer la folie.

FIN DE ZENEYDE.

EXTRAIT

DE

L'ESSAI SUR LA CRITIQUE,

TRADUIT DE L'ANGLOIS, PAR ANT. HAMILTON. [1]

Lorsqu'un mauvais critique, ou qu'un triste écrivain,
En dépit du bon sens prennent la plume en main,
Il n'est chez le bon sens ni règle ni mesure
Pour juger qui des deux nous fait le plus d'injure;
Et contre tous les deux le public révolté
Ne sauroit décider sur cette égalité.

Le critique insolent pèche par habitude,
L'auteur, à mal écrire ayant mis son étude,
Nous fatigue, il est vrai, par ce talent maudit;
Mais l'autre effrontément insulte notre esprit.

Le nombre, quoique grand, des écrivains vulgaires
N'est rien près de celui des censeurs téméraires;
Un sot peut s'exposer en dépit du bon sens,
Et divertir le monde à ses propres dépens.
Mais, sur ses froids écrits quand la critique glose,
On voit d'un sot en vers naître cent sots en prose;
Car à tout ignorant l'amour propre fatal
Fait qu'il juge de tout, et qu'il en juge mal.

---

[1] La suppression absolue de cette traduction inédite de l'ouvrage de Pope n'eût rien dérobé à la gloire littéraire d'Hamilton; mais son existence étant déjà connue, il devenoit indispensable de mettre le public en état de la juger, au moins par cette citation.

Pour lui-même toujours rempli de complaisance,
Il décide hautement sur cette confiance;
Et, comme chacun croit sa montre sans défaut,
Son esprit, à son gré, va toujours comme il faut.
Mais, si le vrai génie aux poëtes est rare,
Aux critiques le ciel du bon goût est avare;
Heureux quand il lui plaît entre eux de partager
Aux uns le don d'écrire, aux autres d'en juger:
Que celui donc décide, et se mêle d'instruire,
A qui le dieu des vers a confié sa lyre.
Fort bien, me dira-t-on, mais aussi tout rimeur
Peut croire qu'à lui seul il a fait cet honneur:
J'entends; mais le censeur, à coup sûr, par lui-même
Croit, sans l'avoir reçu, tenir ce droit suprême;
On peut, en jugeant mal, sans dessein s'abuser;
Mais qui nous a donné le pouvoir de l'oser?
Cependant la Nature a pour cette matière
Versé sur chaque esprit quelque sombre lumière,
De qui les foibles traits sur leur objet placés
Subsistent, quoiqu'ils soient légèrement tracés:
Mais, comme nous voyons dans l'art de la peinture
Un frivole dessin de fleurs ou de verdure,
Par le fade relief d'un mauvais coloris,
Perdre encor la moitié de son ignoble prix;
Ainsi du sens commun l'humble et simple influence
Semble s'anéantir dans la fausse science;
Et tels, que le destin n'avoit formés que sots,
Deviennent fous errants dans ce pédant chaos.

Courant après l'esprit, souvent l'esprit s'égare;
L'un, se voyant tomber dans cet état bizarre,
De tout mortel écrit en juge s'érigeant,
Proscrit le genre humain à son corps défendant;
L'autre, jaloux et fou du travail de sa veine,
Contre tout écrivain d'un rival prend la haine;

Mais ceux qui, sans esprit, portent envie à tous,
Ont le sort des amants méprisés et jaloux.

Un ridicule auteur est sifflé sans scrupule,
Mais son juge est souvent tout aussi ridicule.
Les sots, tout sots qu'ils sont, et volontiers railleurs,
Sont ravis de se voir du côté des rieurs;
Si Mævius rimoit jadis à faire rire,
On juge encor plus mal qu'il ne savoit écrire.
Combien de gens parés du nom de beaux esprits,
Ensuite de rimeurs, puis de juges d'écrits,
A la fin, justement dégradés de ces titres,
Ne sont plus que des sots sur tous les trois chapitres.

Voyons ensuite d'eux paroître sur les rangs
Quelque fat interdit au pays du bon sens,
Incapable à la fois de juger et d'écrire,
Mais qui ne laisse pas de vouloir en instruire;
Et, quoique le public lui refuse sa voix,
Qui veut être écrivain et critique à la fois:
Animal importun, espèce ridicule,
Moins homme que cheval, et moins cheval que mule.

Mais quel nom donnerai-je à ces demi-savants
Que notre isle à regret voit partout régentant;
Bizarre composé de savoir, d'ignorance,
Qui n'a pour subsister qu'une fausse apparence,
Mais dont l'art d'imposer aux crédules esprits
Fait rougir la raison dont ils sont le mépris.
Insectes mal formés, engeance plus douteuse,
Que n'a jamais produit du Nil l'onde bourbeuse!
Oui, d'un faux bel esprit le babil éternel
Tariroit sans pouvoir vous peindre au naturel.

. . . .

